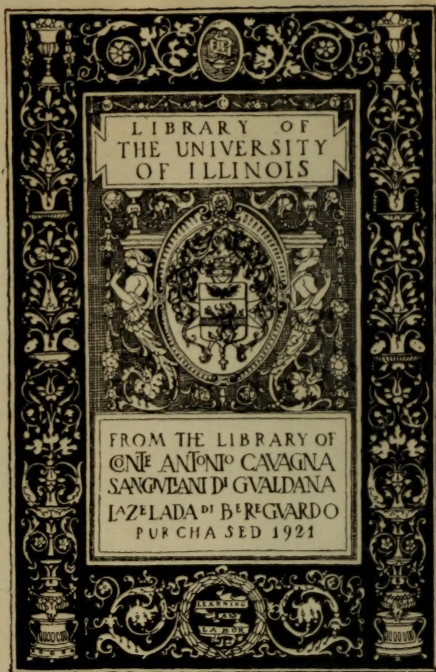




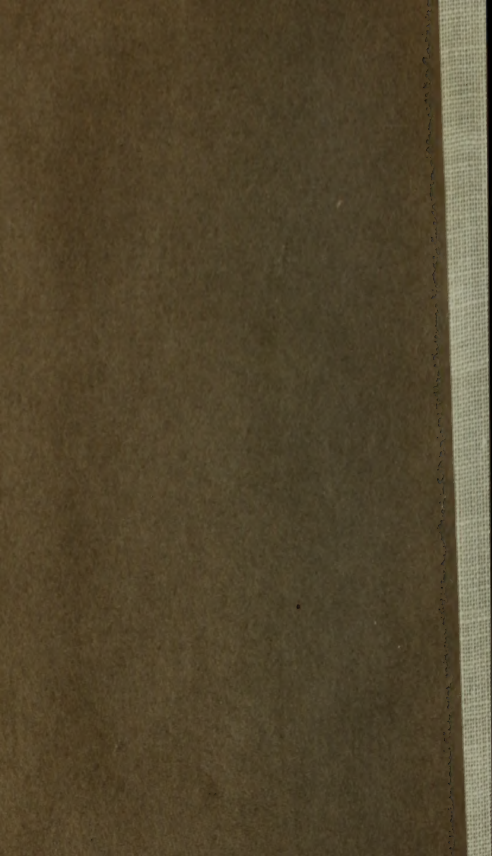
Book & Special
Collections Library

808.8

D87 b

ser. 1

v. 4-6





Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

W

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

LUCULLUS .



*Une Génisse vient se présenter d'elle
même à Lucullus pour être immolée*

Bibliothèque

Choisie

POUR LES DAMES

Rédigée par

M^{me} Duprenoy

1^{re} Série

4^e Volume



(A PARIS)

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.



BIBLIOTHÈQUE

808.8
D876
S
Y. 4. 1
V. 4. 1

CHOISIE

POUR LES DAMES.

11-12-27/1000

VIE DE LUCULLUS,

PAR PLUTARQUE.

TRADUCTION DE DACIER.

L'AÏEUL de Lucullus étoit homme consulaire ; Métellus, qui fut surnommé Numédicus, parcequ'il avoit conquis la Numidie, étoit son oncle maternel. Son père fut convaincu de péculat, et Cécilia, sa mère, eut une très mauvaise réputation, comme n'ayant pas vécu avec beaucoup de sagesse et de retenue. Pour Lucullus, étant encore fort jeune, et avant que d'avoir aucune charge, et que de se mêler du gouvernement, il fit sa première entrée dans le monde par une action qui le fit fort

4^e VOL. — 1^{re} SÉRIE.

1

CAVANA
LIBRARY

547440

estimer ; il poursuivit en justice Servilius Augur, qui avoit été l'accusateur de son père , et qu'il avoit pris en flagrant délit dans les fonctions de sa charge. Cette démarche parut fort glorieuse ; et tout le monde parla de ce jugement comme d'une action très mémorable , quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particulière , car on les regardoit comme des marques de courage et de magnanimité , et l'on étoit bien aise que les jeunes gens s'attachassent à poursuivre les méchants , comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages.

Si cette affaire fut poursuivie avec beaucoup de véhémence et d'animosité , elle fut défendue aussi avec beaucoup de vivacité et de chaleur ; et les débats furent si violents , qu'il y eut des gens blessés et tués de part et d'autre ; enfin Servilius fut absous. Lucullus étoit pourtant très éloquent et très exercé à bien parler dans l'une et dans l'autre langue , de manière que Sylla ayant composé des mémoires de sa vie , les dédia à Lucullus , comme à celui qui étoit beaucoup plus capable que lui de bien ranger ces faits , et d'en composer

une belle histoire : car son éloquence n'étoit pas une éloquence pour la nécessité seule , lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires , ou de plaider, comme celle de la plupart des orateurs , qui , dans une audience, se jouent des ténébreuses profondeurs de l'affaire la plus embrouillée , comme un thon se joue et se démêle des profonds abymes de l'océan , et charment tout leur auditoire, mais qui, étant tirés du barreau , demeurent à sec , et sont comme morts par leur ignorance. Aussi, dès sa jeunesse, pour orner et pour enrichir son esprit, il avoit appris les lettres humaines, et les sciences qu'on appelle libérales , parcequ'elles font l'application des hommes libres. Et quand il fut avancé en âge , alors fatigué de ses longs travaux , comme d'autant de grands combats , il laissa son esprit se délasser et se reposer dans la philosophie, excitant et réveillant la partie contemplative , et relâchant et amortissant fort à propos la partie ambitieuse et active, sur-tout après le différent qu'il eut avec Pompée.

Outre ce que je viens de dire de son grand savoir, en voici encore une preuve bien sensible et bien honorable. On dit qu'un jour, en

badinant avec l'orateur Hortensius et avec l'historien Sisenna , il se fit fort qu'il écrirait la guerre des Marses en vers ou en prose , grecque ou latine , selon qu'il plairait au sort. Ce qu'il n'avoit dit que par jeu devint une affaire sérieuse , on le prit au mot. Le sort jeté tomba sur la langue grecque ; il tint parole , et encore aujourd'hui on a de lui une histoire des Marses écrite en grec.

De toutes les marques d'amitié qu'il donna à son frère Marcus Lucullus , et qui sont en très grand nombre , les Romains parlent surtout de la première , comme de la plus remarquable. Il étoit beaucoup plus âgé , cependant il ne voulut jamais recevoir aucune charge seul , mais , pour attendre le temps de son frère , il laissa toujours passer le sien , afin de ne monter qu'avec lui aux honneurs et aux dignités de la république. Cet amour fraternel charma tellement le peuple , que Lucullus , quoique absent , eut le plaisir d'être nommé édile conjointement avec ce frère qui lui étoit si cher.

Il étoit encore fort jeune du temps de la guerre des Marses , dans laquelle il donna beaucoup de preuves de sa hardiesse et de

son bon sens. Mais ce qui , plus que toute autre chose , porta Sylla à se l'attacher, ce fut sa constance, sa douceur, et sa bonté. Il se servit toujours de lui dans ses affaires les plus importantes , parmi lesquelles la fabrique de la monnoie tenoit un des premiers rangs. Il le choisit pour lui donner cette commission.

Toute la monnoie dont on se servit dans la guerre contre Mithridate fut frappée dans le Péloponèse sous ses ordres et par ses soins ; on l'appela, de son nom, Lucullienne, et elle continua long-temps d'avoir cours à la guerre pour les besoins des soldats, parceque personne ne faisoit difficulté de la recevoir.

Quelque temps après , Sylla , engagé au siège d'Athènes, se trouvoit le plus fort par terre ; mais les ennemis, ayant un plus grand nombre de vaisseaux , étoient les plus forts par mer, et lui coupoient les vivres. C'est pourquoi il envoya Lucullus en Égypte et en Afrique pour lui amener des vaisseaux. On étoit alors au cœur de l'hiver. Lucullus ne laissa pas de s'embarquer sur trois brigantins et deux galiotes rhodiennes à double gouvernail, s'exposant courageusement aux périls de cette navigation très difficile et très hasar

deuse dans la saison où il étoit, et au danger des ennemis, qui, ayant un grand nombre de galères, croisoient par-tout sur ces mers. Malgré toutes ces difficultés, il arriva heureusement à l'île de Crète, où il relâcha, et qu'il attira dans son parti.

De là il passa à Cyrène, et trouvant les Cyréniens travaillés de guerres civiles, et opprimés par des tyrans, qui s'élevoient parmi eux, il apaisa tous ces désordres, et rétablit la forme de leur gouvernement, en faisant ressouvenir leur ville d'une réponse que Platon lui avoit faite autrefois, et qui étoit une espèce de prophétie. Car les Cyréniens ayant envoyé prier ce philosophe de leur donner des lois, et de leur marquer une forme de gouvernement sage et modéré, il leur répondit qu'il étoit très difficile de donner des lois à un peuple aussi heureux et aussi riche qu'ils étoient. En effet, il n'y a rien de si malaisé à gouverner que l'homme à qui la fortune rit, comme aussi il n'y a rien de plus facile à mener que celui à qui elle est contraire. C'est ce qui fit que Lucullus trouva les Cyréniens si doux et si souples quand il entreprit de changer leur gouvernement.

De Cyrène il passa en Égypte , et dans ce passage il perdit un bon nombre des vaisseaux qu'il avoit déjà amassés, qui lui furent pris par des corsaires. Il se sauva, quoique avec peine, et entra magnifiquement dans Alexandrie , toute la flotte royale étant sortie de ses ports au-devant de lui, en bel ordre et dans le plus pompeux appareil , comme elle avoit accoutumé de sortir au-devant du roi quand il revenoit de quelque voyage. Et le roi Ptolémée , qui étoit alors fort jeune , le reçut avec toutes les marques les plus singulières de sa bienveillance, jusqu'à lui donner un appartement et une table dans son palais, honneur qui n'avoit encore jamais été fait à aucun autre capitaine étranger. De plus , le fonds qu'il ordonna pour l'état de sa maison et pour toute sa dépense ne fut pas sur le pied de celui qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. Lucullus n'en abusa point, il ne prit que ce qui lui étoit absolument nécessaire, et refusa tous ses présents , quoiqu'ils fussent très considérables , et de la valeur de plus de quatre-vingts talents. On dit aussi qu'il n'eut pas la curiosité d'aller à Memphis , et de visiter toutes les

merveilles qu'on voit en Égypte , et qui sont si vantées dans tout l'univers , et qu'il alléguait pour excuse , que c'étoit là l'occupation d'un homme oisif qui voyageoit pour son plaisir , et nullement celle d'un homme de guerre , qui avoit laissé son général attaché à un siège , et campé près des retranchements des ennemis.

Ptolémée refusa d'entrer dans l'alliance de Sylla , et de lui donner des troupes et des vaisseaux , de peur de s'attirer la guerre ; mais il donna à Lucullus des vaisseaux pour l'escorter jusqu'à Cypre. Quand il fut sur le point de s'embarquer , le roi lui fit toutes sortes de caresses , et , en l'embrassant pour lui dire le dernier adieu , il lui présenta une émeraude très grosse et très précieuse enchâssée dans de l'or. Lucullus la refusa d'abord ; mais le roi lui ayant fait voir que c'étoit son portrait très ressemblant qui étoit gravé sur cette pierre , alors craignant que , s'il la refusoit , le roi ne crût qu'il partoît son ennemi , et qu'il ne lui fit dresser quelques embûches sur mer , il la reçut avec beaucoup de respect et de grandes marques de reconnaissance.

En s'en retournant il ramassa quantité de

vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux corsaires, et qui étoient de part avec eux ; et en cet état il arriva à Cypre. Là il apprit que les ennemis, cachés avec leur flotte à l'abri de quelque pointe de terre, épioient son retour. A cette nouvelle il tira à terre tous ses vaisseaux, et écrivit en même temps aux villes pour leur donner ordre de lui envoyer les vivres et les autres provisions nécessaires, parcequ'il avoit résolu de passer là l'hiver, et d'attendre le printemps pour faire voile.

Quand ce bruit fut bien répandu, au premier bon vent qu'il fit, il tira tout-à-coup ses vaisseaux en mer, s'embarqua avec toute sa flotte, et voguant le jour à voiles basses et demi-ployées, et la nuit à pleines voiles, il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos et de Gnide de quitter le parti de Mithridate, et de venir avec lui contre les Samiens. Il chassa lui seul de Chio la garnison que le roi y avoit placée, et mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait prisonnier le tyran Épigonus, qui les tenoit dans une cruelle servitude.

Dans ce temps-là Mithridate, forcé d'abandonner Pergame, venoit de se retirer à Pitane, où Fimbria le tenoit étroitement assiégé par terre. Voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, et ne voyant point de jour à hasarder un combat contre Fimbria, homme hardi, et de plus enflé de sa nouvelle victoire, il fit venir et rassembla les différentes escadres de vaisseaux qu'il avoit en divers lieux. Fimbria en eut vent, et voyant qu'il seroit inférieur en forces de mer, il envoya sur-le-champ vers Lucullus le prier de venir avec toute sa flotte, et de l'aider à défaire le roi le plus redoutable et le plus dangereux ennemi des Romains, afin que Mithridate, ce prix glorieux qu'ils avoient poursuivi avec tant de travaux et tant de combats, étant heureusement tombé entre leurs mains, et s'étant jeté de lui-même dans leurs filets, ne pût leur échapper et tromper leurs espérances ; que du reste personne ne retirerait plus de gloire de cette prise que celui qui se seroit opposé à sa fuite, et qui auroit mis la main sur lui lorsqu'il vouloit se dérober ; que lui Fimbria l'ayant chassé de la terre, et lui Lucullus l'ayant empêché de s'échapper par mer, ils

partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, et qu'en comparaison de cette capture les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires si vantées que Sylla venoit de remporter à Orchomène et à Chéronée.

Dans tout ce que Fimbria mandoit là à Lucullus, il n'y avoit rien qui fût éloigné de la vraisemblance ; car il est visible que si Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eût amené ses vaisseaux, puisqu'il étoit dans le voisinage, et qu'il eût fermé le port avec sa flotte, la guerre étoit entièrement finie, et ils étoient tous délivrés d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais soit que Lucullus préférât d'exécuter les ordres de Sylla, dont il étoit lieutenant, à tous les avantages publics et particuliers dont on le flattoit, soit qu'il regardât Fimbria comme un scélérat, qui, par une ambition détestable, venoit de tremper ses mains dans le sang de son ami, qui étoit en même temps son général, soit enfin que, par un effet de la Providence, il épargnât Mithridate, et qu'il le gardât comme un adversaire digne de lui : quoi qu'il en soit, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il lui mandoit ; mais il donna le temps à Mithridate de s'échapper et de se mo-

quer de toutes les forces de Fimbria ; après quoi il eut la gloire de battre seul , par deux fois , la flotte du roi.

Il la battit d'abord près de Lectum , qui est un cap de la Troade ; et ensuite ayant été averti que Neptolème , lieutenant du roi , étoit à l'ancre à la rade de Ténédos , où il l'attendoit avec une flotte fort supérieure à la première , il vogua contre lui ; et pour le provoquer il s'avança bien loin devant sa flotte , monté sur une galère de Rhodes qui étoit commandée par un capitaine nommé Demagoras , très affectonné aux Romains , et fort expérimenté dans les combats de mer. Neptolème le voyant venir vole au-devant à force de rames et ordonne à son pilote de le choquer de roideur de la pointe de sa galère. Démagora craignant le choc de cette galère capitainesse qui étoit fort pesante et armée de bons épérons d'airain , n'osa pas l'attendre de front mais il ordonna promptement à son pilote de revirer , et de présenter la poupe. Par ce moyen sa galère étant heurtée en cet endroit reçut un coup qui ne fut pas dangereux , parce qu'il ne donna que dans les parties basses qui sont toujours dans l'eau. Dans ce moment l'

autres galères arrivent, et alors Lucullus ordonne à son pilote de remettre sa galère la proue en avant; et, après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, et poursuivit long-temps Nèptolème, qui eut beaucoup de peine à se sauver.

De là il alla joindre Sylla, qui étoit sur le point de quitter la Chersonèse et de s'embarquer; il assura son passage, et lui aida à transporter son armée. La paix étant faite ensuite, Mithridate se retira dans son royaume de Pont, et Sylla condamna l'Asie à une amende de vingt mille talents. Lucullus fut chargé de la commission de lever cette taxe et d'en faire frapper de la monnoie au coin romain; ce qui ne parut pas une médiocre consolation à ces pauvres villes après la grande dureté que Sylla avoit exercée à leur égard; car dans la levée de ces deniers il ne se montra pas seulement pur et net et plein de justice, mais encore aussi doux et aussi humain que le pouvoit permettre un emploi si odieux et si difficile.

Ceux de Mitylène s'étant rebellés contre lui, il souhaitoit fort qu'ils se repentissent et qu'ils ne fussent punis que légèrement de la faute

qu'ils avoient faite de suivre le parti de Marius. Mais voyant qu'entraînés par leur mauvais génie ils s'opiniâtroient dans leur rebellion, il alla contre eux avec sa flotte, les battit dans un grand combat, les obligea à se renfermer dans leur ville, et les assiégea. Quelques jours après il eut recours à ce stratagème : un beau jour il se rembarqua en plein midi à la vue de toute la ville qui étoit sur les murailles, fit semblant de se retirer vers la ville d'Éléa, et dès que la nuit fut venue il retourna sur ses pas très secrètement et sans faire de bruit, et se mit en embuscade près de la ville.

Le lendemain matin les Mitylénienens sortent en désordre et avec une folle audace, sans aucune précaution, pour piller le camp qu'ils espéroient de trouver abandonné. Alors Lucullus se levant de son embuscade tombe sur eux, en fait la plus grande partie prisonniers, en tue cinq cents qui veulent se mettre en défense, et leur enlève six mille esclaves avec une quantité innombrable de toute sorte de butin.

Du reste il n'eut aucune part aux maux infinis et divers que Sylla et Marius firent souf-

frir aux hommes dans toute l'étendue de la malheureuse Italie. Il fut préservé de ce malheur par un soin particulier de la Providence, qui le retint et l'occupa à ses grands exploits dans les provinces de l'Asie. Cependant, quoique absent, il n'eut pas moins de crédit auprès de Sylla que tous ses autres amis : on voit même que Sylla le distingua ; car, comme nous l'avons déjà dit, il lui dédia les mémoires de sa vie par la grande amitié qu'il lui portoit, et en mourant il le nomma tuteur de son fils, par préférence à Pompée même. Et il semble que cette prédilection si marquée fut la première cause du différent et de la jalousie qui s'émurent entre eux ; car ils étoient tous deux jeunes, et tous deux enflammés du desir de gloire.

Quelque temps après la mort de Sylla, Lucullus fut nommé consul avec Marcus Aurélius Cotta, vers la cent soixante et seizième olympiade. Alors beaucoup de gens proposèrent de renouveler la guerre contre Mithridate ; et le consul Cotta lui-même dit qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle dormoit. C'est pourquoi, quand on tira au sort les provinces, Lucullus fut très affligé que la Gaule en-deçà

des Alpes lui fût échue, parcequ'elle ne donnoit pas lieu à de grands exploits. D'ailleurs il étoit vivement piqué de la gloire que Pompée acquéroit en Espagne ; car il voyoit bien que, si cette guerre venoit à être finie, personne ne paroïssoit pouvoir prétendre comme lui d'être élu général contre Mithridate. Voilà pourquoi Pompée ayant demandé dans ce temps-là qu'on lui envoyât de grosses sommes d'argent, et ayant écrit en propres termes que, si on ne lui en envoyoit, il laisseroit là l'Espagne et Sertorius, et qu'il ramèneroit son armée en Italie, Lucullus lui aida de tout son cœur et de tout son pouvoir à obtenir que cet argent lui fût envoyé, afin qu'il n'eût aucun prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Car on ne pouvoit pas douter qu'il ne fût le maître dans Rome, et qu'il ne fit tout ce qu'il voudroit s'il y revenoit avec une si puissante armée ; d'autant plus même que le tribun Céthé-
gus, qui avoit alors le plus grand crédit et la plus grande autorité dans la ville, parcequ'il ne disoit et ne faisoit que ce qui pouvoit être agréable au peuple, étoit animé d'une secrète haine contre Lucullus, qui détestoit ses mœurs et sa vie comme abominables et pleines d'a-

mours infames, d'insolences, de crimes, et de toutes sortes de dissolutions, et qui lui faisoit une guerre ouverte.

D'un autre côté, l'autre tribun Lucius Quintus s'élevoit contre les ordonnances et les actes de Sylla, qu'il vouloit faire casser; ce qui alloit changer toute la face des affaires, et jeter Rome dans un grand trouble et dans un grand désordre, au lieu du repos et de la tranquillité dont elle jouissoit. Lucullus lui fit tant de remontrances en particulier, et lui donna en public des avis si sages, qu'il l'obligea enfin à renoncer à son dessein, et qu'il calma cette ambition désordonnée en traitant d'abord, aussi doucement et aussi adroitement qu'il étoit possible pour le salut de la république, et en grand homme d'état, ce commencement de maladie, qui ne pouvoit pas manquer d'avoir de fâcheuses suites.

Dans ce temps-là on apprit à Rome la nouvelle de la mort d'Octavius, qui gouvernoit la Cilicie. Voilà d'abord plusieurs rivaux qui briguent ce gouvernement, et qui se mettent à faire la cour à Céthégus, comme à celui dont le crédit feroit pencher la balance en faveur de celui qu'il affectionneroit. Lucullus ne fai-

soit pas grand cas de la Cilicie en elle-même ; mais il jugea que s'il l'obtenoit, comme elle est limitrophe de la Cappadoce, on n'enverroit pas d'autre que lui pour faire la guerre à Mithridate, puisqu'il se trouveroit tout porté sur les lieux. Il mit donc tout en œuvre pour empêcher que ce gouvernement ne fût donné à un autre qu'à lui. Enfin il se porta à une action qui n'est ni honnête ni louable, mais qui étoit très efficace pour son dessein, et il s'y porta, forcé par la nécessité et contre son inclination naturelle.

Il y avoit alors à Rome une femme nommée Précia, qui étoit du nombre de celles qui s'étoient rendues le plus célèbres, et qui faisoient le plus de bruit dans la ville par leur beauté et par la vivacité de leur esprit ; mais qui, du reste, ne valoit pas mieux qu'une courtisane de profession. Comme elle se servoit habilement du crédit et de la faveur de ceux qui la hantoient et qui avoient commerce avec elle, pour aider ses amis à se pousser et à réussir dans leurs poursuites et dans leurs brigues ; avec la réputation de la plus belle de la plus gracieuse et de la plus spirituelle de toutes les femmes de son temps, elle acqui-

aussi celle d'être la meilleure amie, et la femme de la plus grande intrigue pour conduire à une heureuse fin la plus grande affaire de politique : ce qui la fit extrêmement rechercher, et lui donna un grand crédit et une grande vogue. Mais quand elle eut attiré dans ses filets Céthégus, qui étoit le tout-puissant dans la ville, et qu'elle l'eut rendu si amoureux qu'il ne pouvoit vivre sans elle, alors elle eut toute l'autorité et toute la puissance entre ses mains : car il ne se faisoit rien en public que par les menées de Céthégus, et Céthégus n'entreprenoit rien que par les ordres de Précia.

Lucullus tâcha donc de la gagner par ses présents et par ses cajoleries. On voyoit Lucullus aux genoux de Précia lui faire la cour ; grand triomphe pour une femme ambitieuse et superbe ; et voilà d'abord Céthégus partisan déclaré de Lucullus. Il fait son éloge dans toutes les assemblées, et il est le premier à briguer pour lui la Cilicie. Dès qu'il l'eut une fois obtenue, il n'eut plus besoin d'appeler à son secours ni Précia ni Céthégus : tout le peuple, d'un consentement unanime, lui déféra la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à celui qui étoit plus capable

qu'aucun autre capitaine de défaire ce roi, et de terminer heureusement cette guerre; car Pompée étoit attaché en Espagne contre Sertorius, et Métellus n'en pouvoit plus à cause de son grand âge; et c'étoient là les deux seuls capitaines qu'on pouvoit opposer à Lucullus, et regarder comme des rivaux capables de lui disputer ce commandement. Néanmoins Cotta, son collègue, fit tant, par ses instances et par ses prières auprès du sénat, qu'il fut aussi envoyé, avec une armée de mer, pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

Lucullus, ayant levé à la hâte une légion passa en Asie. Là il trouva les autres troupes qui devoient composer son armée, toutes gâtées et corrompues de longue main par le luxe par les délices du pays et par leur avarice; et avec ces vices généraux, les bandes qu'on appeloit Fimbriennes, et qui faisoient partie de ces troupes, avoient cela de plus, qu'étant accoutumées depuis long-temps à être sans chef elles étoient devenues très difficiles à gouverner. C'étoient ces bandes qui, avec Fimbria, avoient tué le consul et leur général Flaccus et qui ensuite avoient livré Fimbria à Sylla: hommes opinâtres, mutins, sans discipline,

ne reconnoissant point de loi ; mais, d'ailleurs, très braves, très propres à supporter les plus grands travaux, et très expérimentés dans le métier de la guerre. En très peu de temps Lucullus eut dompté leur audace et réduit tous les autres mutins, qui jusqu'à lui n'avoient point encore connu ce que c'étoit qu'un bon capitaine et un véritable général ; car ils n'avoient eu que des chefs qui les flattoient, et qui ne leur commandoient que ce qui pouvoit leur plaire.

Quant aux affaires des ennemis, voici l'état où elles étoient : Mithridate, comme un véritable sophiste de guerre, avoit d'abord pris les armes contre les Romains avec beaucoup plus de pompe, de faste et de bruit que de solidité ; avec une armée éclatante et magnifique en apparence, mais inutile et vaine en effet. Ensuite, ayant été défait avec honte et instruit par ses malheurs, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit toute sa puissance à un appareil véritable et à un équipage de service, et retrancha cette multitude confuse de tant de sortes de nations, et toutes ces bravades et menaces des barbares en toutes sortes de langues, et bannit toutes ces armes

dorées et enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la romaine, et des boucliers solides et pesants; fit amas de chevaux, plutôt bien faits et bien dressés que magnifiquement parés; assembla six vingt mille hommes de pied, armés et disciplinés comme l'infanterie romaine, et seize mille hommes de cavalerie, bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux, armés de longues faux, et assembla quantité de galères, où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, où il n'y avoit ni bains ni étuves pour les femmes, ni appartements magnifiques et somptueux; mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives et défensives, et de grosses sommes de deniers pour la paye et l'entretien des troupes.

Avec cet appareil si redoutable, il se jeta d'abord sur la Bithynie, dont toutes les villes lui ouvrirent les portes avec un très grand plaisir; et non seulement celles de la Bithynie, mais encore celles de l'Asie entière, qui se trouvoit retombée dans ses anciens maux, e

qui souffroit des misères insupportables de la cruauté des usuriers et des fermiers romains. Lucullus les chassa ensuite comme des harpies qui enlevoient la nourriture des mains de ces pauvres habitants ; mais pour lors il tâcha seulement de les rendre plus humains et plus raisonnables, en leur remontrant leur devoir, ce qui calma un peu les esprits, et fit cesser ces séditions et ces révoltes qui s'élevoient de tous côtés ; car il n'y avoit presque personne qui ne branlât et qui n'épiât l'occasion de secouer le joug de Rome.

Pendant que Lucullus étoit occupé à remédier à tous ces maux, Cotta crut que c'étoit pour lui un temps favorable, et qu'il devoit profiter de l'absence de son collègue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate ; plus on lui annonçoit que Lucullus approchoit, qu'il étoit déjà dans la Phrygie, qu'il arrivoit incessamment, plus il se hâtoit de donner la bataille, croyant déjà tenir entre ses mains le triomphe, et voulant empêcher son collègue d'y avoir part. Mais il est battu par terre et par mer : dans le combat naval, il perd soixante de ses vaisseaux avec tout l'équipage ; et dans le combat de

terre, on lui tue quatre mille hommes de ses meilleures troupes, et il est obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine, d'où il ne put se tirer que par le secours de Lucullus. Mais la plus grande partie de l'armée presse Lucullus de laisser là Cotta, et d'entrer dans les états de Mithridate, l'assurant qu'il trouveroit sa capitale sans défense. C'étoit même là le langage de presque tous les soldats, qui étoient très irrités de ce que Cotta, non content de s'être perdu lui-même par sa folle témérité, et d'avoir fait tuer ses meilleures troupes, empêchoit encore leur armée de remporter une victoire éclatante, qui s'offroit à eux sans aucun danger, et l'occupoit à aller le secourir et raccommoder sa faute. Mais Lucullus, dans la harangue qu'il fit à ses soldats sur ce sujet, leur dit qu'il aimoit mieux sauver un Romain que de prendre tout ce qui étoit aux ennemis; et comme Archélaüs, qui avoit combattu pour Mithridate dans les plaines de Béotie, et qui ensuite l'avoit quitté et avoit embrassé le parti des Romains, l'assuroit qu'il ne paroîtroit pas plutôt dans le royaume de Pont que tout se rendroit à lui, il lui répondit qu'il n'étoit pas plus lâche que les veneurs, et

qu'il ne laisseroit point les bêtes pour courir à leur gîte. Et, en finissant ces mots, il marcha contre Mithridate, avec trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux.

Quand il fut arrivé au premier lieu d'où il put découvrir toute l'armée des ennemis, il s'arrêta; et, surpris de cette multitude innombrable, il résolut d'éviter le combat et de traîner la guerre en longueur. Mais, malgré cette résolution, un certain Marius, capitaine romain, que Sertorius avoit envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu à sa rencontre, et le provoquant au combat, il rangea son armée en bataille. Comme on n'attendoit plus que le signal pour charger, tout-à-coup, sans qu'il fût arrivé aucun changement de temps sensible, l'air se fendit, et l'on vit descendre au milieu des deux armées un grand corps lumineux comme une flamme, dont la forme étoit comme d'un tonneau, et la couleur comme d'argent fondu. Ce prodige étonna et effraya si fort les deux armées qu'elles se séparèrent sans en venir aux mains. On prétend que ce signe arriva dans la Phrygie, près d'un lieu appelé Otryes.

Mais Lucullus voyant fort bien qu'il n'y

avoit ni provisions ni richesses qui pussent fournir à nourrir long-temps un aussi grand nombre de milliers d'hommes que Mithridate en avoit dans son armée, sur-tout en présence des ennemis, il commanda qu'on lui amenât un des prisonniers. Il l'interrogea et lui demanda d'abord de quel nombre de soldats étoit sa chambrée, et ensuite quelle quantité de blé il avoit laissée dans sa tente. Le prisonnier ayant répondu à ses questions, il ordonna qu'on le remenât, et en fit venir un second, ensuite un troisième, qu'il interrogea comme le premier : après quoi, comparant la quantité de vivres qu'il y avoit dans l'armée de Mithridate avec la quantité de bouches qu'il falloit nourrir, il vit clairement que les ennemis n'en avoient que pour trois ou quatre jours. C'est pourquoi il se confirma dans son premier dessein de gagner du temps sans rien hasarder, et amassa quantité de blé dans son camp, afin qu'ayant des provisions en abondance, il fût en état de profiter des occasions que la disette de ses ennemis lui présenteroit.

Cependant Mithridate fit dessein de surprendre la ville de Cyzique, déjà très affoiblie

par la grande perte qu'elle avoit faite dans le dernier combat près de Chalcédoine ; car elle avoit perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Pour cacher sa marche à Lucullus , il partit un soir après souper , profitant d'une nuit obscure et pluvieuse , et fit tant de diligence que le lendemain matin , à la pointe du jour , il se trouva devant la place , et assit son camp sur la colline d'Adrastie.

Lucullus , averti de son départ , le suit à la trace sans perdre un moment ; et , très satisfait de n'avoir pas donné en désordre dans les ennemis pendant l'obscurité , il place ses troupes près du bourg appelé Thracéja , très commodément situé par rapport aux lieux et aux chemins par où il falloit nécessairement que les ennemis fissent venir leurs vivres. C'est pourquoi , prévoyant ce qui devoit arriver , il ne le cacha point à ses soldats ; mais dès qu'ils eurent achevé de fermer leur camp , il les rassembla , et leur fit une harangue magnifique , où il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur coûteroit pas une goutte de sang.

Mithridate avoit investi la place par terre avec toutes ses troupes partagées en dix camps ,

et par mer avec ses vaisseaux. Il avoit fermé des deux côtés l'entrée du bras de mer qui sépare la ville de la terre ferme. Les Cyzicéniens étoient très résolus de s'exposer courageusement aux plus grands dangers, et de souffrir les dernières et les plus grandes misères pour l'amour des Romains; mais ils ne savoient où étoit Lucullus, et ils étoient très consternés de n'en avoir aucunes nouvelles. Il étoit pourtant campé à la vue de leurs murailles, d'où ils le découvroient très facilement; mais ils étoient trompés par les gens de Mithridate, qui, en leur montrant les Romains campés sur les hauteurs, leur disoient : Voyez-vous ces gens-là? C'est une armée d'Arméniens et de Mèdes, que Tigrane a envoyée au secours de Mithridate. Ces paroles les jetoient dans le dernier désespoir : car ils se voyoient environnés de toutes parts d'une si grande quantité d'ennemis, et la guerre étoit si fort répandue autour d'eux, qu'ils ne pouvoient se flatter que, quand même Lucullus arriveroit, il pût trouver lieu à les secourir.

Comme ils étoient dans ces angoisses, Demonax, envoyé par Archélaüs, arrive dans la place, et leur apprend le premier que Lucul-

lus est campé à leur vue. D'abord ils n'en veulent rien croire, et s'imaginent que c'est un discours inventé pour les empêcher de perdre courage. Dans ce moment un jeune garçon, qui avoit été pris par les ennemis et qui s'étoit échappé, rentre dans la ville et arrive auprès d'eux. Ils l'interrogent sur-le-champ, et lui demandent où l'on disoit qu'étoit Lucullus. Le jeune garçon se met à rire, croyant qu'on se moquoit ; mais enfin, voyant qu'ils parloient sérieusement, avec la main il leur montra le camp des Romains. Cela les rassura, et le courage revint avec l'espérance.

Il y a près de la ville de Cyzique un lac, appelé Dascylitide, qui porte d'assez gros bateaux. Lucullus choisit le plus grand, le fait tirer à terre, le charge sur un chariot qui le porte jusqu'à la mer, et, après l'avoir rempli d'autant de soldats qu'il en pouvoit tenir, il l'envoya à Cyzique. Ce bateau passa heureusement pendant la nuit sans être aperçu, et arriva dans la place. Ce renfort, quoique très petit, ranima les Cyzicéniens ; et il semble que les dieux, prenant plaisir à voir leur grand courage, voulurent encore les fortifier par plusieurs signes visibles, et sur-tout par celui-

ci , très digne d'être rapporté : la fête de Proserpine approchoit , fête très solennelle où l'on immoloit une genisse toute noire.

Les habitants , manquant de cette victime pour le sacrifice , en firent une de pâte , et l'approchèrent de l'autel. Celle qui étoit consacrée , et qu'on nourrissoit pour la déesse , avoit ses paturages , comme tous les autres troupeaux de Cyzique , dans le continent voisin ; ce jour-là même cette génisse , s'étant séparée de son troupeau , se jeta à la nage , traversa le bras de mer , entra dans la ville , et se présenta d'elle-même à l'autel pour y être immolée. La nuit suivante , la déesse s'étant apparue en songe à Aristagoras , greffier de la ville , lui dit ces propres paroles : Je viens amener le flûteur de Labye contre la trompette du Pont ; dis donc à tes citoyens qu'ils aient bon courage.

Le greffier alla sur l'heure même faire son rapport. Les Cyzicéniens sont émerveillés de cet oracle , auquel ils ne comprennent rien. Mais , à l'aube du jour , il se leva un vent impétueux qui excita sur la mer une furieuse tempête. Les machines du roi , ouvrage merveilleux de l'ingénieur Nikonidas , Thessa-

lien, et qui étoient dressées contre les murailles, et toutes prêtes pour l'assaut, furent ébranlées; et, par le bruit et le craquement qu'elles firent, elles marquèrent ce qui alloit arriver.

Le vent de midi survint ensuite avec une violence incroyable, qui froissa et brisa toutes ces machines, et qui, en moins d'une heure, eut renversé la tour de bois, qui avoit cent coudées de haut, et qui égaloit la hauteur des murailles; et l'on raconte qu'à Ilion la déesse Minerve apparut la nuit en songe à plusieurs habitants, tout en sueur, montrant son voile tout déchiré, et disant qu'elle ne faisoit que d'arriver, et qu'elle venoit de donner du secours à ceux de Cyzique : et l'on montrait à Ilion une colonne, avec une inscription, qui conservoit la mémoire de ce miracle.

Jusque-là Mithridate, trompé par ses lieutenants, avoit ignoré la famine extrême qui régnoit dans son armée, et il étoit très affligé de la longue résistance des Cyzicéniens. Mais dès qu'il eut appris que ses soldats étoient réduits à une telle extrémité qu'ils ne se nourrissoient plus que de chair humaine, alors toute son ambition s'évanouit, et il ne pensa

plus à s'opiniâtrer à ce siège, Lucullus ne lui faisant pas une guerre de théâtre et comme par jeu, mais lui marchant effectivement sur le ventre ; car il avoit si bien fermé toutes les avenues, qu'il ne pouvoit recevoir des vivres d'aucun côté. Voilà pourquoi, prenant le temps que Lucullus assiégeoit un château qui incommodoit son camp, il se hâta d'envoyer en Bithynie la plus grande partie de sa cavalerie, avec ses bêtes de somme et ce qu'il y avoit de plus inutile parmi ses gens de pied, pour lui amener des vivres.

Lucullus, averti de leur départ, se rend pendant la nuit dans son camp, et le lendemain matin, quoique ce fût dans la plus rude saison de l'année, il prend dix cohortes de gens de pied, avec sa cavalerie, et se met à les poursuivre. Il neigeoit si fort, et le froid étoit si cruel, que plusieurs de ses soldats ne purent y résister et demeurèrent derrière. Il continua son chemin avec les autres, et comme les ennemis revenoient avec leur convoi, il les joignit près du fleuve de Ryndacus, les attaqua et les défit. La déroute fut si grande, que les femmes même d'Apollonie, sortant de la ville, se mirent à piller tout ce qu'ils avoient

chargé, et à dépouiller ceux qui avoient été tués.

Outre les morts, qui furent en fort grand nombre, on fit quinze mille prisonniers, et l'on prit six mille chevaux et un nombre infini de bêtes de somme. Lucullus, ramenant toute cette proie dans son camp, passa le long des retranchements des ennemis. J'admire Salluste d'avoir écrit que ce fut en cette occasion que les Romains virent des chameaux pour la première fois; car comment a-t-il pu s'imaginer que ceux qui, long-temps auparavant, sous Scipion, avoient vaincu le grand Antiochus, et qui tout fraîchement venoient encore de battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, n'eussent pas encore vu des chameaux?

Mithridate, entièrement découragé par cette dernière perte, résolut de prendre la fuite sans différer; et, pour amuser Lucullus et l'attirer d'un autre côté, il imagina d'envoyer dans les mers de Grèce Aristonicus, qui commandoit sa flotte. Mais, comme Aristonicus étoit sur le point de s'embarquer, ses gens mêmes le trahirent et le livrèrent entre les mains de Lucullus, avec dix mille pièces d'or qu'il portoit pour corrompre quelque partie de l'armée romaine.

Dès ce moment, Mithridate s'enfuit par mer, et ses lieutenants ramenoient son armée par terre. Lucullus se mit à leurs trousses, et les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, et fit une infinité de prisonniers. On dit que, dans cette guerre, il périt bien près de trois cent mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Après ce nouveau succès Lucullus reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, et après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, et des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux et composer une flotte. Chemin faisant il descendit dans la Troade, où on lui dressa un pavillon dans le temple même de Vénus. La nuit, quand il fut couché et endormi, il lui sembla qu'il voyoit la déesse qui, se penchant sur sa tête, lui disoit : Pourquoi dors-tu, généreux lion ? voilà près de toi des cerfs timides. A ces mots, s'étant réveillé en sursaut, il se leva incontinent, quoiqu'il fit encore nuit, il appela ses amis, et leur raconta la vision qu'il avoit eue.

Il avoit à peine achevé, qu'il arriva des gens d'Illion qui venoient l'avertir que près du port des Grecs on voyoit paroître treize galères de la flotte de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos. Aussitôt il fait voile contre ces galères, s'en rend maître, et tue Isidore, qui les commandoit. De là il vogue contre les autres qui avoient gagné le devant; mais elles étoient déjà à l'ancre à la rade de l'île; et les officiers, le voyant approcher, les firent toutes ranger contre la terre, et combattant de dessus le tillac, ils incommodoient extrêmement Lucullus, et lui tuoient beaucoup de monde; car le lieu ne lui permettoit pas de les envelopper, et il ne pouvoit pas non plus, avec ses galères toujours agitées par le flot, forcer celles des ennemis, qui étoient appuyées contre la terre, et qui ne branloient point, parcequ'elles avoient une partie du corps hors de l'eau. Cependant, ayant enfin trouvé un endroit par où on pouvoit tenter une descente, il mit à terre, quoique avec beaucoup de peine, l'élite de ses soldats, qui, prenant les ennemis par derrière, en tuèrent une grande partie, et obligèrent les autres à couper les câbles qui tenoient leurs vaisseaux at-

tachés au rivage ; mais , quand ils voulurent s'éloigner de la terre , comme toutes ces galères partoient à-la-fois , cela se fit avec tant de confusion et de désordre , qu'elles se froisèrent les unes contre les autres , ou allèrent donner contre les pointes et les éperons de celles de Lucullus. Il y eut là un grand nombre de gens tués , et un plus grand nombre de pris. Marius , ce capitaine que Sertorius avoit envoyé à Mithridate , fut du nombre des derniers. Il étoit borgne , et Lucullus avant le combat avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne , car il vouloit réserver ce Marius pour le punir du dernier supplice , et le faire mourir avec l'opprobre et l'ignominie qu'il méritoit.

Après ce grand exploit , il se hâta d'aller à la poursuite de Mithridate , espérant qu'il le trouveroit encore dans la Bithynie , gardé comme à vue par Boconius , qu'il avoit envoyé à Nicomédie avec des vaisseaux pour s'opposer à sa fuite. Mais Boconius , s'étant amusé à Samothrace à se faire initier aux mystères des dieux Cabires (1) et à célébrer des

(*) Le culte de ces dieux venoit de Phénicie ,

fêtes, par ce retardement il donna le temps à Mithridate de s'échapper, car ce prince se hâtoit le plus diligemment qu'il lui étoit possible de gagner le Pont avec toute sa flotte avant que Lucullus pût être de retour.

Dans sa retraite, il fut surpris d'une tem-pête si furieuse que plusieurs de ses vaisseaux furent emportés, et les autres brisés ou submergés, et que pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte de corps morts et de débris de naufrage, que la tourmente y jetoit. Pour lui il montoit un vaisseau de charge, et voyant que tout l'art de ses pilotes ne suffisoit pas pour le gouverner, à cause de sa grosseur, dans un si violent orage et une si grande agitation, et qu'ils ne pouvoient ni l'approcher de la terre sans le briser, ni lui faire

ainsi que leur nom. Les dieux Cabires étoient ceux que les Romains nommoient *Divos potes*, Dieux puissants. Ces dieux étoient Cérès, Proserpine, Pluton, et Mercure. On avoit une très grande vénération pour leurs mystères, parcequ'on croyoit que les hommes qui y étoient initiés devenoient plus justes et plus religieux, et que ces dieux les assistoient dans tous les périls, et les préservoient du naufrage.

tenir la mer à cause de sa pesanteur, et de l'eau qu'il faisoit de tous côtés, il se jeta dans un brigantin, et remettant sa personne et sa vie entre les mains de pirates, il se sauva contre toute espérance, et avec un danger infini, et arriva à Héraclée, qui est une ville du Pont.

La vanterie dont Lucullus avoit usé en cette occasion auprès du sénat ne déplut point aux dieux. Le sénat ayant ordonné qu'on prendroit dans le trésor public trois mille talents, qu'on emploieroit à équiper une flotte pour terminer cette guerre, Lucullus s'y étoit opposé, et avoit écrit au sénat en termes très fiers et très magnifiques, que, sans toute cette grande dépense et ce grand appareil, il mettroit fin à cette guerre, et chasseroit Mithridate de la mer avec les seuls vaisseaux de leurs alliés. Ce qu'il avoit promis si hautement il l'effectua par le secours d'un dieu. Car on dit que cette tempête, qui ruina la flotte du roi, fut excitée par le courroux de Diane, qui voulut punir ses troupes de ce qu'elles avoient pillé son temple dans la ville de Priapus, et enlevé sa statue.

Il y avoit dans l'armée beaucoup de gens

qui conseilloyent à Lucullus de ne pas pousser la guerre et de la différer à un autre temps ; mais , sans s'arrêter à ces conseils trop timides , il traversa la Bithynie et la Galatie , et se jeta dans le royaume de Pont. A cette expédition il souffrit d'abord une grande disette de vivres , jusque-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie , qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de blé. Mais en avançant dans le pays , et soumettant les villes et les provinces , il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses , qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une drachme dans son camp , et un esclave que quatre drachmes. Et , pour ce qui est du reste du butin , on en faisoit si peu de cas qu'on ne daignoit pas le ramasser , ou qu'on le consumoit de gaieté de cœur , car on ne pouvoit trouver personne à qui le vendre , chacun en ayant à foison , et dans les courses que l'on faisoit jusqu'à Thémiscyre , et dans les plaines qu'arrose le Thermodon , on ne s'y arrêtoit qu'autant de temps qu'il falloit pour faire le dégât dans le pays , et pour achever de le ruiner. Et c'est ce qui excitoit le murmure de l'armée , car la seule plainte des soldats contre

Lucullus étoit qu'il recevoit toutes les villes à composition, et qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage et les enrichir. *Encore aujourd'hui, disoient-ils, voilà Amisus, ville heureuse et riche, que nous pourrions prendre sans peine, si on vouloit en presser le siège, il nous la fait passer sans y toucher, et il nous mène dans les déserts des Tibaréniens et des Chaldéens combattre Mithridate.*

Mais Lucullus ne tenoit aucun compte de ces discours et les méprisoit, ne pensant pas qu'ils dussent avoir les fâcheuses suites qu'ils eurent, et que les soldats pussent jamais se porter à ce degré de mutinerie et de rebellion où ils se portèrent quelque temps après. Il répondoit plus volontiers à ceux qui lui reprochoient sa lenteur, de ce qu'il s'amusoit trop longtemps à des bourgs et à de petites villes, qui n'en valaient pas la peine, et qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, et de se fortifier. *C'est cela même que je demande, leur disoit-il pour sa justification, et je le fais à dessein afin que notre ennemi se fortifie encore, et qu'il assemble une armée si nombreuse, qu'elle lui donne la confiance de*

nous attendre en bataille et de ne plus fuir devant nous. Ne voyez-vous pas qu'il a derrière lui des solitudes immenses, et des déserts infinis? Voilà à ses côtés le Caucase et plusieurs hautes montagnes toutes capables de cacher et de recéler, non pas un seul roi comme lui, mais dix mille rois qui voudroient fuir le combat. Du pays des Cabires il n'y a que peu de journées de chemin jusqu'en Arménie. Là tient sa cour Tigrane, roi des rois, qui a une si grande puissance qu'il dompte les Parthes, qu'il transporte des villes grecques jusque dans le milieu de la Médie, qu'il s'est rendu maître de la Syrie et de la Palestine, et qu'il a exterminé les rois descendants de Séleucus, et emmené leurs femmes et leurs filles captives. Ce prince si puissant est l'allié et le propre gendre de Mithridate. Pensez vous que, quand il l'aura reçu dans son palais comme son suppliant, il l'abandonnera, et qu'il ne nous fera pas plutôt la guerre? Ainsi, en nous hâtant de chasser Mithridate, nous courons grand risque de nous attirer sur les bras Tigrane, qui cherche depuis long-temps des prétextes pour se déclarer contre nous, et qui n'en sauroit jamais trouver de plus spécieux, de plus légitime, et de plus hon-

néte que celui de secourir son beau-père et un roi réduit à la dernière extrémité. Qu'est-il donc besoin que nous servions Mithridate contre nous-mêmes, que nous lui enseignions ce qu'il ignore, que nous lui montrions à qui il doit avoir recours pour se mettre en état de nous combattre, et que malgré lui, et lorsqu'il regarde cette démarche comme indigne de son courage et de sa grandeur, nous le poussions entre les bras de Tigrane? Ne vaut-il pas infiniment mieux qu'en lui donnant le temps de se fortifier et de s'encourager avec ses propres forces, nous n'ayons à combattre que les troupes de la Colchide, les Tibaréniens et les Cappadociens, que nous avons si souvent vaincus, que si nous avions encore sur les bras les Arméniens et les Mèdes?

Avec ces raisonnements Lucullus passa un fort long temps devant la ville d'Anisus, qu'il bloquoit plutôt qu'il ne l'assiégeoit, car il ne la pressoit point du tout, et dès que l'hiver fut passé, il laissa Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires, résolu d'attendre les Romains, ayant ramassé une armée de quarante mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, auxquels il avoit une extrême

confiance. Avec cette armée il passa le fleuve du Lycus, et présenta la bataille aux Romains.

Il y eut d'abord quelques escarmouches entre la cavalerie des deux partis, et celle de Lucullus fut mise en fuite. Dans une de ces rencontres un officier romain, nommé Pomponius, homme de réputation, fut blessé, pris et mené à Mithridate, qui, le voyant en très mauvais état, lui dit : *Si je te fais guérir de tes blessures, seras-tu mon ami?* Pomponius lui répondit sans balancer : *je serai votre ami si vous faites la paix avec les Romains, sinon tant que je vivrai je serai votre ennemi.* Mithridate admira sa vertu, et ne l'en traita pas plus mal.

Lucullus craignoit la plaine, parceque les ennemis étoient les plus forts en cavalerie, et il n'osoit se hasarder à prendre le chemin de la montagne, qui étoit long, couvert de bois, et très difficile. Comme il étoit dans cet embarras on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hasard dans une caverne où ils s'étoient réfugiés. Le plus âgé, nommé Artemidore, promit à Lucullus qu'il le mèneroit et le rendroit dans un lieu très sûr pour un

camp, et défendu par un château qui dominoit toute la plaine de Cabires. Lucullus le crut, et dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp. Il passa les détroits sans aucun danger, et gagna les hauteurs, où il s'établit. Le lendemain matin il parut sur la tête des ennemis, rangeant son armée dans des lieux très avantageux, s'il vouloit combattre, et si sûrs, s'il vouloit demeurer en repos, qu'il ne pouvoit y être forcé.

Comme ni Lucullus, ni Mithridate n'étoient pas encore bien déterminés à donner la bataille, on dit que quelques soldats des troupes du roi lancèrent par hasard un cerf, et se mirent à le poursuivre. Les Romains, les voyant, allèrent à leur rencontre pour les couper ; il y eut là un grand combat, les deux partis étant incessamment fortifiés par de nouvelles troupes qui accouroient des deux côtés pour les soutenir. Enfin les troupes du roi remportèrent l'avantage.

Les Romains, voyant de leurs retranchements la fuite de leurs camarades, en furent très honteux et très irrités, et coururent à Lucullus le prier de les mener, et de donner la

signal de la bataille. Mais Lucullus, pour leur faire connoître quel grand point c'est que la présence et la seule vue d'un bon et sage général dans une affaire même désespérée, leur commanda de ne bouger, et de se tenir en repos, et, descendant lui-même dans la plaine, il saisit les premiers fuyards qu'il rencontra, et leur ordonna de retourner au combat et de le suivre. Ils obéissent, les autres suivent leur exemple, et se ralliant tous, ils repoussent l'ennemi, le mettent en fuite sans beaucoup de peine, et le poursuivent jusque dans son camp. Lucullus, de retour dans ses retranchements, fit subir à ses troupes la peine ignominieuse que la discipline romaine a établie contre les fuyards ; il ordonna qu'en simple tunique et sans ceinture ils creussent un fossé de douze pieds, en présence de tous leurs camarades qui les regarderoient.

Dans l'armée de Mithridate il y avoit un grand seigneur du pays des Dardariens, nommé Olthacus. Les Dardariens sont des peuples barbares qui habitent près des Palus Méotides. Olthacus étoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, et des plus estimés pour son bon sens et sa bonne con-

duite ; d'ailleurs affable , gracieux , très propre au commerce du monde , et très bon courtisan. Il y avoit toujours entre lui et les autres grands seigneurs de son pays une sorte d'émulation et de jalousie de gloire et d'honneur , et c'étoit à qui tiendrait le premier rang dans la faveur du prince. Olthacus , pour l'emporter sur ses rivaux , promit à Mithridate de faire un coup des plus hardis , de tuer Lucullus. Le roi loua ce dessein , et il lui fit exprès divers outrages devant tout le monde , pour lui fournir un prétexte de ressentiment.

Olthacus , ne respirant que la vengeance , se retira auprès de Lucullus , qui le reçut très agréablement et avec de grandes marques d'estime , car sa réputation étoit déjà fort célèbre dans le camp ; et bientôt , pour l'éprouver , il l'employa dans quelques rencontres , dont il se tira si heureusement que Lucullus admira sa présence d'esprit , son activité et son grand courage , qu'il le fit manger à sa table , et l'appela à tous ses conseils.

Quand ce Dardarien crut avoir trouvé l'occasion favorable , il ordonna à ses gens de mener son cheval hors du camp , et sur le midi , lorsque tous les soldats dormoient , on

se reposoient selon la coutume, il alla à la tente du général, se flattant que personne ne l'empêcheroit d'entrer, attendu la privauté et familiarité qu'il avoit avec Lucullus, et surtout parcequ'il faisoit semblant d'avoir des avis très importants à lui communiquer. En effet, il seroit entré sans aucun obstacle si le sommeil, qui a perdu tant de grands capitaines, n'eût sauvé Lucullus ; car heureusement il se trouva qu'il dormoit, et un de ses valets de chambre, qui avoit nom Ménédème, étoit à la porte. Lorsque Olthacus se présenta pour entrer, il lui dit, *Qu'il venoit fort mal à propos, parceque Lucullus ne faisoit que de s'endormir après de longues veilles et de grandes fatigues, qui demandoient qu'il prît quelque repos ; qu'il n'avoit donc qu'à se retirer.* Olthacus ne se rebute point, et dit, *Qu'il entrera malgré lui, parcequ'il a à parler à Lucullus l'une affaire très importante et très pressée.* Alors Ménédème, plein de colère, lui dit, *Il n'y a rien de plus important ni de plus pressé que la santé du général ;* et repoussa son homme très rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fit découvrir, sortit secrètement du camp, monta à cheval, et s'en

retourna à toute bride à l'armée de Mithridate sans avoir exécuté son détestable dessein. C'est ainsi que l'occasion donne aux affaires, comme aux remèdes, la force de tuer ou de sauver, selon qu'elle est favorable ou contraire.

Quelques jours après, Lucullus envoya un capitaine, nommé Sornatius, avec dix cohortes pour escorter un convoi. Mithridate fit sortir après lui Menandre, un de ses lieutenants, avec beaucoup de troupes : Sornatius les battit, lui tua la plus grande partie de ses gens, et le mit en fuite. Un autre jour Lucullus voulant assurer le passage d'un nouveau convoi, qu'il faisoit venir pour entretenir dans son camp l'abondance, détacha Adrianus avec quantité de gens choisis. Mithridate ne négligea pas cette occasion, il envoya contre lui deux autres de ses lieutenants, Ménemaque et Myron, avec beaucoup de cavalerie et d'infanterie : mais de toute cette troupe il n'en revint, dit-on, que deux dans le camp du roi ; tout le reste fut passé au fil de l'épée. Mithridate dissimula cet échec, et fit courir le bruit que la perte avoit été médiocre, et qu'elle n'étoit même arrivée que par l'incapacité de se

lieutenants , qui avoient attaqué mal-à-propos. Adrianus à son retour passa à la vue du camp ennemi en grande pompe et grande magnificence , menant quantité de chariots chargés de blé et de riches dépouilles ; de sorte que cette vue jeta le découragement dans l'ame de Mithridate , et le trouble et l'effroi dans celle de ses soldats. Dès ce moment la résolution fut prise de ne plus s'arrêter.

Les principaux seigneurs de la cour furent les premiers qui firent prendre les devants à leurs bagages , et pour le faire plus commodément ils empêchoient les gens de guerre de passer. Ceux-ci , se voyant poussés et maltraités outrageusement aux portes , se mirent à piller les bagages et à tuer ceux qui les conduisoient , et les maîtres même. Dorialus , un des lieutenants du roi , fut tué pour une seule cotte d'armes de pourpre qu'il avoit sur lui. Hermens le sacrificateur fut foulé aux pieds : Mithridate lui-même sortit pêle-mêle avec la foule , n'ayant ni un seul valet , ni un seul écuyer qui fût resté autour de lui , ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses eunuques , nommé Ptolémée , l'ayant aperçu à pied au milieu de ces flots de fuyards ,

descendit de son cheval et le lui donna. Les Romains étoient si près de lui qu'ils le tenoient déjà , et ce ne fut point faute de diligence qu'ils le manquèrent ; la seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie qu'ils poursuivoient depuis si long-temps avec tant de travaux , tant de dangers et de si grands combats , et priva Lucullus du seul prix de toutes ses victoires. Rien ne les séparoit presque plus du cheval que montoit le roi ; un moment encore et il étoit pris ; mais un des mulets qui portoient son trésor s'étant trouvé au milieu du chemin entre eux et lui , soit par hasard , soit que le roi lui-même l'eût fait avancer pour le mettre au-devant de ceux qui le poursuivoient , ceux-ci , tentés par l'objet , se mirent à piller cet or et à se battre les uns contre les autres , ce qui les retarda et donna le temps à Mithridate de se sauver. Et ce ne fut pas là le seul avantage que l'avarice de ces soldats fit perdre à Lucullus ; il y en eut un autre très considérable. Callistrate , premier secrétaire du roi , avoit été pris ; Lucullus ordonna qu'on le menât au camp ; mais ceux qui le menaient , avertis qu'il avoit cinq cents pièces d'or dans sa ceinture , le tuèrent pour

les avoir. Lucullus ne laissa pas d'abandonner le camp au pillage à ces avarés.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prit la ville de Cabires et plusieurs autres places et châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs et de princes proches parents du roi qui y étoient détenus. Comme ces pauvres gens se tenoient pour morts depuis long-temps, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Lucullus leur paroissoit moins une délivrance et un salut qu'une résurrection et une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du roi nommée Nissa, et ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise; car les autres sœurs de ce prince et ses femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, et qui se croyoient en sûreté et en repos près de la ville de Pharnacie, moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite, par l'eunuque Bacchidas, l'ordre de mourir.

Il y avoit entre autres Roxane et Statira, encore filles, et âgées d'environ quarante ans, et deux de ses femmes du pays d'Ionie, Bérénice, qui étoit de Chio, et Monime, native de Milet.

On ne parloit que de cette dernière dans toute la Grèce, et sa réputation étoit très grande, sur ce que le roi en étant devenu amoureux, et n'ayant rien oublié pour la porter à répondre à sa passion, car il lui envoya à une seule fois quinze mille pièces d'or, elle résista toujours et refusa ses présens jusqu'à ce qu'il eût consenti à un contrat de mariage, qu'il lui eût envoyé le diadème, et qu'il l'eût déclarée reine. Et depuis ce mariage jusqu'à ce moment-là cette pauvre princesse avoit passé ses jours dans une tristesse et dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître, et au lieu de lui procurer une maison honnête et une société conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prison sous une garde de barbares, où, éloignée du délicieux pays de la Grèce, elle n'avoit joui qu'en songe des biens qu'elle avoit espérés, et elle avoit effectivement perdu les biens réels et véritables dont elle jouissoit dans sa chère patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, et qu'il eut signifié à ces princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le

plus doux et le plus prompt, Monime ; détachant le diadème d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, et s'y pendit ; mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, et s'étant rompu : *O maudit bandeau*, lui dit-elle, *ne me saurois-tu servir au moins à ce triste office ?* et le jetant loin d'elle avec indignation, et crachant dessus, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison, et comme elle l'alloit boire, sa mère, qui étoit présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux ; la moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mère, abattue et affoiblie par les années ; mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces et la jeunesse de Bérénice : cette princesse lutta long-temps contre la mort avec des efforts très violents. Enfin Bacchidas la pressant de finir et de s'achever, elle fut étranglée. On dit que des deux sœurs, Roxane et Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations et mille injures contre Mithridate, et que Statira ne prononça pas une seule malédiction, et ne dit pas un seul mot indigne de sa naissance et de son courage, mais au contraire

qu'elle bénit et remercia son frère, *de ce qu'étant en si grand danger de sa personne il ne les avoit pas oubliées*, et qu'il avoit pourvu à leur fournir les moyens de mourir libres, et avant que d'avoir souffert aucun outrage de leurs ennemis.

Ces morts affligèrent extrêmement Lucullus, qui étoit poli, doux et humain. Il passa outre, et continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où ayant appris qu'il y avoit déjà quatre jours que Mithridate y avoit passé pour gagner l'Arménie, et pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, et, après avoir subjugué les Chaldéens et les Tibaréniens, s'être emparé de la petite Arménie, et avoir réduit en sa puissance les forteresses et les villes, il envoya Appius à Tigrane, lui redemander Mithridate, et cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus dont le siège duroit encore. La cause de cette longueur, c'étoit Callicaque seul qui commandoit dans la ville, car, comme il étoit très grand ingénieur, très habile à inventer et à construire toutes sortes de machines de guerre, et très fertile en toutes sortes de ruses et d'inventions, dont on peut

se servir pour la défense d'une place , il incommoda beaucoup les Romains , dont il fut bien puni dans la suite. Mais alors il fut abusé par un stratagème de Lucullus, qui, à l'heure qu'il avoit accoutumé de retirer ses troupes des travaux pour les faire reposer, s'avisa de faire donner l'assaut très brusquement. Cette attaque imprévue lui réussit ; il se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en sortit et y mit le feu, soit par envie contre les Romains, pour les empêcher de s'y enrichir, soit pour assurer sa fuite, car personne ne prenoit garde à ceux qui se jetoient dans les vaisseaux pour s'enfuir ; mais dès que les flammes, répandues de tous côtés, eurent gagné les murailles, tous les soldats romains se préparèrent à piller. Lucullus, touché de pitié de voir périr ainsi cette puissante ville, tâcha de la secourir par dehors, en ordonnant à ses troupes de faire tous leurs efforts pour éteindre le feu ; mais personne n'obéissoit à ses ordres, tous les soldats demandoient le pillage, et faisoient retentir leurs armes avec de grands cris, tant qu'enfin Lucullus fut forcé de leur abandonner la ville ; il crut

même que c'étoit le moyen le plus sûr de la garantir du feu. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il avoit espéré, car, en fouillant par-tout avec des flambeaux pour éclairer les lieux les plus obscurs, afin que rien n'échappât à leur avarice, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons.

Lucullus y étant entré le lendemain, et voyant cette désolation affreuse, se mit à pleurer, et dit à ses amis qui étoient autour de lui : *J'ai toujours regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux ; mais je n'ai jamais tant admiré son bonheur que dans cette journée. Il a voulu sauver Athènes, et il l'a pu ; et moi, quand j'ai voulu l'imiter et sauver cette ville, j'ai eu le déplaisir de voir que la fortune jalouse m'a refusé la gloire de Sylla, et s'est opiniâtrée à me donner la réputation de Mummius.* Cependant il ne laissa pas de faire tout ce qui étoit en son pouvoir pour remettre cette ville, et la retirer de l'état affreux où elle étoit. Une grosse pluie, qui, par un coup de la providence, vint à tomber dans le temps qu'elle fut prise, éteignit le feu, et sauva beaucoup d'édifices ; et Lucullus, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avoient été

brûlés, y reçut les Amisédiens qui s'en étoient enfuis, et qui voulurent y retourner, et donna des habitations à tous les Grecs qui voulurent s'y établir, en leur attribuant un territoire de six-vingts stades. Cette ville étoit une ancienne colonie des Athédiens, qui l'avoient fondée et peuplée dans le temps qu'ils étoient au comble de la puissance, et maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athènes, qui vouloient fuir la tyrannie d'Aristion, se retiroient à Amisus, où ils jouissoient des mêmes droits et privilèges que les habitants naturels, de sorte que ceux qui avoient quitté leurs biens propres avoient en leur disposition ceux des étrangers.

Lucullus ne se contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la ville, il donna encore à tous les Amisédiens qui s'étoient sauvés un habit honnête à chacun, et deux cents drachmes d'argent, et les renvoya dans leur pays.

Le grammairien Tyrannion fut trouvé parmi les prisonniers. Muréna le demanda à Lucullus, et l'ayant obtenu, il l'affranchit, en quoi il usa du présent de Lucullus avec beaucoup de grossièreté et d'impolitesse; car Lucullus ne prétendoit pas qu'un homme si es-

timé par son grand savoir fût d'abord fait esclave pour être ensuite affranchi ; car de lui donner cette liberté légale, c'étoit lui ravir la liberté naturelle, qu'il tenoit de sa naissance. Mais ce ne fut pas la seule chose où Muréna fit paroître qu'il étoit bien éloigné d'avoir l'honnêteté et la générosité d'un véritable général.

En partant d'Amisus , Lucullus tourna sa marche vers les villes d'Asie , afin que, n'étant plus occupé aux affaires de la guerre , il pût veiller à celles de la justice et des lois , qui, ne régnant plus depuis long-temps dans son gouvernement, y avoient causé des malheurs et des désordres infinis et inexprimables ; car cette pauvre province étoit cruellement ravagée et misérablement asservie par les usuriers et par les fermiers ; les malheureux habitants étoient forcés en particulier de vendre leurs beaux enfants et leurs filles vierges , et , en commun , de mettre à l'encan les offrandes de leurs temples, et les tableaux et les statues sacrées des dieux ; et quand cela ne suffisoit pas pour payer les tailles, les impôts et les usures , ils étoient impitoyablement adjugés pour esclaves à leurs créanciers : encore ce

qu'ils souffroient , avant que de tomber dans ce dernier malheur , étoit plus cruel et plus insupportable ; les tortures , les prisons , les chevalets , les longues stations à l'air , au plus grand soleil pendant l'été , et dans la boue ou dans la glace pendant l'hiver , voilà leur vie ordinaire ; de sorte qu'au prix de tous ces maux la servitude leur paroissoit une espèce de soulagement et de paix.

Lucullus , ayant trouvé toutes les villes affligées de ces vexations si inouïes , en eut bientôt délivré ceux qui les souffroient ; car , premièrement , il régla l'usure à un pour cent par mois ; en second lieu , il retrancha et abolit toute usure qui passoit le capital ; et enfin , ce qui fut même le plus grand point , il ordonna que les créanciers jouiroient de la quatrième partie des biens et des revenus de leurs débiteurs , et que celui qui auroit ajouté l'usure au capital perdrait l'un et l'autre ; de sorte que par ce moyen , en moins de quatre ans , toutes les dettes furent acquittées , et que tous les biens en fonds se trouvèrent libres et déchargés , et furent rendus aux propriétaires.

Ces dettes immenses de la province ve-

noient des vingt mille talents d'amende auxquels elle avoit été condamnée par Sylla. Elle les avoit bien déjà payés deux fois ; mais ces usuriers insatiables , en entassant usures sur usures , les avoient portés à plus de six-vingt mille talents , de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Ces fermiers et usuriers , se voyant privés par Lucullus de ce gain immense , comme s'ils étoient excessivement lésés , se mirent à crier dans Rome , et à exciter contre lui , à force d'argent , plusieurs orateurs , se confiant particulièrement sur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la république , ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Lucullus n'étoit pas seulement aimé des peuples qui avoient ressenti ses bienfaits , les autres l'aimoient de même , et le desiroient , trouvant heureuses les provinces à qui le sort favorable avoit donné un si bon gouverneur.

Pour reprendre le fil de notre histoire , Appius Clodius , qui avoit été envoyé vers Tigrane , et qui étoit le propre frère de la femme de Lucullus , se confia d'abord à des guides du pays , qui , étant sujets du roi , par

une insigne infidélité, au lieu de le mener par le plus court chemin, lui firent prendre un détour de plusieurs journées, et, le conduisant par les hautes provinces, l'éloignoient au lieu de l'approcher. Enfin, averti de cette perfidie par un de ses affranchis, Syrien de nation, qui lui enseigna le droit chemin, il renvoya ces guides barbares, après les avoir accablés de malédictions et d'injures; et, ayant quitté ce chemin si long et si trompeur, en très peu de jours il eut passé l'Euphrate, et fut arrivé à Antioche, capitale de la Syrie, et qu'on appelle Antioche de Daphné.

Il eut ordre d'attendre là Tigrane, qui étoit alors absent, et occupé à achever de soumettre quelques villes de la Phénicie. En attendant il ne perdit pas son temps, car il gagna plusieurs satrapes et princes du pays, qui n'obéissoient que par force à ce roi d'Arménie. De ce nombre étoit Zarbiénus, prince de la Gordiène. Et, comme quantité de villes, qui venoient d'être subjuguées, lui envoyoient secrètement des députés, il leur promit à toutes l'aide et la protection de Lucullus, et leur ordonna en même temps de ne rien re-

muer pour l'heure, et de se tenir en repos, car la domination des Arméniens étoit insupportable aux Grecs ; et ce qui leur paroissoit encore le plus dur, et qui leur faisoit le plus de peine, c'étoit l'orgueil excessif de ce roi, qui étoit devenu si arrogant et si superbe, qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes chérissent, admirent, et possèdent, étoit à lui, et non seulement qu'il étoit à lui, mais qu'il n'étoit fait que pour lui. Ce qui lui avoit inspiré cette folle arrogance, c'étoit le cours de ses grandes prospérités, car, ayant commencé par des espérances fort méprisables, il avoit subjugué plusieurs nations, humilié, plus qu'aucun autre prince, la puissance des Parthes, rempli la Mésopotamie de Grecs, qu'il y avoit transportés en grand nombre de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avoit tiré aussi de leur pays les Arabes, appelés *Scenites*, parcequ'ils campent toujours sous des tentes ; et, leur faisant perdre leur ancienne coutume, il les avoit fixés et établis dans son voisinage pour se servir d'eux dans le commerce, qu'il vouloit rendre florissant. Il avoit dans sa cour plusieurs rois qui le servoient comme ses esclaves, et il en tenoit sur-tout quatre auprès

de lui, qui étoient comme ses estafiers ou ses gardes, qui, toutes les fois qu'il sortoit à cheval, marchaient devant lui, à pied et en simple veste; et qui, lorsqu'il étoit sur son trône, et qu'il donnoit ses audiences, se tenoient debout autour de lui, les mains entrelacées l'une dans l'autre; ce qui parmi eux passoit pour la posture la plus humiliée, et pour le plus grand aveu de servitude et de soumission, car c'étoit déclarer qu'on renonçoit entièrement à sa liberté, et qu'on livroit à son seigneur son corps, plus prêt à tout souffrir qu'à rien entreprendre.

Appius ne fut ni étonné, ni intimidé de cette tragédie; et quand il fut admis à la première audience de Tigrane, il lui dit franchement en face *qu'il étoit venu pour emmener Mithridate, dû aux triomphes de Lucullus, ou pour lui déclarer la guerre à lui-même.* Quelques efforts que fit ce prince pour faire semblant d'entendre ce discours avec un visage riant et une espèce de sourire, ceux qui étoient présents s'aperçurent bien qu'il avoit changé de couleur à la déclaration pleine d'audace de ce jeune homme. En effet, c'étoit là la première parole franche et libre qu'il eût

entendue depuis vingt-cinq ans , car il y en avoit autant qu'il gouvernoit ses sujets , ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la dernière insolence. Il répondit à Appius , *qu'il ne lui livreroit point Mithridate, et que, puisque les Romains commençoient la guerre, il tâcheroit de se défendre et de les en faire repentir*, et , plein de colère contre Lucullus, de ce que dans sa lettre il lui donnoit simplement le titre de roi et non celui de *roi des rois*, il ne lui donna pas non plus le titre d'*empereur* dans sa réponse. Il ne laissa pas d'envoyer à Appius des présents magnifiques ; et, sur ce qu'il les refusa , il lui en envoya de plus grands encore. Appius ne voulant pas lui donner lieu de croire qu'il ne rejetoit ses présents que par les mouvements de quelque aversion particulière qu'il eût pour lui , et parcequ'il le regardoit déjà comme ennemi , prit seulement une coupe , renvoya tout le reste , et s'en retourna à grandes journées auprès de son général.

Jusque-là Tigrane n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-père, et qu'il eût perdu un si vaste empire ; mais, le traitant avec le dernier

mépris et la dernière arrogance, il le tenoit éloigné et le faisoit garder, comme un prisonnier d'état, dans des lieux marécageux et malsains. Mais après l'ambassade d'Appius il le fit venir à la cour avec toutes sortes d'honneurs et de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrète qu'ils eurent dans le palais, seuls et sans témoins, ils guérèrent leurs soupçons mutuels, au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetèrent la faute. Du nombre de ces malheureux fut Métrodore de la ville de Scepsis, homme très éloquent, très agréable, et d'un profond savoir, et qui étoit si bien et avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appeloit le père du roi.

Mithridate l'avoit envoyé ambassadeur à Tigrane pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand Métrodore eut expliqué à Tigrane le sujet de son voyage, ce prince lui demanda, *Et vous, Métrodore, que me conseillez-vous sur les demandes de votre maître?* Alors Métrodore, soit qu'il regardât véritablement à l'utilité de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli, lui répondit : *Comme ambassadeur je vous exhorte à faire ce que*

vous demande Mithridate, et comme votre conseil je vous le défends. Voilà ce que Tigrane découvrit à Mithridate, et qu'il lui dit dans l'espérance qu'il ne s'en ressentiroit point, et qu'il ne feroit aucun mal à Métrodore; mais il fut tué sur-le-champ, et Tigrane se repentit de lui avoir fait cette confidence, quoiqu'il ne fût pas absolument la cause de sa mort, et qu'il n'eût fait qu'ajouter, à la haine que Mithridate avoit déjà conçue contre lui, un grain qui emporta la balance et qui acheva de le déterminer; car il y avoit long-temps qu'il étoit mal disposé pour lui, comme on le découvrit ensuite par des papiers secrets du cabinet de Mithridate, qui furent pris, et parmi lesquels on en trouva un où la mort de Métrodore étoit résolue et ordonnée. Tigrane le fit enterrer magnifiquement, n'épargnant aucune dépense pour honorer les funérailles d'un mort qu'il avoit trahi vivant.

Il mourut aussi à la cour de Tigrane un orateur nommé Amphicrates; il mérite que l'on fasse mention de lui seulement à cause d'Athènes où il étoit né. On dit qu'étant banni de son pays il se retira à Séleucie sur le Tigre; que les habitants, charmés de son éloquence,

le prièrent de leur enseigner la rhétorique ; qu'il répondit avec une arrogance de sophiste, que le plat étoit trop petit pour le dauphin ; que de là il se retira auprès de la reine Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigraue ; que bientôt il se rendit si suspect à cette cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs ; ce qui lui donna tant de chagrin qu'il se fit mourir en s'abstenant de manger. Cléopâtre le fit aussi enterrer magnifiquement, et son tombeau est près d'un lieu appelé *Sapha*.

Lucullus, après avoir rétabli la paix et la bonne police en Asie, ne négligea point ce qui regardoit les jeux et les plaisirs ; mais pendant qu'il fut à Éphèse il fit de grandes assemblées, donna des fêtes magnifiques pour célébrer ses victoires, les accompagna de combats de lutteurs et de gladiateurs, et n'oublia rien pour le divertissement de ces villes, qui, en revanche, pour lui faire honneur, célébrèrent des fêtes appelées de son nom *Luculliènes*, et lui témoignèrent une affection très véritable et très sincère, beaucoup plus agréable que tous les honneurs.

Quand Appius fut de retour, et qu'on sut

qu'il falloit faire la guerre à Tigrane, Lucullus partit sans différer, s'en retourna dans le Pont, et s'étant mis à la tête de son armée il assiégea d'abord la ville de Sinope, ou plutôt les Ciliciens, qui s'en étoient emparés pour le roi, et qui, voyant approcher Lucullus, tuèrent la plus grande partie des habitants, et se sauvèrent, à la faveur de la nuit, après avoir mis le feu à la place. Lucullus, averti de leur départ, y entra avec ses troupes, passa au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qui y étoient restés, rendit aux naturels habitants tous leurs biens, et eut grand soin de sauver la ville. Ce qui l'y porta particulièrement, ce fut ce songe. Il lui sembla la nuit, pendant qu'il dormoit, qu'un homme s'approcha de lui, et lui dit : *Avance un peu plus outre, Lucullus, car Autolycus vient à ta rencontre pour s'aboucher avec toi.* S'étant éveillé, il ne pouvoit conjecturer ce que signifioit ce songe ; mais ce jour-là même il prit la ville, et en poursuivant l'épée à la main les Ciliciens qui s'embarquoient pour s'enfuir, il vit sur le rivage une statue renversée, que les Ciliciens n'avoient pas eu le temps de charger sur leurs vaisseaux ; c'étoit un des plus beaux ouvrages

du sculpteur Sthénis. Alors quelqu'un lui dit que c'étoit la statue d'Autolyceus, qui avoit fondé Sinope. On prétend que cet Autolyceus étoit fils de Deimachus, et un des héros qui partirent de Thessalie avec Hercule, et l'accompagnèrent à son expédition contre les Amazones; qu'en s'en revenant avec Démoléon et Phlogius, son vaisseau donna contre un écueil de la Chersonèse, appelé *Pédalion*, où il périt, et que, s'étant sauvé avec ses armes et ses compagnons, il aborda à Sinope, et enleva cette place aux Syriens. Car les Syriens la tenoient, étant descendus d'un certain héros nommé Syrus, fils d'Apollon et de la nymphe fille d'Asopus. Sur cette histoire Lucullus se ressouvient d'un avertissement que Sylla donne dans ses mémoires; car il marque expressément, *Qu'on ne doit tenir rien de si sûr, rien de si digne de foi, que ce dont on a été averti en songe.*

Ayant reçu nouvelles que Mithridate et Tigrane étoient sur le point d'entrer dans la Lycaonie et la Cilicie, avec toutes leurs forces, pour occuper les premiers l'Asie, il admira la rare prudence de cet Arménien qui, roulant depuis long-temps dans sa tête le dessein de

prendre les armes contre les Romains pour l'exécution de cette entreprise, ne s'étoit pas servi de Mithridate pendant qu'il étoit avec toute sa puissance, et n'avoit pas joint ses forces à celles de son beau-père encore entières et formidables; mais, après l'avoir laissé défaire et ruiner, il venoit présentement commencer cette guerre sur des espérances bien foibles et bien caduques, en s'appuyant d'un prince qui n'avoit pu se défendre lui-même ni se soutenir.

Sur ces entrefaites, Machares, fils de Mithridate, qui tenoit le Bosphore, lui envoya une couronne d'or du prix de mille pièces, et le pria de le faire déclarer ami et allié des Romains. Lucullus, estimant que c'étoit là la fin de la première guerre, laissa Sornatius avec six mille hommes pour avoir soin des affaires de la province, et, avec douze mille hommes d'infanterie et quelque trois mille chevaux, il marcha pour cette seconde guerre. Cette démarche parut à tout le monde très téméraire, très hasardeuse, et entièrement opposée à la prudence et à la sagesse, d'aller avec si peu de forces se jeter au milieu de tant de nations belliqueuses et de tant de milliers de gens de cheval,

dans des plaines d'une vaste étendue, traversées de quantité de rivières larges et profondes, et environnées de tous côtés de hautes montagnes toujours couvertes de neige ; de sorte que ses soldats , qui d'ailleurs n'étoient pas trop bien disciplinés, ne le suivoient que par force , et tout prêts à se mutiner. D'un autre côté, les harangueurs crioient contre lui à Rome, et protestoient qu'il ne faisoit que courir de guerre en guerre, non pour aucune nécessité de l'état, mais uniquement pour ne poser jamais les armes, pour avoir toujours des armées à commander, et pour continuer à s'enrichir de leurs travaux, de leurs périls et de leurs pertes ; et ces derniers avec le temps vinrent à bout de leur dessein, qui étoit de faire rappeler Lucullus.

Cependant, comme il marcha à grandes journées et sans s'arrêter, il arriva bientôt sur les bords de l'Euphrate, qu'il trouva extrêmement grossi par les pluies et par les neiges de l'hiver, et par conséquent beaucoup plus rapide que de coutume. Cela lui causa un très grand chagrin, car il vit bien qu'il perdrait beaucoup de temps, et qu'il auroit bien des affaires à ramasser des barques et à assembler des ra-

deaux pour passer ses troupes. Mais sur le soir le fleuve commença à se retirer, et il diminua si considérablement pendant la nuit, que le lendemain matin on le vit non seulement rentré dans son lit ordinaire, mais encore fort baissé. Et les gens du pays ayant vu paroître sur l'eau plusieurs petites éminences de terre comme de petites îles, et le cours du fleuve comme dormant tout autour, ils se mirent à adorer Lucullus comme un dieu, regardant cela comme un miracle, qui n'étoit arrivé que très rarement, que le fleuve se fût volontairement soumis, et qu'il se fût rendu doux et traitable pour lui fournir un passage facile et prompt.

Lucullus profita donc de l'occasion, et passa promptement son armée. A ce passage il lui arriva un signe très favorable : sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des génisses consacrées à Diane Persienne, que les barbares, qui habitent au-delà de ce fleuve, honorent particulièrement. Ils ne se servent de ces génisses que lorsqu'ils offrent des sacrifices à cette déesse, tout le reste du temps elles errent dans les campagnes en pleine liberté, portant empreinte sur elles la marque de la

déesse, qui est une torche allumée. Quand on en a besoin pour les immoler, il est fort difficile de les prendre, et ce n'est pas une petite affaire que d'en venir à bout.

Quand l'armée eut passé l'Euphrate, une de ces génisses étant allée sur une roche qui passe pour être consacrée à la déesse, elle s'y arrêta, et baissant la tête, comme celles qui sont attachées avec des liens, elle se présenta à Lucullus comme toute prête à être immolée ; et il l'immola. Il sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate pour le remercier du passage qu'il lui avoit fourni. Ce jour-là il campa sur le bord de ce fleuve, le lendemain et les jours suivants il continua sa marche par la province de Sophène, ne faisant aucun mal ni dommage à ceux qui venoient se rendre à lui et qui recevoient volontiers ses troupes. En marchant, ses soldats voulurent aller prendre un château qui paroissoit sur leur route, et où l'on disoit qu'il y avoit beaucoup d'or et d'argent ; mais Lucullus les retint et leur dit : *Voilà le château qu'il nous faut plutôt prendre*, en leur montrant le mont Taurus qui paroissoit de loin ; *car pour les richesses qui sont dans celui-ci elles seront au vainqueur*. Hâtant donc sa marche,

il passa le Tigre et se jeta dans l'Arménie.

Le premier qui annonça à Tigrane l'approche de Lucullus fut mal payé de sa nouvelle, car il lui fit trancher la tête sur-le-champ. Ce qui intimida tellement les autres que personne ne lui donna plus aucun avis, que le feu ennemi l'environnoit déjà de tous côtés qu'il n'en savoit rien, et qu'il passoit le temps dans une sécurité parfaite, écoutant les propos des flatteurs qui lui disoient qu'il faudroit que Lucullus fût un grand capitaine s'il osoit seulement l'attendre à Éphèse, et qu'il ne prît pas la fuite, et n'abandonnât pas très promptement l'Asie quand il verroit cette quantité de milliers d'hommes qui composoient son armée. Tant il est vrai que, comme tous les tempéraments ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison et sans tomber dans l'ivresse.

Le premier de ses amis qui eut la hardiesse de lui dire la vérité, ce fut Mithrobarzane, qui ne fut pas non plus trop bien récompensé de sa liberté ; car sur l'heure même il lui donna trois mille chevaux et une nombreuse infanterie, et l'envoya contre Lucullus avec or-

dre de lui amener le général en vie, et de faire main basse sur tout le reste sans aucun quartier.

L'armée de Lucullus n'étoit pas encore toute formée ; il étoit campé avec une partie, et le reste arrivoit incessamment. Ses coureurs lui ayant rapporté que les barbares approchoient, il craignit que, s'ils tomboient sur lui avant que son armée fût ensemble et en état de le recevoir, ils ne le missent en désordre. Il prit donc le parti de demeurer dans son camp à se retrancher et à se fortifier, et envoya Sextilius son lieutenant avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, tant pesamment que légèrement armée, lui ordonnant que, quand il seroit arrivé près de l'ennemi, il s'arrêtât, et qu'il ne fit simplement que l'amuser jusqu'à ce qu'il eût nouvelles que toutes ses troupes étoient arrivées et entrées dans son camp.

Sextilius étoit très résolu d'obéir à cet ordre, mais Mithrobarzane, qui vint le harceler avec beaucoup de fierté, le força malgré lui d'en venir aux mains. Le combat étant donc engagé de cette manière, Mithrobarzane fut tué d'abord en combattant avec beaucoup de valeur,

et ses troupes ayant plié furent toutes taillées en pièces, à la réserve d'un petit nombre qui se sauva.

Dès ce moment-là Tigrane abandonna Tigranocerte, sa capitale, qu'il avoit bâtie lui-même, et se retira sur le mont Taurus, où il fit dessein de rassembler de tous côtés toutes ses forces. Mais Lucullus, pour ne pas lui en donner le temps, envoya d'un côté Muréna couper ceux qui alloient se joindre à lui, et de l'autre côté Sextilius s'opposer à une grosse troupe d'Arabes qui lui arrivoit. Sextilius tomba sur ces Arabes comme ils étoient occupés à former leur camp, et les défit. Muréna, suivant Tigrane à la trace, profita de l'occasion comme il passoit une vallée longue, étroite, et très difficile, sur-tout pour une grande armée, et le chargea vivement. Tigrane prit d'abord la fuite, abandonnant tous ses bagages. Il y eut un grand nombre d'Arméniens tués, et un plus grand nombre de faits prisonniers.

Après ces bons succès, Lucullus décampe, marche droit à Tigranocerte, prend ses quartiers autour de la place, et en forme le siège. Il y avoit dedans quantité de Grecs qu'on y

avoit transportés de Cilicie , et quantité de barbares qui avoient eu le même sort que les Grecs ; des Adiabéniens , des Assyriens , des Gordyéniens et des Cappadociens , dont Tigrane avoit ruiné les villes , et qu'il avoit transportés dans la sienne , où il les avoit forcés de s'établir. D'ailleurs , la place étoit pleine de toutes sortes de richesses et d'offrandes , tous les habitants , tant le peuple que les grands , s'étant piqués à l'envi , pour faire leur cour au Roi , de contribuer de tout leur pouvoir à l'enrichissement et à l'embellissement de la ville. C'est pourquoi Lucullus la pressoit vivement , dans la pensée que Tigrane ne souffriroit jamais qu'elle fût prise , et que , se départant de son premier dessein , il viendrait transporté de fureur lui présenter la bataille pour lui faire lever le siège : et il ne se trompa point dans sa conjecture. Mithridate envoyoit tous les jours des courriers à Tigrane , et lui écrivoit des lettres très fortes pour l'exhorter à ne pas hasarder le combat , et à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Lucullus. Taxile lui-même arriva de sa part , et se tenant avec lui dans son camp , il le prioit tous les jours très instamment d'éviter

et de fuir les armes romaines comme entièrement invincibles.

D'abord il écouta doucement et patiemment tous ces avis. Mais après que les Arméniens et les Gordyéniens furent arrivés avec toutes leurs troupes; que les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces; que des bords de la mer de Babylone il lui fut venu quantité d'Arabes, de la mer Caspienne quantité d'Albaniens, grand nombre d'Ibériens voisins de l'Albanie, et des bords de l'Araxe une infinité de ces barbares, francs et libres, qui vivent sans roi, tous peuples qui venoient à son secours, ou par amitié, ou gagnés par les présents; alors non seulement les festins du roi, mais ses conseils même, ne retentirent que de vaines espérances, de bravades pleines d'insolence et de fierté, et de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, et Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie, pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée, Tigrane ne voulut pas différer plus long-temps, de peur que Mithri-

date ne vînt, et qu'il n'eût part à cette grande victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis, comme on le rapporte, qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, *c'est qu'il n'alloit avoir affaire que contre Lucullus seul, et non pas contre tous les généraux romains ensemble.* Et il faut avouer que cette bravade n'étoit pas entièrement insensée ni déraisonnable, quand il venoit à considérer tant de nations, tant de rois qui le suivoient, tant de bataillons pesamment armés, et tant de milliers d'hommes de cheval qui composoient son armée : car il avoit vingt mille archers ou frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus l'écrivit lui-même au sénat, cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies et en bataillons, et des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer et détourner des rivières, et autres tels ouvriers nécessaires dans les armées, trente-cinq mille, qui, rangés en bataille derrière les combattants, faisoient paroître l'armée encore plus nombreuse, et augmentoient sa force et sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, et qu'il put découvrir le camp de Lucullus, qui assiégeoit Tigranocerte, les barbares qui étoient dans la place, voyant cette armée innombrable, se mirent à battre des mains et à jeter de grands cris, et, menaçant les Romains de dessus leurs murailles, ils leur montroient les Arméniens.

Lucullus, avant le combat, tint un conseil de guerre ; là, les uns étoient d'avis qu'il falloit abandonner le siège, et marcher contre Tigrane avec toutes leurs forces ; les autres soutenoient qu'il ne falloit ni abandonner le siège, ni laisser derrière soi une si nombreuse armée d'ennemis. Lucullus, voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloyent bien ni les uns ni les autres ; mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis qu'il suivroit. En effet, il partagea son armée ; il laissa devant la place Muréna avec six mille hommes de pied ; et avec tout le reste de son infanterie, consistant en vingt-quatre cohortes, qui toutes ensemble ne faisoient pas plus de dix mille hommes, et avec toute sa cavalerie et environ mille archers ou frondeurs, il mar-

cha contre Tigrane , et se campa dans la plaine , une grosse rivière devant lui.

Quand on vit cette poignée d'hommes, cette armée parut bien petite et bien méprisable à Tigrane , et elle fournit de grands sujets de plaisanterie à ses flatteurs. Les uns s'en moquoient ouvertement ; les autres , pour se divertir , tiroient au sort ses dépouilles , et de tous les généraux de Tigrane et de tous les rois qui le suivoient , il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire , et de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même , voulant paroître agréable et fin railleur , dit en cette occasion ce bon mot qui a été si célèbre : *S'ils viennent comme ambassadeurs , ils sont beaucoup ; mais s'ils viennent comme ennemis , ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette première journée se passa en plaisanteries et en railleries.

Le lendemain , à la pointe du jour , Lucullus fit sortir son armée de ses retranchements. Celle des barbares étoit de l'autre côté de la rivière , à l'orient ; et la rivière couloit de manière que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant , où il y avoit un gué

commode. Lucullus, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la rivière, hâtant sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuyoit ; et appelant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Vois-tu ces légions romaines si invincibles ! les vois-tu fuir ?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je souhaiterois de tout mon cœur que votre bonne fortune fît aujourd'hui en votre faveur un miracle. Mais ces légions n'ont pas accoutumé de prendre leurs beaux hocquetons pour une simple marche ; ils ne font point briller aux yeux leurs boucliers si luisants et si bien fourbis, et ne couvrent pas leurs têtes de leurs casques nus et tirés de leurs étuis de cuir : tout cet éclat est la marque de gens qui vont combattre et qui marchent déjà aux ennemis.*

Comme Taxile parloit encore, on vit l'aigle de la première légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Lucullus, et toutes les cohortes la suivre chacune dans leur rang, pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi ! à nous, ces hommes ?* De manière que ces nombreuses troupes ne prirent poste et ne se mirent en bataille qu'a-

vec beaucoup de désordre et de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille ; il donna l'aile gauche au roi des Adiabéniens , et la droite au roi des Mèdes ; la plus grande partie de la cavalerie bardée de fer couvroit le front de cette aile droite.

Comme Lucullus se mettoit en état de passer le fleuve , quelques uns de ses lieutenants l'avertirent d'éviter ce jour-là , comme un des jours malheureux , que les Romains appellent *noirs* ; car ce fut ce même jour-là que l'armée de Corpion fut défaite dans la bataille contre les Cimbres. Lucullus leur répondit alors cette parole qui a été tant vantée : *Et moi , leur dit-il , je rendrai ce jour heureux aux Romains.* C'étoit le six d'octobre.

Après avoir dit ce mot , et les avoir exhortés à avoir bon courage , il passa la rivière , et marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles , qui jetoit un éclat merveilleux ; il avoit par dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour , et il faisoit luire son épée nue , pour donner à entendre à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de

ses flèches, et lui enlever, par la vitesse et par la célérité de l'attaque, l'espace qui lui donnoit le moyen de s'en servir. Ayant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pied d'un coteau, dont le sommet étoit plat et uni, et dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre stades, n'étoit ni fort coupée ni fort difficile, il commanda sa cavalerie de Thrace et de Galatie pour aller la prendre en flanc, et lui ordonna de ne faire qu'écarteter leurs lances avec l'épée; car la principale ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer consiste dans la lance, et quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien, ni contre l'ennemi ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes, qui sont si pesantes, si roides et si serrées, qu'ils ne sauroient se remuer, et qu'ils paroissent comme emmurés.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, et va pour gagner la hauteur. Son infanterie le suit courageusement, excitée par l'exemple de son général qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ses armes

et monter le coteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent, et se mit à crier : *La victoire est à nous, mes compagnons ; la victoire est à nous !* Et en même temps, avec ses deux cohortes, il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne pas se servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, et de frapper sur leurs jambes et sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils ont découvertes. Mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là : car cette cavalerie ne les attendit point ; elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlements, et, en fuyant, elle alla donner, avec ses chevaux lourds et pesants, dans les bandes de l'infanterie, sans avoir rendu le moindre combat, et sans avoir donné un seul coup de lance ; de sorte que tant de milliers d'hommes furent vaincus sans une seule blessure et sans la moindre goutte de sang répandu. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir, car ils ne purent le faire, empêchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient si serrés et si profonds qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane avoit pris

la fuite dès le commencement avec peu de monde, et voyant son fils, compagnon de sa fortune, il détacha son diadème, le lui donna en pleurant, et lui commanda de se sauver comme il pourroit par un autre chemin.

Ce jeune prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadème ; mais il le remit entre les mains d'un de ses plus fidèles serviteurs, qui par hasard fut pris un moment après, et mené à Lucullus, de sorte que le bandeau royal de Tigrane fut du nombre des prisonniers. On dit que dans cette déroute il périt, du côté des ennemis, plus de cent mille hommes de pied, et que de leur cavalerie il ne s'en sauva que très peu ; et que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts et cent blessés. Le philosophe Antiochus, qui parle de cette bataille dans son *Traité des Dieux*, dit que jamais le soleil n'en a vu une semblable. Strabon, autre philosophe, écrit, dans ses *Commentaires historiques*, que les Romains étoient tout honteux, et se moquoient d'eux-mêmes, d'avoir employé leurs armes contre de si vils esclaves. Et Tite-Live assure qu'il n'étoit jamais arrivé aux Romains de se trouver en bataille rangée avec si peu de troupes contre

un si grand nombre d'ennemis : car les vainqueurs n'étoient pas la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus grands et les plus habiles capitaines romains , et ceux qui avoient le plus vu de guerres et de batailles , louoient particulièrement Lucullus de ce qu'il avoit défait deux des plus grands et des plus puissants rois du monde , par deux moyens entièrement contraires , la célérité et la lenteur : car , en différant et en traînant la guerre en longueur , il consuma Mithridate lorsqu'il étoit le plus puissant et le plus formidable ; et il ruina Tigrane en se hâtant et en ne lui donnant pas le temps de se reconnoître. De sorte que parmi tous les capitaines qui ont jamais été , il y en a très peu qui aient su , comme lui , rendre la lenteur agissante et la célérité sûre.

Et voilà la raison pourquoi Mithridate ne se trouva pas à la bataille ; il s'imaginoit que Lucullus useroit contre Tigrane de la même précaution et de la même lenteur dont il avoit usé contre lui , ainsi il ne marchoit que lentement et à petites journées pour joindre Tigrane. Mais , ayant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient éperdus et

épouvantés, il se douta de ce qui étoit arrivé ; et ensuite, ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nus et blessés, il fut entièrement informé de la défaite, et se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin, abandonné de tout le monde, et dans un très pitoyable état. Mais bien loin de lui rendre la pareille et d'insulter à son malheur, comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit, et les officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, et releva ses espérances ; et, tous deux ensemble, ils travaillèrent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les barbares, et voulant à toute force livrer la ville à Lucullus. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand Lucullus arriva dans son camp. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, et, après s'être emparé de tous les trésors du roi, il l'abandonna au pillage à ses soldats, qui, avec plusieurs autres richesses, y trouvèrent encore jusqu'à huit mille talents d'argent monnoyé.

Outre le pillage il donna encore huit cents drachmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris.

Étant informé qu'on avoit trouvé dans la ville quantité de comédiens, musiciens, farceurs, et autres tels artisans de Bacchus, que Tigrane avoit fait venir de tous côtés pour faire la dédicace du théâtre qu'il avoit bâti, il s'en servit pour donner des spectacles, et pour représenter des jeux en l'honneur de sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur pays, en leur donnant de l'argent pour leur voyage, et il traita de même les barbares, qu'on avoit transportés par force à Tigranocerte, et qui s'y étoient établis malgré eux ; de sorte qu'il arriva par-là que de la dispersion d'une seule ville, on en repeupla plusieurs en leur renvoyant leurs premiers habitants, qui en furent si pénétrés de reconnoissance, qu'ils aimèrent et honorèrent toujours Lucullus, non seulement comme leur bienfaiteur, mais encore comme leur fondateur.

En tout et par-tout, il eut les glorieux succès que méritoit sa vertu, car il étoit plus avide des louanges qu'attirent la justice et l'humanité, que de celles que procurent les

grands exploits de guerre, parceque toute l'armée a sa part à celles-ci, et la fortune s'en arroge encore une grande partie ; au lieu que les premières appartiennent en entier à celui à qui on les donne, car ces grandes qualités sont les marques d'une ame douce et bien instruite. Et c'est par ces qualités que Lucullus, sans le secours des armes, gagna les cœurs des barbares. En effet, les rois des Arabes vinrent se remettre entre ses mains, et le rendre maître de leurs biens et de leurs personnes. Toute la nation des Sophéniens suivit cet exemple, et il inspira une telle affection pour lui aux Gordyeniens, qu'ils auroient volontiers consenti à quitter leurs villes et leurs maisons pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants ; et voici la cause de cette grande affection.

Zarbiénus, roi des Gordyeniens, comme je l'ai déjà dit, ne pouvant supporter la tyrannie de Tigrane, avoit fait secrètement un traité d'alliance avec Lucullus par l'entremise d'Appius Clodius, ce qui ayant été découvert par Tigrane, il le fit mourir avec sa femme et ses enfants avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus n'oublia pas cet allié,

car étant entré dans le pays des Gordyéniens, il fit à Zarbiénus des funérailles magnifiques, et lui éleva un grand bûcher qu'il orna de quantité d'étoffes d'or et d'argent qu'il trouva dans le palais du roi et de plusieurs riches dépouilles de Tigrane; il voulut lui-même y mettre le feu, il fit les effusions ordinaires avec les amis et les parents du défunt, l'appelant son compagnon et l'ami et l'allié des Romains, et ordonna une grosse somme pour lui élever un superbe tombeau; car on trouva dans son palais et dans ses châteaux des richesses infinies; on y trouva aussi une provision de trois cent mille minots de blé, ce qui fit beaucoup de bien à ses troupes; de sorte que Lucullus étoit émerveillé de ce que, n'ayant jamais touché une seule drachme du trésor public, il avoit fourni aux dépenses de cette guerre par la guerre même.

Pendant qu'il étoit encore dans les états de Zarbiénus, il reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandoit à faire amitié et alliance avec lui. Lucullus reçut agréablement sa proposition, et lui envoya aussi de son côté des ambassadeurs, qui, étant arrivés à la cour, découvrirent que le roi, incertain du parti

qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains et Tigrane, et faisoit secrètement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Lucullus, informé de cette démarche secrète, résolut de laisser là Mithridate et Tigrane, comme deux adversaires déjà recrus, et d'aller tâter un peu la puissance des Parthes en entrant dans leur pays, car il pensoit qu'il lui seroit très glorieux d'avoir abattu tout d'un train et dans une seule expédition trois rois de suite, comme un généreux athlète, qui, sans sortir de l'arène, terrasse trois robustes lutteurs, et d'avoir traversé les armes à la main, toujours victorieux et invincible, les terres et les provinces des trois plus puissants princes qui fussent sous le soleil.

Il envoya donc dans le royaume de Pont ordre à Sornatius et aux autres officiers de lui amener incessamment l'armée qu'ils commandoient, parcequ'il se préparoit à sortir de la Gordyène pour marcher contre les Parthes. Mais ces officiers, qui avoient déjà trouvé leurs soldats mutins et désobéissans en d'autres rencontres, découvrirent alors toute leur mauvaise volonté et leur rebellion incorrigi-

ble, car, ni par les remontrances, ni par les menaces, ni par la douceur, ni par la force, ils ne purent jamais les obliger de partir. Au contraire, ils crièrent et protestoient qu'ils ne demeureroient pas même là, et que laissant le royaume de Pont sans troupes, ils se retire-roient dans leurs maisons.

Ces nouvelles portées à Lucullus ne servi-rent qu'à communiquer cette contagion à ses soldats, qui déjà devenus pesants et pares-seux, et dégoûtés de la guerre par les richesses et par le luxe, ne demandoient que du repos. Ayant donc appris la licence de ces soldats du Pont, licence qu'ils honoroient du nom de *liberté*, ils se mirent à les appeler hommes, et à dire qu'il falloit les imiter, *car*, disoient-ils, *nous avons rendu d'assez grands services pour mériter de n'affronter plus les dangers, de nous retirer dans notre patrie, et d'y jouir du repos qui nous est dû.*

Lucullus, ayant appris qu'ils tenoient ces discours, et de plus séditions encore, re-nonça à son expédition des Parthes, et mar-cha encore contre Tigrauc. On étoit alors au cœur de l'été; mais quand il eut gagné le sommet du mont Taurus, il fut fort affligé de

voir les blés encore tout verts, tant les saisons sont tardives dans ce pays-là, à cause de l'excessive rigueur du froid qui y règne; il ne laissa pas de descendre dans la plaine, et après avoir battu en deux ou trois rencontres les Arméniens, qui voulurent s'opposer à son passage, il fourragea dans tous les bourgs et villages du pays, enleva tout le blé qu'on avoit assemblé pour l'armée de Tigrane, et par ce moyen la disette, qu'il craignoit pour lui-même, il la fit tomber sur son ennemi.

Cependant il n'y avoit rien qu'il ne fît pour l'attirer à une bataille; tantôt il l'enfermoit dans son camp en l'environnant de tranchées comme pour l'y affamer, tantôt il faisoit à sa vue le dégât dans tout le pays; mais cet ennemi avoit été trop souvent battu pour oser encore paroître. Ce que voyant Lucullus, il marcha à Artaxate, qui étoit la capitale de Tigrane, et où il avoit laissé sa femme et ses enfants; car il espéroit que ce prince aimeroit mieux hasarder encore une bataille que de laisser prendre tranquillement une ville si puissante, si riche, et où étoit tout ce qu'il avoit de plus cher.

On dit qu'Annibal, après qu'Antiochus eut

été défait par les Romains, se retira auprès d'Artaxe, roi d'Arménie, et qu'étant à sa cour il lui donna plusieurs conseils et plusieurs instructions très utiles ; entre autres ayant remarqué une heureuse situation dans un pays très agréable et très fertile, dont on ne profitoit point, et dont on ne faisoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville ; et qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, et l'exhorta à élever la ville sur ce plan. Le roi ravi le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage ; et en peu de temps on vit là une grande et belle ville qui porta le nom du roi, et qui fut déclarée la capitale de l'Arménie.

Lucullus marchant donc à grandes journées pour l'assiéger, Tigrane ne put le souffrir, il rassembla toutes ses forces, et, en quatre jours de marche, il arriva à la vue des Romains, n'étant séparé d'eux que par le fleuve d'Arsanias, qu'il falloit nécessairement que les Romains passassent pour arriver devant la place. Lucullus, après avoir offert aux dieux un sacrifice d'action de grâces, comme tenant déjà la victoire entre ses mains, passa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, et les autres derrière pour les sou-

tenir, et pour empêcher en même temps l'ennemi de les envelopper, car ils voyoient devant eux une nombreuse cavalerie, protégée par plusieurs escadrons volants d'archers mardes, et de lanciers ibériens, qui, de toutes les troupes étrangères, étoient celles auxquelles Tigrane se fioit le plus, comme aux plus braves et aux plus aguerries. Cependant elles ne firent rien de bien éclatant, ni qui répondît à cette haute opinion qu'on avoit d'elles; car, après avoir soutenu assez courageusement le premier choc de la cavalerie romaine, elles ne virent pas plutôt les légions s'avancer, que, n'osant les attendre, elles prirent la fuite à droite et à gauche. La cavalerie romaine se partage et se met à les poursuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, pour profiter de ce moment, fait avancer ses gens de cheval. Lucullus, voyant leur grand nombre, leur bel ordre, et l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'événement; il rappelle donc sa cavalerie de la poursuite des ennemis, et s'avance le premier pour faire tête aux Satrapéniens, qui avec leurs plus braves troupes venoient le charger; mais, avant que

d'avoir pu les joindre , et d'en être venu aux mains avec eux , il les intimida tellement par sa contenance fière , qu'ils prirent tous la fuite. De trois rois qu'il y avoit au front de la bataille , Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement , n'ayant osé seulement soutenir le cri des Romains. La poursuite dura toute la nuit , jusqu'à ce que les Romains , las de tuer , de faire des prisonniers , et de se charger de butin et de toutes sortes de riches dépouilles , se retirèrent. Tite-Live écrit que , dans la première bataille , il y périt un plus grand nombre de gens , mais que , dans la seconde , on y tua et l'on y prit des gens plus considérables.

Après le gain de cette bataille , Lucullus , dont le courage étoit plus élevé et l'audace fort augmentée , résolut de pénétrer dans les hautes provinces pour achever de détruire et de ruiner ce roi barbare ; mais , quoiqu'on ne fût alors que vers l'équinoxe d'automne , tout d'un coup , contre l'attente de tout le monde , le temps devint aussi rude que dans le milieu de l'hiver , toute la campagne fut couverte de neige , et dès que le ciel s'éclaircissoit ce n'étoit que glace et que frimas ; de manière que .

toutes les rivières étant prises , les chevaux ne pouvoient boire à cause de l'excessive froideur de l'eau, ni les passer qu'avec beaucoup de péril , parceque la glace rompoit sous leurs pieds , et leur coupoit les nerfs des jambes par ses pointes et ses tranchants. De plus, comme le pays étoit presque tout couvert de bois et de forêts, où l'on ne passoit que par des sentiers fort étroits, les soldats ne pouvoient marcher sans être d'abord tout trempés de la neige qui tomboit sur eux de ces arbres où elle avoit été retenue ; et la nuit, c'étoit encore pis , car ils étoient forcés de camper dans des lieux pleins de fange et de neige fondue ; c'est pourquoi ils ne suivirent pas long-temps Lucullus après la bataille sans se mutiner.

D'abord ils n'eurent recours qu'aux prières, et envoyèrent leurs officiers présenter leurs plaintes à leur général ; mais ensuite ils s'assemblèrent tumultuairement dans leurs tentes, en murmurant avec la dernière licence , et passèrent la nuit à hurler et à crier, ce qui est une marque certaine d'une armée toute prête à tomber dans la révolte. Lucullus les prioit avec toutes sortes d'instances, et les exhortoit à s'armer de patience et de courage , jusqu'à

ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie , et ruiné l'ouvrage de leur plus grand ennemi , voulant parler d'Annibal ; mais toutes ses prières furent inutiles , il ne put rien gagner sur leur esprit ; il fut donc obligé de les ramener en arrière ; et , ayant passé les sommets du mont Taurus par un autre chemin , il descendit dans la province de Mygdonie , pays fertile et tempéré , et où il y avoit une ville très grande et très peuplée , que les Barbares appeloient *Nisibis* , et les Grecs , Antioche de Mygdonie. Gouras , frère de Tigrane , avoit dans la place le titre de commandant , à cause de sa dignité , mais celui qui y commandoit en effet , c'étoit Callimaque , à cause de sa grande expérience dans la guerre , et de sa grande capacité dans le métier d'ingénieur , le même qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le siège d'Amisus.

Lucullus , s'étant donc campé autour de la place , employa contre elle tout ce que peut fournir l'art des sièges , et la pressa si vivement , qu'en peu de jours il l'emporta , et y entra l'épée à la main. il traita fort humainement Gouras , qui vint se rendre à lui ; mais pour Callimaque , quelques promesses qu'il lui

fit, que, s'il lui sauvoit la vie, il lui découvriroit des cachettes que personne ne savoit que lui, et où l'on avoit enfoui de grands trésors, il ne voulut point l'entendre, mais ordonna qu'on le chargeât de fers, et qu'on le gardât pour lui faire souffrir la punition qu'il méritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amisus, et lui avoir ravi, par ce moyen, avec une grande partie de sa gloire, une occasion éclatante de donner aux Grecs des preuves de sa générosité et de sa bonté.

Jusque-là, on diroit que la Fortune avoit pris plaisir à suivre Lucullus et à combattre pour lui ; mais depuis ce moment-là, comme si le vent de faveur eût changé, il ne fit plus rien qu'à force, avec des peines infinies, et heurta contre une infinité d'écueils. Véritablement il fit toujours paroître la vertu, la force, le courage, et la patience d'un bon général ; mais ses actions n'eurent plus, comme auparavant, cet éclat de gloire, et cette fleur de grace qui les faisoit tant estimer et applaudir. La gloire même qu'il avoit déjà acquise, il fut bien près de la perdre par les grandes adversités qui lui arrivèrent, et par les différents où il se jeta sans aucune nécessité.

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il fut lui-même la principale cause de tous ses malheurs ; car, premièrement, il ne se soucia jamais de s'entretenir dans les bonnes grâces de ses soldats, disant que tout ce que fait un général pour complaire à ceux qui sont sous ses ordres, le déshonore, relâche et détruit son autorité ; et ce qui est encore plus considérable, c'est qu'il ne pouvoit vivre ni s'accommoder avec ceux qui étoient ses égaux en dignité et en noblesse, mais il les regardoit tous avec hauteur et avec mépris, comme des gens indignes de lui être comparés. Car voilà les défauts qu'on dit que Lucullus avoit parmi toutes ses grandes vertus et ses perfections, tant du corps que de l'esprit ; car il étoit de belle taille, beau, bien fait, très éloquent, et d'une sagesse et d'une prudence consommée, tant pour les affaires qui regardoient le gouvernement, que pour celles qui concernoient la guerre.

Salluste écrit que les soldats furent mal disposés contre lui dès le commencement, parcequ'il les força de passer deux hivers dans leur camp, l'un devant Cyzique, et l'autre devant Amisus. Les hivers qui suivirent ne

leur furent pas plus agréables ; ils les passoient à faire la guerre ou sous leurs tentes , quoiqu'ils fussent dans le pays de leurs alliés ; car Lucullus , dans tout le temps de ses expéditions , n'entra pas une seule fois avec ses troupes dans aucune ville grecque , amie ou confédérée.

Cette mauvaise disposition des soldats à son égard étoit encore augmentée par les harangueurs de Rome , qui , pleins d'envie contre lui , l'accusoient hautement de ne traîner la guerre en longueur que pour assouvir son ambition et son avarice , car il tenoit sous sa main la Cilicie , l'Asie , la Bithynie , la Paphlagonie , la Galatie , le Pont , l'Arménie , et toutes les autres provinces , jusqu'au Phase , et , outre cela , il avoit pillé les maisons royales de Tigrane , comme si Rome l'eût envoyé pour dépouiller les rois , et non pour les soumettre. Car ce sont les propres termes dont usa , dit-on , un des tribuns , Lucius Quintius , le même qui excita le plus le peuple , et qui le porta à ordonner qu'on enverroit un successeur à Lucullus , et qu'on licencieroit la plus grande partie de ses armées.

A tous ces malheurs de Lucullus , il s'en

joignit encore un plus grand, et qui acheva de ruiner toutes ses affaires, ce fut Publius Clodius, homme insolent, et plein de présomption, d'arrogance et d'audace. C'étoit le frère de sa femme, et cette femme étoit si débordée qu'on accusoit son propre frère de l'entretenir. Ce Clodius servoit alors dans l'armée de Lucullus, où il n'avoit ni les honneurs ni le rang dont il se croyoit digne; car il vouloit être le premier; et, à cause de ses mœurs vicieuses et désordonnées, il y en avoit plusieurs qui lui étoient préférés. Irrité de ce mépris, il pratiqua les troupes de Fimbria, et les excita contre Lucullus, en semant des propos gracieux et flatteurs parmi ces soldats, qui les écoutoient volontiers, et qui, de longue main, étoient accoutumés aux flatteries et aux caresses; car c'étoient les mêmes que Fimbria avoit portés à tuer le consul Flaccus, et à l'élire en sa place pour leur général. Voilà pourquoi ils prêtoient si volontiers l'oreille aux discours de Clodius, et l'appeloient *l'ami des soldats*, sur ce qu'il faisoit semblant d'avoir pitié de leur état, et d'être fâché de leurs misères : *Ne verront-ils jamais de fin à toutes ces guerres et à leurs longs travaux?*

useront-ils leur vie à combattre contre toutes les nations , et à errer dans toutes les contrées du monde , sans retirer d'autres fruits de leurs campagnes et de leurs fatigues que le triste plaisir d'escorter éternellement les chariots et les chameaux de Lucullus , chargés de vaisselle d'or et d'argent et de pierres précieuses. Les soldats de Pompée, devenus de bons bourgeois, sont depuis long-temps avec leurs enfants et leurs femmes , possèdent de bonnes terres , et sont établis dans de bonnes villes, non pour avoir chassé, comme eux , Mithridate et Tigrane dans des déserts inaccessibles , et pour avoir détruit et ruiné les villes et les palais de l'Asie , mais seulement pour avoir combattu en Espagne contre des fugitifs, et, en Italie, contre des esclaves ; que si nous sommes destinés à faire éternellement la guerre , sans nous donner aucun repos , combattre pour combattre , ne vaut-il pas encore mieux que nous réservions nos armes et les restes de nos malheureux corps pour servir sous ce grand capitaine , qui ne trouve pas de plus grand ornement pour lui , ni de plus grande gloire , que d'enrichir ses soldats.

Ces murmures et ces plaintes contre Lucul-

lus corrompirent et débauchèrent tellement son armée, qu'elle refusa de le suivre contre Tigrane et contre Mithridate, qui de l'Arménie s'étoit jeté dans le royaume de Pont, et qui en avoit déjà reconquis une partie. Ces mutins prenoient l'hiver pour prétexte de leur refus, et s'amusoient cependant dans la Gordyène, attendant à toute heure que Pompée, ou quelque autre capitaine, vînt succéder à Lucullus. Mais ayant reçu nouvelle que Mithridate, après avoir défait Fabius, marchoit contre Sornatius et contre Triarius, alors, pleins de confusion et de honte, ils déclarèrent à Lucullus qu'il n'avoit qu'à les mener par-tout où il voudroit, qu'ils étoient prêts à le suivre.

Triarius, averti que Lucullus approchoit, voulut par une folle ambition prévenir son arrivée et se hâter de lui ravir une victoire qu'il croyoit déjà tenir dans ses mains ; mais il fut battu, et il perdit une grande bataille. On assure qu'il y fut tué plus de sept mille Romains, parmi lesquels il y avoit cent cinquante centeniers et vingt-quatre capitaines de mille hommes, et que Mithridate prit tout le camp. Lucullus arriva peu de jours après, et fort heureusement pour Triarius, qu'il déroba au ressenti-

ment des soldats qui le cherchoient pour assouvir sur lui leur colère.

Mithridate évitoit avec grand soin d'engager une affaire avec Lucullus avant l'arrivée de Tigrane, qui venoit le joindre avec une puissante armée ; mais Lucullus, pour empêcher cette jonction, prit le parti d'aller au-devant de Tigrane et de le combattre. Dans sa marche les troupes de Fimbria se révoltèrent et quittèrent leurs rangs, disant qu'elles étoient licenciées par le décret du peuple, et que le commandement de l'armée n'appartenoit plus à Lucullus, puisque ses gouvernements étoient donnés à d'autres. Il n'est sortis de soumissions, même des plus opposées à sa dignité, auxquelles Lucullus ne s'abaissât en cette rencontre pour fléchir ces mutins ; il les prioit, il les conjuroit, il alloit dans leurs tentes, et parcouroit ainsi tout son camp dans la plus grande humiliation et le visage couvert de larmes. Il y en avoit même à qui il touchoit dans la main ; mais ils repoussoient toutes ses caresses, et jetoient à ses pieds leurs bourses vides, en lui disant *qu'il allât combattre seul contre des ennemis auprès desquels il savoit si bien s'enrichir seul.*

Cependant tous les autres soldats ayant employé leur intercession et leurs prières, enfin ces Fimbriens fléchis accordèrent qu'ils demeureroient tout l'été, à condition que, si dans tout ce temps-là il ne se présentoit point d'ennemis pour les combattre, il leur seroit libre de se retirer. Il falloit de toute nécessité que Lucullus acceptât ce parti, ou que resté seul il abandonnât le pays aux barbares. Il retint donc ces troupes avec lui sans oser leur faire la moindre violence ni leur proposer de les mener au combat, trop content de ce qu'elles vouloient bien demeurer; et cependant forcé de voir et de souffrir que Tigrane ravageât la Cappadoce, et que Mithridate reprît son premier orgueil avec ses anciennes espérances, lui dont il avoit déjà écrit au sénat qu'il étoit entièrement défait et hors d'état de se relever: il étoit même arrivé de Rome des députés pour régler toutes les affaires du Pont, comme d'un royaume absolument conquis; et ces députés à leur arrivée, bien loin de trouver que Lucullus fût maître du Pont, trouvèrent qu'il n'étoit pas maître seulement de lui-même; mais que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris, le fouloient aux pieds, et qu'il

leur servoit de risée. Leur insolence monta même jusqu'à ce point que la fin de l'été étant venue, ils se couvrirent de toutes leurs armes, et dégainant leurs épées, ils défioient au combat les ennemis, qui n'étoient plus en campagne, et qui s'étoient déjà retirés, et que, jetant de grands cris, comme dans un véritable combat, et escrimant en l'air, ils sortirent du camp, et protestèrent que le temps qu'ils avoient promis à Lucullus de rester étoit fini, et par conséquent qu'ils étoient libres.

D'ailleurs Pompée écrivoit aux autres soldats, et leur ordonnoit de le venir trouver ; car il avoit été déjà nommé général pour la guerre contre Tigrane et contre Mithridate par la faveur du peuple et par la flatterie des orateurs. Mais le sénat et tous les gens de bien trouvoient qu'on faisoit à Lucullus une très grande injustice, car on ne lui envoyoit pas des successeurs pour terminer la guerre, mais pour lui enlever son triomphe ; et on ne le forçoit point à céder à d'autres le commandement de l'armée, mais les prix d'honneur qu'il avoit mérités. Cette injustice parut encore bien plus criante à ceux qui se trouvèrent sur les lieux ; car Lucullus ne fut plus maître ni des puni-

tions ni des récompenses ; Pompée ne souffroit pas que personne s'adressât à lui pour quoi que ce fût, ni qu'on eût aucun égard à ce qu'il avoit réglé avec les dix commissaires que Rome lui avoit envoyés. Il le défendit même expressément par des affiches publiques, et il étoit d'autant plus redoutable et plus terrible qu'il venoit avec une plus puissante armée.

Cependant leurs amis communs trouvèrent à propos de les faire voir, et ils se virent dans un bourg de la Galatie. Cette entrevue se passa d'abord avec beaucoup de politesse et d'honnêteté, et ils se réjouirent l'un et l'autre des grands et glorieux succès qu'ils avoient eus. Lucullus étoit le plus âgé, mais Pompée étoit supérieur en dignité, parcequ'il avoit commandé dans un plus grand nombre de guerres, et qu'il avoit eu deux fois les honneurs du triomphe. On portoit devant l'un et l'autre des faisceaux de verges environnés de branches de laurier pour marques de leurs victoires ; mais comme Pompée dans son voyage avoit traversé des pays arides et secs, les lauriers de ses faisceaux étoient fanés et flétris, ce que voyant les licteurs de Lucullus ils don-

nèrent par amitié à ceux de Pompée une partie des leurs, qui étoient frais et tout verts. Les amis de Pompée tirèrent de là un présage favorable pour lui : en effet, les glorieuses actions de Lucullus donnèrent un grand lustre à cette expédition de Pompée. La fin de leur conversation ne fut pas si aimable que le commencement ; ils ne purent convenir de rien, et bien loin d'en être meilleurs amis, ils se retirèrent avec plus d'éloignement l'un pour l'autre.

Pompée cassa et annula toutes les ordonnances que Lucullus avoit données, et lui enlevant toutes ses troupes il ne lui laissa, pour accompagner son triomphe, que seize cents hommes, et qui encore le suivoient à contre-cœur, tant Lucullus étoit ou mal né, ou malheureux pour ce qui est le premier et le plus grand talent d'un général, de se faire aimer de ses troupes ; talent si considérable que si Lucullus l'avoit joint à toutes ses autres qualités si grandes et si nombreuses, à son courage, à sa vigilance, à sa sagesse, à sa justice, l'empire romain n'auroit pas eu l'Euphrate pour bornes, mais la mer d'Hyrcanie, ou, pour mieux dire, l'extrémité de la terre ; car toutes

les autres nations avoient déjà été subjuguées par Tigrane, et la puissance des Parthes n'étoit ni si grande du temps de Lucullus qu'elle le parut ensuite du temps de Crassus, ni si bien unie, mais au contraire elle étoit si divisée par des guerres civiles, et si travaillée par les guerres avec leurs voisins, qu'elle ne pouvoit pas même résister aux Arméniens qui l'insultoient. C'est pourquoi il me semble que Lucullus fit plus de mal à sa patrie par les autres, qu'il ne lui fit de bien par lui-même. Car les trophées qu'il planta en Arménie si près des Parthes, la prise de Tigranocerte, celle de Nisibis, les richesses immenses de ces deux grandes villes portées à Rome, et le diadème de Tigrane, mené captif en triomphe, enflammèrent la cupidité de Crassus et l'excitèrent contre l'Asie, comme si les barbares n'étoient qu'une proie sûre et qu'un butin tout prêt. Mais, étant bientôt devenu lui-même la proie des flèches des Parthes, il prouva par sa défaite que les avantages que Lucullus avoit remportés dans cette guerre étoient uniquement dus à son audace, à sa prudence et à sa grande capacité, et nullement à la folie, à la mollesse et à la lâcheté de ces barbares ;

mais c'est ce que nous expliquerons dans un autre temps.

La première chose que Lucullus trouva à son arrivée à Rome, c'est que son frère Marcus Lucullus étoit accusé par Caius Memmius d'avoir malversé dans sa charge de questeur, et d'avoir suivi les ordres de Sylla. Mais Marcus ayant été justifié et absous, Memmius, très irrité, changea de batterie, et s'attaquant à Lucullus même il excita contre lui le peuple, et voulut le porter à lui refuser le triomphe, sous prétexte qu'il avoit converti à son profit particulier beaucoup de trésors qui appartenoient à la république, et qu'il n'avoit fait durer la guerre que pour s'enrichir.

Lucullus étoit donc en très grand danger d'être privé de cet honneur, si les premiers et les plus puissants des citoyens ne se fussent mêlés parmi les tribus, et s'ils n'eussent tant fait par leurs prières et par leurs brigues, qu'enfin ils obtinrent, quoique avec beaucoup de peine, qu'on lui permettroit de triompher.

Ce triomphe de Lucullus ne fut pas, comme quelques autres, étonnant et ennuyeux par sa longue marche, et par la quantité de dépouilles qu'on y portoit ; mais il orna le cirque de

Flaminius de quantité de toutes sortes d'armes prises sur les ennemis, et d'un grand nombre de machines de guerre des rois ; ce qui fut un spectacle très agréable par sa singularité. Dans la marche on vit passer quelques cavaliers bardés de fer, et dix chariots armés de faux. Ils étoient suivis de soixante, tant amis que lieutenants des deux rois. Après eux on traînoit cent dix galères avec tous leurs éperons d'airain ; ensuite on voyoit passer une statue de Mithridate, haute de six pieds, et d'or massif, et son bouclier tout couvert de pierres précieuses : après cela marchaient vingt gradins tout couverts de vases d'argent, et trente-deux autres tout pleins de vaisselle d'or, d'armes de même, et d'or monnoyé ; et tous ces gradins c'étoient des hommes qui les portoient sur leurs épaules. Ils étoient suivis de huit mulets qui portoient les lits d'or, et de cinquante-six qui portoient l'argent en lingots ; et après ceux-ci il y en avoit cent sept autres qui étoient chargés de tout l'argent monnoyé, qui montoit à près de deux millions sept cent mille drachmes : enfin on portoit les registres où étoient contenues les sommes que Lucullus avoit fournies à Pompée pour la

guerre contre les pirates, celles qu'il avoit remises au trésorier pour les coffres de l'épargne, et celles qu'il avoit données aux troupes en faisant un présent de neuf cent cinquante drachmes à chaque soldat. Ce triomphe finit par un grand et magnifique festin qu'il donna à toute la ville et aux bourgs des environs.

Après avoir répudié sa femme Clodia, pour son impudicité et ses autres vices, il épousa Servilie, sœur de Caton; et ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier : car, de tous les vices de Clodia, il n'en manquoit qu'un seul à Servilie, qui étoit d'avoir été entretenue par ses frères; du reste elle étoit aussi débauchée et aussi abominable. Malgré son intempérance, Lucullus la supporta assez long-temps, par le seul respect qu'il avoit pour Caton; mais enfin il la répudia comme la première.

Le sénat avoit fondé sur lui de grandes espérances, croyant avoir trouvé en sa personne un grand contre-poids contre la tyrannie de Pompée, et un défenseur de l'aristocratie d'autant plus considérable qu'il avoit acquis beaucoup de gloire, de puissance et d'autorité par ses grands exploits. Mais il trompa

ses espérances ; car il quitta les affaires , et ne voulut plus se mêler du gouvernement , soit qu'il le trouvât trop malade et trop difficile à rétablir , soit , comme d'autres le prétendent , que , las de tant de combats et de tant de travaux qui n'avoient pas eu une issue trop heureuse , et se voyant comblé de gloire et d'honneurs , il voulût enfin vivre en repos , et mener désormais une vie plus douce et plus tranquille. En quoi ils louent fort son changement comme une marque de sa grande sagesse , de n'avoir pas fait comme Marius , qui , après ses victoires contre les Cimbres , et après tant de glorieux succès , ne se contenta pas de jouir de cet honneur , et d'être l'admiration de ses citoyens ; mais , par une faim insatiable de domination et de gloire , alla se commettre dans sa vieillesse avec de jeunes gens , pour leur disputer la première place , et se jeter dans la nécessité de faire des choses horribles , et d'en souffrir de plus horribles encore : écueil où il se perdit. *Cicéron auroit bien vieilli plus heureusement* , disent-ils , *si , après avoir sauvé Rome de la conjuration de Catilina , il eût su plier ses voiles et se retirer ; et Scipion n'auroit pas fini si malheureusement ses jours*

si, après avoir ajouté Numance à Carthage, il eût su se modérer, et se tenir en repos. Car, ajoutent-ils, il y a un âge où il faut renoncer à la politique : ses démêlés et ses débats sont comme les combats des athlètes ; ils demandent toute la force et la vigueur de l'âge, autrement ils sont malheureux.

Au contraire, Crassus et Pompée se moquoient de Lucullus, de ce que, se relachant ainsi, il se jetoit dans le luxe et dans la volupté, comme si cette vie molle et délicieuse n'étoit pas plus messéante et plus hors de saison, pour des vieillards, que de se mêler du gouvernement, et de commander des armées. Et il est vrai que, quand on lit la vie de Lucullus, on croit lire une des pièces de l'ancienne comédie, dont le commencement est sérieux et la fin comique. Car d'abord on voit de grandes et belles actions, tant politiques que militaires, et ensuite on voit des festins, des débauches, je dirois presque des mascarades et des courses de nuit avec des flambeaux, et toutes sortes de jeux et de badinage. Car, pour moi, je compte pour badinage ces édifices somptueux, ces promenades, ces bains batis avec tant de luxe, et encore plus ces tableaux, ces

statues , et tous ces autres chefs-d'œuvre de l'art , que Lucullus assembla avec une si prodigieuse dépense, en abusant avec une profusion horrible , pour ces vaines curiosités , des richesses immenses qu'il avoit accumulées dans ses campagnes. Encore aujourd'hui que le luxe est si fort accru qu'il semble parvenu à son comble , les jardins de Lucullus sont comptés parmi les plus superbes jardins des rois. Aussi Tuberon , philosophe stoïcien , voyant les magnifiques ouvrages qu'il faisoit sur le rivage de la mer , autour de Naples , des montagnes percées à jour et suspendues par de longues voûtes , de grands fossés creusés autour de ses maisons pour y recevoir les eaux de la mer et pour servir de réservoirs à nourrir de grands poissons , et de vastes palais bâtis dans le sein de la mer même , frappé de tant de choses si étonnantes , il l'appela le *Xerxès en robe*. Il avoit de plus , autour de Tusculum , des maisons de plaisance , ornées de grandes galeries et de salons ouverts de tous côtés pour la vue ; de beaux appartements bien percés , et de grandes promenades. Pompée l'y étant allé voir un jour , le railla de ce qu'il avoit fait une maison délicieuse pour

l'été, mais inhabitable l'hiver; et Lucullus lui répondit : *Pensez-vous donc que j'aie moins de sens que les grues et que les cigognes, et que je ne sache pas, comme elles, changer de demeure au changement des saisons?*

Un préteur, se piquant de donner de magnifiques jeux au peuple, pria Lucullus de lui prêter quelques manteaux de pourpre, pour en orner le chœur de sa tragédie, et Lucullus lui répondit qu'il feroit chercher, et que, s'il en avoit, il les lui prêteroit très volontiers. Le lendemain il lui demanda combien il lui en falloit; le préteur répondit qu'il en auroit assez de cent. Eh bien, lui dit Lucullus, tu peux en envoyer chercher deux cents, s'il est nécessaire. D'où le poëte Horace tire, par une conséquence sûre, cette maxime remarquable, que toute maison est pauvre, quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sait point, et qu'il peut perdre sans s'en apercevoir, qu'il n'y en a dont il sait le compte.

Il y avoit aussi une grande insolence et une folle vanité dans les repas qu'il faisoit en plein jour; non seulement en ce que ses lits étoient couverts de riches étoffes de pourpre, que son buffet brilloit de l'éclat des pierreries,

qu'il étoit servi en vaisselle d'or, et qu'il avoit toujours des comédies et de la musique, mais encore en ce que sa table étoit couverte de toutes sortes de mets les plus rares et les plus excellents, et de pièces de four les plus délicates et les plus exquis : car il cherchoit par-là à se faire envier et admirer des gens peu instruits et de basse naissance, qui ne jugent du bonheur des hommes que par ces vaines superfluités. Aussi releva-t-on et estima-t-on beaucoup une parole que dit Pompée dans une grande maladie. Son médecin lui avoit ordonné de manger une grive : ses domestiques, en ayant cherché par-tout inutilement, lui rapportèrent *que, comme on étoit en été, il étoit impossible de trouver des grives, à moins qu'on n'en eût de celles que Lucullus engraissoit pour en avoir dans toutes les saisons* : ce qu'il ne voulut jamais permettre ; mais il dit à son médecin : *Eh quoi ! si Lucullus n'étoit un friand, Pompée ne sauroit-il donc vivre ?* Et en même temps il ordonna qu'on lui préparât une autre viande plus aisée à recouvrer.

Caton, quoique son ami et son beau-frère, étoit si fâché de la vie qu'il menoit, et de ce

grand luxe, qu'un jour un jeune homme ayant entamé, hors de propos, un long et ennuyeux discours sur la frugalité et la tempérance, Caton, qui l'entendoit impatiemment, se leva tout d'un coup, et lui dit : *Ne cesseras-tu point de nous prêcher, toi qui es riche comme Crassus, qui vis comme Lucullus, et qui parles comme Caton ?* Il y a des auteurs qui écrivent que cela fut véritablement dit en plein sénat, mais par quelque autre que par Caton.

Pour ce qui est de Lucullus, il est évident, par tous les bons mots qu'on a conservés de lui, que non seulement il prenoit grand plaisir à mener cette vie, mais encore qu'il s'en piquoit et qu'il en faisoit gloire. En effet, on dit que quelques Grecs étant venus à Rome, il les régala pendant plusieurs jours; que ces Grecs, accoutumés à la simplicité et à la sobriété de leur pays, eurent honte de fouler ainsi leur hôte, et refusèrent enfin d'y retourner, à cause de la dépense excessive qu'il faisoit pour eux; et que sur cela Lucullus leur dit : *Il est vrai, mes amis, dans toute cette dépense, il y en a une petite pour vous; mais la plus grande partie est pour Lucullus.*

Un autre jour qu'il soupoit seul, et qu'il n'y

avoit qu'une table, ses gens lui ayant servi un souper médiocre, il s'en fâcha; et appelant son maître d'hôtel, il le gronda. Le maître d'hôtel, pour s'excuser, lui dit que, comme il n'avoit prié personne, il avoit cru qu'il ne falloit pas un souper plus fort. *Comment, coquin, lui répondit-il, ne savois-tu pas que Lucullus soupoit ce soir avec Lucullus?*

Comme on ne s'entretenoit presque d'autre chose, dans la ville, que de son luxe et de sa magnificence, un jour Cicéron et Pompée, le voyant se promener dans la place, dans un grand loisir, l'abordèrent. Cicéron étoit de ses plus intimes amis, et quoique Pompée eût eu avec lui quelques démêlés sur le commandement de l'armée, ils ne laissoient pas de vivre honnêtement, de se voir et de se parler. Cicéron, après l'avoir salué, lui demanda *s'il voudroit bien leur donner à souper. De tout mon cœur, répondit Lucullus; et il les pressa de prendre jour. Eh bien, dit Cicéron, dès aujourd'hui nous souperons chez vous; mais à condition que vous ne nous donnerez que votre ordinaire.* Lucullus fit d'abord le difficile, disant qu'ils feroient trop méchante chère, et les pria de remettre au lendemain, ce qu'ils refu-

sèrent. Ils ne lui permirent pas même de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il n'ordonnât quelque chose de plus que ce qu'ils avoient préparé pour lui. Mais, à sa prière, ils lui accordèrent seulement la permission de dire en leur présence à un de ses gens, *qu'il souperoit dans Apollon*. C'étoit le nom d'une des plus magnifiques salles de sa maison. Par ce seul mot il les trompa adroitement sans qu'ils s'en aperçussent : car chaque salle avoit sa dépense fixe, ses meubles, son service particulier, et tout le reste de l'appareil ; de sorte que ses valets, en entendant seulement dans quelle salle il vouloit souper, savoient d'abord quelle dépense il falloit faire, et quel ameublement et quel service il falloit employer. Les soupers qu'il faisoit dans la salle d'Apollon étoient réglés à cinquante mille drachmes ; et ce soir-là il dépensa tout autant ; de sorte que Pompée, voyant cette grande dépense, fut surpris de la promptitude avec laquelle un si grand et si magnifique repas avoit été préparé : et, en cela, Lucullus usoit de ses richesses, comme de richesses véritablement captives et barbares.

Mais une dépense plus raisonnable et plus

digne de lui, c'est celle qu'il faisoit à ramasser de tous côtés les meilleurs livres ; car il en acheta un très grand nombre et de très excellents, dont il composa une magnifique bibliothèque ; et l'usage qu'il en fit fut encore plus estimable et plus louable que l'acquisition : car cette bibliothèque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets, n'étoient fermées à qui que ce fût ; les Grecs y alloient comme dans le palais des Muses, et y passoient les journées entières à discourir ensemble et à disputer, ravis de quitter toutes leurs affaires pour se rendre dans un lieu si délicieux. Souvent même Lucullus se promenoit avec ces savants hommes dans ses galeries, et conféroit avec eux ; il les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en prioient : de sorte qu'on peut dire, en un mot, que sa maison étoit l'asile et le Prytanée de la Grèce, pour tous les Grecs qui étoient à Rome.

Il aimoit, en général, toute la philosophie, et il n'y avoit point de secte qu'il rejetât ; mais il eut toujours un peu plus d'attachement et d'amour pour la philosophie académique, qu'on ne pas pour celle qu'on appelle de la nou-

velle académie, quoiqu'elle fût alors très florissante par les écrits de Carnéade, que Philon expliquoit; mais pour celle de la vieille académie, dont l'école étoit tenue alors par le philosophe Antiochus d'Ascalon. Lucullus avoit recherché son amitié avec un empressement extrême; il le logeoit chez lui, et il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels étoit Cicéron, qui même avoit composé un très beau traité contre cette secte de la vieille académie, dans lequel il faisoit soutenir par Lucullus l'opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme ne peut savoir et comprendre, et il soutenoit l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle académie, que l'homme ne peut que douter. Ce traité est appelé *Lucullus*; car ils étoient comme je l'ai déjà dit, très bons amis, et ils suivoient le même parti dans le gouvernement. Lucullus ne s'étoit pas encore entièrement retiré des affaires; mais il avoit seulement abandonné de bonne heure à Crassus et à Caton ces disputes, ces combats, et toute cette ambition à qui seroit le plus grand, et qui auroit le premier degré d'autorité et de puissance, comme une ambition non seul

ment dangereuse, mais qui, tôt ou tard, menoit toujours à faire ou à souffrir beaucoup d'insolences et d'indignités. Après qu'il eut renoncé au premier poste, ceux à qui la grande puissance de Pompée étoit suspecte, pousoient en avant Crassus et Caton. Lucullus continuoit cependant d'aller aux assemblées du peuple, quand il s'agissoit de servir ses amis; et au sénat, quand il falloit rompre quelque pernicieuse pratique de Pompée, et s'opposer à son ambition. Il fit casser toutes les ordonnances que Pompée avoit faites après avoir vaincu les deux rois; et, par l'aide de Caton, il empêcha qu'on ne fît à ses soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit ordonnée.

Pompée, se voyant si maltraité, chercha de la protection et du support dans l'amitié ou plutôt dans la ligue de Crassus et de César; de sorte que, par leur secours, ayant bientôt rempli Rome d'armes et de soldats, il fit passer et confirmer par force toutes ses ordonnances, après avoir chassé de la place, avec violence, Lucullus et Caton.

Comme tous les plus gens de bien et les plus considérables paroissoient extrêmement

irrités de l'affront fait à ces deux personnages, les partisans de Pompée produisirent un Brutien qu'ils avoient aposté, et dirent qu'ils l'avoient surpris aux aguets pour assassiner Pompée. Ce Brutien, interrogé dans le sénat, accusa d'autres gens que Lucullus de lui avoir inspiré ce dessein, et dans l'assemblée du peuple il accusa nommément Lucullus, et déposa que c'étoit lui qui l'avoit aposté pour commettre cet assassinat.

Personne n'ajouta foi à sa déposition, et tout le monde vit d'abord que c'étoit un malheureux, que ces gens-là même avoient gagné et attitré pour cette lache calomnie. Cela fut encore mieux confirmé et avéré quelques jours après, lorsqu'on vit à la porte de la prison le cadavre de ce Brutien. On vouloit persuader qu'il s'étoit tué lui-même, mais les marques du cordeau qui l'avoit étranglé, et des coups qu'il avoit reçus, témoignoiient clairement qu'ils ceux qui l'avoient aposté étoient les mêmes qui l'avoient tué pour l'empêcher de révéler leur crime. Cette tragique aventure éloigna encore plus Lucullus du gouvernement, mais après que Cicéron eut été banni, et qu'on eut

comme relégué Caton en Cypre, alors il se retira entièrement.

On dit que quelque temps avant sa mort son esprit l'abandonna absolument, affoibli et éteint peu-à-peu par l'âge. Mais Cornelius Nepos écrit que cet affoiblissement et cette défaillance de son esprit furent l'effet, non de sa vieillesse, ou de quelque maladie, mais de quelque breuvage que lui donna un de ses affranchis, nommé Callisthène, qui ne le donna même qu'à bonne intention, dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il lui aliéna tellement l'esprit, que, pendant les dernières années de sa vie, son frère eut l'administration de tous ses biens. Cependant quand il mourut, le peuple en fut aussi affligé que s'il fut mort dans la fleur de ses prospérités, de sa puissance, et de sa plus grande gloire. Il accourut à son convoi, et son corps étant porté à la place par les jeunes gens de la première qualité, il vouloit à toute force qu'il fût enterré dans le champ de Mars, où il avoit déjà fait enterrer Sylla. Mais, comme personne ne s'y étoit attendu, et qu'il

n'étoit pas aisé de faire assez promptement tous les préparatifs nécessaires pour ses obsèques, son frère fit tant auprès du peuple par ses prières, qu'il le porta à permettre que ses funérailles se fissent dans sa maison de campagne de Tusculum, où on lui avoit préparé son tombeau. Il ne lui survécut pas longtemps ; comme il l'avoit suivi de fort près dans la course de l'âge et des honneurs, il le suivit aussi de près dans le tombeau, où il emporta la réputation d'avoir aimé son frère avec une extrême tendresse.

COMPARAISON

DE CIMON ET DE LUCULLUS.

IL me paroît d'abord qu'il n'y a rien en quoi l'on puisse trouver Lucullus plus heureux que dans sa mort, en ce qu'il finit sa vie avant que d'avoir vu les grands changements que les destinées préparoient à la république par les guerres civiles, et qu'il mourut dans sa ville malade véritablement, et déjà agitée de séditions, mais pourtant encore libre. De tout ce qui lui est jamais arrivé, voilà ce qui lui est le plus commun avec Cimon, car Cimon mourut aussi avant les troubles des Grecs, et pendant le cours de leur union et de leur plus grande fortune. Mais il y a cette différence que Cimon mourut dans son camp avec la charge de général, non point comme un général dépossédé qui se retire dans sa maison las et ennuyé de guerres, et qui ne se propose

d'autre prix et d'autre loyer de ses travaux, de ses grands commandements et de ses trophées, que les débauches et les festins; comme le poète Orphée, dont Platon se moque, promet à ceux qui auront bien vécu que la récompense qui les attend dans les enfers est une ivresse perpétuelle.

Il est vrai que le repos, la vie tranquille, et l'étude des bonnes lettres, qui joignent la volupté avec la contemplation et l'instruction, sont pour un vieillard, que l'âge a obligé de renoncer à la guerre et au maniement des affaires, un amusement délicieux et une consolation très séante et très convenable. Mais de prendre la volupté pour la fin de ses belles actions, et après tant de guerres heureuses et tant de glorieux commandements d'armée, de ne s'amuser qu'à célébrer des fêtes de Vénus, et qu'à passer ses jours dans les jeux et dans les plaisirs, cela n'est ni digne de la belle académie, ni d'un homme sage qui veut imiter Xénocrate, mais d'un voluptueux que son penchant entraîne dans la secte d'Épicure. Ce qu'il y a ici de bien merveilleux et de bien surprenant, c'est que la jeunesse de l'un a été in-

tempérante et répréhensible, et que celle de l'autre a été au contraire très sage et très tempérante. Or le meilleur est toujours celui qui change en mieux, et le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit et s'affoiblit, et la vertu croît et se fortifie.

Ils ont été tous deux également riches, mais ils ne se sont pas également servis de leurs richesses, car il n'est pas juste d'égaliser à la muraille que Cimon fit bâtir, au midi de la citadelle, de l'argent qu'il avoit apporté de l'armée, les palais que Lucullus éleva autour de Naples, et ces belles galeries et ces salons ouverts qu'il fit bâtir des dépouilles prises sur les barbares. Il n'est pas juste non plus de comparer à la table de Cimon la table de Lucullus, une table somptueuse et de satrape à une table populaire et charitable, car celle-ci, avec une médiocre dépense, nourrissoit tous les jours quantité de nécessiteux, et l'autre avec des dépenses infinies se bornoit à nourrir un petit nombre d'hommes voluptueux et riches. A moins que l'on ne veuille dire que la différence des temps met seule entre eux cette différence, car on ne sait point si Cimon, après

tous ses grands emplois et ses actions si glorieuses, parvenu à une vieillesse éloignée des guerres et du gouvernement, ne se fût pas jeté dans un plus grand luxe, et dans un genre de vie plus voluptueux et plus dissolu, sur-tout étant naturellement porté au vin, aimant les fêtes, les assemblés, les jeux, étant déjà fort décrié pour l'amour des femmes. Car il est certain que les glorieux succès dans les grandes entreprises et dans les combats, portant avec eux des voluptés bien supérieures à celles des autres cupidités, ou inférieures, ou absolument vicieuses, produisent l'affranchissement et l'oubli de ces appétits dans l'ame des ambitieux, et de ceux qui sont nés pour manier de grandes affaires et pour gouverner; et si Lucullus fût mort dans le temps de ses grands emplois et de ses victoires, il me paroît que le contrôleur le plus fin, le plus exact et le plus enclin à blâmer, ne pourroit trouver en lui la moindre chose à reprendre. En voilà assez pour le genre de vie qu'ils ont mené.

Quant à leurs exploits de guerre, il est évident que l'un et l'autre ont été d'excellents ca-

pitaines sur terre et sur mer. Mais comme , parmi les athlètes , ceux qui dans un même jour ont été couronnés pour avoir vaincu à la lutte et à tous les combats du Pancrace , par une certaine coutume , sont proclamés non sous le simple titre de vainqueurs , mais sous celui de vainqueurs extraordinaires et merveilleux , de même Cimon ayant en un seul jour couronné la Grèce de deux couronnes pour deux batailles gagnées , l'une sur terre , et l'autre sur mer , mérite à mon avis sur tous les autres généraux quelque préférence.

De plus , Lucullus dut à sa patrie le commandement général , et ce fut Cimon qui le donna à la sienne ; car l'un trouva Rome commandant tous ses alliés , et remporta par son moyen de grandes victoires , et l'autre trouva Athènes subalterne et obéissante , et la fit en même temps commander ses alliés , et triompher de ses ennemis , ayant forcé les Perses vaincus à abandonner la mer , et persuadé aux Lacédémoniens de lui en céder volontairement l'empire.

Que si le chef-d'œuvre du général est d'attirer l'obéissance de ses troupes par l'amour ,

Lucullus fut méprisé de ses soldats, et Cimon toujours admiré non seulement de ses soldats, mais de tous les alliés même. L'un fut abandonné des siens, et l'autre recherché par les étrangers; l'un, étant parti avec une belle armée qu'il commandoit, revint seul, délaissé par cette même armée; et l'autre, étant parti avec des troupes soumises comme lui aux ordres des autres, revint glorieusement avec ces mêmes troupes qui commandoient ceux à qui elles avoient obéi, et ayant procuré à son pays trois choses très difficiles et très considérables, la paix avec ses ennemis, le commandement sur ses alliés, et la bonne intelligence avec les Lacédémoniens.

Tous deux ils entreprirent de renverser de grands empires, et de bouleverser l'Asie entière; mais ni l'un ni l'autre n'en purent venir à bout, l'un par l'envie de la fortune seule, car il mourut à la tête de l'armée, et au milieu de ses grands succès; au lieu qu'on ne sauroit entièrement justifier l'autre, ni l'exempter du reproche d'avoir été seul la cause des malheurs, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas guéri et apaisé les murmures et les plaintes de

son armée, qui aboutirent enfin à une si grande haine et à une si grande animosité contre lui.

Il est vrai qu'on peut dire que cela lui est commun avec Cimon, car ses citoyens lui suscitèrent des procès, et l'appelèrent en justice, et enfin ils le bannirent du ban de l'ostracisme, pour être, comme dit Platon, dix années entières sans entendre sa voix. Car ceux qui sont naturellement portés pour l'aristocratie plaisent très peu, et sont très peu agréables au peuple ; et comme ils emploient ordinairement la force et la violence, ils blessent ceux qu'ils veulent redresser et ramener, comme les bandages des chirurgiens pour remettre et contenir dans leur place naturelle les parties disloquées, font grande douleur aux patients, mais peut-être est-il plus juste de les disculper en cela tous deux.

Du reste, Lucullus porta ses armes bien plus loin que Cimon, car il fut le premier des Romains qui traversa le mont Taurus avec une armée, et qui passa le Tigre. Il prit et brûla les villes royales d'Asie sous les yeux mêmes de leur rois, Tigranocerte, Cabires, Sinope, Nisibis ; il pénétra vers le nord jusqu'au Phase,

vers le Levant jusqu'à la Médie, et vers le midi jusqu'à la mer Rouge avec le secours des rois arabes, dont il gagna l'affection, soumit tout aux Romains, et brisa toutes les forces de ces rois. La seule gloire qui lui manqua fut de les prendre eux-mêmes, et de les mener prisonniers ; mais, comme bêtes sauvages, ils se retirèrent dans des déserts inaccessibles et dans des forêts impénétrables ; et une marque sûre de cette vérité et du grand avantage que Lucullus a de ce côté-là sur Cimon, c'est que les Perses, comme s'ils n'avoient reçu aucun dommage de Cimon, se trouvèrent incontinent en état de faire encore tête aux Grecs, et défirent leur armée en Égypte ; au lieu que Tigrane et Mithridate, après les victoires de Lucullus, ne firent plus rien de considérable ; mais l'un, affoibli et entièrement ruiné par ses premiers combats, n'osa jamais, pas même une seule fois, faire voir ses troupes à Pompée hors de leurs retranchements, mais, prenant la fuite, il gagna le Bosphore, où il mourut ; et Tigrane, nu et sans armes, vint embrasser les genoux de Pompée, et mettre son diadème à ses pieds, en lui faisant sa

cour d'une dépouille qui ne lui appartenoit plus, et qui étoit due au triomphe de Lucullus; et il fut bien content quand Pompée lui rendit cette marque de la royauté, confessant par là qu'il l'avoit déjà perdue. On doit donc estimer plus grand capitaine, comme meilleur athlète, celui qui renvoie son adversaire plus foible à qui le doit combattre après lui.

D'ailleurs Cimon trouva la puissance du roi extrêmement affoiblie, et l'orgueil des Perses bien rabaissé par les grandes pertes qu'ils avoient souffertes, et par les fuites où ils avoient été réduits par Thémistocle, par Pausanias, par Léotychidas, de sorte que, venant à les charger en cet état, il lui fut aisé de vaincre et de surmonter les corps, dont d'autres avoient déjà vaincu et abattu les courages. Au lieu que Lucullus trouva en tête Tigrane qui n'avoit jamais été battu, qui étoit sorti victorieux de plusieurs grandes batailles, et dont la fierté étoit nourrie et augmentée par tant de glorieux succès.

Que s'il faut considérer le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui

se sont présentés en bataille contre Lucullus , ceux qui ont été vaincus par Cimon , de sorte qu'à tout prendre il est très difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages , et de décider lequel est le plus grand , car même les dieux leur ont été également favorables , en avertissant l'un de ce qu'il devoit faire , et l'autre de ce qu'il devoit éviter. Ainsi on peut dire qu'il ont eu tous deux les suffrages des dieux mêmes , qui ont déclaré par là qu'ils ont été tous deux gens de bien , et que leur nature étoit céleste et divine

NOTICE SUR XÉNOPHON.

XÉNOPHON, né dans un bourg de l'Attique, et disciple de Socrate, porta d'abord les armes pour la défense de son pays. Il servit ensuite comme volontaire dans l'armée que le jeune Cyrus assembloit pour détrôner son frère Artaxercès, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, Xénophon se vit chargé, conjointement avec quatre autres officiers du commandement des troupes grecques, et c'est alors qu'il s'illustra par cette mémorable retraite des dix mille, une des plus belles actions militaires de l'antiquité. « Comme César, dit La Harpe, il fut l'historien de ses propres exploits : comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les exécuter. Si les gens de l'art l'étudient comme général dans la retraite des dix mille, on l'admire comme philosophe et comme homme d'état dans ce livre charmant de la

« Cyropédie , qu'on peut comparer à notre
« Télémaque. On a dit de Xénophon que les
« Graces reposaient sur ses lèvres , on peut
« ajouter qu'elles y sont près de la Sagesse.
« Depuis lui jusqu'à Fénélon , nul homme n'a
« possédé au même degré le talent de rendre
« la vertu aimable. Les anciens ne parlent de
« lui qu'avec vénération ; et l'on sait que Sci-
« pion et Lucullus faisaient leurs délices de
« ses ouvrages. Cet homme , qui eut dans ses
« écrits le charme de l'éloquence attique,
« avait dans l'ame la force d'un Spartiate. Il
« sacrifiait aux dieux la tête couronnée de
« fleurs : tout-à-coup on vient lui apprendre
« que son fils a été tué à la bataille de Man-
« tinée ; il ôte sa couronne et verse des larmes ;
« mais lorsqu'on ajoute que ce fils , combat-
« tant jusqu'au dernier soupir , a blessé mor-
« tellement le général ennemi , il reprend ses
« couronnes : Je savais , dit-il , que mon fils
« était mortel , et sa gloire doit me consoler
« de sa mort. »

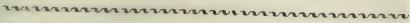
A son retour dans sa patrie , Xénophon passa au service d'Agésilas , roi de Lacédémone , dont il partagea la gloire et mérita

l'amitié. Les Athéniens , jaloux sans doute de la préférence que Xénophon accordoit aux Lacédémoniens , le condamnèrent à l'exil. Pour le dédommager de la rigueur de ses concitoyens , les Lacédémoniens lui firent présent d'une habitation à Scillonte. Il passa plusieurs années dans ce paisible séjour, tout entier au bonheur que lui procuroient les lettres ; mais des guerres venant à troubler le Péloponèse, et les Éléens s'étant emparés de Scillonte, Xénophon se réfugia à Corinthe. Il mourut dans cette ville vers l'an 360 avant l'ère chrétienne. Les Grecs lui donnèrent le surnom d'abeille grecque et de muse athénienne.

Xénophon a composé *la Cyropédie*, l'histoire de l'expédition de Cyrus le jeune contre son frère Artaxercès, et de la retraite des dix mille. Il publia l'histoire de *Thucydide*, à laquelle il ajouta sept livres. On lui doit en outre les dits mémorables de Socrate, en quatre livres ; un traité intitulé *l'Économique* ; *l'Éloge d'Agésilas* ; *l'Apologie de Socrate* ; un dialogue intitulé *Hiéron ou le tyran* ; un traité des revenus ou des produits de l'Attique ; un autre

sur *l'art de monter et de dresser les chevaux* ; un troisième sur *la manière de les nourrir* ; un traité de *la chasse* ; un dialogue intitulé *le banquet des philosophes* ; et deux autres petits traités, l'un sur *le gouvernement des Lacédémoniens*, et l'autre sur *le gouvernement des Athéniens*. Ses chefs-d'œuvre sont *la Retraite des dix mille*, et *la Cyropédie*.

LA CYROPÉDIE,
OU
HISTOIRE DE CYRUS,
TRADUCTION DU GREC DE XÉNOPHON,
PAR DACIER.



EXTRAIT

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

TROIS auteurs originaux, Hérodote, Xénophon, Ctésias, ont écrit l'histoire de Cyrus, et diffèrent tellement dans leurs récits, qu'on tenteroit en vain de les concilier. Ctésias, dont il ne nous reste que quelques fragments, conservés par Photius, a eu peu de sectateurs, quoique Diodore de Sicile et Trogue Pompée, ou son abrégiateur Justin, aient adopté sa narration. Les savants se sont partagés entre les deux premiers ; et la question souvent agitée, lequel d'Hérodote ou de Xénophon mérite la préférence, n'est pas encore décidée.

Hérodote a la bonne foi d'avertir qu'il y avoit trois traditions différentes sur l'histoire de Cyrus, et avoue qu'il n'a pas choisi celle qui fait le plus d'honneur à ce prince. Pourquoi ne croiroit-on pas que Xénophon, qui

devoit avoir la même liberté de choisir, a suivi l'une des deux autres, ou qu'il a pris dans les deux ce qu'elles lui offroient de plus raisonnable, lui qui annonce expressément qu'il a recueilli avec soin tout ce qu'il a pu apprendre concernant Cyrus? La question réduite à ce point, il ne s'agit que de comparer la tradition adoptée par Hérodote avec celle que Xénophon a préférée. Pour décider entre deux récits opposés, dont les auteurs également graves ont été aussi également à portée de s'instruire, la vraisemblance, au défaut de preuves positives, est la seule règle qu'on puisse consulter. Le précis des deux narrations mettra donc les lecteurs en état de juger. Écoutons Hérodote.

Astyage, roi des Mèdes, avoit une fille unique nommée Mandane. Sur la foi d'un songe (*) il se crut averti par les dieux d'un danger dont il espéra se garantir en ne la mariant point à un Mède : il choisit pour gendre

(*) Astyage rêva que sa fille rendoit une si grande quantité d'eau, que toute l'Asie en fut inondée.

un Perse nommé Cambyse. Quelque temps après ce mariage il eut un nouveau songe (*), dans lequel les mages crurent voir que de la princesse naîtroit un fils qui enlèveroit la couronne à son grand-père. Pour prévenir le malheur dont il étoit menacé, il rappela Mandane auprès de lui : bientôt elle met au monde un fils ; dès qu'il est né, le roi ordonne à son ministre Harpage de le faire mourir. Harpage, n'ayant pas la force d'exécuter cette barbare commission, en charge le berger Mitradate. La femme du berger venoit d'accoucher d'un enfant mort : elle engagea son mari à l'exposer sur une montagne déserte, et à garder le fils de Mandane pour l'élever à la place du sien. Cyrus (c'est le nom de l'enfant) étant parvenu à l'âge de dix ans, ses camarades, dans un de leurs jeux, l'élurent pour leur roi : en cette qualité tous devoient lui être soumis. Le fils d'un seigneur mède, qui venoit quelquefois jouer avec eux, ayant un jour refusé de lui obéir, fut fouetté par son ordre. L'enfant

(*) Il crut voir sortir de Mandane une vigne qui couvroit l'Asie entière de son ombre

porte ses plaintes à son père : le père va demander justice au roi, qui se fait amener Mitradate et son fils. Il les interroge : les réponses du petit pâtre, son maintien, les traits de son visage, le rapport de son âge avec celui qu'auroit le fils de Mandane, lui font naître des soupçons ; il veut les éclaircir : il menace. Mitradate effrayé découvre le mystère ; et Harpage avoue son infidélité. Astyage feint de pardonner à son ministre, l'invite à souper et lui recommande d'envoyer au palais un fils unique qu'il avoit. L'enfant arrive ; il est égorgé : le roi ordonne que de ses membres mis en pièces on prépare un repas pour le père. La tête, les pieds et les mains de l'enfant qu'on lui présente dans une corbeille après le souper, lui apprennent quels mets lui ont été servis. Harpage renferme son désespoir dans son ame pour mieux assurer sa vengeance.

Cependant le roi n'avoit pas encore prononcé sur le sort de son petit-fils. Les mages consultés déclarent que les songes ont eu leur accomplissement, lorsque les camarades de Cyrus l'ont élu pour leur roi. Astyage, délivré de ses craintes, renvoie son petit-fils en Perse.

Plusieurs années se passent : le jeune prince atteint l'âge mur. Alors Harpage croit le moment de la vengeance arrivé : il écrit à Cyrus pour l'informer des dispositions des Mèdes à secouer le joug de la domination tyrannique d'Astyage, et le solliciter de venir se mettre à leur tête : il lui fait tenir sa lettre enfermée dans le corps d'un lièvre. Cyrus assemble les Perses, les harangue, les anime à la révolte, et marche avec eux pour détrôner son grand-père. Astyage, aussi imprudent que cruel, donne le commandement de son armée au même Harpage, qui le trahit et se joint à Cyrus avec la plus grande partie des troupes : le reste prend la fuite. Le roi rassemble une nouvelle armée, marche en personne contre les rebelles, est vaincu, pris et chargé de fers.

Cyrus, devenu roi des Mèdes, porte la guerre en Lydie, défait Crésus, le force à se retirer dans Sardes, et l'y assiège : la place est emportée d'assaut. Crésus, cherchant la mort au milieu du carnage, alloit périr de la main d'un Perse qui ne le connoissoit pas : à la vue du péril auquel le roi est exposé, son fils, qui étoit muet depuis sa naissance, s'écrie tout-à-

coup : *Soldat, épargne Crésus !* On mène ce prince à son vainqueur, qui le fait mettre sur un bûcher avec quatorze enfants des principaux seigneurs lydiens. Dans ce moment Crésus se souvient du mot de Solon, *Qu'un homme ne peut être dit véritablement heureux avant sa mort* ; et il appelle par trois fois Solon à haute voix. On lui en demande la raison : il raconte l'entretien qu'il avoit eu avec ce sage. Cyrus ordonne qu'on éteigne le feu : il n'étoit plus temps ; le bûcher est embrasé. Mais Crésus, voyant que Cyrus, touché de compassion, vouloit lui laisser la vie, implore le secours d'Apollon. Aussitôt le ciel, qui étoit serein, se couvre de nuages : il tombe une pluie si abondante, qu'en un instant le feu est éteint et le roi hors de danger. La prise de Crésus entraîne la conquête de la Lydie entière. Cyrus déclare ensuite la guerre au roi de Babylone ; l'assiège dans cette ville, après l'avoir vaincu ; se rend maître de la place, et range sous ses lois presque toute l'Asie.

Son ambition n'est pas satisfaite : il veut ajouter à ses vastes états le pays des Massagètes, nation belliqueuse qui habitoit à l'orient

de la mer Caspienne. Leur reine Tomyris étoit veuve ; il lui propose de l'épouser : sa proposition est rejetée. Il entre sur les terres des Massagètes : Tomyris lui offre de terminer la querelle par un combat , et lui laisse le choix ou de l'attendre dans le poste qu'il occupe , ou de venir à elle en traversant l'Araxe. Cyrus prend le dernier parti , passe le fleuve , établit son camp à une journée de chemin en avant , fait préparer un grand repas , et se retire avec son armée , ne laissant pour le garder qu'une poignée de ses plus mauvais soldats. Les Massagètes , trompés par ce stratagème , pénètrent dans le camp , mettent en fuite la garde perse , et , trouvant des vivres en abondance , boivent et mangent sans mesure , s'enivrent , tombent accablés de sommeil. Cyrus vient fondre sur eux ; presque tous sont passés au fil de l'épée , ou faits prisonniers : de ce nombre étoit Spargapise , fils de Tomyris , qui meurt de douleur d'avoir perdu la liberté. La reine , au désespoir , jure de rassasier de sang son ennemi , et s'avance à sa rencontre. Le combat fut terrible. La victoire long-temps douteuse se déclare pour les Massagètes ; Cy-

rus est tué : Tomyris lui fait couper la tête ; et la plongeant dans une outre remplie de sang humain : *Je te rassasierai de sang*, dit-elle, *comme je te l'ai promis*. Ainsi mourut Cyrus, âgé d'environ 70 ans, dont il en avoit régné 29. Hérodote ajoute qu'on raconte de plusieurs manières la mort de ce prince, mais qu'il a choisi celle qui lui a paru la plus vraisemblable?

Je ne me permettrai aucune réflexion sur cette histoire, merveilleuse dans toutes ses circonstances ; quoique ce soit peut-être une des narrations que Cicéron avoit en vue quand il disoit que *le père de l'histoire a conté bien des fables*, je me contenterai d'en rapprocher le récit de Xénophon.

Astyage, roi des Mèdes, avoit deux enfants, un fils nommé Cyaxare et une fille appelée Mandane, qu'il donna en mariage à Cambyse, roi des Perses. De cette union naquit Cyrus : sa naissance ne fut accompagnée d'aucun prodige. Son éducation, jusqu'à l'âge de douze ans, fut la même que celle des autres enfants perses, dure, austère, propre à former le

corps à la fatigue, et l'ame à la vertu. Alors Astyage ayant désiré de voir son petit-fils, Mandane le mène à la cour de Médie : il y demeure plusieurs années. Cambyse le rappelle auprès de lui : de retour en Perse il reprend les exercices de sa première éducation. Il avoit atteint l'âge mûr lorsque Astyage mourut.

A peine Cyaxare, fils d'Astyage, est monté sur le trône, qu'il apprend que le roi d'Assyrie, ligué avec Crésus, roi de Lydie, et plusieurs autres princes, se prépare à envahir la Médie. Pour se mettre en état de repousser l'ennemi, il envoie demander du secours à Cambyse, et fait prier Cyrus de solliciter le commandement des troupes perses. Cyrus l'obtient, arrive en Médie, marche contre le roi d'Arménie, qui refusoit de payer à Cyaxare le tribut accoutumé, le fait rentrer dans le devoir, soumet les Chaldéens, et rejoint son oncle. Ils vont ensemble au-devant des Assyriens. Les deux armées se rencontrent ; le combat s'engage : le roi d'Assyrie est tué : les Mèdes et les Perses remportent une victoire complète. Cyrus poursuit les ennemis dans leur fuite, les atteint, guidé

par les Hyrcaniens qui s'étoient joints à lui, et s'empare de leur camp. Il reçoit dans son alliance Gobryas, seigneur assyrien, qui le conduit à Babylone, où les ennemis s'étoient retirés : il leur présente la bataille ; mais ils refusent de sortir de leurs fortifications. Cyrus pénètre plus avant dans le pays : Gadatas, l'un des plus puissants sujets du roi d'Assyrie, embrasse son parti : les Saces et les Cadusiens se joignent pareillement à lui ; et il revient, avec ce renfort, trouver Cyaxare sur les frontières de la Médie. Les alliés se déterminent à continuer la guerre. Pendant que Cyaxare rentre dans ses états, Cyrus marche vers la Lydie : il arrive en présence des ennemis, les défait à la fameuse bataille de Thymbrée, prend Sardes, fait Crésus prisonnier, et soumet les Cariens, les Phrygiens, les Cappadociens, les Arabes. Tant de succès sont suivis de la prise de Babylone et de la mort du roi d'Assyrie, qui met fin à la guerre. Bientôt après Cyrus retourne en Perse, passe par la Médie, y fait hommage de ses conquêtes à Cyaxare, dont il épouse la fille unique. Plusieurs années s'écoulent ; Cyaxare et Cambyse meurent : Cyrus

réunit leurs états sous sa domination. Enfin étant allé en Perse pour la septième fois, depuis qu'il étoit maître de Babylone, il y meurt tranquille dans son lit, chargé d'ans et de gloire, laissant l'Asie presque entière pour héritage à ses deux fils, Cambyse et Tanaoxare (*).

(*) Cette tradition sur la mort de Cyrus se concilie mieux que celle d'Hérodote avec la description que font Strabon, Arrien et Quinte-Curce, du tombeau qu'on avoit élevé à ce prince dans la ville de Pasargades. Ils rapportent unanimement que son corps y reposoit, et donnent même à entendre qu'il y étoit tout entier. Or, il n'est guère vraisemblable que la reine d'un peuple si féroce pour manger de la chair humaine, ainsi que nous l'apprend Hérodote, et qui avoit à venger la mort d'un fils, eût renvoyé en Perse le corps de Cyrus, si elle l'avoit eu en sa puissance. V. Strabon, L. XV, Arrien, L. VI, Quinte-Curce, L. X.

LA CYROPÉDIE,
OU
HISTOIRE DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

Je considérois un jour combien de démocraties ont été détruites par des citoyens qui aimoient mieux vivre sous un autre gouvernement ; combien de monarchies et d'oligarchies ont été renversées par des factions populaires ; combien d'ambitieux , qui ayant entrepris de s'emparer de la puissance suprême , en ont été presque aussitôt dépouillés ; et avec quel étonnement on parle de l'habileté et du bonheur de ceux qui ont su la conserver , quelque peu de durée qu'ait eu leur règne. Ensuite , portant mes regards sur les maisons des particuliers , je voyois que , dans celles même où il y a le moins de domestiques , les maîtres ne

parviennent pas toujours à être parfaitement obéis. J'observois, d'un autre côté, que les bœufs, les chevaux, se laissent conduire par ceux qui les soignent; qu'en général, tous ces gens qu'on appelle pasteurs exercent sur les animaux confiés à leur garde une autorité absolue, et que ces animaux leur sont plus soumis que ne le sont les hommes à celui qui les gouverne. Les troupeaux, me disois-je, suivent constamment le chemin qui leur est marqué par le berger; ils paissent dans les champs où il les mène, et s'abstiennent d'entrer dans ceux qu'il leur interdit; ils le laissent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent; jamais on ne les vit se révolter, soit pour l'en priver, soit pour se soustraire à son obéissance. Tout autre que ce maître, qui jouit de ce qu'ils produisent, ne les trouveroit ni aussi dociles ni aussi doux : à la différence des hommes, qui ne s'élèvent contre personne avec plus de violence que contre ceux en qui ils croient apercevoir le dessein de les dominer. Je conclusois, de ces réflexions, qu'il est plus facile à l'homme de gouverner les animaux de toute espèce que ses pareils.

Mais, quand je vins à considérer que le

Perse Cyrus a maintenu sous ses lois une multitude innombrable d'hommes, de villes, de nations, je changeai de façon de penser : je compris que, bien loin qu'il soit impossible de gouverner les hommes, ce n'est pas même une chose difficile, pour qui se conduit avec adresse. En effet, des peuples éloignés des états de Cyrus, je ne dis pas de plusieurs journées, mais de plusieurs mois de chemin, dont les uns ne l'avoient jamais vu, les autres ne pouvoient espérer de le voir, ont reconnu volontairement son empire. Aussi, entre tous les souverains que la naissance ou le droit de conquête ont placés sur le trône, il n'y en a point qui puisse être comparé à ce prince, pour l'étendue de la domination. Le roi des Scythes, maître d'un peuple nombreux, n'oseroit tenter de reculer ses frontières aux dépens de ses voisins ; il s'estime heureux de pouvoir contenir ses sujets naturels. On peut dire la même chose du roi de Thrace, du roi d'illyrie, et de plusieurs autres rois : car on sait qu'il existe encore aujourd'hui en Europe des nations qui se régissent par leurs propres lois, et sont indépendantes les unes des autres.

Cyrus, voyant que l'Asie étoit peuplée de ces nations autonomes, se mit en marche à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignirent les Mèdes et les Hyrcaniens. Avec cette armée, il subjuguâ les Syriens (*), les Assyriens, les Arabes, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens et les Babylonniens. Bientôt la Bactriane, l'Inde, la Cilicie subirent le même sort, ainsi que les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns, et plusieurs autres peuples qu'il seroit trop long de nommer. Il assujettit pareillement les Grecs établis dans l'Asie; puis, descendant vers la mer, il conquît l'île de Chypre et l'Égypte. Que de nations qui n'entendoient point sa langue et qui ne s'entendoient point entre elles! Tel fut néanmoins l'effet de la terreur de son nom, répandue dans cette immensité de pays, que personne n'osa rien entreprendre contre son

(*) Les anciens donnoient en général le nom de *Syriens* à tous les peuples de la Mésopotamie. Strabon dit (L. XVI) que tous le pays, depuis Babylone jusqu'au golfe d'Issus et au Pont-Euxin, étoit habité par des peuples appelés *Syriens*.

autorité. Il sut d'ailleurs si bien gagner l'affection de ses nouveaux sujets, qu'ils desiroient tous n'avoir jamais d'autre maître. C'est ainsi qu'il parvint à réunir sous son empire un si grand nombre de provinces, qu'un voyageur, partant de la capitale et dirigeant sa route vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le midi, auroit eu peine à les parcourir toutes. L'admiration que m'inspiroit un tel homme m'a porté à faire des recherches sur son origine, sur son caractère, et sur l'éducation qui l'a rendu si supérieur aux autres princes dans l'art de régner. Je vais donc essayer de raconter ce que j'en ai pu dire, et ce que j'en ai pu découvrir par moi-même.

Cyrus étoit fils de Cambyse, roi des Perses, et de Mandane, fille d'Astiage, roi des Mèdes. Cambyse descendoit des Perséides, ainsi nommés, parcequ'ils rapportoient leur origine à Persée (*). On dit, et c'est une tradition conservée jusqu'à présent chez les Perses, que la

(*) Persée étoit fils de Jupiter et de Danaé : c'est l'après cette tradition fabuleuse que Crésus, étant

nature , en douant Cyrus de tous les agréments de la figure , lui avoit donné une ame sensible , le desir le plus ardent de s'instruire , et un amour si vif de la gloire , que , pour en acquérir , il n'y avoit point de travaux qu'il n'entreprît , point de périls qu'il n'affrontât. On aime à se rappeler qu'il réunissoit les plus excellentes qualités du corps et de l'esprit. Il fut élevé suivant les usages de la Perse , qui paroissent avoir eu l'utilité publique pour principal objet : en cela bien différens des coutumes de la plupart des autres états , où chacun est le maître d'élever à son gré ses enfans , et où les enfans , arrivés à un certain âge , vivent eux-mêmes comme il leur plaît. A la vérité , leurs lois défendent de voler , ou par adresse , ou par violence , de forcer les maisons , de maltraiter personne injustement , de séduire la femme d'autrui , de manquer de soumission aux magistrats ; et quiconque enfreint la loi dans quelqu'un de ces points est puni. Mais les coutumes des Perses ont l'avantage de prévenir le crime , en formant les

prisonnier de Cyrus , appelle ce prince , *le sang des dieux.*

citoyens de manière qu'ils ne se portent jamais à rien faire qu'on puisse leur reprocher, ou dont ils aient à rougir. Or, voici en quoi elles consistent.

Le palais du roi et les édifices où les magistrats tiennent leur tribunal sont bâtis dans une grande place, nommé Eleuthère (*). Les marchands en sont bannis, et relégués ailleurs avec leurs marchandises, leurs clameurs et leur grossièreté : il seroit à craindre qu'un voisinage si bruyant ne troublât les exercices de la jeunesse. Cette place est divisée en quatre parties : la première est destinée pour les enfants, la seconde pour les adolescents, la troisième pour les hommes faits, la dernière pour ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. Il est enjoint à tous de se rendre chaque jour dans leur quartier. Les enfants et les hommes faits doivent y être dès la pointe du jour : les anciens ont la liberté de ne s'y trouver qu'autant qu'ils le peuvent commodément, excepté à certains jours marqués, où ils sont obligés de se présenter. Tous les jeunes gens,

(*) *Libre*, c'est-à-dire, destinée aux exercices *libres*.

à la réserve de ceux qui sont mariés , passent la nuit autour des tribunaux avec leurs armes : ceux-là ne sont tenus de s'y rendre que quand ils ont reçu un avertissement particulier ; cependant on n'approuveroit pas qu'ils s'absentassent souvent.

Chacune de ces quatre classes est gouvernée par douze chefs, relativement aux douze tribus qui composent la nation des Perses. Les enfants ont pour chefs des vieillards choisis entre ceux qu'on croit les plus propres à les bien élever ; les adolescents, ceux d'entre les hommes faits qui paroissent les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits, ceux de leur classe qu'on juge avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres du conseil suprême. Les anciens eux-mêmes, de peur qu'ils ne manquent à remplir les devoirs imposés à leur âge , ont pour surveillants quelques uns de leurs égaux. Mais, afin de mieux faire connoître comment on s'y prend en Perse pour avoir d'excellents citoyens, je vais exposer en détail ce que les lois exigent de chacune des classes dont j'ai parlé.

Les Perses envoient leurs enfants aux éco

les, pour apprendre les règles de la justice : c'est, disent-ils, pour ce genre d'étude que nous les y envoyons, comme ceux des Grecs vont chez les maîtres pour s'instruire dans les lettres. Les enfants ont leurs querelles ainsi que les hommes : ils s'accusent souvent les uns les autres de larcin, de vol, de violence, de tromperie, de paroles injurieuses, et autres délits semblables. Le gouverneur emploie la plus grande partie du jour à juger leurs contestations, et prononce une peine, tant contre les coupables qui sont convaincus, que contre ceux qui auroient accusé injustement leurs camarades. Il connoît particulièrement d'un crime d'où naissent les plus grandes inimitiés entre les hommes, et contre lequel on n'a point d'action en justice, l'ingratitude. Si l'on découvre qu'un enfant, qui a reçu d'un autre quelque bon office, a négligé de lui rendre la pareille dans une occasion où il le pouvoit, on le punit avec la dernière sévérité, parcequ'on pense que les ingrats sont incapables d'aimer les dieux, leurs parents, leur patrie, leurs amis. L'impudence, compagne inséparable de l'ingratitude, conduit effectivement à tous les vices.

La tempérance et la soumission aux magistrats sont les principaux objets de cette première éducation. L'exemple de la vie sage et régulière que mènent ceux d'un âge plus avancé, l'exemple de leur exactitude scrupuleuse à obéir aux chefs, contribuent beaucoup à former les enfants à ces deux vertus. Ils apprennent de même à supporter la faim et la soif, en voyant leurs aînés ne sortir, pour aller manger, qu'après en avoir obtenu la permission de celui qui préside ; et ils s'accoutument d'autant plus aisément à la sobriété, qu'ils font leur repas, non chez leurs parents, mais chez leur maître, et seulement aux heures marquées par le gouverneur. Chacun d'eux apporte du pain et du cresson, ils n'ont point d'autre nourriture, et un vase de terre, pour puiser de l'eau dans la rivière, s'ils ont soif. A ces pratiques on joint l'exercice de l'arc et du javelot. C'est ainsi que sont élevés les enfants, depuis leur naissance jusqu'à la seizième ou dix-septième année. Quand ils ont atteint cet âge, ils entrent dans la classe des adolescents ; et voici quelle est alors leur manière de vivre.

Durant les dix années qu'ils restent dans

cette classe, ils passent les nuits, comme je l'ai déjà dit, auprès des tribunaux batis sur la place. C'est une garde pour la ville, et de plus un moyen de s'assurer de leur sagesse; car cet âge, plus qu'aucun autre, a besoin d'être veillé. Pendant le jour ils sont aux ordres des magistrats, pour les choses qui peuvent intéresser la république; et si les circonstances l'exigent, ils demeurent tous dans leur quartier. Mais lorsque le roi sort pour la chasse, ce qui arrive fréquemment chaque mois, il se fait accompagner par la moitié de ces jeunes gens : chacun d'eux doit porter un arc, un carquois garni de flèches, une épée dans son fourreau, ou une hache, un bouclier et deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour s'en servir à la main, dans l'occasion. Si les Perses font de la chasse un exercice public, où le roi marche à la tête de sa troupe comme pour une expédition militaire, où il agit lui-même et veut que les autres agissent, c'est qu'ils la regardent comme un véritable apprentissage du métier de la guerre. En effet, la chasse accoutume à se lever matin, à supporter le froid et le chaud, à soutenir la fatigue des courses et des voyages. D'ailleurs, on y emploie contre

les animaux les mêmes armes que dans une bataille , l'arc et le javelot. Souvent même elle sert à aiguïser le courage : car si une bête vigoureuse vient audacieusement au-devant du chasseur , il faut qu'il sache à-la-fois et la frapper lorsqu'elle approche et s'en garantir lorsqu'elle attaque. En un mot , il n'est rien de ce qui appartient à la guerre qu'on ne retrouve dans l'exercice de la chasse.

Les jeunes gens , en partant à la suite du roi , emportent leur dîner , qui est le même que celui des enfants , et seulement plus ample , à raison de la différence de l'âge. Ils n'interrompent point la chasse pour manger : s'il arrive que l'animal les force à la prolonger , ou qu'ils la prolongent pour leur plaisir , ils font leur souper de ce qu'ils avoient apporté pour leur dîner , et chassent le lendemain jusqu'au souper. Ces deux jours sont réputés n'en faire qu'un seul , parcequ'ils n'ont fait qu'un seul repas. On les accoutume à ce genre de vie , afin qu'il ne leur paroisse pas nouveau , lorsque la guerre leur en fera une nécessité. Quand la chasse a été heureuse , ils ont pour leur souper tout ce qu'ils ont pris : autrement , ils sont réduits au cresson. Si quelqu'un pense

qu'ils doivent trouver peu de plaisir à ne manger que du pain avec du cresson, et à ne boire que de l'eau, qu'il se rappelle avec quel goût on mange du pain le plus grossier quand on a faim, avec quelle volupté on boit de l'eau quand on a soif.

L'autre partie des jeunes gens reste dans la ville : ils s'occupent aux exercices qu'ils ont appris durant les premières années, c'est-à-dire à tirer de l'arc, à lancer le javelot ; et tous s'y livrent sans relâche avec une égale émulation. Ces exercices se font quelquefois en public : alors il y a des prix proposés pour les vainqueurs. Si, entre les divisions dont la classe est composée, on en remarque une qui se distingue par un plus grand nombre de sujets courageux, adroits, actifs, les citoyens s'empressent de combler d'éloges et de marques de considération, non seulement le gouverneur actuel, mais celui qui les a élevés dans l'enfance. Du reste, ces jeunes gens sont employés par les magistrats, soit à faire la garde dans les endroits qui en ont besoin, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur et de la célérité ; comme d'aller à la recherche des malfaiteurs et à

la poursuite des brigands. Ils vivent ainsi pendant dix ans, après lesquels ils entrent dans la classe des hommes faits, et y passent vingt-cinq ans, de la manière que je vais le raconter.

D'abord, ils sont obligés, comme les adolescents, de se tenir toujours prêts à exécuter les ordres des magistrats, lorsque le service de la république a besoin de gens dont l'âge ait mûri l'esprit, et n'ait pas encore affaibli le corps. S'il s'agit d'aller à la guerre, ceux qui ont passé par les degrés d'éducation dont j'ai parlé ne portent ni arc, ni javelots : ils n'ont que des armes propres à combattre de près ; une cuirasse sur la poitrine, une épée ou une hache à la main droite, au bras gauche un bouclier semblable à celui avec lequel on peint aujourd'hui les Perses. C'est de cet ordre que sont tirés tous ceux à qui on confie les charges publiques, excepté celle de présider à l'éducation des enfants. Au bout de vingt-cinq ans, lorsqu'ils en ont cinquante accomplis, ils passent dans la classe de ceux qu'on nomme anciens, et qui le sont réellement. Ceux-là ont le privilège de ne point porter les armes hors de leur patrie : ils de-

meurent, soit pour veiller aux intérêts communs, soit pour décider les affaires des particuliers. Leur autorité s'étend jusqu'à juger à mort : ils nomment à tous les emplois. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait est dénoncé par le chef de sa tribu, ou par tout autre, comme ayant violé quelque une des lois, ils entendent l'accusation : si le délit est constaté, ils chassent de sa classe celui qui l'a commis ; et cette flétrissure le rend infame pour le reste de sa vie.

Afin de donner une idée plus précise du gouvernement des Perses, je reprendrai les choses d'un peu plus haut : ce que j'en ai déjà dit me dispense d'entrer dans un long détail. On compte dans la Perse environ cent vingt mille hommes. Tous naissent avec un droit égal aux charges et aux honneurs : tous peuvent envoyer leurs enfants aux écoles publiques, où l'on enseigne la sagesse. Les citoyens en état de nourrir les leurs sans les faire travailler les y envoient ; les autres les gardent chez eux. Il faut avoir été élevé dans ces écoles pour pouvoir être admis dans la classe des adolescents : quiconque n'a pas reçu la première éducation en est exclus. Les ado-

lescents qui ont fourni leur carrière complète, et en ont rempli exactement les obligations, peuvent prendre place parmi les hommes faits, pour partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités. Mais ceux qui n'ont point passé par les deux premières classes ne peuvent entrer dans la troisième, qui conduit, quand on y a vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouve ainsi composée de personnages qui ont parcouru successivement tous les degrés de la vertu.

Telle est la forme de gouvernement par laquelle les Perses croient parvenir à se rendre meilleurs. Ils conservent encore aujourd'hui des usages qui attestent leur ancienne sobriété, et le soin qu'ils ont toujours pris d'y joindre les exercices du corps. Il y a, par exemple, certaines choses qu'il seroit malhonorable chez eux de se permettre devant des témoins, comme de cracher, de se moucher, et de laisser échapper quelque signe d'une mauvaise digestion. Il ne seroit pas moins indécent d'être obligé de s'écarter pour satisfaire des besoins pressants. Or, sans une extrême sobriété, sans la pratique des exercices qui consomment les humeurs ou en détournent

le cours, il ne leur seroit pas possible d'observer ces bienséances. Voilà ce que j'avois à dire des Perses en général; ce sera une espèce d'introduction à l'histoire de Cyrus, dont je vais rapporter les actions, en remontant à son enfance.

Cyrus fut élevé jusqu'à l'âge de douze ans et un peu plus suivant les coutumes des Perses. Aucun des enfants de sa classe ne lui pouvoit être comparé, soit pour la facilité à saisir ce qu'on leur enseignoit, soit pour l'adresse et l'activité dans l'exécution de ce qui leur étoit prescrit. Lorsqu'il eut atteint l'âge que je viens de dire, Astyage invita Mandane se rendre auprès de lui, avec son fils qu'il desiroit de voir, sur ce qu'il avoit ouï dire de sa beauté et de ses excellentes qualités. La reine partit pour la cour de Médie, accompagnée de Cyrus. Dès le premier abord, et à peine instruit qu'Astyage étoit père de Mandane, ce jeune prince, naturellement caressant, l'embrassa d'un air aussi familier que s'il eût embrassé un ancien camarade, ou un ancien ami. Mais ayant remarqué qu'Astyage avoit les yeux fardés, le visage peint et une

chevelure artificielle (c'est la mode en Médie, ainsi que de porter des robes et des manteaux de pourpre, des colliers et des bracelets, au lieu que les Perses, encore aujourd'hui, quand ils ne sortent point de chez eux, sont aussi simples dans leurs habits, que sobres dans leurs repas); ayant, dis-je, remarqué la parure de son grand-père, et le regardant avec attention: Oh! ma mère, dit-il, que mon grand-père est beau! Lequel, reprit la reine, trouvez-vous le plus beau de Cambyse ou d'Astyage? Mon père, répondit-il, est le plus beau des Perses, et mon grand-père le plus beau des Mèdes que j'ai vus sur la route et à la cour. Astyage, l'embrassant à son tour, fit apporter une robe magnifique dont il le revêtit, des colliers et des bracelets dont il le para. Depuis ce moment, le roi ne sortoit plus sans se faire accompagner par son petit-fils, monté comme lui sur un cheval dont le mors étoit d'or. La belle robe fit grand plaisir à Cyrus: il la regarda en enfant qui aime la parure, et qui est délicatement touché des distinctions. Sa joie fut encore plus vive lorsqu'on lui apprit à monter à cheval: il est rare de voir des chevaux en Perse, cause de la difficulté qu'il y auroit à les élever.

et à s'en servir dans un pays hérissé de montagnes.

Lorsque Astyage soupait avec sa fille et son petit-fils qu'il vouloit disposer par la bonne chère à ne pas regretter la Perse, il faisoit servir, dans différents plats, des mets et des goûts de toute espèce. A la vue de cette profusion, Cyrus dit un jour au roi : Si vous êtes obligé de porter la main à chacun de ces plats, et de goûter de tous ces mets, le souper doit être pour vous bien fatigant. Eh quoi ! dit Astyage, ce souper ne vous semble-t-il pas plus agréable que ceux qu'on fait en Perse ? Non, répliqua Cyrus : en Perse, nous parvenons à paier la faim par une voie beaucoup plus simple et plus courte : il ne nous faut pour cela que du pain et de la viande sans apprêt ; au lieu que vous, qui tendez au même but, vous vous égarez en chemin dans des détours sans nombre, et vous n'y arrivez qu'avec peine, même long-temps après nous. Mais, reprit Astyage, nous avons du plaisir à nous égarer ; et vous connoîtrez ce plaisir quand vous aurez goûté de nos mets. Cependant, répliqua Cyrus, je vois qu'ils vous causent à vous-même une sorte de dégoût. A quoi, dit Astyage,

le voyez-vous ? C'est que j'ai remarqué, répondit l'enfant, que, quand vous avez touché à ces ragoûts, vous essuyez promptement vos mains avec une serviette, comme si vous étiez fâché de les voir pleines de sauce ; ce que vous ne faites pas, quand vous n'avez pris que du pain. Je ne prétend pas, mon fils, dit Astyage, vous gêner dans votre façon de vivre : usez, puisque vous l'aimez mieux, d'aliments sans apprêt, afin que les Perses vous revoient sain et vigoureux.

En même temps il fit servir devant le jeune prince un grand nombre de plats, tant de venaison que d'autres viandes. Alors Cyrus lui dit : Toutes ces viandes, me les donnez-vous ? et puis-je en faire ce que je voudrai ? Oui, mon fils, répondit Astyage : elles sont à vous. Sur cette réponse, Cyrus les distribua aux principaux officiers de son grand-père en ajoutant un petit mot pour chacun. Je vous fais ce présent, disoit-il à l'un, parceque vous me montrez avec affection à monter à cheval à un autre, parceque vous m'avez donné un javelot, et je l'ai encore ; à un troisième, parceque vous servez fidèlement mon grand-père ; à un quatrième, parceque vous révérez m

mère ; et ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à donner. Pourquoi , lui dit Astyage , ne donnez-vous rien à mon échanson Sacas , que je considère beaucoup ? Sacas étoit un très bel homme , chargé d'introduire chez le roi les personnes qui avoient à lui parler , et de renvoyer ceux qu'il ne croyoit pas à propos de laisser entrer. Au lieu de répondre à la question d'Astyage , Cyrus , comme un enfant qui ne craint pas encore d'être indiscret , repartit par une autre. Pourquoi , lui dit-il , avez-vous tant de considération pour Sacas ? Ne voyez-vous pas , répliqua le roi en plaisantant , avec quelle adresse , avec quelle grace il sert à boire ? les échantons des rois mèdes ont ce talent au suprême degré. Ils versent le vin avec une extrême propreté : ils tiennent la coupe de trois doigts seulement , et la présentent à celui qui doit boire de manière qu'il puisse la prendre sans peine. Eh bien , dit le jeune prince , commandez , je vous prie , à Sacas de me donner la coupe ; en vous servant d'aussi bonne grace que lui , je mériterai aussi de vous plaire. Astyage y consentit : Cyrus s'empare de la coupe , la rince proprement , comme il l'avoit vu faire à Sacas ; puis

composant son visage , prenant un air sérieux et un maintien grave , il la présente au roi , qui en rit beaucoup , ainsi que Mandane. Cyrus , faisant lui-même un grand éclat de rire , se jette au cou de son grand-père , et dit en l'embrassant : Ah ! pauvre Sacas , tu es perdu ; je t'enlèverai ta charge , et j'en ferai mieux que toi les fonctions : de plus , je ne boirai pas le vin. Lorsque les échantons des rois leur présentent la coupe , ils en tirent d'abord , avec une cuiller , un peu de la liqueur qu'elle contient ; ils la versent dans leur main gauche et l'avalent : par ce moyen , s'ils y avoient mêlé du poison , ils en seroient les premières victimes.

Astyage continuant de plaisanter : Pourquoi , mon fils , dit-il à Cyrus , dès que vous vouliez imiter Sacas , n'avez-vous pas , comme lui , goûté le vin ? J'ai craint , répondit le jeune prince , qu'on n'eût jeté quelque poison dans le vase : car , au festin que vous donnâtes à vos amis le jour de votre naissance , je vis clairement que Sacas vous avoit tous empoisonnés. Comment vîtes-vous cela , dit le roi ? C'est , repartit Cyrus , que je m'aperçus d'un dérangement considérable dans vos esprits et

dans vos corps. Je vous voyois faire des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfants ; crier tous à-la-fois, sans vous entendre ; puis chanter tous ensemble de la façon la plus ridicule ; et, lorsqu'un de vous chantoit seul, vous juriez, sans l'avoir écouté, qu'il chantoit admirablement bien. Chacun de vous vantoit sa force ; mais, lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir faire un pas en cadence, vous ne pouviez pas même vous tenir fermes sur vos pieds. Enfin, vous aviez oublié, vous, que vous étiez roi, eux, qu'ils étoient vos sujets : ce fut pour moi le premier exemple d'une assemblée où, chacun ayant la liberté de parler, tous en useroient à-la-fois ; car c'est précisément ce que je vous voyois faire. Mais votre père, dit Astyage, ne s'enivre-t-il jamais ? Non, jamais, répondit Cyrus. Que lui arrive-t-il donc quand il a bu, poursuivit le roi ? Il cesse d'avoir soif, répliqua l'enfant ; et c'est tout ce qu'opère en lui la boisson : aussi n'a-t-il point, je pense, de Sacas pour échanson. Mon fils, lui dit Mandane, vous en voulez bien à Sacas : pourquoi l'attaquez-vous ainsi ? Parceque je le hais, répondit-il. Souvent, lorsque j'accours avec le

plus grand empressement pour voir le roi , il a la méchanceté de m'empêcher d'entrer. Puis , adressant la parole à Astyage : Laissez-moi , je vous prie , pour trois jours seulement , le maître absolu de Sacas. Quel usage , reprit le roi , feriez-vous de l'autorité que vous auriez sur lui ? Je me posterois comme lui , répondit Cyrus , à l'entrée de votre appartement , et je lui dirois , quand il se présenteroit pour le dîner : « Il n'est pas encore temps de se mettre « à table ; le roi est en affaire avec quelqu'un. » Quand il arriveroit pour le souper : « Le roi « est au bain. » S'il me paroïssoit pressé de la faim : « Le roi est dans l'appartement des « femmes. » Enfin , je lui rendrois l'impatience qu'il me cause en m'empêchant de vous voir. Cyrus égayoit ainsi les soupers du roi. Dans le cours de la journée , si son grand-père ou son oncle desiroient quelque chose , personne n'étoit aussitôt prêt que lui à les servir , tant il avoit à cœur de leur plaire.

Lorsque Astyage vit Mandane se préparer à retourner en Perse , il la pria de lui laisser Cyrus. Je ne souhaite rien tant , répondit-elle , que de faire tout ce qui peut vous être agréable ; mais je vous avoue que j'aurois de la

peine à vous laisser mon fils , s'il témoignoît la moindre répugnance. Sur quoi Astyage se tournant vers Cyrus : Mon fils, lui dit-il, si vous demeurez ici, vous serez le maître d'entrer chez moi toutes les fois que vous le jugerez à propos, sans que Sacas ait le droit de s'y opposer : plus vous y viendrez, plus je vous en saurai de gré. Vous vous servirez de tous mes chevaux : je vous en donnerai d'autres encore, autant que vous en voudrez ; et quand vous quitterez la Médie, vous emmènerez ceux qui vous plairont le plus. Vous aurez la liberté de vous faire servir à souper suivant votre goût pour les mets simples. Je vous abandonne toutes les bêtes fauves qui sont actuellement dans mon parc ; j'y en rassemblerai de toute espèce, en plus grand nombre ; et dès que vous aurez appris à monter à cheval, vous pourrez les chasser et les abattre à coups de flèche ou de javelot, à l'exemple des hommes faits. Je vous procurerai aussi des camarades pour jouer avec vous ; enfin, quelque chose que vous me demandiez, vous n'éprouverez jamais de refus.

Astyage ayant cessé de parler, Mandane demanda à son fils lequel il aimoit le mieux

de rester en Médie ou de retourner en Perse. Cyrus répondit sur-le-champ, sans balancer, qu'il aimoit mieux rester. Eh ! pourquoi , reprit Mandane ? Je vais vous le dire , répondit-il : en Perse , je passe pour le plus adroit de ceux de mon âge à tirer de l'arc et à lancer le javelot : ici tous l'emportent sur moi dans l'art de monter à cheval ; ce qui me cause , je vous l'avoue , un véritable chagrin. Or, si vous me laissez en Médie , et que j'y apprenne à bien manier un cheval, il arrivera, du moins je l'espère, qu'à mon retour en Perse, je serai supérieur aux plus habiles dans les exercices à pied, et que, revenant en Médie, ou je serai devenu le meilleur homme de cheval du royaume de mon grand-père, je me trouverai en état de le servir utilement à la guerre. Mais, mon fils, reprit Mandane, comment étudierez-vous ici les principes de la justice ; vos maîtres sont en Perse ? Je n'ai plus besoin de leurs leçons, répliqua Cyrus. Sur quoi vous en flattez-vous , ajouta Mandane ? Sur le témoignage de mon maître, repartit le jeune prince : il me trouvoit déjà tellement instruit de ce qu'il faut savoir pour rendre la justice, qu'il m'avoit établi juge de mes camarades.

Cependant je ne dissimulerai pas qu'il me punit un jour très sévèrement pour avoir mal jugé. Voici dans quelle occasion : un enfant déjà grand, dont la robe étoit trop courte pour sa taille , ayant remarqué qu'un autre enfant, plus petit que lui, avoit une longue robe, il la lui ôta, s'en revêtit, et lui mit la sienne sur le corps. La contestation qui s'éleva en conséquence ayant été soumise à ma décision, je jugeai qu'il convenoit également à l'un et à l'autre que chacun gardât la robe qui alloit le mieux à sa taille. Ce jugement m'attira une correction. Vous auriez bien décidé, me dit mon maître, si vous aviez eu à prononcer sur la convenance ; mais, dans le cas présent, où il étoit question de décider à qui la robe appartenoit, il falloit examiner lequel des deux enfants avoit un titre légitime de propriété, afin de savoir lequel devoit rester paisible possesseur de la robe, ou celui qui l'avoit enlevée de force, ou celui qui l'avoit, soit achetée, soit travaillée de ses mains. Il n'y a rien de juste, continuoit-il, que ce qui est conforme aux lois ; tout acte qui y déroge est un acte de violence. De ce principe il concluoit qu'un juge n'a d'autre règle que la loi ;

et qu'il ne lui est jamais permis de s'en écarter. Ce seul principe, ma mère, me fournit toutes les règles de la justice ; et si j'ai encore besoin de quelques autres leçons, mon grand-père me les donnera. Mais, mon fils, repartit Mandane, ce que votre grand-père trouve juste, n'est pas toujours regardé comme tel chez les Perses : par exemple, il s'est arrogé un pouvoir despotique sur ses sujets ; et l'on pense en Perse que la justice exige que l'autorité soit partagée. Votre père lui-même est obligé de se conformer à la loi générale, qui a tout ordonné, tout réglé, jusqu'aux dons que le prince doit recevoir. En un mot, la loi, non sa volonté, est la mesure de sa puissance, Gardez-vous donc, mon fils, lorsque vous reviendrez en Perse, d'y apporter de la cour d'Astyage, au lieu de maximes vraiment royales, ces maximes tyranniques suivant lesquelles un homme doit posséder plus de biens que tous les autres ensemble : vous courriez risque de vous attirer des traitements qui pourroient vous coûter la vie. Rassurez-vous, ma mère, répondit Cyrus : Astyage m'apprendroit plutôt à me contenter de peu qu'à désirer beaucoup. N'avez-vous pas remarqué qu'il a su accoutu-

mer les Mèdes à se voir beaucoup moins riches que lui ? Encore une fois , ne craignez pas que ni moi , ni personne , puissions sortir de l'école d'Astyage avec l'ambition d'être plus riches que les autres. Tels étoient les propos de Cyrus.

Enfin Mandane partit et le laissa en Médie , où il fut élevé sous les yeux de son grand-père. Il eut bientôt fait connoissance et formé des liaisons d'amitié avec les jeunes Mèdes : bientôt l'affection qu'il leur témoignoit et l'attention qu'il eut de visiter quelquefois leur famille lui attachèrent les pères ; de sorte que , s'ils avoient quelque grâce à demander au roi , ils chargeoient leurs fils d'engager Cyrus à la solliciter. De son côté , Cyrus , naturellement généreux et sensible à la gloire d'obliger , n'avoit rien plus à cœur que d'obtenir ce qu'ils desiroient ; et , quelque chose qu'il demandât , son grand-père ne pouvoit se résoudre à le refuser. Astyage se souvenoit des soins que son petit-fils lui avoit rendus dans le cours d'une maladie , durant laquelle cet enfant , toujours assidu auprès de lui , n'avoit cessé de pleurer , et de montrer combien il craignoit pour la vie de son grand-père. Lorsque , pendant la nuit , le roi paroissoit avoir

besoin de quelque chose , Cyrus étoit le premier à s'en apercevoir ; et , par sa diligence à le servir dans tout ce qu'il croyoit lui pouvoir être agréable , il prévenoit les plus pressés. Cette conduite avoit achevé de lui gagner le cœur d'Astyage.

Il faut convenir que Cyrus aimoit peut-être trop à parler. Ce défaut venoit de son éducation , et plusieurs causes l'avoient fortifié ; d'une part , l'obligation que lui imposoit le gouverneur de la classe de lui rendre un compte exact de tout ce qu'il faisoit , et d'entendre en détail les raisons de ses camarades , lorsqu'il avoit à juger leurs différends ; d'autre part , son extrême curiosité pour toute espèce de connoissances , qui lui avoit fait contracter l'habitude de questionner beaucoup. Lui faisoit-on aussi des questions , la vivacité de son esprit lui fournissoit toujours des réponses très promptes. La réunion de ces différentes causes avoit produit le défaut qu'on pouvoit lui reprocher : mais , comme dans les adolescents qui ont pris de bonne heure leur croissance , on remarque un certain air de jeunesse , auquel on reconnoît qu'il ne faut pas estimer leur âge par leur taille ; de même on

sentoit, dans les discours de Cyrus, qu'une simplicité naïve jointe au desir de plaire, non une confiance présomptueuse, le rendoit grand parleur : aussi aimoit-on mieux l'entendre parler beaucoup, que de lui voir garder le silence. Lorsqu'en croissant il eut atteint l'âge qui conduit à la puberté, il parla moins et d'un ton plus modéré. Une pudeur modeste le faisoit rougir quand il se trouvoit avec des personnes d'un âge plus avancé ; il ne cherchoit plus, comme les jeunes chiens, à jouer indistinctement avec tous ceux qu'il rencontroit. Devenu plus posé, il devint aussi plus aimable dans la société.

A l'égard des exercices auxquels les jeunes gens se provoquent communément les uns les autres, on ne le vit jamais défier ses camarades dans ceux où il excelloit : il ne proposoit le défi que pour les choses où il connoissoit leur supériorité, et ajoutoit, en plaisantant, qu'il espéroit bien l'emporter sur eux. Ainsi, quoiqu'il ne fût pas encore ferme à cheval, il étoit le premier à proposer d'y monter pour lancer le javelot ou pour tirer de l'arc, et le premier à rire de sa défaite, quand il étoit vaincu. Comme, loin de se re-

buter des jeux dans lesquels il avoit du désavantage , il s'opiniâtroit au contraire avec plus d'ardeur à s'y exercer , pour acquérir ce qui lui manquoit , il ne tarda pas à mener aussi bien un cheval qu'aucun des jeunes gens de son âge ; et son application le mit bientôt en état de les surpasser tous. En peu de temps il eut détruit toutes les bêtes du parc , soit en les forçant , soit en les tuant à coups de flèche ou de javelot , au point qu'Astyage ne savoit plus où lui en trouver. Cyrus voyant la peine qu'avoit son grand-père , malgré sa bonne volonté , à lui procurer des bêtes fauves : Pourquoi , lui disoit-il souvent , vous tourmentez-vous du soin d'en faire chercher ? Si vous me permettiez d'aller à la chasse avec mon oncle , toutes celles que je rencontrerois dans vos forêts me paroîtroient y avoir été élevées pour moi. Il desiroit passionnément de chasser hors du parc ; mais il n'osoit presser le roi comme il faisoit dans son enfance : déjà même il n'alloit plus chez lui qu'avec réserve. Autrefois il se plaignoit de ce que Sacas l'empêchoit d'entrer : devenu depuis pour lui-même un autre Sacas , il ne se présentoit point qu'il ne sût si le moment étoit favo-

nable ; et, pour en être instruit, il s'adressoit au véritable Sacas , dont il parvint à gagner l'affection , comme il s'étoit concilié celle des autres courtisans.

Astyage , cédant enfin au desir de son petit-fils, lui permit d'aller à la chasse avec Cyaxare : il le fit accompagner de gardes à cheval, d'un âge mûr, qu'il chargea de lui faire éviter les lieux difficiles, et de le garantir de l'attaque des animaux féroces, s'il s'en présentoit. Le jeune prince se hâta de demander à ceux qui l'accompagnoient quelles étoient les bêtes dont l'approche est si dangereuse , quelles étoient celles qu'on peut poursuivre sans crainte. Il en a coûté la vie à plus d'un chasseur, répondirent-ils , pour avoir vu de trop près les ours , les lions , les sangliers et les léopards ; il n'en est pas de même des biches , des chevreuils , des ânes et des brebis sauvages ; ces animaux ne font aucun mal. Les lieux escarpés, continuèrent-ils , ne sont pas moins à craindre que les bêtes féroces ; plusieurs en sont tombés, et ont péri avec leurs chevaux.

Tandis que Cyrus les écoutoit avec attention , il aperçut un cerf qui fuyoit en bondis-

sant : aussitôt , oubliant ce qu'on venoit de lui dire , il se met à la poursuite , et ne songe plus qu'à la route que prend l'animal ; mais son cheval s'abat en sautant ; peu s'en faut que Cyrus ne soit renversé : cependant il se retient quoique avec peine ; le cheval se relève : le jeune prince gagne la plaine au galop , atteint le cerf , et le perce de son dard. Transporté de joie d'avoir terrassé un animal si vigoureux et si beau , il s'applaudissoit de son exploit , lorsque ses gardes , l'ayant joint , lui reprochèrent avec aigreur ce qu'il venoit de faire ; lui firent sentir le danger auquel il s'étoit exposé , et ajoutèrent qu'ils en rendroient compte au roi. Pendant que Cyrus , qui avoit mis pied à terre , écoutoit tristement la réprimande , voilà que tout-à-coup il entend un cri perçant : saisi d'une nouvelle ardeur , il saute sur son cheval. Un sanglier venoit droit à lui : il le voit ; court au-devant ; lui lance son dard avec tant de justesse , qu'il le frappe entre les deux yeux , et l'étend mort. Cyaxare blâma fort la témérité de l'action ; mais Cyrus , pour toute réponse à la remontrance , conjura son oncle de lui permettre de porter sa chasse au roi et de la

lui présenter. Donnez - vous de garde , dit Cyaxare , d'apprendre jamais à mon père que vous ayez couru ces bêtes ; il ne le pardonneroit ni à vous , ni à moi , qui vous ai laissé faire. Je consens , repartit Cyrus , à être puni comme il le jugera à propos , pourvu que j'aie la satisfaction de lui offrir mon présent ; et vous-même , mon oncle , punissez-moi , si vous le voulez , mais ne me refusez pas la grace que je vous demande. Faites donc ce qu'il vous plaira , dit enfin Cyaxare ; aussi bien on diroit que vous êtes déjà notre roi. A ces mots , Cyrus fit enlever le cerf et le sanglier , et alla sur-le-champ les présenter à son grand-père. C'est pour vous , lui dit-il , que j'avois été à la chasse : ce que j'en rapporte est à vous. Il ne lui montra pas les dards dont il avoit percé les deux animaux ; il se contenta de les placer encore tout sanglants dans un lieu où il jugea que le roi pouvoit les voir. Je reçois votre présent avec plaisir , lui dit Astyage ; mais je n'avois pas un tel besoin de cerf et de sanglier , que vous dussiez vous exposer au danger , comme vous l'avez fait. Seigneur , reprit Cyrus , si effectivement vous n'en avez pas besoin , abandonnez-les-

moi, je vous prie, afin que je les partage entre mes camarades. Vous êtes le maître, mon fils, répondit Astyage, de donner non seulement votre chasse, mais encore tout ce que vous voudrez et à qui vous voudrez. Cyrus prit les deux animaux, et, les distribuant à ses camarades, Mes amis, leur dit-il, nos chasses dans le parc ont été jusqu'ici de véritables jeux d'enfants : c'étoit, à peu de chose près, chasser des bêtes à qui on auroit lié les jambes : celles que nous y trouvions, renfermées dans un espace étroit, faisoient pitié à voir ; la plupart maigres et pelées, d'autres boiteuses ou estropiées. Voyez comme les animaux qui vivent dans les montagnes et dans les champs sont beaux et vigoureux, comme leur poil est lisse. J'ai vu des cerfs s'élancer vers les nues avec la légèreté des oiseaux ; j'ai vu des sangliers aller aux coups comme feroit l'homme le plus courageux : ils sont d'ailleurs si gros qu'il n'est pas possible de les manquer. En un mot, ces deux bêtes, toutes mortes qu'elles sont, me paroissent infiniment plus belles que les bêtes vivantes du parc de mon grand-père. Mais, vous autres, ajouta Cyrus, est-ce que vos parents ne vous

permettroient pas de venir à la chasse avec moi ? Ils y consentiroient , répondirent les jeunes Mèdes , si le roi l'ordonnoit. Eh bien , dit Cyrus , qui d'entre vous se chargera de lui en parler ? Qui peut mieux que vous , répliquèrent-ils , obtenir du roi cette grace ? J'en conviens , reprit Cyrus ; mais je ne conçois pas le changement qui s'est fait en moi. Dans mon enfance , je parlois plus qu'on ne vouloit : je n'ose plus aujourd'hui ni parler au roi , ni même le regarder en face , comme un homme en regarde un autre : pour peu que cet embarras augmente , je crains de devenir tout-à-fait stupide et imbécille. Vous nous dites là une chose bien fâcheuse , repartirent les jeunes Mèdes : il seroit triste pour nous de ne pouvoir plus rien obtenir par votre crédit , et d'être obligés de recourir à d'autres , lorsque vous pourriez nous servir. Ce propos piqua Cyrus : il les quitta sans répliquer ; et après s'être dit à lui-même tout ce qui pouvoit lui donner de la hardiesse , il réfléchit sur la manière dont il pourroit , sans fâcher Astyage , le faire consentir à la demande de ses camarades et à la sienne , puis il entra , et lui tint ce discours : Seigneur , si un de vos

esclaves s'étoit enfui, qu'on l'eût ensuite repris, et qu'on vous le ramenât, comment le traiteriez-vous ? Je le condamnerois , dit le roi, à travailler chargé de chaînes. Et s'il revenoit de lui-même ? reprit Cyrus. J'ordonnerois qu'on le fouettât , répondit-il , afin qu'il se souvînt de ne pas retomber dans la même faute ; après quoi , je me servirois de lui comme auparavant. Préparez-vous donc à me faire fouetter, ajouta Cyrus ; car j'ai le projet de m'enfuir avec mes camarades pour aller à la chasse. Vous avez bien fait de m'en prévenir, dit le roi : je vous défends de sortir du palais. Il seroit beau que j'eusse enlevé à ma fille son enfant pour en faire mon pourvoyeur. Cyrus se soumit à cet ordre : il resta dans le palais, mais triste , morne , et sans proférer une parole. Quand Astyage le vit plongé dans cet excès d'abattement, il résolut, pour l'en tirer, de le mener lui-même chasser ; et pour lui donner le plaisir d'une grande chasse , il fit assembler, outre les jeunes Mèdes , un grand nombre de gens, les uns à cheval, les autres à pied, qui eurent ordre de battre la campagne, afin de pousser les bêtes fauves vers la plaine, et qu'on pût

les courir à cheval. Le roi y parut, suivi d'un cortège magnifique. En arrivant, il défendit à tous les chasseurs de frapper aucun animal avant que Cyrus fût las d'en tuer ; mais le jeune prince le pria de lever cette défense : Seigneur, lui dit-il, si vous voulez que j'aie du plaisir, permettez à mes camarades d'user de toute leur adresse contre les animaux qui se présenteront. Astyage le permit, et resta pour jouir du spectacle qui se préparoit. Il voyoit les chasseurs, tantôt attaquer les bêtes à l'envi les uns des autres, tantôt les poursuivre et les atteindre de leurs dards : il voyoit sur-tout avec complaisance que Cyrus, dans l'excès de sa joie, ne pouvoit se taire, et que, semblable à un chien couragex, il redoubloit ses cris quand il approchoit l'animal, et encourageoit les chasseurs, appelant chacun par son nom ; mais rien ne faisoit plus de plaisir au roi que d'entendre son petit-fils plaisanter les uns sur leur maladresse, et féliciter les autres sur leurs succès, sans en être jaloux. Après la chasse, qui fut très heureuse, Astyage s'en alla ; mais il s'y étoit tellement amusé, qu'il y retourna depuis toutes les fois qu'il en eut le loisir, toujours accompagné

de son petit-fils, des jeunes Mèdes, par égard pour lui, et d'un grand nombre d'autres chasseurs. Cyrus passoit ainsi la plus grande partie de son temps à contribuer aux plaisirs de la cour d'Astyage, et à obliger tout le monde, sans jamais nuire à personne. Il avoit alors quinze ou seize ans.

Vers ce même temps le fils du roi d'Assyrie, qui étoit sur le point de se marier, voulut aussi faire une chasse. Ce prince ayant su qu'il y avoit une grande quantité de bêtes fauves dans la partie des états de son père qui avoisinoit la Médie, choisit ce canton. Pour la sûreté de sa marche il eut la précaution de se faire accompagner d'une troupe de cavaliers et de gens de pied, qui étoient d'ailleurs destinés à battre les bois, afin de forcer le gibier à sortir dans la plaine. Arrivé auprès des forteresses dont les garnisons défendent la frontière, il se fit préparer à souper, comme devant chasser le lendemain. Sur le soir une garde de cavalerie et d'infanterie vint, de la ville voisine, pour relever celle du château. La jonction de ces deux gardes, réunies à l'escorte du prince, formoit un corps de troupes qui lui parut une armée considérable. Aussitôt

il change de projet, et prend la résolution d'aller piller la Médie : il pensoit que cette expédition lui feroit plus d'honneur qu'une chasse, et lui seroit aussi plus profitable. Dès la pointe du jour il met son armée en mouvement : il laisse son infanterie en bataille sur la frontière, et s'avance, à la tête de sa cavalerie, vers les forteresses des Médes. Pendant que plusieurs petits détachements vont battre la campagne de différents côtés, avec ordre d'enlever et de lui amener tout ce qui s'offriroit à eux, il retient auprès de lui l'élite de ses gens, et demeure ferme en présence des garnisons mèdes pour les empêcher de faire des sorties sur ses coureurs. Tel étoit le plan de son entreprise.

Astyage, ayant appris que l'ennemi étoit entré sur ses terres, marcha au secours de sa frontière avec ce qu'il avoit de troupes auprès de lui. Son fils rassembla à la hâte un petit nombre de cavaliers qui se trouvèrent sous sa main, et le suivit, après avoir mandé aux autres qu'ils eussent à le joindre en diligence. A la vue des troupes assyriennes, dont une partie, comme je l'ai dit, se présentoit en ordre de bataille, tandis que l'autre se

tenoit à l'écart, les Mèdes s'arrêtèrent. Cependant Cyrus, témoin de l'ardeur générale à courir au-devant de l'ennemi, ne put contenir la sienne. Astyage lui avoit donné une très belle armure faite exprès pour lui, et qui alloit parfaitement à sa taille : le jeune prince, dans l'extrême impatience où il étoit d'en faire usage, désespéroit de voir jamais arriver ce moment. Enfin il s'en revêtit pour la première fois, monta promptement à cheval et se rendit à l'armée. Le roi surpris de le voir, et ne sachant qui avoit pu l'engager à venir, lui permit de demeurer auprès de lui. Alors Cyrus apercevant le corps de cavalerie qui faisoit face aux Mèdes : Seigneur, dit-il, ces hommes que je vois là-bas, immobiles sur leurs chevaux, sont-ce des ennemis? Oui, répondit Astyage. Et ceux qui courent dans la plaine? continua Cyrus. Encore des ennemis, dit Astyage. Par Jupiter, reprit Cyrus, souffrirons-nous que des gens qui paroissent si lâches et si mal montés osent ainsi nous piller? Détachons quelques uns des nôtres pour leur donner la chasse. Eh! ne voyez-vous pas, répliqua le roi, ce gros escadron rangé en bataille? Si nous faisons un mouvement pour charger

es pillards, cette cavalerie tombera sur nous et nous coupera : nous ne sommes point encore assez forts pour rien entreprendre. Mais, repartit Cyrus, vous pourriez rester dans votre poste avec les troupes fraîches qui vont arriver : vous imposeriez aux ennemis ; et tandis que vous les tiendriez en respect, nos détachements feroient une course sur les pillards, qui certainement lâcheront prise dès qu'ils apercevront qu'on les poursuit.

Ce discours produisit son effet. Astyage, admirant la présence d'esprit et la prudence du jeune prince, ordonna sur-le-champ à Cyaxare de marcher contre les coureurs avec un escadron. Si les Assyriens, ajouta-t-il, font un mouvement pour aller à vous, j'en ferai un autre qui les obligera de porter sur moi toute leur attention. Cyaxare prit l'élite de la cavalerie et se mit en marche sans différer. Cyrus, qui n'attendoit que ce signal, partit en même temps ; bientôt il fut à la tête de la troupe : Cyaxare et ses cavaliers le suivoient avec ardeur. A leur approche les pillards abandonnèrent leur butin et prirent la fuite ; mais ils furent coupés par les soldats de Cyrus, qui, à son exemple, firent main-basse sur tous ceux

qu'ils purent atteindre : ceux qui s'étoient échappés en fuyant d'un autre côté furent poursuivis sans relâche , et l'on fit sur eux plusieurs prisonniers. Pour Cyrus , tel qu'un chien courageux qui , ne connoissant point encore le danger , attaque inconsidérément un sanglier , il ne songeoit qu'à joindre l'ennemi et à le frapper , sans voir à quoi il s'exposoit.

Jusque-là les Assyriens étoient restés dans l'inaction : quand ils virent que leurs gens étoient mal menés , ils commencèrent à s'ébranler , espérant que ceux qui étoient à la poursuite des fuyards s'arrêteroient dans la crainte qu'on ne les chargeât. Bien loin que l'impétuosité de Cyrus en fût ralentie , il les pressa si vivement qu'il acheva de les mettre en déroute. Transporté de joie , il cria à Cyaxare : Voyez , mon oncle , voyez comme ils fuient. Cyaxare le suivoit de près : sans doute il auroit craint de paroître aux yeux d'Astyage moins brave que son neveu. Tous sans exception s'empressèrent de le seconder. Ceux mêmes qui peut-être eussent montré le moins de courage contre des ennemis qui les auroient at-

tendus de pied ferme, étoient les plus acharnés à courir sur ceux qui fuyoient.

Astyage, remarquant que tandis que ses cavaliers s'abandonnoient témérairement dans la plaine les Assyriens rangés en bataille alloient à leur rencontre, fut alarmé, pour Cyaxare et pour Cyrus, du danger auquel ils seroient exposés, s'ils tomboient en désordre sur des troupes bien préparées à les recevoir : il prit le parti de marcher droit à l'ennemi. Dès que les Assyriens s'aperçurent du mouvement d'Astyage, ils firent halte, le javelot à la main et l'arc bandé, ne doutant pas que les Mèdes ne s'arrêtassent, suivant leur coutume, à la portée du trait. Jusqu'alors les combats des deux nations n'avoient été que de simples escarmouches : leurs armées étoient en présence ; elles s'approchoient, et on se bornoit à se provoquer de part et d'autre à coups de flèches, quelquefois pendant un jour entier. Mais les Assyriens, voyant d'un côté leurs coureurs se replier sur le corps de l'armée devant Cyrus qui leur donnoit la chasse ; de l'autre, Astyage déjà posté avec sa cavalerie à la portée de l'arc, perdirent courage et

prirent la fuite. Ils furent poursuivis par toutes les troupes d'Astyage, qui les atteignirent, firent un grand nombre de prisonniers et tuèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, n'épargnant ni hommes ni chevaux. Les Mèdes poussèrent ainsi les ennemis jusqu'au poste de l'infanterie assyrienne, et n'allèrent pas plus loin, craignant quelque embuscade. Astyage, satisfait de l'avantage que sa cavalerie venoit de remporter, donna le signal de la retraite, et s'en retourna, assez embarrassé de ce qu'il diroit à Cyrus ; car, s'il ne pouvoit douter que le succès de la journée ne lui fût dû, il avoit à lui reprocher son emportement dans l'action et sa témérité.

Pendant que l'armée se retiroit, le jeune prince, resté seul sur le champ de bataille, le parcouroit pour contempler les morts. Les gardes chargés de veiller sur lui ne l'en arrachèrent qu'avec peine pour le mener au roi. Cyrus, en approchant de son grand-père, tâchoit de se cacher derrière eux, parcequ'il avoit remarqué sur son visage un air de mécontentement qui l'intimidoit. Voilà ce qui se passa chez les Mèdes. On ne parloit plus que de Cyrus : son nom retentissoit dans toutes

es bouches ; il étoit l'objet de toutes les chansons , et le sujet de tous les entretiens. Astyage, qui jusqu'à ce moment n'avoit eu pour lui que des sentiments de tendresse et d'estime, ne put se défendre de l'admirer.

Quelle dut être la joie de Cambyse, en apprenant les exploits de son fils ! Au récit de tant d'actions de vigueur, il jugea que ce jeune prince avoit déjà les qualités d'un homme fait, et il le rappela auprès de lui, pour achever son cours d'éducation suivant la méthode du pays. On prétend que Cyrus, pour ne point déplaire à son père et ne pas donner lieu aux reproches de la république des Perses, déclara lui-même qu'il étoit déterminé à partir. Astyage, sentant qu'il ne pouvoit se dispenser de consentir au départ de Cyrus, lui donna tous les chevaux qu'il voulut emmener, et le renvoya comblé de présents. A la tendre amitié qu'il avoit pour son petit-fils se joignoit l'idée qu'un jour le jeune prince seroit l'appui de ses amis et la terreur de ses ennemis.

Le départ de Cyrus fut un spectacle attendrissant. Les enfants, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, Astyage lui-même, tous à cheval, l'accompagnèrent assez loin ;

et on assure que tous revinrent en pleurant. Ce ne fut pas aussi sans verser beaucoup de larmes que Cyrus se sépara d'eux. On ajoute qu'avant de partir il distribua aux jeunes Mèdes une grande partie des présents d'Astyage, et, entre autres, qu'il s'étoit dépouillé de sa robe médique, pour la donner à un de ses camarades, comme un gage de son affection particulière. Ceux qui avoient eu part à la distribution portèrent au roi ce qu'ils avoient reçu : Astyage ordonna que tout fut remis à Cyrus ; mais tout fut renvoyé en Médie par le prince. « Si vous voulez, mandoit-il à son grand-père, que je retourne avec plaisir dans vos états, et que j'y puisse rentrer avec honneur, permettez que chacun garde le don que je lui ai fait. » Astyage se rendit au vœu de son petit-fils.

Je ne dois pas omettre une autre circonstance du départ de Cyrus. Tous ses parents s'étant trouvés rassemblés, dans le moment où il étoit près de les quitter, et où ils alloient être séparés de lui, le baisèrent à la bouche, selon un usage des Perses qui s'observe encore aujourd'hui, et prirent ainsi congé du prince. Un Mède, distingué par son mérite, qui ca-

choit depuis long-temps l'impression qu'avoit faite sur lui la beauté de Cyrus, venoit de voir le cérémonial des adieux : il attendit que les parents qui avoient donné le baiser du départ se fussent retirés ; puis s'avançant avec grace et une contenance assurée, Seigneur, lui dit-il, serai-je le seul de vos parents que vous méconnoissiez ? Êtes-vous aussi mon parent, dit Cyrus ? Oui, répondit le Mède. Voilà donc, reprit le prince, pourquoi vous me regardiez si attentivement : je crois vous avoir souvent surpris ayant les yeux fixés sur moi. Il est vrai, reprit le Mède : j'ai toujours désiré de vous aborder ; et jamais, les dieux m'en sont témoins, je ne l'ai osé. Vous avez eu tort, dit le prince, puisque vous êtes mon parent. Aussitôt il s'avança vers lui et l'embrassa. Alors le Mède satisfait demanda au jeune prince si c'étoit une coutume générale en Perse de s'embrasser ainsi ses parents. Cela se pratique entre parents, répondit Cyrus, ou quand on se revoit après une longue absence, ou quand on se quitte pour quelque temps. S'il est ainsi, reprit le Mède, vous devez m'embrasser une seconde fois ; car vous voyez que je vous quitte. Cyrus l'embrassa ; et ils se séparèrent. Ils n'a-

voient pas fait beaucoup de chemin , chacun de leur côté , lorsque le Mède revint sur ses pas , à bride abattue. Auriez-vous , lui cria Cyrus en le voyant , oublié de me dire quelque chose ? Point du tout , répondit le Mède : je reviens après une absence. Mais , mon cher parent , repartit le prince , l'absence a été bien courte. Courte ? reprit le Mède. Vous ne savez donc pas qu'un clin d'œil , sans voir un prince si aimable , me paroît d'une longue durée. A ce propos , Cyrus , dont les larmes couloient encore , ne put s'empêcher de rire. Prenez courage , dit-il au Mède ; retournez chez vous ; je reviendrai bientôt : vous me verrez alors tout à votre aise , et autant qu'il vous plaira , quand vous ne clignerez pas les yeux.

Cyrus , de retour en Perse , rentra dans la classe des enfants , et y passa encore une année. Ses anciens camarades le plaisantèrent d'abord sur la vie molle et efféminée dont ils ne doutoient pas qu'il n'eût contracté l'habitude à l'école des Mèdes : mais , quand ils virent qu'il s'accommodoit de leur table , de leur nourriture , de leur boisson , et que , si à certains jours de fête on servoit quelque mets plus délicat , loin de trouver sa portion trop

modique, il en donnoit aux autres une partie ; enfin, lorsqu'ils eurent reconnu qu'à tous égards il leur étoit infiniment supérieur, ils ne le regardèrent plus qu'avec admiration. Cette année étant révolue, il fut admis dans la classe des adolescents, et s'y distingua de même par son application aux divers exercices, par son activité, son courage, son respect pour les anciens, et sa soumission aux magistrats.

Cependant Astyage mourut : Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda au trône de Médie. Dans cette conjoncture, le roi d'Assyrie, qui, après avoir subjugué la nombreuse nation des Syriens, assujetti le roi d'Arabie et soumis les Hyrcaniens, avoit investi les frontières de la Bactriane, se persuada qu'il étendrait facilement sa domination sur tous les peuples voisins de ses états, s'il venoit à bout d'affoiblir les Mèdes, qu'il regardoit comme les plus redoutables. Pour assurer l'exécution de son projet, il dépêcha des ambassadeurs vers les princes et les peuples ses tributaires, Crésus, roi de Lydie, le roi de Cappadoce, les habitants des deux Phrygies, les Cariens, les Paphlagoniens, les

Indiens, les Ciliciens. Ces envoyés étoient chargés de porter, par leurs discours, l'inquiétude dans les esprits : ils devoient représenter que les Mèdes et les Perses, nations également nombreuses et puissantes, étant unies par les liens les plus forts, entre autres par des mariages réciproques, il y avoit lieu de craindre qu'elles ne parvinssent, si on ne les prévenoit pas, à écraser les autres, en les attaquant successivement. Quelques uns se laissèrent entraîner par ces considérations ; les autres furent séduits par les présents du roi d'Assyrie, prince assez riche pour ne pas épargner l'or : tous enfin se liguèrent avec lui. Aussitôt que Cyaxare fut informé des desseins et des préparatifs du monarque assyrien, il ne négligea rien de son côté pour se mettre en état de défense. Il se hâta de donner avis du danger qui le menaçoit aux Perses, et à leur roi Cambyse, son beau-frère. Les envoyés avoient un ordre exprès de voir Cyrus, et de le prier, si les Perses donnoient des troupes aux Mèdes, d'en solliciter le commandement.

Cyrus, après avoir demeuré dix ans dans la classe des adolescents, étoit entré dans celle

les hommes faits. Il fut nommé, par les magistrats, général des troupes qui devoient aller en Médie, emploi qu'il accepta avec joie. On lui permit de prendre à son choix et d'enommer deux cents Homotimes (*), dont chacun eut aussi la liberté de choisir quatre autres citoyens du même rang; ce qui forma le nombre de mille. Il fut permis de plus à chacun des mille Homotimes de choisir pareillement, dans le peuple, dix soldats légèrement armés, dix frondeurs et dix archers : ce qui faisoit en tout un corps de dix mille hommes, armés à la légère, dix mille frondeurs et dix mille archers, non compris les mille Homotimes.

Telle étoit l'armée que Cyrus devoit commander. Dès qu'il eut été nommé, son premier soin fut de se rendre les dieux favorables par un sacrifice. Ensuite il choisit ses deux cents Homotimes; et ceux-ci choisirent à leur tour quatre de leurs pareils. Puis, les

(*) *Homotimes*, c'est-à-dire, *Égaux en dignité*: on donnoit ce nom à tous les Perses qui avoient été élevés dans les écoles publiques. C'étoit dans le corps des *Homotimes* qu'on choisissoit les magistrats et les officiers supérieurs.

ayant assemblés tous , il leur tint ce discours :

« Mes amis , ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ce que vous valez. Je vous ai choisis , parceque je vous ai toujours vus , depuis votre enfance , aussi constants à observer ce qui est regardé chez nous comme honnête , que fidèles à vous abstenir de ce qui ne l'est pas. Vous allez apprendre par quels motifs j'ai accepté l'emploi qui m'est confié , et pourquoi je vous assemble ici. Je sais que nos ancêtres ne nous étoient inférieurs en rien , et qu'aucune espèce de vertu ne leur étoit étrangère : mais je ne vois ni ce qu'ils y ont gagné pour eux-mêmes , ni quel bien en a résulté pour la république. Il me semble , néanmoins , qu'on ne pratique la vertu que dans la vue de jouir d'un meilleur sort que ceux qui la négligent. Celui qui se prive d'un plaisir présent ne prétend point par-là renoncer absolument au plaisir : il se prépare au contraire , par cette privation même , des jouissances plus vives pour un autre temps. Celui qui étudie les règles de l'éloquence , et qui a l'ambition de briller dans cette carrière , n'a pas pour but de haranguer sans relâche : il espère qu'en acquérant le don de la persuasion il

sera un jour utile à la société. Il en est de même de ceux qui se dévouent au métier de la guerre. Ce n'est pas pour avoir toujours les armes à la main qu'ils s'appliquent si laborieusement aux exercices militaires : ils se flattent , non seulement que les distinctions et les richesses seront un jour la récompense de leurs talents , mais de plus que le bonheur et la gloire de la patrie en seront le fruit. Si parmi ces hommes il s'en trouvoit quelqu'un qui , après une longue vie passée dans le travail , eût atteint la vieillesse sans avoir su tirer aucun profit de ses peines , je le comparerois à un laboureur qui , après avoir semé et planté avec le plus grand soin , négligeroit , quand la saison est venue , de ramasser ses grains , de cueillir ses fruits , et les laisseroit tomber à terre ; ou bien à un athlète qui , après s'être formé à tous les exercices , et mis en état de mériter le prix , finiroit par ne pas entrer dans la lice. Il me semble qu'on pourroit , à juste titre , les taxer de folie.

Ne souffrons pas , chers compagnons , que pareille chose nous arrive : souvenons-nous que nous avons contracté , dès notre enfance , l'habitude du courage et de la vertu ; et mar-

chons avec confiance au-devant d'un ennemi que je sais, pour l'avoir vu de près, n'être pas capable de tenir contre nous. Il ne suffit pas, pour être un bon soldat, de savoir tirer de l'arc, lancer le javelot, manier un cheval avec adresse, il faut savoir aussi supporter la fatigue et les veilles. Mais les Assyriens sont naturellement mous, aiment à dormir, et ne peuvent ni soutenir les travaux, ni résister au sommeil. Ce n'est pas encore assez, il y a certains principes dont il importe d'être instruit pour se conduire, soit avec les alliés, soit avec les ennemis; et je suis assuré qu'on ne leur a pas enseigné les premiers éléments de cette science. Vous, au contraire, vous êtes accoutumés à user de la nuit comme du jour: pour vous le travail est la route qui mène au plaisir: la faim vous tient lieu d'assaisonnement: l'eau est pour vous une boisson encore plus agréable que pour les lions. Enfin vous portez en vous-mêmes la qualité la plus noble et la plus nécessaire aux guerriers, l'enthousiasme de la louange; car il n'est rien à quoi vous soyez aussi sensibles: précieuse sensibilité d'où naît le courage qui ne redoute ni la fatigue ni les dangers. Au reste, ce seroit me trahir moi-

même que de vous rendre un pareil témoignage contre ma pensée : si jamais vous veniez à le démentir, le blame de l'événement retomberoit sur moi. Non, mes espérances ne seront point trompées ; j'en ai pour garants ma propre expérience, votre attachement à ma personne, et la lâcheté de nos ennemis. Marchons d'autant plus hardiment que ce n'est point le desir d'envahir le bien d'autrui qui nous met les armes à la main. Une nation ennemie vient de donner la première, par d'injustes hostilités, le signal de la guerre ; et une nation amie nous appelle à son secours. Est-il rien de plus juste que de repousser la violence, et rien de plus beau que de servir ses amis ? Vous avez encore un puissant motif de confiance dans le soin que j'ai pris de nous rendre les dieux favorables. Vous savez, vous avec qui j'ai vécu si long-temps, que ma pratique a toujours été, même dans les entreprises les moins importantes, de commencer par implorer leur protection. Mais à quoi bon vous en dirois-je davantage ? Allez choisir les hommes que la république vous accorde ; faites, sans différer, vos préparatifs, et marchez vers la Médie. Je vous suivrai de près : il faut qu'au

ravant je voie mon père , afin d'apprendre de lui ce qu'il sait de l'état des ennemis. Je ferai de mon côté les meilleures dispositions qu'il me sera possible pour assurer , avec l'aide du ciel , le succès de notre entreprise. » Tous s'empressèrent d'exécuter les ordres qu'ils venoient de recevoir.

Cyrus , étant retourné auprès de son père , implora l'assistance des dieux , et particulièrement celle de Jupiter et de Vesta (*), divinités tutélaires de la Perse ; puis il partit : Cambyse voulut le conduire jusqu'à la frontière. A peine ils étoient sortis du palais qu'on vit briller les éclairs et qu'on entendit gronder le tonnerre : ces signes leur annonçoient manifestement la protection du grand Jupiter. Ils continuèrent leur route sans attendre d'autres augures. Mon fils , dit Cambyse à Cyrus en marchant , il est évident , par les sacrifices et par les signes qui vous sont envoyés du ciel , que les dieux vous sont propices. Vous êtes en état

(*) Xénophon entend ici , par Jupiter , le dieu suprême des Perses , et , par Vesta , le feu. Les Perses rendoient un culte à tous les éléments , ainsi qu'au soleil et à la lune.

d'en juger, car je me suis appliqué à vous donner cette intelligence, afin que vous pussiez connoître par vous-même leurs volontés, et que pour voir et pour entendre vous n'eussiez besoin ni des yeux ni des oreilles d'un interprète, qui seroit le maître de vous tromper par une fausse explication des prodiges. J'ai voulu que, dans le cas où vous n'auriez point de devins près de vous, vous ne fussiez pas embarrassé à pénétrer la signification des signes célestes, et que, possédant l'art de la divination, vous sussiez exécuter ce que les dieux vous prescriroient.

Mon père, répondit Cyrus, je ne négligerai rien pour mériter que les dieux nous soient toujours favorables, et ne nous envoient que des avertissements salutaires. Je me souviens de vous avoir ouï dire un jour qu'un moyen efficace de s'assurer leur protection, c'étoit de ne pas attendre le moment de la détresse pour recourir à eux, mais de leur rendre le même honneur dans les temps de prospérité. Vous ajoutiez que sur ce point il faut se comporter avec les dieux de la même manière que l'on se comporte avec les hommes; et c'est en effet ce qu'on observe à l'égard de ses amis. Voilà

donc, mon fils, reprit Cambyse, le motif de votre confiance, en implorant le secours des dieux : vous espérez de l'obtenir, parceque vous n'avez point à vous reprocher d'avoir jamais oublié ce que vous leur devez. Oui, mon père, répliqua Cyrus, j'ai la plus intime persuasion que je suis aimé des dieux. Vous souvenez-vous, mon fils, que nous convînmes encore qu'en quelque situation qu'il leur plaise de nous placer, l'homme instruit agira toujours mieux que l'ignorant, que l'homme actif fera plus que l'indolent, que l'homme sage vivra plus heureux que l'imprudent, et qu'on ne doit demander aux dieux que les graces dont on est susceptible.

Cette conversation, répondit Cyrus, m'est très présente ; je sentoís la vérité de tout ce que vous me disiez, et j'étois intérieurement forcé d'en convenir. Je me souviens, entre autres, de vous avoir entendu souvent répéter qu'il y a des choses qu'il n'est pas même permis de demander aux dieux ; par exemple, de sortir victorieux d'un combat à cheval lorsqu'on n'a point appris à manier un cheval ; de l'emporter sur d'habiles archers lorsqu'on ne sait pas tirer de l'arc ; de gouverner sagement

un vaisseau lorsqu'on ignore les premiers principes du pilotage ; d'avoir une abondante moisson lorsqu'on n'a point semé ; enfin d'échapper aux périls de la guerre lorsqu'on n'a pris aucune précaution pour s'en garantir. Toutes ces demandes, disiez-vous, sont contre l'ordre établi par les dieux ; et il est aussi juste qu'on n'obtienne pas d'eux des graces qui blesseroient cet ordre, qu'il l'est parmi nous que ceux qui demandent quelque chose de contraire à la loi essuient un refus.

Auriez-vous oublié, reprit le roi, un de nos autres entretiens ? Nous disions que si un citoyen, pour cela seul qu'il se conduit en homme vertueux, et que par son industrie il vit dans l'aisance avec sa famille, mérite des éloges, on doit certainement de l'admiration à celui qui, se trouvant de plus chargé de commander aux autres, sait pourvoir abondamment à leurs besoins, et les maintenir dans l'exacte observation de leurs devoirs. Non, mon père, je n'ai point oublié ce que vous me dites à ce sujet. Je pensois comme vous qu'il n'y a rien de plus difficile que de bien commander ; et je me confirme dans cette pensée toutes les fois que j'envisage les obligations d'un général.

Mais quand je jette les yeux sur les autres nations, et que je considère quels chefs elles ont à leur tête, sur-tout quels ennemis nous avons à combattre, je conçois qu'il seroit honteux pour nous de les redouter et de ne pas aller avec assurance à leur rencontre. Tous, à commencer par nos alliés, sont persuadés que ce qui doit constituer la différence du prince à ses sujets, c'est que le prince fait meilleure chère, a plus d'argent dans son trésor, dort plus long-temps et travaille moins. Selon moi, au contraire, la différence consiste en ce que le prince, au lieu de se livrer à l'oisiveté, est obligé de porter plus loin que les sujets l'activité, la prévoyance et l'amour du travail.

Mais, mon fils, repartit Cambyse, les difficultés qu'on éprouve dans le commandement ne viennent pas toujours de la part des hommes ; elles naissent quelquefois de la nature des choses mêmes, et il n'est pas facile de les surmonter. Vous sentez, par exemple, que votre commandement expireroit bientôt si votre armée manquoit de munitions. Je ne cours point ce risque, répondit le prince, Cyaxare a promis d'en fournir pour toutes les troupes que nous lui mènerions. Et vous vous mettez en marche,

reprit le roi, sur la foi des promesses de Cyaxare? Assurément, dit Cyrus. Savez-vous, continua Cambyse, s'il est en état de les remplir? Non, répliqua Cyrus. Ainsi, ajouta Cambyse, vous comptez sur une ressource que vous ne connoissez point. Ignorez-vous donc que vous serez assiégé par une foule de besoins, sans compter les dépenses considérables que vous êtes obligé de faire dès à présent? Je ne l'ignore pas, répliqua Cyrus. Mais, continua Cambyse, si les fonds manquent à Cyaxare, ou s'il vous manque de parole, où en seront vos troupes; sans doute elles se trouveront mal à leur aise? De grace, mon père, repartit Cyrus, si vous savez quelque moyen d'assurer la subsistance d'une armée, et qu'il soit en mon pouvoir de l'employer, enseignez-le-moi tandis que nous sommes encore sur les terres de votre obéissance. Ce moyen, répondit Cambyse, dont vous desirez d'être instruit, vous l'avez entre les mains; c'est la supériorité des forces qui le donne. Vous partez avec un corps d'infanterie que vous ne changeriez pas contre un autre beaucoup plus nombreux, et vous serez joint par la cavalerie mède, dont on connoît la réputation. Avec de telles forces,

croyez-vous qu'il y ait autour de nous aucune nation qui ne s'empresse de vous fournir des secours, ou pour mériter de devenir votre amie, ou par la crainte d'attirer vos armes sur son pays? Prenez si bien vos mesures, de concert avec Cyaxare, que jamais votre armée ne manque des choses nécessaires; accoutumez-vous à vous ménager des fonds certains sur lesquels vous puissiez compter; et souvenez-vous principalement de ne jamais attendre, pour remplir vos magasins, que la nécessité vous presse. C'est pendant l'abondance qu'il faut se précautionner contre la disette. Vous obtiendrez plus aisément ce que vous demanderez, quand vous paroîtrez n'être pas dans le besoin. Cette attention, mon fils, vous fera respecter des étrangers et préviendra les murmures des troupes. Vos soldats, quand rien ne leur manquera, marcheront de bon cœur où vous voudrez les mener, soit comme auxiliaires, soit comme agresseurs; et vos discours auront d'autant plus de poids qu'on vous verra plus en état de faire du bien ou du mal.

Ce raisonnement, mon père, est très juste; j'y ajoute une réflexion. Mes soldats, qui sont instruits du traitement que leur fait Cyaxare

en les appelant à son secours, recevront, sans m'en savoir aucun gré, ce qui leur a été promis ; au lieu que si je me mets en état de leur donner en mon nom quelque chose de plus, ils m'en auront une obligation personnelle, et leur reconnoissance me répondra de leur attachement : j'oserai alors tout entreprendre. Un général qui, avec des forces suffisantes, tant pour aider ses amis et mériter qu'ils le servent à leur tour, que pour faire des conquêtes sur ses ennemis, ne se muniroit pas des choses nécessaires, seroit à mon avis aussi blâmable qu'un homme qui, ayant des terres et des esclaves pour les labourer, laisseroit ses champs en friche, et n'en tireroit aucun produit. D'après ces réflexions, mon père, soyez persuadé que jamais en aucun pays, ami ou ennemi, je n'omettrai rien de ce qui peut assurer l'approvisionnement de mon armée.

Vous rappelez-vous, mon fils, reprit Cambyse, quelques autres points auxquels je vous disois qu'il n'est pas moins important de vous rendre attentif ? C'étoit, si je m'en souviens bien, répondit Cyrus, lorsqu'un jour j'allai vous demander de l'argent pour payer le maître qui prétendoit m'avoir donné des leçons

sur les devoirs d'un général d'armée. En me comptant cet argent vous me fîtes plusieurs questions. Mon fils, me dites-vous, le maître à qui vous portez le prix de ses leçons vous en a-t-il donné quelqu'une concernant l'administration économique d'un général ; car les soldats sont au général ce qu'est une famille au chef qui la gouverne : les uns et les autres ont les mêmes besoins, et il faut également y pourvoir ? Je vous avouai de bonne foi que mon maître ne m'avoit donné sur cela aucune instruction. Ensuite vous me demandâtes s'il m'avoit parlé des moyens d'entretenir la santé et la vigueur des soldats ; objet, disiez-vous, dont un général ne doit pas moins s'occuper que des détails du commandement. Je vous répondis que non. Vous ajoutâtes : Vous a-t-il enseigné quelque méthode pour former les soldats aux exercices militaires et les y perfectionner ? Non, répondis-je encore. Vous a-t-il appris, continuâtes-vous, l'art d'inspirer de l'ardeur aux soldats ; car en toutes choses l'ardeur ou la nonchalance rendent le succès bien différent ? Je continuai à vous répondre, Non. Mais, continuâtes-vous aussi, ne vous a-t-il pas, du moins appris ce qu'il faut faire

pour rendre les soldats dociles au commandement? Comme vous vous aperçûtes qu'il ne m'avoit pas plus instruit sur cet article que sur les autres, enfin, me dites-vous, que vous a-t-il donc appris, ce maître qui se donne pour enseigner à commander une armée? Je vous répondis qu'il m'avoit appris à la ranger en bataille. Vous ne pûtes alors vous empêcher de rire : puis, reprenant chacune des questions que vous m'aviez faites : A quoi sert, me dites-vous, de savoir ranger une armée en bataille, quand elle manque de subsistances et qu'elle est en proie aux maladies ; quand les troupes ignorent les pratiques usitées à la guerre, et qu'elles sont mal disciplinées? Lorsque vous m'eûtes fait sentir que l'ordre de bataille n'est qu'une très petite partie de la science d'un général, je vous demandai si vous pouviez m'enseigner les autres : sur quoi vous me conseillâtes de m'adresser aux militaires qui passaient pour être les plus versés dans leur art, de m'entretenir avec eux, et d'en tirer, par la conversation, des éclaircissements sur chacun des objets dont vous m'aviez parlé. Depuis ce moment je n'ai cessé de fréquenter ceux que j'entendois citer comme les plus expérimentés.

Quant aux vivres , je crois que ceux que Cyaxare s'est engagé de nous fournir seront suffisants. Pour ce qui concerne la santé, comme j'ai oui dire et vu par moi-même que les généraux, à l'exemple des villes qui ont des médecins dans leur enceinte pour les cas de maladie, en mènent toujours quelques uns à la suite de l'armée pour traiter les soldats , je me suis occupé, dès le moment de ma nomination, du soin d'en choisir ; et je crois pouvoir m'applaudir de mon choix : j'aurai certainement avec moi les plus habiles gens. Mon fils, répliqua Cambyse, les médecins ressemblent aux ouvriers dont le métier est de raccommoder les habits déchirés ; ils ne servent qu'à réparer la santé de ceux qui sont malades : mais il est un art bien supérieur à tout leur savoir, l'art de prévenir les maladies. Que dois-je faire, dit Cyrus, pour y réussir ? Lorsque vous devrez faire un long séjour dans un pays, vous commencerez par choisir un lieu sain pour asseoir votre camp ; avec la plus légère attention, il vous sera facile de n'y être pas trompé. Vous n'aurez qu'à écouter le peuple : il répète sans cesse que l'air est salubre dans tel endroit, malsain dans

et l'autre. Vous reconnoîtrez ce qui en est, en examinant la constitution du corps des habitants et la couleur de leur teint. Mais ce n'est pas assez de bien connoître la nature du climat : voyez comment vous entretenez votre santé, et prenez le même soin de celle de vos soldats. Ma première attention, dit Cyrus, est de ne point trop charger mon estomac, de crainte de le fatiguer ; la seconde, d'aider ma digestion par l'exercice. Je crois ce régime excellent pour conserver ma santé et pour me fortifier. Vous devez, ajouta Cambyse, faire observer les mêmes choses à vos soldats. Mais croyez-vous, mon père, répartit Cyrus, qu'il leur reste du temps pour les exercices ? Il faut bien, reprit Cambyse, qu'ils en trouvent, puisque c'est une obligation indispensable. Une armée bien tenue doit toujours être occupée, soit à faire quelque tort à l'ennemi, soit à se procurer quelque avantage. Car s'il est malaisé de faire vivre dans l'oisiveté un homme seul, et plus encore toute une famille ; rien ne doit être plus difficile que de faire subsister dans l'inaction une armée composée d'un nombre infini de bouches, et qui entre ordinairement en campagne avec très peu de

vivres , qu'elle voit même bientôt épuisés , faute d'économie.

Ainsi donc , mon père , reprit Cyrus , selon vous un général qui manque d'activité ne vaut pas mieux qu'un laboureur paresseux. J'espère qu'on ne me reprochera pas ce défaut : j'ose vous promettre que je saurai remplir , à moins que quelque dieu ne s'y oppose , ces deux grandes fonctions d'un général , approvisionner l'armée et y maintenir la santé. A l'égard des manœuvres militaires , je pense que , pour y former les soldats et les trouver tout exercés dans l'occasion , il seroit à propos d'établir des jeux où l'on proposeroit des prix pour les vainqueurs. Cela est bien pensé , mon fils , dit Cambyse : si vous suivez ce projet , vos gens seront aussi lestes et auront autant de précision dans leurs mouvements qu'un chœur de danseurs. Des espérances flatteuses , continua Cyrus , seroient , ce me semble , un bon moyen d'exciter l'ardeur des troupes. Oui , mon fils , pourvu que vous ne tombiez pas dans l'inconvénient du chasseur , qui , pour animer ses chiens , les rappelleroit toujours du ton dont il a coutume de leur parler quand il a vu la bête. Les chiens

l'abord obéissent à la voix et s'empressent d'accourir : mais, s'il est souvent arrivé qu'on leur ait parlé à faux, ils finissent par ne pas obéir, lors même qu'on les appelle pour les mettre réellement sur la voie. Il en est de même des espérances : un homme qui auroit souvent été trompé par de fausses promesses ne mériteroit pas qu'on se fiât à celles même qu'il croiroit de bonne foi. Un général, mon fils, ne doit rien avancer dont il ne soit parfaitement sûr : assez d'autres sans lui tiendront des propos hasardés. C'est dans le moment du danger, parcequ'alors il lui importe d'être cru, qu'il doit placer ses harangues et ses encouragements.

Je ne puis, mon père, répondit Cyrus, qu'approuver tout ce que vous dites pour ce qui concerne la discipline ; je me flatte de ne point ignorer l'art de rendre les soldats dociles au commandement : vous m'en avez donné des leçons dès mon enfance, en m'accoutumant à vous obéir. Vous me mîtes ensuite entre les mains de différents maîtres qui me fortifièrent dans cette habitude ; et lorsque je passai dans la classe des adolescents, notre gouverneur prit grand soin de nous y entretenir. Je sais

d'ailleurs que la plupart des lois paroissent n'avoir été faites que pour enseigner à commander et à obéir. Après bien des réflexions sur cette matière, j'ai pensé qu'il n'y avoit point de secret plus efficace pour assurer la subordination que de louer et de récompenser l'obéissance ; de punir, au contraire, et de noter d'infamie ceux qui y manquent. Avec ce secret, dit Cambyse, on n'obtient qu'une obéissance forcée : si vous voulez, mon fils, que celle de vos soldats soit volontaire, ce qui vaut infiniment mieux, vous y parviendrez par une voie plus courte. Les hommes se soumettent avec plaisir à celui qu'ils ont lieu de croire plus éclairé sur leurs intérêts qu'ils ne le sont eux-mêmes. Entre autres exemples, voyez avec quel empressement les malades appellent le médecin pour avoir son avis sur ce qu'ils doivent faire, et comme dans un vaisseau tout le monde obéit au pilote ; voyez l'attention d'un voyageur à ne pas s'écarter dans sa route de ceux qu'il croit savoir les chemins mieux que lui. Mais quand les hommes sont persuadés que l'obéissance leur peut être nuisible, les supplices, les récompenses, les dons, ne sauroient les y contraindre. Quel homme voudroit

recevoir un bienfait qui tourneroit à son dommage ?

C'est donc à dire, mon père, que selon vous le meilleur moyen de s'assurer la soumission de ceux à qui on commande seroit de passer dans leur esprit pour être plus sage qu'eux. C'est précisément ce que je veux dire, répondit Cambyse. Mais, ajouta Cyrus, comment peut-on, dans un court espace de temps, donner de soi cette opinion ? Elle s'établira tout naturellement, reprit Cambyse, si votre conduite, dans les diverses circonstances, prouve que vous avez l'intelligence qu'elles exigent : quelques comparaisons vous obligeront d'en convenir. Je suppose qu'il vous prenne envie de vous faire passer pour laboureur expérimenté, ou pour bon homme de cheval, pour avant médecin, ou pour excellent joueur de lûte, enfin pour habile artiste dans un genre quelconque, quoique vous n'ayez aucun des talens que vous affichez. A combien d'artifices faudra-t-il que vous ayez recours pour vous faire la réputation que vous ambitionnez ? En vain vous aposteriez des gens pour vous vanter et en imposer à la multitude, en vain vous auriez les plus beaux instruments de chacun de

ces arts ; vous ne tromperiez personne : la première épreuve mettroit votre imposture à découvert, et vous n'y auriez acquis que le renom d'un homme sottement vain. Comment, me direz-vous, s'acquiert ce fonds de connoissance dont on peut avoir dans la suite occasion de faire usage ? c'est en étudiant tout ce qui est à la portée de l'esprit humain, de la même manière que vous avez étudié la tactique, et en consultant les dieux, par l'organe des devins, sur les choses qu'il n'est pas donné à l'homme de savoir, ou qui sont au-dessus de sa prévoyance. Du reste, mon fils, prenez toujours le parti que vous jugerez le meilleur, suivant les conjonctures ; la prudence vous prescrit cette conduite. Si vous me demandez, continua Cambyse, comment on se fait aimer des gens qu'on a sous ses ordres, article en effet de grande conséquence, eh bien, mon fils, rappelez-vous comment on se fait aimer de ses amis, et pratiquez la même méthode ; il ne s'agit que de les servir dans toutes les occasions. Je sais qu'on ne peut pas faire à cet égard tout ce qu'on voudroit, alors on y supplée par des témoignages de l'intérêt qu'on prend à ce qui les touche ; on se réjouit avec

eux du bien qui leur arrive ; on s'afflige du malheur qu'ils éprouvent ; on est empressé à les secourir dans leur infortune ; on leur montre une tendre inquiétude sur les périls dont ils sont menacés, et on s'occupe du soin de les en garantir : c'est là le service le plus essentiel que vous leur puissiez rendre.

Dans le cours des expéditions, mon fils, un général a de plus un autre moyen de s'attacher ses soldats et de s'en faire aimer. Qu'ils le voient supporter avec plus de courage qu'eux tous l'ardeur du soleil pendant l'été, et la rigueur du froid pendant l'hiver ; qu'ils le voient partager avec eux le travail et la fatigue ; leur attachement, leur amour lui sont assurés. Ainsi, mon père, dit Cyrus, vous prétendez qu'un des devoirs du général est de supporter plus courageusement que ses soldats les différentes espèces de fatigue. Oui, sans doute, repartit Cambyse : cependant ne vous alarmez pas. Sachez, mon fils, que les mêmes travaux n'affectent pas également des corps qu'on peut supposer d'égale force, celui du général et celui du soldat : ils sont bien adoucis pour le général, par l'honneur qui lui en revient, par l'idée que tous les yeux

sont fixés sur lui , et par la certitude que rien de ce qu'il va faire n'échappera (*).

(*) Cicéron rapporte que Scipion l'Africain , qui avoit toujours Xénophon entre les mains , préféroit à toutes les maximes répandues dans ses ouvrages ce trait de la Cyropédie.

NOTA. Nous nous sommes permis de supprimer, à la fin de ce livre , quelques pages , purement remplies de détails militaires sur la position des armées de Cyrus, et qui nous ont paru nuire à l'intérêt de son histoire ; nous en avons usé de même dans plusieurs autres endroits de ce chef-d'œuvre : quelquefois nous avons aussi abrégé les discours que Xénophon place dans la bouche des acteurs qu'il met en scène, lorsqu'ils contenaient des répétitions nuisibles à la marche du récit. Nous espérons que nos lectrices nous en sauront gré , et que nos lecteurs nous pardonneront cette petite infidélité en faveur du desir que nous avons de plaire aux personnes à qui notre Bibliothèque est principalement destinée.

LIVRE SECOND.

C'EST ainsi qu'ils s'entretinrent dans la route, jusqu'à leur arrivée aux frontières de la Perse. Alors, apercevant sur la droite un aigle qui voloit devant eux, ils prièrent les dieux et les héros protecteurs de leur patrie de les assister dans leur voyage, et sortirent de la Perse. Dès qu'ils eurent mis le pied sur les terres des Mèdes, ils implorèrent la bienveillance des dieux du pays, et se firent les plus tendres adieux. Cambyse reprit le chemin de ses états : Cyrus s'avança dans la Médie pour aller joindre Cyaxare.

Lorsqu'il fut arrivé à la cour de son oncle, aussitôt après les premiers embrassements, Cyaxare lui demanda si l'armée qu'il amenoit étoit considérable. Elle est, répondit Cyrus, de trente mille hommes, qui ont déjà servi sous vos drapeaux à votre solde, et d'un certain nombre d'Homotimes qui n'ont jamais quitté la Perse. Ce nombre, dit Cyaxare, de combien est-il ? Si vous les comptez, répliqua Cyrus, vous ne serez pas content ; mais vous

le serez, si vous considérez qu'une poignée de ces Homotimes vaut mieux qu'une multitude de Perses d'une autre classe. D'ailleurs, est-il bien certain que vous ayez besoin de ce secours? Ne vous êtes-vous pas alarmé mal-à-propos, et sans être sûr que les ennemis approchent? Non, par Jupiter, reprit Cyaxare; ils viennent avec une armée formidable. Comment le savez-vous? repartit Cyrus. — Par le récit unanime, à quelques circonstances près, de plusieurs Mèdes qui arrivent du côté de l'Assyrie. Il en faudra donc venir aux mains? ajouta Cyrus. — Nous ne pourrons nous en dispenser. Eh pourquoi, reprit Cyrus, n'avez-vous pas commencé par m'instruire de l'état de leurs forces, puisque vous les connoissez, afin que, les comparant aux nôtres, nous pussions délibérer sur les moyens de combattre avec avantage? Écoutez, repartit Cyaxare : Crésus, roi de Lydie, est, dit-on, accompagné de dix mille cavaliers et de plus de quarante mille, soit archers, soit fantassins, légèrement armés. Artamas, roi de la grande Phrygie, amène avec lui huit mille cavaliers et environ quarante mille hommes de pied, armés, les uns de piques,

les autres à la légère. Aribée, roi de Cappadoce, a pour le moins six mille hommes de cavalerie et à-peu-près trente mille fantassins, tant archers que soldats légèrement armés. L'Arabe Maragdas est suivi d'environ dix mille cavaliers, de cent chars et d'une grosse troupe de frondeurs. J'ignore encore si les Grecs asiatiques se réunissent à nos ennemis; mais ceux qui habitent la Phrygie sur les bords de l'Hellespont doivent, dit-on, se joindre à Gabée, qui a rassemblé dans les plaines du Caystre six mille hommes de cavalerie et dix mille d'infanterie légère. Pour les Cariens, les Ciliciens et les Paphlagoniens, on dit qu'ils ont refusé d'entrer dans la ligue, quoiqu'on les y ait invités. Quant au monarque assyrien, qui commande à Babylone et au reste de l'Assyrie, je pense qu'il aura environ vingt mille cavaliers, deux cents chars, et une multitude innombrable de gens de pied : c'est sa coutume quand il vient attaquer nos frontières. L'armée ennemie, reprit Cyrus, sera donc composée, à-peu-près, de soixante mille hommes de cavalerie, et de deux cent mille fantassins ou archers. Voyons présent quelles sont vos forces. La cavalerie

mède, répondit Cyaxare, est de plus de dix mille hommes ; l'infanterie et les archers en formeront environ soixante mille : les Arméniens, nos voisins, nous fourniront quatre mille cavaliers et vingt mille hommes de pied. Nos ennemis, repartit Cyrus, auront donc au moins deux tiers de cavalerie et moitié plus d'infanterie que nous. Comptez-vous pour rien, dit Cyaxare, les Perses que vous amenez ? Nous examinerons dans un autre moment, répliqua Cyrus, s'il est nécessaire d'augmenter le nombre de nos soldats : maintenant, je vous prie de m'apprendre quelle est la façon de combattre de chacun de ces peuples. Ils ont tous à-peu-près la même, répondit Cyaxare : leurs troupes, comme les nôtres, sont composées d'archers et d'autres gens de trait. Avec ces armes, reprit Cyrus, on ne peut combattre que de loin. Cela est vrai, dit Cyaxare. Ainsi, ajouta Cyrus, la victoire sera du côté de l'armée la plus nombreuse, car celle qui l'est le moins, accablée d'une multitude de traits, doit être la plus promptement détruite. Dans ce cas, dit Cyaxare, que peut-on faire de mieux que d'envoyer en Perse demander un nouveau renfort,

représentant que si les Mèdes sont battus, les Perses seront bientôt attaqués ? Sachez, répondit Cyrus, que, quand la nation entière viendrait à votre secours, nous ne serions pas encore supérieurs en nombre. Imaginez-vous un meilleur moyen ? repartit Cyaxare. Si j'étois à votre place, dit Cyrus, je ferois fabriquer, pour tous les Perses qui me suivent, des armes pareilles à celles des Homotimes : ces armes sont une cuirasse qui couvrent la poitrine, un bouclier qu'on porte à la main gauche, et une hache ou une épée qu'on porte à la droite. Moyennant cette précaution, nos soldats iront en avant avec plus de confiance, et l'ennemi sentira qu'il est plus sûr pour lui de fuir que de nous résister. Je m'engage à charger, avec les troupes perses, ceux qui tiendront ferme : ayez seulement soin avec votre cavalerie d'empêcher que les fuyards ne s'échappent ou ne reviennent au combat. Cyaxare, ayant approuvé ce projet, fit travailler sans relâche aux armes que Cyrus demandoit, et ne songea plus à ramasser de nouveaux soldats. Elles étoient presque achevées quand les Homotimes arrivèrent à la tête de l'armée perse. Aussitôt Cyrus les rassembla,

et leur tint ce discours : « Mes amis, en considérant que l'espèce de vos armes, bien assortie à votre valeur, va vous porter à voir de près l'ennemi, tandis que celles de vos soldats ne sont propres qu'à combattre de loin, j'ai craint qu'il ne vous arrivât quelque malheur, si votre petite troupe se trouvoit avoir affaire, sans être soutenue, à un corps plus nombreux. Comme les Perses que vous amenez sont robustes, je leur ai fait préparer des armes semblables aux nôtres. C'est à nous de les encourager à bien faire : car il ne suffit pas à un chef d'être brave de sa personne ; il doit s'efforcer de rendre aussi braves qu'il est possible ceux qu'il commande. » Ainsi parla Cyrus.

Les Homotimes apprirent avec joie qu'ils seroient secondés par un plus grand nombre de combattants ; et l'un d'entre eux prenant la parole : « On sera peut être surpris, dit-il, que je conseille à Cyrus de parler lui-même aux Perses qui doivent combattre à nos côtés, lorsqu'ils viendront prendre leurs nouvelles armes ; mais je suis persuadé que les discours de celui qui a le pouvoir de récompenser et de punir agissent toujours plus puis :

amment sur les esprits. Tel est l'ascendant de l'autorité, qu'on est plus touché d'obtenir de son supérieur un don médiocre, qu'on ne seroit d'en recevoir un plus considérable de la part de son égal. Je pense donc que les discours de Cyrus feront plus d'impression que les nôtres, et que les Perses nouvellement élevés au rang des Homotimes par leur général, fils de leur roi, s'y croiront plus solidement établis que s'ils le tenoient de nous. Cependant nous ne devons rien négliger de ce qui dépend de nous pour animer leur courage, puisqu'en l'augmentant nous travaillons pour nos propres intérêts. »

Alors Cyrus ayant fait apporter les armes et assembler l'armée, « Camarades, dit-il, nous sommes tous nés dans le même pays ; nous y avez été élevés avec nous : vos corps sont donc pas moins robustes que les nôtres, et vos ames ne doivent pas être moins courageuses. Il est vrai que dans notre commune patrie vous ne jouissiez pas des mêmes prérogatives que nous : non que nous eussions refusé de vous y associer ; mais la nécessité d'assurer votre subsistance par le travail vous en excluait. Cette subsistance est aujour-

d'hui bien assurée : j'aurai soin , avec l'aide des dieux, de pourvoir à vos besoins. Il ne tient qu'à vous, quoique vous nous soyez inférieurs à quelques égards, de prendre des armes semblables aux nôtres, et de partager nos dangers, notre gloire et nos succès, si nous réussissons. Vous avez été d'abord instruits comme nous à tirer de l'arc et à lancer le javelot ; mais, moins exercés que nous, qui avons plus de loisir, il n'est pas étonnant que vous fussiez moins adroits. Avec l'armure qu'on vous donne aujourd'hui, nous n'aurons plus d'avantage sur vous. En quoi donc pourroit-il y avoir de la différence entre nous ? Sans doute, ce ne sera pas du côté de la valeur : sur ce point vous saurez bien nous égaler. Avez-vous, en effet, moins de raisons que nous de desirer la victoire et d'en recueillir les fruits ? Êtes-vous moins intéressés à vous procurer cette supériorité qui met dans la main des vainqueurs toutes les possessions des vaincus ? Vous m'avez entendu : vous voyez les armes ; prenez-les, si elles vous conviennent ; et allez vous faire inscrire au même rang que nous chez vos capitaines. Que ceux qui aiment mieux rester dans la

asse des mercenaires , gardent les armes propres à cet état. » Quand Cyrus eut cessé de parler , les Perses , convaincus que , s'ils n'acceptoient pas des offres qui les égaloient aux Homotimes , ils mériteroient d'être malheureux toute leur vie , se firent tous inscrire , et prirent les armes qui leur étoient offertes. Les ennemis ne paroissant point encore , quoiqu'on ne cessât de dire qu'ils approchoient , Cyrus mit ce temps à profit pour exercer ses soldats , les endurcir à la fatigue , les former à la tactique , et sur-tout échauffer leur courage. Il commença par demander à Mithaxare des valets , qu'il chargea de fournir aux soldats ce qui seroit nécessaire à chacun d'eux ; afin que , déchargés de tout soin , ils n'eussent qu'à s'occuper de la guerre. Il étoit persuadé que , pour exceller dans un art , il faut y donner toute son application , sans la partager entre plusieurs objets. Par cette raison , il crut devoir interdire aux Perses l'exercice de l'arc et du javelot , et voulut qu'ils se servissent uniquement de l'épée , du bouclier et de la cuirasse. Il les mettoit ainsi dans la nécessité de combattre de près , ou d'avouer qu'ils n'étoient pas dignes du métier qu'ils faisoient ; avec

humiliant pour des hommes qui savent que la solde qu'on leur paye est le prix du sang qu'ils doivent répandre.

Comme la réflexion lui avoit appris qu'en toutes choses l'émulation est pour les hommes un puissant aiguillon , afin d'exciter ses troupes à se fortifier dans les diverses parties de la discipline , il proposa des prix , et régla ce qui devoit être observé pour les mériter. On exigeoit du simple soldat qu'il fût soumis aux chefs , actif au travail , intrépide sans témérité , adroit , intelligent , curieux d'avoir de belles armes , et sur tous ces points avide de louange. Les officiers , tous suivant leur grade , étoient tenus de bien remplir les fonctions de leur charge , de veiller sur leurs subordonnés , et de faire en sorte que ceux-ci maintinssent leurs inférieurs dans le devoir.

Les récompenses étoient proportionnées au rang qu'on tenoit dans l'armée , et chacun dans son ordre pouvoit acquérir un grade supérieur. Pour ceux qui se seroient singulièrement distingués , Cyrus leur donnoit encore de plus hautes espérances , si dans la suite la fortune lui étoit favorable. Il établit pareillement des

prix d'émulation, mais d'un genre différent, pour les compagnies entières.

Quant à la manière de camper, il régla le nombre des tentes sur celui des capitaines, et voulut qu'elles fussent assez grandes pour contenir les cent hommes dont chaque compagnie étoit composée. Il espéroit tirer de cet arrangement différents avantages pour un jour d'action. D'abord, comme les soldats seroient à portée de voir que la nourriture étoit la même pour tous, si quelques uns se portoient moins vigoureusement contre l'ennemi, ils ne pourroient alléguer pour prétexte qu'ils étoient moins bien traités que les autres : comme ils se connoitroient tous, chacun d'eux craindrait les yeux de ses camarades, et ne voudroit pas se déshonorer en leur présence. Quand on n'est pas connu, on se permet aisément de faire le mal, de même que quand on croit n'être pas vu. Ils contracteroient d'ailleurs l'habitude de garder exactement leur rang par l'attention que devoient avoir le capitaine et les autres officiers de faire observer à leur troupe le même ordre dans la tente qu'elle observoit dans la marche. Cyrus jugeoit cette

précaution nécessaire, soit pour prévenir la confusion, soit pour y remédier promptement. En effet, on assemble sans peine des pierres ou des pièces de bois destinées pour un bâtiment, quoique dispersées çà et là, pourvu que certaines marques désignent la place que chacune doit occuper. Enfin, il pensoit que des hommes accoutumés à vivre ensemble ne se quitteroient pas volontiers : il avoit remarqué que les animaux nourris dans le même lieu paroissent s'attrister lorsqu'on les sépare.

Il vouloit que ses troupes ne prissent jamais leur repas, le dîner ou le souper, qu'elles ne se fussent fatiguées jusqu'à suer. Dans cette vue, tantôt il les faisoit chasser à outrance, tantôt il imaginoit quelques jeux non moins violents ; quelquefois il leur imposoit des travaux extraordinaires d'où ils ne revenoient que trempés de sueur. Il prétendoit par-là les disposer à manger avec plus d'appétit, et les rendre plus sains et plus robustes. Il comptoit aussi que, travaillant toujours ensemble, ils en seroient d'un commerce plus doux, et moins querelleurs ; de même qu'on voit les chevaux vivre en paix avec leurs compagnons

le travail. A quoi il faut ajouter que des soldats qui savent que leurs camarades ont été instruits comme eux, et formés aux mêmes exercices, doivent marcher à l'ennemi avec plus de confiance.

Cyrus avoit eu soin que sa tente fût assez vaste pour contenir tous ceux qu'il jugeoit à propos d'admettre à sa table : il y invitoit le plus ordinairement les officiers, tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant les circonstances, quelquefois aussi les simples soldats, quelquefois une compagnie entière. En un mot, tous ceux qu'il voyoit se comporter de manière à servir de modèle aux autres avoient droit à la même distinction. Il vouloit qu'à sa table tous fussent traités comme lui. Il n'excluoit pas même les gens destinés au service de l'armée ; ils avoient une égale part aux distributions. Ces gens-là, disoit-il, ne méritent pas moins de considération que des hérauts ou des ambassadeurs : il faut qu'ils soient fidèles, instruits des détails militaires, intelligents, adroits, actifs, intrépides ; enfin, qu'à toutes les qualités qui forment un brave homme, ils joignent cette bonne volonté qui fait qu'on ne dédaigne aucune commission, et qu'on

est toujours prêt à exécuter l'ordre du général.

Lorsque Cyrus réunissoit ses officiers dans sa tente, il avoit soin que la conversation fût à-la-fois agréable et instructive. Un jour il leur proposa cette question : Pensez-vous, mes amis, que l'éducation que nous avons reçue dans notre jeunesse nous donne quelque supériorité sur les autres Perses, ou que la différence d'éducation n'en mette aucune entre eux et nous, soit pour la société, soit pour la guerre ? A l'égard de la guerre, répondit Hystaspe, je ne sais pas encore comment ils s'y comporteront ; mais pour la société, je sais que plusieurs paroissent de mauvaise humeur et difficiles à vivre. Dernièrement, continuait-il, Cyaxare ayant envoyé à toutes nos compagnies une certaine quantité de viandes, il en fut distribué à chacun trois portions au moins. Le cuisinier avoit commencé par moi le premier service : lorsqu'il apporta le second, je lui ordonnai de commencer par la queue et de servir en sens contraire. Dans ce moment, un soldat du milieu du cercle s'écria qu'il n'y auroit point d'égalité dans la distribution, si on ne la commençoit jamais par le

entre. Je fus fâché d'apprendre par ce propos qu'il paroissoit y avoir réellement de l'inégalité : j'invitai ce soldat à venir se placer auprès de moi : il y vint d'un air fort grave. Bientôt on nous présenta les portions : comme nous nous trouvions les derniers, il ne restoit que les plus petites. Le soldat ne put contenir sa douleur : Fortune ennemie, dit-il, pourquoi m'a-t-on appelé à cette place ! Soyez tranquille, repris-je, on va recommencer par vous, et vous aurez la plus grosse part. Le cuisinier ayant apporté le troisième service, qui devoit être le dernier, le soldat prit après moi sa portion, puis celui qui le suivoit : alors mon homme, s'imaginant que le morceau de son voisin étoit plus fort que le sien, le rejeta pour en choisir un autre. Mais le cuisinier, qui crut que c'étoit un refus absolu, continua son service sans lui laisser le temps de remettre la main au plat. Ce nouveau malheur fit une telle impression sur lui, il fut si courroucé, en songeant qu'il avoit laissé emporter le morceau dont il étoit le maître, que dans l'excès de sa colère et de son trouble il renversa la cuve qui lui restoit sans viande.

Après ce récit qui divertit beaucoup l'as-

semblée, un autre capitaine prenant la parole : Il paroît, dit-il à Cyrus, que Hystaspe s'étoit adressé à un homme de bien mauvaise humeur ; pour moi, voici ce qui m'est arrivé : Lorsque, après nous avoir enseigné les évolutions militaires, vous nous ordonnâtes d'exercer nos compagnies conformément à vos leçons, je commençai, à l'exemple de mes camarades, par dresser une seule escouade. Je plaçai le chef à la tête, ensuite un jeune soldat, puis les autres dans l'ordre que je jugeai convenable. Quand ils furent arrangés, je me postai vis-à-vis d'eux, et fixant mes regards sur toute la troupe, dès que je crus qu'il en étoit temps, je leur commandai d'avancer. Alors le jeune soldat dépassa le chef d'escouade et se trouva à la tête. Que faites-vous, lui dis-je ? J'avance, répondit-il, comme vous l'avez ordonné. Ce n'étoit pas à vous seul, repartis-je, mais à toute la troupe que l'ordre s'adressoit. A ces mots, se tournant vers ses camarades, N'entendez-vous pas, leur dit-il, qu'on nous commande à tous d'avancer ? Sur-le-champ tous marchent vers moi, et laissent leur chef derrière eux. Celui-ci les rappelle en vain à leur rang ; ils le trouvent mauvais :

Auquel donc, s'écrient-ils, devons-nous obéir; l'un ordonne d'avancer, l'autre le défend? J'eus assez de patience pour ne me point fâcher. Je remis mes gens en ordre, et tâchai de leur faire entendre qu'il ne falloit point se mettre en mouvement que celui qui étoit devant ne commençât à marcher; mais que chacun devoit être attentif à suivre celui qui le précédait. Dans ce temps-là même, quelqu'un qui partoît pour la Perse me vint demander une lettre que j'y voulois envoyer. J'appelai le chef d'escouade qui savoit où je l'avois mise, et je lui dis d'aller promptement la chercher : il part en courant. Mon jeune homme court après lui avec son épée et sa cuirasse : les autres, à son exemple, en font autant; et je vois arriver ma lettre accompagnée de toute l'escouade. Telle est, continua-t-il, l'exactitude de mes soldats à observer la discipline que vous leur avez prescrite. Tandis que tout le monde rioit de la pompeuse escorte de la lettre, Grands dieux! s'écria Cyrus, quels camarades nous avons là! Il en coûte si peu pour s'en faire aimer, qu'il suffit de leur donner un modique repas pour être assuré de l'attachement de la plupart d'entre eux. Quelques uns

même sont tellement disposés à obéir, qu'ils exécutent un ordre avant de l'avoir reçu : je doute qu'on puisse désirer de meilleurs soldats. Lorsqu'il eut fait ainsi leur éloge en plaisantant, un capitaine nommé Aglaïtadas, homme de mœurs austères, qui étoit présent, lui adressant la parole : Croyez-vous, seigneur, que tout ce qu'ils viennent de nous conter soit vrai ? Quel intérêt, dit Cyrus, auroient-ils à mentir ? L'intérêt de faire rire, ajouta le capitaine ; à quoi il faut joindre la vanité de se faire valoir par leurs contes. Ménagez un peu les termes, reprit Cyrus ; vous abusez de celui de vanité : réservez-le pour les gens qui veulent paroître, ou plus riches, ou plus braves qu'ils ne sont en effet, et pour ceux qui promettent avec ostentation au-delà de ce qu'ils peuvent tenir, sur-tout si on a lieu de les soupçonner les uns et les autres de quelque vue intéressée : ce sont là vraiment des hommes vains. Mais celui qui cherche à divertir la société où il se trouve, sans en attendre aucun profit, sans offenser aucune des personnes présentes, sans blesser qui que ce soit, pourquoi ne le regarderoit-on pas plutôt comme un homme aimable et de bonne com-

pagnie, que comme un homme avantageux?

Cyrus prenoit ainsi la défense de ceux qui avoient égayé ses convives. Le capitaine qui venoit de raconter l'aventure de la lettre escortée, apostrophant Aglaïtadas : Sans doute, lui dit-il, si nous avions cherché à vous faire pleurer, à l'exemple de certains personnages, qui, par des vers touchants ou des histoires lamentables faites à plaisir, s'efforcent d'arracher des larmes, vous nous auriez traités fort durement, puisque vous nous faites un crime d'avoir essayé de vous faire rire par des plaisanteries qui avoient pour objet, vous le savez vous-même, de vous divertir très innocemment. Ai-je tort, répondit Aglaïtadas? Apprenez qu'on sert moins bien les gens qu'on aime en les faisant rire qu'en les faisant pleurer : vous en conviendriez, si vous jugiez sainement des choses. Un père ne forme ses enfants à la vertu, un maître n'enseigne les sciences à ses disciples, qu'en leur faisant verser des larmes. Et n'en fait-on pas verser de même aux citoyens, pour les contraindre d'obéir aux lois qui leur ordonnent d'être justes? Pourrez-vous dire que le talent d'exciter le rire soit capable de rendre les corps plus robustes et

les ames plus propres à l'administration des affaires domestiques, ou au gouvernement de l'état ? Aglaïtadas, dit alors Hystaspe, si vous m'en croyez, vous distribuerez hardiment à nos ennemis ce bien précieux dont vous faites tant de cas, et vous essaieriez de les faire pleurer tout à leur aise ; mais ce ris que vous estimez si peu, vous le garderez pour nous et pour nos amis. Vous devez en avoir une ample provision, car vous ne l'avez pas épuisé par l'usage ; et je doute que vous en ayez jamais usé volontairement, même en faveur de vos amis ou de vos hôtes : ainsi vous n'avez aucun prétexte qui vous dispense de nous en faire part. Prétendez-vous, Hystaspe, répondit Aglaïtadas, tirer de moi de quoi vous faire rire ? Ce seroit une grande folie, repartit l'officier qui avoit raconté l'histoire de la lettre, on en tireroit plutôt du feu. A ce propos, tous ceux qui connoissoient le caractère d'Aglaïtadas se mirent à rire ; et lui-même il laissa échapper un souris. Cyrus, voyant qu'il se déridoit, dit à l'officier : Vous avez tort de forcer à rire un homme aussi sérieux, et aussi ennemi du ris que l'est Aglaïtadas ; c'est vouloir le pervertir.

Cette conversation finie, Chrysante prit la parole : Seigneur, dit-il, et vous qui êtes présents, je fais une réflexion que je vais vous communiquer. Certainement les Perses que nous avons amenés ne sont pas tous d'une égale valeur : cependant, si la fortune nous favorise, tous voudront avoir une part égale au butin ; et il seroit, à mon avis, de la dernière injustice d'accorder indifféremment au brave homme et au lâche les mêmes récompenses. Eh bien ! mes amis, dit Cyrus jurant par les dieux, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en parler à l'armée et de prendre son avis : elle décidera lequel lui paroît plus expédient, si le ciel seconde notre entreprise, ou de traiter également tous les soldats, ou de régler les récompenses sur le mérite des actions. Pourquoi, reprit Chrysante, s'en rapporter à la décision de l'armée, et ne pas déclarer simplement votre volonté ? Seul, et de votre propre mouvement, vous avez établi des prix pour exciter l'émulation, et vous les avez distribués sans consulter personne. C'est tout autre chose, répliqua Cyrus. Je présume que les soldats regarderont les fruits de notre expédition comme un bien commun, auquel ils

ont tous un droit égal ; au lieu que me voyant revêtu du commandement général, par le privilège de ma naissance, ils ne peuvent regarder comme une usurpation de ma part le pouvoir que je me suis attribué de disposer des emplois et des grades. Croyez-vous, repartit Chrysante, que les troupes assemblées opinent pour l'inégalité du partage, et soient d'avis que ceux qui se seront distingués aient plus de part aux honneurs et au butin ? Je le crois, répondit Cyrus, et parceque vous tous vous appuierez cet avis, et parceque chacun sentira qu'il seroit honteux de s'opposer à la distinction que méritent ceux qui ont essuyé plus de fatigues et rendu de plus grands services. Je vais plus loin : je crois que les lâches mêmes applaudiront à cette distinction en faveur des plus braves.

C'étoit particulièrement pour les Homotimes que Cyrus desiroit de voir ce règlement approuvé par l'armée : il comptoit que la certitude d'être jugés sur leurs actions, et récompensés suivant leur mérite, ajouteroit encore à leur valeur ; et comme il avoit remarqué que les Homotimes ne craignoient rien tant que d'être confondus, par l'égalité du traitement,

avec les simples soldats, il jugea qu'il étoit à propos de mettre sur-le-champ l'affaire en délibération. Tous ceux qui étoient dans sa tente furent du même avis, et convinrent que quiconque se piquoit de bravoure devoit appuyer l'opinion qui venoit d'être proposée. Sur cela, un des capitaines dit en souriant : Je connois un soldat qui ne manquera pas d'opiner fortement contre l'égalité. Qui est-ce ? demanda quelqu'un. C'est, répondit le capitaine, un soldat de ma compagnie, qui veut en toute occasion avoir plus que ses camarades. Veut-il avoir aussi plus de part au travail ? demanda un autre. Non, vraiment, dit le capitaine ; je reconnois que je m'étois trop avancé : il a la complaisance de souffrir que les autres prennent plus de part que lui, s'ils le veulent, au travail et à la fatigue. Je pense, dit Cyrus, que, pour avoir une bonne armée et bien disciplinée, il faudroit nous défaire de tous ceux qui lui ressembleroient : car la plupart des soldats sont naturellement disposés à suivre l'impression qu'on leur donne ; et on sait que si les gens vertueux tâchent de porter au bien leurs compagnons, les méchants ne font pas moins d'efforts pour les entraîner au mal.

Ceux-ci même, pour l'ordinaire, réussissent plus sûrement à grossir leur parti : le charme des plaisirs, dont la route du vice est semée, séduit la multitude ; tandis que la vertu, qui conduit les hommes par un sentier escarpé, n'a rien qui les attire, sur-tout s'ils sont invités d'ailleurs à suivre une pente plus douce et plus aisée. Si donc parmi nos soldats il s'en trouve qui ne soient que mous et paresseux, je les regarde simplement comme des frelons, qui ne nuisent à leurs camarades qu'en consommant en pure perte une partie des vivres ; mais ceux qui, étant à-la-fois mous au travail et assez impudents pour exiger néanmoins un bon traitement, sont encore capables de corrompre les autres : comme il est possible que leur méchanceté triomphe quelquefois, je n'hésite pas à dire qu'il faut absolument les chasser. N'examinez pas si vous aurez des soldats perses pour recruter vos compagnies. Quand vous avez besoin de chevaux, vous cherchez les meilleurs, sans vous informer s'ils sont de votre pays : choisissez de même, chez les autres nations, les hommes qui vous paroîtront les plus propres à vous bien seconder et à vous faire honneur. L'avan-

tage de cette pratique se prouve aisément par des exemples : un char attelé de chevaux pesants ne peut avoir qu'une marche fort lente ; et la marche sera mal réglée, si les chevaux sont de force inégale. Une maison ne sauroit être bien administrée par de mauvais domestiques ; il seroit moins fâcheux d'en manquer que d'en avoir qui la dérangent. Soyez certains que le renvoi des mauvais sujets produira plus d'un bien : non seulement nous y gagnerons de nous en débarrasser ; mais, de plus, si parmi ceux qui nous resteront il y en a qui commencent à se gâter, il sera plus facile de les corriger. Enfin, la note d'infamie dont les méchants auront été flétris deviendra pour les bons un nouvel encouragement à la vertu. Toute l'assemblée applaudit au discours du général, et il fut résolu qu'on s'y conformeroit.

Cyrus, qui vouloit égayer de nouveau la conversation, s'étant aperçu qu'un chef d'escouade avoit amené avec lui au souper, et faisoit asseoir sur le même lit, un homme que son extrême difformité et le poil dont il étoit couvert rendoient remarquable, lui adressa la parole en l'appelant par son nom : Sambau-

las , lui dit-il , est-ce pour sa beauté qu'à la mode des Grecs vous nous avez amené cet agréable jeune homme qui est à table à côté de vous ? J'avoue franchement , répondit Sambaulas , que j'ai beaucoup de plaisir à le voir et à vivre avec lui. A ces mots , tous les yeux se tournèrent vers le soldat ; et son excessive laideur excita un rire général. Qu'a donc fait cet homme , dit quelqu'un , pour mériter de vous une affection si tendre ? Je vais vous le dire , répliqua Sambaulas : Je ne l'ai jamais appelé , ni le jour ni la nuit , qu'il ne soit arrivé auprès de moi , non à pas lents , mais en courant , et sans jamais alléguer de prétexte pour s'en dispenser : quelque ordre que je lui aie donné , il l'a toujours exécuté avec la plus grande diligence : il m'a formé douze soldats sur son modèle , moins par des paroles que par ses exemples. S'il est tel que vous le dépeignez , dit un des convives , vous devriez le baiser comme on baise ses parents. Il n'en fera rien , repartit le soldat ; il n'aime pas les ouvrages pénibles : s'il me baisoit , il mériterait d'être dispensé de toute espèce d'exercices. On passoit ainsi , dans la tente de Cyrus , des entretiens sérieux aux propos enjoués.

Lorsque la troisième libation fut achevée ,
et qu'on eut imploré l'assistance des dieux ,
tout le monde se retira. Le lendemain le prince
fit assembler l'armée et parla en ces termes :
Mes amis , le moment du combat approche ;
les ennemis s'avancent. Si nous avons l'avan-
tage , la victoire mettra dans nos mains leurs
biens et leurs personnes ; mais si nous sommes
vaincus , car je ne dois pas vous dissimuler
que cela peut arriver , le même sort nous at-
tend : tout ce que nous possédons tombera en
leur puissance. Mettez-vous bien dans l'esprit
qu'une armée , dont tous les soldats sont per-
suadés qu'on ne peut réussir qu'autant que
chacun paiera vaillamment de sa personne ,
ne sauroit manquer d'avoir des succès aussi
prompts que brillants , parceque alors rien
de ce qu'il faut faire n'est omis ou négligé ; au-
lieu que tous les malheurs ensemble vien-
droient fondre sur celle dont chaque soldat
s'imagineroit qu'il y a sans lui assez d'autres
bras pour agir et pour combattre. Tel est l'or-
dre établi par la Divinité : elle asservit à des
maîtres ceux qui ne savent pas se commander
à eux-mêmes les travaux dont la gloire est le
fruit. Que quelqu'un d'entre vous se lève ,

continua Cyrus, et dise hardiment lequel des deux moyens il estime le plus propre à exciter le courage, ou d'accorder des distinctions à ceux qui auront essuyé plus de fatigues et de dangers, ou de distribuer à tous des récompenses égales, sans égard à la différence du mérite. »

Chrysante, l'un des Homotimes, homme d'une taille médiocre, peu vigoureux en apparence, mais sage et prudent, se leva : « Seigneur, dit-il, je ne puis croire qu'en nous proposant de délibérer sur un pareil sujet votre avis soit qu'il faille traiter de la même manière les bons et les mauvais soldats : sans doute vous avez voulu éprouver si quelqu'un d'entre nous ne se trahiroit pas lui-même, en donnant lieu, par le sien, de soupçonner qu'il prétend, sans avoir fait aucune action remarquable, avoir part aux fruits de la valeur des autres. Pour moi, comme je ne suis ni robuste ni agile, je sens bien que, si l'on me juge par le peu que je puis faire, je ne serai dans l'armée, ni le premier, ni le second, ni le millième, pas même peut-être le dix millième ; mais en même temps je suis persuadé que, si ceux de nos camarades qui sont forts et vigou-

ceux font bien leur devoir, j'obtiendrai la portion quelconque de butin que j'aurai méritée. Si au contraire les laches demeurent dans l'inaction, et que ceux qui sont braves et robustes agissent mollement, j'ai tout sujet de craindre d'avoir plus de part que je ne voudrois à toute autre chose qu'au butin. »

Après ce discours de Chrysante, Phéraulase se leva ; c'étoit un Perse de la classe du peuple, mais né avec des sentiments fort au-dessus de sa condition, d'une belle figure, et très agréable au prince, qui l'avoit attaché à sa personne. « Cyrus, dit-il, et vous, Perses, écoutez-moi : puisqu'il n'y a plus de distinction entre nous, que la nourriture est la même pour tous, que nous sommes tous admis à la familiarité du prince, qu'on nous excite tous par les mêmes motifs à bien faire, il n'est pas douteux que tous aussi nous ne puissions disputer de valeur avec un égal avantage. L'obligation d'obéir à nos chefs nous est d'ailleurs commune à tous, et je vois qu'une prompte obéissance est un grand mérite auprès de Cyrus. A l'égard de la bravoure on ne peut pas dire qu'elle soit moins faite pour une classe d'hommes que pour une autre ; elle pare également tous ceux en qui

elle se trouve. Quant à la manière de combattre qu'on nous a prescrite, elle me paroît naturelle à l'homme : chaque animal a la sienne, pour laquelle il n'a point eu d'autre maître que la nature ; le bœuf frappe de la corne, le cheval rue, le chien mord, le sanglier se sert de ses défenses ; ils savent, sans avoir fréquenté aucune école, se préserver de tout ce qui pourroit leur nuire. C'est ainsi que dès mon enfance je savois très bien parer un coup dont je me croyois menacé : au défaut d'autres armes j'opposois mes mains ; personne cependant ne m'avoit montré ce moyen de me défendre, et j'avois même été quelquefois puni pour l'avoir employé. Si j'apercevois une épée, aussitôt je m'en saisissois : la nature seule m'avoit indiqué par où il la falloir prendre ; car, loin de me l'enseigner, on me défendoit d'y toucher. En cela, comme en plusieurs autres choses, un instinct impérieux me forçoit souvent d'agir contre les ordres de mon père et de ma mère. Si je croyois n'être point vu, je frappois à grands coups d'épée tout ce qui se rencontroit sous ma main ; et cette action non seulement m'étoit aussi naturelle que de marcher et de courir, mais devenoit pour moi un

divertissement. Enfin, puisque avec nos nouvelles armes il faut pour combattre moins d'art que de courage, je ne vois pas pourquoi nous craindrions de le disputer aux Homotimes. Les mêmes récompenses sont destinées à notre valeur, et nous avons beaucoup moins à perdre qu'eux : ils risquent une vie honorable et commode ; nous exposons nous autres une vie laborieuse, obscure, et par conséquent plus onéreuse qu'agréable. Par un motif plus puissant encore je ne redoute point cette concurrence : nous aurons un juge incorruptible et sans passion, Cyrus, à qui, j'en jure par les dieux, les braves gens sont aussi chers que lui-même, et qui sent plus de plaisir à donner ce qu'il possède qu'à le garder pour en jouir. Je sais que les Homotimes se glorifient beaucoup d'avoir été élevés à supporter la faim, la soif, le froid : à la bonne heure. Mais ignorent-ils que nous y avons été formés comme eux et par un maître plus absolu que le leur, la nécessité, qui a su, plus efficacement qu'aucun autre, nous apprendre à souffrir les privations ? A la vérité ils ont été accoutumés à s'exercer couverts de leurs armes ; mais personne n'ignore combien l'art les a rendues lé-

gères : et nous, chers camarades, nous avons été souvent obligés de marcher, même de courir, en portant des charges énormes ; de sorte qu'aujourd'hui ces mêmes armes me semblent plutôt des ailes qu'un fardeau. J'entre donc avec confiance dans la carrière ; et tel que je suis, seigneur, je vous promets de ne prétendre d'autre récompense que celle que mes actions auront méritée. Pour vous, ajouta-t-il, qui êtes, ainsi que moi, de l'ordre du peuple, je vous exhorte à soutenir de toutes vos forces le défi que nous offrons à ces Homotimes élevés avec tant de soin ; ils ne peuvent se dispenser de l'accepter. » Lorsque Phéraulais eut cessé de parler, plusieurs Perses se levèrent pour témoigner qu'ils se rangeoient à son avis, qui étoit aussi celui de Chrysante : sur quoi il fut décidé que chacun seroit récompensé selon le mérite de ses actions, et que le général en seroit le juge : c'est ainsi que les choses furent réglées.

Quelque temps après, Cyrus, s'étant trouvé témoin d'une manœuvre singulière qu'un capitaine faisoit exécuter à sa compagnie, pour montrer qu'il en étoit satisfait l'invita lui et sa troupe : cette faveur excita l'émulation de tous

es camarades du capitaine, qui s'empresse-
rent de l'inviter à souper.

Un jour que Cyrus avoit fait mettre l'armée
sous les armes pour la passer en revue et la
voir manœuvrer, un envoyé de Cyaxare vint
lui apprendre qu'il étoit arrivé des ambassa-
leurs du roi des Indes, et lui apporta l'ordre
de se rendre incessamment auprès de son on-
cle. Je suis chargé, ajouta l'envoyé, de vous
remettre de très beaux vêtements de la part
du roi ; il desire que vous paroissiez dans la
plus grande magnificence aux yeux des In-
diens, qui ne manqueront pas de faire atten-
tion à votre ajustement. Cyrus ordonna sur-
le-champ au premier capitaine de se mettre
à la tête de sa compagnie, et de la ranger sur
une seule file à la droite de l'armée, lui recom-
mandant de faire passer cet ordre au second
capitaine, en sorte qu'il parvînt sucessivement
jusqu'au dernier. L'ordre fut donné et exécuté
avec une telle diligence qu'en un instant l'ar-
mée se trouva disposée sur trois cents de front,
suivant le nombre des capitaines, et sur cent
de hauteur. Cette disposition faite, Cyrus se
mit à la tête, ordonna qu'on le suivît, et partit
en doublant le pas. Mais bientôt, remarquant

que le chemin qui conduisoit au palais étoit trop étroit pour trois cents hommes de front, il commanda aux dix premières compagnies, qui formoient un corps de mille hommes, de le suivre dans l'ordre où elles se trouvoient, et au reste de l'armée de les suivre de même, sur dix de front, sans déranger les files ; ce qui fut sur-le-champ exécuté. Cyrus se rendit alors auprès de Cyaxare avec son habillement perse, sans aucun mélange de luxe étranger. Si le roi fut bien aise de le voir arriver avec tant de diligence, ce ne fut pas sans chagrin qu'il le vit si grossièrement vêtu. A quoi pensez-vous, lui dit-il, de vous montrer en cet état devant les Indiens ? Je desirois que vous parussiez dans le plus grand éclat : je comptois me faire honneur de la magnificence de mon neveu. Croyez-vous, seigneur, répondit Cyrus, qu'en vous obéissant lentement et arrivant ici vêtu de pourpre, paré de colliers et de bracelets, je vous eusse fait plus d'honneur qu'en me rendant sans délai à vos ordres et vous amenant une armée aussi bien disciplinée que nombreuse ? Ma promptitude à vous obéir, la soumission de mes soldats, la sueur qui coule de mon front vous honorent, ce me semble, bien

l'avantage, et sont pour moi la plus riche des parures. Le roi sentit la justesse de cette réponse, et ordonna qu'on introduisît les ambassadeurs.

Lorsqu'ils furent entrés, « Nous venons, dirent-ils, de la part du roi des Indes, pour vous demander quel est le sujet de la guerre entre vous et les Assyriens. Nous sommes chargés d'aller, quand nous aurons reçu votre réponse, faire la même question au roi d'Assyrie : enfin, nous avons ordre de vous déclarer, à l'un et à l'autre, que le roi notre maître prendra le parti de celui des deux dont la cause, après un mûr examen, lui aura paru la plus juste. » Voici ce que j'ai à vous dire, répondit Cyaxare : Nous n'avons fait aucun tort au roi d'Assyrie : allez vers lui et sachez quelles sont ses prétentions. Seigneur, dit Cyrus, me sera-t-il permis d'ajouter un mot ? Parlez, répliqua Cyaxare. Dites à votre maître, continua Cyrus, si toutefois Cyaxare l'approuve, que nous le prendrons lui-même pour arbitre, dans le cas où le roi d'Assyrie se plaindrait d'avoir reçu de nous quelque offense. Après cette réponse, les ambassadeurs se retirèrent.

Quand ils furent sortis , Cyrus tint ce discours à Cyaxare : En quittant la Perse pour me rendre auprès de vous , je n'emportai pas avec moi beaucoup d'argent ; il m'en reste aujourd'hui très peu : la plus grande partie a été dépensée pour mes soldats. Cela vous surprend. N'ai-je pas soin , me direz-vous , de fournir à leur subsistance ? J'en conviens : aussi , cet argent a-t-il été uniquement employé en gratifications extraordinaires pour ceux qui m'ont paru en mériter. Je pense que , dans toute espèce d'entreprise , on s'assure plus efficacement du zèle de ceux qui doivent y concourir , en les flattant , ou en leur faisant du bien , qu'en les chagrinant , ou en les traitant durement. C'est , ce me semble , particulièrement à la guerre qu'on doit user des moyens de douceur et de bienfaisance , si on veut exciter l'ardeur des troupes et s'en faire aimer. Il importe essentiellement à un général de gagner tellement le cœur de ses soldats , qu'ils se portent de bonne volonté à le secourir , qu'ils ne soient point jaloux de ses succès , et qu'ils ne l'abandonnent point dans ses malheurs. D'après ces réflexions , je vous avouerai que j'ai besoin de beaucoup d'ar-

ent. Cependant , chargé comme vous l'êtes
d'une infinité d'autres dépenses , il seroit dé-
raisonnable de n'avoir recours qu'à vous pour
en procurer. Notre première attention , à
vous et à moi , doit être de faire en sorte que
vos fonds ne vous manquent pas : tant que
votre trésor sera bien garni , je suis convaincu
que vous ne me refuserez pas la liberté d'en
employer les sommes dont l'emploi devra tourner
au bien de votre service. Je me souviens de
vous avoir ouï dire , il n'y a pas long-temps ,
que le roi d'Arménie , sur le bruit de l'inva-
sion prochaine des Assyriens , vous traite
avec peu d'égards , et que , non content de
ne pas vous envoyer des troupes , il refuse de
payer le tribut accoutumé. Cela est vrai , dit
Cyaxare : aussi , je balance sur le parti que
je dois prendre ; je ne sais lequel seroit le
plus avantageux , ou de lui déclarer la guerre ,
pour le contraindre par force , ou de dissimu-
ler dans ce moment-ci mon ressentiment ,
pour ne pas donner à mes ennemis un nouvel
prétexte. Les lieux qu'il habite , demanda Cyrus ,
sont-ils ouverts ou fortifiés ? J'ai bien su em-
pêcher , répondit Cyaxare , qu'il ne les forti-
fiât ; mais le pays est plein de montagnes ,

dans lesquelles il peut se retirer, et où il seroit également impossible de le forcer à se rendre et de s'emparer des effets qu'il y auroit transportés, à moins de le tenir long-temps bloqué, comme fit autrefois mon père. Si vous voulez, reprit Cyrus, me donner un corps de cavalerie suffisant, j'espère, avec l'aide de dieux, le réduire non seulement à vous envoyer des troupes, mais à payer le tribut. Peut-être même parviendrai-je à le mettre dans nos intérêts plus qu'il n'y est à présent. Je crois en effet, répliqua Cyaxare, que vous y réussirez plus aisément que moi. Je ne doute pas que ceux de ses fils qui ont chassé quelque fois avec vous ne s'empressent de venir vous trouver : il ne s'agit que de s'assurer de quel qu'un d'entre eux pour nous mettre en état d'amener les choses au point où nous le désirons. Apparemment, reprit Cyrus, vous pensez qu'il est important que notre dessein soit tenu secret ? Certainement, répond Cyaxare : c'est le moyen de les attirer dans le piège, ou de les surprendre lorsqu'ils s'y attendront le moins. Daignez donc m'écouter, dit Cyrus, et voyez si je raisonne juste. m'est souvent arrivé de mener tous mes Perses

la chasse vers les frontières qui séparent
s états d'avec l'Arménie, et de me faire ac-
compagner de quelques escadrons de votre
cavalerie. Vous pouvez faire encore la même
chose, reprit Cyaxare, sans vous rendre sus-
pect : mais si vous menez plus de troupes
l'on ne vous en voyoit à vos chasses, vous
inspirerez de la défiance. J'imagine, repartit
Ninus, un prétexte plausible que nous pou-
vons employer. Quelqu'un dira que je projette
une grande chasse ; et cette nouvelle s'accré-
ditera par l'attention que j'aurai de vous de-
mander publiquement une escorte de cava-
lerie. A merveille, dit Cyaxare ; et pour rendre
cette chose plus vraisemblable, je feindrai de
ne pouvoir vous donner que très peu de cava-
liers : j'allèguerai pour raison que je veux vi-
siter mes places frontières du côté de l'Assy-
rie, comme effectivement j'ai résolu d'y aller
afin de les mettre hors d'insulte. Mais lorsque
vous serez arrivé avec vos troupes, et que
vous aurez chassé pendant deux jours, je
verrai, de la cavalerie et de l'infanterie qui
l'accompagneront, de quoi vous envoyer le
renfort que vous demandez : dès que vous
l'aurez reçu, vous vous mettrez en marche ;

tandis qu'à la tête du reste j'aurai soin de vous suivre d'assez près pour me montrer, si je suis nécessaire.

Toutes ces mesures étant prises, Cyaxare ordonna que sa cavalerie et son infanterie se rendissent dans les châteaux dont nous avons parlé, et les fit précéder par des voitures chargées de munitions, qui devoient prendre la même route. De son côté, Cyrus offrit des sacrifices aux dieux, pour attirer leur protection sur son voyage : en même temps il envoya prier le roi de lui donner quelques uns de ses plus jeunes cavaliers. La plupart témoignent un grand desir de le suivre : mais Cyaxare ne le permit qu'à un très petit nombre, et marcha lui-même bientôt après, avec toutes ses troupes, vers la frontière de l'Assyrie.

Cependant Cyrus, qui avoit reconnu dans les sacrifices d'heureux augures pour son expédition d'Arménie, partit avec sa troupe, comme pour une chasse. Il entroit à peine dans le premier champ que l'armée alloit traverser, qu'un lièvre se lève tout-à-coup : un aigle, qui voloit sur la droite, l'ayant aperçu, vint fondre dessus pendant qu'il fuyoit, le saisit avec ses serres, l'enleva et le porta sur

un coteau voisin, où il le dévora. Ce présage causa une joie extrême à Cyrus : il en rendit grâces à Jupiter. Amis, dit-il à ceux qui étoient auprès de lui, pour peu que les dieux nous favorisent, nous ferons bonne chasse. Arrivé près de la frontière, il se mit en effet à chasser, comme il avoit coutume de faire : le gros de l'armée, cavalerie et infanterie, marchoit en avant pour faire lever les bêtes, tandis que des gens d'élite se répandoient de différents côtés afin de les surprendre au passage, ou de les poursuivre. On prit ainsi un grand nombre de sangliers, de cerfs, de chevreuils et d'anes sauvages : cette dernière espèce d'animaux est encore aujourd'hui très commune dans ces contrées. La chasse finie, Cyrus, se trouvant sur les frontières de l'Arménie, donna ordre qu'on apprêtât le souper. Le lendemain la chasse recommença : elle fut dirigée vers certaines montagnes dont le prince desiroit de s'emparer, et se termina par le souper comme le jour précédent. Alors Cyrus, jugeant que les troupes qu'il avoit demandées ne devoient pas être loin, leur manda secrètement de souper à-peu-près à la distance de deux parasanges (deux lieues) : il espéroit par-

là faire prendre le change à l'ennemi. En même temps il ordonnoit au commandant de se rendre auprès de lui dès qu'on auroit soupé. Quand il eut fait lui-même son repas, il assembla ses capitaines, et leur dit :

« Chers compagnons, le roi d'Arménie qui a été jusqu'à présent, non seulement l'allié, mais le tributaire de Cyaxare, voyant que les Assyriens menacent la Médie, témoigne le peu de cas qu'il fait de lui, en refusant de fournir des troupes et de payer le tribut ordinaire : c'est ce roi qui doit être l'objet de notre chasse. Voici, à mon avis, ce que nous avons à faire : vous, Chrysante, après avoir pris un peu de repos, vous partirez avec la moitié des troupes perses, et vous vous emparez des montagnes, dans lesquelles on dit que ce prince a coutume de se retirer quand il craint d'être attaqué. J'aurai soin de vous donner des guides ; et comme on assure que ces montagnes sont couvertes de bois, j'espère que vous ne serez point aperçu. Je vous conseille néanmoins d'envoyer en avant quelques soldats des plus alertes, qu'à leur habillement et à leur nombre on puisse prendre pour une bande de voleurs. S'ils rencontrent

des Arméniens, ils arrêteront ceux qu'ils pourront joindre ; afin d'empêcher qu'ils n'aillent donner quelque avis à leurs compatriotes ; ceux qu'il ne leur sera pas possible de prendre, ils les écarteront en les poursuivant, de manière qu'ils ne puissent voir notre armée, et qu'ils croient n'avoir affaire qu'à une troupe de brigands. Voilà, Chrysante, continua Cyrus, la conduite que vous devez tenir. Moi, dès la pointe du jour, je traverserai la plaine avec le reste de l'infanterie et toute la cavalerie, et je marcherai vers le palais du roi. S'il fait résistance, il faudra nécessairement en venir aux mains ; s'il se retire, nous le poursuivrons ; s'il gagne les montagnes, ce sera à vous de faire en sorte qu'aucun de ceux qui tomberont entre nos mains ne puisse échapper. Ne vous engagez pas dans des chemins difficiles : recommandez à vos guides de vous conduire par la route la plus aisée ; à moins qu'il n'y en ait une autre beaucoup moins longue : en général, pour une armée, le chemin le plus doux est toujours le plus court. Ne traversez point les montagnes en courant : modérez votre marche ; réglez-la de façon que vos gens puissent vous suivre. Il se-

ra bon quelquefois qu'un certain nombre des plus robustes et des plus dispos fassent halte, pendant que la tête des troupes continue de marcher ; afin que, doublant ensuite le pas pour la joindre, ils excitent par leur exemple ceux qui sont derrière à les imiter. » Chrysante, glorieux de la commission dont Cyrus le chargeoit, sortit avec ses guides, et, après avoir donné ses ordres aux troupes qui le devoient suivre, il prit un peu de repos. Lorsqu'il jugea que ses soldats avoient assez dormi, il se mit en marche vers les montagnes.

Dès que le jour parut, Cyrus envoya un héraut au roi d'Arménie, avec ordre de lui dire : Roi d'Arménie, Cyrus vous mande de vous rendre sans délai auprès de lui avec des troupes, et le tribut que vous devez. Si ce prince, ajouta Cyrus, te demande où je suis ; réponds franchement que je suis sur la frontière : si je marche en personne ; réponds que tu l'ignores : quel est le nombre de mes soldats ; dis-lui qu'il peut te faire accompagner par quelqu'un qui l'en informera. Le héraut partit avec cette instruction. Il avoit paru plus convenable à Cyrus d'avertir ainsi le roi d'Arménie, que d'entrer sur ses terres sans l'en avoir pré-

venu. Cependant il continuoit d'avancer à la tête de ses troupes, qu'il avoit disposées dans le meilleur ordre, soit pour la marche, soit pour le combat. Mais il leur défendit expressément de faire, sur la route, le moindre tort à personne, et leur enjoignit de rassurer les Arméniens qu'ils rencontreroient, en leur disant qu'ils étoient libres d'apporter à l'armée les vivres de toute espèce qu'ils auroient à vendre

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LE roi d'Arménie, sentant qu'il étoit coupable, pour n'avoir envoyé à Cyaxare ni troupes ni argent, ne put entendre sans effroi ce que le héraut venoit de lui dire de la part de Cyrus. L'idée qu'on alloit découvrir qu'il avoit commencé à fortifier son palais de manière à pouvoir s'y défendre, ajoutoit encore à sa frayeur. Tourmenté par ces différents sujets de crainte, il commanda qu'on rassemblât ses troupes, et fit passer dans les montagnes, sous une bonne escorte, Sabaris le plus jeune de ses fils, la reine, ses filles et la femme de son fils aîné, avec ses bijoux et ce qu'il avoit de plus précieux : en même temps il envoya des coureurs pour observer ce que faisoit Cyrus. Tandis qu'en attendant leur retour il faisoit prendre les armes à tous ceux de ses sujets qui se trouvèrent auprès de lui, on vint lui annoncer que Cyrus approchoit : il ne songea plus qu'à s'éloigner, sans oser se mettre en défense. A son exemple les Arméniens regagnent en hâte leurs maisons pour enlever leurs effets. Cyrus,

voyant la plaine couverte de gens qui se sa-
voient précipitamment , leur fit dire qu'il ne
seroit fait aucun mal à ceux qui demeureroient,
et qu'on traiteroit en ennemis ceux qui seroient
pris en fuyant. Plusieurs restèrent , quelques
uns suivirent le roi. D'un autre côté, ceux que
le prince arménien avoit envoyés vers la mon-
tagne avec les femmes ayant donné dans l'em-
buscade de Chrysante, poussèrent un grand
cri et cherchèrent à s'enfuir ; mais la plupart
furent faits prisonniers : Sabaris, la reine, les
princesses, ainsi que les trésors qu'on portoit
à leur suite, tombèrent au pouvoir de l'enne-
mi. A la nouvelle de ce malheur, le roi, in-
certain du parti qu'il devoit prendre, se réfuga
sur une éminence : Cyrus, qui avoit re-
marqué ce mouvement, la fit aussitôt investir
par les troupes qu'il avoit sous la main, et
manda à Chrysante de quitter la montagne
pour le venir joindre. Pendant que l'armée se
rassembloit il envoya au roi d'Arménie un hé-
raut chargé de lui faire cette question : Roi
d'Arménie, que préférez-vous de rester où
vous êtes, pour y lutter contre la faim et la
soif, ou de descendre dans la plaine pour
combattre contre nous ? Sur la réponse du roi,

qu'il ne vouloit avoir à faire à aucun de ces ennemis, Cyrus lui fit demander pourquoi il demeurait dans son poste et ne descendoit pas. Parceque je ne sais, répliqua-t-il, ce que je dois faire. Vous ne devriez pas être en balance, lui dit le héraut par ordre de Cyrus, puisqu'il ne tient qu'à vous de venir défendre votre cause. Eh ! qui sera mon juge ? reprit le roi. Quel autre, répondit le héraut, que celui à qui les dieux ont donné la puissance de décider de votre sort, sans même entendre vos défenses ? Contraint par la nécessité, il descendit de sa colline. Cyrus le reçut lui et sa suite au milieu de son armée, que le détachement de Chrysante venoit de renforcer, et le fit environner de toutes parts.

Dans ce moment, Tigrane, fils aîné du roi d'Arménie, qui avoit souvent chassé avec Cyrus, arriva d'un voyage qu'il venoit de faire en pays étranger. Dès qu'il eut appris ces tristes nouvelles il alla sur-le-champ, et dans l'équipage de voyageur, trouver le prince perse. On conçoit que Tigrane ne put voir son père, sa mère, ses sœurs, sa femme, au pouvoir du vainqueur, sans verser des larmes. L'accueil que lui fit Cyrus n'étoit pas propre à le con-

oler. Vous arrivez à propos, lui dit-il, pour assister au jugement de votre père. Alors il assembla les chefs des Perses et des Mèdes, et appela les seigneurs arméniens qui avoient servi leur roi : il permit aux femmes, qui étoient restées dans leurs chariots, d'être témoins de ce qui alloit se passer. Cet arrangement fini, il parla en ces termes : Roi d'Arménie, je vous conseille de ne rien dire que de vrai dans vos défenses, afin de vous épargner au moins le plus odieux de tous les crimes ; car vous devez savoir que rien ne rend plus indigne de pardon que l'imposture. Songez que vos enfants, les femmes, les Arméniens que vous voyez ici, sont instruits de votre conduite. En usant de déguisement devant eux vous leur donneriez lieu de juger que vous sentez intérieurement qu'il n'y a point de supériorité que vous ne méritassiez, si la vérité m'étoit connue. Je vous la dirai, repartit le roi, quoiqu'il m'en puisse arriver : faites-moi telle question que vous voudrez. Répondez donc, reprit Cyrus. Avez-vous autrefois fait la guerre à mon aïeul maternel Astyage et aux Mèdes ? Oui, dit le roi. Après avoir été vaincu, continua Cyrus, ne vous soumettes-vous pas à lui

payer un tribut, à servir sous ses drapeaux quand il l'exigeroit, et à n'avoir aucune place forte? Oui, répondit-il encore. Pourquoi donc, ajouta le prince, n'avez-vous envoyé ni argent ni soldats? pourquoi avez-vous fortifié vos places? Parceque je desirois de m'affranchir, dit le roi : il me paroissoit beau de recouvrer ma liberté et de laisser cet héritage à mes enfans. Sans doute, reprit Cyrus, il est beau de défendre sa liberté les armes à la main ; mais je vous demande à vous-même comment vous traiteriez celui qui, l'ayant perdue, soit à la guerre, soit de toute autre manière, tenteroit de se dérober à ses maîtres : s'il retomboit en votre pouvoir le récompenseriez-vous comme d'une action généreuse et louable, ou le puniriez-vous comme d'un crime? Puisque vous exigez que je vous dise la vérité, répliqua le roi, je le punirois. Maintenant, continua Cyrus, répondez sans détour à chacun des points sur lesquels je vais vous interroger. Si quelqu'un de vos sujets constitué en dignité manquoit aux devoirs de sa charge, la lui conserveriez-vous, ou le feriez-vous remplacer par un autre? — Je mettrois un autre à sa place. — Si cet homme possédoit de grandes richesses,

laisseriez-vous la faculté d'en jouir, ou l'en dépouilleriez-vous? — Je le dépouillerois de tout ce qu'il possède. — Enfin, si vous découvrez qu'il s'est ligué avec vos ennemis, que feriez-vous? — Je le condamnerois à la mort, j'avoue; car j'aime mieux perdre la vie, dis-je la vérité, que convaincu d'un mensonge. Ces mots son fils arracha sa tiare de dessus sa tête, et mit en pièces ses vêtements : les princesses, poussant des cris de désespoir, se meurtrirent le visage, comme si leur père n'étoit déjà plus, et qu'elles-mêmes dussent subir le même sort.

Cyrus, ayant ordonné qu'on fît silence, reprit ainsi : Roi d'Arménie, voilà donc quels sont vos principes de justice. Eh bien, d'après ces principes, que me conseillez-vous de faire? Le roi hésitant s'il donneroit à Cyrus le conseil de le faire mourir, ou s'il démentiroit ce qu'il venoit de dire, n'osoit répondre. Tigrane, l'un de ses fils, prenant la parole : Seigneur, dit-il, puisque mon père balance, me permettez-vous de dire mon avis sur la conduite que vous devez tenir à son égard pour votre propre intérêt? Cyrus se rappelant que Tigrane, dans le temps où ils chassoient ensemble, avoit tou-

jours auprès de lui un certain sophiste dont il faisoit grand cas, fut curieux d'entendre raisonner ce prince, et lui permit de dire librement sa pensée.

Si vous approuvez, reprit Tigrane, les projets et les actions de mon père, je vous conseille de le prendre pour modèle : si vous trouvez au contraire qu'il ait erré dans les uns et dans les autres, je vous exhorte à ne le pas imiter. En ne faisant rien que de juste, reprit Cyrus, je ne cours pas risque de tomber dans les mêmes fautes que lui. — Cela est vrai. — Ainsi, de votre propre aveu, votre père mérite d'être puni ; puisqu'il est juste de punir celui qui agit contre la justice. — Mais, seigneur, qu'aimeriez-vous mieux, en infligeant une punition, ou qu'elle tournât à votre avantage, ou qu'elle nuisît à vos intérêts ? — Dans ce dernier cas, je me serois puni moi-même. — Voilà néanmoins ce qui arrivera, si vous ôtez la vie à des gens qui sont à vous, dans le temps où il vous importeroit le plus de les conserver. — Peut-on espérer d'être bien servi par des gens qui se sont rendus coupables d'infidélité ? — Oui, seigneur, s'ils deviennent plus sages : car j'estime que sans la sagesse les autres vertus ne sont d'aucune

ilité. A quoi, par exemple, peut être bon un homme robuste, ou vaillant, ou habile à mener un cheval, si la sagesse lui manque? J'en suis autant de l'homme riche, et de celui qui exerce l'autorité dans une ville. Mais avec cette vertu, tout ami est utile, tout domestique est un bon serviteur. — Je vous entends : vous voulez dire que dans un même jour votre père, d'insensé qu'il étoit, est devenu sage. — Justement. — Vous croyez donc que la sagesse est, ainsi que la tristesse, une affection de l'âme, non une qualité qui s'acquiert par réflexion? Cependant, si pour devenir sage il faut commencer par être sensé, il n'est pas possible qu'un homme qui manque de sens se trouve tout-à-coup un homme sage. — Eh quoi ! seigneur, n'auriez-vous jamais remarqué qu'un homme qui a eu la folie de se battre avec un autre plus fort que lui s'en trouve guéri par sa défaite? N'avez-vous jamais vu, de deux villes qui étoient en guerre, celle qui avoit eu du désavantage prenoit le parti de se soumettre à l'autre? Fort bien, repartit Crus : mais quel est le malheur qui peut avoir guéri, comme vous le supposez, l'esprit de votre père? — N'est-ce pas pour lui un malheur

assez cruel de se voir plus esclave que jamais, pour avoir tenté de recouvrer sa liberté? N'en est-ce pas un que de sentir qu'on a échoué dans toutes ses entreprises, soit qu'on les ait tenues secrètes, et qu'on ait cherché à prévenir l'ennemi, ou qu'on ait voulu agir à force ouverte? Il ne peut se dissimuler que vous l'avez fait tomber dans vos pièges, comme vous l'avez voulu, et aussi facilement qu'auroient pu y donner un aveugle, un sourd, un insensé; que vous avez si bien su lui dérober vos projets, qu'il s'est trouvé enfermé, sans en avoir eu le moindre soupçon, dans les lieux qu'il regardoit comme l'asile le plus sûr; qu'enfin votre diligence l'a tellement emporté sur la sienne, que vous êtes arrivé d'un pays éloigné, avec une armée nombreuse, avant qu'il ait pu rassembler ses troupes qui étoient près de lui. Croyez-vous, reprit Cyrus, qu'il suffise, pour être rappelé à la raison, de se voir forcé de reconnoître la supériorité d'un ennemi? Ce sentiment, répondit Tigrane, est à mon avis plus efficace qu'une défaite. Un homme qui a été battu par un champion plus fort que lui se flatte quelquefois qu'en fortifiant son corps par l'exercice il recommencera

combat avec moins d'inégalité ; une ville vaincue peut espérer qu'avec le secours de ses alliés elle réparera ses pertes : au lieu qu'un homme qui connoît la supériorité d'un autre est naturellement disposé à se soumettre à lui, sans y être contraint. Il s'ensuivroit de ce que vous dites, repartit Cyrus, que les hommes violents ou injustes, que les voleurs et les fourbes, ne sont tels que parcequ'ils ne connoissent point d'autres hommes modérés, équitables, ennemis du vol et de la fraude. Mais ignorez-vous que votre père, qui savoit avec quelle exactitude nous avons toujours rempli les conditions des traités faits avec Asage, n'en a cependant observé aucune, et nous a constamment trompés ? Je ne prétends pas, répliqua Tigrane, qu'il suffise à un homme, pour devenir sage, de connoître des gens qui valent mieux que lui ; à moins qu'il ne lui soit arrivé, comme à mon père, d'éprouver les effets de leur supériorité. — Jusqu'ici votre père n'a rien éprouvé de pareil : je conçois, à la vérité, qu'il peut craindre le traitement le plus rigoureux. — Pensez-vous, Seigneur, que rien soit plus capable d'abattre l'âme qu'une crainte violente ? Le fer, cet

instrument des plus cruelles punitions, n'ôte point à ceux qui en ont été blessés le désir et l'espérance de se venger ; au lieu que la crainte met hors d'état de lever les yeux jusqu'à celui qui l'inspire, lors même qu'il cherche à rassurer par des traits de bonté. — Vous croyez donc que la crainte d'être puni est un tourment plus rude que le supplice ? — C'est une vérité que vous ne contesterez pas. Vous imaginez sans peine dans quel excès d'accablement tombe un homme qui craint d'être exilé de sa patrie, qui à l'instant du combat craint d'être vaincu, qui en s'embarquant craint de faire naufrage : il en est de même de ceux qui craignent d'être réduits en esclavage et condamnés à languir dans les fers. L'effroi de ces malheureux a été quelquefois porté si loin, qu'ils ne pouvoient ni manger ni dormir ; mais, leur sort étant une fois fixé, ceux-ci exilés de leur patrie, ceux-là défaits dans une bataille, les autres devenus esclaves, on les voit tous manger avec plus d'appétit, et dormir plus tranquillement que les hommes les plus heureux. Pour vous faire encore mieux sentir ce que c'est que le tourment de la crainte, j'ajouterai qu'on a vu souvent des hommes

qui craignoient de perdre la vie s'ils étoient faits prisonniers, se donner eux-mêmes la mort, les uns en se précipitant, les autres en s'étranglant ou s'égorgeant de leurs propres mains : tant il est vrai que la crainte est la plus terrible des passions qui puisse agiter l'ame. Dans quelle situation jugez-vous, seigneur, que puisse être celle de mon père en ce moment où il craint la servitude pour lui, pour la reine, pour moi, pour tous ses enfants? Je conçois, répondit Cyrus, que son ame ne doit pas être tranquille; mais je connois assez les hommes pour savoir qu'insolents dans la prospérité, ils se laissent aisément abattre par les revers; et que, s'ils parviennent à se relever de leur chute, ils reprennent leur ancienne arrogance et leurs premières manœuvres. Nos fautes, repartit Tigrane, vous mettent en droit de compter peu sur nous. Mais, seigneur, vous êtes le maître de construire des forteresses, de mettre des garnisons dans nos places fortes; en un mot, de faire tout ce qu'il vous plaira pour vous assurer de notre fidélité : vous ne nous entendrez jamais nous plaindre d'un traitement que nous nous sommes attiré. Si vous

donnez le royaume d'Arménie à quelqu'un de ceux qui ne vous ont point manqué, et que vous le lui donniez avec des précautions qui marquent de la défiance de votre part, vous devez craindre que, pour prix d'un pareil bienfait, il ne cesse de vous regarder comme ami. D'un autre côté, si, pour ne pas l'indisposer, vous négligez de lui imposer un frein capable de le retenir dans le devoir, vous aurez également sujet de craindre qu'il n'ait bientôt plus besoin que nous d'être ramené à la raison. Quoi que vous puissiez dire, répliqua Cyrus, je sens que j'aurois de la répugnance à employer des gens dont je saurois ne devoir les services qu'à la contrainte : il me semble que je supporterois plus facilement les fautes d'un homme qui exécuteroit mes ordres par un pur motif de zèle et d'attachement, que je ne m'accommoderois de l'obéissance forcée, fût-elle la plus exacte, de celui qui me haïroit. De qui, seigneur, reprit Tigrane, pouvez-vous espérer d'être désormais autant chéri que de nous ? De ceux, répondit Cyrus, qui n'ont jamais été mes ennemis ; surtout si je fais pour eux ce que vous me pressez

de faire pour vous. Pour qui, repartit Tigrane, pourriez-vous faire autant que pour mon père? Croyez-vous qu'un homme qui ne vous aura point offensé vous sache beaucoup de gré de ne lui pas ôter la vie? Croyez-vous qu'il vous soit plus fidèle, parceque vous ne lui aurez enlevé ni sa femme ni ses enfants, que celui qui reconnoît avoir mérité qu'on les arrachât d'entre ses bras? Est-il quelqu'un qui doive être plus affligé que nous de ne pas avoir le royaume d'Arménie? Or, il est évident que celui qui ressentiroit le plus de chagrin de s'en voir privé sera le plus reconnoissant s'il l'obtient. Si vous avez à cœur que l'Arménie soit tranquille quand vous en partirez, comptez-vous parvenir plus sûrement à ce but en établissant un nouveau gouvernement qu'en laissant subsister l'ancien? Si vous en voulez tirer un corps d'armée, qui sera plus en état de choisir les soldats que celui qui en a souvent fait des levées? Si vous avez besoin d'argent, qui pourra mieux vous en procurer que celui qui connoît les ressources de l'état et qui dispose des finances? Enfin, seigneur, ajouta-t-il, craignez de vous faire plus de tort

à vous-même, en nous perdant, que mon père n'eût jamais pu vous en faire. Ainsi parla Tigrane.

Cyrus l'avoit écouté avec le plus grand plaisir, parceque, se souvenant d'avoir dit à son oncle qu'il espéroit amener le roi d'Arménie au point de lui être plus fidèle qu'il ne l'avoit été, il voyoit que sa promesse étoit remplie. Adressant alors la parole au roi : Prince, lui dit-il, si je cède à vos instances, combien me donnerez-vous de troupes, et quel secours d'argent me fournirez-vous pour la guerre d'Assyrie? Je ne puis, dit le roi, répondre avec plus de simplicité et de vérité à vos deux questions qu'en vous faisant connoître les forces de ce royaume, afin que vous décidiez du nombre d'hommes que vous voulez emmener, et de celui que vous voulez nous laisser pour la garde de nos terres; et en vous ouvrant mon trésor, où vous serez le maître de prendre tout ce que vous jugerez à propos. Dites-moi présentement, reprit Cyrus, combien vous avez de soldats, et en quoi consistent vos richesses. L'Arménie, répondit le roi, peut fournir environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses, évaluées

en argent, en y comprenant celles que j'ai héritées de mon père, montent à plus de trois cent mille talents (*). Quant à vos troupes, repartit Cyrus, comme vous êtes en guerre avec les Chaldéens vos voisins, je n'en demande que la moitié : à l'égard de vos richesses, au lieu de cinquante talents que vous aviez coutume de payer à Cyaxare à titre de tribut, vous en donnerez cent, pour avoir manqué à ce que vous lui deviez ; et vous m'en prêterez cent autres, que je m'engage à vous rendre en espèces, si je le puis, ou dont je vous promets de vous dédommager avec usure, pour peu que les dieux me soient favorables. S'il arrive que je ne m'acquitte point envers vous, je proteste qu'il faudra s'en prendre à mon impuissance, non m'accuser de mauvaise foi. Au nom des dieux, seigneur, répliqua le roi, ne me parlez pas de la sorte, si vous voulez ranimer ma confiance. Je vous conjure d'être persuadé que les richesses qui me resteront ne sont pas moins à vous que

(*) Le talent attique, dont il s'agit vraisemblablement ici, valoit à-peu-près 4700 livres de notre monnoie actuelle.

celles que vous emporterez. Soit, dit Cyrus; mais que me donnerez-vous pour la rançon de la reine votre épouse? Tout ce que je possède, répondit le roi. — Pour vos enfants? Tout ce que je possède, répondit-il encore. C'est une fois plus que vous n'avez, dit Cyrus. Et vous, continua-t-il, s'adressant à Tigrane, qui étoit nouvellement marié, et qui aimoit passionnément sa femme, que me donneriez-vous pour la liberté de votre femme? Seigneur, répondit Tigrane, je donnerois jusqu'à ma vie, pour la garantir de la servitude. Reprenez-la, dit Cyrus; elle est à vous : je ne la regarde point comme captive, puisque vous n'avez jamais abandonné notre parti. Vous, roi d'Arménie, je vous rends aussi votre femme et vos enfants sans rançon, afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. Venez souper avec nous : vous irez ensuite où il vous plaira. Ils restèrent.

Le souper fini, ils s'embrassèrent; les princes et les princesses d'Arménie montèrent dans leurs chariots, et s'en retournèrent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantoit la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure, celui-là son affabilité, quelques uns sa taille et sa

beauté : sur quoi Tigrane dit à sa femme : Et vous, chère épouse, comment avez-vous trouvé Cyrus ? ne vous a-t-il pas aussi paru très beau ? Je ne l'ai pas regardé, répondit la princesse. — Qui donc regardiez-vous ? — Celui qui a dit qu'il donneroit sa vie pour me préserver de la servitude. Ce jour étant ainsi heureusement terminé, chacun se livra au sommeil.

Le lendemain, le roi envoya des présents, tant pour Cyrus que pour ses troupes, et ordonna aux Arméniens qui devoient servir dans l'armée perse de s'y rendre dans trois jours. En même temps il fit apporter le double de l'argent qu'il étoit obligé de fournir : mais Cyrus, après avoir pris la somme qu'il avoit fixée, lui rendit le surplus. Lequel, dit-il au roi, de vous ou de votre fils commandera les troupes arméniennes ? Celui que vous voudrez, répondit le roi. Pour moi, seigneur, ajouta Tigrane, je ne vous quitterai point, quand je devrois ne vous suivre que pour porter le bagage. Combien donneriez-vous, repartit Cyrus en riant, pour que votre femme pût apprendre que vous remplissez cette noble fonction ? Il ne sera pas nécessaire de le lui apprendre, répliqua Tigrane,

car elle m'accompagnera, et pourra voir tout ce que je ferai. Hâtez-vous donc de faire vos préparatifs, reprit Cyrus. Comptez, repartit Tigrane, que nous serons prêts au terme prescrit, et munis de tout ce que mon père doit nous donner. Les soldats, après avoir reçu les dons qui leur étoient destinés, allèrent prendre du repos.

Le jour suivant, Cyrus, escorté de Tigrane, d'une troupe des meilleurs cavaliers mèdes, et d'un certain nombre de ses amis, sortit du camp, à cheval, pour aller reconnoître le pays et chercher un lieu propre à construire une forteresse. Lorsqu'il eut atteint le sommet d'une éminence voisine, il pria Tigrane de lui montrer les montagnes d'où les Chaldéens descendoient pour venir piller l'Arménie. Tigrane les lui ayant montrées, Cyrus lui demanda si elles étoient pour lors abandonnées. Non certes, répondit le prince arménien : les Chaldéens y tiennent sans cesse des sentinelles qui leur donnent avis de tout ce qu'ils aperçoivent. Que font-ils, continua Cyrus, quand ils ont été ainsi avertis ? Ils accourent sur les montagnes, dit Tigrane, pour en défendre l'accès de toutes leurs forces. Après

cette réponse, Cyrus, parcourant des yeux la campagne, remarqua que la plus grande partie du pays étoit, par les suites de la guerre, inculte et déserte : il retourna au camp avec son escorte, et chacun après le souper se retira pour dormir. Le lendemain, arriva Tigraue avec son bagage, suivi de quatre mille cavaliers, dix mille archers et autant de soldats armés à la légère.

Pendant que les troupes arméniennes s'assembloient, Cyrus offroit des sacrifices : quand il eut reconnu que les augures étoient favorables, il convoqua les chefs des Perses et des Mèdes, et leur tint ce discours. « Mes amis, ces montagnes que nous voyons appartiennent aux Chaldéens : si nous pouvons nous en rendre maîtres et construire un fort sur le sommet, nous tiendrons à-la-fois en respect la Chaldée et l'Arménie. Les auspices sont pour nous, et le succès est certain, pourvu qu'à l'ardeur qui nous anime nous joignons la célérité. Si nous atteignons le haut de la montagne avant que les Chaldéens se soient rassemblés, nous nous y établirons sans coup férir, ou du moins nous n'aurons affaire qu'à une poignée de foibles ennemis. Il n'y a point

d'entreprise plus facile et moins périlleuse si nous mettons de la diligence dans l'exécution. Courez aux armes : que les Mèdes avancent par la gauche, qu'une moitié des Arméniens prenne la droite, que l'autre moitié fasse l'avant-garde. La cavalerie restera sur les derrières, pour hâter la marche de l'infanterie, et faire avancer les traîneurs. »

A peine eut-il cessé de parler, qu'il forma ses troupes en colonnes, et se mit en marche à leur tête. Quand les Chaldéens virent que l'armée perse marchoit rapidement vers la montagne, ils donnèrent aux leurs le signal convenu, et se rassemblèrent en s'appelant les uns les autres à grands cris. Entendez-vous, dit Cyrus aux Perses, nos ennemis nous avertissent de nous hâter? Si nous gagnons les premiers le sommet de la montagne, tous leurs efforts deviendront inutiles. Les Chaldéens, qu'il est bon de faire connoître en peu de mots, passent pour le peuple le plus belliqueux de ces contrées : leur armure consiste en un bouclier et deux dards. Comme ils aiment naturellement la guerre, et qu'ils sont pauvres (car le pays montueux qu'ils habitent est presque généralement stérile), ils se met-

tent volontiers à la solde de quiconque a besoin de leurs services.

Lorsque les troupes de Cyrus furent sur le point d'atteindre la cime de la montagne, Tigraue, qui marchoit à ses côtés, lui dit : Savez-vous, seigneur, qu'il nous faudra incessamment en venir aux mains, car les Arméniens ne soutiendront point le premier choc des Chaldéens? Je le sais, répondit Cyrus, et se tournant vers les Perses : Tenez-vous prêts, leur dit-il, à repousser l'ennemi, dès que les Arméniens en fuyant l'auront attiré près de nous. Les Chaldéens, voyant approcher les Arméniens, qui, comme je l'ai dit, faisoient l'avant-garde, fondent sur eux en poussant de grands cris, selon leur usage; ceux-ci, à leur ordinaire, tournent le dos : Les Chaldéens les poursuivent : mais bientôt rencontrant le reste des troupes qui montoit vers eux l'épée à la main, quelques uns qui s'étoient trop avancés sont tués ou faits prisonniers, les autres s'enfuient avec précipitation, et les Perses demeurent maîtres des hauteurs. De là, jetant les yeux sur les habitations des Chaldéens, ils remarquèrent que ceux qui demeuroient dans le voisinage de la montagne abandonnoient

leurs maisons. Alors Cyrus, toutes ses troupes étant réunies, leur ordonna de prendre leur repas. Le dîner fini, il examina le lieu où les Chaldéens avoient placé leur corps-de-garde : ayant trouvé qu'il étoit bien fortifié et qu'il y avoit de l'eau en abondance, il résolut d'y bâtir une forteresse. Tigrane eut ordre de mander à son père de se rendre promptement à l'armée, avec tout ce qu'il pourroit ramasser de charpentiers et de maçons. Le courrier partit, et Cyrus, sans attendre le roi, commença l'ouvrage avec ce qu'il avoit de travailleurs.

On lui amena sur ces entrefaites plusieurs prisonniers, les uns enchaînés, les autres blessés. Il fit ôter les chaînes aux premiers, et mit les blessés entre les mains des médecins, qu'il chargea d'en avoir soin. « Je ne suis point venu, dit-il aux Chaldéens, pour détruire votre nation. Ce n'est point l'amour de la guerre qui m'a fait prendre les armes : mon unique objet a été d'établir une paix solide entre les Arméniens et vous. Avant que je me fusse emparé de ces montagnes, vous n'aviez, je le sais, nulle raison de désirer la paix : vos possessions étoient en sûreté, et vous pouviez piller impu-

nément celles des Arméniens. Voyez à quel point votre situation est changée. Prisonniers, je vous rends votre liberté : allez rejoindre vos compatriotes, délibérez avec eux, et voyez lequel vous aimez le mieux, ou de nous faire la guerre, ou d'être de nos amis. Si vous optez pour la guerre, vous ferez sagement de ne plus venir ici que bien armés : si vous préférez la paix, venez sans armes ; nous vous regarderons comme nos amis, et je ferai en sorte que vous ne vous trouviez pas mal de notre amitié. » Les Chaldéens, touchés de la générosité de Cyrus, lui donnèrent de grands éloges, lui baisèrent mille fois les mains, et rebâtirent le chemin de leurs habitations.

Quand le roi d'Arménie eut reçu la nouvelle de la victoire, et l'ordre de se rendre auprès de Cyrus, il partit en diligence avec un grand nombre d'ouvriers et tous les outils nécessaires. Seigneur, dit-il en abordant le prince, j'admire comme il arrive que les hommes, avec si peu de connoissance de l'avenir, osent former tant de projets. Je faisois les efforts pour recouvrer ma liberté, et voilà que je tombe dans une servitude encore plus dure. J'étois prisonnier, je croyois tout perdu

sans ressources , et ma condition devient meilleure qu'ellen'étoit auparavant. Les Chaldéens nous désoloient par leurs brigandages , et ils sont réduits à l'état où j'ai toujours désiré de les voir. Je vous dirai , seigneur , avec sincérité , que j'aurois donné beaucoup plus que vous n'avez exigé de moi pour obtenir qu'ils fussent chassés de ces montagnes. Par ce seul bienfait , vous avez rempli avec usure les promesses que vous nous fîtes au moment où vous reçûtes l'argent que nous vous apportions , et nous vous avons de nouvelles obligations , qui doivent redoubler notre reconnaissance , si nous ne sommes pas les plus ingrats des hommes. Mais ce sentiment , quelque vif qu'il soit , ne nous acquittera jamais envers un tel bienfaiteur. Ainsi parla le roi d'Arménie.

Bientôt les Chaldéens vinrent supplier Cyrus de leur accorder la paix. Quelle raison , leur dit-il , avez-vous de la désirer ? n'est-ce pas l'espérance d'y trouver , à présent que nous sommes maîtres des montagnes , plus de sûreté que dans la guerre ? Oui , répondirent les Chaldéens. Et si la paix , continua Cyrus , vous procuroit encore d'autres avantages ? Nous en

uirions, répliquèrent-ils, avec d'autant plus de plaisir. N'est-ce pas, ajouta le prince, la stérilité de votre pays qui cause votre pauvreté? — Oui, seigneur. — Eh bien, si le roi d'Arménie vous permettoit de cultiver dans ses états autant de terrain que vous le voudriez, la charge de lui payer les mêmes redevances que ses sujets, n'y consentiriez-vous pas? — Assurément, pourvu que nous fussions certains qu'on ne nous fera point d'injustice. Et vous, roi d'Arménie, dit Cyrus, trouveriez-vous bon qu'ils cultivassent les terres qui sont actuellement incultes chez vous, en payant les impôts usités dans votre pays? Je donnerois même beaucoup pour les y engager, répondit le roi : mes revenus en augmenteroient considérablement. Vous, dit Cyrus aux Chalcéens, vous avez des montagnes propres aux pâturages : consentiriez-vous que les Arméniens y menassent leurs troupeaux, si ceux à qui les troupeaux appartiennent se soumettoient de leur côté à payer un droit raisonnable? De tout notre cœur, répondirent-ils ; c'est nous offrir du profit sans peine. Et vous, roi d'Arménie, dit Cyrus, voudriez-vous acheter par un léger dédommagement la jouissance

de leurs pâturages qui vous rendroient plus que vous ne donneriez? Oui certainement, répondit le roi, si je croyois pouvoir en jouir avec sûreté. Vous resteroit-il quelque défiance, reprit Cyrus, si vous étiez protégé par la garnison qu'on établira sur la montagne? Non, dit le roi. Mais, repartirent les Chaldéens, si les Arméniens sont maîtres des hauteurs, loin de pouvoir cultiver sûrement les champs qu'ils nous céderont, nous ne pourrons pas même cultiver tranquillement les nôtres. Si la garnison vous protégeoit, repliqua Cyrus? Dans ce cas là, dirent-ils, nos affaires iroient bien. Les nôtres iroient mal, reprit le roi, si on vous remettoit en possession des montagnes, surtout après qu'on y aura construit une forteresse. Pour lever toute difficulté, ajouta Cyrus, voici ce que je me propose. Je n'en confierai la garde ni aux Arméniens, ni aux Chaldéens; je m'en charge, et si l'un des deux peuples fait quelque tort à l'autre, je prendrai le parti de l'offensé. Cette proposition fut généralement applaudie, comme le seul moyen de rendre la paix durable. Les deux nations se jurèrent une foi mutuelle, aux conditions qu'elles seroient indépendantes l'une de l'autre, qu'elles s'al-

eroient par des mariages, qu'elles jouiroient en commun des terres labourables et des pâturages ; enfin , que si l'une étoit attaquée, l'autre fourniroit des troupes pour la défendre. Ainsi fut conclu ce traité, qui est encore observé aujourd'hui par les Chaldéens et le roi d'Arménie. Tout étant réglé, les deux peuples travaillèrent de concert à la construction de la forteresse : il la regardoient comme un lieu de sûreté qui devoit leur être commun, et ils se réunirent pour transporter les matériaux.

Sur le soir Cyrus, afin de cimenter leur amitié naissante, les invita tous à souper dans sa tente. Pendant le repas un des Chaldéens prenant la parole : L'alliance que nous venons de faire, dit-il, sera fort agréable à la plus grande partie de notre nation ; mais elle ne plaira pas également à quelques uns de nos compatriotes, que l'habitude de vivre de pillage et du métier de la guerre rend incapables de toute espèce de travail. Ils n'ont d'autre occupation que de piller et de vendre leurs services : ils ont été souvent à la solde du roi des Indes, qui les a sans doute bien payés, car ils parlent beaucoup de sa richesse, et souvent aussi à la

solde d'Astyage. Que ne se mettent-ils de même à la mienne, dit Cyrus, ils n'auront eu nulle part une paye plus forte? Tous s'accordèrent à l'assurer qu'il s'en trouveroit plusieurs fort empressés d'entrer à son service.

Cyrus, en apprenant que les Chaldéens avoient des relations avec le roi de l'Inde, et se rappelant que ce prince avoit envoyé des ambassadeurs en Médie, d'où ils devoient passer en Assyrie, pour examiner l'état des affaires de ces deux royaumes, résolut d'instruire lui-même le monarque indien de ce qu'il venoit de faire. Roi d'Arménie, dit-il, et vous, Chaldéens, répondez-moi, je vous prie. Si j'envoyois un ambassadeur au roi de l'Inde, voudriez-vous lui associer quelques uns de vos sujets qui pussent non seulement lui servir de guides, mais agir de concert avec lui pour remplir la commission dont je le chargerai auprès de ce prince? Je vous avoue que je desire ardemment d'être plus riche que je ne le suis, afin de pouvoir donner une bonne paye aux soldats qui sont dans le besoin, et récompenser honorablement ceux qui se distinguent. Dans cette vue je cherche les moyens d'augmenter mes fonds; mais, quoique j'en sente la

nécessité, vous n'avez rien à craindre pour les vôtres ; je vous regarde comme mes amis : ils seront ménagés. C'est du monarque indien que j'aurois du plaisir à tirer des secours, s'il consentoit à m'en fournir. L'ambassadeur à qui je vous propose de joindre de vos gens pour le guider dans sa route, et le seconder dans sa négociation, dira de ma part à ce prince, en l'abordant : Roi des Indes, Cyrus te dépêche vers vous pour vous informer que l'argent lui manque : il attend un nouveau renfort de troupes qui lui arrivent de Perse (je l'attends en effet) ; et il n'aura pas de quoi les payer. Il vous mande que si vous l'aidez selon votre pouvoir, et que les dieux favorissent ses entreprises, il se conduira de manière à votre égard que vous croirez vous-même avoir travaillé pour vos propres intérêts en obligeant. Voilà ce que dira mon ambassadeur : donnez vos instructions aux vôtres. Si le prince indien nous accorde ce qu'on lui demandera, nous en serons plus à notre aise : s'il nous refuse, comme en ce cas nous ne lui devons rien, nous aurons une pleine liberté d'en user avec lui de la façon qui nous conviendra davantage. Cyrus tenoit ce discours

dans l'espérance que les ambassadeurs arméniens et chaldéens parleroient de lui chez les Indiens, comme il souhaitoit qu'on en parlât dans tout l'univers. Le souper fini, on sortit de la tente, et chacun alla se reposer.

Le lendemain Cyrus fit partir son ambassadeur avec les instructions qu'on vient d'entendre. Le roi d'Arménie et les Chaldéens députèrent ceux de leur nation qu'ils crurent les plus propres à le seconder et à donner de Cyrus l'idée qu'on en devoit avoir. Bientôt après la forteresse se trouva construite et garnie des munitions nécessaires. Cyrus y établit une garnison, en donna le commandement à celui des Mèdes dont il présumoit que le choix seroit le plus agréable à Cyaxare; puis il descendit des montagnes suivi des troupes qu'il avoit amenées de Médie, de celles du roi d'Arménie, et d'un corps d'environ quatre mille Chaldéens, qui s'estimoient les meilleurs soldats de l'armée. Quand il eut gagné les lieux habités, il n'y eut personne dans l'Arménie qui ne sortit de sa maison : hommes et femmes tous accoururent au-devant de lui, enivrés de la joie que leur causoit la paix, et apportant ce qu'ils avoient de plus précieux pour le l

offrir. Le roi ne fut point blessé de cet empressement général à rendre hommage à Cyrus, qu'il jugeoit en devoir être flatté. La reine elle-même accourut avec ses filles et le plus jeune de ses fils : elle apportoit divers présents auxquels étoit joint l'or que Cyrus avoit déjà refusé. Ce prince s'en étant aperçu : Non, lui dit-il, vous n'obtiendrez pas de moi que je reçoive le prix de mes bienfaits : retournez dans votre palais ; emportez vos trésors , et ne souffrez pas que votre mari les enfouisse ; on ne doit enterrer que les morts. Employez une partie de ces richesses à faire un magnifique équipage de guerre pour votre fils : jouissez du reste avec votre époux, vos filles et vos autres fils ; qu'il serve à vous procurer plus d'agrément et de commodités durant le cours de votre vie.

Il dit et reprit sa route, accompagné du roi et suivi de tous les Arméniens qui le conduisirent jusqu'à la frontière en le nommant sans cesse, dans leurs acclamations, le prince bienfaisant et le meilleur des hommes. Le roi, qui n'avoit plus d'ennemis à craindre, ajouta de nouvelles troupes à celles qu'il avoit déjà données ; et Cyrus sortit très riche de l'Arménie,

moins encore pour en avoir tiré des sommes considérables , que parcequ'il y laissoit des trésors dont sa bienfaisance lui avoit acquis le droit de disposer quand il en auroit besoin.

L'armée campa ce jour-là sur la frontière ; le lendemain elle eut ordre de partir pour aller joindre Cyaxare , qui , suivant sa promesse , s'étoit approché : Cyrus lui envoyoit en même temps l'or qu'il rapportoit de l'Arménie. Il ne retint auprès de lui que Tigrane et quelques seigneurs perses pour prendre avec eux le divertissement de la chasse par-tout où ils trouvoient des bêtes fauves. Lorsqu'il fut arrivé en Médie il fit délivrer à chaque capitaine une somme suffisante pour fournir aux besoins de sa compagnie , et pour accorder des distinctions honorables aux soldats qui les avoient méritées ; persuadé que , si chaque officier mettoit sa troupe sur un bon pied , l'armée entière se trouveroit dans le meilleur état. Il étoit lui-même attentif à se pourvoir de toutes les choses qui pouvoient la faire paroître avec avantage , et les distribuoit à ceux qu'il en estimoit les plus dignes. Des troupes bien entretenues sont , disoit-il , l'ornement du général. Pendant les distributions dont on vient de parler , Cy-

rus adressa ce discours aux principaux officiers qui s'étoient rassemblés autour de lui : « Mes amis, nous avons de justes sujets de nous livrer à la joie : nous sommes dans l'abondance, et nous pourrions désormais accorder des récompenses proportionnées au mérite de chacun : mais gardons-nous d'oublier par quels moyens nous avons acquis tant de biens. Avec un peu de reflexion vous sentirez que nous en sommes redevables à nos veilles, à nos travaux, à notre célérité, à notre intrépidité. Conduisez-vous de même à l'avenir, et soyez convaincus que c'est par la soumission, par la patience, par la fermeté dans les dangers, qu'on parvient au plaisir et au bonheur. »

Trouvant alors ses soldats assez endurcis au travail pour supporter les fatigues de la guerre, assez aguerris pour ne pas craindre l'ennemi, bien exercés au maniement des armes et adroits à s'en servir, sur-tout accoutumés à la subordination et parfaitement disciplinés, il résolut de profiter de ces dispositions et de former incessamment quelque entreprise. Il n'ignoroit pas qu'un général, en différant, a souvent perdu le fruit des plus beaux préparatifs : il

voyoit d'ailleurs que l'émulation à se disputer le prix des exercices, devenue trop vive parmi ses soldats, dégénéroit en jalousie : ces raisons lui firent prendre le parti de les mener à l'ennemi. Il savoit qu'un sentiment d'affection mutuelle attache naturellement l'un à l'autre des hommes qui partagent les mêmes périls : bien loin de porter envie à celui qui a de plus belles armes, ou qui montre plus d'ardeur pour la gloire, ses rivaux, ne voyant plus en lui qu'un camarade qui doit concourir avec eux au bien général, deviennent ses amis et sont les premiers à vanter sa bravoure. Il fit donc prendre les armes à toute l'armée, la rangea en bataille, et lorsqu'il eut rassemblé autour de lui tous les officiers dont la présence étoit nécessaire, il les promena dans les rangs, et leur fit observer quelle troupe étoit en meilleur état, quelle partie des auxiliaires promettoit le plus. Après avoir excité en eux la volonté d'agir, et leur avoir recommandé de se rendre le lendemain matin aux portes du palais de Cyaxare, il les renvoya dans leurs postes, avec ordre d'instruire les troupes de ce qu'ils venoient d'apprendre de lui, et d'échauffer tellement le cœur des soldats, qu'ils mar-

chassent avec ardeur à l'ennemi. Ses ordres furent ponctuellement exécutés ; et le lendemain à la pointe du jour les officiers se trouvèrent aux portes du palais. Cyrus étant entré avec eux adressa le parole au roi en ces termes :

« Ce que j'ai à dire, seigneur, sans doute vous l'avez déjà pensé comme nous ; et je crois entrevoir pourquoi vous ne vous expliquez pas. Vous craignez peut-être que, si vous étiez le premier à proposer de faire sortir l'armée de la Médie, on ne vous soupçonnât d'être ennuyé de nous fournir des subsistances. Mais puisque vous continuez à garder le silence, je hasarderai de parler pour vous et pour nous. Préparés au combat comme nous le sommes, nous estimons tous, seigneur, que nous ne devons point attendre que les ennemis soient entrés sur vos terres ; et qu'au lieu de demeurer tranquilles dans un pays ami il faut aller porter la guerre dans celui des ennemis. Tant que nous restons chez vous nous y causons du dommage, et c'est malgré nous : chez eux au contraire nous aurions du plaisir à piller. Il vous en coûte ici pour nous faire subsister ; là nous vivrons à leurs dépens. S'il devoit y

avoir plus de danger pour nous en Assyrie qu'en Médie , nous aurions tort de ne pas prendre le parti le plus sûr ; mais soit que nous attendions , soit que nous allions au-devant , nous aurons affaire aux mêmes hommes : de notre côté , dans l'un et l'autre cas , nous serons également les mêmes. J'ajoute , seigneur , qu'en allant les chercher avec l'ardeur de gens qui ne craignent pas les approches , nous nous procurerons le double avantage , et d'animer la valeur de nos troupes , et d'inspirer de la terreur aux Assyriens. Nous leur paroîtrons bien plus redoutables quand ils apprendront que , loin de nous renfermer dans nos foyers , et d'attendre en tremblant qu'ils viennent dévaster nos terres , nous les prévenons , en portant le ravage sur les leurs. Rien ne nous importe plus que de fortifier par la confiance les ames de nos soldats , et d'affoiblir par la peur celles de nos ennemis. Le péril alors ne sera plus égal ; il diminuera pour les uns et croîtra pour les autres. J'ai souvent ouï dire à mon père , à vous-même , et tout le monde en convient , que les ames influent beaucoup plus que les corps dans le succès d'une bataille. »

Cyaxare répondit à ce discours : Mon cher

Cyrus, et vous Perses qui êtes présents, ne me faites pas l'injure de croire que je ne vous fournisse qu'à regret des subsistances. Je pense néanmoins, ainsi que vous, qu'il n'y a rien de mieux à faire que d'entrer en Assyrie. Puisque c'est l'avis général, reprit Cyrus, préparons nos équipages, et, si les dieux sont pour nous, partons sans différer. Il ordonna sur-le-champ aux soldats de ramasser leurs bagages. Tandis qu'ils exécutoient ses ordres, il sacrifia d'abord à Jupiter roi, puis aux autres divinités, les priant de favoriser ses desseins, de servir de guides à l'armée, de lui prêter leur assistance, de combattre avec elle et d'inspirer aux chefs des conseils salutaires. Il invoqua pareillement les héros habitants et tutélaires de la Médie. Les sacrifices ayant été favorables, et l'armée étant déjà rassemblée sur la frontière, il partit sous les plus heureux auspices. Dès qu'il eut mis le pied dans le pays ennemi, il fit des libations à la terre pour se la rendre propice ; il apaisa par des victimes les dieux et les héros de l'Assyrie ; il sacrifia de nouveau à Jupiter protecteur de sa patrie et à tous les dieux que sa mémoire lui rappela. Les sacrifices étant achevés, l'infanterie se mit en

marche, et alla camper à une petite distance de la frontière.

Cependant la cavalerie couroit la campagne, d'où elle revint bientôt avec un butin considérable. Peu après l'armée décampa. Elle étoit dans l'abondance et ne cessoit de ravager le pays en attendant l'arrivée des ennemis. Lorsqu'on eut appris qu'ils n'étoient plus qu'à dix journées de chemin, Cyrus dit à Cyaxare : Il est temps, seigneur, d'aller à leur rencontre, afin d'apprendre à nos troupes et à eux-mêmes que la peur ne ralentit point notre marche, et qu'il soit manifeste que nous ne cherchons pas à éviter le combat. Cyaxare approuva ce conseil : l'armée depuis ce moment ne marcha plus qu'en bataille, faisant chaque jour autant de chemin qu'il plaisoit aux deux princes de l'ordonner. Elle prenoit son repas du soir avant le coucher du soleil, et n'avoit de feu durant la nuit qu'en avant du camp, où l'on avoit soin d'en allumer, afin que, si quelqu'un s'approchoit à la faveur de l'obscurité, on pût le voir sans en être vu. Quelquefois, pour donner le change aux ennemis, on allumoit les feux sur les derrières du camp ; et de là il arrivoit souvent que leurs espions, trom-

pés par ce stratagème, tomboient dans les gardes avancées, croyant en être fort loin.

Lorsque les deux armées commencèrent à s'approcher, les Assyriens et leurs alliés ne campoient jamais sans creuser un fossé autour de leur camp. C'est une coutume qu'observent encore les rois barbares ; et comme leurs armées sont très nombreuses, ce travail est promptement exécuté. Ils usent de cette précaution, parcequ'ils ont l'expérience que, durant la nuit, la cavalerie, sur-tout la leur, est dans un si grand désordre qu'on ne sauroit presque en faire usage. En effet, les chevaux étant attachés au piquet avec des entraves aux pieds, il est extrêmement difficile que le cavalier vienne à bout, en cas d'alarme, de les détacher, de les brider, de les équiper, en même temps qu'il est obligé de songer à se couvrir de son armure ; et, quand il surmonteroit ces obstacles, il seroit encore arrêté par l'impossibilité de traverser le camp à cheval. Ils croient d'ailleurs qu'à l'abri de leurs fossés on ne pourra les forcer au combat. Telles sont les raisons de la pratique des Assyriens et des autres nations barbares.

Déjà les deux armées étoient près l'une de

l'autre. Lorsqu'il n'y eut plus entre elles que la distance d'environ une parasange, les Assyriens placèrent leur camp dans un lieu découvert, qu'ils fortifièrent de leur retranchement ordinaire. Cyrus, au contraire, choisit pour asseoir le sien l'endroit le moins exposé à la vue, derrière quelques villages et quelques collines qui couvroient le front de son armée. Il savoit qu'à la guerre les mouvements inopinés sont les plus propres à jeter l'épouvante. On établit de part et d'autre des gardes avancées pour empêcher les surprises durant la nuit, et chacun se livra au sommeil. Le lendemain, le roi d'Assyrie, Crésus et les chefs des alliés laissèrent leurs troupes tranquilles dans les retranchements; mais Cyrus et Cyaxare mirent les leurs en bataille pour se trouver en état de bien recevoir les ennemis s'ils venoient les attaquer. Quand on fut certain qu'ils ne sortiroient pas de leur camp, et qu'il ne se passeroit rien de tout le jour, Cyaxare fit appeler Cyrus et quelques uns des principaux officiers. Je suis d'avis, leur dit-il, que nous avançons, dans le même ordre où nous sommes, jusqu'aux retranchements des Assyriens, pour leur montrer de près le desir que nous avons

d'en venir aux mains. S'ils ne paroissent pas, notre audace leur apprendra du moins de quoi nous sommes capables ; et nos gens, qui auront été témoins de leur peu d'ardeur, marcheront contre eux, dans l'occasion, avec plus d'assurance. Au nom des dieux, seigneur, répondit Cyrus, gardons-nous de faire ce que vous proposez. En nous montrant aux ennemis, dans ce moment où ils se sentent hors d'insulte, ils nous verront approcher sans crainte ; mais lorsque ensuite nous nous retirerons, après une tentative inutile, et qu'ils auront pu remarquer à loisir que nous leur sommes fort inférieurs en nombre, ils feront peu de cas de nous ; et demain on les verra sortir avec bien plus de résolution. Maintenant qu'ils nous savent près d'eux, sans nous voir, soyez assuré que, loin de nous mépriser, ils sont dans une grande inquiétude sur nos projets : je ne doute pas même qu'il ne soit souvent question de nous dans leurs conversations. Attendons, seigneur, qu'ils sortent de leurs retranchements ; alors paroissions tout-à-coup, courons à eux, et saisissons l'instant que nous désirons depuis si long-temps. Cynare et tous les officiers approuvèrent cet avis.

Après le souper, on posta des corps-de-gardes, on alluma des feux en avant, et chacun se retira dans sa tente.

Le lendemain matin, Cyrus, une couronne sur la tête, accompagné des Homotimes, qui avoient eu ordre de venir couronnés comme leur chef, offrit un sacrifice, et le termina par un superbe discours. Lorsque les Homotimes se furent retirés, il fit venir la couronne aussi sur la tête, les soldats qu'il avoit admis à porter les mêmes armes que les Homotimes, et leur adressa une éloquente harangue et de sages instructions.

Pendant que ces choses se passoient au camp de Cyrus, les Assyriens, qui avoient déjà pris leur repas, sortirent avec assurance de leurs retranchements, et se mirent en bataille sous les yeux du roi, qui donnoit lui-même ses ordres, monté sur son char. « Assyriens, leur disoit-il, jamais la valeur ne vous fut plus nécessaire : il s'agit aujourd'hui de combattre pour votre vie, pour la terre qui vous a vus naître, pour les foyers où vous avez été nourris, pour vos femmes, pour vos enfants, pour ce que vous avez de plus cher. Si vous êtes vainqueurs, vous resterez en possession

de tous les biens dont vous avez joui jusqu'à présent : si vous êtes vaincus , les ennemis seront maîtres de tout. Que l'idée de la victoire , gravée dans vos cœurs , anime donc votre courage. Ce n'est pas en fuyant et en opposant à l'ennemi les parties du corps qui sont sans yeux , sans mains , sans armes , qu'on peut l'obtenir : il y auroit de l'extravagance à le penser. Il n'y en auroit pas moins à croire qu'il faut fuir pour sauver sa vie : nous savons , par expérience , que le moyen le plus sûr de la conserver c'est de vaincre , et que l'on court bien plutôt risque de la perdre en fuyant qu'en tenant ferme. On regarderoit encore comme dépourvu de sens un homme qui , ayant le plus grand desir d'accroître ses possessions , tourneroit le dos lâchement dans l'action : car personne n'ignore que le vainqueur s'empare de tout ce qui appartenoit au vaincu , et que celui-ci perd tout , jusqu'à la liberté. »

Dans ce moment , Cyaxare fit dire à Cyrus qu'il étoit temps de marcher à l'ennemi. Les Assyriens , continuoît-il , n'ont à présent qu'un petit corps de troupes hors des retranchements ; mais , avant que nous l'ayons

joint, il grossira. N'attendons pas qu'ils nous soient supérieurs en nombre, et chargeons-les, pendant que nous avons lieu de croire qu'il nous sera facile de les écraser. Cyrus lui fit cette réponse : Soyez certain, seigneur, qu'à moins que nous n'ayons défait plus de la moitié de leur armée, ils ne manqueront pas de dire qu'effrayés de leur multitude, nous n'avons osé attaquer qu'un détachement. Ils ne se regarderont pas comme battus ; et nous serons obligés de courir les hasards d'une seconde action, pour laquelle ils feront peut-être des dispositions plus sages. Aujourd'hui, en ne se présentant devant nous que par pelotons, ils nous rendent les maîtres de choisir à quel nombre d'ennemis nous voulons nous-mêmes avoir affaire. Les envoyés s'en retournèrent avec cette réponse.

Chrysante et quelques Homotimes arrivèrent, amenant avec eux plusieurs transfuges. Cyrus les ayant questionnés sur ce qui se passoit dans l'armée ennemie : Actuellement, dirent-ils, les Assyriens sortent en armes de leur camp : le roi, qui en est déjà sorti, les met en bataille, et ne cesse de les animer par les exhortations les plus vives, à mesure

qu'ils arrivent pour prendre leurs rangs. C'est ce que rapportent des gens qui les ont entendus. Seigneur, reprit Chrysante, si vous assembliez de même vos soldats, tandis que vous avez encore le temps de leur parler, n'est-ce que vos discours ne redoubleroient pas leur ardeur? Mon cher Chrysante, répondit Cyrus, que les harangues du roi d'Assyrie ne vous causent aucun souci; il n'y en a point d'assez puissante pour transformer en braves soldats les poltrons qui l'écoutent, ou en archers habiles ceux qui ne se seroient jamais exercés à tirer de l'arc: on en peut dire autant de l'adresse à lancer le javelot et à manier un cheval. Ce moyen ne seroit pas plus efficace pour endurcir à la fatigue des hommes qui n'auroient pas été accoutumés d'avance à la supporter. Mais, seigneur, reprit Chrysante, vous auriez assez fait, si vous réussissiez à échauffer leur courage. Croyez-vous, répliqua Cyrus, que des paroles puissent, en un seul jour, remplir l'âme de ceux à qui on les adresse de sentiments nobles et généreux, les rendre sensibles à l'honneur, les porter à mépriser, pour l'amour de la gloire, la fatigue et les dangers, leur persuader qu'il

vaut mieux mourir en combattant que devoir son salut à la fuite ? Si on veut que les hommes soient pénétrés de ces sentiments , et qu'ils ne les oublient jamais , il faut commencer par établir des lois qui assurent aux citoyens vertueux une existence honorable , et qui condamnent les lâches à traîner une vie honteuse dans l'humiliation et dans la misère. Un second point , non moins essentiel , seroit , à mon avis , de les mettre sous la conduite de maîtres et de surveillants , qui travailleroient à les former , autant par leur exemple que par des préceptes , à la pratique des choses louables , jusqu'à ce qu'ils les eussent bien convaincus qu'il n'y a de vraiment heureux dans le monde que ceux qui , par leur valeur , se sont acquis l'estime publique , et que les lâches , les gens sans honneur , sont les seuls malheureux. Des hommes à qui on aura su inspirer ces sentiments feront voir un jour qu'ils ont appris , par les instructions qu'on leur a données , à surmonter la crainte du danger. S'il suffisoit , pour les animer de l'ardeur guerrière , de les haranguer au moment où , couverts de leurs armes , ils vont à la charge , moment dans lequel la plupart ou-

blent ces anciennes instructions, rien ne seroit plus aisé que d'acquérir pour soi et de communiquer aux autres celle de toutes les qualités qui honore le plus les hommes. Mais, loin de penser que ce soit une chose facile, je n'oserois même compter que nos soldats, tout exercés qu'ils sont de longue main, tinssent ferme, si je ne vous voyois à leur tête, pour leur montrer par vos exemples comment il faut se comporter, et pour rappeler à leur devoir ceux qui s'en écarteroient par oubli. En un mot, Chrysante, je ne serois pas moins surpris si des troupes qui n'auroient pas été formées aux vertus guerrières devenoient braves pour avoir écouté un discours éloquent, que si un homme, pour avoir entendu un air bien chanté, se trouvoit savoir la musique, dont il n'auroit eu auparavant nulle teinture.

Durant cet entretien, Cyaxare fit dire une seconde fois à Cyrus qu'il avoit tort de différer, et de ne pas mener les troupes à l'ennemi. Retournez vers Cyaxare, répondit le prince aux envoyés, et dites-lui, en présence de tout le monde, que les Assyriens ne sont pas encore sortis de leur camp en assez grand nombre ;

mais que , puisqu'il le veut , je vais exécuter ses ordres. En finissant ces mots , il invoqua les dieux , ordonna que l'armée se mît en mouvement , et partit à la tête au pas redoublé. Les troupes , depuis long-temps accoutumées à marcher sans confondre leurs rangs , le suivirent en bon ordre. L'émulation qui régnoit entre les soldats , la vigueur de leurs corps fortifiés par l'habitude du travail , la présence de leurs officiers , qui formoient le premier rang , tout concouroit à leur donner de l'assurance. Comme ils savoient , par leur propre expérience , qu'il y a beaucoup d'avantage et peu de danger à combattre de près contre des cavaliers , des archers et autres gens de trait , et qu'ils avoient une grande confiance dans la supériorité de leur discipline , ils alloient à l'ennemi avec alégresse.

Avant que d'arriver à la portée de l'arc , Cyrus donna , pour mot de ralliement , JUPITER AUXILIAIRE ET CONDUCTEUR. Lorsque le mot , après avoir passé de bouche en bouche , lui fut revenu , il entonna , suivant l'usage , l'hymne en l'honneur des Dioscures (*), que les soldats

(*) Les anciens entendoient ordinairement par ce nom Castor et Pollux.

continuèrent , chantant de toute leur voix , avec un respect religieux. Dans ces occasions , plus on craint les dieux , moins on redoute les hommes. L'hymne étant achevé , les Homotimes recommencèrent à marcher d'un pas égal et dans le meilleur ordre. La gaieté brille sur leur visage ; ils se regardent avec complaisance les uns les autres ; ils appellent par leur nom ceux qui sont à côté d'eux , ceux qui sont derrière : tous s'exhortent mutuellement à marcher , répétant sans cesse : Allons , chers amis , avançons , braves camarades. Les derniers rangs répondent aux cris des premiers , en les exhortant , à leur tour , à les mener vigoureusement. On ne voit dans l'armée de Cyrus qu'ardeur , amour de la gloire , confiance , zèle à s'encourager réciproquement , prudence , discipline ; dispositions bien propres à jeter la terreur dans l'ame des ennemis.

Quant aux Assyriens , ceux qui devoient , suivant leur coutume , engager le combat , montés sur des chars , sautèrent dessus promptement à l'approche des Perses , et se replièrent sur le gros de leur armée. Les archers , les autres gens de trait et les frondeurs

firent une décharge, mais de beaucoup trop loin. Cependant les Perses avançoient, et déjà ils fouloient aux pieds les flèches que les Assyriens avoient tirées inutilement. Alors Cyrus s'écrie : Vaillants guerriers, que quelqu'un d'entre vous double le pas, qu'il fasse voir de quoi il est capable, et que son exemple devienne un signal pour les autres. A ces mots, qui furent répandus dans un instant, plusieurs, emportés par leur courage et par le desir d'en venir aux mains, commencent à courir; ils sont suivis du reste de l'armée : Cyrus lui-même, cessant de marcher au pas, est bientôt à la tête de ceux qui courent : il les précède en criant, Qui me suit ? Où est le brave qui le premier renversera un ennemi ? Ceux qui l'entendent répondent par le même cri, et ce cri est répété par toutes les voix. Telle fut l'impétuosité avec laquelle les troupes de Cyrus volèrent au combat. Mais les Assyriens, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retranchements. Tandis qu'ils se pressoient à l'entrée, les Perses, qui les avoient poursuivis jusque-là, en firent un grand carnage ; puis fondant sur ceux qui tomboient dans le fossé, ils tuèrent

indistinctement et les hommes et les chevaux des chars , qui s'y étoient précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède, voyant cette déroute, chargea celle des ennemis , qui ne songea plus qu'à éviter le combat en fuyant : elle fut vivement poursuivie, et perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux. Il restoit un corps d'Assyriens , posté en dedans des retranchements , sur la crête du fossé ; mais, consternés de l'affreux spectacle qu'ils avoient sous les yeux, et frappés de terreur, ils n'avoient ni la force ni la pensée de se servir de leurs flèches et de leurs dards contre ceux qui masacroient leurs camarades : s'étant même aperçus que quelques Perses avoient forcé l'entrée du camp , ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent.

Quand les femmes, tant des Assyriens que de leurs alliés , virent que la déroute étoit générale, et qu'on fuyoit même dans le camp, elles firent retentir l'air de leurs cris : saisies de frayeur, elles couroient de tous côtés, les mères portant leurs enfants dans leurs bras , les autres arrachant leurs habits , se déchirant le visage ; toutes conjurant ceux qu'elles rencontroient de ne les pas laisser à la merci

de l'ennemi, et de combattre pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leur propre vie. Dans ce moment, les rois alliés avec leurs meilleurs soldats se portèrent vers l'entrée du camp, et, du lieu le plus élevé des retranchements, ils s'efforçoient de repousser l'ennemi, combattant eux-mêmes, et ranimant le courage de leurs troupes. Ce mouvement fit craindre à Cyrus que, s'il entreprenoit de forcer le passage, ses gens, trop peu nombreux, ne fussent accablés par la multitude. Pour éviter le danger qu'il prévoyoit, il ordonna qu'on se retirât hors de la portée du trait, et qu'on eût à obéir. Il fut aisé de distinguer les Homotimes, à leur excellente discipline, à la promptitude de leur obéissance, et à leur zèle pour faire exécuter le commandement du général.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

LA Vie de Lucullus , par Plutarque. Traduc- tion de Dacier.	PAG. I
Comparaison de Cimon et de Lucullus , par Plutarque. Traduction de Dacier.	129
Notice sur Xénophon.	139
LA CYROPÉDIE. Extrait du discours préliminaire.	145
————— Livre premier.	157
————— Livre second.	233
————— Livre troisième.	278

FIN DE LA TABLE ,
ET DU QUATRIÈME VOLUME
DE LA 1^{re} SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

HISTOIRE DE CYRUS



*Grand Dieu faites que je me montre digne
mari de Panthée et digne ami de Cyrus*

BIBLIOTHEQUE

Choisie

Pour les Dames

Rédigée par

M^{me} Dusrenoy

I^{re} Série

6^e Volume



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

LA CYROPÉDIE,

OU

HISTOIRE DE CYRUS.

LIVRE QUATRIÈME.

CYRUS, étant demeuré assez long-temps dans la même position avec son armée pour faire connoître aux ennemis qu'il étoit prêt à recommencer le combat, s'ils vouloient sortir de leurs retranchements, et ne voyant paroître personne, prit le parti d'aller camper à quelque distance de là. Lorsqu'il eut établi des sentinelles et envoyé des espions à la découverte, il tint ce discours à ses soldats rassemblés autour de lui :

« Braves compagnons, commençons vous et moi par rendre graces aux dieux de la victoire que nous venons de remporter, et de la vie qu'ils nous ont conservée. Il est juste que nous nous empressions de leur en témoigner, autant qu'il est en nous, notre reconnoissance. Ce devoir rempli, il me reste à vous louer tous sans exception ; car vous avez tous contribué au succès de cette journée. Quand je serai plus exactement instruit des détails particuliers, je distribuerai les éloges et les récompenses suivant le mérite des actions de chacun. Comme Chrysante combattoit à la tête de sa compagnie, qui étoit le plus près de moi, je n'ai pas besoin de demander comment il s'est comporté : je lui ai vu faire tout ce que faisoient sans doute ceux que je ne voyois pas. Puisqu'il est également prudent et brave dans l'exécution, aussi capable de commander que diligent à obéir, je le fais chef de mille hommes ; et si les dieux m'accordent de nouvelles faveurs, je me souviendrai de ses services. Vous tous qui m'écoutez, je vous exhorte à ne jamais oublier ce que vous avez vu dans le combat, afin que vous soyez toujours en état de juger lequel est le plus sûr, pour conserver sa

vie , de tenir ferme ou de fuir ; lequel de deux soldats qui marchent à l'ennemi , l'un de bon gré , l'autre avec répugnance , se tire plus facilement du danger. Mais il est temps que vous preniez votre repas : allez donc , braves et sages compagnons , guerriers chéris des dieux , allez faire des libations en leur honneur , et chanter l'hymne de la victoire. » En finissant ce discours , Cyrus monte à cheval , et part pour se rendre auprès de Cyaxare. Quand les deux princes se furent donné des témoignages réciproques de leur joie , Cyrus examina ce qu'on faisoit dans le quartier des Mèdes , demanda au roi si quelque chose lui manquoit , et alla rejoindre son armée.

Dès que les Perses eurent soupé et posé des sentinelles , comme la prudence l'exigeoit , ils se livrèrent au repos. Les Assyriens étoient dans une situation bien différente. La mort de leur roi et d'un grand nombre de leurs plus braves gens , qui avoient péri avec lui , causoit parmi eux une consternation générale : plusieurs même s'enfuirent pendant la nuit. Cette désertion jeta Crésus et les autres alliés dans un profond accablement : nulle idée consolante , nulle ressource ne s'offroit à eux. Ce

qui mit le comble à leur découragement, fut que les Assyriens mêmes, qui tenoient le premier rang dans l'armée, sembloient avoir perdu jusqu'à la faculté de penser : ils se déterminèrent donc à décamper, et se sauvèrent à la faveur des ténèbres.

Au point du jour, Cyrus, ayant remarqué que les ennemis étoient sortis de leur camp, s'attacha d'y faire entrer les Perses avant le reste de l'armée : ils y trouvèrent une grande quantité de brebis, de bœufs, de chariots remplis d'une infinité de choses utiles, que les Assyriens avoient laissés. Les Mèdes qui étoient demeurés avec Cyaxare accoururent bientôt, et l'armée entière y fit son repas. Après le dîner, Cyrus ayant convoqué les capitaines perses : « Chers camarades, leur dit-il, que de biens, et quels biens encore, les dieux mettent entre nos mains, et que nous laissons échapper ! Les ennemis, frappés de terreur, ont pris la fuite ; vous le voyez. Est-il vraisemblable que des gens qui ont abandonné, en fuyant, des retranchements où ils étoient à couvert, osassent tenir devant nous en rase campagne ; que les mêmes hommes qui ont lâché le pied, avant d'avoir éprouvé notre va-

leur, eussent le courage, après avoir été battus et maltraités, de résister à leurs vainqueurs ? Les plus braves d'entre eux ont péri : le reste, composé des plus mauvais soldats, aura-t-il l'audace de vouloir se mesurer avec nous ? » Pourquoi, dit un des capitaines, ne nous pressons-nous pas de les poursuivre, puisque l'avantage est si évident ? Parceque nous n'avons point de cavalerie, répondit Cyrus, et que les plus considérables d'entre les ennemis, qu'il nous importeroit le plus de tuer ou de faire prisonniers, s'en retournent à cheval dans leur pays. Nous avons bien pu, avec l'aide des dieux, les mettre en déroute ; mais nous ne pouvons pas nous flatter de les atteindre en les poursuivant. Que n'allez-vous, repartirent plusieurs officiers, en parler à Cyaxare ? Venez donc tous avec moi, répliqua Cyrus, afin qu'il voie que nous pensons tous de même. Ils le suivirent et n'omirent aucune des raisons qui leur parurent les plus propres à faire réussir ce qu'ils proposoient.

Cyaxare, soit jalousie de ce que les Perses avoient les premiers ouvert cet avis, soit persuasion qu'il seroit plus sage de ne pas s'exposer à de nouveaux hasards (le roi et la

plupart des Mèdes ne songeoient alors qu'à se livrer à la joie), Cyaxare, dis-je, répondit : « Cyrus, j'ai souvent ouï dire, et j'ai vu par moi-même, que, vous autres Perses, vous êtes de tous les hommes les plus exercés à vous tenir en garde contre l'attrait du plaisir : moi, je pense qu'il y a moins de mérite à s'en défendre qu'à le prendre avec modération. Eh ! que nous arrivera-t-il jamais qui puisse nous en procurer un plus sensible que notre fortune présente ? Si nous savons la conserver, nous vivrons heureux, nous vieillirons en paix, loin des dangers : si au contraire nous sommes insatiables, et que nous prétendions qu'un bonheur ne doive servir qu'à nous en préparer un autre, il est à craindre que nous n'ayons le sort de ces navigateurs qui, séduits par leurs premiers succès, s'obstinent à courir les mers, jusqu'à ce qu'enfin ils périssent dans les flots. Souvenons-nous qu'on a plus d'une fois perdu le fruit d'une première victoire pour avoir voulu en obtenir une seconde. Enfin, je ne voudrois pas, maintenant que les Mèdes ne songent qu'à se divertir, les contraindre d'aller chercher de nouveaux périls. »

Ne contraignez personne , repartit Cyrus : donnez-moi seulement ceux qui voudront bien me suivre. Songez, seigneur, qu'à votre prière nous sommes venus de fort loin pour vous secourir : il est juste qu'à votre tour vous vous occupiez de nos intérêts, et que vous nous mettiez du moins en état de porter dans notre patrie quelques fruits de notre voyage, sans qu'il en coûte rien à vos trésors. Si quelqu'un veut vous suivre, répondit Cyaxare, j'en serai fort aise. Envoyez donc avec moi, reprit Cyrus, quelqu'un des plus accrédités d'entre les Mèdes, pour annoncer aux autres ce que vous venez de décider. Prenez, dit Cyaxare, celui qu'il vous plaira. Le hasard fit que ce Mède qui s'étoit dit le cousin de Cyrus, et qui l'avoit embrassé tant de fois, se trouvoit pour lors auprès du roi. Celui-ci me suffira, dit le prince en le montrant. A la bonne heure, répliqua Cyaxare, qu'il vous suive ; et vous, ajouta-t-il en parlant au Mède, allez annoncer que chacun est libre d'accompagner Cyrus. Quand ils furent sortis de la tente : Voici l'occasion, lui dit Cyrus, où je pourrai juger s'il est bien vrai que vous preniez, comme vous le disiez autrefois, tant

de plaisir à me voir. Puisque vous parlez ainsi, reprit le Mède, je ne vous quitterai plus. Puis-je m'assurer, continua Cyrus, que vous n'omettez rien de ce qu'il faut dire à vos compatriotes ? Je vous le jure, répliqua-t-il : je tâcherai de mériter que vous ayez aussi du plaisir à me voir. En effet, il s'acquitta de la commission de Cyaxare auprès des Mèdes avec la plus grande chaleur, et ajouta que, pour lui, jamais il ne se sépareroit d'un prince qui unissoit à la bonté et à la valeur l'avantage encore plus grand d'être issu des immortels.

Pendant que Cyrus se préparoit à exécuter son projet, il lui vint, comme par une faveur singulière des dieux, une ambassade des Hyrcaniens. Cette nation est peu nombreuse : elle avoit été subjuguée par les Assyriens, dont elle est voisine ; elle passoit et passe encore aujourd'hui pour fournir d'excellents hommes de cheval. Aussi les Assyriens les exposoient toujours sans ménagement à la fatigue et au danger. Dans la fuite des troupes assyriennes, le corps des Hyrcaniens, qui étoit d'environ mille cavaliers, avoit été placé à la queue de l'arrière-garde, afin que, si l'ennemi tombait sur les derrières, ils en essuyassent le premier

choc. Ils marchoient donc les derniers de l'armée, ayant avec eux leurs chariots et leur famille, suivant la coutume de la plupart des nations asiatiques lorsqu'elles vont à la guerre ; car ils avoient adopté cet usage. Les Hyrcaniens, réfléchissant sur la manière dont ils étoient traités, considérant d'ailleurs que le roi d'Assyrie étoit mort, que depuis sa défaite la terreur étoit générale parmi ses troupes, et que le découragement avoit gagné ses alliés, jugèrent que l'occasion étoit favorable pour secouer le joug, si les Perses vouloient se joindre à eux, et attaquer de concert l'ennemi commun. Ce fut le motif de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Cyrus, dont la dernière bataille avoit rendu le nom encore plus célèbre.

Les envoyés, après avoir exposé au prince les justes raisons qu'ils avoient de se plaindre des Assyriens, lui offrirent, s'il vouloit marcher contre eux, d'être ses guides dans la marche et de combattre sous ses ordres. Ils ajoutèrent, pour l'exciter plus fortement à l'entreprise qu'ils lui proposoient, un tableau du triste état de l'armée ennemie. Croyez-vous, leur dit Cyrus, que nous pussions la rencon-

trer avant qu'elle se soit jetée dans quelque place forte ; car, continua-t-il, pour leur donner une haute idée des Perses, nous regardons comme un revers pour nous qu'elle ait pris la fuite sans que nous nous en soyons aperçus ? Les envoyés répondirent qu'en faisant diligence il seroit possible de joindre les Assyriens le lendemain matin, non seulement parceque leur nombre et l'embarras des chariots rendoient leur marche très lente, mais de plus parcequ'ayant passé la nuit précédente sans dormir, ils n'avoient pu faire que peu de chemin. Quel gage, reprit Cyrus, nous donnerez-vous de la vérité de ce que vous dites ? Nous allons partir, répliquèrent-ils, et dès cette nuit nous vous amènerons des otages : engagez-nous seulement votre foi en présence des dieux, et tendez-nous votre main droite, afin que nous puissions porter à nos compatriotes ces garants de votre parole. Cyrus jura que, s'ils tenoient leurs promesses, il les regarderoit comme de fidèles amis, et ne les traiteroit pas moins bien que les Perses et les Mèdes. Les Hyrcaniens n'ont rien perdu depuis de la confiance qu'on prit dès-lors en eux ; ils sont même admis indistinctement

aux dignités comme les Mèdes et les Perses les plus considérés.

Les troupes avoient soupé, et il étoit encore jour : Cyrus leur ordonna de sortir des tentes, et aux ambassadeurs hyrcaniens de demeurer pour les accompagner. Les Perses obéirent avec leur diligence ordinaire ; ils furent bientôt hors du camp, ainsi que Tigrane et ses Arméniens. Les Mèdes, que différents motifs attachoient à Cyrus, ne montrèrent pas moins d'empressement : les uns avoient été ses camarades et ses amis dans son enfance ; les autres se souvenoient avec sensibilité de la douceur qu'ils avoient éprouvée dans son commerce en chassant avec lui ; ceux-ci pensoient qu'il les avoit délivrés d'un grand effroi (*); ceux-là étoient persuadés qu'un prince doué de tant d'excellentes qualités par la nature ne seroit pas moins bien traité par la fortune, et qu'un jour il deviendrait un puissant monarque. Quelques uns avoient à s'acquitter envers lui des services qu'ils en avoient reçus durant le temps de son éducation à la cour

(*) Ceci doit s'entendre de la peur que leur avoit causée d'abord l'approche des Assyriens.

d'Astyage, et ceux-là étoient en grand nombre, tant il avoit dès-lors de penchant à obliger; quelques autres enfin étoient attirés par l'espérance du butin : le bruit qui s'étoit répandu que les Hyrcaniens devoient les conduire à un riche pillage animoit encore cette espérance. Ainsi presque tous les Mèdes suivirent Cyrus; il ne resta auprès de Cyaxare que les officiers de sa garde avec leurs soldats. L'algresse et l'ardeur des autres en partant étoient telles qu'on peut l'attendre de gens qui marchent sans y être contraints, de leur plein gré, et par affection pour le général. Lorsque l'armée entière fut sortie du camp, Cyrus alla d'abord visiter les Mèdes. Après avoir loué leur bonne volonté, il pria les dieux de jeter sur eux et sur leur chef un regard favorable, d'être leurs guides, de le mettre lui-même en état de reconnoître leur zèle. Ensuite il ordonna que l'infanterie marchât la première, que la cavalerie mède la suivit, et que toutes les fois qu'on feroit halte pendant la route, pour quelque cause que ce fût, on eût soin de détacher vers lui quelques cavaliers, par qui il pût faire porter les ordres nécessaires.

Ces dispositions étant faites , il commanda aux Hyrcaniens de se mettre à la tête de l'armée. Pourquoi, dirent-ils, n'attendez - vous pas, avant de marcher, que nous vous ayons amené nos otages pour garants de notre fidélité ? Nous avons, répondit Cyrus, dans notre courage, et dans la force de nos bras, de quoi nous en assurer. Nous ne manquerons pas de moyens de vous récompenser si vous avez dit la vérité ; dans le cas où vous auriez cherché à nous tromper, vous éprouverez, si les dieux le permettent, que nous sommes plus faits pour nous rendre maîtres de votre sort, que pour voir le nôtre dépendre de vous. Puisque, selon votre rapport, continua-t-il, vos compatriotes sont à la queue de l'armée, soyez attentifs à nous les montrer, dès que vous les découvrirez, afin que nous les épargnions. Les Hyrcaniens, pleins d'admiration pour Cyrus, se mirent en marche à la tête des troupes, suivant l'ordre qu'ils avoient reçu, et dès-lors ils cessèrent de redouter les Assyriens, les Lydiens et leurs alliés : ils ne craignirent plus autre chose, sinon que le prince perse ne fît trop peu de cas d'eux, et qu'il ne lui fût indif-

fèrent de les avoir, ou de ne les avoir pas pour auxiliaires.

On rapporte que la nuit étant survenue pendant qu'ils étoient en route, une lumière brillante, qui partoît du ciel, se répandit tout-à-coup sur Cyrus et sur son armée. Ce prodige excita dans les troupes un mouvement de frayeur religieuse, et redoubla leur ardeur. Comme elles marchaient très lestement, elles firent tant de chemin, qu'à la pointe du jour elles avoient déjà joint le corps des Hyrcaniens. D'aussi loin que les envoyés les virent : Voilà nos compatriotes, dirent-ils à Cyrus : nous les reconnoissons à leur position à la queue de l'armée ennemie, et à la multitude des feux. Allez, dit le prince à l'un des envoyés, leur annoncer que, s'ils veulent sincèrement embrasser notre parti, ils peuvent venir à nous sans différer, en levant la main droite : Vous, ajouta-t-il, en parlant à quelques uns des siens, accompagnez-le, et recommandez aux Hyrcaniens de se conformer à ce qu'ils vous verront faire en les abordant. Tandis que l'un des deux envoyés alloit vers ses compatriotes, l'autre demeura auprès de Cyrus, qui fit faire halte, pour observer com-

ment les Hyrcaniens se comporteroient. Dans cet intervalle, Tigrane et les chefs des Mèdes vinrent lui demander ce qu'ils devoient faire. Le corps des Hyrcaniens, répondit-il, est prêt à nous joindre ; je leur ai dépêché un de leurs envoyés, avec quelques uns de nos gens, pour leur dire que, s'ils desirent d'être de nos amis, ils aient à venir à nous la main droite levée. S'ils se présentent dans cette attitude, il faut que chacun de vous leur réponde par le même signe ; ce sera le moyen de les rassurer : mais s'ils paroissent vouloir se servir de leurs armes, ou qu'ils cherchent à s'enfuir, faites en sorte qu'il n'échappe pas un seul homme de cette première troupe d'ennemis. Tel fut l'ordre que donna Cyrus.

Les propositions qu'on porta de sa part aux Hyrcaniens furent reçues avec la plus grande joie : ils montèrent aussitôt à cheval et accoururent en faisant le signal convenu. Les Mèdes et les Perses, en leur répondant par le même signal, ne leur laissèrent aucun sujet d'inquiétude. Cyrus, après avoir appris des Hyrcaniens que les ennemis n'étoient guère qu'à une para-sange de distance, s'adressa à ses troupes en ces termes : « Perses et Mèdes, et vous Hyr-

caniens, que je regarde déjà comme des alliés qui doivent partager notre fortune, ne perdez pas de vue ce qu'exige de vous la conjoncture présente. Si nous agissons mollement, nous courons risque d'attirer sur nous des malheurs de toute espèce ; car les ennemis ne pourront ignorer quel dessein nous amène ici. En allant vigoureusement à eux et les attaquant avec intrépidité, vous les verrez, comme des esclaves fugitifs qui retombent entre les mains de leurs maîtres, les uns demander quartier, les autres s'enfuir, plusieurs perdre la tête, et ne savoir quel parti prendre. Assaillis avant de s'être aperçus que nous approchions, ils n'auront eu ni le temps de se ranger en bataille, ni de se préparer à combattre : ils seront vaincus, quand ils commenceront à nous voir près d'eux. Si nous voulons souper gaiement, dormir tranquillement, vivre désormais heureux, ne leur donnons le loisir ni de délibérer, ni de faire des préparatifs pour leur défense ; pas même de reconnoître qu'ils ont affaire à des hommes : il faut qu'ils ne voient que des boucliers, des haches, des épées ; qu'ils ne sentent que des coups et des blessures. N'oublions rien pour nous assurer

la victoire, vous ne devez pas ignorer qu'elle est la source de tous les biens, qu'elle met entre les mains de celui qu'elle couronne les hommes, les femmes, les richesses, les états des vaincus : n'ayons d'autre objet que de l'obtenir. Gardez-vous de vous amuser à piller : le soldat qui pille mérite d'être traité en esclave. N'oubliez pas, en poursuivant l'ennemi, qu'il faut me rejoindre avant la nuit : dès que le jour aura fait place aux ténèbres, on ne recevra plus personne dans le camp. » Après ce discours, Cyrus renvoya les officiers chacun à leur poste, et les chargea de répéter à leurs subordonnés ce qu'il venoit de dire. L'armée continua sa marche : les Hyrcaniens faisoient l'avant-garde ; Cyrus avec les Perses occupoit le centre, la cavalerie étoit placée sur les ailes.

Quand le jour parut, quelques uns des Assyriens, saisis d'étonnement, ne savoient que penser de ce qu'ils voyoient ; d'autres reconnurent le danger qui les menaçoit ; plusieurs portèrent par leurs cris l'alarme dans le camp. Ce ne fut bientôt que confusion et désordre : ici on délioit les chevaux, là on ramassoit le bagage, ailleurs on détachoit les armes qui étoient chargées sur les bêtes de somme, et

l'on s'empressoit de se couvrir de son armure. Les uns ont déjà sauté sur leurs chevaux, d'autres équipent les leurs; plusieurs portent leurs femmes dans les chariots; ceux-ci s'emparent des effets les plus précieux, comme s'ils se flattoient de pouvoir les sauver; ceux-là travaillent à les enfouir; mais la plupart cherchent leur salut dans la fuite. En un mot, tout ce qu'on peut faire dans la situation où ils se trouvent, ils le font, si ce n'est qu'ils ne se défendent point, et périssent ainsi sans rendre de combat.

Comme on étoit en été, Crésus, roi de Lydie, avoit fait partir ses femmes dans des chariots durant la nuit, afin que la fraîcheur leur rendît le voyage moins incommode; et lui-même les avoit suivies avec sa cavalerie. Le roi de la Phrygie, située sur les bords de l'Hellespont, avoit aussi, dit-on, quitté le camp. Lorsque ces deux princes eurent jugé de ce qui s'étoit passé, par la multitude des fuyards qu'ils voyoient accourir, ils se mirent à fuir de toute la vitesse de leurs chevaux. Les rois des Cappadociens et des Arabes, qui n'avoient encore pu s'éloigner, furent atteints par les Hyrcaniens; ils voulurent faire résistance,

quoiqu'ils n'eussent pas eu le temps de prendre leurs armes ; mais bientôt ils succombèrent. La plus grande perte fut du côté des Assyriens et des Arabes , qui , étant dans leur pays , n'avoient pas pressé leur marche. Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens poursuivoient les ennemis et usoient envers eux du droit des vainqueurs , Cyrus ordonna aux cavaliers qui étoient restés auprès de lui de faire la patrouille autour du camp , et de passer au fil de l'épée tous ceux qu'ils en verroient sortir armés. Il fit publier en même temps que les soldats ennemis qui se trouvoient dans l'enceinte , soit cavaliers , soit fantassins légèrement armés , soit archers , apportassent leurs armes liées en faisceaux , et laissassent les chevaux au piquet , sous peine de mort en cas de désobéissance. Aussitôt les Perses , l'épée à la main , formèrent une vaste enceinte , au milieu de laquelle ceux des ennemis qui avoient des armes vinrent les déposer , suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu ; et des soldats préposés par le général y mirent le feu.

Alors Cyrus se rappela que ses troupes en partant ne s'étoient point pourvues des munitions de bouche , sans lesquelles on ne sauroit

s'engager dans une expédition militaire, ni tenter aucune entreprise. Comme il songeoit aux moyens de s'en procurer abondamment et promptement, il lui vint en pensée qu'une armée en campagne avoit toujours à sa suite des valets et des pourvoyeurs, tant pour avoir soin des tentes que pour fournir aux soldats, lorsqu'ils y rentrent, les choses nécessaires ; et il conclut que vraisemblablement cette sorte de gens formoit le plus grand nombre des prisonniers qu'on venoit de faire dans le camp ennemi, parcequ'au moment de l'attaque ils avoient dû être occupés à rassembler les bagages. Il fit en conséquence publier par un héraut que tous les pourvoyeurs eussent à se présenter sur-le-champ, et que, s'il en manquoit quelqu'un, le plus ancien de la tente vînt à sa place, menaçant du châtiment le plus rigoureux ceux qui ne paroïtroient pas. Les pourvoyeurs, voyant que leurs maîtres eux-mêmes s'étoient soumis, se hâtèrent d'obéir. Quand ils furent arrivés, Cyrus ordonna que ceux qui avoient dans leurs tentes des vivres pour plus de deux mois eussent à s'asseoir ; puis, les ayant comptés des yeux, il donna le même ordre à ceux qui n'avoient des vi-

vres que pour un mois ; et presque tous se trouvèrent dans ce cas. S'étant instruit ainsi de l'état des provisions qui restoient dans le camp : « Si vous craignez, leur dit-il, les mauvais traitements, et que vous desiriez de mériter nos bonnes grâces, ayez soin de préparer dans chaque tente, pour les maîtres et pour les valets, le double de ce que vous avez coutume de fournir chaque jour : faites en sorte que rien ne manque pour un bon repas ; car les vainqueurs, quels qu'ils soient, arriveront incessamment, et ils exigeront, avec raison, qu'on satisfasse largement leurs besoins. Souvenez-vous combien il vous importe qu'ils n'aient point à se plaindre de la réception qui leur sera faite. » Tous s'étant mis en devoir d'exécuter les ordres de Cyrus, il assembla ses capitaines et leur tint ce discours : « Mes amis, nous serions bien les maîtres de nous mettre à table avant le retour de nos alliés, et de profiter des apprêts qui ont été faits avec tant de soin ; mais, si je ne me trompe, ce repas nous seroit moins profitable que notre attention à montrer que nous n'oublions pas nos camarades absents ; et je doute qu'il contribuât autant à augmenter nos forces que le peut faire l'af-

fection de nos alliés. Si pendant qu'ils poursuivent nos ennemis, qu'ils les taillent en pièces, et que, trouvant peut-être de la résistance, ils ont encore des combats à soutenir, nous paroissions assez indifférents sur ce qui les concerne pour nous livrer au plaisir de la bonne chère avant d'être informés de leur sort, nous nous couvririons de honte, et nous aurions sujet de craindre de nous voir bientôt affoiblis par leur défection. Il me semble qu'en nous occupant d'eux, tandis qu'ils essuient et des fatigues et des dangers, de manière qu'à leur arrivée rien ne leur manque, nous nous préparerions à nous-mêmes un repas plus agréable que ne seroit celui que nous ferions à présent en cédant à notre appétit. Observez encore que, quand nous ne leur devrions pas ces égards, il ne faudroit pas moins nous préserver des excès de la table; car, bien loin que nous n'ayons plus rien à faire, nous sommes dans une position très critique et qui exige un surcroît de vigilance. Les prisonniers que nous laissons en liberté dans le camp sont en plus grand nombre que nous; il faut donc à-la-fois et nous tenir en garde contre eux, et empêcher qu'ils ne nous échappent, si nous voulons avoir

des valets pour le service de l'armée. De plus, nous n'avons point ici notre cavalerie ; nous ignorons où elle est, et nous ne sommes pas sûrs qu'à son retour elle veuille rester. De ces différents motifs je conclus qu'il est à propos que chacun de nous boive et mange si sobrement que nous puissions résister au sommeil et conserver toute notre raison. Je sais encore qu'il y a dans le camp beaucoup de richesses , et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'en détourner autant qu'il nous plairoit, quoique nos alliés, qui nous ont aidés à nous en rendre maîtres, aient droit de les partager ; mais j'ai peine à croire qu'il y eût plus à gagner pour nous à commettre cette infidélité, qu'à leur donner un témoignage de notre bonne foi, dont le prix sera, de leur part, un redoublement d'affection. Mon avis est qu'après le retour des Mèdes, des Hyrcaniens et de Tigrane, nous leur abandonnions le soin du partage. Si notre part se trouvoit la moins forte, cette inégalité même tourneroit à notre avantage , parceque celui qu'ils auroient trouvé à nous servir les disposeroit à demeurer plus volontiers avec nous. L'avidité nous procureroit des biens peu durables , au lieu qu'en négligeant ces biens , pour nous

emparer du pays qui les produit, nous nous assurerons, pour nous et pour les nôtres, une fortune plus solide, que nous transmettrons à notre postérité. Lorsque dans notre patrie on nous exerçoit à réprimer la gourmandise et l'amour inconsidéré du gain, on n'avoit d'autre but que de nous apprendre à vaincre dans l'occasion ces deux penchans : or, je ne pense pas que nous puissions jamais nous trouver dans des circonstances où il fût plus à propos de mettre ces leçons en pratique. »

Toute l'assemblée applaudit au discours de Cyrus. Puisque nous sommes tous du même avis, ajouta le prince, que chaque capitaine envoie les soldats les plus intelligents parcourir le camp pour encourager par des éloges ceux qu'ils verront occupés à préparer les choses dont nous pourrions avoir besoin, et punir sévèrement, avec l'autorité d'un maître sur ses esclaves, ceux qu'ils trouveront oisifs. Les officiers exécutèrent l'ordre du général.

On vit arriver, sur ces entrefaites, quelques détachemens mèdes. Les uns ayant atteint dans la route des chariots chargés de munitions, qui étoient partis du camp ennemi avant le jour, les avoient forcés de retourner, et les

y ramenoient ; les autres revenoient de même avec des chariots remplis de très belles femmes, soit épouses légitimes, soit concubines, que pour leur beauté les Assyriens menaient avec eux. C'est encore aujourd'hui la coutume des peuples de l'Asie lorsqu'ils vont à la guerre ; ils se font suivre de tout ce qu'ils ont de plus précieux. La présence, disent-ils, des objets qui nous sont chers anime notre courage dans le combat, en nous faisant sentir la nécessité de les défendre vaillamment. Peut-être est-ce là leur véritable motif ; peut-être aussi l'amour du plaisir y entre-t-il pour quelque chose. Cyrus, en voyant ce qu'avoient fait les Mèdes et les Hyrcaniens, ressentit un mouvement de dépit contre lui-même et contre ceux qui l'entouroient ; il étoit piqué que la bravoure des Perses, qui avoient été contraints de rester dans l'inaction, fût en quelque sorte effacée par celle des alliés, qui avoient fait un riche butin. Tous ceux qui amenoient quelque prise au camp s'empressoient de la lui montrer, et retournoient aussitôt à la poursuite des ennemis, suivant l'ordre qu'ils disoient avoir reçu de leurs chefs. Quelque mortifié que fût Cyrus à la vue des effets qu'on apportoit,

il eut soin de les faire ranger séparément. Ensuite il assembla de nouveau ses capitaines, et, s'étant placé dans un lieu d'où il pouvoit être entendu de tous, il leur dit :

« Vous jugez comme moi que si nous étions maîtres de tous les biens que la fortune nous offre, ils suffiroient pour enrichir la nation entière des Perses, et nous par préférence, puisque ce seroit le fruit de nos travaux ; mais nous ne serons jamais assez forts pour nous en emparer, tant que nous manquerons d'un corps de cavalerie nationale. Examinez la manière dont nous sommes armés ; elle peut être bonne pour mettre en déroute des ennemis à qui nous aurons affaire de près ; s'ils lâchent le pied, comment pourrons-nous, avec de telles armes et sans chevaux, atteindre, faire prisonniers, tuer des cavaliers, des archers, des soldats légèrement armés, des gens de trait, qui fuiront de toutes leurs forces ? qui les empêchera de revenir fondre sur nous et de nous harceler ? Aussi on ne peut douter que la cavalerie auxiliaire ne compte avoir sur le butin autant et peut-être plus de droit que nous. N'est-il pas évident que si nous parvenons à nous procurer une cavalerie qui ne soit point

inférieure à celle de nos alliés, nous pourrons exécuter seuls les entreprises auxquelles nous les associons maintenant, et que nous nous embarrasserons peu qu'ils veuillent rester ou nous quitter? Pourquoi ne formerions-nous pas le corps? On a pris dans le camp des Assyriens un grand nombre de chevaux, des freins pour les conduire, et les autres harnois nécessaires; nous avons toutes les armes à l'usage de la cavalerie: que nous faut-il de plus? des hommes? c'est ce qui nous manque le moins; car rien n'est plus à nous que nous-mêmes. Nous sommes peu versés dans l'art de monter à cheval: j'en conviens; mais ceux qui excellent aujourd'hui dans cet art n'en savoient pas plus que nous avant de l'avoir appris. On m'objectera qu'ils s'y sont formés dans la jeunesse: moi je demande si les enfants ont plus de disposition que les hommes faits pour apprendre ce qu'on leur enseigne, et lesquels, des hommes faits ou des enfants, sont les plus capables d'exécuter ce qu'ils ont appris. J'ajoute que nous avons plus de loisir et plus de facilité pour nous exercer, que n'en ont les enfants et la plupart des autres hommes. Nous ne sommes point obligés, comme les enfants,

d'apprendre à tirer de l'arc , nous le savons depuis long-temps ; ni à lancer le javelot , nous le savons aussi : nous n'avons pas besoin de cultiver la terre , ou d'exercer différents métiers , ou de veiller à nos affaires domestiques , nous ne sommes que soldats. Au reste , il n'en est pas ici comme de certaines pratiques militaires dont l'utilité est souvent balancée par la difficulté de l'exécution. N'est-il pas en effet plus doux de voyager à cheval qu'à pied ? n'est-il pas agréable de pouvoir , dans une occasion qui exige de la célérité , voler au secours d'un ami ; de pouvoir atteindre à la course un animal , un homme ? n'est-il pas commode de faire porter ses armes par son cheval ? c'est les avoir sans cesse à la main. On dira peut-être qu'il est à craindre que nous ne soyons forcés de combattre à cheval avant de savoir manier nos chevaux , et que nous ne soyons plus de bons fantassins , sans être devenus de bons cavaliers. Il est encore facile de répondre à cette objection ; car nous serons libres de combattre à pied quand nous le voudrons ; et il n'y a pas d'apparence que les leçons d'équitation nous fassent oublier les manœuvres de l'infanterie. »

Dès que Cyrus eut cessé de parler, tous les capitaines demandèrent à être inscrits au nombre des cavaliers. Puisque tel est le vœu général, reprit Cyrus, pourquoi ne pas déclarer, par une loi, que ce sera un déshonneur, pour tout Perse à qui j'aurai fourni un cheval, d'être rencontré à pied, quelque peu de chemin qu'il ait à faire. La proposition de Cyrus fut accueillie avec acclamation : la loi passa ; et de là est né l'usage, qui s'observe encore chez les Perses, que les plus distingués de la nation ne soient jamais vus marchant à pied, s'ils n'y sont forcés par quelque circonstance.

Peu après le milieu du jour, les cavaliers mèdes et hyrcaniens revinrent, amenant avec eux des chevaux et quelques prisonniers : ils avoient laissé la vie à ceux qui avoient rendu les armes. Le premier soin de Cyrus, à leur arrivée, fut de s'informer si personne d'entre eux n'étoit blessé. Non, seigneur, répondirent-ils. Il leur demanda ce qu'ils avoient fait : ils lui en rendirent compte et ne manquèrent pas de vanter chacune de leurs actions. Cyrus parut les écouter avec plaisir, et leur répondit par ce mot d'éloge : Il suffit de vous voir pour juger que vous vous êtes comportés en

braves gens : vous avez l'air plus grand , plus noble et plus fier que vous ne l'aviez auparavant. Ensuite il les questionna sur le chemin qu'ils avoient fait , et sur la population du pays. Ils lui dirent qu'ils en avoient parcouru une grande étendue ; qu'il étoit très peuplé , rempli de brebis , de chèvres , de bœufs , de chevaux , de blé et de denrées de toute espèce. Nous avons donc , reprit Cyrus , deux choses à faire ; nous rendre maîtres des possesseurs de tous ces biens , et les obliger à rester chez eux : un pays bien peuplé est une possession d'un grand prix ; s'il est abandonné de ses habitants , il perd toute sa valeur. Vous avez tué ceux des ennemis qui ont tenté de se défendre , je le sais : vous avez bien fait ; c'est le moyen d'assurer sa victoire. Je sais encore que vous avez pris ceux qui ont mis bas les armes ; mais je crois qu'il nous seroit avantageux de les relâcher. Par là nous nous délivrerons du soin de nous garder d'eux , de les garder eux-mêmes , de les nourrir , notre intention n'étant pas de les faire mourir de faim ; et , en les renvoyant , nous ne courrons pas le risque de manquer d'esclaves : car , si nous nous emparons du pays , tous les habitants

seront à nous. J'espère de plus que le reste de la nation, voyant que nous leur avons donné la vie et la liberté, aimera mieux demeurer dans ses foyers, et obéir, que d'éprouver le sort des armes.

L'avis ayant été unanimement adopté, Cyrus fit assembler les prisonniers, et leur dit : « Votre soumission vous a sauvé la vie ; si vous continuez de vous conduire de même, il ne vous arrivera rien de fâcheux : vous n'aurez fait que changer de maîtres. Vous habitez les mêmes maisons, vous cultiveriez les mêmes champs, vous vivrez avec les mêmes femmes, vous aurez la même autorité sur vos enfants ; seulement, vous ne pourrez plus dorénavant nous faire la guerre, ni à aucun autre peuple : si vous êtes insultés, nous combattons pour vous. Afin même que vous ne puissiez être forcés à prendre les armes, remettons entre nos mains celles que vous avez : quiconque les apportera jouira en pleine sécurité de la paix et des autres biens dont je parle ; au lieu que nous tournerons nos forces contre ceux qui refuseront de se désarmer. Si quelqu'un se donne à nous d'assez bon cœur pour chercher à se rendre utile par ses ac-

tions ou par ses conseils, nous le traiterons, non comme un captif, mais comme un ami à qui nous aurons obligation. Retenez bien ce que je vous dis, et l'annoncez à vos compatriotes. S'il s'en trouvoit qui ne voulussent pas se soumettre à ce que nous exigeons, menez-nous vers eux, afin qu'ils apprennent que c'est à nous de donner la loi, non de la recevoir. » Les prisonniers se prosternèrent devant Cyrus, et promirent de se conformer à ce qu'il avoit prescrit.

Lorsqu'ils furent partis : « Mèdes et Arméniens, dit Cyrus, il est temps que nous pensions à prendre notre repas : nous avons eu soin de faire préparer ce qui vous est nécessaire ; allez. Vous nous enverrez la moitié de la provision de pain ; il y en a suffisamment pour nous tous : n'envoyez ni viande ni vin ; nous en avons ce qu'il nous faut. Vous, Hyrcaniens, conduisez-les aux tentes : vous donnerez les plus grandes aux chefs ; vous savez où elles sont : les autres seront partagées aux soldats, de la manière que vous jugerez la plus convenable. Allez ensuite souper à votre aise : vos tentes ne sont point endommagées ; tout y est prêt comme dans les autres. Soyez sans

inquiétude sur la garde des dehors du camp pendant cette nuit ; nous nous en chargeons : veillez seulement à celle du dedans ; et comme nous ne pouvons encore compter sur l'affection des prisonniers qui sont dans les tentes , ayez vos armes auprès de vous. » Les Mèdes et les soldats de Tigrane , voyant qu'en effet tout étoit prêt pour leur repas , allèrent se laver : puis , ayant changé d'habit , ils soupèrent. Les chevaux n'avoient point été oubliés ; ils ne manquèrent de rien. Les Mèdes et les Arméniens commencèrent par envoyer aux Perses la provision de pain , sans y joindre ni vin ni viande , parceque Cyrus les avoit assurés que ses soldats en avoient abondamment : mais il n'avoit voulu dire autre chose , sinon que la faim leur tenoit lieu de bonne chère , et que l'eau du fleuve suffisoit pour leur boisson. Lorsque les Perses eurent soupé , et que la nuit fut venue , le prince fit partir plusieurs détachemens , avec ordre de se mettre en embuscade autour du camp , afin que personne n'y put entrer , et qu'on arrêtât ceux qui voudroient en sortir avec du butin ; comme il arriva effectivement. Plusieurs prisonniers ayant été saisis en cherchant à s'évader , Cyrus or-

donna qu'on les fit mourir, et laissa l'argent qu'ils emportoient aux soldats qui les avoient pris. Il arriva de là qu'avec la recherche la plus exacte on n'auroit pas depuis rencontré un seul homme qui tentât de s'enfuir pendant les ténèbres. C'est ainsi que les Perses passèrent cette nuit. Quant aux Mèdes, ils burent, mangèrent, dansèrent au son des flûtes, et se rassasièrent de plaisirs. On avoit trouvé dans le camp tout ce qu'il falloit pour occuper agréablement des gens qui ne vouloient pas dormir.

Or, la nuit même du départ de Cyrus, Cyaxare, dans la joie que lui causoit la victoire, s'étoit enivré avec ses courtisans. Comme il entendoit un grand bruit, il ne doutoit pas que presque tous les Mèdes ne fussent restés. Mais ce bruit étoit causé par les valets, qui avoient pris sur les Assyriens du vin et des vivres, et qui, profitant de l'absence de leurs maîtres, avoient bu outre mesure. Quand le jour parut, le roi étonné que personne ne se présentât à sa porte, excepté ceux qui avoient soupé avec lui, et apprenant que les Mèdes avoient quitté le camp avec leurs cavaliers, sortit de sa tente, et reconnut qu'on lui

avoit dit la vérité. Alors il entra dans une furieuse colère contre Cyrus et contre les Mèdes qui s'en étoient allés et l'avoient laissé seul. Comme il étoit dur et violent, il ordonna aussitôt à un de ceux qui étoient auprès de lui de prendre quelques cavaliers, de courir après les troupes qui avoient suivi Cyrus, et de dire de sa part à ce prince : « Je ne croyois pas, Cyrus, que vous fussiez capable de me traiter si légèrement, ni que vous, Mèdes, lui sachant le projet de m'abandonner, vous pussiez vouloir y consentir. Que Cyrus revienne s'il veut ; mais vous, revenez en diligence. » Seigneur, dit l'envoyé à Cyaxare, comment trouver les Mèdes ? Comment a fait Cyrus et ceux qui l'accompagnent, répliqua le roi, pour trouver les Assyriens ? J'ai ouï dire, répondit l'envoyé, que quelques Hyrcaniens, déserteurs de l'armée ennemie, sont venus ici, et lui ont servi de guides. Cyaxare, plus irrité qu'auparavant contre le prince de ce qu'il ne l'avoit point instruit de ce fait, n'en fut que plus ardent à rappeler ses troupes, pour affoiblir l'armée de son neveu. Au premier ordre il ajouta des menaces, tant pour les Mèdes qui ne revien-
droient pas, que pour l'envoyé, s'il n'exécu-

toit pas sa commission avec vigueur. Le Mède partit à la tête d'une centaine de cavaliers , très affligé de n'avoir pas d'abord suivi Cyrus. Étant arrivés à un endroit où le chemin se partageoit en plusieurs routes , ils en prirent une qui les égara , et ne parvinrent à joindre l'armée de Cyrus qu'après avoir rencontré par hasard quelques Assyriens fugitifs, qu'ils obligèrent de les conduire au camp : encore n'y arrivèrent-ils qu'au milieu de la nuit , à la faveur de la clarté des feux. Les gardes , conformément aux ordres du général , refusèrent de les laisser entrer avant le jour. Dès qu'il parut , Cyrus fit appeler les Mages , et leur ordonna de choisir dans le butin les dons qu'il étoit à propos d'offrir aux dieux , en reconnoissance de leur bienfaisante protection. Pendant que les Mages exécutoient cet ordre , il convoqua les Homotimes et leur dit :

« Braves camarades , nous devons à l'assistance du ciel les richesses immenses que vous avez sous les yeux ; mais nous sommes en trop petit nombre pour que nous puissions espérer de les conserver. D'un côté , si nous négligeons de veiller à la garde de ces biens acquis par nos travaux , ils échapperont bientôt de

nos mains ; de l'autre , si nous laissons des troupes pour les défendre , nous diminuerons considérablement nos forces. Je suis donc d'avis que quelqu'un d'entre vous aille incessamment instruire les Perses de notre situation , et les prier de nous envoyer sans délai un renfort , s'ils veulent devenir maîtres de l'Asie et de tout ce qu'elle renferme. Vous , le plus âgé d'entre nous , partez ; rendez-leur compte de l'état des choses : ajoutez que je me charge de fournir à la subsistance des soldats qu'ils m'enverront. Vous voyez les trésors que nous possédons : ne leur cachez rien. Au reste , il seroit juste et digne de nous d'en faire passer une partie en Perse : demandez donc à mon père quelle portion il convient d'envoyer pour les dieux ; demandez aux magistrats ce qu'il faut donner au peuple. Je desirerois qu'on députât vers nous quelques uns de nos concitoyens , pour être témoins de ce qui se passe ici , et pour répondre aux questions que nous pourrions leur faire. Allez vous préparer , et prenez une escouade qui vous servira d'escorte. » Cyrus fit ensuite appeler les Mèdes. L'envoyé de Cyaxare parut au milieu d'eux. Il parla publiquement de la colère

de son maître contre Cyrus : il rendit compte des ordres menaçants dont il étoit chargé ; et finit par déclarer que Cyaxare leur enjoignoit expressément de retourner vers lui, quand même Cyrus s'obstineroit à rester. Les Mèdes, frappés des paroles de l'envoyé, demeurèrent dans un profond silence : ils n'avoient point de prétexte pour se dispenser d'obéir au roi, qui les rappeloit ; mais, le connoissant pour un maître impitoyable, ils craignoient d'éprouver, même en obéissant, l'effet de ses menaces. Cyrus prit la parole : « Mèdes, dit-il, et vous envoyé de leur roi, je ne suis point surpris que Cyaxare, se voyant attaqué par une foule d'ennemis, et ignorant nos succès, tremble pour nous et pour lui. Lorsqu'il saura qu'une grande partie des Assyriens a perdu la vie, et que le reste est en fuite, d'abord il cessera de craindre, puis il reconnoîtra qu'il n'a pas dû croire que ses amis l'eussent abandonné, tandis qu'ils s'occupoient à détruire ses ennemis. Eh ! quelle raison auroit-il de se plaindre de nous, qui le servons si bien, et qui étions autorisés dans notre entreprise par son consentement ? Lui-même m'a permis, sur la proposition que je lui en ai faite, de vous

emmener avec moi : de votre côté , vous n'avez point demandé à partir , comme des gens qui auroient désiré de le quitter : vous êtes venus ici sur la permission générale qu'il avoit donnée à tous ceux qui voudroient me suivre. Je suis convaincu que notre bonne fortune le calmera , et qu'en cessant de craindre , il cessera d'être en colère. S'adressant ensuite à l'envoyé : Vous devez , lui dit-il , être fatigué : allez vous reposer. Nous, Perses, comme nous avons lieu de présumer que les ennemis ne tarderont pas à paroître , ou pour nous attaquer, ou pour nous assurer de leur soumission, mettons-nous en bataille dans le meilleur ordre : cet appareil imposant peut hâter la réussite de nos desseins. Vous, chef des Hyrcaniens , ordonnez à vos officiers de faire prendre les armes à leurs soldats. »

L'Hyrcanien , ayant fait ce qui lui étoit prescrit , vint rejoindre Cyrus qui lui dit : « Je vois avec plaisir que votre conduite nous donne à-la-fois des preuves et de votre amitié pour nous et de votre intelligence. Il est manifeste que nous avons aujourd'hui les mêmes intérêts : si les Assyriens sont mes ennemis , ils sont maintenant encore plus les vôtres. Ainsi

nous devons agir de concert, tant pour empêcher qu'aucun de nos alliés ne nous abandonne, que pour nous en procurer de nouveaux s'il est possible. Cyaxare rappelle la cavalerie mède : si elle nous quitte, comment tiendrons-nous dans le pays ennemi, n'ayant que de l'infanterie ? Faisons donc en sorte, vous et moi, que l'envoyé mède qui est venu pour emmener les siens souhaite lui-même de rester avec nous. Marquez-lui d'abord une tente très commode, où il ait abondamment toutes les choses dont il peut avoir besoin : je tâcherai de lui donner quelque emploi qui lui soit assez agréable pour le faire renoncer au projet de retourner en Médie. Parlez-lui des richesses qui nous attendent nous et nos alliés, et qui ne peuvent nous échapper que par notre faute. Quand vous vous serez acquitté de cette commission, revenez me trouver. »

Pendant que l'Ilyrcanien conduisoit l'envoyé de Cyaxare à la tente qu'il lui destinoit, le Perse qui avoit eu ordre d'aller dans son pays, étant prêt à partir, se présenta devant Cyrus. Le prince lui recommanda de nouveau de rendre compte à ses compatriotes de ce qu'il venoit de lui dire, le chargea d'une lettre

pour Cyaxare, et l'a lui lut, afin qu'il fût en état de répondre aux questions qu'on pourroit lui faire. La lettre étoit conçue en ces termes :

« Cyrus à Cyaxare , salut. Nous ne vous avons point abandonné ; on ne peut pas se dire abandonné de ses amis, dans le temps même où par leur courage on triomphe de ses ennemis. Bien loin que notre départ vous ait exposé à aucun danger, nous croyons vous en avoir préservé d'autant plus sûrement, que nous nous sommes éloignés de vous à une plus grande distance. Ce n'est pas en restant oisifs auprès de ses amis qu'on pourvoit à leur sûreté : c'est en repoussant leurs ennemis le plus loin qu'il est possible qu'on les met à l'abri du péril. Considérez, je vous prie, vous qui vous plaignez, quelle a été ma conduite envers vous, et quelle est la vôtre envers moi. Je vous ai amené des auxiliaires, moins, à la vérité, que vous m'en demandiez, mais autant que j'en ai pu rassembler. Pendant que j'étois sur les terres de votre obéissance, vous m'avez permis d'emmener ceux de vos soldats que je pourrois engager à me suivre : maintenant que je suis dans le pays en

nemi, vous rappelez auprès de vous, non pas seulement ceux qui souhaiteroient de s'en retourner, mais tous les Mèdes sans exception. J'avois compté partager ma reconnoissance entre vous et vos sujets : vous me forcez à ne vous y donner aucune part, et à la réserver tout entière pour ceux qui ont bien voulu m'accompagner. Je ne puis néanmoins me résoudre à vous imiter : je viens de dépêcher quelqu'un en Perse pour y solliciter un nouveau renfort, et j'ordonne que les troupes qui seront destinées à venir joindre mon armée commencent par savoir si elles peuvent être utiles, en sorte que vous puissiez en disposer à votre gré sans les consulter. Quoique plus jeune que vous, je hasarderai de vous donner des conseils. Ne retirez jamais le don que vous aurez fait, si vous ne voulez pas que l'inimitié prenne la place de la reconnoissance. Lorsque vous desirerez qu'on se rende promptement auprès de vous, que votre ordre ne soit jamais accompagné de menaces : gardez-vous sur-tout d'en faire à une multitude d'hommes réunis, en même temps que vous vous plaindrez qu'ils vous ont laissé seul, de peur de leur apprendre à mépriser votre courroux :

Au reste, nous tâcherons de vous rejoindre dès que nous aurons exécuté des projets dont la réussite sera également avantageuse et pour vous et pour nous. Portez-vous bien. » Cyrus, après avoir instruit son envoyé, lui re-commanda la plus grande diligence.

Déjà les Hyrcaniens et les soldats de Tigraue étoient sous les armes, ainsi que les Perses. Tandis que Cyrus considéroit leur ordonnance, on vit arriver quelques habitants du voisinage qui amenoient des chevaux, et qui apportoit leurs armes. Cyrus ordonna qu'on jetât les javelots dans le même lieu où les ennemis qui s'étoient rendus précédemment avoient déposé les leurs, qu'on les brûlât, et qu'on en réservât seulement la quantité dont pourroient avoir besoin les soldats chargés de cette exécution. A l'égard des chevaux, il commanda que ceux qui les avoient amenés demeurassent dans le camp pour les garder, et qu'ils y attendissent ses ordres. Ayant ensuite appelé les chefs de la cavalerie mède, et ceux des Hyrcaniens :

« Braves amis, généreux alliés, leur dit-il, ne soyez point surpris si je vous assemble souvent ; notre situation est nouvelle pour nous,

et il n'a pas encore été possible de mettre ordre à tout. Cette confusion, qui subsiste nécessairement jusqu'à ce que chaque chose soit mise à sa place, produit toujours beaucoup d'embarras. Nous avons fait un butin immense et un grand nombre de prisonniers ; mais comme aucun de nous ne sait ce qui lui appartient dans ces prises, et que chacun de nos prisonniers ignore quel est son maître, il y en a très peu qui s'acquittent de leur devoir : presque tous sont incertains de ce qu'on exige d'eux. Pour remédier à ce désordre, je vous exhorte à faire le partage du butin. Ceux d'entre nous qui se trouvent logés dans des tentes bien pourvues de vivres, de vin, de serviteurs, de lits, de vêtements, en un mot, de tous les ustensiles nécessaires pour camper commodément, n'ont besoin de rien de plus ; il leur suffit de savoir qu'ils doivent regarder dorénavant tous ces effets comme leur bien propre. Si vous voyez que quelqu'un ait une tente dénuée de la plupart des commodités dont je viens de parler, ayez soin de suppléer ce qui manque. Je ne doute pas qu'après cette distribution vous n'ayez encore bien des choses de reste : car les ennemis en avoient beau-

coup plus qu'il n'en faut pour une armée aussi peu nombreuse que la nôtre. D'ailleurs, les trésoriers, tant du roi d'Assyrie que des autres princes ses alliés, sont venus m'avertir qu'ils avoient dans leurs caisses de l'or monnoyé, provenant de certains tributs dont ils m'ont parlé. Faites-les sommer par un crieur de vous l'apporter dans le lieu que vous leur indiquerez, sous des peines capables d'intimider quiconque refuseroit d'obéir. Lorsque cet argent sera entre vos mains, vous le partagerez de façon que le cavalier ait le double du fantassin : par là vous aurez tous de quoi satisfaire à vos besoins, et acheter ce qui pourroit vous manquer. Faites encore publier une défense expresse de troubler le marché du camp, afin que les vivandiers et les marchands puissent exposer en sûreté leurs denrées, les vendre, en apporter d'autres, et que notre camp soit fréquenté. »

On s'empressa de suivre le conseil du général. Mais, dirent les Mèdes et les Ilyrcaniens, comment pourrons-nous faire ce partage, sans que vous y soyez présents, vous et vos Perses ? Pensez-vous, répondit Cyrus, qu'il ne se doive rien faire que l'armée entière

n'y prenne part ? N'est-ce pas assez que nous nous chargions, quand les circonstances l'exigent, d'agir seuls pour vos intérêts ? Pourquoi n'agiriez-vous pas aussi quelquefois sans nous ? Ce seroit bien là le moyen de multiplier les embarras, et d'avancer fort peu nos affaires. Considérez que nous avons gardé le butin, et que vous l'avez trouvé très bien gardé : chargez-vous, à votre tour, de la distribution, et nous la trouverons très bien faite ; dans toute autre occasion, nous nous joindrons à vous pour concourir ensemble au bien commun. Présentement, ajouta-t-il, comptez les chevaux que nous avons, et ceux qu'on nous amène : si nous les laissons oisifs, loin d'être pour nous une ressource, ils nous seront à charge par le soin qu'il en faudra prendre ; mais si nous les employons à monter des cavaliers, nous nous délivrerons à-la-fois de ce soin, et nous augmenterons nos forces. Si vous voulez les donner à d'autres, avec qui vous aimeriez mieux courir les hasards de la guerre qu'avec nous, vous en pouvez disposer en leur faveur : si vous préférez de nous avoir pour compagnons, donnez-les-nous. Pendant que vous étiez sans nous à la poursuite des

ennemis, nous avons craint qu'il ne vous arrivât quelque accident fâcheux, et nous avions honte de ne pouvoir partager avec vous le danger. Il n'en sera pas de même quand nous aurons des chevaux; nous vous accompagnerons par-tout. Si vous jugez que nous vous soyons plus utiles étant à cheval, je me flatte que notre ardeur ne vous laissera rien à désirer : si vous nous croyez plus propres à vous bien seconder en combattant à pied, nous serons bientôt descendus et devenus fantassins; nous aurons pour ces occasions des gens qui garderont nos chevaux. Seigneur, répondirent les Mèdes et les Hyrcaniens, nous n'avons personne à qui nous destinions ces chevaux, et quand nous aurions eu l'intention de les donner, nous y renoncions pour nous conformer à votre volonté : prenez-les, et faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je les accepte, dit Cyrus, nous serons donc désormais cavaliers. Puisse ce changement tourner à notre plus grand bien ! Partagez, ajouta-t-il, le butin qui reste en commun : mettez premièrement à part pour les dieux ce que les Mages indiqueront, puis choisissez pour Cyaxare ce qui vous paroîtra

lui : devoir être le plus agréable. Il faut , s'écrièrent-ils en riant , lui choisir de belles femmes. Des femmes , soit , repartit Cyrus , et tout autre chose encore si vous le jugez à propos. Je vous recommande à vous , Hyrcaniens , de faire en sorte que les Mèdes , qui m'ont suivi de leur bon gré , n'aient point sujet de se plaindre , et à vous , Mèdes de traiter les Hyrcaniens , nos premiers alliés , avec une telle distinction qu'ils s'applaudissent d'avoir recherché notre amitié. Admettez au partage l'envoyé de Cyaxare , et ceux qui l'accompagnent ; tâchez de l'engager lui-même à demeurer avec nous : dites-lui que je serai fort aise qu'il ait le temps de s'instruire en détail de l'état de nos affaires , afin qu'il en puisse rendre un compte plus exact au roi. Pour mes Perses , ils se contenteront de ce que vous aurez de trop après vous être abondamment pourvus. Notre éducation rustique nous a préparés à n'être pas délicats : certainement , vous ne pourriez sans rire voir entre nos mains quelque chose de précieux ; mais , quand nous serons à cheval , nous vous donnerons peut-être un autre sujet de rire ;

et bien plus encore quand nous serons à terre.

Les Mèdes et les Hyrcaniens quittèrent Cyrus pour aller faire le partage du butin, riant de sa plaisanterie sur les nouveaux cavaliers. Le prince ayant appelé les capitaines perses, Prenez, leur dit-il, ces chevaux, emmenez aussi les palefreniers avec leurs outils ; vous ferez de ce butin autant de parts égales qu'il y a de compagnies, et vous distribuerez à chacune le lot que le sort lui adjugera. Ensuite il ordonna qu'on publiât dans le camp que s'il se trouvoit parmi les prisonniers assyriens, syriens ou arabes, quelques esclaves nés en Médie, en Perse, dans la Bactriane, en Carie, en Cilicie, en Grèce, ou dans quelque autre pays d'où ils auroient été enlevés par force, ils eussent à se présenter. On en vit bientôt accourir un grand nombre. Cyrus, ayant choisi ceux qu'il trouva les mieux faits, leur dit qu'en recouvrant la liberté ils s'engageoient à porter les armes qu'il alloit leur donner, et que de son côté il auroit soin de pourvoir à tous leurs besoins. Il les mena lui-même aux capitaines perses : il recommanda qu'on fournit à ces nou-

veaux soldats de petits boucliers et des épées légères, afin qu'ils pussent avec cette armure suivre la cavalerie, et qu'on leur distribuât la même portion de vivres qu'aux soldats perses. Il ordonna de plus aux officiers de ne marcher jamais qu'à cheval, armés de la pique et de la cuirasse, comme il leur en donnoit l'exemple, et de choisir parmi les Homotimes d'autres chefs pour commander à leur place ceux de la même classe qui n'auroient point de chevaux.

On étoit occupé de ces divers changements, lorsqu'on vit arriver à cheval un vieillard assyrien nommé Gobryas, suivi d'une troupe de cavaliers avec leurs armes. Les soldats préposés pour recevoir celles des ennemis qui viendroient se rendre demandèrent aux cavaliers leurs piques, afin qu'on les brûlât comme on en avoit déjà brûlé beaucoup d'autres. Gobryas répondit qu'auparavant il desiroit voir le général. On le conduisit à Cyrus, mais sans son escorte, qu'on fit rester à l'entrée du camp. Dès qu'il fut en présence du prince : « Seigneur, lui dit-il, je suis Assyrien ; je possède un château très fort, et je commande dans une vaste étendue de pays. Je fournissois au roi

d'Assyrie environ mille chevaux : j'étois plus attaché que personne à ce bon et vertueux prince : il est tombé sous vos coups ; et son fils , mon plus mortel ennemi , lui a succédé. Je viens , en suppliant , me jeter à vos genoux : je me donne à vous pour être ou votre sujet ou votre allié ; mais vengez-moi , c'est tout ce que je vous demande. Autant qu'il est en mon pouvoir je vous adopte pour mon fils ; car je n'ai plus de fils. J'en avois un seul , seigneur , aussi estimable pour ses qualités qu'aimable par sa figure : il m'aimoit , il me respectoit , il avoit pour moi tous les sentiments qui peuvent faire le bonheur d'un père. Le roi défunt l'avoit mandé pour lui donner sa fille en mariage : en le laissant partir j'étois flatté de l'idée que je le reverrois gendre du roi. Un jour le prince qui règne aujourd'hui invita mon fils à une partie de chasse , et , comme il s'estimoit beaucoup plus adroit à cheval , il lui laissa toute liberté de chasser à sa volonté : mon fils croyoit être avec un ami. Un ours parut ; tous deux se mettent à le poursuivre : le prince lui lance son dard et le manque : plutôt aux dieux qu'il ne l'eût pas manqué ! Mon fils lance le sien (il n'auroit pas dû le faire) et abat l'ani-

mal. Le prince en fut piqué, et cependant dissimula sa jalousie. Un instant après on rencontre un lion ; le prince le manqua pareillement, ce qui n'est pas extraordinaire à la chasse. Mon fils, ajustant plus sûrement son coup, atteignit le lion, et s'écria : De la même main j'ai lancé deux dards, et tous les deux ont porté ! A ces mots, le prince barbare, ne pouvant plus contenir sa fureur jalouse, arracha un javelot des mains de quelqu'un de sa suite, et l'enfonçant dans le sein de mon fils, de mon cher fils, de mon fils unique, il lui ôta la vie. Malheureux père ! au lieu d'emmener un jeune époux, j'emportai un cadavre ; et à mon âge je mis dans le tombeau le meilleur, le plus aimé des fils, dont les joues commençoient à peine à se couvrir d'un léger duvet. On eût dit que son assassin s'étoit défait d'un ennemi ; il ne témoigna ni repentir ni regret ; il ne rendit, en expiation de son horrible forfait, aucun honneur à la mémoire du mort. Le roi me plaignit, et se montra sensible à mon malheur. S'il vivoit encore vous ne me verriez pas implorer votre secours contre lui : j'en avois reçu autant de témoignages de bonté que je lui avois donné de preuves de

mon attachement. Il ne seroit pas possible que je conservasse les mêmes sentiments pour le meurtrier de mon fils, qui est à présent sur le trône ; et lui ne pourra jamais me regarder comme son ami. Il n'ignore pas quelle doit être la disposition de mon ame à son égard : il sait qu'avant son crime je vivois heureux, et que maintenant, privé de mon fils, je traîne dans les larmes une douloureuse vieillesse. Mais, seigneur, si vous me recevez dans votre alliance, et que vous me donniez quelque espérance de venger la mort de ce fils chéri, je croirai renaitre ; je vivrai sans honte et mourrai sans regret.

Cyrus répondit à Gobryas : Si votre cœur ne dément point ce que vous venez de dire, je vous reçois volontiers comme suppliant, et je vous promets qu'avec l'aide des dieux je vous vengerai de l'assassin de votre fils. Mais si nous vous accordons ce que vous demandez, et que nous vous laissions vos forteresses, vos terres, vos armes, et l'autorité que vous avez exercée jusqu'à présent, que ferez-vous pour nous ? A votre premier ordre, dit Gobryas, je vous livrerai mes châteaux ; ils seront à vous : je vous paierai pour mes terres

le même tribut que je payois au roi d'Assyrie : lorsque vous entreprendrez quelque expédition , je vous accompagnerai avec toutes les forces de mon pays. J'ai de plus une fille nubile que j'aime tendrement , et que j'espérois , en l'élevant , voir un jour l'épouse de celui qui règne aujourd'hui en Assyrie : elle-même , seigneur , est venue , fondant en larmes , me conjurer de ne la pas mettre entre les mains du meurtrier de son frère ; eh ! j'en étois bien éloigné : je la remets entre les vôtres. Souffrez que je vous demande pour elle les mêmes sentiments que vous me voyez déjà pour vous. A ces conditions , reprit Cyrus en lui tendant la main et prenant la sienne , je vous donne ma foi , je reçois la vôtre : que les dieux en soient témoins. Ce traité étant conclu , Vous pouvez , dit le prince à Gobryas , vous en retourner avec vos armes : dites-moi seulement à quelle distance d'ici est votre forteresse : Cyrus se proposoit d'y aller. Seigneur , répondit l'Assyrien , en vous mettant demain matin en route , vous pourrez , le jour suivant , y venir passer la nuit avec nous. Sur cela , Gobryas partit , laissant un guide pour conduire le prince.

Les Mèdes étoient revenus joindre Cyrus, après avoir délivré aux Mages ce qu'ils avoient eux-mêmes marqué comme devant être réservé pour les dieux. Ils avoient mis à part pour Cyrus une tente magnifique, une femme susienne, la plus belle, dit-on, qui fût dans toute l'Asie, et deux excellentes musiciennes. Ils avoient ensuite choisi dans ce qui restoit de plus précieux de quoi faire un présent à Cyaxare : puis, comme ils avoient en abondance des effets de toute espèce, ils s'étoient largement pourvus de ceux dont ils avoient le plus de besoin, afin de n'en point manquer pendant la campagne. Les Hyrcaniens ne s'étoient pas oubliés : et l'envoyé de Cyaxare avoit été admis à partager également avec ses compatriotes. Enfin, les tentes qui restoient furent données à Cyrus pour l'usage des Perses. Quant à l'argent monnoyé, on en remit la distribution au temps où le tout auroit été ramassé.

Cette opération finie, Cyrus ordonna que le présent destiné pour Cyaxare fut confié à la garde de quelques uns des Mèdes qu'on savoit lui être plus particulièrement attachés, et adressant à tous la parole, J'accepte de bon

cœur, dit-il, les choses que vous m'avez offertes : elles seront toujours à la disposition de quiconque en voudra user. Seigneur, dit un Mède passionné pour la musique, hier au soir j'entendis chanter vos deux musiciennes ; elles m'ont fait un plaisir infini : si vous m'en donniez une, le séjour du camp me seroit beaucoup plus agréable que celui de ma maison. Je vous la donne, répondit Cyrus ; et je vous ai plus d'obligation de me l'avoir demandée, que vous ne m'en aurez de l'avoir obtenue, tant j'ai à cœur de vous rendre tous contents. Le Mède s'empara de la musicienne et l'emmena.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

CYRUS fit appeler Araspe : c'étoit un jeune Mède, son ami depuis l'enfance, à qui il avoit donné sa robe médique quand il quitta la cour d'Astyage pour retourner en Perse : il le mandoit pour lui confier la garde de la femme et de la tente dont je viens de parler. Cette femme étoit l'épouse d'Abradate, roi de la Susiane. Dans le temps où les Perses s'emparèrent du camp des Assyriens, Abradate n'y étoit point : le roi d'Assyrie, lui connoissant des liaisons d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avoit envoyé en ambassade vers ce prince pour solliciter son alliance. Cyrus chargea donc Araspe de garder la princesse jusqu'à ce qu'il la redemandât. Seigneur, lui dit Araspe en recevant cette commission, avez-vous vu la femme dont vous m'ordonnez de prendre soin ? Non, répondit Cyrus. Et moi, reprit Araspe, je l'ai vue lorsque je l'ai choisie pour vous. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguâmes pas d'abord : elle étoit assise à terre, entourée de ses femmes et vêtue

comme elles. Mais ensuite, lorsque, voulant savoir laquelle étoit la maîtresse, nous les eûmes regardées toutes avec attention, quoiqu'elle fût assise, qu'elle eût la tête couverte d'un voile et les yeux baissés, nous remarquâmes une grande différence entre elle et les autres. Nous la priâmes de se lever. Ses femmes se levèrent en même temps : elle les surpassoit toutes par la hauteur et l'élégance de sa taille, par la noblesse de son port, dont la simplicité de ses vêtements ne lui faisoit rien perdre, et par la grace de toute sa personne. Sa robe étoit baignée de ses larmes, qui couloient jusqu'à ses pieds. Alors le plus âgé d'entre nous, lui adressant la parole, Rassurez-vous, lui dit-il : quelque opinion que nous ayons des grandes qualités dont votre époux est doué, nous ne craignons pas de vous dire que celui à qui nous vous destinons ne lui cède ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance. Oui, si quelqu'un mérite d'exciter l'admiration, c'est Cyrus, à qui vous appartenez désormais. A ces mots, elle déchira le voile qui couvroit sa tête, en poussant des cris lamentables, auxquels ses femmes mêlèrent les leurs. Ce désordre nous ayant laissé

voir la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains, nous jugeâmes qu'il ne fut jamais en Asie une mortelle aussi parfaitement belle : mais, seigneur, vous la verrez. Non, dit Cyrus, je m'en garderai bien, si elle est telle que vous la dépeignez. Pourquoi ? reprit Araspe. Par la raison, répliqua Cyrus, que si, dans un temps où d'autres soins m'appellent, je me laissois persuader de la voir, au seul éloge que vous faites de sa beauté, je craindrois qu'elle-même ne me persuadât plus aisément encore de la revoir, et que je n'en vinsse à négliger les affaires dont je dois m'occuper, pour me livrer uniquement au plaisir de la regarder. Pensez-vous, seigneur, repartit Araspe en riant, que la beauté soit assez puissante pour contraindre un homme à faire malgré lui quelque chose de contraire à son devoir ? Si la beauté avoit par elle-même ce pouvoir, elle l'exerceroit également sur tous les hommes. Voyez le feu : il brûle également tous ceux qui l'approchent, parcequ'il est de sa nature de brûler. Quant aux belles personnes, les uns en deviennent amoureux, les autres les voient sans en être touchés ; d'ailleurs, autant d'hommes, autant de goûts dif-

férents. L'amour dépend de la volonté; on aime qui l'on veut aimer. Le frère n'est point amoureux de sa sœur, ni le père de sa fille; et toutes deux ont d'autres amants: de plus, la crainte et les lois peuvent réprimer l'amour. Mais si on publioit une loi qui défendît d'avoir faim quand on a besoin de manger, d'avoir soif quand on est altéré, d'avoir froid l'hiver, et chaud l'été, nulle puissance ne seroit capable de la faire observer, parcequ'il est dans la nature de l'homme d'être assujetti à ces différentes sensations. L'amour, au contraire, est soumis à la volonté; chacun attache librement son affection aux objets qui lui plaisent, de même qu'on aime de préférence tel vêtement, telle chaussure. Si l'amour est volontaire, répliqua Cyrus, comment se fait-il qu'on ne soit pas le maître de cesser d'aimer quand on le veut? J'ai vu des gens pleurer de la douleur que l'amour leur causoit, et néanmoins servir en esclaves l'objet de leur passion, eux qui, avant que d'aimer, regardoient la servitude comme un des plus grands maux: je les ai vus donner avec prodigalité des choses dont ils auroient voulu ne se pas priver, et désirer d'être délivrés de leur amour comme d'une ma-

ladies, sans pouvoir se guérir. Ils étoient liés par je ne sais quelle fatalité, plus forte que ne seroient des chaînes de fer. En un mot, les amants sont autant d'esclaves de la personne qu'ils aiment, quoique souvent ils aiment en vain; et malgré les tourments qu'ils éprouvent, loin de faire des efforts pour se soustraire par la fuite à son empire, ils craignent sans cesse qu'elle ne leur échappe. Ce que vous dites est vrai, repartit Araspe: mais les gens dont vous parlez sont des lâches: peut-être même se croient-ils assez malheureux pour désirer de mourir; et, bien qu'il y ait mille moyens de sortir de la vie, ils n'ont pas le courage de la quitter. C'est avec un semblable caractère qu'on succombe au désir de voler et de s'emparer du bien d'autrui. Cependant quand quelqu'un a fait un vol, soit par adresse, soit avec violence, vous-même, vous le savez, vous êtes le premier à lui en faire un crime, et vous le punissez sans miséricorde, parcequ'il n'étoit point nécessité à voler. J'en dis autant de la beauté: elle n'attire point nécessairement à soi les hommes pour les forcer à aimer, et ne les entraîne pas à des actions injustes. Sans doute il y a des hommes vils et méprisables

que leurs passions maîtrisent, et qui mettent leur foiblesse sur le compte de l'amour : mais les hommes honnêtes et vertueux, quelque desir qu'on leur suppose d'avoir en leur possession de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, sauront toujours s'en passer, tant qu'ils ne pourront se les procurer que par une injustice. Ainsi, ajouta-t-il, quoique j'aie vu la belle Susienne, et qu'elle m'ait paru charmante, je n'en suis pas moins ici à cheval auprès de vous ; je ne remplis pas moins exactement tous mes devoirs. Cela est vrai, dit Cyrus : peut-être vous êtes-vous trop tôt éloigné d'elle et avant le temps qu'il faut à l'amour pour prendre un homme dans ses filets. Pour moi, quoique je sache qu'on ne se brûle pas pour toucher légèrement le feu, que le bois ne s'enflamme pas aussitôt qu'on l'allume, je ne m'expose néanmoins ni à toucher le feu, ni à regarder une belle personne. Je ne vous conseillerois pas, mon cher Araspe, de donner plus de liberté à vos yeux ; car il y a même cette différence entre le feu et la beauté, que le feu ne brûle qu'autant qu'on le touche, et que la beauté agit assez puissamment sur ceux qui la regardent pour les enflammer de loin. Ayez.

seigneur, reprit Araspe, meilleure opinion de moi : quand je ne cesserois de contempler la belle captive, je n'aurai jamais la foiblesse de me laisser séduire au point de rien faire qu'on puisse me reprocher. A la bonne heure, dit Cyrus ; gardez-la donc comme je vous l'ai recommandé ; ayez-en grand soin : il peut survenir dans la suite quelque occasion où il nous sera utile de l'avoir en notre puissance. Après cette conversation, ils se séparèrent.

Le jeune Mède, continuant de voir assidument la belle Susienne, découvrit bientôt en elle les plus excellentes qualités : il remarqua que, s'il avoit du plaisir à lui rendre des soins, elle les recevoit avec sensibilité, et qu'elle-même lui en rendoit à son tour. Quand il entroît dans sa tente, des esclaves, par ordre de leur maîtresse, prévenoient tous ses besoins ; s'il étoit malade, rien ne lui manquoit. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en devoit naturellement attendre : Araspe fut surpris par l'amour.

Cependant Cyrus, qui souhaitoit que les Mèdes et les autres alliés demeurassent avec lui par leur propre inclination, convoqua les principaux d'entre eux, et leur parla en ces

termes : « Mèdes , et vous fidèles alliés qui êtes présents , je n'ai point oublié quels motifs vous portèrent à me suivre : ce ne fut ni l'amour de l'argent , ni l'envie de servir Cyaxare ; c'est par attachement pour moi et dans la vue de contribuer à ma gloire que vous avez bien voulu partager avec nous les fatigues d'une marche de nuit , et les dangers que nous allions chercher. Je ne pourrois sans injustice me dispenser de la reconnoissance que je vous dois : malheureusement , je ne suis pas encore en état de vous la témoigner comme vous le méritez. Je ne rougis pas de l'avouer ; mais je rougirois d'ajouter que , si vous demeurez avec moi , je saurai bien m'acquitter : j'aurois peur de paroître ne vous faire cette promesse que pour vous déterminer à rester plus volontiers. Je me bornerai donc à vous dire que , dans le cas où vous me quitteriez pour obéir à l'ordre de Cyaxare , si je fais quelque entreprise heureuse , je me conduirai de façon que vous applaudirez vous-mêmes à mes succès ; car mon intention n'est pas de m'en retourner. Je suis lié aux Hyrcaniens par la foi que je leur ai jurée : je serai fidèle à ma parole , et ne m'exposerai point au reproche de les avoir trahis.

Je dois d'ailleurs faire en sorte que Gobryas , qui nous livre ses forteresses , ses états , ses troupes , ne se repente point d'avoir recherché notre amitié. Une raison plus puissante encore me retient ici : je craindrois de me couvrir de honte , et sur-tout d'offenser les dieux , si , par une retraite imprudente , j'abandonnois les biens qu'ils nous prodiguent. Je suis déterminé à rester. Vous êtes les maîtres de faire ce qu'il vous plaira : dites-moi seulement quel parti vous prenez.

Le Mède qui autrefois s'étoit dit parent de Cyrus lui répondit le premier : « Seigneur roi , je vais vous exposer mes vrais sentiments : je vous donne ce titre , ajouta-t-il , parcequ'il me semble que la nature ne vous a pas moins fait pour être roi , que le chef des abeilles qui naît dans une ruche pour les gouverner. Les abeilles lui obéissent constamment et ne l'abandonnent jamais : s'il demeure dans la ruche , aucune ne s'éloigne : s'il en sort , toutes l'accompagnent ; tant elles lui sont naturellement attachées. Les hommes que vous voyez , seigneur , sont retenus auprès de vous par le même attrait. Quand vous partîtes de la Médie pour aller en Perse , qui d'entre nous , jeune ou

vieux, chercha des prétextes pour ne pas vous suivre, jusqu'au moment où Astyage nous rappela ? Lorsque ensuite vous êtes revenu de la Perse à notre secours, nous avons vu presque tous vos amis s'empresser également à vous accompagner. Quand vous avez entrepris une nouvelle expédition, tous les Mèdes, de leur propre mouvement, se sont joints à vous. Telle est aujourd'hui la disposition de nos esprits, qu'en quelque lieu que nous soyons avec vous, même en pays ennemi, nous nous croyons en sûreté, et que nous craindrions tout en marchant sans vous, fût-ce pour retourner dans notre patrie. Les autres peuvent déclarer leurs intentions : pour moi, seigneur, et tous ceux qui sont sous mes ordres, nous ne nous séparerons point de vous : votre présence nous fera tout supporter ; et vos bienfaits animeront notre courage. »

Après ce discours, Tigrane prenant la parole, « Seigneur, dit-il, ne soyez pas surpris si je garde le silence : je ne suis point ici pour délibérer, mais pour exécuter ce que vous ordonnerez. » — « Mèdes, dit ensuite le prince des Hyrcaniens, si vous partiez, je vous y croirois poussés par quelque génie malfaisant,

ennemi de votre bonheur. Quel homme , s'il n'est pas dépourvu de sens , s'aviserait de tourner le dos à des ennemis qui fuient , ou refuseroit , soit de prendre leurs armes quand ils offrent de les rendre , soit de les recevoir eux-mêmes quand ils viennent livrer leurs personnes avec tout ce qu'ils possèdent , sur-tout ayant un général comme le nôtre , qui , je ne crains pas de le dire en attestant les dieux , trouve plus de plaisir à nous procurer des richesses qu'à grossir son trésor. » Tous les Mèdes s'écrièrent : Seigneur, vous nous avez tirés de notre patrie ; vous nous y remènerez quand vous le jugerez à propos. Cyrus , touché de leur zèle , adressa cette prière à Jupiter : Grand dieu , faites que je puisse surpasser par mes bienfaits l'attachement qu'ils me témoignent !

Le lendemain matin , l'armée se mit en marche pour aller joindre Gobryas. Cyrus étoit à cheval avec les cavaliers perses au nombre d'environ deux mille , le reste des troupes suivait en bon ordre. Ils arrivèrent le jour suivant vers le soir au château de Gobryas , et trouvèrent une place très forte. Gobryas fit prier Cyrus de visiter à cheval les dehors du château ,

pour examiner s'il y avoit quelque endroit foible, et de lui envoyer des hommes de confiance qui pussent à leur retour lui rendre compte de l'état de l'intérieur. Cyrus voulant s'assurer si la place étoit véritablement imprenable, et si Gobryas ne le trompoit pas, en fit le tour; il remarqua qu'elle étoit si bien fortifiée de toutes parts, que l'accès en seroit effectivement impossible. Ceux qui avoient été envoyés à Gobryas rapportèrent que les munitions y étoient en une telle abondance, qu'à leur avis elles suffiroient pour nourrir ceux qui l'habitoient autant d'années que dure la vie d'un homme. Ce rapport causa quelque inquiétude à Cyrus; il en étoit occupé, lorsque Gobryas vint à lui accompagné de tous ceux qui étoient dans le château, les uns chargés de vin et de farine, les autres amenant des bœufs, des cochons, des brebis, des chèvres. En un mot, ils apportoit de quoi donner à l'armée un souper splendide. Les gens chargés de faire cuire les viandes se mirent à les couper, et préparèrent le repas.

Gobryas, ayant fait sortir tout le monde du château, invita Cyrus à y entrer, en prenant les précautions qu'il jugeroit nécessaires pour

sa sûreté. Le prince, après avoir détaché quelques uns des siens pour visiter les lieux, s'approcha de la place, précédé d'un corps de troupes. En y entrant, il ordonna qu'on tint les portes ouvertes, afin que tous ses amis et les principaux chefs pussent le suivre. Lorsqu'ils furent rassemblés, Gobryas apporta des coupes d'or, des aiguières, des vases, des bijoux, avec un nombre d'effets précieux et de dariques (pièces d'or et d'argent); puis il amena sa fille, qui joignoit à la beauté du visage la taille la plus majestueuse. Elle parut en habit de deuil, à cause de la mort de son frère. Seigneur, dit Gobryas, je vous fais don de toutes ces richesses, et je mets ma fille entre vos mains : vous disposerez de son sort à votre volonté. Permettez-nous seulement, à moi, de renouveler la prière que je vous ai déjà faite de venger mon fils, à elle, de vous supplier aujourd'hui de venger son frère. Dès-lors je vous promis, répondit Cyrus, d'employer tout mon pouvoir à vous venger, si vous ne me trompiez pas : comme vous m'avez dit la vérité, je dois tenir ma parole, et je l'engage pareillement à votre fille. Puissent les dieux favoriser mes desseins ! J'accepte, continua-

et il, les richesses que vous m'offrez, mais pour les rendre à votre fille et à celui qui sera son époux. Je n'emporterai d'ici qu'un seul de vos dons ; celui-là me rendra plus content que si je possédois les immenses richesses renfermées dans Babylone, même dans le monde entier. Gobryas , étonné de ce discours , et soupçonnant que Cyrus vouloit parler de sa fille, lui demanda quel étoit ce don si précieux. Je ne doute pas, Gobryas, répondit le prince, que parmi les hommes il n'y en ait plusieurs qui ne voudroient pas commettre une injustice, un parjure, qui même ne mentiroient pas de propos délibéré : cependant, parceque personne ne leur confie ni un dépôt considérable d'argent, ni le gouvernement d'un état, ni la défense d'une place, ni la garde de ses enfants, ils meurent sans avoir eu aucune occasion de montrer de quoi ils étoient capables. Mais vous, en remettant entre mes mains des biens de toute espèce, des châteaux fortifiés, vos troupes, une fille digne d'attirer tous les vœux, vous me fournissez le moyen d'apprendre à l'univers que Cyrus n'est point parjure envers ses hôtes, que l'amour des richesses ne le rend point injuste, qu'il ne

manque point volontairement à la foi qu'il a jurée. C'est là, Gobryas, ce don que j'estime plus que tous les autres. Il faudroit que je cessasse d'être équitable et de mériter les éloges qui m'ont été jusqu'ici donnés à ce titre, pour que je perdisse le souvenir de l'obligation que je vous ai. Je vous marquerai ma reconnoissance en vous comblant a mon tour de biens et d'honneurs. Vous ne devez pas craindre de manquer pour votre fille d'un mari digne d'elle : j'ai plusieurs braves amis entre lesquels vous pourrez choisir. Je ne vous dirai pas si celui qu'elle aura pour époux sera plus ou moins riche qu'elle : mais je puis vous certifier qu'il y en a parmi eux pour qui les grands biens dont vous la doterez ne seroient pas un motif de rechercher avec plus d'empressement votre alliance. Ceux-là mêmes envient aujourd'hui mon sort, et demandent aux dieux de pouvoir montrer un jour qu'ils sont aussi fidèles que moi envers leurs amis, qu'ils ne cèdent jamais à l'ennemi tant qu'ils ont un souffle de vie, à moins qu'ils n'aient le ciel contre eux, et qu'ils font plus de cas de la vertu et de la bonne renommée que de tous les trésors des Syriens et des Assyriens joints

aux vôtres. Vous voyez ici, ajouta-t-il des hommes de ce caractère. Au nom des dieux, seigneur, reprit Gobryas en souriant, indiquez-les-moi, afin que je vous en demande un pour en faire mon gendre. Vous n'aurez pas besoin de moi pour les connoître, repartit Cyrus : venez avec nous, et vous serez bientôt vous-même en état de les faire connoître aux autres.

Cela dit, Cyrus se leva, prit la main de Gobryas, et partit avec ceux qui l'avoient accompagné. On le pressa vainement de souper dans le château, il voulut retourner au camp, et emmena Gobryas, qu'il fit souper avec lui. Lorsque le prince se fut couché sur un monceau d'herbes et de feuilles : Croyez-vous, dit-il à Gobryas, avoir plus de lits que chacun de nous ? Certes, répondit l'Assyrien, vous avez plus de tapis et plus de lits que moi : votre maison est aussi beaucoup plus vaste que la mienne ; la terre entière et la voûte des cieux forment votre habitation. Ainsi vous avez autant de lits qu'il y a de places sur la surface de la terre où l'on peut être couché : vous avez pour tapis, non la dépouille des

brebis, mais les broussailles qui croissent sur les montagnes et dans les champs.

Gobryas, qui mangeoit pour la première fois avec les Perses, fut frappé de leur tempérance. En effet, quelque espèce de mets ou de boisson qu'on présente à un Perse qui a été formé aux écoles dont j'ai parlé, on n'aperçoit ni altération sur son visage, ni inquiétude dans ses yeux, ni empressement précipité, ni agitation d'esprit, qui le rende moins capable de réflexion que s'il n'étoit pas à table. Gobryas remarqua que les Perses restoient maîtres de leur ame et de leur appétit ; qu'ils se faisoient mutuellement de ces questions auxquelles on aime à répondre ; qu'ils s'agaçoient par des plaisanteries dont on s'applaudit ordinairement d'être l'objet ; qu'ils alloient quelquefois jusqu'à la raillerie, mais de manière qu'il n'y entrât ni parole offensante, ni geste incivil, ni aucun signe d'aigreur. Ce qui l'étonna le plus, fut de voir qu'aucun des Perses ne prétendoit avoir une portion de vivres plus considérable que ses camarades, et que tous étoient moins sensibles au plaisir d'un bon repas qu'à celui d'échauffer le courage de

ceux qui devoient courir les mêmes dangers. Aussi Gobryas, en se levant pour s'en retourner, dit à Cyrus : « Je ne suis plus surpris, seigneur, qu'avec tout notre or, nos vases précieux, nos meubles magnifiques, nous valions cependant beaucoup moins que vous, qui ne possédez pas de semblables richesses : tandis que nous mettons tous nos soins à les amasser, vous ne travaillez, vous et vos Perses, qu'à vous rendre meilleurs. » A demain, Gobryas, reprit Cyrus ; tachez de nous venir joindre dès le matin, avec vos cavaliers tout armés : j'examinerai l'état de vos forces ; puis vous dirigerez notre marche à travers votre pays, en nous indiquant ce qui appartient à nos amis et ce qui est à nos ennemis.

Dès que le jour parut, Gobryas se rendit au camp avec sa cavalerie, et se mit à la tête de l'armée pour la conduire. Cyrus, en général habile, ne s'occupoit pas tellement du soin de régler la marche, qu'il ne songeat aux moyens d'accroître ses forces, en diminuant celles de l'ennemi. Dans cette vue, il appela Gobryas et le prince hyrcanien, qu'il jugeoit les plus propres à l'instruire de ce qu'il vouloit savoir. Mes amis, leur dit-il, je suis convaincu

qu'en délibérant avec de si fidèles alliés sur les opérations de la guerre présente, je ne courrai point le risque de prendre de mauvais partis : je vois que vous avez d'ailleurs encore plus d'intérêt que moi à faire en sorte que le roi d'Assyrie n'ait pas l'avantage. Car, s'il arrivoit que mes espérances fussent trompées, j'aurois la ressource de pouvoir me retourner d'un autre côté ; mais vous, si ce prince étoit vainqueur, vous verriez passer toutes vos possessions en des mains étrangères. Ce n'est point par haine contre moi qu'il est devenu mon ennemi ; il croit seulement qu'il lui importe que nous ne devenions pas trop puissants. C'est la l'unique motif de la guerre qu'il nous fait : vous, au contraire, il vous hait, parcequ'il pense que vous l'avez offensé. Ils répondirent l'un et l'autre à Cyrus qu'il pouvoit compter sur leur zèle ; qu'ils n'ignoroient pas ce qu'il venoit de leur dire, et qu'ils n'étoient pas sans inquiétude sur le succès de leur entreprise commune. Je voudrois savoir, continua Cyrus, si vous êtes les seuls que l'Assyrien regarde comme ses ennemis, ou si vous connoissez quelque autre nation mal disposée à son égard. Oui, j'en connois, dit le

prince hyrcanien. Les Cadusiens, peuple nombreux et plein de courage, le détestent ; et de même les Saces, nos voisins, qu'il a vexés en mille manières, en les voulant asservir comme nous. Vous jugez donc, reprit Cyrus, qu'ils s'uniroient volontiers à nous pour l'attaquer ? Assurément, répondirent-ils ; et ils l'attaqueroient vigoureusement, s'ils pouvoient nous joindre. Qui peut les en empêcher, repartit Cyrus ? Les Assyriens eux-mêmes, dirent-ils, dont vous traversez actuellement le pays. Cyrus, adressant ensuite la parole à Gobryas seul : Ne vous ai-je pas ouï dire que le jeune prince qui règne aujourd'hui est d'une arrogance insupportable ? Je ne l'ai que trop éprouvé, répondit Gobryas. Seriez-vous le seul, repartit Cyrus, qui eussiez à vous en plaindre, ou d'autres que vous en ont-ils essuyé de semblables traitements ? Il y en a, dit Gobryas, un très grand nombre ; mais, sans vous raconter toutes les violences qu'il a exercées contre des gens qui n'étoient pas en état de lui résister, je vous parlerai seulement de l'outrage qu'en a reçu le fils d'un homme beaucoup plus puissant que moi, qui, ainsi que mon fils, vivoit avec lui depuis sa

première jeunesse comme son ami. Un jour qu'ils se divertissoient ensemble, le prince le saisit et le fit eunuque, pour cela seul, dit-on alors, que la maîtresse du prince avoit loué la beauté du jeune homme et vanté le bonheur de celle qui l'auroit pour époux. Il dit aujourd'hui que ce fut parceque le jeune homme avoit voulu séduire sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, le jeune homme est eunuque, et gouverne à présent les états que son père lui a laissés en mourant. Pensez-vous, dit Cyrus, qu'il fût bien aise de nous voir arriver chez lui, s'il croyoit que nous vinssions pour le servir ? Je n'en doute pas, répondit Gobryas ; mais il est difficile d'y arriver. — Pourquoi ? — Parcequ'il faut, pour parvenir jusqu'à lui, pénétrer au-delà de Babylone. — En quoi cette entreprise vous paroît-elle si difficile ? — En ce que je sais qu'il peut sortir de cette ville beaucoup plus de troupes que vous n'en avez : soyez même persuadé, poursuivit Gobryas, que s'il vient moins d'Assyriens vous apporter leurs armes et vous amener leurs chevaux, c'est uniquement parceque votre armée a paru peu considérable à ceux qui l'ont vue, et que le bruit s'en est répandue dans le

pays. En conséquence, j'estime que nous devons, dans notre marche, être toujours sur nos gardes.

Quand Gobryas eut cessé de parler : Vous avez bien raison, lui répondit Cyrus, d'insister sur la nécessité de rendre notre marche la plus sûre qu'il sera possible. Pour moi, je pense qu'il n'y a pas de meilleur moyen de nous procurer cette sûreté que d'aller droit à Babylone, où, selon vous, les Assyriens ont rassemblé leurs principales forces. Car, étant aussi nombreux que vous le dites, il est certain qu'ils seront redoutables si leur courage se ranime : ce qui arrivera, pour peu que nous leur donnions lieu de soupçonner que la peur nous empêche de nous montrer. Au contraire, si nous allons à eux sans différer, nous les trouverons encore pleins du souvenir de notre bravoure, de leur fuite et de leur infortune. Vous n'ignorez pas, mon cher Gobryas, qu'une troupe audacieuse et intrépide est capable d'efforts auxquels rien ne peut résister ; mais que, si la frayeur s'en empare, plus elle est nombreuse, plus l'épouvante y cause de trouble et de désordre. Les mauvaises

nouvelles qui se répandent, les incidents fâcheux qui se multiplient, la tristesse et le découragement qui se peignent sur les visages, tout se réunit pour accroître l'effroi : les paroles n'ont plus aucune force, ni pour le calmer, ni pour persuader aux soldats de retourner au combat, ou du moins de faire retraite en bon ordre : plus les exhortations sont vives, plus ils se figurent que le danger est pressant. Si la multitude doit décider de la victoire, vous avez raison de craindre ; nous sommes réellement en grand péril : mais si le succès des batailles dépend encore, comme nous l'avons éprouvé, de la valeur des troupes, vous pouvez, sans vous faire illusion, marcher avec assurance : j'espère que vous trouverez parmi nous bien plus de soldats de bonne volonté que parmi nos ennemis. Ils sont aujourd'hui beaucoup plus foibles qu'ils n'étoient quand ils s'enfuirent de leur camp ; nous avons pour nous la supériorité que donne la victoire, et nos forces sont accrues par la jonction des vôtres. Faites d'ailleurs réflexion que les ennemis peuvent dès à présent nous découvrir, et que jamais nous ne leur paroîtrons

plus redoutables qu'en les allant chercher. Voilà mon avis : conduisez-nous donc droit à Babylone.

Après quatre jours de marche l'armée arriva aux extrémités des états de Gobryas. Aussitôt qu'elle fut entrée dans le pays ennemi, Cyrus fit faire halte et demeura en bataille à la tête de l'infanterie et d'une troupe de cavalerie qu'il jugea suffisante pour ses desseins. Il envoya le reste battre la campagne, avec ordre de tuer tout ce qu'on rencontreroit d'ennemis armés, et de lui amener les autres, ainsi que le bétail qu'on prendroit. Il voulut que les Perses accompagnassent dans cette course la cavalerie alliée : plusieurs d'entre eux furent renversés de leurs chevaux et obligés de revenir sur leurs pas ; plusieurs aussi rapportèrent un butin considérable. Pendant qu'on l'exposoit aux yeux de Cyrus, ce prince fit appeler les chefs tant des Mèdes que des Hyrcaniens et des Homotimes. Mes amis, leur dit-il, vous avez vu avec quelle noblesse Gobryas nous a reçus chez lui ; il seroit à propos, ce me semble, qu'après avoir choisi dans le butin ce qu'on doit, suivant l'usage, offrir aux dieux, et en avoir retenu une portion pour

l'armée, nous lui abandonnassions le surplus, afin de montrer que nous nous piquons de surpasser nos bienfaiteurs en générosité. Cette proposition fut reçue avec acclamation et généralement applaudie. Allez donc, reprit Cyrus; remettez aux Mages les offrandes destinées pour les dieux; réservez ce qui est nécessaire pour l'armée, appelez ensuite Gobryas et donnez-lui le reste. Tout cela fut exécuté ponctuellement.

L'armée continua sa marche vers Babylone. Cyrus, voyant que les Assyriens ne venoient point à sa rencontre, chargea Gobryas d'aller vers eux, et de leur dire de sa part que, si leur roi vouloit sortir pour en venir aux mains, Cyrus étoit prêt; mais que s'il refusoit de défendre ses états il eût à se soumettre. Gobryas, s'étant avancé jusqu'où il pouvoit aller sans danger, s'acquitta de sa commission. Le roi lui fit porter cette réponse : « Voici, Gobryas, ce que dit ton maître. Je ne me repens point d'avoir tué ton fils; mais je me repens de ne t'avoir pas fait mourir comme lui. Si vous voulez une bataille revenez dans trente jours; présentement nous n'avons pas le loisir, nous sommes occupés à faire nos préparatifs. »

Puisse, s'écria Gobryas, puisse ce repentir ne finir qu'avec ta vie ! car je vois que depuis qu'il est entré dans ton ame je fais ton tourment. Il revint rendre compte de la réponse de l'Assyrien. Sur quoi Cyrus fit retirer ses troupes, et parlant à Gobryas : N'avez-vous pas dit que vous ne doutiez point que le prince mutilé par le roi d'Assyrie ne se joignît volontiers à nous ? Oui, répondit Gobryas, je n'en saurois douter d'après plusieurs entretiens où nous nous parlions avec franchise. Puisque vous le pensez ainsi, reprit Cyrus, allez le trouver, et tâchez de découvrir ses intentions. Si vous reconnoissez, dans la conversation que vous aurez avec lui, qu'il desire véritablement être de nos amis, prenez ensemble toutes les mesures nécessaires pour qu'il ne transpire rien de notre intelligence. A la guerre on ne sert jamais mieux ses amis qu'en se donnant pour leur ennemi, et jamais on ne nuit plus sûrement à ses ennemis qu'en se montrant comme leur ami. Je suis certain, repartit Gobryas, que Gadatas paieroit fort cher le plaisir de pouvoir faire beaucoup de mal au roi d'Assyrie ; il s'agit de voir en quoi il lui peut nuire.

Croyez-vous, demanda Cyrus, que le gou-

verneur de ce château situé sur la frontière du côté des Hyrcaniens et des Saces, et que vous dites avoir été bati, tant pour les contenir que pour servir de boulevard au pays en cas de guerre, voulût y recevoir Gadatas, s'il s'en approchoit avec des troupes? Oui, répondit Gobryas, pourvu qu'il se présente pendant qu'il n'est pas suspect. J'imagine, reprit Cyrus, un moyen d'empêcher qu'il ne le soit; c'est que j'aie assiégé ses places comme voulant m'en rendre maître, et que lui m'oppose une vigoureuse résistance. Il arrivera que je m'emparerai de quelqu'une de ses possessions, et que de son côté il fera sur nous quelques prisonniers, nommément ceux qui doivent aller par mon ordre vers les peuples que vous m'avez dit être ennemis du roi d'Assyrie. Les prisonniers interrogés répondront qu'ils alloient chez ces peuples pour faire apporter des échelles au château; et Gadatas, feignant d'apprendre cette nouvelle, ira promptement trouver le gouverneur, sous prétexte de lui donner avis de notre entreprise. Si l'on suit cette conduite, dit Gobryas, je suis convaincu que le gouverneur non seulement recevra Gadatas dans la place, mais qu'il le priera d'y demeurer avec lui jus-

qu'à ce que vous vous en soyez éloigné. Croyez-vous, repartit Cyrus, que Gadatas, quand il sera entré dans le château, puisse le remettre entre nos mains ? Le succès est infaillible, répliqua Gobryas, si, tandis qu'il fera toutes ses dispositions au-dedans, vous attaquez vigoureusement les dehors. Partez donc, continua Cyrus, instruisez-le bien, et revenez sans différer. Le traitement que vous avez reçu de nous est le meilleur garant que vous lui puissiez donner de notre bonne foi : il seroit inutile de rien ajouter de plus. Gobryas se mit en chemin : Gadatas, ravi de le voir, convint de tout avec lui, et l'accord fut conclu.

Cyrus, ne pouvant douter, sur le rapport de Gobryas, que le nouvel allié n'exécutât le projet, attaqua dès le lendemain, et, malgré la résistance apparente de Gadatas, emporta une forteresse dont lui-même avoit conseillé de faire le siège. Quant aux envoyés que Cyrus avoit dépêchés vers les peuples dont on vient de parler, Gadatas en laissa passer quelques uns, afin qu'ils ramenassent des troupes et qu'ils fissent apporter des échelles ; mais il en arrêta plusieurs, qu'il interrogea en présence d'un

grand nombre de témoins. Ayant appris d'eux l'objet de leur commission, il se hâta de faire ses préparatifs pour son départ, et se mit en route pendant la nuit sous prétexte d'aller avertir le gouverneur. Il arrive : on ajoute foi à ses paroles ; et il est reçu dans le château comme auxiliaire. Il travaille, de concert avec le gouverneur, à tout disposer pour la défense ; mais à l'approche de Cyrus il se rend maître de la place, aidé des prisonniers perses qu'il avoit emmenés. Après avoir établi l'ordre nécessaire pour la sûreté de sa conquête, il vint trouver Cyrus, et l'adorant selon l'usage : Seigneur, lui dit-il, livrez-vous à la joie. Je m'y livre tout entier, repartit Cyrus : comment pourrois-je n'en être pas comblé quand les dieux, d'accord avec vous, m'y invitent et m'en font même un devoir ? Ce qui me touche le plus, c'est de pouvoir, en quittant ces lieux, laisser nos fidèles alliés tranquilles possesseurs de ce château. Pour vous, Gadatas, si le roi d'Assyrie vous a privé, comme on le dit, de la faculté d'avoir des enfants, il ne vous a pas ôté celle de vous faire des amis : comptez que votre action vous assure à jamais notre amitié

et que vous trouverez en nous, autant que nous le pourrons, les mêmes secours qu'auroient pu vous donner des fils et des petits-fils.

A peine Cyrus avoit cessé de parler, que le prince hyrcanien, informé de ce qui s'étoit passé, accourut, et lui prenant la main droite : O le plus grand trésor de vos amis ! s'écria-t-il, ô Cyrus, que de graces je dois rendre aux dieux pour m'avoir fait entrer dans votre alliance ! Allez, repartit Cyrus, vous mettre en possession du château qui m'attire de votre part ces témoignages d'affection ; gouvernez-le de manière que cette conquête soit aussi utile qu'elle le peut être à votre nation, à nos alliés, sur-tout à Gadatas, à qui nous la devons, et qui nous l'abandonne. Ne seroit-il pas à propos, reprit l'Hyrcanien, d'attendre l'arrivée des Cadusiens, des Saces et de mes compatriotes ? On indiqueroit alors une assemblée à laquelle Gadatas seroit invité, afin que tous ceux qui ont intérêt à la conservation de cette forteresse pussent délibérer ensemble sur les moyens d'en tirer le parti le plus avantageux. Cyrus approuva cet avis : on s'assembla, et il fut décidé que la forteresse seroit gardée en commun par les peuples à

qui il importoit de la conserver pour leur servir à-la-fois de place d'armes et de rempart contre les entreprises des Assyriens. Cet heureux événement attacha plus fortement encore les Cadusiens, les Saces et les Hyrcaniens à l'alliance de Cyrus. Les premiers fournirent environ vingt mille hommes de pied , légèrement armés et quatre mille cavaliers ; les Saces dix mille archers à pied et deux mille à cheval. Les Hyrcaniens donnèrent autant d'infanterie qu'ils purent, et complétèrent leur corps de cavalerie à deux mille hommes : jusque-là ils avoient été obligés d'en laisser la plus grande partie dans leur pays pour le défendre contre les Cadusiens et les Saces, ennemis des Assyriens, dont les Hyrcaniens tenoient alors le parti. Pendant le séjour que Cyrus fit devant la forteresse, pour donner ordre à tout, un grand nombre d'Assyriens, dont les habitations étoient peu éloignées, craignant d'être exposés aux attaques des peuples voisins, s'empressèrent les uns d'amener leurs chevaux, les autres d'apporter leurs armes.

Sur ces entrefaites, Gadatas vint trouver Cyrus et lui dit qu'il recevoit la nouvelle que le roi d'Assyrie étoit vivement piqué de la prise

du château, et qu'il se préparoit à entrer sur ses terres. Si vous me permettez de m'en aller, ajouta-t-il, je tâcherai de défendre mes places fortes ; le reste m'intéresse beaucoup moins. En partant tout-à-l'heure, reprit Cyrus, quand pourrez-vous arriver chez vous ? Dans trois jours, répondit Gadatas, je pourrai y souper. Et croyez-vous, repartit Cyrus, que l'Assyrien soit sitôt prêt à vous attaquer ? Je n'en doute pas, répliqua Gadatas ; il se hâtera d'autant plus qu'il vous voit encore éloigné de mes états. Combien donc me faudroit-il de temps, demanda Cyrus, pour m'y rendre avec mon armée ? Seigneur, dit Gadatas, comme votre armée est très nombreuse, vous ne pouvez pas arriver en moins de six ou sept jours de marche. Partez sans différer, reprit Cyrus, je ferai la plus grande diligence qu'il me sera possible. Dès que Gadatas fut parti, Cyrus rassembla les chefs des alliés, qui pour la plupart se montraient pleins d'ardeur, et leur tint ce discours.

« Généreux alliés, Gadatas a exécuté une entreprise dont nous avons tous senti l'importance, et cela, sans que nous eussions encore rien fait pour lui. On apprend aujourd'hui que

le roi d'Assyrie se dispose à entrer sur ses terres à main armée, sans doute pour venger le dommage qu'il croit en avoir reçu ; peut-être encore dans la pensée que s'il laisse impunie la défection de ceux qui l'abandonnent pour se joindre à nous, tandis que nous ne faisons point de quartier à ceux qui lui demeurent fidèles, bientôt personne ne voudra rester dans son alliance. J'estime que nous nous ferons honneur en secourant de toutes nos forces Gadatas qui a si bien mérité de nous ; qu'il est de la justice que nous le servions à notre tour ; et qu'en nous conduisant ainsi à son égard nous travaillerons pour nos propres intérêts. Quand on nous verra jaloux de payer avec usure le bien ou le mal qu'on nous fait, on s'empressera de rechercher notre amitié, et chacun craindra de nous avoir pour ennemis. Mais si nous abandonnons Gadatas, grands dieux ! quels beaux discours emploierons-nous pour persuader à d'autres d'embrasser notre parti ? Aurons-nous la hardiesse de vanter nos procédés ? Qui d'entre nous osera lever les yeux sur Gadatas, après que tant d'hommes réunis se seront laissé vaincre en générosité par un seul homme, et un homme tel que le

malheureux Gadatas. » Ainsi parla Cyrus. Tous convinrent qu'on ne pouvoit rien faire de mieux que d'exécuter ce qu'il proposoit. Alors Cyrus fit sur-le-champ et dans le plus grand détail, toutes les dispositions nécessaires au succès de l'expédition qu'il alloit entreprendre.

Les chefs des alliés ayant reçu ses instructions retournèrent à leurs tentes. Ils ne cessèrent dans le chemin de parler avec admiration de la mémoire de leur général, qui, ayant à donner des ordres à un si grand nombre d'officiers, nommoit chacun par son nom. Cyrus se piquoit effectivement de cette attention : il trouvoit étrange que des hommes qui exercent des professions mécaniques sussent les noms de tous les outils de leur métier ; que le médecin connût par leur nom les instruments de son art (*) et les remèdes qu'il emploie ; et qu'un général eût assez peu d'intelligence pour ignorer les noms de ses officiers, qui sont les instruments dont il est obligé de se servir pour attaquer ou pour défendre, pour

(*) Il s'agit des instruments de chirurgie : on sait que dans les temps anciens cet art n'étoit point distingué de la médecine.

animer la confiance ou pour jeter la terreur. Vouloit-il donner à quelqu'un une marque de considération, il lui paroissoit honnête de l'appeler par son nom. D'ailleurs il étoit persuadé que des officiers qui croient être connus du général sont plus ardents à chercher les occasions de se faire remarquer par quelque action d'éclat, et plus attentifs à ne rien faire qui les déshonore.

Les soldats, qui pour lors avoient fini leur repas, établirent des gardes, ramassèrent le bagage et allèrent se reposer. Vers le milieu de la nuit la trompette donna le signal du départ. Dans le moment Cyrus sortit accompagné de ses aides-de-camp et se plaça sur le passage de ses troupes. Il leur recommandoit, à mesure qu'elles arrivoient, d'avancer en bon ordre, et envoyoit presser celles qui ne faisoient pas assez de diligence. Quand toute l'armée fut en marche il dépêcha quelques cavaliers vers Chrysante, qu'il avoit chargé du commandement de l'avant-garde, pour l'informer de ce qui se passoit et pour lui dire qu'il pouvoit doubler le pas : il partit ensuite à cheval pour gagner la tête. En passant, il examinoit sans rien dire les différentes compagnies ; s'il

voyoit des soldats marcher en silence et bien alignés, il s'approchoit d'eux, leur demandoit leur nom, et, après leur réponse, il les encourageoit par des éloges ; s'il remarquoit de la confusion dans quelque endroit, il tâchoit d'en démêler la cause et d'y remédier. Cyrus enfin se mit en état ou de combattre avec toutes ses forces, s'il trouvoit de la résistance, ou de faire poursuivre les fuyards, si on en apercevoit quelques uns. Durant cette marche, Cyrus n'eut point de poste fixe ; il alloit sans cesse d'un endroit à l'autre, visitant les différents corps et distribuant ses ordres.

Voici maintenant ce qui se passoit chez Gadatas. Un des principaux officiers de sa cavalerie, voyant qu'il avoit abandonné les Assyriens, s'imagina que, si les choses tournoient mal pour son maître, il en obtiendrait aisément la dépouille. Plein de cette idée, il dépêcha au roi d'Assyrie un de ses plus fidèles serviteurs, chargé de lui dire, s'il le trouvoit sur les terres de Gadatas avec son armée, qu'il seroit facile de s'assurer du rebelle et de ses troupes en leur dressant une embuscade. L'envoyé devoit encore instruire le roi du nombre de ces troupes, l'informer que Cyrus étoit absent, et lui

indiquer le chemin par où ce prince arriveroit. En même temps, pour donner plus de poids à ses paroles, il enjoignit à ses gens de livrer au monarque assyrien un château qu'il possédoit dans les états de Gadatas, avec tous les effets qui y étoient renfermés. Il mandoit de plus au roi qu'il l'iroit joindre quand il auroit tué Gadatas, s'il pouvoit y réussir ; et que, s'il manquoit son coup, il passeroit du moins à son service le reste de sa vie. L'envoyé se rendit en diligence auprès du roi et lui exposa le sujet de son voyage. Aussitôt le prince s'empare du château et fait poster dans les villages voisins, qui se touchoient presque les uns les autres, un gros corps de cavalerie avec quelques chars. Gadatas, arrivé près de ce lieu, envoya quelques soldats en avant à la découverte : dès que le roi les vit approcher il fit sortir deux ou trois chars et un petit nombre de cavaliers qui avoient ordre de prendre la fuite comme des gens qui ne se sentent point en force et qui ont peur. Les soldats de Gadatas les voyant fuir se mettent à les poursuivre, et font signe à leur chef d'avancer : Gadatas, trompé par le stratagème, marche avec toutes ses forces. Alors les Assyriens, le croyant assez

engagé pour ne pouvoir leur échapper, sortent de l'embuscade. A cette apparition soudaine les troupes de Gadatas prennent la fuite : on les poursuit : le traître qui avoit imaginé l'embuscade atteint Gadatas, le frappe et le blesse à l'épaule d'un coup qui ne fut pas mortel. Après cet exploit il part pour aller joindre les Assyriens : il se fait connoître, et, poussant vigoureusement son cheval, il se mêle avec eux dans la poursuite des fuyards. Plusieurs qui avoient des chevaux pesants furent faits prisonniers par des ennemis mieux montés. La cavalerie de Gadatas, déjà épuisée des fatigues de la route, étoit près de succomber lorsqu'on aperçut Cyrus qui arrivoit avec son armée. Pour se faire une idée de la joie de cette troupe il faut la comparer à celle que ressentent des navigateurs qui découvrent le port après avoir essuyé une tempête. Cyrus fut d'abord surpris de ce qu'il voyoit ; mais quand il fut instruit, et qu'il eut reconnu que les Assyriens venoient à lui, il fit avancer son armée en bataille à leur rencontre. Les Assyriens de leur côté, ayant reconnu le danger qui les menaçoit, prirent la fuite ; ils furent poursuivis par le corps de troupes qui étoit commandé pour

ces sortes d'occasions , et Cyrus continua d'avancer avec le reste de l'armée pour appuyer son détachement. On prit dans cette déroute plusieurs chars dont les cochers avoient été renversés en voulant tourner pour s'enfuir, ou par d'autres accidents : quelques uns furent coupés dans le chemin et saisis par les cavaliers, qui tuèrent un grand nombre d'ennemis, entre autres le traître qui avoit blessé Gadatas. Quant à l'infanterie assyrienne qui assiégeoit son château, une partie se sauva en fuyant dans la forteresse qu'on avoit livrée au roi d'Assyrie ; l'autre avoit prévenu l'arrivée des Perses, et s'étoit réfugiée dans une grande ville dépendante de ce prince, où lui-même chercha un asile avec sa cavalerie et ses chars.

Ces choses étant ainsi heureusement terminées, Cyrus se retira sur les terres de Gadatas. Après avoir donné ses ordres à ceux qui étoient chargés de la garde du butin, il alla le visiter et s'informer de l'état de sa blessure ; mais Gadatas, dont la plaie étoit déjà pansée, courut au-devant de lui sur le chemin. J'allois, lui dit Cyrus ravi de le voir, apprendre de vous-même comment vous vous portez. Et moi j'accours, repartit Gadatas, pour contempler de nouveau

le visage d'un homme qui a l'ame si généreuse , d'un prince qui, n'ayant aucun besoin de moi , qui ne m'ayant rien promis , qui n'ayant reçu personnellement de moi aucun service , pour cela seul que j'ai été de quelque utilité à ses amis , me secourt si puissamment que sans lui je périssois , et que par lui je suis sauvé. Ah ! j'en atteste les dieux , si j'étois resté tel que la nature m'avoit formé , et que j'eusse le bonheur d'être père , je n'aurois pu attendre d'un fils ce que j'éprouve de votre part. Je connois la conduite de plusieurs fils envers leurs pères , je connois celle du prince qui règne aujourd'hui en Assyrie : il a donné au sien plus de sujets de chagrin qu'il ne pourra jamais vous en causer. Mon cher Gadatas , reprit Cyrus , vous exaltez trop ce que j'ai fait pour vous , et vous ne parlez point de ce qu'il y a ici de plus merveilleux. Eh quoi , seigneur ? dit Gadatas , C'est , répondit Cyrus , le zèle avec lequel tant de Perses , de Mèdes , d'Hyrcaniens , et tout ce que vous voyez d'Arméniens , de Saces , de Cadusiens , sont accourus à votre secours. Que Jupiter , que les dieux immortels , s'écria Gadatas , comblent de biens ces nations , mais sur-tout le prince qui les a rendues telles

qu'elles sont ! Seigneur, continua-t-il , daignez recevoir ces présents que mes facultés me permettent de vous offrir ; ils serviront à traiter honorablement des hôtes qui ont mérité vos éloges. Ses gens apportèrent des provisions en assez grande abondance pour qu'il y eût de quoi faire des sacrifices , si on le jugeoit à propos , et donner aux troupes un repas qui répondît aux actions et aux succès de cette journée.

Comme le chef des Cadusiens , qui faisoit l'arrière-garde , n'avoit eu aucune part à la poursuite des ennemis , il voulut aussi se distinguer par quelque fait éclatant. Sans se concerter avec Cyrus , sans lui communiquer son dessein , il alla faire une incursion du côté de Babylone. Tandis que ses cavaliers étoient dispersés dans la campagne , le roi d'Assyrie sort tout-à-coup de la ville où il s'étoit réfugié , et paroît à la tête de ses troupes , rangées dans le meilleur ordre. S'apercevant que les Cadusiens n'étoient point soutenus , il fond sur eux , tue leur chef et plusieurs soldats , s'empare d'un grand nombre de chevaux , reprend le butin qu'ils emportoient ; et , après les avoir poursuivis tant qu'il crut pouvoir le

faire sans danger, il retourne sur ses pas. Les premiers d'entre les Cadusiens qui avoient échappé à cette défaite ne rentrèrent que le soir dans le camp. Lorsque Cyrus eut appris ce fâcheux événement, il courut au-devant des vaincus, accueillit les blessés à mesure qu'ils arrivoient, et les envoya vers Gadatas pour faire panser leurs blessures : il établit les autres dans une tente ; et, afin que rien ne leur manquât, il en prit soin lui-même, secondé de quelques Homotimes. Dans ces sortes d'occasions les âmes sensibles s'empres- sent de concourir au soulagement des mal- heureux. Cyrus paroissoit pénétré de douleur : à l'heure du souper, toutes les troupes s'étant mises à manger, il continua, suivi de quel- ques valets, de veiller avec les médecins sur les blessés, dont il ne vouloit pas qu'aucun fût négligé : il les visitoit en personne, ou bien il envoyoit à ceux qu'il ne pouvoit aller voir des gens pour les soigner. C'est ainsi que les Cadusiens passèrent la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, Cyrus convoqua par un héraut les chefs des alliés et tous les Cadusiens sans exception ; et leur tint ce discours : « Généreux alliés, imputons

à la condition humaine le malheur qui vient d'arriver : on ne doit point être surpris que des hommes fassent des fautes. Que le dernier évènement serve du moins à nous apprendre que des troupes inférieures en nombre à celles de leurs ennemis ne doivent jamais se séparer du gros de l'armée. Cependant je ne prétends pas qu'il ne faille en aucune circonstance s'exposer à faire une marche qui seroit nécessaire, même avec un corps moins nombreux que n'étoit celui des Cadusiens lorsqu'ils sont entrés sur les terres du roi d'Assyrie : mais il faut que ce soit de concert avec le général, qui a des forces suffisantes pour protéger l'entreprise ; et s'il peut arriver absolument qu'elle échoue malgré cette précaution, il se peut faire aussi que le général, en trompant les ennemis par quelque stratagème, leur ôte l'envie d'attaquer son détachement, et qu'il parvienne à le mettre à l'abri de toute insulte, en leur suscitant ailleurs des affaires plus pressantes. Lorsqu'on s'éloigne ainsi de l'armée, on n'en est point séparé ; on tient toujours au corps. Au contraire, l'officier qui partiroit suivi de sa troupe, sans dire où il la mène, ne différeroit

point de celui qui se mettroit seul en campagne. Au reste, poursuivit Cyrus, avec l'aide des dieux, nous ne tarderons pas à nous venger. Aussitôt que vous aurez dîné, je vous mènerai sur le champ de bataille : nous donnerons la sépulture aux morts. Si le ciel nous seconde, nous ferons voir aux Assyriens, dans le lieu même où ils se flattent d'avoir eu quelque supériorité, des troupes plus braves que les leurs ; et nous les réduirons à ne plus regarder avec plaisir les champs où ils ont défait nos alliés. S'ils ne viennent point à notre rencontre, nous brûlerons leurs villages, nous ravagerons la campagne, afin que le spectacle de leurs propres calamités convertisse en deuil la joie qu'ils ont ressentie à la vue du mal qu'ils nous ont fait. Que les chefs, ajouta-t-il, aillent prendre leur repas. Vous, Cadusiens, dès que vous serez retournés à votre quartier, choisissez vous-mêmes, selon votre usage, un chef pour vous commander et pour veiller à vos besoins, sous la protection des dieux et sous la mienne : quand vous aurez dîné, vous m'enverrez celui que vous aurez choisi. » Ils procédèrent sans délai à l'élection.

Cyrus ayant fait sortir les troupes hors du camp, et assigné au chef que les Cadusiens venoient d'élire le poste qu'il devoit occuper : Ayez soin, lui dit-il, de faire marcher près de moi vos soldats, afin que nous travaillions ensemble à les ranimer autant que nous le pourrons. L'armée partit : lorsqu'elle fut arrivée au lieu où les Cadusiens avoient été battus, on enterra les morts, on pilla la campagne ; et les troupes rentrèrent sur les terres de Gادات, avec le butin qu'elles avoient fait dans le pays ennemi. Il vint alors en pensée à Cyrus que ceux de ses alliés, voisins de Babylone, qui avoient quitté le parti des Assyriens et embrassé le sien, s'en trouveroient mal après son départ. Pour les garantir de ce danger, il chargea un certain nombre de prisonniers, qu'il mit en liberté et qu'il fit accompagner par un héraut, d'aller annoncer de sa part au roi d'Assyrie que, si ce prince vouloit s'engager à ne point troubler les travaux des laboureurs, dont les maîtres l'avoient abandonné pour entrer dans l'alliance des Perses, lui, Cyrus, traiteroit de même et ne vexeroit en aucune manière les laboureurs assyriens. Si vous les empêchez de cultiver leurs champs,

devoit ajouter le héraut , vous ne ferez tort qu'à un petit nombre d'hommes : car les terres de mes alliés sont très peu étendues, au lieu que je laisserois aux vôtres la culture d'un vaste territoire. La récolte des fruits , si la guerre continue , sera le partage du plus fort : elle vous appartiendra , si nous faisons la paix. Dans le cas où quelques uns de nos alliés donneroient atteinte au traité en prenant les armes , les miens contre vous , les vôtres contre moi , nous nous unirions pour les punir. Le héraut partit avec cette instruction. Les Assyriens , informés des propositions de Cyrus , n'omirent rien pour engager leur roi à les accepter , comme un moyen de diminuer les maux de la guerre. Le roi , soit à la persuasion de ses sujets , soit par le mouvement de sa volonté propre , consentit au traité : il fut donc convenu qu'il y auroit paix pour les cultivateurs et guerre contre les gens armés ; c'est-à-dire que la personne des laboureurs , leurs meubles , leurs instruments aratoires , et ceux de leurs bestiaux nécessaires au labourage , seroient respectés.

Pendant que Cyrus se préparoit à partir , Gadatas vint lui offrir de nouveaux présents ,

dont la profusion et la variété étoient des preuves de son opulence : il lui fit amener, entre autres, un grand nombre de chevaux qu'il avoit ôtés à ses cavaliers, n'osant plus se fier à eux depuis la trahison d'un des principaux chefs de sa cavalerie. Seigneur, dit-il en abordant Cyrus, disposez dès à présent de toutes ces choses comme il vous plaira : ce qui me reste n'est pas moins à vous. Il n'est point né, et jamais il ne naîtra de moi d'enfants à qui je puisse laisser mon héritage : il faut qu'avec moi périssent et ma race et mon nom. Cependant, seigneur, les dieux qui voient et entendent tout me sont témoins que je n'avois mérité par aucune action injuste, ni par aucune parole répréhensible, le traitement barbare qu'on m'a fait essuyer. En prononçant ces mots, il ne put s'empêcher de pleurer sur son sort, et les larmes ne lui permirent pas d'en dire davantage. Cyrus, touché de l'affliction de Gadatas, plaignit son infortune et lui répondit : J'accepte vos chevaux ; et je crois vous bien servir en les donnant à des gens mieux intentionnés pour vous que ceux qui les montoient. Rempportez vos autres biens, et gardez-les jusqu'à ce que je sois assez

riche pour ne vous pas céder en générosité : je serois honteux , si vous m'aviez plus donné que vous n'auriez reçu de moi. Seigneur, reprit Gadatas, je sens votre délicatesse ; mais c'est un dépôt que je vous confie : jugez vous-même si je suis en état de le conserver. Tant que nous avons vécu en bonne intelligence avec le roi d'Assyrie, je ne connoissois point de séjour plus agréable que les terres de mon père. Le voisinage de l'immense Babylone nous mettoit à portée de jouir de tous les avantages d'une grande ville ; et nous pouvions en éviter les incommodités en nous retirant chez nous. Présentement que l'intelligence est rompue , il est certain qu'aussitôt que vous serez éloigné , les Assyriens ne manqueront pas de nous tendre toutes sortes de pièges , à moi et à ceux qui m'appartiennent. Ainsi je m'attends à mener désormais une vie misérable , ayant pour ennemis des voisins dont je ne pourrai me dissimuler que les forces sont supérieures aux miennes. Vous me demanderez peut-être pourquoi je n'ai pas fait ces réflexions avant de changer de parti. Je vous répondrai, seigneur, que, dans l'excès de ma fureur, après l'outrage qui m'a été fait ,

je ne considérois pas quel étoit le parti le plus sûr : je ne formois au fond de mon cœur d'autre vœu que de trouver l'occasion de me venger d'un barbare, détesté des dieux et des hommes, qui nourrit une haine implacable, je ne dis pas contre ceux qui l'offensent, mais contre quiconque paroît à ses yeux valoir mieux que lui. Aussi, lâche comme il est, jamais il n'aura pour alliés que des hommes encore plus lâches que lui : si parmi eux il en découvroit un dont le mérite lui fît ombrage, croyez, seigneur, que vous n'auriez jamais à combattre cet homme de mérite ; la jalousie du prince imagineroit bientôt des prétextes pour lui ôter la vie. Toutefois, avec ces méprisables alliés, il peut encore me faire beaucoup de mal.

Cyrus, sentant que l'inquiétude de Gادات étoit fondée, lui répliqua : Que ne mettez-vous dans vos places des garnisons assez fortes pour que vous y puissiez être en sûreté quand vous voudrez les habiter ? Que ne nous suivez-vous ? Et si les dieux continuent de nous protéger ce sera plutôt à l'Assyrien de vous redouter qu'à vous de le craindre. Venez avec moi, emmenez les personnes que vous aimez

à voir, et dont la société vous plaît ; je ne doute pas que vous ne nous serviez encore très utilement ; et moi, je vous promets de faire de mon mieux pour ne vous être pas inutile. Gadatas commençant à respirer, Seigneur, dit-il, aurai-je le temps de faire mes préparatifs pour le voyage avant que vous quittiez ces lieux ; je voudrois emmener ma mère ? Vous aurez plus de temps qu'il n'en faut, répondit Cyrus, car je ne partirai pas que vous ne m'ayez averti que vous êtes prêt. Gadatas sortit sur-le-champ : il commença par établir, de concert avec Cyrus, des garnisons dans les châteaux dont il avoit réparé les fortifications, et rassembla tout ce qui pouvoit être nécessaire pour tenir un grand état. Il choisit ensuite pour partir avec lui plusieurs de ses sujets ; les uns parcequ'ils lui étoient agréables, les autres parcequ'ils lui étoient suspects. Il exigea des derniers qu'ils emmenassent ceux-ci leurs femmes, ceux-là leurs sœurs, comptant que ce seroit autant de liens qui les retiendroient.

On se mit en marche : Gadatas avec sa suite accompagnoit Cyrus, lui servoit de guide, lui indiquoit les lieux abondants en eau, en four-

rages, en vivres, afin que l'armée ne campât que dans des cantons fertiles. Pendant qu'elle passoit à la vue de Babylone, le prince se tint toujours à l'arrière-garde pour la fortifier par sa présence. Après plusieurs jours de marche, on arriva sur les frontières des Assyriens et des Mèdes, dans le même lieu où l'armée étoit entrée en campagne. Les Assyriens y avoient trois châteaux, dont l'un, mal fortifié, fut emporté d'assaut; la terreur qu'inspiroit Cyrus, et les insinuations de Gadatas, déterminèrent les garnisons à livrer les deux autres.

Cette expédition étant terminée, Cyrus dépêcha un des siens vers Cyaxare, avec une lettre, pour le prier de se rendre à l'armée, afin qu'ils pussent délibérer ensemble sur l'usage qu'on devoit faire des châteaux dont on venoit de s'emparer; et que Cyaxare, après avoir examiné l'état des troupes, donnât son avis, tant sur ce qui les concernoit, que sur les entreprises qu'on pouvoit former. Vous ajouterez, dit-il à l'envoyé, que s'il veut j'irai le joindre et camper auprès de lui. Le messenger s'étant mis en route pour remplir sa commission, Cyrus chargea Gadatas de faire dresser la tente du roi d'Assyrie, que les Mèdes

avoient gardée pour Cyaxare, de la meubler le plus magnifiquement qu'il seroit possible, et de faire placer dans la partie de la tente destinée aux femmes les deux captives avec les musiciennes qu'on avoit réservées pour le roi. Cet ordre fut exécuté. Cyaxare, après avoir entendu l'envoyé, jugea qu'il étoit plus expédient pour lui que l'armée ne passât point la frontière ; car les Perses que Cyrus avoit demandés étoient déjà entrés en Médie, au nombre de quarante mille, tant archers que fantassins légèrement armés ; et le roi, sachant qu'ils faisoient beaucoup de dégât sur ses terres, avoit bien plus d'envie d'en être délivré que d'y recevoir de nouvelles troupes encore plus nombreuses. Ainsi le chef qui amenoit ce renfort, ayant demandé à Cyaxare, conformément à l'ordre de Cyrus, s'il avoit besoin de ce secours, et Cyaxare ayant répondu que non, partit le jour même avec ses Perses pour aller joindre son général qu'on lui dit n'être pas éloigné.

Le lendemain, Cyaxare se mit en chemin, escorté des cavaliers mèdes qui étoient demeurés auprès de lui. Quand Cyrus eut lieu de croire que ce prince approchoit, il se hâta

d'aller à sa rencontre à la tête de la cavalerie perse, qui formoit un corps assez nombreux, et de celle des Mèdes, des Arméniens, des Hyrcaniens, auxquels il joignit ceux d'entre les autres alliés qui étoient les mieux montés et les mieux armés : il montrait ainsi à son oncle l'état de ses forces. Cyaxare, voyant que Cyrus étoit accompagné d'un si grand nombre de gens d'élite, et que lui n'avoit pour cortège qu'une petite troupe peu capable d'imposer, se sentit humilié au point qu'il en conçut un violent chagrin. Cyrus descendit de cheval et s'avança pour l'embrasser, selon l'usage. Cyaxare descendit aussi ; mais il détourna son visage, et, au lieu de recevoir le baiser de son neveu, il fondit en larmes à la vue de toute l'armée. Alors Cyrus fit retirer un peu à l'écart ceux qui l'accompagnoient, et, prenant Cyaxare par la main, il le mena sous des palmiers qui étoient près du chemin, fit étendre des tapis de Médie, invita le roi à s'y asseoir, et s'étant assis à ses côtés : Je vous conjure, lui dit-il, mon cher oncle, au nom des dieux, de m'apprendre pourquoi vous paraissez indisposé contre moi : que voyez-vous ici qui puisse vous chagriner ? Ce que je vois, Cyrus ?

répondit Cyaxare. Je vois que moi , qui n'ai , de mémoire d'hommes , que des rois pour aïeux , qui suis fils de roi et roi moi-même , j'arrive ici dans l'équipage le plus humiliant ; tandis qu'entouré de mes sujets et d'un grand nombre d'autres troupes , vous paroissez avec tout l'éclat de la grandeur et de l'autorité. Il seroit dur de recevoir de ses ennemis un pareil affront : combien , grand Jupiter , est-il plus cruel de l'essuyer de la part de ceux de qui on ne devoit pas l'attendre ! Oui , j'aime-rois mieux endurer dix fois la mort que d'être vu dans cet abaissement , exposé à l'abandon et à la risée des miens : car je sais que non seulement votre pouvoir , mais celui même de mes esclaves est au-dessus du mien ; et qu'ils viennent à ma rencontre plus en état de m'of-fenser que je ne le suis de les punir. En pro-férant ces mots , ses larmes coulèrent avec plus d'abondance , et Cyrus ne put retenir les siennes. Puis s'étant un peu remis : Vous vous trompez , Cyaxare , lui dit-il , et vous jugez mal , si vous pensez que ma présence autorise les Mèdes à vous manquer impunément. Je ne suis étonné ni de votre colère ni de vos crain-tes : je n'examinerai point si vous avez raison

ou non d'être irrité contre eux ; peut-être souffririez-vous impatiemment ce que je dirois pour leur justification. Mais je ne vous dissimulerai pas que je regarde comme une grande faute , dans un homme revêtu de l'autorité , de menacer à-la-fois tous ceux qui lui sont soumis : en se faisant craindre de plusieurs , on se fait nécessairement plusieurs ennemis ; et la menace étant commune à tous , elle les invite tous à se tenir étroitement unis. Si je ne vous ai pas renvoyé vos troupes avant de revenir vers vous , c'est que j'ai appréhendé que votre courroux ne vous exposât à quelque chose de fâcheux , dont nous aurions tous été sensiblement affligés. Graces aux dieux , vous serez ici à l'abri de ce danger. Quant à l'idée qui vous est venue , que j'ai manqué à ce que je vous devois , il est bien douloureux pour moi qu'on me soupçonne , pendant que je travaille de toutes mes forces pour le plus grand avantage de mes amis , d'avoir des desseins contraires à leurs intérêts. Mais cessons de nous faire des reproches : tâchons plutôt d'examiner de bonne foi en quoi consiste l'offense dont vous vous plaignez. S'il est clair que je vous ai bien servi , que j'ai cherché à vous

être utile autant qu'il étoit en mon pouvoir, ne conviendrez-vous pas que je suis plus digne d'éloges que de blâme ? Oui, répondit le roi. Maintenant, poursuivit Cyrus, considérons séparément chacune de mes actions.

Lorsque vous fûtes informé que les ennemis s'étoient rassemblés en grand nombre, et marchoient vers vos états pour vous attaquer, vous envoyâtes demander du secours aux Perses, et vous me fîtes dire, en particulier, que s'ils vous accorderoient des troupes, vous desiriez que je fisse en sorte d'en obtenir le commandement, et que je vinsse moi-même à leur tête. Ne me suis-je pas rendu à vos instances ? Ne vous ai-je pas amené les meilleurs soldats, et dans le plus grand nombre qu'il m'a été possible ? Cela est vrai, répondit Cyaxare. — Dites-moi donc d'abord si vous regardez ce procédé comme une offense ou comme un service ? — Je n'ai garde de nier que ce ne soit un grand service. — Continuons. Quand les ennemis sont arrivés, et qu'il a fallu en venir aux mains avec eux, m'avez-vous vu me refuser à la fatigue et m'épargner dans les dangers ? — Non, certes ; non. — Quand, par l'assistance des dieux, nous eûmes remporté la victoire, que

les ennemis eurent fait retraite, que je vous pressai de joindre nos forces pour les poursuivre, et de nous réunir pour achever leur défaite, afin que tout fût commun entre nous, de quelque façon que les choses tournassent, pouvez-vous m'accuser d'avoir alors trop consulté mes intérêts particuliers? A cela Cyaxare ne répondit rien. Puisque vous aimez mieux, reprit Cyrus, vous taire sur cet article que de me répondre, dites-moi si vous croyez que je vous aie offensé, lorsque, vous voyant persuadé qu'il n'y avoit pas de sûreté à poursuivre l'ennemi, je vous priai de ne vous point exposer à ce nouveau danger, et de me donner seulement un certain nombre de cavaliers? Montrez-moi, je vous prie, en quoi j'ai eu tort de vous faire cette demande, moi qui étois votre allié, et qui avois déjà combattu pour vous en cette qualité. Comme Cyaxare gardoit encore le silence: Puisque vous refusez, continua Cyrus, de vous expliquer sur ce point, dites-moi du moins si je vous offensai quand, sur votre réponse que vous ne vouliez pas troubler la joie à laquelle les Mèdes se livroient pour les forcer à une marche périlleuse, je me réduisis, au lieu de vous en té-

moigner le moindre ressentiment, à vous demander la permission d'emmener ceux qui voudroient me suivre de leur plein gré : vous ne pouviez assurément me rien accorder de moins considérable, et qu'il vous fût plus facile d'ordonner aux Mèdes. Le consentement que vous me donâtes m'auroit été inutile si je ne fusse venu à bout de les persuader : j'allai les trouver, plusieurs se rendirent à mon invitation, et je partis avec eux sous votre bon plaisir. Si cette conduite vous paroît criminelle, on se rendroit donc coupable en recevant un don de votre main. Nous nous mîmes en marche : depuis notre départ nous n'avons rien fait qui ne soit connu de tout le monde. Ne nous sommes-nous pas emparés du camp des Assyriens? N'avons-nous pas fait main basse sur la plus grande partie des ennemis qui étoient venus vous attaquer, et contraint le reste à nous livrer, les uns leurs armes, les autres leurs chevaux? De plus, les richesses de ceux qu'on voyoit auparavant piller votre pays sont aujourd'hui entre les mains de vos amis, qui les apportent eux-mêmes ici pour les partager avec vous. Enfin, et c'est là le service le plus signalé, le plus

important que nous vous ayons rendu , nous avons étendu votre domination ; nous avons resserré celle de vos ennemis : plusieurs de leurs châteaux sont en votre pouvoir ; les vôtres , que les Syriens vous avoient enlevés , sont rentrés sous votre obéissance. J'avoue que je ne conçois pas qu'on puisse demander si les différentes actions que je viens de rappeler sont louables ou répréhensibles : je suis prêt néanmoins à vous écouter : dites-moi , je vous prie , ce que vous en pensez.

Cyrus ayant cessé de parler , Cyaxare lui répondit : Non , Cyrus , on ne sauroit dire qu'il y ait rien de répréhensible dans ce que vous avez fait ; mais vous devez comprendre que , plus j'en retire d'avantages , plus je me sens chargé d'un poids qui m'accable. J'aime-rois beaucoup mieux avoir reculé les limites de vos états avec mes troupes , que de vous devoir l'agrandissement des miens. Ce que vous avez fait , Cyrus , tourne à votre gloire , et me couvre de honte. Il me seroit bien plus agréable de vous faire des présents que de recevoir ceux que vous m'offrez ; car c'est en me dépouillant que vous m'enrichissez. Je serois moins affligé si les Mèdes avoient à se

plaindre de vous , que je ne le suis de les voir comblés de vos bienfaits. Vous trouverez que ma façon de penser n'est pas raisonnable ; mais changeons de rôle : supposez un moment que c'est de vous , non de moi , qu'il est question. Si quelqu'un avoit tellement gagné l'affection des Perses que vous avez amenés , qu'ils vous abandonnassent pour le suivre , compteriez-vous cet homme au rang de vos amis ? Non : vous le regarderiez comme un ennemi qui vous a fait plus de mal que s'il eût tué une partie de vos soldats. Vous convenez qu' aussitôt que je vous eus permis d'emmener ceux de mes sujets qui voudroient vous suivre , vous partîtes avec toutes mes troupes , et que vous me laissâtes seul. Vous m'apportez aujourd'hui le butin que vous avez fait , aidé de leur secours ; et vous m'annoncez qu'avec le même secours vous avez étendu ma domination. Ainsi , n'ayant eu en personne aucune part à vos exploits , je me présente ici comme une femme , pour recevoir les dons que des étrangers et mes propres sujets viennent m'offrir : enfin on vous juge digne de commander , et l'on m'en croit incapable. Sont-ce là , Cyrus , des services dont je vous doive être obligé ?

Si mes véritables intérêts vous étoient chers, vous auriez sur-tout évité avec le plus grand soin de porter la moindre atteinte à mon honneur et à mon autorité. Que m'importe, en effet, que mes frontières soient reculées, si je suis déshonoré et méprisé? Car si j'ai maintenu jusqu'ici les Mèdes dans mon obéissance, je le dois, non à une supériorité réelle de talents, mais à l'opinion où ils étoient que, sur tous les points, je valois mieux qu'eux.

Au nom des dieux, mon cher oncle, reprit Cyrus en l'interrompant, si jamais j'ai pu faire quelque chose qui vous fût agréable, cessez, je vous en conjure, de vous plaindre de moi: quand vous aurez mis à l'épreuve mes sentiments pour vous, si vous reconnoissez que toutes mes actions ont eu pour objet vos intérêts, aimez-moi aussi tendrement que je vous aime, et avouez que je vous ai bien servi: si vous trouvez le contraire, accablez-moi de reproches. Soit, dit Cyaxare; vous avez raison: j'y consens. Me permettez-vous, reprit Cyrus, de vous embrasser? — Très volontiers. — Ne détournerez-vous point votre visage comme vous venez de faire? Non, répondit Cyaxare.

Cyrus l'embrassa. Les Mèdes , les Perses , les alliés , qui tous étoient inquiets de l'issue de cet entretien , firent éclater leur joie quand ils le virent si heureusement terminé. Les deux princes montèrent à cheval : les Mèdes , au signe que Cyrus leur fit , se mirent en marche à la suite de Cyaxare ; les Perses suivirent Cyrus , et furent suivis du reste des alliés.

Lorsqu'on fut arrivé au camp , on conduisit Cyaxare dans la tente qui lui avoit été dressée ; et toutes les choses dont il pouvoit avoir besoin furent préparées par les gens chargés de ce détail. Les Mèdes , voyant que ce prince n'avoit rien à faire en attendant le souper , vinrent lui apporter des présents , quelques uns de leur propre mouvement , le plus grand nombre à l'instigation de Cyrus. L'un lui offrit un bel échanson , l'autre un bon cuisinier ; celui-ci un boulanger , celui-là un musicien , un autre des vases , un autre encore une robe précieuse : chacun donnoit une partie du butin qui lui étoit échu. Cyaxare reconnut alors que Cyrus ne lui avoit fait aucun tort dans l'esprit des Mèdes , et qu'ils ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant. L'heure du

repas étant venue, Cyaxare, qui revoyoit Cyrus après une longue absence, l'invita à souper avec lui. Je vous prie, seigneur, répondit Cyrus, de m'en dispenser : tous les auxiliaires que vous voyez ici n'y sont venus que sur nos invitations ; je ferois, ce me semble, une grande faute si, au lieu de prendre soin d'eux, je les quittois pour me livrer au plaisir. Quand les soldats s'imaginent qu'on les néglige, l'ardeur des bons sujets se ralentit, et les mauvais deviennent insolents. Mais vous, qui avez fait une longue traite, il est temps que vous mangiez. Accueillez avec bonté et retenez pour souper avec vous les Mèdes sur l'attachement de qui vous comptez le plus ; ils achèveront de calmer votre ame. Je vais m'occuper des choses dont je viens de vous parler : demain matin les principaux officiers se rendront à la porte de votre tente, afin que nous délibérions avec vous sur le parti qu'il convient de prendre pour la suite. Vous proposerez vous-même l'objet de la délibération ; savoir lequel est le plus à propos, ou de continuer la guerre, ou de licencier les troupes.

Pendant que Cyaxare soupoit, Cyrus assem-

bla ceux de ses amis qu'il jugea les meilleurs pour le conseil et pour l'action, et leur tint ce discours : « Mes amis, les dieux ont exaucé nos premiers vœux : nous sommes maîtres de tout le pays que nous avons parcouru : le nombre de nos ennemis est diminué, celui de nos troupes s'est grossi, nos forces se sont accrues. Dans cette position, si les alliés qui nous accompagnent veulent demeurer avec nous, il n'y a point d'entreprise, soit qu'il faille employer la force, ou seulement la persuasion, que nous ne puissions désormais exécuter. Vous n'êtes donc pas moins intéressés que moi à faire en sorte que la plus grande partie de ces alliés ne nous quitte point. Comme celui qui dans une bataille fait le plus de prisonniers est estimé le plus vaillant, de même celui qui dans un conseil sait amener le plus grand nombre de personnes à son avis, passe à bon droit pour le plus habile dans l'art de parler et de persuader. Toutefois, ne vous piquez pas de préparer, pour chacun en particulier, des discours étudiés que vous viendriez ensuite nous communiquer ; mais parlez-leur de manière qu'on juge

par leurs actions que vous les avez persuadés. Songez à vous bien acquitter de cette commission : je vais pourvoir de mon mieux aux besoins des soldats, afin qu'ils aient tout ce qui leur est nécessaire avant qu'on leur propose de délibérer sur le projet de continuer la guerre.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

APRÈS avoir passé cette journée comme je viens de le raconter, ils soupèrent, et chacun alla se reposer. Le lendemain matin les alliés se rendirent auprès de Cyaxare. Pendant qu'il s'habilloit et qu'on s'assembloit à la porte de sa tente, les Perses amenèrent à Cyrus, l'un les Cadusiens, un autre les Hyrcaniens, celui-ci Gobryas, celui-là le chef des Saces, qui tous venoient le prier de demeurer : l'infortuné Gadatas, conduit par Hystaspe, supplia de même le prince de ne point les abandonner. Cyrus, qui n'ignoroit pas que depuis long-temps Gadatas avoit une frayeur mortelle qu'on ne licenciât l'armée, lui dit en riant : Je vois bien, Gadatas, que c'est par l'inspiration d'Hystaspe que vous me faites cette prière. Gadatas, levant les mains au ciel, jura qu'Hystaspe n'y avoit aucune part ; mais je sens, ajouta-t-il, que, si vous vous retirez avec vos troupes, mes possessions sont perdues sans ressources : voilà pourquoi je suis venu demander à Hystaspe s'il savoit quel est votre avis sur le projet de

congédier l'armée. J'avois donc tort, dit Cyrus, de m'en prendre à Hystaspe. Certainement, repartit Hystaspe ; car, loin de flatter Gadatas, je l'ai assuré qu'il vous étoit impossible de rester, parceque votre père vous rappeloit. Que dites-vous ? reprit Cyrus ; vous avez osé décider de ce que je ferois ou ne ferois pas ? Cela est vrai, répondit Hystaspe ; j'ai jugé de votre intention par l'impatience que je vous connois d'aller vous montrer en Perse, et faire à votre père le récit détaillé de chacune de vos actions. Et vous, reprit Cyrus, n'avez-vous nulle envie de retourner dans votre patrie ? Par Jupiter, dit Hystaspe, je ne m'en irai point ; et je demeurerai les armes à la main jusqu'à ce que j'aie soumis le roi d'Assyrie à Gadatas que vous voyez.

Ce badinage, soutenu d'un ton sérieux, fut interrompu par l'arrivée de Cyaxare, qui sortit de sa tente superbement vêtu, et alla se placer sur son trône. Quand tous ceux qui devoient assister au conseil furent assemblés, et qu'on eut fait silence : « Généreux alliés, dit Cyaxare, il est juste que, me trouvant au milieu de vous, j'use du privilège de l'âge pour parler avant Cyrus. Je pense donc qu'il est

maintenant essentiel pour nous d'examiner quel est le parti le plus avantageux, ou de continuer la guerre, ou de licencier l'armée. Que quelqu'un dise son avis. » Le prince hyrcanien se leva le premier : Pourquoi, dit-il, s'amuser à discourir quand l'état des choses indique ce qu'il y a de mieux à faire? nous savons tous qu'en demeurant unis nous faisons beaucoup plus de mal à l'ennemi qu'il ne nous en fait, et nous devons nous souvenir que, tant que nous avons été séparés, il nous a traités d'une manière aussi satisfaisante pour lui que fâcheuse pour nous. A quoi bon, dit le chef des Cadusiens, délibérer si nous devons partir d'ici pour aller vivre séparément dans nos maisons, nous qui ne pouvons sans danger, ayant même les armes à la main, nous éloigner de vous, et qui, vous le savez, avons été rigoureusement punis pour nous en être écartés un moment? Après le Cadusien, Artabaze, ce Mède qui s'étoit dit autrefois le parent de Cyrus, prenant la parole : Seigneur, dit-il, je n'envisage point l'affaire dont il s'agit comme ceux qui ont parlé avant moi. Ils prétendent qu'il faut rester ici pour faire la guerre ; moi je sais que je la faisois bien plus réellement lorsque

je demeurois en Médie : j'étois tantôt obligé de courir à la défense de nos biens qu'on enlevait, tantôt chargé de veiller à celle de nos châteaux menacés de quelque attaque, presque toujours en alarme et sur la défensive ; et cette guerre je la faisois à mes dépens. Actuellement nous sommes les maîtres des forteresses des ennemis ; je ne les redoute point ; ils font d'ailleurs tous les frais de mes repas : d'où je conclus que puisque notre vie domestique est un état de guerre continuelle, et la vie militaire qu'on mène ici un enchaînement de fêtes, nous devons bien nous garder de rompre cette assemblée. Après Artabaze, Gobryas parla. Chers alliés, dit-il, je ne puis trop me louer de la bonne foi de Cyrus ; il n'a manqué à aucune de ses promesses. Mais, s'il abandonne ce pays, le roi d'Assyrie aura donc entrepris impunément de vous insulter ; et moi, bien loin d'être vengé du dommage qu'il m'a causé, je deviendrai une seconde fois, pour être entré dans votre alliance, la victime de son courroux.

Lorsque chacun eut dit son avis, Cyrus parla en ces termes : « Je n'ignore pas qu'en congédiant nos troupes nous ferions tort à

nos affaires, et un grand bien à celles des ennemis ; car ceux que nous avons dépouillés de leurs armes en auront bientôt fait fabriquer d'autres ; ceux dont a pris les chevaux seront bientôt remontés ; les morts ne tarderont pas à être remplacés par une jeunesse qui croît pour leur succéder, en sorte qu'on ne devroit pas s'étonner si dans peu ils nous suscitoient de nouveaux embarras. Pourquoi donc ai-je conseillé à Cyaxare de mettre en délibération s'il falloit licencier l'armée ? c'est que je crains ce qui peut arriver : je vois avancer contre nous des ennemis à qui nous ne pourrions résister dans l'état où nous sommes. L'hiver approche, et, quoique nous ayons pour nous de quoi nous mettre à couvert, nous n'avons pas la même ressource pour nos chevaux, pour nos valets, même pour le gros des soldats, sans lesquels néanmoins on ne sauroit faire la guerre. Quant aux vivres, nous les avons épuisés par-tout où nous avons passé : où nous n'avons point été, les ennemis, prévoyant notre approche, les ont transportés dans des forteresses dont ils sont les maîtres, et qu'il seroit difficile de leur enlever. Or, quel est l'homme assez courageux, assez robuste pour

soutenir les fatigues de la guerre quand il aura en même temps à combattre le froid et la faim ? Si c'est à ce prix que nous devons demeurer en campagne, je n'hésite pas à dire qu'il vaut mieux renvoyer l'armée de notre plein gré que de nous exposer à y être contraints par la nécessité. Si donc nous nous déterminons à rester armés je crois que nous devons nous hâter de prendre aux ennemis autant de forteresses qu'il sera possible, et d'en construire nous-mêmes de nouvelles. L'égalité une fois établie à cet égard entre eux et nous, ceux-là jouiront d'une plus grande abondance qui auront su s'emparer de plus de subsistances et en remplir leurs magasins ; et la force décidera seule lequel des deux partis demeurera en possession de ses places. Notre situation présente ressemble parfaitement à celle des navigateurs qui, voguant sans cesse, ne conservent pas plus de propriété sur les mers qu'ils ont parcourues qu'ils n'en ont sur celles où ils n'ont pas encore vogué : mais, quand nous aurons des places fortes, nous tiendrons en respect toute la contrée, qui n'osera se déclarer pour l'ennemi, et nous jouirons tranquillement de nos conquêtes. Que ceux d'entre vous

qui pourroient craindre d'être envoyés dans des garnisons éloignées de leur pays soient sans inquiétude : nous autres Perses, qui sommes déjà loin de notre patrie, nous nous chargerons de la garde des lieux les plus voisins de l'ennemi. Nous ne vous demandons que de vous maintenir dans les cantons de l'Assyrie, limitrophes de vos habitations, et de les bien cultiver. Si nous réussissons à défendre ceux qui avoisinent l'ennemi, vous habiterez, dans une paix profonde, le pays qui en est séparé par une grande distance. Il n'est pas vraisemblable que les Assyriens ferment les yeux sur des périls prochains pour aller au loin vous attaquer. »

Aussitôt que Cyrus eut cessé de parler, tous les chefs et Cyaxare lui-même déclarèrent en se levant qu'ils étoient prêts à exécuter ce qu'il proposoit. Gadatas et Gobryas offrirent sur-le-champ de bâtir chacun une forteresse pour la défense commune, si les alliés y consentoient. Cyrus, voyant qu'ils entroient tous avec ardeur dans ses vues, reprit ainsi : Puisque vous paraissez avoir à cœur de faire tout ce que nous croyons nécessaire, il faut commencer au plus tôt à préparer des machines pour

battre en ruine les murailles des ennemis, et nous assurer d'ouvriers pour construire de fortes tours. Cyaxare promit une machine qu'il se chargeoit de faire construire : Gadatas et Gobryas s'engagèrent à en donner une en commun ; Tigrane et Cyrus chacun la leur. Ces résolutions étant prises, on s'empressa de chercher des ouvriers et de rassembler des matériaux pour la construction des machines : l'inspection de ces ouvrages fut confiée à quelques personnes choisies qu'on jugea y être les plus propres.

Cyrus, prévoyant que ces travaux ne seroient pas sitôt achevés, mena camper son armée dans le lieu qu'il estima le plus sain et le plus commode pour le transport des choses dont on auroit besoin. Il entoura les endroits foibles d'un si bon retranchement, que les troupes qui resteroient dans le camp devoient être en tout temps à l'abri de l'insulte, lors même qu'elles se trouveroient séparées du gros de l'armée. A cette précaution il en joignit une autre, ce fut de s'informer aux gens qui connoissoient le pays quels étoient les cantons où les soldats pourroient faire plus de butin : lui-même il les y menoit, tant pour

leur procurer des vivres en abondance que pour les rendre plus sains et plus vigoureux par la fatigue de ces courses, sur-tout pour les entretenir dans l'habitude de garder leurs rangs en marchant.

Pendant que Cyrus se livroit à ces occupations on apprit par les transfuges et par les prisonniers babyloniens que le roi d'Assyrie étoit allé en Lydie, emportant avec lui une grande quantité d'or, d'argent, de richesses et de bijoux précieux. Sur cette nouvelle les soldats se persuadèrent qu'effrayé de leur approche il transportoit ses trésors pour les mettre en sûreté ; mais Cyrus, soupçonnant que le but du prince assyrien, dans ce voyage, étoit de lui susciter de nouveaux ennemis, se hâta de faire les dispositions nécessaires pour une seconde bataille. Il compléta d'abord la cavalerie perse avec les chevaux des prisonniers et avec ceux qui lui étoient donnés par ses amis : il abolit l'usage des chars tels qu'étoient anciennement ceux des Troyens, et en inventa d'une forme plus convenable pour la guerre.

Au milieu de ces soins divers, Cyrus pensa qu'il seroit à propos d'envoyer quelqu'un en Lydie, par qui il pût être informé de ce que

faisoit le roi d'Assyrie. Araspe, qu'il avoit chargé de la garde de la belle Susienne, lui parut d'autant plus propre à remplir cette commission, qu'il se trouvoit alors dans une situation fâcheuse. J'ai déjà dit qu'Araspe étoit devenu amoureux de sa captive : entraîné par sa passion, il la pressa d'y répondre ; il ne fut point écouté. La Susienne aimoit tendrement son mari, et persistoit malgré l'absence à lui demeurer fidèle : cependant, pour ne pas commettre ensemble deux amis, elle ne vouloit point porter ses plaintes à Cyrus. Araspe, espérant de parvenir à son but par une autre voie, la menaça d'emporter de force ce qu'elle refusoit de lui accorder. La captive, effrayée de ses menaces, ne tint plus la chose secrète : elle en fit donner avis à Cyrus par un de ses eunuques. Cyrus ne put s'empêcher de rire de la défaite de cet homme qui s'étoit vanté de triompher de l'amour : il renvoya l'eunuque, et lui joignit Artabaze qu'il chargea de dire de sa part à Araspe qu'une telle femme devoit être à l'abri de la violence, mais qu'il ne lui interdisoit pas la persuasion. Artabaze, en abordant Araspe, le traita durement et lui reprocha avec aigreur son peu de respect pour

le dépôt qui lui avoit été confié, son injustice, son incontinence, son impiété. Araspe, pénétré de douleur, fondeit en larmes, étoit couvert de honte, et trembloit de frayeur d'être encore plus maltraité par Cyrus.

Le prince, instruit de ce détail, le fit appeler; et lui parlant en particulier, Je vois, Araspe, lui dit-il, toute votre confusion; vous me craignez : rassurez-vous. J'ai ouï dire que les dieux, malgré toute leur puissance, ont été quelquefois vaincus par l'amour, et je sais dans quels écarts il a souvent entraîné les hommes les plus sages : moi-même je sens, quand je me trouve avec de belles femmes, que je n'ai pas assez d'empire sur moi pour les regarder d'un œil indifférent. C'est moi d'ailleurs qui, en vous enfermant avec cet invincible ennemi, ai causé votre malheur. Ah ! seigneur, repartit Araspe, que vous vous montrez bien aujourd'hui le même que vous avez toujours été, bon et indulgent pour les foiblesses de l'humanité, tandis que les autres ne cherchent qu'à m'accabler ! Depuis que le bruit de mon infortune s'est répandu, mes ennemis me raillent cruellement, et mes amis me pressent de me cacher pour me dérober au traitement dont ils

craignent que vous ne punissiez mon crime. Eh bien, Araspe, reprit Cyrus, apprenez que cette crainte de vos amis peut vous mettre à portée de nous rendre, à nos alliés et à moi, un service important. Plût au ciel, répondit Araspe, que j'eusse encore une occasion de vous être utile ! Si vous voulez feindre de me fuir, répliqua Cyrus, et passer, sous ce prétexte, dans l'armée ennemie, je suis sûr qu'on ajoutera foi à ce que vous direz. Je n'en doute pas, repartit Araspe, et je suis convaincu que mes amis ne manqueront pas de publier que c'est là le motif de ma retraite. Quand vous reviendrez, poursuivit Cyrus, il y a lieu de croire que vous aurez acquis une connoissance suffisante des affaires de nos ennemis : j'espère que vous saurez leur inspirer assez de confiance pour qu'ils ne vous cachent rien de leurs desseins et de leurs ressources, et que vous serez parfaitement instruit de tout ce qu'il nous importe de savoir. Je pars à l'heure même, dit Araspe : un moyen infailible de donner du crédit à mes paroles, c'est de prendre la fuite dans le moment où je dois redouter le plus votre courroux. Mais, reprit Cyrus, aurez-vous le courage de quitter la belle Pan-

thée ? Seigneur, répondit Araspe, je suis persuadé que j'ai deux ames : l'amour, ce dangereux sophiste, vient de m'enseigner cette philosophie. Car enfin une ame n'est pas en même temps bonne et mauvaise ; elle n'a pas à-la-fois des penchans honnêtes et des penchans honteux ; elle ne sauroit vouloir une chose, et ne la vouloir point. Oui, sans contredit, nous avons deux ames. Quand la bonne est la maîtresse, elle porte à la vertu ; quand la mauvaise prend le dessus, elle entraîne dans le vice : à présent que ma bonne ame est fortifiée par le secours que vous lui prêtez, elle a sur l'autre un empire absolu. Quoi qu'il en soit, répliqua Cyrus, si vous êtes déterminé à partir, songez que votre objet doit être de gagner la confiance des ennemis : commencez par leur faire part de nos projets ; mais ne leur en découvrez que ce qu'il faut pour déconcerter les leurs. Dites-leur, par exemple, que nous nous préparons à faire une invasion dans leur pays : la crainte que chacun aura pour ses propres domaines les empêchera de réunir leurs forces dans le même lieu. Demeurez avec eux le plus long-temps que vous pourrez : c'est lorsqu'ils seront plus

près de nous que nous aurons plus d'intérêt d'être informés de leurs mouvements. Engagez-les à choisir l'ordonnance de bataille qui nous seroit la plus avantageuse : tâchez de bien savoir, quand vous viendrez nous rejoindre, quelle sera cette ordonnance ; ils ne pourront plus y rien changer : le moindre changement au moment de l'action mettroit toute leur armée en désordre. Araspe, muni de cette instruction, quitta Cyrus et sortit du camp avec quelques uns de ses serviteurs les plus affidés, après avoir tenu les propos qu'il jugea propres à favoriser ses desseins.

Dès que Panthée eut appris la retraite d'Araspe, elle fit dire à Cyrus : Seigneur, que la défection d'Araspe ne vous chagrine point, si vous me permettez d'envoyer un courrier à mon mari, je vous promets qu'il vous arrivera bientôt un ami plus fidèle qu'Araspe, et je ne crains pas d'ajouter qu'il viendra suivi d'autant de troupes qu'il en aura pu ramasser. Abradate avoit toujours vécu en bonne intelligence avec le père de celui qui occupe le trône d'Assyrie : mais il n'a pas oublié que le fils a fait tous ses efforts pour semer la discorde entre lui et moi ; et je ne doute pas que

mon époux, qui le regarde comme un méchant homme, ne l'abandonne volontiers pour s'attacher à un prince tel que vous. Sur la réponse de Cyrus, qu'elle pouvoit faire ce qu'elle proposoit, elle dépêcha un courrier à son mari. Abradate, ayant reconnu les chiffres de sa femme, et lu ce qu'elle lui mandoit, partit avec empressement, accompagné d'environ deux mille chevaux, pour se rendre auprès de Cyrus. Quand il fut arrivé au premier poste des Perses, il en fit donner avis au prince, qui ordonna qu'on le conduisît d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux s'aperçurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Après ces embrassements, Panthée entretint son mari de l'honnêteté de mœurs de Cyrus, de sa modération, sur-tout de la sensibilité qu'il avoit témoignée pour ses malheurs. Abradate, touché de ce récit, Que puis-je faire, dit-il, ma chère Panthée, pour nous acquitter l'un et l'autre envers ce prince ? Que pouvez-vous faire de mieux, répondit-elle, que de vous conduire à son égard comme il s'est conduit envers vous ?

Cet entretien fini, Abradate alla visiter

Cyrus. En l'abordant, il lui prit la main, et lui dit : Seigneur, je ne puis mieux reconnoître les graces dont vous nous avez comblés qu'en vous offrant en moi un serviteur, un ami, un allié : quelque entreprise que vous formiez, vous me trouverez prêt à vous seconder de toutes mes forces. J'accepte vos offres, répondit Cyrus : pour aujourd'hui, je vous conseille d'aller souper avec Panthée ; mais dorénavant nous prendrons nos repas ensemble dans ma tente, avec vos amis et les miens.

Quelque temps après, Abradate, ayant remarqué que Cyrus desiroit ardemment d'augmenter le nombre des chars armés de faux, des chevaux bardés et des cavaliers cuirassés, fit construire cent chars semblables à ceux des Perses, et tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires pour les attelages : il se proposa même de les conduire en personne, monté sur un char à quatre timons, qui seroit traîné par huit chevaux. De son côté, Panthée fit faire, avec ses bijoux, une cuirasse, un casque et des brassards d'or pour Abradate : elle y joignit des brassards d'airain pour couvrir les chevaux qui devoient traîner le char. Cyrus, en voyant ce char à quatre timons, imagina qu'il

seroit possible d'en ajuster huit à un seul chariot, auquel, par ce moyen, on attelleroit huit paires de bœufs pour transporter certaines machines en forme de tours, qui avoient environ dix-huit pieds d'élévation, y compris la hauteur des roues. Le prince comptoit que ces tours, placées derrière les rangs, protégeroient puissamment sa phalange et incommoderoient l'ennemi. Chaque tour, bordée de galeries et de créneaux, renfermoit vingt soldats. Lorsqu'elles furent achevées, Cyrus essaya de les faire rouler, et il eut la satisfaction de voir que seize bœufs traînoient plus aisément une tour, avec les soldats qu'elle portoit, que deux bœufs ne traînent un chariot de bagage. Cyrus, s'étant assuré de la facilité de transporter ces tours, résolut d'en avoir un certain nombre à la suite de son armée. Il savoit qu'à la guerre il est permis de prendre, autant qu'on le peut, ses avantages, parceque de là dépendent le salut des troupes et le succès d'une expédition.

Dans ce même temps arrivèrent des ambassadeurs indiens, qui apportèrent de l'argent à Cyrus; ils lui adressèrent ce discours de la part de leur maître : « Je vous remercie de

m'avoir instruit de vos besoins : je veux former avec vous des liaisons d'hospitalité. Je vous envoie une somme d'argent ; si elle ne suffit pas, faites-le-moi savoir. Mes ambassadeurs ont ordre de vous obéir en tout. » Puisque ce sont là vos instructions, répondit Cyrus, que quelques uns d'entre vous demeurent dans les tentes qu'on vous a destinées pour garder les richesses que vous m'apportez ; qu'ils y vivent de la manière qui leur conviendra : que trois seulement passent chez les ennemis, comme pour les inviter à s'allier au roi de l'Inde, mais en effet pour observer tant leurs discours que leurs actions, et nous en informer, le monarque indien et moi. Si vous vous acquittez bien de cette commission, je vous en serai plus obligé que de tout votre argent : car on ne peut, par les espions ordinaires déguisés en esclaves, avoir connoissance que de ce qui est su de tout le monde ; au lieu que des gens tels que vous pénètrent souvent dans les conseils les plus secrets. Les Indiens acceptèrent la proposition de Cyrus, et furent traités comme amis. Le lendemain, tout étant préparé pour leur voyage, ils partirent, en promettant de revenir aussitôt qu'ils

se seroient instruits, dans le plus grand détail, de tout ce qui concernoit les ennemis.

Cependant Cyrus, conformément à la résolution prise de continuer la guerre, faisoit ses préparatifs en homme qui ne conçoit que de grands projets. Il ne se bornoit pas aux moyens approuvés par les alliés : il cherchoit encore à exciter l'émulation des Homotimes, et à rendre chacun d'eux jaloux d'avoir de plus belles armes, de savoir le mieux manier son cheval, lancer un dard ou tirer une flèche avec le plus d'adresse, et supporter le plus courageusement la fatigue. Il y réussit en les exerçant à la chasse, et en distribuant des récompenses à ceux qui se distinguoient. S'il voyoit un officier attentif à perfectionner la discipline de sa troupe, il l'encourageoit, en louant son zèle ou en lui accordant quelque grace, suivant la circonstance. Chaque fois qu'il offroit des sacrifices, ou qu'il célébroit une fête, il formoit des divers exercices de la guerre autant de jeux militaires, et accordoit des prix aux vainqueurs : ces jeux répandoient la gaieté dans l'armée.

Déjà tout étoit prêt, excepté les machines, pour marcher à l'ennemi. Le corps de cava-

lerie perse étoit complété à dix mille hommes ; les chars armés de faux, que Cyrus avoit fait construire , étoient achevés ; le Susien Abtradate en avoit fait faire cent autres semblables à ceux du prince ; Cyaxare, par le conseil de Cyrus, avoit fait réformer sur le même modèle les chars médiques qui ressembloient auparavant aux chars des Troyens et des Libyens, et ceux-là se trouvèrent aussi au nombre de cent. De plus, il avoit été réglé que chaque chameau porteroit deux archers. Ces préparatifs inspirèrent une si grande confiance à la plupart des troupes, qu'elles se croyoient déjà victorieuses, et qu'elles comptoient pour rien ceux des ennemis.

Telle étoit la disposition générale des esprits, lorsque les Indiens, envoyés par Cyrus pour observer ce que faisoient les Assyriens, revinrent au camp. Ils rapportèrent que Crésus avoit été élu général en chef de l'armée ; qu'on avoit arrêté que les rois alliés s'y rendroient au plus tôt, non seulement avec toutes leurs troupes, mais encore avec des sommes considérables, pour stipendier autant de soldats qu'on en pourroit enrôler, et faire à propos des largesses ; qu'un grand nombre de

Thraces, armés de longues épées, s'étoient mis à leur solde ; que cent vingt mille Égyptiens, portant des haches, d'énormes boucliers qui les couvroient de la tête aux pieds, et de longues piques pareilles à celles dont ils se servent aujourd'hui, étoient en mer pour venir à leur secours ; qu'il leur arrivoit de même un gros corps de Cypriens ; que tous les Ciliciens, les habitants des deux Phrygies, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens et les Assyriens, ayant à leur tête le roi de Babylone, étoient arrivés ; que les Ioniens, les Eoliens, et presque tous les Grecs d'Asie, avoient été contraints de suivre Crésus ; que ce prince avoit envoyé solliciter l'alliance des Lacédémoniens ; que le rendez-vous général étoit sur les bords du fleuve Pactole ; que de là on devoit marcher vers Tymbrée, où s'assembloit encore de nos jours les barbares de la basse Syrie, soumis à la domination du roi de Perse ; qu'enfin on avoit ordonné à tous ceux qui auroient des vivres à vendre de les porter dans ce lieu. Le récit des Indiens étoit confirmé par les prisonniers : Cyrus avoit recommandé qu'on en fît autant qu'il seroit possible, pour

tirer d'eux des instructions utiles ; et, non content de cette précaution, il faisoit souvent passer chez l'ennemi des espions vêtus en esclaves, qui se donnoient pour transfuges.

Ces nouvelles, ainsi qu'on le peut croire, jetèrent l'armée dans l'inquiétude : on ne vit plus les soldats aller et venir du pas léger dont ils marchaient auparavant ; la plupart devinrent tristes : ils s'assembloient çà et là par pelotons, pour se questionner réciproquement et raisonner ensemble sur ce qu'ils avoient appris. Cyrus, remarquant que la terreur gagnoit ses troupes, fit appeler les principaux chefs, et généralement tous ceux dont l'abattement eût été aussi préjudiciable que leur assurance devoit être avantageuse au bien des affaires : il ordonna aux gardes de laisser approcher les soldats qui se présenteroient pour entendre ce qu'il alloit dire ; et, quand ils furent arrivés, il leur tint ce discours.

« Braves compagnons, je vous ai mandés, parceque je me suis aperçu que plusieurs d'entre vous paroissent effrayés depuis qu'on nous a rapporté ce qui se passe chez les ennemis. Je ne conçois pas que la nouvelle qu'ils

rassemblent leurs troupes ait pu alarmer personne ; et que vous tous au contraire ne soyez pas remplis de confiance en voyant que nous sommes maintenant et plus nombreux , et , grace au ciel , en bien meilleur état que nous n'étions quand nous les avons défaits. Grands dieux ! où en seriez-vous donc , vous qui vous laissez abattre par la crainte , si on étoit venu vous annoncer que les Assyriens marchent contre nous avec les mêmes avantages que nous avons sur eux ? Voici ce qu'on vous auroit dit : Les mêmes ennemis qui vous ont déjà vaincus , enflés de leur premier succès , reviennent vous attaquer : ceux qui ont mis en fuite vos archers et vos gens de trait arrivent avec un renfort considérable de troupes qui ne leur cèdent point en bravoure. Leur infanterie , par la manière dont elle étoit armée , mit alors la vôtre en déroute ; et aujourd'hui leur cavalerie , munie d'armes pareilles , va se mesurer avec la vôtre : chaque cavalier , au lieu de l'arc et du dard , tient en main un fort javelot , dont il se servira pour combattre de près. Ils amènent un grand nombre de nouveaux chars : les chevaux qui les tirent sont bardés ; les cochers , placés dans des tours de

bois , ont le casque en tête , et la partie de leur corps qui excède la hauteur du siège , est couverte d'une cuirasse : les essieux sont armés de longues faux de fer ; et les conducteurs sont résolus à fondre impétueusement sur vos bataillons. Ils ont un grand nombre de chameaux montés par des soldats , et dont un seul peut effrayer cent chevaux ; enfin , ils traînent à leur suite des tours , du haut desquelles ils vous accableront de tant de traits que vous ne pourrez ni les approcher ni tenir contre eux en rase campagne. Or , je vous le demande , si quelqu'un étoit venu vous apporter ces nouvelles de l'état des ennemis , qu'auriez-vous fait , puisque vous êtes consternés pour avoir appris qu'ils ont élu Crésus pour leur général : Crésus ! plus lâche encore que pas un des Syriens ? car du moins les Syriens ne prirent la fuite qu'après avoir été battus ; et lui , dès qu'il vit leur déroute , ne songea qu'à se sauver , au lieu d'aller à leur secours comme il le devoit. Ce qu'on vous a dit du nombre des ennemis ne prouve autre chose , sinon que , ne se croyant pas capables de se défendre contre nous , ils soudoient des troupes étrangères , dans l'espérance qu'elles com-

battront plus vaillamment pour eux qu'ils ne feroient eux-mêmes. Si, malgré cet exposé fidèle, il se trouve quelqu'un à qui les forces des Assyriens paroissent redoutables, et qui fasse peu de cas des nôtres, je suis d'avis qu'on le leur envoie : il nous sera plus utile étant avec eux qu'en restant parmi nous. »

Lorsque Cyrus eut cessé de parler, le Perse Chrysante se leva, et dit : « Ne soyez point surpris, seigneur, si quelques uns d'entre nous ont paru tristes en écoutant le rapport des Indiens : c'étoit l'effet du dépit, non de la crainte. Nous comptions n'avoir plus qu'à nous enrichir des dépouilles des ennemis, lorsque nous avons appris qu'il nous restoit encore une entreprise à terminer : à cette nouvelle, un mouvement de chagrin, causé non par l'effroi, mais par le desir qu'elle fût déjà exécutée, s'est peint sur nos visages. Depuis que nous savons que nous ne devons pas combattre pour la seule possession de la Syrie, bien que fertile en blés, en bétail, en palmiers chargés de fruits, et qu'il s'agit de nous rendre maîtres de la Lydie, qui abonde en vin, en figues, en huile, et où la mer dont elle est baignée apporte des richesses qu'on

ne voit point ailleurs, ce dépit, ces regrets sont entièrement dissipés. Nous desirons maintenant avec la plus grande ardeur de marcher au plus tôt à la conquête de cet opulent royaume. »

Le discours de Chrysante plut extrêmement aux alliés : tous y applaudirent. Je pense, dit Cyrus, que nous ne saurions trop nous presser de nous mettre en marche afin d'arriver les premiers, s'il est possible, dans le lieu où les ennemis ont établi leurs magasins : plus nous ferons de diligence, plus nous les prendrons au dépourvu. Comme la plupart des chefs étoient de l'avis de Cyrus, il reprit : Depuis long-temps, généreux alliés, nos ames, nos corps, nos armes, sont, graces aux dieux, dans le meilleur état : il ne nous reste qu'à nous pourvoir de vivres, tant pour nous que pour les bêtes de charge qui nous suivront ; et j'estime qu'il en faut porter à-peu-près pour vingt jours. Je présume que nous en mettrons plus de quinze à traverser un pays où nous ne trouverons aucunes subsistances, parceque nous en avons enlevé une partie, et que les ennemis ont achevé de le dépouiller. Munissons-nous donc de provisions de bou-

che : elles sont nécessaires pour combattre et pour vivre. A l'égard du vin, la plupart des lieux par où nous devons passer n'en produisant point, il est impossible, quelque provision que nous en fassions, que nous en ayons assez. Que chacun n'en prenne qu'autant qu'il lui en faut pour s'accoutumer par degrés à boire de l'eau. Les changements dans tous les genres sont supportables quand ils s'opèrent peu-à-peu. La divinité nous enseigne elle-même cette conduite en nous faisant passer insensiblement de l'hiver aux chaleurs brûlantes de l'été, et des chaleurs au froid le plus piquant : imitons-la, en nous accoutumant nous-mêmes par degrés à supporter les privations forcées. J'aurai soin d'ailleurs que rien d'essentiel ne nous manque. Vous, chefs de l'armée, veillez à l'exécution de mes ordres ; vous qui devez conduire les bagages, allez les rassembler, tandis que j'offrirai un sacrifice pour notre départ : dès que j'aurai rempli ce devoir religieux, je ferai donner le signal. Que les soldats se rendent alors auprès de leurs officiers dans le lieu indiqué. Vous qui les commandez, lorsque vous aurez formé

leurs rangs, venez me trouver pour apprendre quels postes vous devez occuper. »

Pendant que les chefs faisoient charger les bagages, Cyrus offrit son sacrifice : les présages lui ayant paru favorables, il partit avec son armée. Le premier jour il campa le plus près qu'il fut possible du lieu qu'il venoit de quitter, afin qu'on fût à portée de retourner chercher les choses qu'on auroit oubliées, et de se procurer celles qu'on jugeroit après coup pouvoir être de quelque utilité. Cyaxare, pour ne pas laisser ses états sans défense, demeura sur la frontière, retenant auprès de lui la troisième partie des Mèdes, et Cyrus continua sa marche avec la plus grande diligence. La cavalerie étoit à la tête, mais précédée d'une troupe de coureurs que le prince envoyoit en avant à la découverte. Après la cavalerie, venoient les chariots et les bêtes de somme. Quand on traversoit des plaines, les bagages marchaient sur plusieurs colonnes, à la suite desquelles venoit l'infanterie de la phalange; et si quelque voiture restoit en arrière, les officiers qui survenoient la faisoient avancer. Lorsque le chemin se trouvoit trop

serré, le bagage demeuroid au milieu, et l'infanterie pesamment armée filoit de droite et de gauche, en sorte qu'il y avoit toujours des soldats à portée de remédier aux accidents. Chaque compagnie marchoit ordinairement auprès de son bagage : il étoit défendu aux voituriers de s'écarter de l'ordre qui étoit prescrit, à moins qu'il ne fût absolument impossible de l'observer ; et celui qui portoit l'enseigne du capitaine marchoit à la tête, afin qu'elle pût être vue de tous ceux de sa troupe. Par cette disposition, et par l'attention des soldats à ne laisser en arrière aucun de leurs camarades, ils n'étoient point obligés de se chercher les uns les autres : leur bagage étoit en sûreté sous leurs yeux, et ils pouvoient en tirer dans le moment ce qui leur étoit nécessaire.

Cependant les coureurs qui étoient en avant crurent apercevoir dans la plaine des hommes occupés à ramasser du fourrage et du bois ; près d'eux à peu de distance, des bêtes de somme qui en emportoient des charges, et d'autres qui paissoient ; plus loin, un nuage de fumée ou de poussière qui s'élevoit en l'air. A ces différents signes, ils reconnurent que

l'ennemi n'étoit pas éloigné. L'officier qui les conduisoit dépêcha promptement vers le général, pour lui rendre compte de ce qu'on découvroit. Sur cet avis, Cyrus fit dire aux coureurs de s'arrêter où ils étoient, et de continuer de l'instruire de ce qu'ils observeroient de nouveau : puis il commanda un escadron de cavalerie pour marcher contre les fourrageurs qu'on voyoit dans la plaine, et tâcher d'en arrêter quelques uns par le moyen desquels on auroit des instructions plus sûres. En même temps il fit faire halte à l'armée, afin que les soldats eussent le loisir de tout préparer avant de s'approcher de l'ennemi. Il leur enjoignit de diner, de reprendre ensuite leurs rangs, et sur-tout d'être attentifs aux ordres qui leur seroient donnés. Après leur repas, Cyrus manda les officiers tant de la cavalerie que de l'infanterie, les conducteurs des chars et les chefs qui avoient l'inspection, soit des machines, soit des bêtes de somme et des chariots de bagage. Pendant qu'ils se rassembloient, les cavaliers qui avoient été envoyés battre la campagne amenèrent des prisonniers. Le prince les ayant questionnés, ils répondirent qu'ils étoient de l'armée ennemie ;

qu'ils avoient passé au-delà des gardes avancées, pour amasser du bois et du fourrage : le grand nombre des troupes, ajoutèrent-ils, fait que la disette est dans le camp. A quelle distance d'ici, reprit Cyrus, est actuellement votre armée? — Elle en est éloignée d'environ deux parasanges. — Parloit-on un peu de nous, demanda Cyrus? — Assurément, on en parloit beaucoup : on disoit que vous arriviez, et que déjà même vous étiez fort près. — Cette nouvelle a-t-elle causé une grande joie à vos gens? Il faisoit cette question afin que ceux qui étoient présents entendissent la réponse. Non, certes; loin de s'en réjouir, ils sont fort inquiets. — Que fait-on présentement chez vous? — On met les troupes en bataille : hier et avant-hier on n'a pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec et d'un Mède qu'on dit être un transfuge de votre armée (*). — Puissent les dieux, s'écria Cyrus, favoriser le desir que j'ai de voir cet homme entre mes mains !

Il fit retirer les prisonniers, et comme il se

(*) On doit se souvenir que ce Mède est Araspe.

retournoit pour parler aux officiers qui l'environnoient, il reçut un nouvel envoyé de la part du commandant des coureurs, qui lui dit qu'on apercevoit dans la plaine un gros corps de cavalerie : nous ne doutons pas, continua l'envoyé, que cette troupe ne vienne pour reconnoître l'armée ; car elle est précédée d'une trentaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein de nous enlever notre poste où il n'y a que dix hommes. Cyrus donna ordre à quelques uns des cavaliers qu'il avoit toujours sous la main d'aller s'embûquer auprès de ce poste, sans se laisser voir par l'ennemi, et d'y rester sans faire aucun mouvement. Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'aurent abandonné, montrez-vous tout-à-coup, et tombez sur ceux qui s'en seront emparés. Que le gros de cavalerie qui paroît dans la plaine ne vous inquiète pas : Hystaspe va marcher à sa rencontre avec mille chevaux. Vous entendez, Hystaspe ; allez en bon ordre au-devant de cette troupe : mais gardez-vous de la poursuivre dans des lieux que vous ne connoissez pas : bornez-vous à protéger nos postes ; puis revenez. Si quelques ennemis accou-

rent vers vous en levant la main droite, accueillez-les avec amitié.

Hystaspe alla prendre ses armes, et les cavaliers partirent suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avoient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs lorsqu'ils rencontrèrent Araspe avec sa suite, ce même Araspe qui avoit été envoyé pour tâcher de découvrir les projets des ennemis, et à qui Cyrus avoit auparavant confié la belle Susienne. D'aussi loin que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siège, courut au-devant de lui, et lui tendit la main. Tous ceux qui se trouvèrent présents, n'étant point dans le secret, furent, avec quelque raison, étonnés de cet accueil : « Amis, leur dit le prince, vous voyez un brave homme qui revient nous joindre : il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait pour nous. Ce n'est ni la honte d'avoir commis un crime, ni la crainte de mon ressentiment qui l'ont obligé à nous quitter : c'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis pour y examiner l'état de leurs affaires, et nous en rapporter des nouvelles sûres. Se tournant ensuite vers Araspe, Je n'ai point oublié, mon cher Araspe, les promesses que je vous ai

faites ; nous nous unirons tous pour les remplir. Il est juste, braves compagnons, que vous concouriez à honorer la vertu d'un homme qui pour nous servir a eu le courage, non seulement d'exposer sa vie, mais de commettre son honneur en se chargeant de l'apparence d'un crime. » Tous les chefs embrassèrent Araspe, et s'empressèrent à l'envi de lui présenter la main. C'en est assez, dit Cyrus. Maintenant, Araspe, apprenez-nous ce qu'il nous importe de savoir ; gardez-vous de nous flatter sur le nombre des ennemis, aux dépens de la vérité : il vaudroit mieux qu'on nous eût trompés en exagérant leurs forces qu'en les diminuant.

Je n'ai rien négligé, répondit Araspe, pour avoir les connoissances les plus certaines : j'étois présent lorsqu'ils ont rangé leur armée en bataille ; et j'y ai travaillé avec eux. Vous êtes donc instruit, demanda Cyrus, et de leur nombre, et de leur ordonnance ? Oui, dit Araspe ; je sais de plus de quelle manière ils se proposent d'engager le combat. Araspe donna alors à Cyrus tous les renseignements qu'il souhaitoit sur le nombre de l'armée ennemie, sur l'espace de terrain qu'elle occupoit, sur son

ordonnance, et Cyrus disposa ses troupes de manière qu'elles fussent toutes ensemble en action, et que les différentes parties pussent se prêter un secours mutuel.

Abradate, roi des Susiens, proposa de se charger du commandement des chars que Cyrus vouloit opposer au centre de l'armée ennemie. Je loue votre courage, répondit Cyrus en lui tendant la main ; mais vous, continuait-il en s'adressant aux Perses qui devoient monter les autres chars, y consentez-vous ? Comme ils répondirent qu'ils ne pouvoient y consentir avec honneur, Cyrus les fit tirer au sort : Abradate obtint par cette voie ce qu'on n'avoit pas accordé à sa bonne volonté. Tous les chefs se retirèrent pour s'occuper de leurs préparatifs ; ils soupèrent, posèrent les sentinelles et se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que Cyrus sacrifioit aux dieux, les troupes, qui avoient déjà pris leur repas et fait des libations, s'empressèrent de s'armer. On ne voyoit que tuniques, cuirasses et casques superbes. Les chevaux étoient tous armés de chanfrein et de poitrail ; ceux de la cavalerie étoient de plus bardés sur la croupe, ceux des chars sur les

flancs : l'armée entière brilloit de l'éclat de l'airain et de la pourpre. Le char d'Abradate, à quatre timons et à huit chevaux d'attelage, étoit magnifiquement orné. Au moment où ce prince alloit endosser sa cuirasse faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassards et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre plissée par le bas, qui descendoit jusqu'à terre, et un panache de couleur d'hyacinthe. Abradate fut surpris en voyant ces armes ; elles avoient été faites à son insu, par ordre de Panthée, sur la mesure de celles dont il se servoit ordinairement. Ma chère Panthée, lui dit-il, vous vous êtes donc dépouillée de tout ce qui sert à vous parer pour me faire cette armure ? Non, répondit Panthée, le plus précieux de mes ornements m'est resté ; car, si vous paroissez aux yeux des autres tel que vous êtes aux miens, vous serez ma plus riche parure. En proférant ces paroles elle l'armoit elle-même ; et ses joues étoient inondées de ses larmes, quelque violence qu'elle se fît pour les cacher.

Abradate, déjà si digne d'attirer les regards par la beauté de sa figure, parut plus beau et

avoit l'air encore plus noble quand il fut couvert de ses nouvelles armes. Il avoit pris des mains de son écuyer les rênes de son char, et se préparoit à y monter, lorsque Panthée ayant fait éloigner ceux qui les entouroient : Abradate, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute vous me mettez au nombre de ces femmes : mais à quoi bon vous parler ici de ma tendresse ? mes actions vous la prouvent mieux que ne feroient des discours. Cependant, quels que soient les sentiments que vous me connoissez pour vous, je jure par mon amour, par le vôtre, que j'aimerois mieux vous suivre au tombeau, où une mort glorieuse vous auroit précipité, que de vivre sans honneur avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Souvenez-vous, Abradate, des obligations que nous avons à Cyrus. Captive et destinée à lui appartenir, loin de me traiter en esclave, ou de me proposer ma liberté à des conditions honteuses, il m'a conservée pour vous, depuis que je suis en son pouvoir, comme si j'avois été la femme de son frère. Sur-tout n'oubliez pas que lorsque Aras-

pe, à qui il m'avoit confiée, eut abandonné son parti, je lui promis que, s'il me permettoit de vous dépêcher un courrier, vous ne manqueriez pas de le venir joindre, et qu'il trouveroit en vous un allié plus fidèle et plus utile qu'Abraspe. Abradate, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, posa la main sur la tête de sa femme, et levant les yeux au ciel : Grand dieu, s'écria-t-il, faites que je me montre digne mari de Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un et l'autre avec tant d'égards ! A ces mots il monte sur son char. Quand il y fut entré et que son écuyer l'eut fermé, Panthée, qui ne pouvoit plus embrasser son mari, baisoit le char. Mais bientôt le char s'éloigne : Panthée le suit quelque temps sans être aperçue d'Abradate, qui, tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : Consolez-vous, ma chère Panthée, lui dit-il, adieu ; il faut nous quitter. Aussitôt ses femmes et ses eunuques la prirent dans leurs bras, et la conduisirent à son chariot, où, l'ayant couchée, ils la recouvrirent d'un pavillon. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate, car personne n'avoit songé à le regarder tant que Panthée avoit été présente, quoique ce guerrier et son

char méritassent bien d'attirer les regards.

Lorsque Cyrus eut achevé son sacrifice, que l'armée fut rangée dans l'ordre qu'il avoit réglé, et qu'on eut établi des postes en avant, à quelque distance les uns des autres, il assembla les chefs et leur parla en ces termes : « Braves et fidèles alliés, les dieux nous font voir dans nos sacrifices les mêmes présages qui nous ont annoncé notre première victoire. C'est à moi présentement à vous remettre sous les yeux les différents motifs qui doivent redoubler votre ardeur. Souvenez-vous donc que vous êtes beaucoup plus aguerris que nos ennemis ; qu'après avoir été formés tous ensemble à la même discipline, vous êtes depuis plus long-temps réunis en un même corps d'armée ; que vous avez presque tous participé à la victoire remportée sur eux, et que le plus grand nombre de leurs alliés a partagé leur défaite. A l'égard des soldats des deux partis qui n'ont point encore vu de bataille, ceux de l'armée assyrienne ne peuvent ignorer qu'ils n'ont pour compagnons que des lâches accoutumés à fuir : vous, au contraire, qui marchez sous nos étendards, vous êtes bien assurés que nous vous seconderons vaillamment De cette confiance

mutuelle naît une fermeté réciproque qui rend les combattants intrépides dans l'action ; au lieu que, s'ils se défient les uns des autres, chacun ne songe qu'aux moyens de se dérober promptement au danger. Marchons donc aux ennemis, braves camarades : allons opposer nos redoutables chars à des chars sans défense ; allons combattre de près avec nos cavaliers armés de toutes pièces, ainsi que leurs chevaux, contre une cavalerie presque sans armes : vous aurez en tête les mêmes gens de pied que vous avez déjà eu occasion de connoître. Quant aux Égyptiens, qui forment le centre de l'armée ennemie, s'ils tentent de nous enfoncer par l'effort de leur masse, il faudra qu'ils soutiennent auparavant celui de nos chevaux, que le fer dont ils sont bardés rend encore plus terrible. Si quelques uns résistent à ce premier choc, pourront-ils se défendre à-la-fois contre notre cavalerie, notre infanterie et nos tours ? Si vous avez quelque avis à me donner, parlez ; sinon, allez adorer les dieux à qui nous venons d'offrir des sacrifices, invoquez-les, retournez ensuite à vos postes, et faites part à ceux qui sont sous vos

ordres de tout ce que je viens de dire. Que votre contenance, votre air, vos discours, tout en vous annonce une noble assurance, et vous montre dignes de l'honneur de commander. »

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LORSQUE les chefs eurent invoqué les dieux, ils allèrent reprendre leurs rangs. Cyrus étoit encore occupé aux sacrifices : avant qu'ils fussent achevés, des valets apportèrent pour lui et pour sa troupe des viandes et du vin. Le prince ayant mangé, sans s'asseoir, distribua, suivant sa coutume, des vivres à ceux qui en manquoient. Il implora de nouveau la protection des dieux en leur offrant des libations ; ensuite il but, et tous les assistants firent de même. Enfin, après avoir prié le dieu tutélaire de sa patrie d'être son guide et son appui, il monte à cheval, et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composoient étoient armés comme lui ; tous avoient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le panache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsi que les bardes qui leur couvroient les flancs, étoient d'airain ; les cuissards des cavaliers étoient du même métal. En un mot les armes de Cyrus ne différoient de

celles de sa troupe, sur lesquelles on avoit appliqué une couleur d'or, que par le poli qui les rendoit brillantes comme un miroir. Quand il fut à cheval, il s'arrêta un moment, fixant ses regards du côté où il alloit porter ses pas : alors le tonnerre s'étant fait entendre sur sa droite, il s'écria : *Nous te suivons, grand Jupiter!* et aussitôt il partit ayant à sa droite Chrysante avec la cavalerie, à sa gauche Arasambas à la tête de l'infanterie. Il leur recommanda de marcher d'un pas égal, et d'avoir toujours les yeux sur son étendard, qui étoit une aigle d'or déployée au bout d'une longue pique. Tel est encore aujourd'hui l'étendard des rois de Perse.

Avant d'arriver à la vue de l'ennemi, Cyrus fit reposer trois fois ses troupes. Elles avoient à peine fait vingt stades (*) qu'elles commencèrent à découvrir les Assyriens qui venoient à leur rencontre. Lorsque les deux armées furent à portée de se voir distinctement, Crésus commanda une manœuvre propre à envelopper les Perses et à les assaillir en même temps de toutes parts. Ce mouvement ayant été aper-

(*) Environ trois quarts de lieue.

eu par Cyrus, il fit ses dispositions en conséquence, et, après avoir donné pour mot de ralliement, *Jupiter sauveur et conducteur*, il partit. En passant entre les chars et l'infanterie pesamment armée, il parcouroit des yeux tous les rangs, et adressoit successivement la parole aux soldats : Amis, disoit-il aux uns, que j'aime à voir votre contenance ! A d'autres : Songez qu'il s'agit aujourd'hui de combattre, non pas seulement pour gagner une victoire, mais pour conserver les fruits de celle que vous avez remportée, et qu'ainsi le bonheur de toute votre vie dépend de cette journée. A d'autres encore : Camarades, nous n'aurons pas désormais sujet de nous plaindre des dieux, ce sont eux qui nous fournissent l'occasion d'acquérir toutes sortes de biens ; méritons-les par notre valeur. Et plus loin : A quelle fête plus magnifique que celle qui se prépare pourrions-nous mutuellement nous inviter ? Il ne tient qu'à vous de vous procurer réciproquement des richesses immenses ; vous n'avez besoin que de votre courage. Vous savez, disoit-il ailleurs, quels prix nous sont proposés : poursuivre l'ennemi, frapper, tuer, s'emparer de tout, s'entendre louer, être libre,

commander aux autres , voilà le partage des vainqueurs ; un sort tout contraire est réservé aux lâches. Que ceux qui s'aiment eux-mêmes viennent donc combattre avec moi ; je ne pardonnerai ni la lâcheté ni la nonchalance. S'il rencontroit quelques uns des soldats qui s'étoient trouvés à la première bataille : Chers compagnons, leur disoit-il, à quoi serviroient mes discours ? vous savez comment les braves gens et les lâches passent leur temps un jour de combat.

Lorsqu'en continuant sa route il fut arrivé auprès d'Abradate, il s'arrêta. Le Susien, ayant donné les rênes de ses chevaux à son écuyer, vint aborder le prince : les chefs de l'infanterie et les conducteurs des chars, qui étoient à portée, accoururent aussi pour le joindre. Dès qu'ils furent rassemblés, Cyrus adressant la parole à Abradate : Les dieux, lui dit-il, ont rempli vos desirs : ils vous ont jugé digne, vous et votre troupe, de combattre au premier rang. Souvenez-vous, quand il faudra marcher à l'ennemi, que les Perses vous verront, vous suivront, et ne souffriront pas que vous vous exposiez seuls au danger. Cyrus, l'homme d'ailleurs le moins vain, se

permettoit quelquefois, au moment de l'action, ces propos avantageux. Quand donc, ajouta-t-il, vous verrez les ennemis en déroute, comptez que je suis déjà près de vous : alors fondez sur le corps de bataille, vous le trouverez glacé d'effroi, et vos gens pleins d'assurance. Mais, tandis que vous en avez encore le temps, visitez vos chars, exhortez les conducteurs à charger avec intrépidité, encouragez-les par la fermeté de votre maintien, animez-les par l'espérance, tâchez d'exciter dans leurs âmes l'émulation de surpasser en bravoure les guerriers des autres divisions de chars. Si vous leur inspirez ces sentiments, je vous réponds qu'ils avoueront par la suite qu'il n'est rien de plus profitable que la valeur.

Pendant qu'Abradate, remonté sur son char, alloit faire ce qui venoit de lui être ordonné, Cyrus alla donner ses instructions aux chefs de la cavalerie, de l'infanterie, et des chars, qui commandoient à l'aile gauche de son armée, et gagna ensuite la droite.

Tout-à-coup, à un signal de Crésus, trois armées s'ébranlèrent à-la-fois contre celle de Cyrus; l'une de front, les deux autres sur les

flancs de droite et de gauche. Les Perses en furent effrayés : ils se voyoient environnés de toutes parts, excepté par derrière, de cavalerie, d'infanterie, tant pesante que légère, d'archers et de chars, comme un petit carré est enfermé dans un plus grand. Néanmoins, au commandement du prince, ils firent face de tous côtés. L'attente de l'événement tenoit les deux partis dans un profond silence. Alors Cyrus, jugeant que le moment étoit arrivé, entonna l'hymne du combat : l'armée entière y répondit et poussa de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis ; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie, qui le suivoit à grands pas sans rompre son ordonnance, entame leurs rangs par différents endroits, et combat avec tout l'avantage d'une troupe disposée en phalange sur une troupe qui prête le flanc ; de sorte que les Assyriens s'enfuirent avec précipitation.

Dès qu'Artagersas, un des chefs de l'armée de Cyrus, se fut assuré que l'action étoit engagée, il marche à l'aile gauche, précédé des chameaux, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu.

Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue de ces animaux : saisis d'effroi, ils fuyoient, ou se cabroient, ou se renversoient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, qui avoit contenu sa troupe en bon ordre, profita de cette confusion pour attaquer, et fit avancer contre l'ennemi les chars qu'il avoit à sa droite et à sa gauche. Ceux qui cherchent à éviter les chars sont taillés en pièces par le corps d'Artagersas ; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars. Abradate n'attendit pas d'autre signal. Suivez-moi, mes amis, s'écria-t-il à haute voix ; et, lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse tellement de l'aiguillon qu'ils sont bientôt couverts de sang. Tous les chars partent avec une égale ardeur ; mais ceux des ennemis prennent la fuite, quelques uns même sans les guerriers qui devoient y monter. Abradate perce cette ligne, et fond sur les Egyptiens, accompagné de ceux des siens qu'il avoit placés le plus près de lui. On a dit souvent que rien n'égale le courage d'une troupe composée d'amis : on l'éprouva dans cette occasion. Abradate fut

vaillamment secondé par ceux des conducteurs de chars qu'il admettoit à sa familiarité et à sa table ; au lieu que les autres, voyant que les bataillons égyptiens opposoient une vigoureuse résistance, tournèrent vers les chars qui fuyoient, et se mirent à les poursuivre.

Les Égyptiens se tenoient si serrés à l'endroit de l'attaque d'Abradate, que, ne pouvant s'ouvrir pour donner passage à ses chars, plusieurs furent renversés par le choc des chevaux, qui les foulèrent aux pieds, et que bientôt on ne vit autour des chars qu'un amas confus d'hommes, de chevaux, d'armes, de roues brisées : rien ne résistoit au tranchant des faux ; elles coupoient également et les corps et les armes. Dans ce tumulte, qu'il est impossible de peindre, les chars qui portoient Abradate et ses compagnons ayant versé, par un saut que firent les roues à la rencontre des monceaux de débris et de cadavres, ces braves guerriers moururent percés de coups, après avoir donné les plus grandes preuves de valeur. Ils furent vengés par les Perses qui les suivoient : ceux-ci étant entrés dans les bataillons égyptiens, par l'ouverture qu'Abradate y avoit faite, les surprirent dans le dé-

sordre où ils étoient encore , et en firent un grand carnage. Mais bientôt celles des troupes de cette nation qui n'avoient point encore souffert , et c'étoit le plus grand nombre , s'avancèrent contre les Perses : le combat devint terrible par l'effet meurtrier des piques , des javelots , des épées. Les Égyptiens avoient sur les Perses , outre l'avantage du nombre , celui des armes : leurs piques , semblables à celles qu'ils ont encore aujourd'hui , étoient très longues et très fortes : les grands boucliers qu'ils portoient attachés à l'épaule étoient bien plus propres à couvrir le corps et à repousser les coups que les cuirasses ou les boucliers ordinaires. Ils avancèrent , couverts de ces énormes pavois qu'ils tenoient entrelacés , et poussèrent vivement les Perses , qui , n'ayant à leur opposer que de petits boucliers qu'ils tenoient à la main , furent contraints de plier : ils reculèrent , mais sans tourner le dos à l'ennemi , et sans cesser de porter et de recevoir des coups , jusqu'à ce qu'ils fussent à l'abri de leurs tours. Les soldats dont elles étoient garnies commencèrent à tirer sur les Égyptiens : en même temps les troupes perses , qui étoient en dernière ligne ,

arrêtèrent les archers et les autres gens de trait qui se retiroient, et les forcèrent, l'épée à la main, à faire usage de leurs dards et de leurs flèches. Le carnage fut horrible : l'air retentissoit au loin du bruit des armes, du sifflement des traits, des cris confus des soldats, dont les uns appeloient leurs camarades, les autres s'encourageoient mutuellement, d'autres imploroient l'assistance des dieux.

Sur ces entrefaites Cyrus arriva, poursuivant les bataillons qu'il avoit eus en tête : il fut sensiblement affligé de voir que les Perses avoient lâché le pied ; mais, jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter le progrès des Égyptiens étoit de les prendre par derrière, il ordonne à sa troupe de le suivre, tourne vers la queue, tombe sur eux sans être aperçu, et en tue un grand nombre. A cette irruption imprévue, les Égyptiens s'écrient : Nous sommes attaqués par derrière. Alors ils se retournent et font face à l'ennemi : l'infanterie et la cavalerie se mêlent et combattent ensemble. Un soldat, porté par terre et foulé aux pieds du cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre et renverse le prince. On eut

lieu de voir, dans cette circonstance, combien il importe à un chef d'être aimé de ceux qu'il commande. Un cri général se fait entendre ; on se précipite avec fureur sur l'ennemi ; on pousse, on est repoussé ; on porte des coups, on en reçoit : enfin, un des gardes de Cyrus saute en bas de son cheval, et remonte le prince, qui reconnut que les Égyptiens étoient battus de toutes parts.

Hystaspe et Chrysante venoient d'arriver avec la cavalerie perse : Cyrus leur envoya ordre de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, et de la fatiguer seulement de loin à coups de flèches et de dards. Pour lui, il piqua vers les machines : là, il lui vint en pensée de monter sur une des tours, pour découvrir s'il ne restoit plus de troupes ennemies qui tinssent encore dans quelque endroit. De la plate-forme de la tour, il vit la plaine couverte de chevaux, d'hommes, de chars, de soldats qui fuyoient, d'autres qui poursuivoient, de vainqueurs, de vaincus ; et remarqua que les Égyptiens étoient les seuls des ennemis qui n'eussent pas encore plié. Eux-mêmes enfin, se voyant sans ressource, prirent le parti de former un cercle, présentant

leurs armes de tous les côtés, et couverts de leurs grands boucliers. Immobiles dans cette position, ils n'agissoient point, et eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que Cyrus, admirant leur courage, et touché de compassion de voir périr de si braves gens, ordonna qu'on cessât de les assaillir, et que le combat finît. Il leur fit demander, par un héraut, s'ils aimoient mieux mourir tous, pour des lâches qui les avoient abandonnés, que de sauver leur vie, sans rien perdre de leur réputation de braves gens. Pourrions-nous, répondirent les Égyptiens, conserver en même temps la vie et cette bonne réputation? Oui, repartit Cyrus, puisque vous êtes les seuls qui n'ayez pas lâché le pied et qui osiez combattre encore. — Mais à quel prix pouvons-nous, avec honneur, mériter que vous nous laissiez vivre? — Il ne vous en coûtera point de trahir vos alliés : nous n'exigeons autre chose, sinon que vous rendiez les armes, et que vous deveniez les amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont les maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous faire de nous? — Je ne prétends qu'établir entre vous et moi un commerce de

bons offices. — Quels bons offices? — Tant que la guerre durera, vous me suivrez, et vous aurez une paye plus forte que celle que vous receviez des Assyriens : quand la paix sera faite, j'assignerai à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus : C'est le seul des alliés, ajoutèrent-ils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. Tous les articles ayant été acceptés de part et d'autre, les Égyptiens engagèrent leur foi à Cyrus et reçurent la sienne. Les descendants de ceux qui s'attachèrent pour lors à lui sont restés jusqu'ici fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avoit donné, dans la haute Asie, quelques villes qu'on nomme encore les villes des Égyptiens, et de plus celles de Larisse et de Cyllène, situées dans l'Eolide, sur les côtes de l'Asie mineure, à peu de distance de la mer : leur postérité s'est maintenue jusqu'à présent en possession de ces villes. Après la conclusion du traité, l'armée partit au commencement de la nuit, et alla camper à Thymbrée.

Dans cette journée, les Égyptiens furent les

seuls de l'armée ennemie qui méritèrent des éloges. Du côté de Cyrus, la cavalerie perse fut jugée la meilleure de toutes les troupes : aussi la cavalerie d'aujourd'hui conserve-t-elle la même manière de s'armer que Cyrus avoit établie. Les chars armés de faux réussirent si parfaitement que les rois de Perse en ont retenu l'usage. Les chameaux ne servirent qu'à épouvanter les chevaux ; ceux qui les montoient ne furent point à portée d'en venir aux mains avec la cavalerie assyrienne, parceque les chevaux n'osèrent les approcher. Ainsi, quoiqu'ils paroissent avoir été utiles dans cette occasion, aucun brave guerrier ne voudroit aujourd'hui nourrir un chameau pour le monter, ou pour le dresser aux combats : on leur a donc rendu leur ancien harnois, et on les a renvoyés au bagage.

Les troupes de Cyrus s'étant rafraîchies, et les sentinelles ayant été posées, comme la prudence l'exigeoit, chacun alla prendre du repos, pendant que Crésus s'enfuyoit à Sardes avec son armée, et que différents peuples ses alliés profitoient de la nuit pour s'éloigner avec la plus grande diligence, et gagner leur pays. A la pointe du jour, Cyrus marcha vers

Sardes : en arrivant sous les murailles, il fit dresser ses machines, comme pour battre le mur, et préparer des échelles. Ces préparatifs extérieures masquoient le dessein qu'il avoit formé de faire escalader dès la nuit suivante, par les Chaldéens et les Perses, la partie des fortifications qui sembloit être la plus escarpée. Le projet fut exécuté par le moyen d'un Perse, qui, ayant été au service d'un des gardes de la place, savoit le chemin pour aller de la citadelle au fleuve. A la nouvelle que l'ennemi étoit maître de la citadelle, les Lydiens abandonnèrent leurs murailles, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Dès que le jour parut, Cyrus entra dans la ville, et défendit que personne s'écartât de son rang. Crésus, de son palais où il s'étoit enfermé, appeloit Cyrus à grands cris : mais ce prince, se contentant de laisser auprès de lui une garde, tourna ses pas vers la citadelle, dont ses troupes s'étoient emparées. Il y trouva les Perses dans l'état où ils devoient être, occupés à garder la place, et ne vit que les armes des Chaldéens (ils s'étoient débandés pour aller piller les maisons de la ville) : il mande aussitôt leurs chefs, et leur ordonne de se retirer

sur-le-champ de l'armée : Je ne souffrirai point, leur dit-il, que des gens qui manquent à la discipline aient plus de part au butin que leurs camarades. Apprenez que, pour vous récompenser de m'avoir suivi dans cette expédition, j'avois résolu de vous rendre les plus riches des Chaldéens : mais partez, et ne soyez pas surpris si vous êtes attaqués dans votre route par un ennemi qui vous sera supérieur en forces. Les Chaldéens, effrayés de ce discours, conjurèrent Cyrus de calmer sa colère, et offrirent de rapporter tout ce qui avoit été pris. Si vous voulez m'apaiser, leur dit Cyrus, donnez ce butin aux soldats qui sont demeurés à la garde de la citadelle ; pour moi, je n'ai besoin de rien : quand l'armée saura que ceux qui ne quittent point leur poste ont un meilleur traitement que les autres, tout en ira mieux. Les Chaldéens obéirent ; et les soldats qui avoient été fidèles à leur devoir profitèrent de ce riche pillage. Cyrus, ayant fait camper ses troupes dans l'endroit de la ville qui lui parut le plus convenable, leur ordonna de rester armées pendant leur repas.

Ces choses étant terminées, il fit amener Crésus en sa présence. Dès que le roi de Ly-

die aperçut son vainqueur, Je vous salue mon maître, lui dit-il; car la fortune vous assure désormais ce titre, et me réduit à vous le donner. Je vous salue aussi, répondit Cyrus, puisque vous êtes homme ainsi que moi. Je veux, continua-t-il, vous demander un conseil; ne me le refuserez-vous point? Puissè-je, dit Crésus, vous en donner un qui vous fût utile! je croirois travailler pour mes propres intérêts. Écoutez-moi donc, reprit Cyrus. Mes soldats, après avoir essuyé des fatigues et des périls sans nombre, se voient les maîtres de la plus opulente ville de l'Asie, si on en excepte Babylone : il me paroît juste qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. S'il ne leur en revenoit aucun avantage, je doute que je pusse compter long-temps sur leur obéissance. Cependant mon projet n'est pas de livrer la place au pillage : outre qu'elle seroit vraisemblablement ruinée sans ressource, il arriveroit que les méchants auroient la meilleure part au butin. Permettez-moi, seigneur, repartit Crésus, de dire à quelques Lydiens, à mon choix, que j'ai obtenu de vous que la ville ne soit point pillée, qu'ils ne soient séparés ni de leurs femmes, ni de leurs enfants; et que je vous

ai promis, pour prix de cette grace, qu'il vous apporteront d'eux-mêmes tout ce que Sardes renferme de précieux et de beau. Je suis certain qu'aussitôt qu'ils seront instruits de cette convention, ils s'empresseront, hommes et femmes, de vous offrir tous les effets de quelque valeur qu'ils ont en leur possession. Une autre année, vous retrouverez la ville remplie de nouveau de la même quantité de richesses; au lieu qu'en la livrant à l'avidité du soldat, vous détruiriez jusqu'aux arts, qui sont regardés comme la source de l'opulence. D'ailleurs, quand vous aurez vu ce que les habitants vous présenteront, vous serez le maître de changer d'avis, et de vous décider pour le pillage : en attendant, chargez quelqu'un des vôtres d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en ai confié la garde.

Cyrus approuva le conseil de Crésus, et résolut de s'y conformer : puis lui adressant la parole, Dites-moi maintenant, je vous prie, à quoi ont abouti les réponses que vous avez eues de l'oracle de Delphes ; car on dit que vous avez toujours honoré particulièrement Apollon, et qu'en toutes choses vous vous conduisez par ses inspirations. Plût au ciel ! re-

partit Crésus ; mais je n'ai eu recours à lui qu'après avoir fait tout le contraire de ce qu'il falloit pour mériter ses faveurs. Comment cela ? s'écria Cyrus, votre discours m'étonne. Avant de le consulter sur mes besoins, continua Crésus, j'ai voulu éprouver si on pouvoit se fier à ses oracles : or, les dieux, ainsi que les hommes vertueux, sont peu disposés à aimer ceux qui leur marquent de la défiance. Ayant ensuite reconnu ma témérité, et ne pouvant aller moi-même à Delphes à cause de l'éloignement, j'envoyai demander au dieu si j'aurois des enfants. Il ne répondit rien. Je lui fis porter diverses offrandes d'or et d'argent, j'immolai en son honneur un grand nombre de victimes, et, croyant l'avoir apaisé, je lui demandai ce que je devois faire pour avoir des enfants. Il répondit que j'en aurois, et il ne me trompa point. Je devins père ; mais je n'en ai retiré aucun avantage. De deux fils, il m'en reste un, qui est muet ; l'autre, né avec d'excellentes qualités, est mort à la fleur de son âge. Accablé du chagrin que me causoit ce double malheur, je renvoyai demander au dieu ce qu'il falloit que je fisse pour vivre heureux jusqu'à la fin de ma carrière. Voici quelle

fut sa réponse : CONNOIS-TOI, CRÉSUS ; TU VI-
VRAS HEUREUX. Cet oracle me combla de joie :
il me sembla que les dieux m'accordoient le
bonheur, en le faisant dépendre d'une chose
si facile. On peut, me disois-je, connoître ou
ne connoître pas les autres ; mais il n'y a per-
sonne qui ne se connoisse lui-même. Depuis
ce moment, et tant que j'ai vécu en paix, il
ne m'est rien survenu, excepté la mort de
mon fils, qui m'ait donné lieu d'accuser le
sort. Enflé de mes richesses, gagné par les
prières et par les dons de plusieurs nations qui
me pressaient d'être leur chef, séduit par les
insinuations de quelques flatteurs qui ne ces-
soient de me répéter que tous les alliés, si je
voulois commander l'armée, étoient disposés
à m'obéir, et que je deviendrois le plus grand
des mortels ; enivré de ces propos, j'acceptai
le commandement général que les rois alliés
vinrent m'offrir, et j'étois persuadé que j'al-
lois me couvrir de gloire. C'étoit bien mal
me connoître, que de me croire capable de
soutenir une guerre contre Cyrus : Cyrus, issu
des dieux, le sang des rois, et formé dès l'en-
fance à la vertu, tandis qu'on prétend que le
premier de mes aïeux qui ait régné passa de

l'esclavage sur le trône : certes, j'ai bien mérité ce que j'éprouve, pour m'être ainsi méconnu. Je me connois mieux aujourd'hui : mais jugez-vous pour cela, seigneur, qu'Apollon ait dit la vérité, lorsqu'il m'annonça que je serois heureux si je pouvois me connoître ? Je vous fais cette question parceque je sais que vous pouvez y répondre sur-le-champ : il ne tient qu'à vous de justifier l'oracle. Vous-même, dit Cyrus, conseillez-moi ce que je dois faire ; car je ne puis considérer votre félicité passée sans être attendri sur votre situation présente. Je vous rends votre femme, vos filles (j'ai appris que vous en aviez), vos amis, vos serviteurs, et je veux que votre table soit servie comme elle l'a été jusqu'ici : seulement, je vous interdis la guerre. Par Jupiter, s'écria Crésus, ne cherchez pas d'autre réponse à ma question : si vous faites ce que vous venez de dire, je jouirai désormais de cette vie paisible qu'à mon avis on a raison de regarder comme la plus heureuse. Eh ! qui jamais, reprit Cyrus, a joui de cette vie fortunée ? Ma femme, répliqua Crésus : elle a toujours partagé mes biens, mes plaisirs, mes amusements, sans

être obligée de se donner aucune peine pour se les procurer, ni d'essuyer les fatigues de la guerre. Puisque vous paroissez me vouloir mettre dans le même état dont je faisois jouir celle qui m'est plus chère que le monde entier, je crois devoir envoyer à Delphes de nouveaux témoignages de ma reconnoissance. Cyrus admira dans ces paroles la tranquillité de l'ame de Crésus. Depuis ce jour, il le menoit avec lui dans tous ses voyages, soit pour en tirer quelque service, soit pour s'assurer davantage de sa personne.

Après cet entretien, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus manda ses amis particuliers et les principaux chefs : il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus ; il enjoignit aux autres de mettre à part pour les dieux ce que les Mages ordonneroient, d'enfermer le reste dans des coffres, et de les charger sur des chariots ; puis de distribuer les chariots au sort, et de les faire marcher à la suite de l'armée par-tout où l'on iroit, afin d'avoir toujours sous la main de quoi récompenser chacun suivant son mérite. Pendant qu'on exécutoit cet ordre, il fit appeler quelques uns de ses gardes, et leur de-

manda si aucun d'eux n'avoit vu Abradate : Je suis surpris, continua-t-il, qu'il ne paroisse point, lui qui avoit accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. Seigneur, répondit un des gardes, il ne vit plus ; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des ennemis. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme a enlevé son corps, et que, l'ayant mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, elle l'a transporté non loin d'ici sur les bords du Pactole. On ajoute que cette femme infortunée, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a couvert de ses plus beaux vêtements, pendant que ses eunuques et ses domestiques lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. A ce récit, le prince frappa sa cuisse (*), et sautant sur son cheval, il courut avec mille cavaliers à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus ri-

(*) Ce geste étoit l'expression d'une violente douleur.

ches ornements, pour en revêtir ce cher et vertueux ami ; ensuite à ceux qui avoient des bœufs, des chevaux, ou toute autre espèce de bétail, d'en mener un grand nombre dans le lieu où il alloit, afin qu'il eût des victimes prêtes à être immolées aux mânes d'Abradate. Dès qu'il aperçut Panthée couchée à terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : Ame généreuse et fidèle, s'écria-t-il, tu nous as donc abandonnés ! En proférant ces paroles, il veut prendre la main du mort ; elle reste dans la sienne : un Egyptien l'avoit coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla la douleur de Cyrus : Panthée, en jetant des cris lamentables, la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. Cyrus, dit-elle, tout son corps est dans le même état ; mais que vous serviroit de le regarder ? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et son attachement pour vous. Insensée ! je ne cessois de l'exhorter à se montrer digne d'obtenir une place distinguée entre vos amis ; et lui, uniquement occupé des moyens de vous servir, ne songeoit point à ce qu'il lui en pouvoit coûter. Enfin, il est mort sans avoir ja-

mais mérité de reproches ; et moi, dont les conseils l'ont conduit au trépas, je vis encore !

Cyrus fendoit en larmes sans parler ; puis rompant le silence : O Panthée, dit-il, votre époux a du moins terminé glorieusement sa carrière ; il est mort au sein de la victoire : acceptez ce que je vous offre pour parer son corps ; Gobryas et Gadatas venoient d'apporter une grande quantité d'ornemens précieux. D'autres honneurs encore lui sont réservés ; on lui élèvera un tombeau digne de vous et de lui ; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et vous, ajouta-t-il, vous ne resterez point sans appui ; je ne cesserai d'honorer l'honnêteté de votre ame, votre vertu, vos admirables qualités. Je vous donnerai quelqu'un pour vous conduire par-tout où il vous plaira d'aller : dites dans quel lieu vous desirez qu'on vous mène. Seigneur, répondit-elle, ne vous en mettez point en peine ; vous saurez où j'ai dessein de me rendre. Après cet entretien Cyrus se retira, gémissant sur le sort de la femme qui venoit de perdre un tel mari, du mari qui devoit ne plus revoir une telle femme. Pan-

thée fit éloigner ses eunuques sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa douleur, et ne retint auprès d'elle que sa nourrice à qui elle ordonna d'envelopper dans le même tapis le corps de son mari et le sien quand elle ne seroit plus. La nourrice essaya, par ses prières, de la détourner du funeste projet de se donner la mort ; mais voyant que les supplications étoient inutiles et ne servoient qu'à irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant. Alors Panthée tire un poignard dont elle s'étoit munie depuis long-temps, se frappe, et posant sa tête sur le sein de son mari, elle expire. La nourrice, en poussant des cris douloureux, couvrit les corps des deux époux, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu.

Bientôt Cyrus fut informé de l'action de Panthée : étonné de ce qu'il apprend, il accourt pour voir s'il ne seroit pas possible de la secourir. Les trois eunuques, témoins du désespoir de leur maîtresse, venoient de se percer de leurs poignards, dans le lieu même où elle leur avoit ordonné de se tenir. On raconte que le monument qui fut érigé aux deux époux et aux eunuques existe encore aujourd'hui ; que sur une colonne fort élevée sont

les noms du mari et de la femme, écrits en caractères syriens, et que sur trois colonnes plus basses on lit cette inscription : *Ici sont les eunuques*. Cyrus, après avoir vu ce triste spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour Panthée et pénétré de douleur. Par ses soins on rendit aux morts les honneurs funébres avec la plus grande pompe, et il leur fit élever un vaste monument.

Vers ce même temps les Cariens, dont le pays renfermoit plusieurs châteaux bien fortifiés, étoient divisés en deux factions qui se faisoient la guerre, et qui implorèrent l'une et l'autre le secours de Cyrus. Ce prince étoit alors à Sardes ; il y faisoit construire des machines et des beliers pour battre les places où il trouveroit de la résistance. Il envoya une armée en Carie sous les ordres du Perse Adusius, qui ne manquoit ni de prudence ni de talent pour la guerre, et qui avoit de plus celui de la persuasion. Les Ciliciens et les Cypriens suivirent de leur plein gré Adusius dans cette expédition ; ce qui fit que Cyrus ne leur donna jamais de satrape perse, et permit qu'ils fussent gouvernés par des princes de leur nation. Il se contenta de leur imposer un tribut et l'o-

bligation du service militaire dans toutes les occasions où il l'exigeroit. Dès qu'Adusius fut arrivé en Carie avec ses troupes, quelques envoyés des deux factions vinrent lui offrir de lui ouvrir leurs forteresses, à condition qu'il leur aideroit à subjuguier la faction contraire. Le général perse observa la même conduite avec les députés de l'un et de l'autre parti, paroissant toujours approuver les raisons de ceux qui lui parloient, et leur recommandant également de tenir secrète leur intelligence avec lui, afin de prendre leurs ennemis au dépourvu. Il proposa qu'un serment réciproque fût le sceau de leur accord, et demanda que les Cariens s'engageassent à recevoir de bonne foi ses troupes dans leurs murs pour le bien de Cyrus et des Perses. De sa part il promettoit d'y entrer sans dessein de leur nuire, et uniquement pour l'avantage de ceux qui le recevroient. Après avoir pris ces précautions et assigné aux deux partis, à l'insu l'un de l'autre, la même nuit pour l'exécution de son projet, il fut introduit dans leurs forteresses et s'y établit. Quand le jour fut venu, il manda les chefs les plus accrédités des deux factions, qu'il reçut assis au milieu de son armée. Alors

ces chefs, se regardant les uns les autres avec des yeux qui marquoient leur dépit, ne doutèrent pas qu'on ne les eût trompés. Adusius les rassura : Je vous ai promis avec serment, leur dit-il, d'entrer dans vos châteaux sans dessein de vous nuire, et uniquement pour l'avantage de ceux qui m'y recevroient. Si j'opprime l'un ou l'autre parti on pourra dire que je suis venu pour la ruine des Cariens ; mais si je rétablis la paix entre vous, si je vous procure la liberté de cultiver tranquillement vos héritages, je croirai n'avoir agi que pour votre bien. Commencez donc des ce jour à vivre en bonne intelligence ; labourez paisiblement vos terres ; unissez vos familles par des alliances. Quiconque, ajouta-t-il, enfreindra ce règlement aura pour ennemis Cyrus et les Perses. Aussitôt les portes des châteaux s'ouvrirent ; les chemins se remplirent de gens qui alloient se visiter mutuellement ; les campagnes furent couvertes de laboureurs ; enfin les deux partis se réunirent pour célébrer des fêtes, et l'on vit régner dans toute la Carie l'allégresse et la paix. Les choses étoient en cet état lorsque Cyrus envoya demander au général Adusius s'il n'avoit pas besoin de nouvelles troupes ou

de quelques machines. Adusius répondit qu'il n'en avoit pas besoin , et que son armée pouvoit même être employée ailleurs : en effet il la fit sortir du pays , laissant seulement des garnisons dans les châteaux. Les Cariens le pressèrent avec instance de ne les point quitter ; et, ne pouvant le retenir, ils envoyèrent prier Cyrus de le leur donner pour gouverneur.

Pendant l'expédition de Carie, Cyrus avoit envoyé Hystaspe à la tête d'une armée dans la Phrygie, voisine de l'Hellespont. Dès qu'Adusius fut de retour, il reçut ordre de prendre la même route avec les troupes qu'il ramenoit, afin que les peuples de ces contrées, sur le bruit de l'arrivée d'un renfort, se soumissent plus promptement à Hystaspe. Les Grecs qui habitoient sur les bords de la mer obtinrent, à force de présents, de ne point recevoir chez eux de troupes étrangères, à condition qu'ils paieroient un tribut, et qu'ils suivroient Cyrus à la guerre par-tout où il les appelleroit. Quant au roi de Phrygie, il faisoit des préparatifs pour défendre ses forteresses et se mettre en état de résister. Il avoit déclaré hautement sa résolution ; mais étant resté presque seul,

par la défection de ses principaux officiers, il vint se jeter entre les bras d'Hystaspe, s'abandonnant à la merci de Cyrus. Hystaspe établit des garnisons dans les places, et sortit du pays avec le reste de ses troupes, grossies d'une foule de cavaliers et de fantassins phrygiens. Cyrus avoit ordonné qu'après la jonction d'Adusius avec Hystaspe, les deux généraux emmèneroient ceux d'entre les Phrygiens qui auroient embrassé son parti, sans les désarmer, et ôteroient les armes et les chevaux à ceux qui auroient fait résistance, les réduisant à suivre l'armée avec des frondes : ce qui fut exécuté.

Cyrus quitta Sardes et y laissa une forte garnison d'infanterie : il en partit accompagné de Crésus, et suivi d'un grand nombre de chariots richement chargés. Avant le départ, Crésus lui présenta des états détaillés de tout ce que portoit chaque chariot, en lui disant : Seigneur, avec ces états vous saurez qui vous rend fidèlement ce qu'il avoit en sa garde, et qui manque de fidélité. Votre précaution est louable, répondit le prince ; mais comme ceux à qui ces richesses sont confiées y ont un droit légitime, s'ils en détournent quelque chose,

ils se voleront eux-mêmes. Cependant il donna les états à ses amis et aux principaux capitaines, afin qu'ils pussent distinguer entre les conducteurs des voitures ceux qui en rapporteroient la charge dans son intégrité, de ceux qui ne la remettroient pas aussi complète. Cyrus emmena avec lui quelques Lydiens qui lui avoient paru jaloux d'avoir de belles armes, de beaux chevaux et des chars en bon état : il leur laissa leurs armes, ainsi qu'à tous ceux en qui il remarqua de l'ardeur à faire ce qui lui pouvoit être agréable ; mais il commanda qu'on distribuât à ceux des Perses avec lesquels il avoit commencé la guerre les chevaux des cavaliers qu'il voyoit marcher à regret ; il fit brûler leurs armes et les força de suivre l'armée une fronde à la main. Il voulut pareillement que tous les prisonniers désarmés s'exercassent à se servir de la fronde ; espèce d'arme qu'il estimoit très convenable à des esclaves. Ce n'est pas qu'il y ait des occasions où les frondeurs, mêlés avec d'autres troupes, sont d'une grande utilité ; mais tous les frondeurs ensemble, s'ils ne sont pas joints à d'autres corps, ne sauroient tenir contre une poignée de soldats armés pour combattre de près.

Cyrus , en allant de Sardes à Babylone , soumit à son obéissance les habitants de la grande Phrygie , les Cappadociens et les Arabes : avec les armes de ces différents peuples , il équipa environ quarante mille cavaliers perses , et partagea entre ses alliés une grande partie des chevaux des vaincus. Il parut devant Babylone à la tête d'une cavalerie nombreuse et d'une multitude infinie tant d'archers que de frondeurs et d'autres gens de traits. A peine arrivé , il établit toutes ses troupes autour de la ville , et alla lui-même la reconnoître , suivi de ses amis et des principaux chefs des alliés. Dans le moment où , après avoir examiné la place , il se dispoit à faire retirer son armée , un transfuge en sortit pour l'avertir que les Babyloniens avoient formé le dessein de l'attaquer dans sa retraite , parce que ses troupes , qu'ils avoient considérées du haut de leurs murailles , leur avoient paru extrêmement foibles. Il n'étoit pas étonnant qu'ils en jugeassent ainsi : comme l'enceinte de la ville que ces troupes investissoient étoit fort étendue , elles ne pouvoient avoir que très peu de profondeur. Sur cet avis , Cyrus , s'étant placé au

centre de l'armée avec ceux qui l'accompagnoient, ordonna que l'infanterie pesante se repliat de droite et de gauche par les deux extrémités, et allat se ranger derrière la partie de l'armée qui ne feroit point de mouvement, en sorte que les deux pointes vinssent se réunir au centre où il étoit. Cette manœuvre ranima tout à-la-fois la confiance et de ceux qui demeuroient en place, parceque leurs files alloient doubler de hauteur, et de ceux qui se replioient, parcequ'ils mettoient plusieurs rangs entre eux et l'ennemi. Dès qu'on fut arrivé au camp, Cyrus assembla les chefs et leur parla en ces termes.

« Généreux alliés, après avoir visité la place de tous les côtés, j'ai reconnu, à la hauteur et à la force des murailles, qu'il n'étoit pas possible de la prendre d'assaut; mais, puisque les soldats qu'elle renferme n'osent en sortir pour nous combattre, il nous sera d'autant plus aisé de les réduire en peu de temps par la famine, qu'ils sont en plus grand nombre. Mon avis est donc que nous employions ce moyen, à moins que quelqu'un n'en ait un autre à proposer. » Ce fleuve qui a plus de deux stades de largeur, demanda Chrysante,

ne passe-t-il pas au milieu de la ville? Oui, répondit Gobryas; et telle est sa profondeur que deux hommes, l'un sur l'autre, auroient de l'eau par-dessus la tête : aussi est-il pour la place une meilleure défense que les remparts. Abandonnons, reprit Cyrus, ce qui surpasse nos forces : mais songeons à creuser incessamment un fossé large et profond, auquel chaque compagnie travaillera, suivant la tâche qui lui aura été donnée : avec cette précaution, il nous faudra moins de gens pour faire le guet.

On commença par tracer autour des murailles les lignes de circonvallation, et, dans l'endroit où elles venoient des deux côtés aboutir au fleuve, on ménagea seulement un espace suffisant pour y bâtir des forts. Les soldats se mirent à creuser une immense tranchée, en jetant de leur côté la terre qu'ils tiroient de l'excavation; et Cyrus s'occupa pendant ce travail à faire construire, sur les bords du fleuve, les forts dont on vient de parler. Il en établit les fondations sur des pilotis de palmier, qui n'avoient pas moins de cent pieds de longueur : ces contrées en produisent de plus grands encore; et ces arbres ont la pro-

priété de se relever sous la charge, comme les anes dont on se sert pour porter des fardeaux. Par la solidité de cette construction, Cyrus vouloit faire voir aux ennemis qu'il étoit bien résolu de tenir la place assiégée, et empêcher l'écroulement des forts, quand le fleuve pénétreroit dans la tranchée. Il fit de plus élever des tours, de distance en distance, sur la terrasse dont elle étoit bordée, afin de multiplier les corps-de-garde. Les Babylo-niens, qui du haut de leurs murs voyoient ces préparatifs de siège, s'en moquoient, parce-qu'ils avoient des vivres pour plus de vingt ans. Cyrus, instruit de leur sécurité, divisa son armée en douze parties, dont chacune devoit faire la garde pendant un mois. Les assiégés, sur cette nouvelle, redoublèrent leurs railleries, dans la pensée que les Phrygiens, les Lyciens, les Arabes, les Cappado-ciens, qu'ils croyoient leur être beaucoup plus attachés qu'aux Perses, feroient le guet à leur tour.

Déjà les travaux étoient achevés. Cyrus apprit que le jour approchoit où l'on devoit célébrer à Babylone une fête, durant laquelle les habitants passoient toute la nuit dans les

festins et dans la débauche. Ce jour-là même, aussitôt que le soleil fut couché, il fit ouvrir, à force de bras, la communication entre le fleuve et les deux têtes de la tranchée; et, l'eau s'épanchant dans ce nouveau lit, la partie du fleuve qui traversoit la ville fut rendue guéable avant le jour. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus fit descendre, dans l'endroit du fleuve qui étoit presque à sec, plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour éprouver si le fond étoit solide : sur leur réponse, qu'on pouvoit passer sans danger, il rassembla les chefs de la cavalerie et de l'infanterie, et leur tint ce discours :

« Mes amis, le fleuve nous offre une route pour pénétrer dans la ville : entrons-y avec assurance. Les ennemis que nous allons chercher sont les mêmes que nous avons déjà vaincus, lorsqu'ils étoient soutenus d'un grand nombre d'alliés, qu'ils n'étoient appesantis ni par le sommeil ni par le vin, qu'ils étoient couverts de leurs armes et rangés en ordre de bataille. Dans le moment où nous allons les attaquer, la plupart sont ivres ou endormis : la confusion est générale, et ne manquera pas d'augmenter par la frayeur dont ils seront

saisis en apprenant que nous sommes dans leurs murs. S'ils montent sur leurs toits, nous appellerons Vulcain à notre secours. Leurs portiques sont de matière combustible ; des portes de bois de palmier enduites de bitume prendront aisément feu ; nous sommes munis de torches qui auront bientôt produit un grand embrasement ; nous avons de la poix et des étoupes qui communiqueront la flamme avec rapidité. Comptez que les assiégés vont être réduits ou à s'enfuir précipitamment de leurs maisons, ou à s'y laisser brûler. Allons, mes amis, prenez vos armes : je marche à votre tête, sous la protection des dieux. Vous Gaddatas, et vous Gobryas, qui connoissez les chemins, soyez nos guides : quand nous serons entrés dans la ville, conduisez-nous droit au palais du roi. »

Cela dit, les troupes se mettent en marche. Tous les habitants qu'elles rencontrent sont passés au fil de l'épée, ou se sauvent dans les maisons, ou jettent l'alarme par leurs cris : les soldats de Gobryas y répondent, en criant de même, comme s'ils étoient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réu-

nissent à la troupe de Gadatas. Les portes étoient fermées, et les soldats de la garde buvoient autour d'un grand feu : ceux qui avoient ordre de les attaquer, en les chargeant avec impétuosité, leur font sentir qu'ils ne viennent pas les visiter comme amis. Au bruit, aux cris qui s'élèvent et qui pénètrent dans l'intérieur du palais, le roi ordonne qu'on s'informe d'où naît ce tumulte. Quelques uns des siens se hâtent d'aller en dehors à la découverte : on leur ouvre les portes. Gadatas, profitant du moment, entre avec sa troupe ; ceux qui vouloient sortir retournent sur leurs pas en courant ; Gadatas les poursuit et les mène battant jusqu'auprès du roi, qu'il trouve debout, un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas se jettent à-la-fois sur ce prince et le tuent : tous ceux qui étoient avec lui éprouvèrent le même sort, ceux-ci en cherchant à parer les coups, ceux-là en fuyant, d'autres en se défendant avec tout ce qui leur tombe sous la main. Durant ce massacre, Cyrus faisoit battre les différents quartiers de la ville par des troupes de cavalerie, qui avoient ordre d'égorger tous les Babylo niens qu'elles rencontreroient dans les rues,

et de faire publier, par des gens qui sussent le syrien, une défense expresse à tous les habitants qui étoient dans leurs maisons d'en sortir, sous peine de la vie. L'ordre du général fut exécuté.

Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux pour la vengeance qu'ils venoient de tirer d'un prince impie. Ils se rendirent ensuite auprès de Cyrus, dont ils ne pouvoient se lasser de baiser les mains et les pieds, en versant des larmes de joie. Les garnisons des forts ayant appris, au lever du soleil, que la ville étoit prise et le roi mort, les livrèrent sans attendre qu'on les sommât. Cyrus s'en saisit, et y établit des troupes avec des chefs pour les commander. Il permit aux parents de ceux qui avoient été tués d'enlever les corps et de les enterrer; puis il fit publier, par des hérauts, un ordre général aux Babyloniens d'apporter incessamment leurs armes, sur peine de mort pour ceux qui en conserveroient. Les Babyloniens obéirent : Cyrus ordonna que leurs armes fussent déposées dans les forteresses, où elles se trouveroient prêtes au besoin. Ces mesures étant prises, il manda

les Mages : comme la ville avoit été emportée l'épée à la main , il leur recommanda de mettre à part pour les dieux les prémices du butin , et de leur réserver les lieux consacrés , c'est-à-dire les champs ou les terres dont les revenus servoient à l'entretien des prêtres et aux frais des sacrifices. Il distribua les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il savoit avoir le plus contribué au succès de son entreprise , observant de proportionner les récompenses au mérite , ainsi qu'il l'avoit réglé autrefois , et promettant d'écouter les plaintes de ceux qui se croiroient lésés dans le partage. Enfin il publia un édit par lequel il enjoignoit , d'une part , aux Babyloniens de cultiver leurs champs , de payer les tributs , et de servir les maîtres qu'il leur donnoit ; de l'autre , il accordoit , tant aux Perses qu'à ceux qui participoient à leurs prérogatives , et généralement à tous les alliés qui resteroient avec lui , un empire absolu sur les prisonniers qui leur étoient échus.

Toutes ces choses ainsi réglées , Cyrus , qui desiroit d'être traité désormais en roi , crut qu'il étoit à propos d'amener ses amis à lui en faire eux-mêmes la proposition , afin qu'on

fût moins blessé, quand on le verroit se montrer plus rarement en public, et dans un appareil plus imposant. Voici la conduite qu'il tint : Un jour, au lever du soleil, il alla se placer dans un lieu qu'il jugea propre à son dessein : là, il écoutoit tous ceux qui se présentent pour lui parler, leur répondoit et les renvoyoit. Quand on sut que le prince attendoit qu'on vînt lui demander audience, on accourut en foule : on se poussoit, on se heurtoit, pour arriver plus tôt jusqu'à lui, quoique ses gardes fissent de leur mieux pour faciliter l'accès aux gens qui méritoient quelque considération. Si les amis du prince, après avoir percé la presse, s'offroient à ses regards, il leur présentoit la main, les attiroit à lui, en leur disant : Attendez, mes amis, que nous ayons expédié tout ce peuple ; nous nous verrons ensuite à loisir. Ses amis attendoient ; mais la foule grossissant toujours, la nuit survint avant qu'il pût leur parler. Mes amis, leur dit-il alors, il est temps de se retirer : revenez demain ; il faut que nous ayons ensemble un entretien. Ils partirent en diligence, fort contents d'être congédiés, après avoir été si long-temps sans pouvoir satisfaire les

besoins les plus pressants. Chacun alla se reposer.

Le lendemain Cyrus se rendit au même lieu ; il y trouva une multitude encore plus nombreuse de gens qui étoient arrivés long-temps avant ses amis, et qui vouloient tous l'approcher ; mais il forma autour de lui un cercle de soldats armés de piques, auxquels il ordonna de ne laisser avancer que ses familiers, les chefs des Perses et ceux des alliés. Lorsqu'ils furent rassemblés : « Chers compagnons, leur dit-il, jusqu'à présent nous ne saurions nous plaindre aux dieux que tout ce que nous avons désiré n'ait pas été accompli ; mais si le fruit des grandes actions se réduit à ne pouvoir plus jouir ni de soi-même ni du plaisir de vivre avec ses amis, je renonce volontiers à cette espèce de félicité. Vous vîtes hier que, bien que l'audience eût commencé dès l'aurore, elle dura jusqu'à la nuit ; vous voyez qu'aujourd'hui les mêmes personnes et d'autres en plus grand nombre viennent me fatiguer de leurs affaires. Si je voulois m'assujettir à les écouter ainsi chaque jour, il est évident que nous n'aurions vous et moi que très peu de commerce ensemble ; et certainement j'en au-

rois moins encore avec moi-même. Je remarque d'ailleurs un inconvénient dont les suites seroient ridicules. J'ai pour vous les sentimens que vous méritez ; et je connois à peine un seul homme parmi tous ceux qui m'environnent : cependant ils se persuadent que si, à force de pousser, ils parviennent jusqu'à moi avant vous, je dois les écouter les premiers. Pour sortir de cet embarras il me paroîtroit convenable que ceux qui auroient quelque demande à me faire s'adressassent d'abord à vous, et vous priassent de les introduire. On demandera peut-être pourquoi je n'ai pas établi cet ordre dès le commencement, et que je me suis jusqu'ici rendu accessible à tout le monde. Pourquoi ? c'est que je pensois qu'à la guerre un général ne sauroit être trop tôt informé de ce qu'il lui importe de savoir, ni trop tôt prêt à exécuter ce que les circonstances exigent ; et que celui qui se communique rarement omet bien des choses qui n'auroient pas dû être négligées. A présent que nous avons terminé une guerre extrêmement fatigante, je sens que mon esprit a besoin d'un peu de repos. Or, comme je suis incertain des mesures nouvelles qu'il convient de prendre

pour maintenir en bon état nos affaires et celles des peuples dont nous ne devons pas oublier les intérêts, je vous invite à me dire ce que vous estimez le plus avantageux. »

Ainsi parla Cyrus. Artabaze, qui s'étoit autrefois donné pour son cousin, se leva, et dit : « Je suis ravi, seigneur, que vous ayez mis cette matière en délibération. Dès votre enfance j'ai désiré d'être de vos amis ; mais, voyant que vous n'aviez pas besoin de mes services, je n'osai montrer trop d'empressement à vous rechercher. Lorsque dans la suite vous me priâtes d'annoncer aux Mèdes la volonté de Cyaxare, je me flattai que, si je vous servois avec zèle dans cette occasion, j'acquerois le droit d'être admis à votre familiarité, et la liberté de converser avec vous autant que je le voudrois. Je m'acquittai de ma commission de manière à mériter vos éloges. Peu de temps après, les Hyrcaniens vinrent solliciter notre amitié : comme ils étoient les premiers alliés qui s'offrissent à nous, et que nous desirions ardemment d'en avoir, nous les reçûmes à bras ouverts. Lorsque ensuite nous nous fûmes rendus maîtres du camp des ennemis, je vous pardonnai de ne vous point

occuper de moi : je compris que vous n'en aviez pas le loisir. Gobryas et Gadatas arrivèrent pour se joindre à nous : j'en fus fort aise ; mais il devenoit par là plus difficile encore de vous approcher. La difficulté augmenta quand les Saces et les Cadusiens s'unirent à nous : il étoit juste de reconnoître par des égards l'attachement qu'ils témoignaient. Lorsque nous fûmes revenus au lieu d'où nous étions partis pour commencer la campagne, je vous vis embarrassé de détails de chevaux, de chars, de machines, et j'espérai qu'aussitôt que vous seriez libre j'obtiendrois de vous quelques moments. Survint alors l'effrayante nouvelle que l'Asie entière étoit liguée contre nous ; je sentis l'importance de cet événement, et je me crus du moins assuré que, si les suites en étoient heureuses, j'aurois la satisfaction de vous voir à toute heure. Enfin nous avons remporté une grande victoire : Sardes et Crésus sont entre nos mains ; nous sommes maîtres de Babylone ; tout est soumis à notre puissance. Cependant hier, j'en jure par Mithra (*), si je ne m'étois

(*) Suivant l'opinion commune, *Mithra* n'est autre que le *Soleil*.

fait jour en frappant à droite et à gauche, je ne serois jamais arrivé jusqu'à vous : et lorsqu'en me prenant par la main vous m'eûtes ordonné de rester, cette distinction ne me valut autre chose, sinon de faire remarquer à tout le monde que j'avois passé auprès de vous toute la journée entière sans boire ni manger. Tout bien considéré, je pense que si l'on peut trouver un moyen de procurer à ceux qui vous ont le mieux servi la faculté de vous voir aussi le plus librement, il faut en user ; sinon je vais annoncer de votre part que tout le monde ait à s'éloigner, excepté nous, qui sommes attachés à votre personne depuis le commencement de la guerre. » Cyrus et la plupart des chefs ne purent s'empêcher de rire de cette conclusion. Le Perse Chrysante s'étant levé prit la parole en ces termes :

« Autrefois, seigneur, vous ne pouviez vous dispenser de vous communiquer également à tous, soit pour les raisons que vous avez alléguées, soit parceque vous ne nous deviez aucune préférence : c'étoit notre propre intérêt qui nous avoit attirés à votre service ; et il importoit extrêmement de mettre tout en œuvre pour gagner la multitude, afin qu'elle se portât

volontiers à partager nos fatigues et nos dangers. Aujourd'hui que non seulement vous êtes assuré de son affection, mais que vous êtes en état de vous faire beaucoup d'autres amis, quand vous le jugerez à propos, il est juste que vous ayez une habitation digne de vous. Autrement que gagneriez-vous à être notre général, si, seul entre nous, vous demeuriez sans foyers, propriété la plus sacrée, la plus chère, la plus légitime que les hommes puissent avoir? Pensez-vous d'ailleurs que nous pussions, sans rougir de honte, vous voir exposé aux injures de l'air tandis que nous serions à couvert sous nos toits, vous voir enfin jouir d'un sort moins doux que le nôtre? « Tout le monde applaudit au discours de Chrysante.

Alors Cyrus se rendit au palais des rois, où ceux qui avoient été commis pour veiller au transport des richesses enlevées de Sardes vinrent les déposer. Dès qu'il y fut entré il offrit des sacrifices, d'abord à Vesta, ensuite à Jupiter roi et aux autres dieux que les Mages lui nommèrent. Après avoir rempli ce devoir religieux il s'occupa d'autres soins. Considérant quel fardeau il s'imposoit, en se chargeant de commander à un nombre infini d'hommes,

et prévoyant que la superbe ville qu'il alloit habiter seroit pour lui une ville ennemie, il sentit la nécessité d'avoir une garde pour veiller à sa sûreté; et comme il savoit qu'un traître n'est jamais plus sûr de son coup que lorsqu'il surprend à table, au bain ou au lit, celui dont il veut se défaire, il examinoit à qui, dans ces différentes situations, il pourroit plus sûrement confier la garde de sa personne. On ne sauroit, se disoit-il à lui-même, compter sur la fidélité de quiconque aime une autre personne plus que celle qu'il est chargé de garder. Ceux qui ont ou des enfants, ou des femmes avec lesquelles ils vivent bien, ou d'autres amours moins honnêtes, sont portés par la nature même à chérir ces objets préférablement à tout autre. Il pensoit que les eunuques, étant privés de ces affections, sont seuls capables de se dévouer sans réserve à ceux de qui ils peuvent attendre des biens, des honneurs, de la protection, et choisit entre cette classe tous ceux qui devoient garder sa personne, à commencer par les portiers : mais il craignoit que seuls ils ne pussent pas le défendre contre la multitude des malintentionnés. Comme il examinoit en lui-même à qui, parmi les hom-

mes d'une autre espèce, il pourroit confier, avec sûreté, la garde de l'extérieur du palais, il se rappela que les Perses qui étoient demeurés chez eux menoient dans la pauvreté une vie malheureuse et pénible, tant à cause de l'âpreté du sol, que parcequ'ils étoient obligés de travailler de leurs mains, et ne douta point qu'ils ne s'estimassent heureux de remplir auprès de lui cette fonction. Il en fit venir dix mille, qu'il arma de piques, pour faire le guet jour et nuit autour du palais quand il y seroit, et marcher en haie à ses côtés chaque fois qu'il sortiroit. Jugeant d'ailleurs qu'il étoit nécessaire d'avoir dans Babylone assez de troupes pour contenir les habitants, soit qu'il y fût ou non, il y mit une forte garnison, dont il exigea que les Babyloniens payassent la solde : il vouloit les rendre pauvres afin de les humilier et de leur ôter les moyens de se révolter. L'établissement qu'il fit d'une garde, pour la sûreté de sa personne et pour celle de la ville, s'est maintenu jusqu'à présent. Songeant ensuite aux moyens de conserver ses possessions, d'en reculer même les limites, il pensa que ces soldats stipendiés pourroient ne pas autant surpasser en courage les peuples vaincus, qu'ils leur

étoient inférieurs en nombre. Dans cette idée, il résolut de retenir auprès de lui les braves guerriers qui, avec l'aide des dieux, avoient contribué à ses victoires, et sur-tout de faire en sorte qu'ils se garantissent du relachement. Cependant, pour ne point paroître leur donner un ordre, et les disposer au contraire à sentir eux-mêmes qu'il étoit de leur intérêt, non seulement de ne le point quitter, mais de ne pas dégénérer de leur ancienne vertu, il manda, outre les Homotimes, tous ceux dont la présence étoit nécessaire, ou qu'il estimoit dignes de partager ses travaux et ses prospérités, et leur tint ce discours :

« Chers compagnons, rendons graces aux dieux de nous avoir accordé tous les biens auxquels nous croyions avoir droit de prétendre. Nous sommes maîtres d'un vaste et fertile pays : ceux qui le cultivent fourniront à notre subsistance : nous avons des maisons garnies des meubles nécessaires, et nul d'entre nous ne doit avoir de scrupule sur la légitimité de sa possession. C'est une maxime de tous les temps et universellement reconnue, que, dans une ville prise sur des ennemis en état de guerre, tout appartient aux vainqueurs, ha-

bitants et richesses. Loin donc que vous déteniez injustement les biens qui vous sont échus, si vous en laissez aux anciens possesseurs quelque portion, ils la devront à votre humanité. Il me reste à vous parler de la conduite qu'à mon avis nous devons tenir désormais. Si nous nous livrons à la paresse, à la vie molle de ces hommes lâches qui regardent le travail comme le comble de la misère, et l'oisiveté comme le bonheur suprême, je vous prédis qu'après avoir insensiblement perdu tout ressort pour agir nous perdrons aussi ce que nous avons acquis. Il ne suffit pas pour persévérer dans la vertu d'avoir été vertueux : on ne s'y maintient que par une attention continuelle à la pratiquer. Qu'un artiste néglige de cultiver son art, il l'exercera avec moins de succès ; les corps les plus dispos s'engourdissent par l'inaction. Ainsi dégénèrent la prudence, la tempérance, la force, si on ne les entretient par un fréquent exercice. Préservons-nous donc du relâchement, et ne nous abandonnons point au plaisir qui s'offre à nous. Sans doute il est beau de conquérir un empire, mais il y a plus de gloire encore à le conserver ; l'un n'exige souvent que de l'audace, l'autre de

mande beaucoup de sagesse, de modération et de vigilance. Concluons de là, mes amis, qu'il nous importe aujourd'hui plus que jamais d'être sans cesse sur nos gardes ; car vous n'ignorez pas que plus un homme possède de biens, plus il excite l'envie, et que les envieux, devenus bientôt des ennemis, cherchent continuellement à lui tendre des pièges, sur-tout s'il a, comme nous, établi par la force sa fortune et sa puissance. Au reste, nous avons lieu de compter sur l'assistance des dieux ; nous ne devons nos conquêtes ni à la trahison ni à la fraude : on nous avoit attaqués, et nous nous sommes vengés. Toutefois n'oublions pas d'employer un moyen qui, après la protection du ciel, sera le plus ferme appui de notre autorité ; c'est de surpasser en vertu les peuples qui nous sont soumis, et de nous montrer dignes de leur commander. Nous ne pouvons empêcher que nos esclaves n'éprouvent, ainsi que nous, la sensation de la chaleur et du froid, le besoin de manger et de boire ; qu'ils ne partagent la fatigue du travail et les douceurs du repos ; mais il faut faire voir que, dans ces choses-là même qui leur sont communes avec nous, la sagesse de notre conduite nous élève

au-dessus d'eux. A l'égard de la science et des exercices de la guerre, évitons soigneusement d'y jamais initier des gens que nous destinons à n'être que des manœuvres et nos tributaires. C'est dans cet art, dont nous savons que les dieux ont fait présent aux hommes pour être l'instrument de la liberté et du bonheur, que nous devons particulièrement nous piquer de conserver notre supériorité. Enfin, par la même raison que nous avons dépouillé les vainqueurs de leurs armes, nous ne devons jamais quitter les nôtres, ne perdant jamais de vue cette maxime, que plus on est près de son épée, moins on éprouve de résistance à ses volontés.

Quelqu'un dira peut-être, à quoi donc nous sert-il d'avoir réussi dans toutes nos entreprises, si nous sommes encore obligés de supporter la faim, la soif, la fatigue et les veilles. Mais peut-on ignorer qu'on est d'autant plus sensible à la possession d'un bien, qu'il en a coûté plus de peine pour l'obtenir? Le travail est pour les hommes courageux l'assaisonnement de leurs repas; il faut avoir senti le besoin pour goûter le plaisir de manger: autrement, les plus excellents mets seroient insipides. Puisque les dieux ont mis entre nos

mais tout ce qui peut être l'objet de nos desirs, il dépend donc de chacun de nous de s'en rendre la jouissance plus agréable. En nous réduisant volontairement à la condition de ceux qui souffrent des privations forcées, nous aurons sur eux l'avantage de pouvoir nous procurer des aliments plus délicats quand nous aurons faim, des liqueurs plus exquises quand nous aurons soif, et de reposer plus commodément quand nous serons fatigués. Je persiste à dire que nous devons redoubler nos efforts pour nous assurer, par la pratique constante de la vertu, une jouissance aussi noble que douce de notre situation présente, et pour nous garantir du plus grand des maux : car il est infiniment moins fâcheux de ne point acquérir un bien qu'on a désiré, qu'il n'est affligeant de le perdre après l'avoir acquis. Considérez, d'ailleurs, si nous avons aujourd'hui quelque raison d'être plus mous et plus paresseux qu'autrefois. Seroit-ce parceque nous sommes devenus les maîtres ? Mais quelle honte pour celui qui commande s'il valoit moins que ceux qui obéissent ! Seroit-ce parceque notre fortune est meilleure ? Mais osera-t-on dire que la bonne fortune autorise la

lâcheté? Nous avons des esclaves, et comment les corrigerons-nous quand ils seront en faute? Qui peut avoir le courage de punir dans autrui des vices qu'il auroit lui-même à se reprocher? Quant aux troupes que nous avons résolu de prendre à notre solde pour la garde de nos personnes et de nos maisons, pourrions-nous, sans rougir, penser que ce secours étranger est nécessaire à notre sûreté, et que nous ne saurions y pourvoir nous-mêmes? Soyons bien persuadés qu'il n'y a point de meilleure garde que la vertu : c'est une escorte de toutes les heures : rien ne réussit à celui qui n'en est pas accompagné. Que nous reste-t-il donc à faire pour la pratiquer? quelles doivent être nos occupations? Ce que j'ai à vous proposer ne vous sera pas nouveau. Vous savez de quelle façon les Homotimes vivent en Perse auprès des tribunaux des magistrats : devenus tous égaux, vous qui êtes ici présents, vous devez suivre le même plan de vie, et vous assujettir à la discipline de votre première école. Ayez sans cesse les yeux sur moi, pour juger si je remplis exactement mes devoirs ; je vous observerai de même, et je récompenserai ceux en qui je remarquerai

de l'ardeur à bien faire. Il faut que les enfants qui naîtront de nous soient élevés dans les mêmes principes : en nous efforçant de leur donner de bons exemples, nous-mêmes nous en deviendrons meilleurs; et s'ils étoient nés avec des inclinations vicieuses, il seroit difficile qu'ils s'y livrassent, n'entendant ni ne voyant jamais rien que d'honnête, et passant les jours entiers dans l'exercice de la vertu. »

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

CYRUS ayant cessé de parler, Chrysante se leva, et dit : « Mes amis, ce n'est pas aujourd'hui seulement que j'ai eu occasion de reconnoître qu'un bon prince ne diffère point d'un bon père. Un père s'occupe des besoins de ses enfants, et travaille à établir solidement leur fortune : de même Cyrus, par les conseils qu'il vient de nous donner, montre bien qu'il songe à nous assurer un bonheur durable. Mais, comme il me paroît avoir passé trop légèrement sur certains points, j'essaierai d'y suppléer en faveur de ceux qui ne sont pas suffisamment instruits. Considérez, je vous prie, si jamais des troupes mal disciplinées sont parvenues à prendre une ville sur l'ennemi, ou à défendre contre ses attaques les places de leurs alliés, et si de telles troupes ont été jamais victorieuses. Examinez si une armée peut jamais être plus aisément défaite que quand chacun songe à pourvoir à sa sûreté particulière ; en un mot, si jamais on a réussi dans aucune entreprise en manquant

d'obéissance à ses chefs. Sans cette obéissance, quelles villes seroient bien gouvernées, quelles maisons seroient bien administrées, comment un vaisseau pourroit-il arriver au lieu où il doit aborder? Et nous, mes amis, n'est-ce pas à la soumission aux ordres de notre général que nous devons les biens dont nous jouissons? La soumission faisoit que nous allions sans répugnance, la nuit comme le jour, par-tout où nous étions appelés; que notre choc étoit terrible quand nous marchions en bataille, précédés de notre chef, et que ses ordres étoient toujours ponctuellement suivis. Mais si l'obéissance est nécessaire pour acquérir, elle ne l'est pas moins pour conserver ce qu'elle a procuré. Nous avions autrefois plusieurs maîtres qui nous commandoient, et nous ne commandions à personne: présentement nos affaires sont en tel état que nous avons tous des esclaves, les uns plus, les autres moins. Comme vous vous croyez en droit d'exiger qu'ils vous soient soumis, il est juste que vous le soyez également à vos supérieurs; avec cette différence néanmoins entre nous et des esclaves, que les esclaves ne servent leurs maîtres que par force, et que nous, si nous vou

lons agir en hommes libres, nous devons faire de bon gré ce que nous estimons le plus digne de louange. Jetez les yeux sur les villes qui sont gouvernées par plusieurs magistrats, vous remarquerez que celle où les citoyens sont le plus empressés à obéir est la moins exposée à subir la loi du vainqueur. Exerçons-nous à tout ce qui peut nous garantir la possession des biens qu'il nous importe de conserver : montrons-nous toujours prêts à exécuter ce qu'il plaira au prince de nous ordonner. Songeons qu'il ne peut rien faire pour lui qui ne tourne à notre avantage, puisque nos intérêts sont communs, et que nous avons les mêmes ennemis à combattre. »

Après ce discours, plusieurs des assistants, Perses et alliés, se levèrent, en approuvant à haute voix ce qu'ils venoient d'entendre, et il fut arrêté que les grands se rendroient tous les jours à la porte du palais de Cyrus pour y recevoir ses ordres, et y demeureroient jusqu'à ce qu'il les congédiât. Ce qui fut alors établi se pratique encore dans l'Asie, à la cour du roi, par les principaux seigneurs : les habitants des provinces se rendent de même assidument à la porte des commandants. On

a pu reconnoître jusqu'ici que le but de toutes les institutions de Cyrus étoit d'affermir sa puissance et celle des Perses. Aussi ont-elles été maintenues constamment par ses successeurs, aux variations près qu'éprouvent toujours les établissemens humains. Sous les princes vertueux on observe les lois avec exactitude ; on les viole sous les mauvais princes. Les seigneurs se rendoient donc tous les jours à la porte de Cyrus, avec leurs chevaux et leurs armes, suivant le règlement adopté par les braves guerriers qui avoient contribué à la destruction de l'empire d'Assyrie.

Cyrus choisit, dans une autre classe, des officiers à qui il confia différens détails ; la perception des tributs, le paiement des dépenses, l'inspection des ouvrages publics, la garde du trésor, l'approvisionnement de sa maison. D'autres furent préposés à son écurie et à sa vénerie, selon qu'il les jugea propres à bien dresser ses chevaux et ses chiens. A l'égard de ceux qu'il destinoit à être les soutiens de sa fortune, il ne commit à personne le soin de veiller sur leur conduite, et s'en chargea comme d'une fonction qui lui appartenoit spécialement. Il savoit que dans une

bataille, ce seroit parmi eux qu'il trouveroit des hommes disposés à partager avec lui les plus grands dangers ; que c'étoit de leur corps qu'il devoit tirer des chefs, tant pour son infanterie que pour sa cavalerie, des généraux capables de commander à son défaut, des gouverneurs de villes et de provinces, et particulièrement des ambassadeurs, car il regardoit comme un objet essentiel de pouvoir venir à bout de ses desseins sans être obligé d'employer les armes. Or, il sentoit que ses affaires iroient mal, si ceux qui seroient chargés des emplois les plus importants n'étoient pas en état de les remplir, et que les choses au contraire tourneroient à son gré, s'ils étoient tels qu'il devoient être. En conséquence, il résolut de se livrer tout entier à ces soins : il pensoit que ce seroit pour lui un nouveau motif de s'entretenir dans la pratique de la vertu, persuadé que celui qui veut y exciter les autres leur en doit donner l'exemple.

En réfléchissant sur ce projet, il comprit que pour l'exécuter il falloit d'abord se ménager du loisir ; mais il voyoit d'un côté que les dépenses nécessaires dans un empire aussi étendu que le sien ne lui permettoient pas

de négliger le soin de ses revenus ; de l'autre , que s'il vouloit veiller par lui-même sur cette immensité de richesses , il ne lui resteroit pas un moment pour s'occuper de la conservation générale de l'état. Comme il cherchoit par quel moyen il pourroit à-la-fois bien administrer ses finances et se réserver du temps , il résolut de prendre pour règle de conduite l'ordre qui s'observe dans les corps militaires. En effet , dans l'armée même la plus nombreuse , il n'y a personne qui ne soit subordonné à un supérieur , et quand le général veut la faire agir , il lui suffit d'adresser ses ordres aux chefs de dix mille hommes. Cyrus forma sur ce modèle son plan d'administration , de manière que tout étoit réglé sans qu'il eût la peine de conférer avec un grand nombre de personnes , et qu'il lui restoit plus de temps libre que n'en a le chef d'une maison particulière , ou le commandant d'un vaisseau. Après avoir établi cet ordre , il engagea ses amis à s'y conformer , et par-là les fit participer au loisir qu'il s'étoit procuré.

Il se fit ensuite un point capital de rendre les compagnons de sa fortune tels qu'il les desiroit. Si quelqu'un d'entre eux , assez riche

pour vivre sans être obligé de travailler, manquoit de venir à la porte, il lui en demandoit la raison : il présuinoit que ceux qui la fréquentoient assidument, étant sans cesse sous ses yeux, où ils avoient d'ailleurs des gens vertueux pour témoins de leur conduite, n'oseroient rien faire de criminel ou de honteux, et que l'absence des autres avoit pour cause, ou la débauche, ou quelques mauvais desseins, ou du moins une négligence condamnable.

Voici comment il s'y prenoit pour forcer ceux-ci à se présenter. Par son ordre, quelqu'un de ses plus familiers alloit se saisir de leurs biens, en disant simplement qu'il se mettoit en possession de ce qui lui appartenoit. Ceux qui se voyoient dépouillés accouroient pour se plaindre : Cyrus feignoit longtemps de n'avoir pas le loisir de les entendre ; et, quand il les avoit entendus, il renvoyoit à un terme éloigné l'examen de leur affaire. Il espéroit ainsi les accoutumer à l'assiduité qu'il exigeoit : cette façon de les rappeler à leur devoir étoit moins humiliante que n'eût été une punition. Il usoit encore d'autres moyens ; comme de charger des commissions les plus faciles et les plus lucratives ceux qui se

rendoient exactement au palais, et de n'accorder aucune grace à ceux qui s'en dispensoient : le plus puissant de tous, mais qu'il n'employoit que contre celui qui avoit résisté aux précédents, étoit de le dépouiller réellement de toutes ses possessions pour les donner à un autre, de qui il comptoit tirer plus de service. Il acquéroit par-là un bon et utile ami à la place d'un sujet inutile. Le roi qui règne aujourd'hui sur la Perse (*) ne manque pas, lorsque quelqu'un de ses courtisans s'absente de la cour dans un temps où il y devoit être, d'en demander la raison. Telle étoit la manière d'agir de Cyrus à l'égard de ceux qui ne fréquentoient point la sienne. Pour ceux qui se présentoient régulièrement, il croyoit qu'étant leur chef, il les exciteroit infailliblement aux actions vertueuses, si toute sa conduite leur offroit des exemples de vertu. Il convenoit que les lois écrites peuvent bien contribuer à rendre les hommes meilleurs ; mais il disoit qu'un bon prince est une loi vivante qui a des yeux : en

(*) C'étoit Artaxerxès Mnémon. Ce prince monta sur le trône l'an 404 avant J. C., et mourut l'an 361. Diod. de Sic., L. XV.

prescrivant ce qu'on doit faire, il observe si on le fait, et punit ceux qui ne le font pas.

D'après cette maxime, il commença par redoubler de zèle pour le culte des dieux, comme auteurs de sa prospérité : il établit des mages, pour chanter, dès la naissance de l'aurore, des hymnes en leur honneur, et pour offrir chaque jour des victimes à celles des divinités qu'ils désigneroient. Cette institution a subsisté sans interruption sous les rois ses successeurs. Les Perses s'empressèrent de suivre son exemple, soit qu'ils crussent qu'en imitant le zèle religieux de leur chef, qui avoit joui du bonheur le plus constant, ils en deviendroient plus heureux ; soit uniquement dans la vue de lui plaire. Leur piété plut en effet beaucoup à Cyrus : il l'envisageoit comme une espèce de sauvegarde ; de même que les navigateurs se croient plus en sûreté dans leur vaisseau avec des gens de bien qu'avec des impies. Il étoit d'ailleurs persuadé que plus ses sujets craindroient les dieux, moins ils se rendroient coupables d'aucune mauvaise action les uns envers les autres, et envers lui, qui les avoit comblés de bienfaits. Il espéroit qu'en se montrant rigide observateur de la justice, et soi-

gneux d'empêcher qu'il fût fait aucun tort à ses amis ou à ses alliés, il les accoutumeroit à s'abstenir de tout gain illicite, et à ne rechercher que des profits légitimes. Il étoit pareillement convaincu qu'ils ne se permettoient rien contre la pudeur, s'il les respectoit assez pour ne jamais rien dire ou rien faire devant eux qui pût la blesser. C'est qu'il savoit que les hommes sont naturellement plus disposés à respecter, non pas seulement leur supérieur, mais leur égal, quand il se respecte, que lorsqu'il se manque à lui même; et que plus une femme est modeste, plus elle inspire de vénération.

Pour maintenir la subordination, il affectoit de récompenser plus libéralement l'obéissance prompte que les actions brillantes : jamais il ne s'écarta de cette pratique. Il formoit les autres à la tempérance par l'exemple de la sienne. En effet, lorsque celui qui peut impunément être violent ou injuste sait se modérer, les gens moins puissants n'oseroient commettre ouvertement ni violences ni injustices. Il mettoit une différence entre la pudeur et la tempérance : l'homme qui a de la pudeur, disoit-il, craint de faire à découvert une action honteuse ; l'homme tempérant ne la fe-

roit pas même en secret. Il leur enseignoit à modérer leurs passions, en leur faisant voir que les plaisirs qui s'offroient sans cesse à lui ne pouvoient le distraire de ses devoirs, et qu'il ne se les permettoit que comme un délassement après le travail. Par cette conduite, il fit qu'à sa cour ses sujets des classes inférieures se tenoient toujours dans les termes de la déférence et du respect envers leurs chefs, et que les uns et les autres se traitoient mutuellement avec tous les égards de l'honnêteté. On n'y entendoit ni les éclats de la colère, ni les ris d'une joie immodérée : tout s'y passoit dans la plus grande décence. C'est ainsi que les Perses vivoient dans le palais de Cyrus : tels étoient les exemples qu'ils avoient sous les yeux.

Pour former aux exercices militaires ceux qu'il croyoit n'y être pas encore suffisamment rompus, il les menoit à la chasse ; regardant ce divertissement comme une excellente préparation au métier de la guerre, sur-tout pour la cavalerie. La nécessité de poursuivre un animal qui fuit oblige effectivement le cavalier à se tenir ferme sur son cheval, dans toutes sortes de terrains, en même temps que le desir de faire valoir son adresse et d'atteindre sa

proie le rend agile et dispos. Il considéroit que la chasse a de plus l'avantage d'endurcir le corps à la fatigue , et de l'accoutumer à supporter le froid, le chaud, la faim et la soif.

On a vu, par les détails où je suis entré , que Cyrus pensoit qu'un prince n'est point digne de commander s'il n'est pas plus parfait que ses sujets ; et que lui-même, en exerçant les siens comme je viens de le dire, il s'exerçoit plus assidument qu'aucun d'entre eux à la tempérance, aux manœuvres militaires, et à toutes les parties de l'art de la guerre. En effet , il ne les menoit à la chasse que dans les temps où ses affaires lui permettoient de sortir de la ville ; mais pour lui, quand elles exigeoient qu'il y demeurât , il chassoit, accompagné de ses eunuques, les animaux renfermés dans son parc, et ne prenoit jamais son repas qu'après s'être fatigué jusqu'à la sueur. Il ne vouloit pas même qu'on donnât à manger à ses chevaux avant de les avoir travaillés. Cette application continuelle lui avoit acquis une grande supériorité dans toutes sortes d'exercices ; et il sut procurer aux siens la même supériorité, non seulement par ses exemples , mais par son attention à récom-

penser ceux qui montroient plus de volonté, soit en leur distribuant des présents, ou leur donnant des commandements, soit en leur assignant des places distinguées, ou leur accordant quelques prérogatives honorables. De là naissoit une émulation générale, chacun ambitionnant de mériter son estime.

Je crois avoir remarqué dans la conduite de Cyrus qu'une de ses maximes étoit qu'un prince, pour s'attacher ses sujets, ne doit pas se contenter de les surpasser en vertu, mais qu'il doit encore user d'adresse et d'une sorte d'artifice. Ainsi lui-même prit l'habillement des Mèdes, et engagea les grands à l'imiter; parceque cet habillement a le double avantage de cacher les défauts du corps, et de faire paroître les hommes plus grands et plus beaux: car la chaussure médique est faite de manière qu'on peut placer en dedans, sans qu'on s'en aperçoive, de quoi hausser la taille. Il approuvoit que les Perses se peignissent les yeux, afin de les rendre plus vifs, et qu'ils se fardassent le visage, pour relever la couleur naturelle de leur teint. Il leur recommandoit de ne jamais ni cracher ni se moucher en présence de personne; et sur-tout de ne tourner

jamais la tête pour regarder aucun objet , comme n'étant réellement affectés de rien. Toutes ces choses lui sembloient propres à concilier aux chefs le respect de ceux qui leur sont subordonnés. J'ai dit que Cyrus employoit l'exercice et ses exemples à former ceux qu'il destinoit au commandement : à l'égard de ceux qu'il vouloit tenir dans la servitude , loin de les exciter à embrasser la vie laborieuse des hommes libres , il ne souffroit même pas qu'ils eussent des armes ; mais il avoit soin que , pendant les exercices qui leur étoient interdits , il fût abondamment pourvu à tous leurs besoins. Quand il les menoit à la chasse , pour rabattre les animaux sur les cavaliers qui tenoient la plaine , il trouvoit bon qu'ils emportassent des vivres ; ce qui étoit défendu aux hommes libres. Dans les voyages , il les faisoit conduire , comme des troupeaux , vers les lieux où ils pouvoient se désaltérer : à l'heure du repas , il s'arrêtoit pour leur donner le temps de manger , de peur qu'ils ne fussent tourmentés de la faim. Cette bonté , qui ne tendoit , suivant les apparences , qu'à perpétuer leur esclavage , fut cause qu'ils se montrèrent aussi empressés que les grands à

lui donner le nom de *Père* (*). Ce sont là les moyens par lesquels il sut affermir la domination des Perses. Pour lui personnellement, il ne croyoit pas avoir rien à craindre de la part des peuples qu'il venoit de soumettre : outre qu'il les connoissoit pour des gens sans courage, et qu'il les voyoit divisés, aucun ne l'approchoit ni le jour ni la nuit. Cependant comme il se trouvoit parmi eux des hommes considérables, à qui on avoit laissé leurs armes, et qui se tenoient étroitement unis ; que plusieurs avoient sous leurs ordres des corps de cavalerie ou d'infanterie ; que quelques uns joignoient à la noblesse des sentimens les talens nécessaires pour commander ; que même ils vivoient assez familièrement avec ses gardes, et venoient souvent le visiter, ce qu'on empêcheroit difficilement

(*) On ne sauroit douter que Cyrus n'ait mérité et obtenu le glorieux surnom de *Père de ses sujets* : le témoignage de Xénophon est confirmé par celui d'Hérodote. Les Perses, dit cet historien, donnèrent à Cyrus le titre de *Père*, parcequ'il étoit bon, et qu'il ne cherchoit qu'à rendre ses peuples heureux. Hérodote, L. III, c. 89.

tant qu'il les retiendrait à son service , il sentit que ceux-là pourroient trouver plusieurs occasions de lui nuire. Après avoir examiné comment il se garantiroit de leurs entreprises , il jugea , d'un côté , qu'il n'étoit pas à propos de les désarmer et de leur interdire le métier de la guerre , que ce seroit leur faire une injure d'où naîtroit peut-être le bouleversement de l'empire ; de l'autre , qu'en leur refusant l'entrée du palais , et leur témoignant ouvertement de la défiance , on s'exposeroit à voir recommencer les hostilités. Il ne voulut donc user ni de l'un ni de l'autre de ces expédients : il conclut que le parti plus sûr pour lui et le plus convenable étoit de se les attacher si fortement qu'ils l'aimassent plus qu'ils ne s'aimoient entre eux. Je vais essayer de montrer de quelle façon il y parvint.

Il se rendit sur-tout attentif à ne laisser échapper aucune occasion de faire éclater son humanité. Comme il savoit qu'il est presque impossible que les hommes se portent à aimer ceux dont ils se croient haïs , et qu'ils veuillent du bien à qui leur veut du mal , il pensoit qu'il n'est guère plus possible qu'on hâisse ceux de qui on a reçu assez de preuves

de bienveillance et d'affection pour ne pouvoir douter qu'on n'en soit aimé. Tant que sa situation ne lui avoit pas permis d'être aussi libéral envers les siens qu'il l'auroit désiré, il avoit cherché à les gagner par d'autres voies : il s'occupoit de leurs besoins et de leurs intérêts ; il se réjouissoit avec eux de leurs prospérités ; il s'affligeoit de leurs infortunes. Mais quand il se vit en état de suivre son penchant à la générosité, il fit réflexion que le plaisir le plus sensible qu'à dépense égale les hommes puissent se faire entre eux, c'est de s'inviter réciproquement à manger. Il ordonna d'abord que sa table fût toujours servie pour un grand nombre de convives, et que tous y fussent traités comme lui : les mets qui restoient étoient portés par son ordre à ceux de ses amis à qui il étoit bien aise de donner une marque de souvenir et d'attention. Quelquefois il en faisoit distribuer à ceux de ses gardes en qui il avoit remarqué plus de vigilance et plus de zèle à exécuter ses commissions, ou qui avoient fait quelque action estimable : il leur montrait par-là qu'il savoit distinguer les gens empressés à lui plaire. Il en usoit de même pour ceux de ses domesti-

ques dont il étoit content. De plus , il avoit soin que toutes les viandes qui leur étoient destinées fussent d'abord servies devant lui , s'imaginant que ce moyen devoit produire dans les hommes, comme dans les chiens, un attachement plus fort pour leurs maîtres. Vouloit-il mettre en honneur quelqu'un de ses amis , lui attirer de la considération , il lui envoyoit un plat de sa table. Encore aujourd'hui les Perses redoublent de respect pour ceux à qui le roi accorde une pareille faveur , parceque cette distinction , en les honorant , donne lieu de présumer qu'ils ont un grand crédit. Au reste , ce n'est pas seulement pour les raisons que je viens d'alléguer que les mets envoyés par le roi font tant de plaisir à ceux qui les reçoivent : les viandes qui sortent de sa cuisine ont encore le mérite d'être mieux apprêtées qu'ailleurs ; et l'on ne doit pas plus s'en étonner que de voir les ouvrages , de quelque genre que ce soit , mieux travaillés dans les grandes villes que dans les petites. Dans celles-ci, le même homme est obligé de faire des lits, des portes , des charrues, des tables, souvent de bâtir des maisons, et il s'estime fort heureux quand il est assez em-

ployé dans ces différents métiers pour en tirer de quoi vivre. On conçoit qu'un ouvrier qui s'occupe à tant de choses ne peut réussir en toutes également. Au contraire, dans les grandes villes , où une multitude d'habitants ont les mêmes besoins, un seul métier suffit pour nourrir un artisan ; quelquefois même il n'en exerce qu'une partie : tel cordonnier ne chausse que les hommes, tel autre ne chausse que les femmes ; l'un gagne sa vie à coudre les souliers , l'autre à les couper ; entre les tailleurs, celui-ci coupe l'étoffe, celui-là ne fait qu'en assembler les parties. Il est impossible qu'un homme dont le travail est borné à une seule espèce d'ouvrage n'y excelle pas. On peut en dire autant de l'art de la cuisine. Celui qui n'a qu'un seul homme pour faire son lit, arranger sa table , pétrir son pain , préparer son repas, ne doit pas être difficile , ni trop exiger. Mais dans les maisons où chaque domestique n'a qu'un emploi particulier, l'un de faire bouillir les viandes , l'autre de les faire rôtir, celui-ci de faire cuire le poisson dans l'eau, celui-là de le faire griller, un autre de faire le pain, non de différentes sortes, mais de la seule qui convient à son

maître, il me semble que chaque chose doit être à son point de perfection. Voilà pourquoi les mets qu'on servoit à la table de Cyrus, et dont il faisoit des distributions, étoient mieux apprêtés que chez les particuliers.

Je ne dois pas omettre de parler des autres moyens dont il usoit avec une adresse merveilleuse pour se faire aimer. S'il eut l'avantage d'être le plus riche des mortels, il eut le mérite bien plus précieux de les surpasser tous en libéralité ; et cette vertu a passé à ses successeurs, chez qui s'est perpétuée, à son exemple, la coutume de donner avec magnificence. Quel prince, en effet, enrichit plus ses amis que le roi de Perse ? Quel autre habille plus superbement les gens de sa suite, et distribue comme lui des bracelets, des colliers, des chevaux ornés de freins d'or ? (Ces ornements ne sont permis en Perse qu'autant qu'on les a reçus du roi en présent.) A-t-on jamais ouï dire qu'un autre souverain ait mérité par ses bienfaits que ses sujets le préférassent à leurs frères, à leurs pères, à leurs enfants ? Quel autre est assez puissant pour porter la vengeance et l'effroi chez des nations ennemies, qu'on ne peut joindre que

par une marche de plusieurs mois ? Et pour revenir à Cyrus, fut-il jamais un autre roi qui ait été, après sa mort, honoré du nom de père par les peuples dont il avoit détruit l'empire ? Ce titre n'est décerné qu'à un prince bienfaisant ; un tyran ne l'obtient pas.

Il n'est pas étonnant que Cyrus, qui possédoit des richesses immenses, ait été le plus libéral des princes ; mais ce qu'on ne sauroit trop admirer, c'est qu'étant revêtu de la puissance suprême, il se soit piqué de porter plus loin que ses amis les devoirs et les soins de l'amitié : jusque-là qu'on prétend qu'il ne craignoit rien tant que d'être vaincu par eux sur cet article. On raconte qu'il avoit coutume de dire que la conduite d'un bon roi ne diffère point de celle d'un bon berger ; que comme le berger ne tire de profit de ses troupeaux qu'autant qu'il leur procure l'espèce de bonheur dont ils sont susceptibles, de même le roi n'est bien servi par ses sujets qu'autant qu'il les rend heureux. Sera-t-on surpris qu'avec de pareils sentiments il ait eu l'ambition de se distinguer entre tous les hommes par la bienfaisance ?

A ce sujet, je rapporterai la belle leçon

qu'il fit un jour à Crésus. Ce prince, dit-on, lui représentoit qu'à force de donner il deviendrait pauvre, tandis qu'il pouvoit entasser dans son palais plus de richesses qu'aucun homme en eût jamais possédé. Combien d'or, lui demanda Cyrus, croyez-vous que j'aurois aujourd'hui, si, conformément à votre conseil, je l'avois accumulé depuis que je règne? Crésus fixa une très grosse somme. Eh bien! repartit Cyrus, envoyez avec Hystaspe quelqu'un en qui vous ayez confiance: Vous, Hystaspe, allez trouver mes amis: apprenez-leur que j'ai besoin d'argent pour quelque affaire (j'en ai effectivement besoin), et dites à chacun d'eux de m'en fournir le plus qu'il lui sera possible: vous leur recommanderez de donner à l'envoyé de Crésus un état par écrit, signé de leur main, des sommes qu'ils enverront. Il écrivit des lettres qui contenoient ce qu'il venoit de dire, les munit de son sceau, et chargea Hystaspe de les porter: par ces mêmes lettres, il prioit ceux à qui elles étoient adressées de recevoir comme un de ses amis celui qui les leur remettroit. Hystaspe étant de retour avec l'envoyé de Crésus qui apportoit les réponses: Seigneur, dit-il à Cyrus, vous

pouvez désormais me compter parmi vos plus riches sujets : vos lettres m'ont valu des présents innombrables. Voilà donc déjà, dit le prince à Crésus, un fonds sur lequel je puis compter. Mais, ajouta-t-il, regardez ceux qui me sont offerts par mes amis ; et calculez à quoi montent les sommes dont je pourrois disposer en cas de besoin. Crésus, en ayant fait le calcul sur les états, trouva, dit-on, qu'elles excédoient de beaucoup celle que, selon lui, Cyrus auroit pu amasser, s'il eût été moins libéral. Vous voyez, reprit Cyrus, que je ne suis pas si pauvre que vous pensiez : et vous voudriez que pour grossir mon trésor je m'exposasse à l'envie, à la haine publique, et que je payasse des gens pour le garder ? Non, Crésus : mes trésors sont mes amis que j'ai enrichis ; ils sont pour ma personne et pour mes biens une garde plus sûre que ne seroient des mercenaires. Je dois néanmoins vous avouer que je ne suis pas exempt de cette passion pour les richesses que les dieux ont mise dans nos ames en nous faisant tous naître pauvres, et que je ne suis pas moins avide que les autres hommes. Mais je crois différer du vulgaire par l'usage que je fais de

ma fortune. La plupart, quand ils ont plus d'argent qu'il ne leur en faut pour leurs besoins, ou l'enfouissent ou le laissent rouiller; plusieurs passent leur temps à le compter, à le mesurer, à le peser, à le remuer, à le contempler. Cependant, quelque argent qu'ils aient dans leurs coffres, ils ne mangent pas plus que leur estomac ne peut contenir, autrement ils crèveraient; ils ne se couvrent pas de plus de vêtements qu'ils n'en peuvent porter, autrement ils étoufferaient. Ainsi ces richesses superflues ne sont pour eux qu'une source d'embarras. Pour moi, si, cédant au penchant que les dieux m'ont donné, je desire d'en acquérir toujours de nouvelles, je ne les desire qu'afin d'être en état de subvenir aux besoins de mes amis, après avoir satisfait aux miens. Leur attachement et leur amour sont le prix de mes dons; ma sûreté et ma gloire en sont les fruits, fruits incorruptibles qu'on peut accumuler sans craindre qu'ils s'altèrent. La gloire a cela de propre qu'elle s'embellit en croissant, que ses accroissements en rendent le poids plus léger, et qu'elle communique une sorte de légèreté à ceux qui en sont comblés. Apprenez, Crésus, que je n'envisage

pas comme le souverain bonheur d'avoir de grands biens uniquement pour les garder : si c'étoit là le bonheur, rien n'égalerait celui des soldats qui font la garde autour des murs d'une ville, puisqu'ils veillent à la conservation de tout ce qu'elle renferme. Celui-là seul, à mon avis, est vraiment heureux par les richesses, et jouit de la félicité qu'elles peuvent donner, qui, après les avoir amassées sans blesser la justice, sait en user avec noblesse. Tels étoient les discours de Cyrus, et toute sa conduite y répondoit.

Sa vigilance s'étendoit à tout. Il avoit observé que les hommes, tant qu'ils se portent bien, sont attentifs à se pourvoir des choses qui peuvent être nécessaires dans l'état de santé, et qu'ils négligent de se munir de celles qui sont utiles dans les cas de maladie. Voulant remédier à ce défaut de prévoyance, il appela auprès de lui d'habiles médecins, et n'épargna rien pour les mettre à portée d'exercer leur art avec succès. Il n'entendoit point parler d'instruments, de remèdes, d'aliments, de liqueurs, qui pouvoient être salutaires, qu'il ne voulût en avoir une provision. Si quelqu'un de ceux à qui il s'intéres-

soit particulièrement étoit attaqué d'une maladie, il veilloit lui-même à son traitement, et ne le laissoit manquer d'aucun des secours dont il avoit besoin. Le malade recouvroit-il la santé, Cyrus remercioit les médecins de l'avoir guéri avec ses remèdes. C'étoit encore là un des ressorts qu'il employoit pour se faire aimer de ses sujets plus qu'ils ne s'aimoient les uns les autres.

Mais rien ne lui mérita plus d'éloges que son attention à fournir des encouragements à la vertu, en proposant des jeux et assignant des prix pour ranimer l'ardeur des exercices nobles. Comme ces jeux faisoient souvent naître des contestations et des disputes entre les personnages les plus considérables, il ordonna par une loi que tous ceux qui auroient quelque différent à l'occasion des jeux, ou pour toute autre cause, prissent de concert des juges pour le terminer. On comprend aisément que les deux parties ne manquoient pas de choisir pour juges ceux qu'ils estimoient les plus honnêtes gens et leurs meilleurs amis : il résultoit néanmoins presque toujours de ces jugemens que le vaincu, jaloux de l'avantage qu'emportoit sur lui son adversaire,

devenoit ennemi des juges qui ne lui avoient pas été favorables , et que le vainqueur, attribuant son succès à la bonté de son droit, croyoit n'avoir obligation à personne.

Il régnoit parmi ceux qui prétendoient au premier rang dans l'amitié du prince une autre espèce de jalousie, celle qu'on voit entre les citoyens d'une ville qui aspirent aux mêmes charges : la plupart, loin de se rendre réciproquement de bons offices, ne cherchoient qu'à se supplanter les uns les autres. J'ai rapporté ces particularités parcequ'elles font connoître les artifices dont se servoit Cyrus pour se faire aimer de ses principaux sujets , comme on l'a déjà dit, plus qu'ils ne s'aimoient entre eux.

Racontons maintenant avec quel appareil il sortit la première fois de son palais : la pompe imposante de sa marche peut être regardée comme un nouveau moyen qu'il employa pour rendre son autorité plus respectable. La veille de la cérémonie, il manda les chefs tant des Perses que des alliés, et leur donna des robes à la mode des Mèdes : c'est alors que l'habillement médique commença d'être en usage parmi les Perses. En faisant cette distribution, il leur dit qu'il vouloit aller

visiter avec eux les champs consacrés aux immortels, et y offrir des sacrifices : Rendez-vous, ajouta-t-il, aux portes de mon palais, demain matin avant le lever du soleil, vêtus de vos nouvelles robes, et placez-vous dans l'ordre que Phéraulàs vous marquera de ma part. Lorsque je sortirai, vous me suivrez au lieu qui aura été indiqué. Si quelqu'un imaginoit une marche plus pompeuse, il me communiquera ses idées à notre retour ; car je veux que tout soit réglé de la manière qui vous paroîtra la plus digne et la plus noble. Après avoir distribué aux principaux chefs les plus belles robes, il en fit apporter un grand nombre d'autres, des plus riches couleurs, comme le pourpre, le tanné, l'incarnat, le vert, qu'on avoit préparées par ses ordres, et les partagea entre tous les capitaines, en leur disant : Parez vos amis, comme je viens de vous parer. Et vous, seigneur, lui dit un d'entre eux, quand songerez-vous à votre parure ? Le soin que je prends de la vôtre, répondit-il, n'est-il pas pour moi un assez bel ornement ? Si je puis parvenir à vous combler de biens, de quelque habit que je sois revêtu, je paroîtrai toujours magnifique. Les chefs, s'étant re-

tirés , mandèrent leurs amis , et leur distribuèrent les robes.

Cyrus fit appeler Phéraulàs , ce même Perse , né dans la classe du peuple , qui avoit autrefois appuyé l'avis proposé par le prince de régler les récompenses sur le degré du mérite. Le connoissant pour un homme intelligent , ami de l'ordre , curieux du beau , sur-tout jaloux de lui plaire , il le consulta sur ce qu'il y avoit à faire pour que la marche fût à-la-fois un spectacle agréable aux sujets soumis , et propre à inspirer de la terreur aux malintentionnés. Ayant vu que les idées de Phéraulàs s'accordoient avec les siennes , il le chargea de veiller le lendemain à l'exécution de ce qu'ils venoient d'arrêter. J'ai ordonné , ajouta Cyrus , qu'on fît tout ce que vous prescririez : mais , afin qu'on se porte plus volontiers à vous obéir , prenez ces robes , et distribuez-les aux chefs des Doryphores (*) ; prenez ces manteaux pour les donner aux commandants de la cavalerie , et ces autres robes que vous donnerez aux

(*) C'est-à-dire , *Porte-piques* : on appeloit ainsi les gardes du prince , parcequ'ils étoient armés de piques.

conducteurs des chars. Phéraulàs partit et emporta les présents. En le voyant, chacun des chefs lui disoit : Certes, Phéraulàs, vous êtes devenu un homme bien important, puisque c'est de vous que nous devons apprendre ce qu'il faut faire. Pas autant que vous pensez, répondoit Phéraulàs, car je suis aussi chargé de porter le bagage : voici des manteaux, un pour vous, le second pour un de vos camarades ; vous pouvez choisir. La jalousie de l'officier ne tenoit pas contre le don du manteau : il finissoit par demander lequel des deux il devoit prendre. Quand Phéraulàs lui avoit indiqué le meilleur ; Si vous vous vantez, lui disoit-il, que je vous aie donné le choix, vous ne me trouverez pas dans une pareille occasion aussi accommodant. La distribution achevée, conformément à l'ordre de Cyrus, il se hâta de faire les autres dispositions, afin qu'il ne manquât rien à la magnificence de la marche.

Tout fut prêt le lendemain avant que le jour parût. On avoit posé des barrières des deux côtés du chemin, comme on le pratique encore dans les lieux que le roi doit traverser à cheval, et il n'est permis qu'aux personnes de

considération de passer entre ces barrières. Elles étoient gardées par des gens armés de fouets pour en frapper quiconque causeroit du désordre. Un corps de quatre mille Doryphores étoit rangé en face du palais , sur quatre de hauteur, deux mille à chaque côté des portes. Toute la cavalerie s'étoit rendue dans la même place , et avoit mis pied à terre , les soldats tenant leurs mains cachées sous leurs manteaux ; ce qui s'observe de nos jours toutes les fois qu'on est à portée d'être vu par le roi. Les Perses occupoient la droite du chemin , les alliés la gauche ; les chars étoient pareillement rangés des deux côtés en nombre égal. Quand les portes du palais s'ouvrirent , on vit sortir d'abord quatre taureaux superbes , qui devoient être immolés à Jupiter et aux autres divinités désignées par les Mages. Les Perses ont pour maxime que c'est sur-tout dans ce qui concerne le culte des dieux qu'il est essentiel de consulter ceux qui sont particulièrement dévoués à leur service. Après les taureaux venoient les chevaux destinés pour le soleil ; ensuite un char consacré à Jupiter : ce char étoit blanc et orné de festons ; le timon étoit doré. Suivoit un autre char blanc

comme le premier, orné de même de festons ; celui-là étoit consacré au soleil ; enfin un troisième dont les chevaux avoient des housses couleur de pourpre, et derrière lequel marchoient des hommes portant du feu dans un grand bassin. Cyrus, précédé de ce cortège, sortit du palais sur son char : sa tête étoit couverte d'une tiare qui s'élevoit en pointe : il avoit une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, et des brodequins couleur de feu. Sa tiare étoit ceinte du diadème que portoient pareillement ceux qu'il honoroit du titre de *Cousins* (*), et que portent encore ceux qui jouissent de la même distinction. Ses mains étoient nues : il avoit à ses côtés le conducteur de son char, homme d'une taille avantageuse, mais inférieure à la sienne, du moins en apparence. Dès qu'on aperçut Cyrus, tous l'adorèrent en

(*) Ce n'étoit pas seulement à leurs parents que les rois de Perse donnoient le titre de *cousin* : il y avoit à leur cour une classe d'hommes distingués, qui étoient décorés de ce titre, soit par privilège de leur naissance ou de leur office, soit par la faveur du prince.

se prosternant , peut-être y avoit-il des gens apostés pour en donner l'exemple , peut-être aussi fut-ce l'effet ou de la surprise générale que causa un spectacle si nouveau , ou de l'admiration qu'excita l'air noble et majestueux du prince. Ce qu'il y a de certain , c'est que jusqu'à ce jour aucun Perse ne lui avoit rendu un semblable hommage.

Lorsque Cyrus fut sorti du palais , les quatre mille Doryphores se mirent en marche , deux mille à chaque côté de son char. Environ trois cents eunuques , richement vêtus et armés de dards , le suivoient à cheval ; après eux on menoit en main deux cents chevaux de ses écuries , ornés de freins d'or et couverts de housses rayées. Ils étoient suivis de deux mille piquiers , après lesquels marchaient , sous la conduite de Chrysante , le plus ancien corps de cavalerie perse , composé de dix mille hommes , rangés sur cent de front et cent de hauteur : après ce premier corps , un second de dix mille autres cavaliers perses , dans le même ordre , commandés par Hystaspe : après celui-ci , un troisième de pareil nombre , dont Datamas étoit le chef ; enfin un quatrième commandé par Gadatas. Ensuite venoient les cavaliers

Mèdes , puis les Arméniens , les Cadusiens ; les Saces. Derrière la cavalerie étoient les chars , rangés sur quatre de front , et conduits par le Perse Artabate.

Cyrus s'apercevant au milieu de sa marche qu'une grande multitude de gens le suivoit en dehors des barrières , pour lui présenter des requêtes , leur envoya dire par ses eunuques (il en avoit toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres) , de s'adresser à ses officiers , qui lui rendroient compte de leurs demandes. Aussitôt la foule retourna vers la cavalerie , chacun délibérant auquel des chefs il auroit recours. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il vouloit augmenter la considération , et leur dit : Si les gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables , n'y ayez aucun égard ; si elles sont justes , vous me les communiquerez , afin que nous avisions ensemble aux moyens d'y satisfaire. Ceux que le prince faisoit ainsi appeler accouroient à lui de toute la vitesse de leurs chevaux , et leur promptitude à obéir ajoutoit encore à l'éclat de sa puissance. Le seul Daïpharne , homme d'un caractère dur , s'imagina qu'en obéissant

avec moins de célérité il se donneroit un air d'indépendance : Cyrus le remarqua , et , avant que Daïpharne se fût approché de son char , il lui fit dire par un des eunuques qu'il n'avoit plus besoin de lui : il ne le manda jamais depuis. Un autre chef , qui n'avoit été averti qu'après Daïpharne , étant arrivé avant lui , reçut de Cyrus en présent un des chevaux qui marchaient à sa suite , et l'un des eunuques eut ordre de mener le cheval où l'officier voudroit. Tous les assistants sentirent combien cette faveur lui étoit honorable , et l'en considérèrent beaucoup davantage.

Lorsqu'on fut arrivé dans les champs consacrés aux dieux , on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier , puis au Soleil des chevaux qui furent consumés de même : on offrit ensuite des victimes à la Terre , suivant les rites ordonnés par les Mages ; on finit par les héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices étant achevés , comme le lieu étoit très agréable , Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades , et commanda aux corps de cavalerie , divisés par nations , de parcourir cette carrière au grand galop. Lui-même courut avec les Perses , et remporta la victoire ; aussi s'é-

toit-il exercé plus qu'aucun d'eux à monter à cheval : entre les Mèdes, Artabate, le même à qui Cyrus avoit donné un cheval, fut le vainqueur ; entre les Syriens, ce fut leur chef ; entre les Arméniens, Tigrane ; entre les Hyrcaniens, le fils de leur commandant ; entre les Saces, un simple cavalier, dont le cheval devança les autres de presque la moitié de la carrière. On rapporte que Cyrus lui ayant demandé s'il voudroit échanger son cheval contre un royaume. Non certes, répondit-il ; mais je le donneroïis volontiers pour acquérir l'amitié d'un brave homme. Eh bien, reprit Cyrus, je veux vous montrer un endroit où vous ne pourriez rien jeter, même les yeux fermés, sans toucher un brave homme. Montrez-le-moi cet endroit, seigneur, repartit le jeune Sace, afin que j'y lance cette motte de terre que je vais ramasser. Cyrus lui montra le lieu où ses amis étoient rassemblés en grand nombre : le Sace, fermant les yeux, y jette sa motte, et atteint Phéraulàs qui passoit pour exécuter une commission du prince. Phéraulàs se sentit frappé, mais ne tourna pas la tête, et continua d'aller où son devoir l'appeloit. Le jeune homme, ouvrant les yeux, demanda qui il avoit touché.

Aucun de ceux qui sont ici, dit Cyrus. Ce ne peut être non plus, répliqua le Sace, quelqu'un de ceux qui n'y sont pas. Cependant, repartit Cyrus, c'est celui que vous voyez courir à cheval avec tant de vitesse par-delà les chars. Comment est-il possible, reprit le jeune homme, qu'il ne se soit pas même retourné? Il faut que ce soit un fou, répondit Cyrus. Le Sace part aussitôt pour aller voir qui étoit cet homme : il trouva que c'étoit Phéraulàs, qui avoit la barbe pleine de terre et inondée du sang qui lui couloit du nez, où il avoit reçu le coup. Vous avez donc été frappé? lui dit le jeune homme en l'abordant. Vous le voyez, répondit Phéraulàs. Puisque cela est, reprit le jeune homme, je vous donne mon cheval. Et à propos de quoi? repartit Phéraulàs. Le Sace lui raconta ce qui s'étoit passé, et ajouta : Je ne puis plus douter que la motte de terre ne soit tombée sur un brave homme. Vous auriez mieux fait, reprit Phéraulàs, de donner votre cheval à quelqu'un plus riche que moi : je le reçois néanmoins avec reconnoissance. Puissent les dieux qui ont dirigé le coup dont j'ai été frappé me mettre en état de faire que vous ne vous repentiez pas de votre don ! Mon-

tez sur mon cheval, continua-t-il, et retournez à votre poste ; j'irai incessamment vous rejoindre. Ils firent ainsi l'échange de leurs chevaux. Parmi les Cadusiens, Rhatonice remporta le prix. Cyrus ordonna pareillement une course de chars, après laquelle il fit distribuer à tous les vainqueurs des bœufs pour régaler leurs amis, et un certain nombre de coupes. Lui-même voulut avoir un bœuf pour prix de sa victoire ; mais il fit présent des coupes à Phéraulàs, en récompense du bel ordre qu'il avoit mis dans la cavalcade. Cette marche pompeuse imaginée par Cyrus se renouvelle chaque fois que le roi de Perse sort en cérémonie, avec la seule différence qu'on n'y mène point de victimes quand le prince ne doit pas offrir de sacrifices. Les jeux étant finis, on reprit le chemin de la ville : ceux qui avoient obtenu des maisons s'y retirèrent, les autres retournèrent à leur quartier.

Quant à Phéraulàs, il invita le cavalier Sace, qui lui avoit donné son cheval, à venir loger chez lui, et le combla de présents. A la fin du souper, ayant rempli les coupes qu'il avoit reçues de Cyrus, il but à la santé de son hôte et les lui donna. Le Sace, étonné de la magnifi-

cence et de la quantité de meubles, de tapis, qu'il voyoit chez Phéraulàs, ainsi que de son nombreux domestique : Sans doute, lui dit-il, vous étiez en Perse un des citoyens les plus riches ? Des plus riches ! répondit Phéraulàs ; j'étois au contraire de ceux qui vivent du travail de leurs mains. Dans mon enfance, mon père, qui me nourrissoit difficilement du sien, m'envoya aux écoles destinées pour ce premier âge : parvenu à l'adolescence, comme il ne pouvoit me nourrir sans que je travaillasse, il m'emmena aux champs et me mit à l'ouvrage. Je l'ai nourri à mon tour tant qu'il a vécu, en cultivant et en ensemençant un très petit héritage, auquel je ne pouvois reprocher d'être ingrat ; car il répondoit à mes soins avec la plus exacte justice : il me rendoit toujours, même avec un peu d'intérêt, la semence que je lui avois confiée ; quelquefois, par une générosité singulière, il me rendoit le double. voilà comme je vivois dans mon pays. Les richesses que vous voyez sont des bienfaits de Cyrus. Que je vous trouve heureux ! s'écria le Sace, sur-tout parceque vous avez été pauvre avant que d'être riche : je m'imagine qu'ayant éprouvé la disette vous devez beaucoup mieux

gôûter le plaisir d'être dans l'abondance. Vous croyez donc, repartit Phéraulàs, que mon bonheur s'est accru en proportion de ma fortune? Ignorez-vous que je n'ai pas plus de plaisir à manger, à boire, à dormir, que je n'en avois étant pauvre? Je ne gagne à ma nouvelle abondance que d'avoir plus de choses à garder, plus de gens à payer et plus de soins. Une foule de valets me demande tantôt de quoi manger, tantôt de quoi boire, tantôt des habits : plusieurs ont besoin des secours du médecin : celui-ci m'apporte les restes d'une brebis déchirée par les loups ; celui-là vient m'annoncer que mes bœufs sont tombés dans un précipice, ou qu'une maladie cruelle ravage mes troupeaux. Enfin je trouve que mes richesses me causent bien plus de souci que je n'en avois dans le temps de mon indigence. Mais du moins, reprit le Sace, quand vos biens sont en bon état, le sentiment de votre opulence vous donne un plaisir que je ne puis avoir. Sachez, reprit Phéraulàs, qu'il n'est pas, à beaucoup près, aussi agréable de posséder, qu'il est affligeant de perdre. Vous sentirez la vérité de ce que je vous dis si vous voulez faire réflexion que le plaisir de la jouissance

n'ôte point le sommeil aux riches, et que le chagrin d'avoir essuyé quelque perte les en prive absolument. Soit, répliqua le Sace ; mais vous ne verrez aussi personne que le plaisir de devenir maître d'un bien considérable ne tienne éveillé. J'en conviens, dit Phéraulass, et j'avoue que si on avoit autant de plaisir à posséder une chose qu'à l'acquérir, les riches seroient sans contredit plus heureux que les pauvres ; mais les riches sont tenus de faire une infinité de dépenses pour le service des dieux, pour obliger leurs amis, pour recevoir leurs hôtes ; et quiconque aime l'argent est ennemi de la dépense. Je ne suis point de ces gens-là, reprit le Sace : selon moi, le bonheur de celui qui a beaucoup consiste à beaucoup dépenser. Par tous les dieux, dit Phéraulass, il ne tient qu'à vous que nous soyons tout-à-l'heure, vous et moi, parfaitement heureux. Prenez tout ce que je possède, usez-en à votre gré, nourrissez-moi seulement comme votre hôte, et à moins de frais encore : il me suffira que vous me fassiez part de ce que vous posséderez. Vous plaisantez, repartit le Sace. Non, dit Phéraulass, je vous jure que je parle sérieusement : je me charge de plus

d'obtenir de Cyrus qu'il vous dispense de fréquenter la porte de son palais et d'aller à l'armée. Vous jouirez tranquillement ici des biens que je vous abandonne : j'agis en cela autant pour mon intérêt que pour le vôtre. Si, par mon zèle auprès du prince, je mérite quelque nouveau bienfait, si je fais quelque butin à la guerre, je vous l'apporterai pour accroître vos possessions. Délivrez-moi seulement de tout cet embarras, vous me rendrez un grand service, et Cyrus vous en saura gré. L'accord fut conclu entre eux, et aussitôt exécuté. L'un se crut fort heureux d'être le maître de tant de richesses, l'autre s'estima plus heureux encore d'avoir un intendant qui lui procureroit le loisir de satisfaire ses goûts.

Phéraulac se plaisoit sur-tout dans la société de ses camarades : rien ne lui paroisoit plus doux et plus avantageux que de vivre avec ses pareils. Il regardoit l'homme comme le plus sensible et le plus reconnoissant des êtres animés. Qu'un homme, disoit-il, sache que vous dites du bien de lui, il parlera de vous avec éloge ; si vous lui faites un plaisir, il s'empresse de vous obliger ; témoignez-lui de la bienveillance, il en aura pour vous ; enfin

l'homme ne peut haïr ceux dont il se croit aimé. Ajoutez qu'entre tous les animaux l'homme se distingue par la piété filiale, par les devoirs qu'il rend à ses parents pendant leur vie et après leur mort. En un mot Phéraulais pensoit qu'aucune espèce des êtres vivants n'égale l'homme en sensibilité et en reconnoissance. Ainsi le Perse s'applaudissoit d'avoir acquis, en se déchargeant du soin de ses affaires, la liberté de se livrer au commerce de ses amis ; et le jeune Sace n'étoit pas moins content de se voir possesseur de grandes richesses dont il pouvoit disposer à sa volonté. Le Sace aimoit Phéraulais, parcequ'il en recevoit sans cesse de nouveaux dons : Phéraulais aimoit le Sace, parceque le Sace étoit toujours prêt à recevoir, et que, malgré le surcroît de soins qu'entraînoit l'augmentation de leurs biens, il ne troubloit point son loisir. C'est ainsi qu'ils vécurent ensemble.

Les sacrifices étant achevés comme je l'ai dit, et Cyrus voulant célébrer sa victoire par un festin, il invita ceux de ses amis qui monstroient le plus de zèle pour l'accroissement de son autorité, et le plus d'attachement à sa personne ; il invita de même le Mède Artabaze,

l'Arménien Tigrane, le chef de la cavalerie hyrcanienne, et Gobryas. A l'égard de Gadatas, comme il avoit le commandement des ennuques, et que le détail de l'intérieur du palais rouloit sur lui, lorsque Cyrus avoit plusieurs convives à sa table, il ne s'y mettoit point, et veilloit au service. Dans toute autre circonstance, Gadatas mangeoit avec le prince, qui aimoit sa société : il en recevoit d'ailleurs des marques de distinction si honorables, qu'il étoit extrêmement considéré des autres courtisans. Quand les conviés furent arrivés, Cyrus ne les plaça point au hasard : il fit asseoir à sa gauche, comme la partie du corps qu'il est plus dangereux de laisser exposée, celui qu'il estimoit le premier de ses amis, le second à sa droite, le troisième à gauche, le quatrième à droite, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Il croyoit fort utile de marquer publiquement par-là les degrés de son estime et de sa confiance. En effet, il ne peut y avoir d'émulation où les hommes distingués par leur mérite n'obtiennent ni préférences ni récompenses : lorsqu'on voit au contraire les plus vertueux être les mieux traités, chacun s'efforce de disputer de vertu. C'est pour-

quoi Cyrus voulut que tout , jusqu'à l'ordre des séances , servît à désigner ceux qu'il honoroit le plus. Mais les places n'étoient pas données à perpétuité : il régla par une loi que les belles actions élèveroient aux plus honorables , et que le moindre relâchement en feroit descendre. De plus , l'honneur du rang n'étoit point stérile : le prince auroit eu honte que celui à qui il assignoit le premier n'eut pas été enrichi de ses dons. Ces réglemens s'observent aujourd'hui comme au temps de Cyrus.

Pendant le souper, Gobryas ne trouva point surprenant que la table d'un si puissant prince fût magniquement servie ; mais il ne vit pas sans étonnement qu'un homme revêtu de l'autorité suprême , loin de se réserver les plats qui étoient de son goût , s'empressât d'inviter ses convives à les partager avec lui ; qu'il fit même porter à ses amis absents les mets dont il auroit mangé avec le plus de plaisir. Remarquant ensuite que Cyrus , avant de sortir de table , envoyoit de différents côtés tout ce qu'on desservoit (et la desserte étoit abondante) , il ne put s'empêcher de lui dire : Jusqu'à présent , seigneur , je ne vous avois mis au-dessus des autres hommes que pour votre

supériorité dans l'art de la guerre ; je reconnois maintenant , et j'en prends les dieux à témoins , que vous excellez encore plus par la bonté de votre cœur. Aussi est-il beaucoup plus doux , repartit Cyrus , de se signaler par des actes d'humanité que par les talents militaires. Comment cela ? reprit Gobryas. C'est qu'on ne prouve son habileté à la guerre , répondit Cyrus , qu'en faisant du mal aux hommes ; et que , pour montrer son humanité , il ne faut que leur faire du bien.

Quand les convives furent un peu échauffés par le vin , Hystaspe dit au prince : Pourrois-je , seigneur , sans vous fâcher , vous faire une question qui m'intéresse ? Assurément , répondit Cyrus ; je vous saurois même mauvais gré de me celer ce que vous auriez envie de me dire. Cela étant , reprit Hystaspe , dites-moi , je vous prie , si toutes les fois que vous m'avez mandé , je ne me suis pas rendu auprès de vous ? Voilà une bonne question , dit Cyrus — Vous ai-je obéi nonchalamment ? — Non. — M'avez-vous donné quelque ordre que je n'aie pas exécuté ? — Je n'ai point eu à m'en plaindre. — M'avez-vous jamais vu vous obéir , je ne dis pas sans empressement , mais sans plaisir ? —

Non, jamais. — De grace, apprenez-moi donc pourquoi vous donnez à Chrysante une place plus honorable qu'à moi. — Faut-il vous le dire? — Je vous en conjure. — Mais à votre tour ne vous fâchez-vous pas si je vous parle franchement? — Je serai fort aise au contraire d'apprendre que vous ne m'avez point fait d'injustice. — Eh bien, reprit Cyrus, sachez d'abord que Chrysante n'attendoit pas qu'il fût mandé; il me prévenoit chaque fois que le bien des affaires l'exigeoit : Chrysante ne se bornoit pas à exécuter mes ordres : il faisoit de lui-même tout ce qu'il jugeoit pouvoir nous être avantageux. Quand il étoit nécessaire que je conférasse avec les alliés, Chrysante m'aidoit de ses conseils sur ce que je devois leur dire : soupçonnoit-il que je desirasse de leur faire savoir certaines choses, dont il n'étoit pas convenable que je leur parlasse; il les proposoit comme une idée qui lui étoit venue par hasard. Ne pourrois-je pas dire après cela qu'il m'a souvent mieux servi que je ne me servois moi-même? J'ajouterai que Chrysante est toujours content de ce qu'il a, et qu'il trouve que je n'ai jamais assez; il est sans cesse occupé de l'accroissement de ma fortune : enfin ce qui

m'arrive d'heureux lui cause plus de joie qu'à moi. Par Junon, s'écria Hystaspe, je suis ravi de vous avoir fait ma question. Pourquoi? dit Cyrus. Parceque je vais tâcher, répliqua Hystaspe, d'imiter Chrysante. il y a seulement un point qui m'embarrasse; je ne sais par quels signes je témoignerai la joie que me causeront vos succès : rirai-je? battrai-je des mains? que faudra-t-il que je fasse? Que vous dansiez à la mode des Perses, répondit Artabaze. Sur cela toute l'assemblée se mit à rire. Comme le repas se prolongeoit, Cyrus adressant la parole à Gobryas, Dites-moi, je vous prie, Gobryas, si vous seriez plus disposé à donner votre fille en mariage à quelqu'un de mes amis, que vous ne l'étiez quand vous vîntes nous joindre pour la première fois? Faut-il aussi, demanda Gobryas, que je vous parle sincèrement? Sans doute, répliqua Cyrus : ce seroit mal répondre à une question que de ne pas dire la vérité. Je vous avouerai donc, reprit Gobryas, que je consentirois aujourd'hui beaucoup plus volontiers à ce mariage. — Pourriez-vous me dire quel motif vous détermine? — Rien n'est plus aisé. — Expliquez-vous. — Je ne connoissois alors de vos amis que leur

constance dans les fatigues et leur intrépidité dans les dangers : je connois à présent leur modération dans la prospérité : or, je pense qu'il est plus difficile de rencontrer des hommes capables de soutenir la bonne fortune, que d'en trouver qui sachent supporter la mauvaise. L'une pour l'ordinaire engendre l'orgueil ; l'autre inspire toujours la modestie. Entendez-vous Hystaspe, reprit Cyrus, ce que dit Gobryas ? Je l'ai entendu, seigneur, répondit Hystaspe, et, s'il tient souvent de pareils discours, je rechercherai sa fille avec bien plus d'empressement que s'il étaloit à mes regards un grand nombre de vases précieux. J'ai mis par écrit, repartit Gobryas, plusieurs maximes du même genre dont je vous ferai part si vous épousez ma fille. Quant à mes vases, puisque vous paroissez en faire peu de cas, je ne sais si je ne dois pas les donner à Chrysante, qui aussi bien vous a déjà enlevé votre place. Cyrus prenant la parole, Hystaspe, dit-il, et vous tous qui êtes ici, quand vous voudrez vous marier, adressez-vous à moi : vous verrez comment je vous y servirai. Et ceux qui voudront marier leurs filles, reprit Gobryas, à qui faudra-t-il qu'ils s'adressent ? Encore à

moi, répondit Cyrus : j'ai pour cela un talent particulier. Quel est ce talent? demanda Chrysante. Celui d'assortir les mariages, répondit Cyrus. De grace, dites-moi, répliqua Chrysante, quelle seroit, à votre avis, la femme qui me conviendrait le mieux? — Il faudroit d'abord qu'elle fût de petite taille, parceque vous êtes petit : si vous la preniez grande et que vous voulussiez l'embrasser pendant qu'elle seroit debout, vous seriez obligé de sauter comme un petit chien. — Excellente prévoyance, d'autant plus que je suis un mauvais sauteur. — Il faudroit qu'elle eût le nez camus. — Pourquoi? — Parceque le vôtre est aquilin, et que ces deux espèces de nez s'ajustent parfaitement ensemble. — Pourriez-vous nous dire, repartit Chrysante, quelle femme conviendrait le mieux à un prince d'un caractère extrêmement froid? Cyrus et tous les convives rirent beaucoup de cette question : on en rioit encore quand Hystaspe dit au prince, Seigneur, de votre royauté je n'envie qu'une seule chose. Eh quoi? demanda Cyrus. C'est, répondit Hystaspe, le secret que vous avez, froid comme vous êtes, de faire rire les autres. Vous donneriez donc beaucoup, repartit

Cyrus, pour qu'on pût dire à celle à qui vous voulez plaire que vous avez le même talent? Ils s'égayoient ainsi par des plaisanteries réciproques.

Après cette conversation, Cyrus fit présent à Tigrane de plusieurs bijoux pour sa femme, en considération du courage qu'elle avoit eu de suivre son mari à la guerre. Il donna un vase d'or au Mède Attabaze, et un cheval au prince hyrcanien, outre un grand nombre d'effets précieux. Quant à vous, mon cher Gobryas, dit-il, je vous donnerai un mari pour votre fille. C'est donc moi, dit Hystaspe, que vous lui donnerez : Avez-vous, reprit Cyrus, un bien qui réponde à celui de sa fille? Oui, certainement, dit Hystaspe, et beaucoup plus considérable que le sien. Où est-il ce bien, demanda Cyrus? Là même où vous êtes assis, puisque vous m'aimez, repartit Hystaspe. Ce trésor me suffit, dit Gobryas ; et tendant la main vers Cyrus, Seigneur, ajouta-t-il, donnez-lui ma fille ; je l'accepte pour gendre. Cyrus prit la main d'Hystaspe et la mit dans celle de Gobryas, qui la reçut avec joie. Il fit ensuite à Hystaspe de magnifiques présents pour les envoyer à sa maîtresse ; et tirant à lui Chry-

sante, il l'embrassa. Ah, seigneur, dit Artabaze, la coupe que j'ai reçue de vous et le don que vous venez de faire à Chrysante ne sont pas du même métal. Je vous en ferai un pareil, repartit Cyrus. Quand? demanda Artabaze. Dans trente ans, répondit le prince. Préparez-vous à me tenir parole, reprit Artabaze, car je compte bien en attendre l'effet, et ne pas mourir avant que vous l'ayez acquittée. Ainsi se termina le souper : tous s'étant levés, Cyrus se leva, et les accompagna jusqu'à la porte.

Le lendemain il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avoient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent de s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étoient Médes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendants possèdent encore. Les autres, qui aimèrent mieux s'en aller, furent comblés de présents, et tous, tant soldats qu'officiers, eurent sujet d'être contents de la générosité du prince. Il fit distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avoit enlevés de Sardes ; les récompenses furent proportionnées aux services. Depuis les principaux chefs jusqu'au dernier soldat, chacun eut part à la distribution. Cette

grande libéralité fit parler diversement. Il faut, disoient les uns, que le prince ait des richesses immenses, puisqu'il fait à chacun de nous des dons si considérables. Quelles richesses peut-il avoir ? disoient les autres ; on sait qu'il n'est pas d'humeur à thésauriser, et qu'il aime mieux donner que posséder. Cyrus, informé de ce qu'on disoit de lui et de ce qu'on en pensoit, assembla, outre ses amis, tous ceux dont il jugea la présence nécessaire, et leur parla en ces termes :

« Chers compagnons, il y a des gens, et j'en ai vu de tels, qui sont bien aises d'être estimés plus riches qu'ils ne le sont : ils s'imaginent s'attirer par-là plus de considération ; mais il leur arrive précisément le contraire : car quiconque affecte l'opulence, et n'aide pas ses amis en raison de ses facultés, n'y gagne que la réputation d'une avarice sordide. D'autres s'étudient à cacher leur richesse : à mon avis, ceux-là ne sont pas moins inutiles dans la société, parceque leurs amis mêmes, ne connoissant point leur fortune, et trompés par l'apparence, n'osent souvent leur découvrir leurs besoins. Pour moi, je pense qu'il est d'un homme franc et loyal de laisser voir à dé-

couvert ses richesses, et de s'en servir pour signaler sa générosité. Je veux donc exposer à vos yeux tout ce que je possède : je vous rendrai compte des parties que je ne pourrai vous montrer. » Aussitôt il leur fit voir une quantité prodigieuse de riches effets, et leur désigna ceux qui n'étoient pas en vue. » Vous devez croire, mes amis, continua-t-il, que tous ces biens sont à vous autant qu'à moi : je ne les ai point amassés pour les dissiper, moins encore pour les consumer ; je ne le pourrois pas : mon unique objet a été d'avoir toujours de quoi récompenser les belles actions, et de pouvoir secourir ceux d'entre vous qui, se trouvant dans le besoin, auront recours à moi. » Ainsi parla Cyrus.

Quelque temps après, voyant que l'état de ses affaires à Babylone lui permettoit de s'en éloigner, il fit ses préparatifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât à le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. L'ordre avec lequel une armée si nombreuse campoit et décampoit, et l'exacte discipline qui s'y observoit, inspiroient une telle confiance à Cyrus, qu'il disoit que si les ennemis tentoient

d'insulter son camp, soit la nuit, soit le jour, ils ne s'en trouveroient pas mieux que s'ils donnoient imprudemment dans une embuscade.

Dès que l'armée fut entrée dans la Médie, Cyrus s'empressa d'aller voir Cyaxare. Après les premiers embrassements, il dit à son oncle qu'il lui avoit réservé un palais dans Babylone, afin qu'il y trouvât, quand il voudroit aller en Assyrie, une habitation dont il fût le maître. En même temps il lui offrit des présents d'un grand prix. Cyaxare, les ayant acceptés, fit présenter à Cyrus, par sa fille, une couronne d'or, des bracelets, un collier et une superbe robe médique. Pendant que la princesse mettoit la couronne sur la tête de Cyrus : C'est ma fille, dit Cyaxare ; je vous la donne pour femme : votre père épousa de même la fille de mon père, de laquelle vous êtes né. La mienne est cette enfant que vous ne cessiez de caresser étant avec nous dans votre jeunesse. Si quelqu'un alors lui demandoit qui elle vouloit avoir pour mari, elle répondoit, Cyrus. Je lui donne en dot toute la Médie, puisque je n'ai point de fils légitime. Ainsi parla Cyaxare. Je sens, répliqua Cyrus,

le prix de l'alliance , de la personne , de la dot ; mais je veux , avant de vous répondre , avoir le consentement de mon père et de ma mère. Cependant il fit à la princesse les présents qu'il crut lui devoir plaire davantage , ainsi qu'à Cyaxare , et reprit ensuite la route de la Perse.

Quand il fut arrivé sur la frontière , il y laissa le gros de son armée , et s'avança vers la ville avec ses amis , suivi d'une grande quantité de bétail , tant pour les sacrifices que pour le festin qu'il avoit résolu de donner à la nation , et chargé de présents pour son père , pour sa mère , pour ses amis , pour les magistrats , pour les vieillards et les Homotimes. Tous les Perses , hommes et femmes , eurent part à ses largesses. Les rois ses successeurs imitent encore aujourd'hui son exemple , toutes les fois qu'ils visitent la Perse. Après cette distribution , Cambyse convoqua une assemblée des anciens et des principaux magistrats , à laquelle il invita Cyrus , et leur tint ce discours :

« Vous savez tous , vous mes sujets , vous mon fils , avec quelle tendresse je vous aime. Ce sentiment que je vous dois , à vous Perses ,

comme votre roi, à vous Cyrus, comme votre père, me porte à vous proposer des réflexions que je crois importantes pour vos intérêts communs. Si nous jetons les yeux sur le passé, il est certain que c'est vous, Perses, qui, en formant une armée dont vous confiâtes le commandement à Cyrus, avez été les premiers artisans de sa grandeur; mais il n'est pas moins vrai que c'est Cyrus qui, avec votre armée et l'assistance des dieux, a rendu votre nom célèbre dans l'univers, et rempli l'Asie de votre gloire; que c'est par lui qu'ont été enrichis les braves gens qui ont servi sous ses ordres; que c'est lui qui a stipendié et nourri vos soldats; qu'enfin c'est lui qui, en établissant un corps de cavalerie nationale, a mis les Perses en état d'être toujours les maîtres en rase campagne. Si vous ne perdez pas de vue que vous êtes liés ensemble par des obligations réciproques, votre bonheur mutuel s'accroîtra de jour en jour; mais si vous, Cyrus, enflé de votre fortune, vous voulez gouverner tyranniquement les Perses, comme un peuple conquis; si vous, Perses, jaloux de la puissance de Cyrus, vous cherchez à y porter atteinte, vous arrêterez vous-mêmes le cours

de vos prospérités. Un moyen de prévenir ce malheur, et même de vous assurer pour l'avenir de nouveaux avantages, c'est d'offrir aux dieux un sacrifice en commun, et de vous promettre mutuellement en leur présence, vous, Cyrus, que si quelqu'un entre à main armée dans la Perse, ou entreprend d'en détruire les lois, vous la défendrez de toutes vos forces; vous, Perses, que si quelqu'un cherche à dépouiller Cyrus de l'empire, ou à détacher de son obéissance les nations qu'il a soumises, vous volerez à son secours au premier ordre que vous recevrez. Au reste, mon intention est de conserver ce royaume tant que je vivrai : après ma mort le trône doit appartenir à Cyrus, s'il me survit. Ce sera lui qui offrira pour vous aux dieux, quand ses affaires l'appelleront en Perse, les sacrifices que je leur offre aujourd'hui : lorsqu'il ne sera point dans ce pays, vous ne pourrez rien faire de mieux que de confier ce sacré ministère à celui de notre race que vous en jugerez le plus digne. » Cyrus et les magistrats des Perses convinrent unanimement de suivre les conseils de Cambyse, et prirent les dieux à témoin de l'engagement qu'ils contractoient. Cet accord n'a reçu de-

puis aucune atteinte de la part du roi, ni de ses sujets.

Bientôt après Cyrus quitta la Perse. Dès qu'il fut arrivé en Médie, il épousa, du consentement de son père et de sa mère, la fille de Cyaxare : on vante encore aujourd'hui la beauté de cette princesse. Selon quelques écrivains, celle qu'il épousa étoit sœur de sa mère ; mais cette nouvelle mariée auroit été très vieille. A peine les noces étoient achevées, que Cyrus partit avec son épouse. Quand il fut de retour à Babylone, il pensa qu'il seroit à propos d'envoyer des satrapes dans les provinces conquises, avec cette restriction, que les gouverneurs des places fortes et les officiers détachés dans différents postes, pour veiller à la sûreté du pays, ne recevroient d'ordre que de lui seul. Il prenoit cette précaution, afin que si quelques satrapes, fiers de leurs richesses et de la multitude de leurs vassaux, avoient l'insolence de vouloir se rendre indépendants, ils eussent aussitôt en tête les troupes mêmes de leur gouvernement. En conséquence, il assembla les principaux chefs pour leur exposer son projet, et instruire ceux qui seroient pourvus des gouvernements des

conditions auxquelles ils leur seroient confiés. Il pensa que ce règlement fait d'avance les blesseroit beaucoup moins que si on attendoit pour le faire qu'ils fussent en possession de leurs places, parceque alors ils auroient lieu de croire qu'on restreint leur pouvoir par défiance de leur fidélité. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla ainsi :

« Mes amis, nous avons établi des garnisons, et des officiers pour les commander, dans les villes dont nous nous sommes rendus maîtres. En partant j'ordonnai aux officiers de borner leurs soins à bien garder leurs places; et comme ils ont suivi exactement mes ordres, j'ai résolu de les continuer dans leur emploi. Mais il me paroît nécessaire d'envoyer des satrapes dans les provinces, pour gouverner les habitants, lever les impôts, payer les garnisons, et veiller aux affaires de leur département. Il me paroît également nécessaire que ceux d'entre vous qui sont établis à Babylone, et que je pourrai envoyer dans ces provinces pour quelque commission particulière, y aient en propriété des terres et des maisons; afin qu'en arrivant ils se trouvent logés chez eux, et qu'on sache où leur porter les tributs. »

Cyrus s'interrompt, pour assigner à plusieurs de ses familiers des maisons et des vassaux dans la plupart des villes conquises. Ces possessions, situées en différentes contrées de l'empire, appartiennent encore aux descendants de ceux à qui elles furent données, quoiqu'ils demeurent habituellement à la cour. « Quant au choix des satrapes pour l'administration des provinces, reprit Cyrus, mon avis est qu'il faut préférer ceux que l'on croira les plus soigneux de nous envoyer ce que leur canton produit de meilleur et de plus beau, afin que, sans sortir de nos foyers, nous participions aux avantages de tous les pays : et cela est assez juste, puisque nous sommes chargés de les défendre s'ils sont attaqués. »

Quand il eut cessé de parler, plusieurs de ses amis témoignèrent un grand desir d'obtenir des gouvernements aux conditions qui venoient d'être annoncées : il choisit ceux qu'il jugea les plus capables de cet emploi. Mégabyze fut fait satrape de l'Arabie, Artabate de la Cappadoce, Chrysante de la Lycie et de l'Ionie, Adusins de la Carie, qui l'avoit elle-même demandé, Pharnuchus de l'Eolide et de la Phrygie voisine de l'Hellespont. Les Cili-

ciens, les Cypriots, les Paphlagoniens, qui avoient suivi le prince de leur bon gré au siège de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses ; mais ils furent assujettis au tribut. Conformément au nouveau règlement, les garnisons des places fortes sont restées jusqu'ici dans la dépendance immédiate du roi : c'est lui qui en nomme les commandants, et leurs noms sont inscrits sur ses états.

Avant le départ des satrapes, Cyrus leur recommanda d'imiter, autant qu'ils pourroient, la conduite qu'ils lui avoient vu tenir ; de former d'abord, tant des Perses qu'ils avoient avec eux que des alliés, un corps de cavalerie et de conducteurs de chars ; d'exiger que ceux qui possèderoient des maisons et des terres dans l'étendue de leurs gouvernements se rendissent assidument à la porte de leurs palais ; qu'ils observassent la tempérance, et vinssent s'offrir d'eux-mêmes pour exécuter ce qu'on voudroit leur ordonner ; de faire élever les enfants sous leurs yeux, comme il le pratiquoit dans son palais ; de mener souvent à la chasse les hommes faits qui fréquenteroient leur cour ; de les entretenir dans l'habitude des exercices militaires et de s'y

entretenir eux-mêmes. Celui d'entre vous , ajouta-t-il , qui , relativement à ses facultés , aura le plus grand nombre de chars , la meilleure et la plus nombreuse cavalerie , peut s'assurer que je le traiterai comme un brave et fidèle ami , comme un ferme soutien de l'empire des Perses et de ma puissance. Que chez vous , ainsi que chez moi , les places d'honneur soient toujours occupées par les plus dignes ; que votre table soit , à l'exemple de la mienne , servie avec assez d'abondance pour qu'indépendamment de la nourriture des gens qui sont attachés à votre service , vous puissiez y recevoir vos amis , et donner à ceux qui se seront distingués par quelque endroit une marque de considération en les y admettant. Ayez des parcs fermés , nourrissez-y des bêtes fauves : faites avant vos repas un peu d'exercice , et ne souffrez même point qu'on donne à manger à vos chevaux qu'ils n'aient été travaillés. Quand je réunirois toute la force que comporte la condition humaine , je ne pourrois seul vous défendre vous et vos biens ; je ne puis que vous aider de mon courage et de la valeur de mes braves compagnons ; mais

il faut que la vôtre nous seconde, et que nos troupes respectives, animées du même esprit, agissent de concert. Considérez, je vous prie, que je n'ordonne à nos esclaves aucune des pratiques que je vous prescris, et que je n'exige rien de vous que je ne m'efforce de faire moi-même. Je finis en vous recommandant d'exhorter vos inférieurs à suivre votre exemple, comme je vous invite à suivre le mien.

Ces divers règlements se sont conservés jusqu'ici sans altération. Les garnisons et leurs chefs sont dans la dépendance immédiate du roi : la porte des chefs est assidument fréquentée. Dans les maisons du peuple, comme dans celles des grands, la coutume est toujours que les places les plus honorables soient remplies par ceux que leur mérite élève au-dessus des autres. Malgré la multitude des affaires, tout s'expédie promptement par un petit nombre d'officiers. Cyrus, après avoir instruit les nouveaux satrapes de la conduite qu'ils devoient tenir, et avoir donné un corps de troupes à chacun, les congédia, en les avertissant de se tenir prêts pour entrer en

campagne l'année suivante , et pour la revue générale qu'il comptoit faire des hommes, des armes, des chevaux et des chars.

C'est à Cyrus que l'on doit, dit-on, un autre établissement qui subsiste en Perse. Tous les ans, un envoyé du prince parcourt avec une armée les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs ont besoin de secours, il leur prête main forte ; s'ils sont injustes ou violents, il les ramène à la modération ; s'ils négligent de faire payer les tributs et de veiller, soit à la sûreté des habitants de leur gouvernement, soit à la culture des terres, en un mot s'ils manquent à quelques uns de leurs devoirs, l'envoyé remédie au mal : lorsqu'il ne peut y réussir, il en rend compte au roi, qui décide du traitement que mérite celui qui est en faute. On dit ordinairement, en parlant de ces inspecteurs : *Le Fils du roi, ou le Frère du roi, ou l'OEil du roi est en marche*. Cependant quelquefois ils ne paroissent point ; parceque, s'il plaît au prince de les contremander, ils retournent sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue cette invention si utile dans un grand empire, au moyen de laquelle il étoit promptement in-

formé de tout ce qui se passoit dans les contrées les plus éloignées. Après avoir examiné ce qu'un cheval pouvoit faire de chemin dans un jour sans s'excéder, il ordonna que sur les routes on construisît des écuries qui fussent distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, qu'on les garnît de chevaux et qu'on y entretint des palefreniers. Dans chacune il devoit y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportoit, les remettre à un autre courrier, avoir soin des chevaux qui arrivoient fatigués, et en fournir de frais. La nuit ne retarde point la marche des courriers : celui qui a couru le jour est remplacé par un autre, qui se trouve prêt à courir la nuit : aussi, a-t-on dit d'eux que les grues ne feroient pas autant de chemin dans le même espace de temps. Si cette façon de parler est exagérée, il est du moins certain qu'on ne peut voyager sur terre avec plus de vitesse. Or, il est d'une égale importance, et de recevoir promptement certains avis, et d'en profiter sans délai.

L'année étant révolue, Cyrus rassembla son armée à Babylone : on prétend qu'elle étoit composée de cent vingt mille cavaliers, de

deux mille chars armés de faux , et de six cent mille hommes de pied. Avec ces forces redoutables , il entreprit la fameuse expédition dans laquelle il subjuga toutes les nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Rouge. De là portant ses armes vers l'Égypte , il la soumit pareillement à son obéissance ; de sorte que son empire eut dès-lors pour limites , au levant la mer Rouge , au nord le Pont-Euxin , au couchant l'île de Chypre et l'Égypte , au midi l'Ethiopie , régions dont les extrémités sont presque inhabitables , par la trop grande chaleur ou par la rigueur du froid , par les inondations ou par la sécheresse. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différents pays : il passoit les sept mois de l'hiver à Babylone , dont le climat est chaud , les trois mois du printemps à Suses ; et les deux mois de l'été à Ecbatane : ce qui a fait dire qu'il jouissoit d'un printemps continuel. Quelque lieu qu'il allât habiter , l'amour de ses peuples l'y suivoit : il n'étoit point de nation , point de ville qui n'eût cru se manquer à elle-même si elle avoit négligé de lui offrir ses meilleures productions , fruits , animaux , ouvrages de l'art. Les particuliers s'estimoient

riches quand ils avoient pu lui faire un présent ; et le prince , après avoir reçu d'eux des choses qu'ils avoient en abondance , leur donnoit en échange celles dont il savoit qu'ils manquoient.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux , il partit pour la Perse : c'étoit le septième voyage qu'il y faisoit depuis l'établissement de son empire. Il y avoit long-temps que son père et sa mère étoient morts. A son arrivée , il offrit les sacrifices prescrits par la loi , commença la danse en l'honneur des dieux , suivant l'usage des Perses , et fit au peuple les largesses accoutumées. Ensuite il se retira dans son palais ; et , s'y étant endormi , il vit en songe un homme qui , par son air majestueux , lui parut être fort au-dessus d'un mortel , et qui s'approcha de lui en prononçant ces mots : *Prépare-toi , Cyrus ! tu vas bientôt aller où sont les dieux.* Ce songe l'éveilla : il ne douta pas que ce ne fût un avertissement qui lui annonçoit la fin prochaine de sa vie. Aussitôt il fit préparer des victimes , et alla les immoler sur le sommet des montagnes , selon l'ancienne coutume des Perses , à l'honneur de Jupiter , protecteur de sa patrie , du Soleil et des autres

divinités, en leur adressant cette prière : « Jupiter, dieu de mes pères, Soleil, et vous Dieux immortels, recevez ce sacrifice par lequel je termine une glorieuse carrière. Je vous rends graces des utiles avis que j'ai reçus de vous par les entrailles des animaux, par les signes célestes, par les augures, par les présages, sur ce que je devois faire ou éviter. Je vous rends graces sur tout de n'avoir jamais permis que je méconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités j'oubliasse que j'étois homme. Il ne me reste qu'à vous prier d'accorder à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux, et à moi une fin digne de ma vie. »

Après les sacrifices il retourna au palais et se coucha pour prendre un peu de repos. Ses baigneurs vinrent à l'heure accoutumée lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit qu'il vouloit se reposer. L'heure du repas étant venue, on servit son souper ; mais il n'étoit pas en disposition de manger : cependant, comme il avoit soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, s'étant trouvé dans le même état, il fit appeler ses fils qui l'avoient accompagné dans son voyage : il manda pa-

reillement ses amis, ainsi que les principaux magistrats des Perses; et les voyant tous rassemblés il leur tint ce discours.

« Mes enfants, et vous tous mes amis qui êtes présents, je reconnois à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Quand je ne serai plus, regardez-moi comme un homme heureux, et faites voir par vos actions, comme par vos discours, que vous êtes persuadés que je le suis en effet. Dans l'enfance j'ai recueilli tous les honneurs dont cet âge est susceptible; j'ai constamment joui du même avantage dans l'adolescence et dans l'âge mûr. Il m'a toujours semblé que mes forces augmentoient avec le nombre de mes années, en sorte que dans ma vieillesse je ne me suis pas senti moins vigoureux que je l'étois dans ma jeunesse. Je n'ai dans aucun temps conçu de projets, formé d'entreprises, que l'événement n'ait répondu à mes desirs. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits, et mes ennemis réduits à la servitude par mes armes. Avant moi ma patrie étoit une province obscure de l'Asie; je la laisse souveraine de l'Asie entière: je ne sache pas avoir jamais perdu une seule de mes conquêtes. Cependant, quoique ma vie

ait été un enchaînement continuél de prospérités, j'ai toujours craint que l'avenir ne me réservât quelque revers funeste : cette idée m'a préservé de l'orgueil et des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment, où je vais cesser d'être, j'ai la consolation de voir que vous me survivrez, vous mes enfants que le ciel m'a donnés. Je laisse mon pays florissant et mes amis dans l'abondance. La postérité la plus reculée pourroit-elle après cela ne pas me regarder comme parfaitement heureux ? Il faut maintenant que je déclare qui sera mon successeur à l'empire, afin de prévenir tout sujet de dissention entre vous. Mes enfants, je vous aime l'un et l'autre avec une égale tendresse ; je veux néanmoins que l'administration des affaires et l'autorité suprême appartiennent, dans tous les cas, à celui qui, étant le plus âgé, est justement présumé avoir le plus d'expérience. Accoutumé dans notre patrie commune à voir les cadets, soit entre frères, soit entre concitoyens, céder le pas à leurs aînés, leur donner les places les plus honorables, les laisser parler les premiers, je vous ai formés, dès l'enfance, à honorer ceux qui étoient plus âgés que vous, et j'ai voulu qu'à votre tour

vous fussiez traités de même par ceux qui étoient plus jeunes. La disposition que vous venez d'entendre est donc conforme à nos lois, aux anciens usages, à nos mœurs. Ainsi, que la couronne soit à toi, Cambyse, les dieux te la défèrent, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je t'en fais don. Toi, Tanaoxare, tu auras le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens. Si je lègue à ton frère une autorité plus étendue, avec le titre de roi, je crois t'assurer une condition plus douce et plus tranquille. Que manquera-t-il à ta félicité? tu jouiras de tous les biens qui peuvent rendre les hommes heureux, et tu en jouiras sans trouble. L'ambition d'exécuter des entreprises difficiles, la multiplicité fatigante des affaires, un genre de vie ennemi du repos, l'ardeur inquiète d'imiter mes actions, des embûches à dresser ou à éviter; voilà le partage de celui qui régnera : tu seras exempt de tous ces soins, qui sont autant d'obstacles au bonheur. Toi, Cambyse, n'oublie jamais que ce n'est point le sceptre d'or que je te remets qui conservera ton empire : les amis fidèles sont le véritable sceptre des rois, et leur plus ferme appui. Mais ne te figure pas que les hommes

naissent tels : si la fidélité leur étoit naturelle elle se manifesterait également dans tous les hommes, comme on remarque en tous les penchans que la nature donne à l'espèce humaine. Il faut que chacun travaille à se faire des amis fidèles, et c'est par la bienfaisance, non par la contrainte, qu'on y parvient. Au reste, dans le cas où tu jugerois à propos de te décharger sur quelqu'un d'une partie des soins qu'exige le maintien d'un empire, tu dois, par préférence, choisir ton frère. Si nous sommes plus étroitement unis à nos concitoyens qu'aux étrangers, à ceux qui demeurent avec nous sous le même toit qu'à nos concitoyens ; comment des frères, formés du même sang, nourris par la même mère, élevés dans la même maison, chéris des mêmes parents, qui donnent aux mêmes personnes les noms de père et de mère, ne seroient-ils pas encore plus intimement unis ? Ne relâchez pas ces doux nœuds dont les dieux lient ensemble les frères ; resserrez-les plutôt par les actes répétés d'une amitié mutuelle ; c'est le moyen d'assurer à jamais la durée de votre union. Songez qu'on travaille pour ses propres intérêts en s'occupant de ceux de son frère : l'illustration d'un

frère devient pour son frère une décoration personnelle, et nul autre n'y peut avoir autant de part. Par qui un homme constitué en dignité sera-t-il plus révééré que par son frère? Est-il quelqu'un qu'on craigne plus d'offenser que celui dont le frère est puissant? Que personne donc ne soit plus prompt que toi, Cambyse, à servir le tien, et n'aille plus courageusement à son secours, puisque sa bonne et sa mauvaise fortune te touchent de plus près que nul autre. Examine d'ailleurs de qui tu pourrois espérer plus de reconnoissance pour tes bienfaits que de la part d'un frère, et qui, après t'avoir appelé à son secours, te seconderoit plus vaillamment. Vois s'il y a quelque autre homme qu'il soit plus honteux de ne pas aimer, et plus louable d'honorer. Enfin souviens-toi que ton frère est le seul qui puisse occuper, sans exciter l'envie, la première place auprès de toi. Je vous conjure, mes enfants, au nom des dieux de notre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque desir de me plaire; car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien quand j'aurai cessé de vivre. Mon ame a été jusqu'ici cachée à vos yeux; mais à

ses opérations vous reconnoissiez qu'elle existoit. N'avez-vous pas remarqué de même de quelles terreurs sont agités les homicides par les ames des innocents qu'ils ont fait mourir, et quelles vengeances elles tirent de ces impiés? Pensez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fut constamment soutenu si l'on eût cru que leurs ames ne pouvoient plus rien? Pour moi, mes enfans, je n'ai jamais pu me persuader que l'ame, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie ; car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps destructibles tant qu'elle les habite. Je n'ai jamais pu non plus me persuader qu'elle perde sa faculté de raisonner au moment où elle se sépare d'un corps incapable de raisonnement : il me paroît bien plus naturel de croire que l'ame, alors plus pure et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence. Quand un homme est mort on voit les différentes parties qui le composoient se rejoindre aux éléments auxquels elles appartiennent ; l'ame seule échappe aux regards, soit durant son séjour dans le corps, soit lorsqu'elle le quitte. Vous savez que c'est pendant le sommeil, image de la mort, que l'ame donne

le plus de signes de la divinité de son essence, et que dans cet état souvent elle prévoit l'avenir, sans doute parcequ'alors elle est plus libre. Or, si les choses sont comme je le pense, et que l'ame survive au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que je vous recommande : si je suis dans l'erreur, si l'ame demeure avec le corps et périt avec lui, craignez du moins les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression. Que cette crainte vous préserve de toute action, de toute pensée qui blessent la piété ou la justice. Après les dieux craignez les hommes en général et les races futures. Comme les dieux vous ont placés dans un rang élevé, toutes vos actions seront exposées au grand jour : si elles sont pures et conformes à la justice, elles affermiront votre autorité ; mais si vous cherchez réciproquement à vous nuire, vous perdrez toute confiance dans l'esprit des autres hommes. Qui pourroit en effet, avec la meilleure volonté, se fier à quelqu'un

qu'on verroit injuste envers celui qu'il a le plus de raisons d'aimer?

Si les instructions que je vous ai données sur la manière de vous comporter l'un à l'égard de l'autre ne vous paroissent pas suffisantes, consultez l'histoire des siècles passés ; c'est une excellente école. Vous y verrez des pères qui ont tendrement aimé leurs enfants, et des frères qui ont vécu dans l'union la plus intime : vous en verrez d'autres qui ont donné l'exemple d'une conduite absolument contraire. Après cet examen considérez lesquels de ces hommes si différents se sont le mieux trouvés de leur conduite, et prenez ceux-là pour modèles ; mais je crois vous en avoir dit assez. Écoutez, mes enfants, lorsque je ne serai plus, n'ensevelissez mon corps ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque matière que ce soit ; rendez-le promptement à la terre. Peut-on rien désirer de plus satisfaisant que d'être réuni à cette mère commune qui produit et nourrit tout ce qui existe de bon ? J'ai toujours trop chéri les hommes pour ne pas ressentir une sorte de joie en me voyant si près de devenir une partie de la bienfaitrice du

genre humain. Mais je sens que mon ame commence à m'abandonner ; je le reconnois aux symptômes qui annoncent ordinairement la mort. Quelqu'un d'entre vous desire toucher encore la main et considérer dans mes yeux un reste de vie, qu'il approche. Quand j'aurai couvert mon visage, je vous prie, mes enfants, que mon corps ne soit vu de personne, pas même de vous. Invitez les Perses et nos alliés à se rassembler autour de mon tombeau pour me féliciter de ce que je serai désormais en sûreté, à l'abri de tout événement fâcheux, soit que j'existe dans le sein de la Divinité, ou que je sois réduit au néant. Que tous ceux qui s'y rendront reçoivent de vous les dons qu'on a coutume de distribuer aux funérailles d'un homme heureux. Enfin n'oubliez jamais ce dernier conseil que je vais vous donner : si vous voulez être toujours en état de réprimer vos ennemis, attachez-vous vos amis par votre bienfaisance. Adieu, mes chers enfants ; portez mes adieux à votre mère : adieu, tous mes amis présents et absents. Quand il eut cessé de parler il présenta sa main à tous ceux qui l'entouroient, puis s'étant couvert le visage il expira.

Il est hors de doute que le royaume de Cyrus a été le plus florissant et le plus étendu de toute l'Asie : il avoit pour bornes, comme je l'ai déjà dit, à l'orient la mer Rouge, au septentrion le Pont-Euxin, à l'occident Cypre et l'Égypte, au midi l'Éthiopie. Cyrus gouvernoit seul cette vaste étendue de pays : il aimoit et traitoit ses sujets comme ses enfants ; ses sujets l'honoroient comme leur père. Mais à peine eut-il fermé les yeux que la discorde divisa ses deux fils : des villes, des nations entières se détachèrent de leur obéissance, et l'on vit bientôt une décadence générale. Je vais justifier ce que j'avance, en commençant par ce qui concerne la religion.

Anciennement, lorsque le prince ou ses sujets avoient donné leur parole, soit avec serment, soit par la simple présentation de la main, fût-ce même à ceux qui s'étoient rendus coupables de quelque crime, ils la gardoient inviolablement. S'ils avoient été moins fidèles à leurs promesses, et qu'on eût pu les soupçonner d'y manquer, on n'auroit pas eu plus de confiance en eux qu'on n'en a maintenant que leur mauvaise foi est reconnue, et les chefs des troupes qui accompagnèrent Cyrus

le jeune dans son expédition ne se seroient pas fiés à leur parole. On sait que ces capitaines, trompés par l'ancienne opinion de la bonne foi des Perses, se livrèrent eux-mêmes entre leurs mains, et qu'ayant été conduits devant le roi ils eurent la tête tranchée. Un grand nombre de barbares, qui avoient été de la même expédition, séduits également par de fausses promesses, perdirent misérablement la vie. Les Perses sont encore plus pervers à présent qu'ils n'étoient alors. Autrefois les honneurs étoient réservés à ceux qui exposoient leur vie pour le service du roi, qui lui soumettoient une ville, qui subjugoient une nation, qui se signaloient par quelque belle action. Aujourd'hui, qu'à l'exemple d'un Léomithrès, qui, au mépris des serments les plus sacrés, a laissé pour otages en Égypte, sa femme, ses enfants, les enfants de ses amis, on commette une perfidie, pourvu qu'elle tourne au profit du prince, on est sûr d'être magnifiquement récompensé. De là, par l'influence que les mœurs du peuple dominant ont toujours sur celles du peuple assujetti, toutes les nations asiatiques sont devenues injustes et perfides. Voilà déjà un point sur lequel les

Perses sont pires de nos jours qu'ils n'étoient autrefois.

Leur dépravation ne se manifeste pas moins par leur avidité pour l'argent. Les criminels ne sont plus, comme anciennement, les seuls qu'on mette aux fers; on emprisonne des innocents pour les forcer, contre toute équité, à racheter leur liberté à prix d'argent; en sorte que ceux qui passent pour riches, n'ayant pas moins à craindre que les scélérats, évitent la société des grands, et n'osent même aller joindre l'armée quand le roi entre en campagne. D'où il arrive que quiconque est en guerre avec les Perses peut faire impunément à son gré des courses dans leur pays; juste punition de leur impiété envers les dieux et de leurs injustices envers les hommes. Nouvelle preuve qu'ils ont étrangement dégénéré de leur ancienne vertu.

Je passe aux changements qui sont survenus dans leur manière de vivre. Il leur étoit défendu de cracher et de se moucher : cette défense avoit pour objet, non sans doute de ménager une humeur superflue, mais de les fortifier en les accoutumant à la consumer par la fatigue et par la sueur. Ils ont à la vérité conservé l'usage de ne point cracher et de ne

se point moucher; mais ils ont perdu celui de travailler.

Suivant une autre loi, ils ne devoient manger qu'une fois le jour, afin de pouvoir donner le reste du temps au soin de leurs affaires et aux exercices du corps. Ils ont retenu la pratique de ne faire qu'un repas; mais ils le commencent à l'heure où les gens qui se lèvent le plus matin ont coutume de manger, et le continuent jusqu'à l'heure où se couchent ceux qui aiment le plus à veiller.

Il leur étoit défendu de porter de grandes coupes dans les festins, parcequ'on pensoit que l'excès de la boisson énerve à-la-fois le corps et l'ame. Ils observent encore de ne point porter de grandes coupes; mais ils boivent avec si peu de retenue, que, loin d'être en état de rien porter, ils ont besoin qu'on les emporte eux-mêmes, n'ayant plus la force de se tenir debout et de marcher.

Leurs pères, selon une pratique ancienne, ne buvoient ni ne mangeoient jamais en route, et ne se permettoient de satisfaire publiquement aucun des besoins qui en sont la suite. Cette pratique subsiste encore; mais ils font

des marches si courtes, que leur abstinence n'a rien de merveilleux.

Autrefois ils alloient si fréquemment à la chasse, que cet exercice suffisoit seul pour tenir en haleine les hommes et les chevaux. Depuis que le roi Artaxerce et ses courtisans se sont adonnés au vin, ils ont totalement renoncé à la chasse, et si quelqu'un, pour s'entretenir dans l'habitude de la fatigue, a continué de chasser avec ses cavaliers, il s'est attiré la haine de ses égaux, jaloux de l'avantage qu'il avoit sur eux.

L'usage d'élever les enfants à la porte du palais s'est maintenu jusqu'à présent : mais on néglige de leur enseigner à monter à cheval, parcequ'il ne se rencontre plus d'occasions où ils puissent faire briller leur adresse. La cour étoit une école où ils se formoient à la justice, parcequ'ils y voyoient l'équité présider aux jugemens : ils voient au contraire triompher aujourd'hui ceux qui donnent le plus d'argent. On leur apprenoit à connoître les propriétés des plantes, afin qu'ils sussent s'en servir, ou s'en abstenir, suivant qu'elles sont salutaires ou nuisibles : maintenant il semble qu'on ne

leur apprenne à les distinguer que pour les mettre en état de faire plus de mal. Aussi n'est-il point de pays où les empoisonnements soient plus fréquents.

Leur vie est d'ailleurs beaucoup plus voluptueuse et plus molle qu'elle n'étoit du temps de Cyrus. Quoiqu'ils eussent dès-lors adopté l'habit et la parure des Mèdes, leurs mœurs se sentoient encore de l'éducation qu'ils avoient reçue en Perse : ils laissent aujourd'hui éteindre en eux les vertus qu'ils tenoient de leur patrie, et conservent la mollesse des Mèdes. Mais entrons dans quelques détails sur cet article.

Ils ne se contentent pas d'être couchés mollement : il faut que les pieds de leurs lits soient posés sur des tapis, qui, en obéissant au poids, empêchent qu'on ne sente la résistance du plancher. Ils n'ont abandonné aucun des mets et des ragouts qu'on leur servoit autrefois, et tous les jours ils en inventent de nouveaux : ils ont même des gens à leurs gages pour en imaginer. Pendant l'hiver, ils ne se bornent pas à se couvrir la tête, le corps et les pieds : ils ont les mains garnies de fourrures, et les

doigts dans des espèces d'étais. Durant l'été, l'ombre seule des bois et des rochers ne leur suffit pas : ils ont recours à l'art pour la rendre plus épaisse. Ils tirent vanité de posséder un grand nombre de vases précieux, et ils ne rougissent pas de les avoir acquis par des voies malhonnêtes, tant l'injustice et l'amour sordide du gain ont fait de progrès chez eux. Une ancienne loi leur défendoit de paroître jamais à pied dans les chemins, et le but de ce règlement étoit d'en faire de bons cavaliers : ils l'observent encore ; mais ils ont plus de tapis sur leurs chevaux que sur leurs lits, et sont beaucoup moins curieux d'être bien à cheval, que d'être assis mollement.

Pour ce qui regarde la guerre, seroit-il possible qu'ils fussent à présent les mêmes qu'ils étoient autrefois ? Du temps de leurs pères, les possesseurs de terres venoient joindre l'armée avec un certain nombre de cavaliers levés dans leurs domaines, et lorsqu'il s'agissoit de la défense du pays, les garnisons des places entroient en campagne, moyennant la solde qu'on leur donnoit. Aujourd'hui les seigneurs, dans la vue de profiter de la solde, forment des troupes

de cavalerie, de leurs portiers, de leurs boulangers, de leurs cuisiniers, de leurs échançons, de leurs baigneurs, des valets qui servent et desservent leurs tables, qui les mettent au lit ou qui les réveillent, qui les habillent, qui les frottent, qui les parfument, en un mot, qui ont soin de tout leur ajustement. Ainsi, quoique leurs armées soient nombreuses, elles ne sont d'aucune utilité ; comme il est aisé d'en juger, en voyant leurs ennemis parcourir la Perse plus librement qu'eux-mêmes.

Cyrus, pour obliger sa cavalerie à combattre de près, lui avoit oté les armes de jet : il avoit couvert les hommes et les chevaux d'armes défensives, et donné à chaque cavalier un fort javelot. On est exact à ne point combattre de loin ; mais on n'ose plus se battre de près. L'infanterie est armée, comme du temps de Cyrus, du bouclier, de l'épée, de la hache : mais elle n'a pas le courage de s'en servir. Les chars armés de faux ne sont plus employés à l'usage pour lequel Cyrus les avoit fait construire. Par les récompenses et les distinctions dont il combloit les conducteurs, il

avoit tellement excité leur courage, qu'ils s'élançoient avec impétuosité à travers les plus épais bataillons : les Perses d'aujourd'hui en font si peu de cas, qu'à peine ils les connoissent ; ils croient qu'on peut très bien conduire un char sans s'y être exercé. Ils savent, à la vérité, animer leurs chevaux et les pousser vers l'ennemi : mais avant de l'avoir joint, les uns se laissent renverser exprès, les autres sautent en bas pour prendre la fuite, en sorte que les chars, n'étant plus gouvernés, leur causent souvent plus de dommage qu'aux ennemis. Au reste, les Perses ne se dissimulent point leur peu d'habileté dans l'art militaire : ils reconnoissent leur infériorité, et n'osent se mettre en campagne sans avoir des Grecs dans leur armée, soit qu'ils aient la guerre entre eux, soit qu'ils aient à se défendre contre des Grecs : car ils ont pour maxime de ne jamais combattre les Grecs sans être soutenus par des troupes de la même nation.

Je crois avoir rempli l'objet que je m'étois proposé. J'ai prouvé qu'aujourd'hui les Perses et les peuples soumis à leur domination ont

beaucoup moins de respect pour les dieux, de piété envers leurs parents, d'équité les uns à l'égard des autres, de bravoure à la guerre, qu'ils n'en avoient anciennement. Si quelqu'un est d'un avis contraire, qu'il examine leurs actions, il verra qu'elles confirment ce que j'ai dit.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER LIVRE.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

LA CYROPÉDIE. Livre quatrième.	PAG. 1
————— Livre cinquième.	57
————— Livre sixième.	122
————— Livre septième.	163
————— Livre huitième.	220

FIN DE LA TABLE ,
ET DU CINQUIÈME VOLUME
DE LA 1^{re} SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

PREMIÈRE SÉRIE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

CLAUDINE .



*Elle lève la tête, sa bourse
lui tombe des mains*

BIBLIOTHÈQUE

Choisie

pour les Dames

Rédigée par

M^{me} DUFRENOY

1^{re} Série.

6.^e Volume.



A PARIS

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

LES volumes que nous avons publiés jusqu'ici ont tous été consacrés à la littérature grecque, et nous nous sommes proposé de donner ensuite la littérature latine avant de passer aux auteurs français et à la littérature des peuples modernes ; mais , pour jeter plus de variété dans notre collection , nous ne suivrons pas cet ordre dans les sixièmes volumes, entièrement destinés aux mélanges. Ainsi

on trouvera dans ce volume deux nouvelles d'auteurs français, quoique les pièces que nous avons à choisir dans les auteurs grecs ne soient point épuisées.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

DE L'ÉLÉGIE.

« **N**ous aimons naturellement à être émus,
« dit l'abbé Souchay (*): de là vient le charme
« secret de ces productions qui représentent
« des hommes véritablement touchés. Nous
« ne pouvons les entendre déplorer leurs in-
« fortunes, sans éprouver en nous je ne sais
« quelle émotion qui nous enchante, et qu'il
« est bien plus facile de sentir que d'expli-
« quer: or, de tous les poèmes, j'ose dire qu'a-
« près le dramatique il n'en est point qui soit
« plus propre à nous émouvoir que l'élégie.

(*) Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, discours sur l'élégie.

« Soit que, les cheveux épars, elle gémissse
« sur un cercueil, soit que, moins négligée,
« mais pourtant modeste en sa parure, elle
« chante les plaisirs ou les peines des amants,
« jamais elle n'emploie d'autre langage que
« celui du cœur, et sa cadence est toujours
« parfaitement convenable au sujet qu'elle
« s'est proposé d'imiter.

« Aussi a-t-on vu, dans tous les temps, des
« génies du premier ordre faire leurs délices
« de ce genre de poésie. Sans parler de Mim-
« nerme, de Philétas, de Callimaque, et de
« tant d'autres anciens qui ont été, pour le
« dire ainsi, élégiaques de profession, les
« Euripide et les Sophocle ne crurent point,
« en s'y appliquant, déshonorer les lauriers
« qu'ils avaient cueillis sur la scène. »

Les anciens rhéteurs ne sont pas d'accord sur l'origine du mot *élégie*. Chacun d'eux lui donne une étymologie différente. Nous adopterons l'opinion de Didyme, comme la plus naturelle.

Ce mot, d'après Didyme, vient d'une exclamation grecque, qui signifie *hélas!* Térentianus Maurus, Ovide et Boèce, regardent l'élégie comme un poème consacré aux larmes et

aux gémissements. Didyme le définit un air triste, et qui se chante sur la flûte.

Il paraît que l'élégie dut sa naissance aux regrets et aux larmes dont jadis, chez tous les peuples, on honora les funérailles : les tristes modulations de la flûte répondaient alors par intervalle aux sanglots de femmes qu'on payait pour pleurer.

La flûte donnait le signal et le ton des lamentations. Dans les fêtes d'Adonis (*) on se servait aussi de la flûte, dont les sons lugubres imitaient les mots : *Hélas! hélas! Adonis!* usage qui répond parfaitement à l'idée que Didyme nous offre de l'élégie.

Les Grecs respectaient tellement cet usage des lamentations, que les matelots qui précipitèrent Arion (**) dans la mer lui permirent

(*) Adonis, jeune homme extrêmement beau, naquit de l'inceste de Cynire, roi de Chypre, avec Myrrha, sa fille. Il était grand chasseur : Vénus l'aima avec passion, et elle eut la douleur de le voir tuer par un sanglier. Vénus métamorphosa Adonis en anémone.

(**) Arion, musicien célèbre de Lesbos, voyageant sur mer, des matelots voulurent l'égorger

auparavant de chanter une élégie sur sa propre mort.

Les Grecs disaient que les Muses elles-mêmes se rendaient en deuil pour assister aux funérailles des Lesbiens, et faisaient retentir les airs de leurs gémissements.

« Il est naturel de présumer, fait observer l'abbé Souchay, qu'au commencement les plaintes usitées aux funérailles furent sans ordre, sans liaison, sans étude : simples expressions de la douleur, elles ne laissaient pas de consoler les vivants, en même temps qu'elles honoraient les morts.

« Comme elles étaient tendres et pathétiques, elles remuaient l'ame ; et, par les mouvements qu'elles lui imprimaient, elles la tenaient tellement occupée qu'il ne lui restait plus d'attention pour l'objet même dont la perte l'affligeait. De là vient que l'on fit un art de ces plaintes, et qu'elles furent bientôt

pour le voler. Il obtint, avant de mourir, la permission de jouer de son luth. La mélodie de ses accords attira les dauphins autour du vaisseau. Arion se jeta dans la mer. Un des dauphins le porta à bord.

« aussi liées et aussi suivies que le permettait
« l'occasion qui les faisait naître, ou plutôt le
« sujet à l'occasion duquel elles étaient com-
« posées. Témoin le beau cantique de David
« et de Jonathas. Ces sortes de cantiques ou
« d'élégies eurent tant de charmes pour les
« Hébreux qu'ils en firent des recueils ; et,
« long-temps après la mort de Josias, ils ré-
« pétaient encore les plaintes de Jérémie sur
« la fin tragique de ce roi. Le même attrait
« put engager les femmes d'Égypte et celles de
« Phénicie à instituer les fêtes lugubres, où
« les unes pleuraient leur dieu Âpis, et les
« autres Adonis (*).

(*) Adonis fut tué dans les forêts du mont Liban. Les habitants de Biblos, en Syrie, pour flatter et pour adoucir la douleur que sa mort causait à Vénus Astarté, qui était son épouse et leur reine, prirent tous le deuil ; ils établirent ensuite, en l'honneur d'Adonis, un culte et des fêtes solennelles. Dans ces fêtes, tout le monde prenait des habits lugubres, et laissait éclater des marques publiques d'affliction. On n'entendait de tous côtés que pleurs et gémissements. Les femmes, qui étaient les ministres de ce culte, se rasaient la tête et se frappaient la poitrine en courant par les rues. La superstition

Térentianus Maurus attribue la gloire de l'invention des vers élégiaques à Callinus. Hermésianax prétend qu'elle est due à Mimnerme, que les villes de Smyrne et de Co-

obligeait celles qui refusaient d'assister à cette cérémonie à se prostituer pendant un jour pour employer au culte d'Adonis l'argent qu'elles gagnaient à cet infame commerce. Le dernier jour de la fête, le deuil se changeait en joie, et chacun se réjouissait comme si Adonis était ressuscité. Le culte d'Adonis s'étendit dans toute l'Assyrie, dans la Palestine, dans la Perse, et dans la Grèce. Il y avait à Amathonte un temple très célèbre, bâti en l'honneur d'Adonis et de Vénus : on ne séparait pas ces deux divinités. A Syracuse, lors de l'époque de leurs fêtes, on plaçait, dans plusieurs quartiers, la statue d'un jeune homme mort à la fleur de son âge. Les femmes les plus riches de la ville, tenant à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boîtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres, et toutes sortes de fruits, ouvraient la marche. Cette marche était fermée par d'autres femmes qui portaient de riches tapis, sur lesquels étaient deux lits en broderie d'or et d'argent, l'un pour Vénus, l'autre pour Adonis. Cette procession se faisait au bruit des trompettes et de toutes sortes d'instruments. On portait aussi à cette cérémonie, dans

lophon se disputèrent l'honneur d'avoir vu naître.

L'opinion d'Hermésianax paraît la plus probable à Pausanias, parceque Hermésianax

plusieurs villes de la Grèce, des vases de terre, où l'on avait semé du blé, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, et des laitues.

Suidas, Hésichius, et Théophraste, en nous apprenant ces circonstances, ajoutent qu'à la fin de la fête on allait jeter ces jardins portatifs dans quelques fontaines, ou dans la mer, quand on en était voisin : cette espèce de sacrifice apprenait qu'Adonis avait aimé la vie champêtre. Pline et plusieurs autres anciens disent que les jardins d'Adonis, qu'il cultivait de ses propres mains, ne cédaient point en beauté à ceux des Hespérides. Les anciens disent qu'on portait des laitues dans cette fête, parcequ'après qu'Adonis eut été blessé Vénus l'avait caché parmi des laitues. La joie qui succédait au deuil dans les fêtes d'Adonis signifiait que, ce prince ayant été mis après sa mort au rang des dieux, on ne devait plus le pleurer, mais se réjouir de son apo théose.

La cérémonie durait pendant huit jours, et se célébrait en même temps dans la basse Egypte.

Lucien, qui nous donne tous ces détails, remarque une chose fort singulière, dont lui-même a

était lui-même poète élégiaque. Néanmoins, d'autres auteurs anciens croient que Mimnerme n'inventa pas le vers élégiaque, mais que seulement il le rendit plus doux et plus

été le témoin. Les Égyptiens exposaient sur la mer un panier d'osier, qui, étant poussé par un vent favorable, arrivait de lui-même sur les côtes de Phénicie, où les femmes de Biblos, qui l'attendaient avec impatience, l'emportaient dans la ville : c'était alors que l'affliction publique finissait, et la fête se terminait par les transports de joie qu'on faisait éclater de tous côtés.

L'Égypte adorait un grand nombre de bêtes ; le bœuf, le chien, le loup, l'épervier, le crocodile, l'ibis, le chat, etc.

De tous ces animaux, le bœuf Apis, nommé par les Grecs Epaphus, était le plus célèbre. On lui avait bâti des temples magnifiques. On lui rendait des honneurs extraordinaires pendant sa vie, et de plus grands encore après sa mort : l'Égypte alors entraînait dans un deuil général. On célébrait ses funérailles avec une magnificence qu'on a de la peine à croire. Sous Ptolémée Lagus, le bœuf Apis, étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à plus de cinquante mille écus. Après qu'on avait rendu les derniers honneurs au mort, il s'agissait de lui trouver un successeur,

harmonieux. Il paraît certain que ce poète fut le premier qui employa l'élegie à peindre les tourments de l'amour.

Mimnerme, épris dans sa vieillesse d'une vive passion pour une joueuse de flûte qui l'accablait de rigueurs, composa pour la fléchir, dit Suidas, des élégies aussi tendres que douloureuses.

Depuis Mimnerme, l'élegie, consacrée presque exclusivement à l'amour, ne servit plus guère qu'à peindre les transports, les craintes, les desirs et les douleurs des amants. Toutefois les Grecs lui conservèrent quelques traits de sa première origine, en retraçant dans ce poème les effets tragiques de la passion la plus cruelle et la plus douce.

et on le cherchait dans toute l'Égypte. On le reconnaissait à certains signes qui le distinguaient de tout autre : sur le front, une tache blanche en forme de croissant ; sur le dos, la figure d'un aigle ; sur la langue, celle d'un escarbot. Quand on l'avait trouvé, le deuil faisait place à la joie, et ce n'était plus dans toute l'Égypte que festins et réjouissances. On amenait le nouveau dieu à Memphis pour y prendre possession de sa nouvelle qualité, et il y était installé avec beaucoup de cérémonies.

Les poètes élégiaques latins réduisirent, pour la plupart, l'élégie à la peinture des sentiments seuls de l'amour. Soit qu'ils déplo-rassent les malheurs de la guerre, soit qu'ils exaltassent les plaisirs de la vie champêtre, c'était toujours relativement à leurs amours qu'ils gémissaient sur ces malheurs ou qu'ils louaient ces plaisirs.

Cette règle, qui parut inviolable aux anciens, a été négligée par les modernes, qui ont souvent donné le titre d'élégie à des pièces de vers dont le sujet ne convenait point à ce genre de poëme.

L'élégie, destinée aux larmes, aux gémissements, doit mêler à tout l'image des propres infortunes du poëte; elle n'emprunte pas les sublimes accords de la lyre : son langage est celui de la douleur, sa parure est la négligence, son harmonie, consiste principalement dans une voluptueuse tristesse; tous ses accords sont des soupirs. Elle ne cherche pas à plaire, mais à toucher; elle veut la pitié, non l'admiration. L'élégie conserva ce caractère chez les anciens, même dans leurs chants de triomphe. Ses images furent toujours prises dans la nature; ses pensées et ses

expressions dans le cœur ; sa marche demeura toujours inégale : ce dernier mérite est , d'après l'opinion d'Ovide , un des plus grands charmes de la poésie élégiaque.

Rien n'est plus opposé au caractère de l'élégie que l'affectation et les saillies. Ses réflexions les plus ingénieuses doivent être des sentiments : les pensées brillantes lui sont étrangères. Chez elle , l'ame est tout.

Les tableaux rians ont une grace particulière dans l'élégie , quand ils offrent un contraste avec la situation du poète ou avec celle des personnages qu'il met en scène ; mais il faut être avare de ces tableaux , et n'en faire qu'un accessoire du poème.

Le poète peut aussi louer l'objet qu'il aime. Mais il faut que les louanges qu'il lui adresse soient simples , naturelles , faciles , et puisées dans la passion.

DES POETES ÉLÉGIAQUES

GRECS.

Nous les diviserons en deux classes. Nous formerons l'une des auteurs qui, ayant composé des élégies, sont néanmoins plus connus par des poésies d'un autre genre, et l'autre de ceux qui n'ont dû presque toute leur réputation qu'à leurs succès élégiaques. Nous placerons dans la première classe Archiloque, de l'île de Paros ; Clonas, né à Tégée selon les Arcadiens, et, selon les Béotiens, à Thèbes ; Polymnestus ; Sapho, de Mytilène ; Eschyle ; Euripide ; Yon ; Mélanthius ; Alexandre Étolien ; Antimaque, de Colophon ou de Claros, ville d'Ionie ; Euphorion, de Chalcis en Eubée ; et Partenius.

On ne sait rien de Clonas, sinon qu'il était tout à-la-fois poète élégiaque et poète épique. mais on doit croire qu'il brilla par un génie supérieur, puisque deux peuples se sont dis-

puté la gloire de lui avoir donné naissance.

Nous n'avons pas plus de lumière sur Polymnestus, à qui une vague tradition attribue l'invention du vers héroïque, et celle du vers élégiaque, et qui vécut plusieurs siècles avant Cyrus.

D'après le témoignage de Suidas, Sapho avait composé plusieurs élégies; si l'on en juge par les vers qui nous restent de cette illustre Grecque, personne n'a dû la surpasser en ce genre de poésie.

Un ancien assure qu'Eschyle disputa le prix de l'élégie avec Simonide, et qu'il fut vaincu.

Le plus beau modèle d'élégie que les Grecs nous aient laissé est l'élégie qu'Euripide fait réciter à Andromaque dans la tragédie de ce nom.

Yon, fils d'Orthomène, naquit dans l'île de Chio. Ce poète devint amoureux de Chrysilla, fille de Télée Corinthien. Il eut pour rival Périclès. Chrysilla préféra l'illustre capitaine au poète, qui dans son chagrin composa de touchantes élégies. Les fragments qu'Athénée nous en a conservés ne contiennent que des louanges à Bacchus.

Il ne reste de Mélanthius qu'un distique à la louange de Cimon l'Athénien.

Alexandre Étolien vit le jour à Pleuron, ville d'Étolie, et vécut sous Ptolémée-Philadelphes; les anciens s'accordent à louer la douceur et la facilité de ses vers. Gyraldus prétend que Virgile n'a pas dédaigné d'emprunter à Alexandre quelques passages de ses poésies.

Olympiodore parle avec éloge des élégies d'Aristote, adressées à Eudemus, et Diogène-Laërce parle d'une élégie que ce même philosophe composa pour sa maîtresse.

Platon estimait tellement les poésies d'Antimaque, qu'il les envoya recueillir au lieu même de la naissance de ce poète. Quintilien lui assigne le second rang parmi les poètes épiques. L'empereur Adrien préférait Antimaque à Homère, dont il voulut supprimer les ouvrages. Hermésianax assure qu'Antimaque, épris d'une violente passion pour une femme nommée Lydé, la suivit jusque sur les bords du Pactole, et que, l'ayant vue expirer sous ses yeux, il revint à Colophon où il fit entendre les élégies les plus tristes. Plutarque dit qu'il y rappelait tous les malheurs arrivés aux rois,

afin de se consoler de ses infortunes par le souvenir des leurs.

Euphorion, fils de Polymnète, prit le goût de la poésie sous Archébule ; il gagna l'amitié de la reine Nicia, qui le combla de bienfaits. Il passa ensuite en Syrie, auprès d'Antiochus le grand, et ce prince lui confia le soin de sa bibliothèque. Cornélius-Gallus a traduit une partie des mélanges d'Euphorion, et Parthénienus en a transporté divers passages dans ses érotiques.

Parthénienus, qui reçut le jour à Nicée, fut fait prisonnier par Cinna, dans la guerre de Mithridate ; mais on le rendit bientôt après à la liberté en considération de son talent. Parthénienus composa un grand nombre d'ouvrages : ses poésies érotiques sont venues seules jusqu'à nous. Artémidore lui donne le titre d'élégiaque, et Suidas lui attribue un poème sur la mort d'Arété, son épouse, et des élégies sur Vénus.

Archiloque, fils de Télésiclès, fleurit six cent soixante-trois ans avant Jésus-Christ. Il inventa un vers propre à la satire, genre d'ouvrage qui convenait parfaitement à son caractère, et dans lequel il s'illustra. Archiloque

devint amoureux de la fille de Lycambe, citoyen opulent de Paros. Lycambe promit de le nommer son gendre ; mais un homme plus riche s'étant présenté, Archiloque fut éconduit. Dans les transports de sa fureur, il composa des satires contre toute la famille de Lycambe ; on les chanta publiquement, et cette famille qu'il avait livrée au ridicule se pendit de désespoir. Archiloque n'épargnait personne : ses amis, ses parents, sa mère, furent décriés dans ses vers satiriques. La corruption de ses mœurs le fit chasser de sa patrie, et ses poésies licencieuses lui interdirent l'entrée de Sparte. Archiloque erra pendant longtemps de ville en ville, réduit à la dernière indigence. Cependant on le reçut à Olympie, où se célébraient alors ces jeux si célèbres dans la Grèce. Il y fut admis au concours, et il remporta le prix de musique et de poésie. Paros le rappela dans son sein ; mais il n'y jouit pas d'un long repos. Si la renommée qu'il avait acquise paraissait l'avoir reconcilié avec les hommes, la Providence ne permit pas que ses désordres restassent sans punition : il mourut assassiné. Stobée nous a conservé un beau fragment élégiaque d'Archiloque.

Les anciens qui ont dû principalement leur renommée poétique à leur génie pour la poésie élégiaque, sont Callinus, Mimnerme, Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias, Sacadas, Xénophane, Simonide, Hermésianax, Myro, Héraclite, Philétas, et Callimaque.

Callinus, né à Éphèse, est un des poètes élégiaques les plus illustres. Il écrivit en vers l'histoire de son temps. Il paraît qu'il vivait trente ans environ avant la fondation de Rome. Il ne nous reste de lui qu'un fragment de vers élégiaques, que Stobée nous a conservé.

Mimnerme, le plus ancien poète élégiaque après Callinus, a, comme nous l'avons déjà dit, appliqué ce genre de vers à l'amour.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias, écrivirent en vers élégiaques leurs préceptes de religion, de morale, et de politique. Il est présumable qu'en perdant les écrits de ces sages, si l'on en excepte ceux de Solon, nous avons beaucoup plus à regretter leur morale que leurs poésies. Quant à Solon, Platon dit, dans son *Timée*, que si ce sage se fût livré avec constance aux Muses, il se serait rendu l'égal d'Homère lui-même. Plutarque rapporte que les Athéniens, épu-

sés par la guerre qu'ils avoient soutenue contre les Mégariens relativement à Salamine, défendirent, sous peine de perdre la vie, d'en faire mention. Solon, qui crut qu'un pareil édit déshonorait sa patrie, contrefit l'insensé, composa une élégie, la récita, et produisit une telle impression sur le peuple, et sur Pisistrate même, que le décret fut à l'instant révoqué, et que la guerre recommença plus vivement qu'auparavant : ce poëme, intitulé *la Salamine*, contenait cent vers. Il ne nous reste que très peu de vers détachés de Solon.

Sacadas, né à Argos, fleurit à-peu-près dans le même temps que Solon ; il remporta trois fois le prix de l'élégie aux jeux pythiens. Sa première victoire a été célébrée par Pindare. On éleva à Sacadas une statue sur l'Hélicon, près de celles d'Arion et de Thamyras. Il ne nous est absolument rien resté des élégies de Sacadas, unique source des honneurs qu'on lui décerna. Il paraît qu'elles exprimaient sur-tout la douleur, puisqu'on les accompagnait avec la flûte. Sacadas composa aussi des poésies lyriques qu'Épaminondas fit chanter au milieu des cérémonies qui accompagnèrent la dédicace d'une ville qu'il venait

de bâtir, et qui depuis fut habitée par les Messéniens.

On ne connaît pas précisément l'époque de la naissance et de la mort de Xénophane, né à Colophon, et qui brilla à-la-fois dans la poésie et dans la philosophie. Athénée nous a conservé un fragment de ses élégies contre les jeux olympiques.

Simonide, que vit naître l'île de Céos, florissait à l'époque de l'expédition de Xerxès : le caractère de ses chants était plaintif ; il avait un talent rare pour émouvoir. Ses expressions étaient d'une simplicité, d'une douceur et d'une mélodie qui pénétraient l'ame. On nommait ses élégies *les Larmes de Simonide*. Dans une extrême vieillesse il entra en lice avec Eschyle, et le vainquit. Aucun poète n'a porté plus loin que Simonide le talent de l'élégie. Il ne reste de lui qu'une plainte de Danaé en vers lyriques, et quelques fragments recueillis par Stobée.

Myro, née à Bysance, s'était acquis une grande réputation par ses élégies ; mais cette femme célèbre n'est maintenant connue que par les éloges que lui ont donnés les poètes de son siècle.

Les anciens vantent la douceur des élégies d'Héraclite. Callimaque dit, en pleurant sur la mort de ce poète : *Hôte d'Helicarnasse , vous n'êtes plus que cendre et que poussière , mais vos élégies vivront à jamais , et le temps , qui détruit tout , les respectera* : malheureusement Callimaque s'est trompé , il ne nous reste rien d'Héraclite.

Hermésianax , né à Colophon , composa trois livres d'élégies , et des vers élégiaques contre Eurytion. Hermésianax était contemporain d'Épicure. Il avait conçu une passion violente pour une fameuse courtisane , nommée Léontium , et l'amour dicta une grande partie de ses vers. Ses concitoyens lui érigèrent une statue. Athénée nous a transmis un morceau du troisième livre des élégies d'Hermésianax , et Parthénius nous en a conservé plusieurs.

Philétas , fils de Télèphe , vit le jour dans l'île de Cos. Il aimait avec ardeur une femme nommée Battis , ou Bittis , et lui adressa plusieurs élégies qui lui acquirent une grande renommée. On érigea à ce poète une statue de bronze , le représentant occupé à chanter Battis sous un plane. Élien dit que

Philétas était si petit et si maigre , qu'il fut obligé de mettre du plomb à sa chaussure pour ne pas être emporté par le vent. Le temps n'a presque rien épargné des ouvrages de Philétas ; cependant ce qui nous reste de lui suffit pour faire connaître le caractère de son talent. Quintilien lui assigne le second rang parmi les poètes élégiaques. Philétas et Callimaque ont tous deux vécu à la cour de Ptolomée Philadelphie. Les anciens ne parlent jamais d'un de ces poètes sans parler de l'autre , et Properce invoque à-la-fois leurs mânes. Quoique Callimaque doive la plus grande portion de sa gloire à son talent élégiaque , comme il ne nous reste guère de lui que des hymnes , nous le classerons parmi les poètes lyriques.

CANTIQUE DE DAVID

SUR LA MORT

DE JONATHAS ET DE SAÛL.

TRADUCTION DE SACY.

CONSIDÈRE, ô Israël ! quelle est la perte de ceux qui ont été blessés , et qui sont morts sur tes collines.

L'élite d'Israël a été tuée sur tes montagnes. Comment ces vaillants hommes sont-ils tombés *morts* ?

N'annoncez point cette nouvelle dans Geth : ne la publiez point dans les places publiques d'Ascalon , de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent ; que les filles des incircuncis n'en triomphent de joie.

Montagne de Gelboé , que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur toi. Qu'il n'y ait point sur tes coteaux de champs dont on offre les prémices ; parceque c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts d'Israël , le bouclier de

Saül , comme s'il n'eût point été sacré de l'huile *sainte*.

Jamais la flèche de Jonathas n'étoit retournée en arrière , *mais* elle avoit toujours été teinte du sang des morts , du carnage des plus vaillants ; et jamais l'épée de Saül n'avoit été tirée en vain.

Saül et Jonathas , si aimables durant leur vie , et d'un air si majestueux , plus prompts , plus légers que les aigles , et plus courageux que les lions , sont demeurés inséparables dans leur mort même.

Filles d'Israël , pleurez sur Saül , qui vous revêtoit d'écarlate parmi *la pompe* et les délices , et qui vous donnoit des ornements d'or pour vous parer.

Comment les forts sont-ils tombés dans le combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur vos montagnes ?

Votre mort me perce de douleur , Jonathas , mon frère , le plus beau des princes , plus aimable que les plus aimables des femmes. Je vous aimois comme une mère aime son fils unique.

Comment les forts sont-ils tombés ? Comment la gloire des armes est-elle périée ?

ANDROMAQUE,

AUX PIEDS DE LA STATUE DE THÉTIS,

Qu'elle tient embrassée , et qu'elle baigne
de ses larmes.

OUI , c'est une furie , et non une épouse ,
que Pâris amena dans Ilion , en y amenant
Hélène. C'est pour elle que la Grèce arma
mille vaisseaux ; c'est elle qui a perdu mon
malheureux et cher époux , dont un ennemi
barbare a traîné le corps pâle et défiguré au-
tour de nos murailles. Et moi , arrachée de
mon palais , et conduite au rivage avec les
tristes marques de la servitude , combien ai-je
versé de larmes , en abandonnant ma ville
encore fumante , et mon époux indignement
laissé sur la poussière ! Malheureuse , hélas !
que je sois obligée de survivre à tant de maux ,
et d'y survivre pour être l'esclave d'Hermione ,
de la cruelle Hermione , qui me réduit à me
consumer en pleurs aux pieds de la déesse
que j'implore , et que je tiens embrassée.

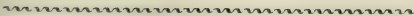
CALLINUS

AUX ÉPHÉSIENS,

Au moment où les Messéniens s'approchaient
des portes de leur ville.

JUSQU'A quand , jeunes guerriers , garderez-vous cette tiédeur, quand la nature vous a donné une ame de feu? êtes-vous insensibles à la censure des amphipérictions ? Par-tout la terre retentit de la trompette guerrière , et vous restez dans un indigne repos ! Parvenus à l'âge d'homme , que chacun de nous vole à l'ennemi , le frappe de son bouclier, ou lui lance , fût-ce même d'une main mourante , le javelot dont il est armé. Car il est beau d'attaquer l'ennemi de près , pour défendre ses enfants , sa femme et sa patrie. A des temps marqués , la Parque cruelle frappe également le courageux et le timide. Attendrons-nous lâchement le moment inévitable ; ou plutôt , puisque le combat sévit dans sa première fu-

reur, volons-y, protégés par le bouclier, et armés du glaive destructeur. Le destin ne fait grâce à personne, pas même à celui qui compte parmi ses ancêtres la race immortelle des dieux. Échappés aux traits meurtriers de Mars, est-ce la peine qu'une mort inopinée vienne nous saisir dans nos foyers? Est-il une mort plus ignominieuse, plus vile pour le peuple, et plus indigne d'une belle renommée? Le guerrier courageux est cher à la multitude, il est l'objet de la reconnoissance des nobles, soit qu'il succombe dans le combat, ou qu'il y survive. S'il meurt, il emporte avec lui les pleurs et les regrets, sa grande ombre se console; et s'il échappe aux traits meurtriers, il augmente la race des demi-dieux, et, du sommet d'une tour élevée, il est le digne objet de l'admiration, puisque lui seul, par sa grande valeur, a mérité les éloges de tous.



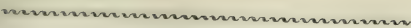
ARCHILOQUE.

SUR UN DÉSASTRE PUBLIC.

DANS l'état où nous sommes réduits , quelle ville , et quel citoyen pourroit aimer les festins ? La joie tumultueuse qui les accompagne s'accorderoit mal avec la douleur dont nous sommes comme investis : tous les cœurs sont serrés par la tristesse ; mais dans les maux les plus violents , dans les plus cruelles disgraces , les dieux accordent la patience pour remède ; remède dur , à la vérité , mais nécessaire pour nous , dont le partage maintenant est de verser des larmes et de pousser des soupirs.

ÉLÉGIE DE XÉNOPHANE.

QUOI, pour avoir été vainqueur sur les bords de l'Alphée, un citoyen en est-il plus respectable que les autres citoyens? Cependant, aux spectacles, la première place lui est déférée; il est nourri aux dépens du public: il reçoit des présents, qu'il doit moins à sa vertu qu'à la vigueur de ses chevaux, et rien de tout cela ne se fait pour le citoyen vertueux: ainsi l'ont arrêté des lois également bizarres et insensées. La vertu n'est-elle donc pas préférable à la force et à l'adresse, soit des hommes, soit des chevaux? Quand une ville renfermeroit dans son enceinte un citoyen vainqueur aux jeux olympiques, elle n'en seroit pas plus florissante ni ses habitants plus heureux.



HISTOIRE

TIRÉE DES ÉLÉGIES D'HERMÉSIANAX.

LA trahison de Nanide , fille de Crésus , livra la tour des Sardiens à Cyrus , roi de Perse. Cyrus assiégeoit les Sardiens sans avoir l'espérance de prendre la ville , et craignoit que son armée ne fût défaite par celle de Crésus , lorsque Nanide lui proposa d'introduire ses troupes par surprise dans la tour , s'il vouloit lui promettre de l'épouser. Cyrus conclut ce traité avec Nanide ; mais , devenu maître de la ville , il refusa de donner le titre de son épouse à la fille qui avoit trahi son père.

NOTICE SUR MONTESQUIEU.

CHARLES-LOUIS de Secondat de Montesquieu, baron de La Brède, naquit au château de ce nom, situé près de Bordeaux, le 18 janvier 1689.

Montesquieu avait à peine vingt ans quand il prépara les matériaux qui devaient lui servir à composer son ouvrage de l'Esprit des Loix. Un de ses oncles paternels, président à mortier au parlement de Bordeaux, lui ayant légué ses biens et sa charge, il entra en fonctions en 1716. Six ans après, choisi par sa compagnie pour présenter des remontrances relativement à un nouvel impôt, il en obtint la suppression par son éloquence. Vers ce temps il se démit de sa charge, et il publia avec le plus grand succès les *Lettres persanes*, qu'il avait composées dans ses moments de loisir. Ce livre, qui renferme le tableau le plus fidèle des mœurs du siècle, annonçait un écrivain supérieur, et lui mérita une place à l'Acadé-

mie française, quoiqu'il n'eût pas ménagé cette société dans son ouvrage.

Comme il était connu pour philosophe, le cardinal de Fleuri voulut s'opposer à sa nomination ; mais le maréchal d'Estrées triompha des scrupules du cardinal. Le discours de réception de Montesquieu est remarquable par la force des idées et par la concision du style. Plein du vaste projet de peindre les nations, Montesquieu parcourut l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre, où il resta près de deux ans. Il y fut accueilli avec distinction de la reine, et recherché par tous les philosophes. Il conclut, des observations qu'il fit dans ces divers pays, *que l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre.*

A son retour dans sa patrie, Montesquieu donna son livre intitulé : *Des causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Cette admirable histoire a été jugée digne du pinceau de Tacite. Montesquieu assigne les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la patrie, de la liberté, du travail, et dans le principe qu'ils suivirent constamment de ne

traiter de la paix qu'après la victoire. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de la république, dans le droit de bourgeoisie accordé par les factions à des étrangers, dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie, dans les proscriptions de Sylla, et dans cette suite d'indignes empereurs qui régnèrent presque sans interruption depuis Tibère jusqu'à Constantin, enfin dans la translation et le partage de l'empire.

Montesquieu publia, quatorze ans plus tard, *l'Esprit des Loix*, ouvrage non moins admirable que ceux qui l'avaient déjà illustré.

Les critiques injustes, les reproches amers qu'il essuya alors, et le genre de vie qu'il était contraint de mener dans la capitale, altérèrent sa santé naturellement délicate. Il mourut d'une fluxion de poitrine, le 10 février 1755.

Montesquieu se conduisit dans ses derniers moments comme un philosophe et un chrétien. Voici ce que dit de lui, dans une lettre, la duchesse d'Aiguillon son amie : « La douceur de
« son caractère s'est soutenue jusqu'à son der-
« nier soupir. *Comment est l'espérance à la*
« *crainte?* disait-il au médecin. Il a parlé con-

« vénablement à ceux qui l'ont assisté à la
« mort : *J'ai toujours respecté la religion ; la*
« *morale de l'évangile est une excellente chose,*
« *et le plus beau présent que Dieu pût faire aux*
« *hommes.* Les jésuites qui étaient auprès de
« lui le pressaient de leur remettre les correc-
« tions qu'il avait faites aux Lettres persanes.
« Il me donna son manuscrit en me disant : *Je*
« *veux tout sacrifier à la religion et à la raison,*
« *mais rien aux jésuites ; consultez avec mes*
« *amis, et jugez si ceci doit paraître.* Il prenait
« part à la conversation dans les intervalles où
« sa tête était libre. *L'état où je suis est cruel,*
« *mais il a bien des consolations.* Tant il était
« sensible à l'intérêt que le public y prenait et
« à l'affection de ses amis. »

Montesquieu fut autant regretté pour ses qualités personnelles que pour son génie. Il se montrait aussi aimable dans la société que grand dans ses ouvrages. Sa gaieté, sa politesse, étaient toujours égales : il avait une conversation à-la-fois instructive, piquante et spirituelle. Econome sans avarice, il n'aimait pas le faste. Recherché par les gens de la cour, il ne sentait aucun besoin de leur société. Il passait le plus de temps qu'il pouvait à sa terre

de la Brède : là, sous un arbre du village, il causait souvent en patois gascon avec les paysans ; il adoucissait leurs peines et assoupissait leurs querelles.

Le recueil qu'on a publié après sa mort contient un poëme en prose, intitulé *le Temple de Gnide*, le roman intitulé *Arsace et Isménie*, et divers morceaux détachés en prose et en vers.

Montesquieu eut le tort d'attacher peu de prix à l'art de la poésie, aussi fut-il poète médiocre.

Le célèbre graveur Dacier vint exprès de Londres à Paris dans le dessein d'avoir les traits de Montesquieu.

Voici la lettre que M. Ristaut, négociant de Bordeaux et directeur de la compagnie des Indes, intime ami de l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois*, écrivit à ce sujet :

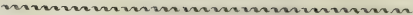
« Je me trouvois à Paris en l'année 1752 :
« j'y rencontrai M. Dacier qui venoit de Lon-
« dres, et qui alloit faire un tour à Genève. Je
« lui fis quelques questions sur le but de son
« voyage ; il m'avoua qu'étant occupé à faire
« une suite de médailles des grands hommes
« du siècle, et ayant appris que M. de Mon-
« tesquieu étoit actuellement à Paris, il y étoit

« venu exprès, et qu'il cherchoit quelqu'un qui
« pût l'introduire auprès de lui pour lui de-
« mander la permission de prendre son profil
« et de faire sa médaille. Je lui répondis que
« je me chargerois volontiers de la commis-
« sion, sans oser me flatter de réussir. J'écrivis
« à M. de Montesquieu pour lui faire connoître
« le desir qu'avoit M. Dacier de le voir, et lui
« demander le moment qui lui seroit le plus
« commode. Mon domestique revint avec cette
« réponse de M. de Montesquieu : Demain ma-
« tin à huit heures. Le lendemain nous nous
« rendîmes chez lui, M. Dacier et moi : nous le
« trouvâmes occupé à déjeûner avec une croûte
« de pain, de l'eau et du vin. Après toutes les
« politesses de part et d'autre, M. de Montes-
« quieu demanda à Dacier s'il avoit apporté
« avec lui quelques médailles : celui-ci en mon-
« tra plusieurs. M. de Montesquieu s'écria en
« les examinant : Ah ! voilà mon ami milord
« Chesterfield, je le reconnois bien.... Mais,
« M. Dacier, puisque vous êtes graveur de la
« monnoie de Londres, vous avez sans doute
« fait la médaille du roi d'Angleterre.... — Oui,
« M. le Président ; mais comme ce n'est qu'une
« médaille de roi, je n'ai pas voulu l'appor-

« ter.... — A votre santé pour le bon mot, dit
« M. de Montesquieu. La conversation s'anima
« et devint d'autant plus intéressante, que Da-
« cier avoit beaucoup d'esprit ; aussi au bout
« d'un quart d'heure fit-il venir très adroitement
« et très à propos la demande qu'il se déter-
« mina enfin de faire à M. de Montesquieu, de
« lui permettre de prendre son profil et de faire
« la médaille ; il fit sur-tout beaucoup valoir la
« peine qu'il avoit prise de faire le voyage de
« Londres à Paris tout exprès, dans l'espérance
« qu'il ne lui refuseroit pas cette grace ; et
« après un moment de réflexion, M. de Mon-
« tesquieu lui dit : M. Dacier, je n'ai jamais
« voulu laisser faire mon portrait à personne ;
« La Tour et plusieurs autres peintres célèbres
« (qu'il nomma) m'ont persécuté pour cela
« pendant long-temps ; mais ce que je n'ai pas
« fait pour eux je le ferai pour vous. Je sens,
« dit-il en souriant, qu'on ne résiste point au
« burin de Dacier, et qu'il y auroit peut-être
« plus d'orgueil à refuser votre proposition
« qu'il n'y en a à l'accepter. Dacier remercia
« M. de Montesquieu avec des transports de
« joie qu'il avoit beaucoup de peine à modé-
« rer ; il lui demanda enfin son jour. Tout-à-

« l'heure, répondit M. de Montesquieu, car je
« ne pourrai peut-être disposer que de ce mo-
« ment ; je vous conseille d'en profiter. Dacier
« tira ses crayons de la poche, et j'assistai une
« demi-heure à son travail. Je partis le surlen-
« demain, et ne revis plus Dacier, qui, lors-
« que la médaille fut frappée, m'en envoya six :
« je n'en voulus accepter qu'une, et distribuai
« à son profit les cinq autres, qui me furent
« bientôt enlevées (*).

(*) Éloge académique de Montesquieu.



LES TROGLODITES,

HISTOIRE

EXTRAITE DES LETTRES PERSANES.

IL y avoit en Arabie un petit peuple appelé Troglodites, qui descendoit de ces anciens Troglodites qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux ; mais ils étoient si méchants et si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement : mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement, et, après bien des

dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne, que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux : que m'importe que les autres le soient ? je me procurerai tous mes besoins, et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas

de même nature ; il y en avoit d'arides et de montagneuses , et d'autres qui , dans un terrain bas , étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année , la sécheresse fut très grande , de manière que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquèrent absolument , tandis que celles qui purent être arrosées furent très fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire , et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitants avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux , et l'enleva : il s'émeut une grande querelle , et , après bien des injures et des coups , ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglo-dite qui , pendant que la république subsistoit , avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui , et voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe,

dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer, je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, et à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, et de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus il les quitta, et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin, et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut, et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva, et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient

l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nu vit de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix : le marchand dit en lui-même, naturellement je ne devois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé ; mais je la vais vendre quatre fois davantage afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là et payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur, vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être, car vous saurez que le blé est extrêmement cher, et que la famine règne presque par-tout : mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé, car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé il alla, chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais, bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parceque vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirois offenser les dieux qui vous punissent si je m'opposois à la justice de leur colère.

Nous avons vu comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y

avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, et ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différents que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naître : et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils mènent une vie heureuse et tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, et ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisoient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive

nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; et la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons, les célébroient par leurs danses, et par les accords d'une musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir ; c'est là que la

pudeur virginale faisoit , en rougissant , un aveu surpris , mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; et c'est là que les tendres mères se plaisoient à prévoir de loin une union douce et fidèle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richesses et une onéreuse abondance : de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne savoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs pères , l'union de leurs frères , la tendresse de leurs femmes , l'amour et l'obéissance de leurs enfants. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur , et ne leur demandoient d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies , et que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue , ils s'assembloient , et , dans un repas frugal , ils chantoient les injustices des premiers Troglodites , et leurs malheurs , la vertu renaissante avec un nouveau peuple , et sa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux , leurs faveurs toujours présentes aux

hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence ; bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangère : ils se faisoient des présents, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

On ne sauroit assez parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon père doit demain labourer son champ : je me lèverai deux heures avant lui ; et, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parents : il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux, car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, et avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent ; et, sous un vain prétexte , ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue , les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs , qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes , dérobé vos bestiaux , ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes , et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait de nos troupeaux , ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes , venez au milieu de nous , et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons , par ce qu'il y a de plus sacré , que , si vous entrez dans nos terres comme ennemis , nous vous regarderons comme un peuple injuste , et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites , qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense.

Ils avoient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particulière à venger.

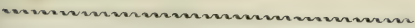
Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, et ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

Comme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi ; ils convinrent qu'il falloit déferer la couronne à celui qui étoit le plus juste ; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui

apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu, en naissant, les Troglodites libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour ! disoit-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? puis il s'écria d'une voix sévère : Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous : sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paroît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rigides que vos mœurs. Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté, et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la

vertu. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parceque je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature ? O Troglodites ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?



DE LA POÉSIE PASTORALE

CHEZ LES ANCIENS.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

IL n'y a point de poésie plus décréditée parmi nous, ni qui soit plus étrangère à nos mœurs et à notre goût. Ce n'est pas la faute du genre, qui, comme tous les autres, est bon quand il est bien traité, et qui a de l'agrément et du charme : c'est que notre manière de vivre est trop loin de la nature champêtre, et que les modèles de la vie pastorale, et des douceurs dont elle est susceptible, n'ont jamais été sous nos yeux. C'est dans des climats favorisés de la nature, sous un beau ciel, dans une condition douce et aisée, que les bergers et les habitants des hameaux peuvent ressembler en quelque chose aux bergers de Théocrite et de Virgile. Ce qui le prouve, c'est que les

combats de la flûte, tels que nous les voyons tracés dans les églogues grecques et latines, sont encore en usage en Sicile. Il ne faut donc pas croire que ce soit un jeu de l'imagination des poètes. De tout temps, la poésie a été imitatrice; et des paysans grossiers, misérables, abrutis par la misère, la crainte et le besoin, n'auraient jamais pu inspirer aux poètes l'idée d'une églogue. Les poètes embellissent, il est vrai; mais il faut que l'objet les ait frappés avant qu'ils songent à l'orner : ils ne peignent pas le contraire de ce qu'ils voient. Sans doute nos bucoliques modernes ne sont que des imitations des anciens, ne sont que des jeux d'esprit. Il n'y a plus parmi nous de Corydons ni de Thyrsis; mais il y en avait en Grèce et en Italie. Le goût du chant et de la poésie n'y était point étranger aux pasteurs. Il y a des climats où ce goût est naturel, et pour ainsi dire un fruit du sol et un don de la nature. Jugeons-en seulement par nos provinces du midi de la France : qui ne connaît pas la gaieté des danses et des chansons provençales? Leurs couplets amoureux et leurs airs tendres sont venus du fond

des campagnes jusque sur les théâtres de la capitale : c'est que par-tout où l'on ressent les influences d'une nature riante et bienfaitrice, on se livre aisément à tous les plaisirs faciles et simples, à tous les goûts innocents qu'elle a mis à la portée de tous les hommes.



DE L'ÉGLOGUE, ET DE SON ORIGINE.

PAR L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS.

L'ÉGLOGUE doit peindre les douceurs de la vie pastorale : des bergers assis sur un gazon, aux bords d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux et du zéphyr, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocents, leurs troupeaux, et les objets ravissants qui les environnent.

Ce genre de poésie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'est en Sicile qu'on doit en chercher l'origine. C'est là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre des montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon où

la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers ; et les dieux s'empressèrent à le combler de leurs faveurs : les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance ; il reçut de Vénus les graces et la beauté , de Mercure le talent de la persuasion ; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux , et les Muses réglèrent les accents de sa voix touchante. Bientôt , rassemblant autour de lui les bergers de la contrée , il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instruments sonores. Il établit des concours , où deux jeunes émules se dispuetoient le prix du chant et de la musique instrumentale. Les échos , animés à leurs voix , ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas longtemps du spectacle de ses bienfaits. Victime de l'amour , il mourut à la fleur de son âge ; mais , jusqu'à nos jours , ses élèves n'ont cessé de célébrer son nom , et de déplorer les tourments qui terminèrent sa vie. Le poëme pastoral , dont on prétend qu'il conçut la première idée , fut perfectionné dans la suite par

deux poètes de Sicile, Stésichore d'Himère, et Diomus de Syracuse.

Il fut un temps où le soin des troupeaux n'étoit pas confié à des esclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux-mêmes, parce qu'on ne connoissoit pas alors d'autres richesses. Ce fait est attesté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut pasteur avant d'être agricole ; il l'est par le récit des poètes, qui, malgré leurs écarts, nous ont souvent conservé le souvenir des mœurs antiques. Le berger Endymion fut aimé de Diane ; Pâris conduisoit sur le mont Ida les troupeaux du roi Priam, son père ; Apollon gardoit ceux du roi Admète.

Un poète peut donc, sans blesser les règles de la convenance, remonter à ces siècles reculés, et nous conduire dans ces retraites écartées où couloient sans remords leurs jours des particuliers qui, ayant reçu de leurs pères une fortune proportionnée à leurs besoins, se livroient à des jeux paisibles, et perpétuoient, pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les ames en activité ; ils

penseront moins qu'ils ne sentiront ; leur langage sera toujours simple, naïf, figuré, plus ou moins relevé, suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au premier rang des biens les vaches, ensuite les brebis, les chèvres et les porcs. Mais, comme le poëte ne doit prêter à ses bergers que des passions douces, et des vices légers, il n'aura qu'un petit nombre de scènes à nous offrir ; et les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, et d'un ciel toujours serein.

NOTICE SUR THÉOCRÏTE.

THÉOCRÏTE, fils de Praxagoras et de Philinna, naquit à Syracuse, deux cent quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, se déclara son protecteur. La cour de ce prince était l'asile de tous les grands hommes de son siècle. Théocrïte loua souvent Ptolémée, mais il ne profana pas la louange par un vil encens : elle fut toujours dans ses vers le langage de la délicatesse et de la vérité.

Le goût de la poésie pastorale, que Daphnis, premier poëte bucolique, avait répandu en Grèce, commençait à s'éteindre, quand Théocrïte parut. Il fit renaître ce goût. Peintre fidèle de la nature, il l'orna néanmoins d'une belle fiction, et les anciens le placèrent, dans la poésie champêtre, au même rang qu'Homère occupe dans la poésie épique.

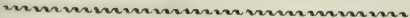
*Dire sans s'avilir les plus petites choses ,
Et savoir aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité.*

Tel fut l'art difficile qu'on admire dans les écrits de Théocrite. Virgile, dans ses poésies pastorales, a pris Théocrite pour modèle ; mais, quelque parfait que soit Virgile, il n'a point, d'après le jugement des savants anciens et modernes, égalé Théocrite. La mélodie enchanteuse du dialecte dorique, qui est d'ailleurs si convenable au langage des bergers, prête un charme toujours nouveau aux ouvrages du poète de Syracuse. On aime la naïveté et le naturel qui se trouvent toujours dans ses sentiments et dans ses expressions.

Nous possédons de Théocrite près de trente pièces, intitulées *Idylles* ; mais il n'y en a que dix qui soient de véritables pastorales (1). On raconte que Théocrite, qui avoit été comblé des faveurs de Ptolémée, eut l'imprudence d'écrire des satires contre Hiéron, roi de Syracuse, et fut puni de mort par ce prince.

(*) Les anciens appeloient idylles toutes les petites pièces de poésie quelconque.

« On pourroit, dit l'abbé Le Batteux, regarder
« les ouvrages de Théocrite comme la biblio-
« thèque des bergers, s'il leur étoit permis d'en
« avoir une. Il y a quelques traits qui auroient
« pu être plus délicats. Il y en a dont la sim-
« plicité nous paroît trop peu assaisonnée ;
« mais, dans la plupart, il y a une douceur,
« une mollesse, à laquelle aucun de ses succes-
« seurs n'a pu atteindre. On pourroit compa-
« rer ses tableaux à ces fruits d'une maturité
« exquise, servis avec toute la fraîcheur du
« matin, et ce léger coloris que semble y lais-
« ser la rosée. La versification de ce poète est
« admirable, pleine de feu, d'images, et sur-
« tout d'une mélodie qui lui donne une supé-
« riorité sur tous les autres. »



THÉOCRITE.

IDYLLES.

LES PECHEURS.

TRADUCTION DE M. GIN.

ARGUMENT.

Cette idylle est toute morale. Sous l'emblème du songe d'un pêcheur, qui a rêvé que sa ligne entraînoit un poisson d'or, le poète se rit de la chimérique ambition des hommes.

O DIOPHANTE ! l'indigence éveille l'industrie ; elle accoutume au travail. Les soins cuisants ne permettent pas au journalier de dormir. Si les pavots d'un sommeil inattendu viennent fermer ses paupières , les soucis importuns se hâtent de l'éveiller.

Deux vieux pêcheurs, couchés près l'un de l'autre sur un lit d'algue marine que leurs

mains avaient entassée, appuyés contre le mur palissadé de leur cabane couverte de joncs, se délassoient de leurs fatigues. Près d'eux étoient les instruments de leur art, des corbeilles, de longues lignes, des hameçons, des nasses recourbées, des nattes de jonc, des cordages de crin, des peaux, une vieille nacelle arrêtée par des pieux : sous leurs têtes, leurs vêtements et leurs bonnets, pour leur tenir lieu d'oreillers. Leurs outils étoient toute leur richesse ; point de marmite, point de chien : l'étroit nécessaire et rien de plus. Heureux dans leur indigence, aucun voisin ne les troublait. Les flots d'une mer calme battoient mollement les murailles de joncs de leur cabane. Le char de la lune n'étoit point encore parvenu à la moitié de sa carrière, quand la nécessité, mère du travail, les éveille. Le sommeil, fuit de leurs paupières. L'un d'eux adressant la parole à son compagnon :

« O mon ami ! lui dit-il, ceux-là nous trompent qui nous disent que les nuits sont plus courtes en été qu'en hiver, les jours plus longs. L'aurore ne paroît point encore, et cependant mille songes divers se sont succédé dans mon

esprit. Me trompé-je, ou la nuit a-t-elle ralenti sa course ?

LE DEUXIÈME PÊCHEUR.

Asphalion ! c'est à tort que tu accuses les beaux jours d'été d'être abrégés : la marche du temps est la même ; mais les soins inquiets qui t'agitent t'ont fait paroître cette nuit plus longue.

ASPHALION.

Sans doute tu sais interpréter les songes ? L'un de mes rêves étoit fort agréable. Comme nous partageons notre pêche, je veux partager avec toi le plaisir qu'il m'a fait. Aucun ne l'emporte sur toi en intelligence : l'esprit est le meilleur interprète des songes. Nous avons d'ailleurs du loisir. Que faire de mieux, sans dormir, couchés près l'un de l'autre sur l'algue marine, non loin des flots écumeux ? La lumière n'est point encore éteinte dans le Prytanée (*). C'est là qu'ils veillent et font de bonnes pêches.

(*) Édifice public dans lequel s'assembloient les Prytanes, magistrats établis à Athènes pour les affaires criminelles. Les poètes grecs désignent quelquefois par le nom de Prytanes les hommes d'un mérite élevé, en quelque genre que ce fût.

LE DEUXIÈME PÊCHEUR.

Raconte-moi ta vision nocturne. Ne cache rien à ton ami.

ASPHALION.

Nous avons hier, il t'en souvient, l'estomac assez vide. Épuisé par les travaux d'une pénible journée, à peine j'ai fermé l'œil qu'il me semble qu'assis sur un rocher je pêche avec ardeur. J'agite ma ligne pour montrer aux poissons la trompeuse amorce ; l'un des plus gros s'en saisit : le chien rêve du pain, je rêve poissons. Ce gros poisson mord à l'hameçon. J'étends le bras, dans la crainte qu'il ne m'échappe : ma ligne se courbe sous les efforts du monstre. Quel monstre ! Quel moyen, avec un fer si foible, de l'attirer à moi ? La crainte d'être mordu, comme l'autre jour, m'agite. Si tu me mords, je te mordrai plus fort. J'entraîne enfin ma proie, et sors vainqueur du combat. O prodige ! ce poisson étoit d'or ; il étoit tout couvert d'or : la terreur s'empare de mes sens. Sans doute, me dis-je à moi-même, c'est le favori de Neptune, le trésor de la bleue Amphitrite (*). Je le tire doucement, dans la

(*) Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris, déesse de la mer, et femme de Neptune.

crainte que les feuilles d'or qui tapissent son palais ne s'attachent à l'hameçon ; je le détache de la ligne, à l'aide d'une corde, et le mets à sec sur la rive. Dans l'excès de ma joie, je fais vœu de ne plus retourner à la mer, de jouir en paix sur la terre de mon trésor. A peine ai-je prononcé le redoutable serment que je m'éveille. O mon hôte ! explique-moi ta pensée, car mon serment m'effraie.

LE DEUXIÈME PÊCHEUR.

Rassure-toi : ton serment n'est rien, puisque tu n'as pas revu ton poisson d'or. Ces songes sont des mensonges : soit que tu dormes ou que tu veilles, fais effort pour prendre des poissons de chair, et perds le souvenir de ces fausses espérances conçues pendant le sommeil, si tu ne veux mourir de faim avec tes songes dorés.

L'AMANT MALHEUREUX.

ARGUMENT.

Un berger amoureux est repoussé avec sévérité. Il se pend de désespoir. La chute d'une statue de l'Amour le venge en tombant sur l'insensible objet de sa flamme. Cette idylle a servi de modèle à la deuxième églogue de Virgile, et à la fable de Daphnis et d'Alcimadure de La Fontaine.

UN tendre amant étoit épris des charmes d'un jeune objet d'une éclatante beauté, mais dont la sensibilité ne répondoit point aux graces dont la nature l'avoit orné. La puissance des flèches amères que l'Amour décoche de son arc homicide lui étoit inconnue. Il haïssoit l'amant qui brûloit pour lui. Jamais sa bouche vermeille, jamais l'éclat de ses yeux ni les roses de son teint n'avoient exprimé les feux dont son ame étoit embrasée : jamais ses

doux propos ni ses tendres baisers n'avoient soulagé les ennuis de son amant. Semblable au sauvage habitant des forêts, qui épie les mouvements du chasseur, tous ses soins tenoient à repousser un cœur épris de l'amour le plus ardent. Le mépris étoit empreint sur ses lèvres ; ses regards farouches, ses paroles dures, la pâleur de son front, exprimoient sa haine. Son courroux sembloit toujours prêt à s'enflammer ; mais la colère rehaussoit l'éclat de ses charmes, la résistance fortifioit la passion de son amant. Il avoit épuisé toutes les ressources que Cythérée inspire. Baigné de larmes, il s'approche de la demeure de l'insensible objet de sa flamme, donnant de tendres baisers au seuil de cette porte qui lui est fermée. Il s'écrie :

« Fille cruelle ! une lionne t'allaita. Ton
« cœur est de pierre : indigne d'un amour tel
« que le mien, reçois ce dernier don d'une
« ame éprise de tes charmes. Aimable fille, ne
« crains plus que je trouble ton repos, que je
« t'afflige par d'inutiles vœux. Je vole vers les
« lieux où tu m'exiles : je parcourrai ces rou-
« tes obscures où l'on dit que les amants

« trouvent l'oubli, remède à tous leurs maux ;
« et toutefois mes lèvres brûlantes épuiseront
« les ondes du Léthé sans éteindre la flamme
« qui me consume.

« Que le seuil de ta porte reçoive mes
« adieux. Je prévois ce qui arrivera : la rose
« est belle, une seule aurore la fane ; la vio-
« lette est l'ornement du printemps, un seul
« jour la flétrit ; le lis est d'une éclatante blan-
« cheur, il jaunit avant de tomber ; la neige
« éblouit, à peine congelée elle se fond : ainsi
« la beauté qui nous charme est de courte du-
« rée. Tu aimeras un jour, et, regardant en
« arrière, des larmes amères couleront de tes
« yeux.

« Fille chère à mon cœur ! ne me refuse pas
« une dernière faveur. Quand tu me verras
« suspendu à ta porte, arrête pour quelques
« instants ; que ton amant infortuné obtienne
« de ton cœur quelques soupirs ; dénoue le
« fatal tissu, couvre mon corps de tes vête-
« ments ; que tes lèvres, appliquées sur ma dé-
« pouille mortelle, y répandent un agréable
« parfum. Ne crains pas de te montrer sensi-
« ble à la pitié : ni tes baisers ni tes larmes ne

« pourront me rappeler à la vie. Que tes mains
« me creusent un tombeau ; que mon amour y
« demeure enseveli. Crie trois fois, en te séparant de ce corps sans vie : O mon fidèle
« amant ! repose en paix. Ajoute, si tu veux :
« Mon aimable compagnon a succombé à sa
« douleur. Grave ces vers sur ma tombe : »

*Arrête, voyageur : ci-gît qui trop aima,
Victime de l'objet dont l'Amour l'enflamma.*

Il dit, et roule une pierre énorme, qui s'élève jusqu'à moitié des poteaux où il attache le fatal tissu qu'il a passé autour de son cou, repousse la pierre, demeure suspendu : le poids de son corps l'entraîne ; il expire.

La porte s'ouvre ; l'insensible objet d'un amour infortuné le voit ; aucunes larmes ne coulent de ses yeux ; ses vêtements, que décoraient les roses de la jeunesse, sont souillés par l'attouchement de ce corps sans vie ; il vole au Gymnase (1) : séparé de la foule, il se plonge dans le bain.

(*) Lieu où les Grecs s'exerçoient à lutter, à jeter le disque, et à d'autres jeux propres à fortifier le corps.

Au-dessus de ce bain étoit la statue de pierre du dieu méprisé; elle se détache, se précipite sur l'impie, qu'elle écrase : l'onde est teinte de son sang. Une voix enfantine se fait entendre :

Ce cœur inaccessible aux feux qu'Amour inspire
Succombe sous un dieu vengeur de ses autels.
Amants, vivez heureux sous l'amoureux empire,
Un dieu vengeur punit les crimes des mortels.

LES AMOURS.

ARGUMENT.

Le poëte se plaint de l'inconstance de l'objet de son amour.

AIMABLE fille, le vin fait dire la vérité ; tolère une sincérité que les fumées du vin autorisent. Permets que je te découvre ce que j'ai tenu jusqu'ici renfermé dans mon cœur.

Tu ne m'aimes point de toute ton ame, je le sens, car je ne vis qu'à moitié ; c'est ton image qui vit en moi, le reste n'existe plus. Si tu voulois je serois aussi heureux que les immortels : tu n'auras pas la cruauté de laisser ton amant languir dans ces ténèbres quand rien ne s'oppose au succès de ses vœux. Objet de mes soins assidus, crois-en mon expérience, tu te féliciteras d'avoir suivi mes conseils. Semblable à l'oiseau, contente-toi d'un seul nid, posé sur un chêne si élevé qu'aucun reptile n'y

puisse atteindre : maintenant tu voltiges de branche en branche. Quiconque loue ta beauté devient ton ami ; tu le préfères à celui qui soupire pour toi depuis trois années : ta vanité aspire à de brillantes conquêtes ; si tu veux vivre heureuse , aime ton égal. Ainsi tu jouiras de l'estime de tes concitoyens ; l'Amour ne te causera plus de tourments. Ce dieu subjugué aisément les cœurs des mortels : le mien étoit de fer , l'amour l'a amolli. Permets que je cueille sur tes lèvres un tendre baiser.

LA MAGICIENNE.

ARGUMENT.

Siméthée , éprise d'un violent amour pour l'athlète Delphis , qui l'a abandonnée , emploie les secrets de la magie pour le rappeler.

Où sont ces lauriers, Thestylis? où sont ces philtres? Que la toison d'un agneau teinte de pourpre couronne ce vase! que des sacrifices magiques me ramènent mon amant infidèle! Absent depuis douze jours, il a perdu jusqu'au souvenir de celle qui lui fut chère: je ne l'entends plus frapper à ma porte; il ne s'informe point si je vis ou si je meurs: Vénus l'entraîne; une nouvelle passion s'est emparée de son ame. Demain, au lever de l'aurore, j'irai au gymnase de Timagète, je l'y verrai, je lui ferai les reproches que mérite son inconstance. En ce moment j'emploie les secrets de mon art pour le rappeler à moi. O lune! que ta pâle lumière

éclaire ces mystères ; paisible lune, formidable Hécate, qui habites les gouffres profonds que la terre enferme dans son sein, qui marches parmi les ombres, dans les sépulcres, au milieu du sang ; les chiens tremblent et glapissent à ton approche ; terrible Hécate ! reçois mon hommage, conduis à une heureuse fin ces sacrifices nocturnes. J'ai dessein d'employer des charmes aussi puissants que ceux de Circé, que ceux de Médée, que ceux de la blonde Périclède.

Oiseau sacré, oiseau augural, ramène-moi mon amant.

La flamme a séché cette farine de pur froment : qu'elle soit répandue par tes mains, ô Thestylis ! insensée Thestylis ! où s'égare ton esprit ? Tu ris de mes prestiges ; répands ce sel et dis : Ainsi je disperse les os de Delphis.

Oiseau sacré, etc.

Delphis me cause de cruels tourments. Ce laurier que je brûle me vengera de sa perfidie ; j'entends ses feuilles pctiller sous la flamme ; elles n'ont pas même laissé de cendre ; ainsi la chair de Delphis sera consumée par

les feux que mes charmes auront allumés.

Oiseau sacré, etc.

Puissent les feux de l'amour attendrir le cœur du Myndien Delphis comme la flamme amollit cette cire ! Qu'il tourne autour de nos portes comme cette toupie d'airain, consacrée à Vénus, décrit autour de moi des cercles concentriques.

Oiseau sacré, etc.

Artémis, reçois ces libations de la farine du froment que le feu a purifiée. Rien ne résiste à ta puissance ; tu fléchis l'impitoyable Rhadamante, ce juge terrible des enfers. Thestylis, j'entends les chiens aboyer dans la ville ; la déesse est dans nos carrefours, hâte-toi de tirer des sons aigus de ce vase d'airain.

Oiseau sacré, etc.

Un vaste silence règne sur la plaine liquide, aucune haleine de vent ne trouble ce calme profond ; cependant les pointes aiguës de la douleur déchirent mon ame, l'amour me consume ; l'infidèle m'a déshonorée, il m'a ravi ma virginité, et refuse de m'avoir pour épouse.

Oiseau sacré, etc.

Trois fois je fais des libations aux dieux, trois fois je prononce les paroles mystérieuses. Quel que soit l'objet des amours de Delphis, qu'il en soit oublié comme on dit qu'autrefois, dans l'île de Dias, le volage Thésée oubliâ Ariadne à la belle chevelure.

Oiseau sacré, etc.

L'hippomane est une plante de l'Arabie ; les poulains en sont amoureux, les cavales gravissent les montagnes pour l'obtenir. Puissé-je voir Delphis, agité d'une semblable fureur, brillant de l'huile du gymnase, accourir à ma maison.

Oiseau sacré, etc.

Cette frange s'est détachée de la tunique de Delphis ; ma main l'a déchirée et la livre aux flammes. Cruel Amour ! tes feux épuisent mes veines comme la sangsue des marais boit le sang des mortels.

Oiseau sacré, etc.

Broyons ce lézard : demain au lever de l'aurore, je contraindrai Delphis de prendre ce breuvage magique. Thestylis, enduis de ce

philtre le haut de la porte de Delphis, ^{si} de cette porte où mon amour me tient enchaînée, sans qu'il daigne prêter l'oreille à ma voix. Rends-lui mépris pour mépris, et dis : Ainsi je disperse les os de Delphis.

Oiseau sacré, etc.

En ce moment, solitaire et rêveuse, par quelles expressions déplorerais-je l'origine et les suites de ce fatal amour ! par où commencer ? comment ce poison s'est-il insinué dans mon cœur ? La fille d'Eubolus, Anaxo la Canaphore, arrive dans le bois sacré d'Artémis ; des bêtes fauves, entre lesquelles on voit une lionne, entourent la prêtresse.

Respectable divinité qui présides à la nuit, raconte l'origine de mon fatal amour.

La Thracienne Teucharile, ma nourrice, dont le souvenir me sera toujours cher, qui demeuroid devant ma porte, me fait de vives instances pour l'accompagner à cette fête. Vêtue d'une tunique de pourpre, couverte du voile de Cléariste, je la suis pour mon malheur.

Respectable divinité, etc.

A peine nous sommes parvenues à la moitié du chemin, que j'aperçois, près de la maison de Lycon, Delphis et Eudamippus, qui ont suspendu leurs travaux. Ils sortent du gymnase ; un léger duvet décore leurs joues ; leurs poitrines sont plus luisantes que la splendeur argentine de la lune.

Respectable divinité, etc.

Je vois Delphis : un amour insensé s'empare de mon cœur ; ma beauté se flétrit ; la pompe sacrée n'a plus d'attraits pour moi : retournant à ma demeure j'ai peine à reconnoître la route que j'ai parcourue ; consumée d'un feu secret, pendant dix jours et dix nuits je demeure étendue sur mon lit.

Respectable divinité, etc.

Mon teint jaunit, mes cheveux se détachent de ma tête, ma peau est collée sur mes os ; et cependant où ne portai-je point mes pas ? quelle magicienne n'ai-je point implorée ? Le temps s'écoule sans que je reçoive aucun soulagement.

Respectable divinité, etc.

Je découvre enfin à ma captive la cause de ma langueur. Thestylis, lui dis-je, va chercher le remède à mes maux ; le Myndien Delphis s'est emparé de mon ame ; vole au gymnase de Timagète ; il se plaît en ce lieu, il a coutume de le fréquenter.

Respectable divinité, etc.

Quand tu le verras seul, fais-lui signe d'approcher, tu lui diras : Siméthée te demande, et me l'amèneras. Ainsi je parlois ; Thestylis obéit : elle conduit dans ma demeure le brillant Delphis. A peine est-il parvenu, d'un pied léger, au seuil de ma porte, que je le reconnois.

Respectable divinité, etc.

Plus gelée que la neige, une sueur plus froide que la nielle (*), qu'assemble le vent du midi, découle de tous mes membres. Je veux parler, mes sons inarticulés sont plus frêles que les cris des chiens nouveau-nés qui appellent leur mère dans leurs songes ; ma peau

(*) Plante aromatique, autrement nommée che-
veux de Vénus.

est plus glacée que la nacre du collier qui pare une jeune nymphe.

Respectable divinité, etc.

A peine le cruel Delphis me voit, que, baisant les yeux, il s'assied sur mon lit. Siméthée, me dit-il, m'appelant dans ta demeure, tu ne m'as prévenu que d'aussi peu de temps qu'il en faut pour parcourir le court espace dont naguère je devançai à la course le léger Philinus.

Respectable divinité, etc.

J'en jure par le tendre amour ; aussitôt que la nuit eut répandu ses voiles sur la terre, accompagné de deux ou trois des miens, je fusse arrivé dans ta demeure, t'apportant les dons de Bacchus, le front ceint de branches de peuplier enlacées de bandelettes de pourpre.

Respectable divinité, etc.

On vante ma légèreté et ma grace ; je l'emporte, dit-on, sur tous ceux de mon âge. Si tu eusses daigné me recevoir, si tu eusses daigné répondre à mes vœux, me permettre seulement de cueillir un baiser sur tes lèvres, mon ame eût été satisfaite ; si tu eusses abaissé sur moi

le levier de ta porte, j'eusse fait usage des haches et des flambeaux.

Respectable divinité, etc.

Maintenant Cypris aura mon premier hommage. Après cette divinité tous mes vœux te seront consacrés, ô nymphe qui m'appelles dans ta demeure quand les feux de l'amour, plus pénétrants que ceux de Vulcain, m'ont à demi consumé.

Respectable divinité, etc.

L'amour séduit les vierges ; il fait sortir la jeune épouse du lit de son époux pour l'embraser d'une flamme adultère : ainsi me parle Delphis. Prompte à me laisser persuader, je lui tends la main ; un feu plus ardent que je ne l'avois jusqu'alors éprouvé s'insinue dans nos veines ; nos yeux s'animent ; nous portons l'un sur l'autre de tendres regards ; nos soupirs se confondent. Respectable divinité ! qu'est-il besoin de perdre le temps en vains propos ? Delphis parvint au comble de ses vœux , et jusqu'à l'époque de cette fatale absence, nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir. Ce matin à peine les coursiers de l'aurore aux doigts

de rose s'élançoient des profondeurs de l'Océan, que la mère de Méliso, qui l'est aussi de Philisiée ma joueuse de flûte, arrive dans ma demeure. Entre plusieurs choses qu'elle me dit, elle m'apporte cette triste nouvelle que Delphis est amoureux d'une autre que de moi. J'ignore, me dit-elle, quel est l'objet de ses feux; mais à peine il a fait des libations aux dieux qu'il a fui : les couronnes entassées dans sa demeure sont la preuve de son inconstance : ainsi parle cette étrangère, et l'absence de Delphis ne confirme que trop la vérité de ses soupçons. Il n'étoit point de jour que trois ou quatre fois Delphis ne vint dans ma maison; il y déposoit cette phiole dorique qui renferme l'huile dont il se sert au gymnase. Sans doute il m'oublie; quelque autre est l'objet de ses soins pressés. En ce moment j'emploie les secrets de mon art pour rappeler mon amant : j'en jure par les parques, s'il continue de m'affliger il frappera aux portes du palais de Pluton; tant sont puissants les philtres que je lui réserve! Une captive assyrienne m'initia dans ses mystères.

Respectable divinité! reçois mes adieux.

Que tes courriers fatigués plongent maintenant dans l'Océan ; laisse-moi tout entière à ma douleur ; je m'efforcerai de la supporter comme par le passé. Divine lune qui réjouis la nature par ta lumière argentine ! astres brillants qui accompagnez le char paisible de la nuit, recevez mes adieux.

LE CHEVRIER ET AMARYLLIS.

ARGUMENT.

Dans cette idylle , le gardien des bœufs s'efforce de rendre Amaryllis favorable à ses vœux ; le poète suppose la bergère cachée dans un antre fermé d'épines, d'où elle l'entend. Quelques scolastes (*) pensent que Théocrite chante , dans cette idylle , ses propres amours. La scène est en Italie , dans le voisinage de Crotone.

TANDIS que mes chèvres , confiées à ce Tityre , errent sur ces montagnes , essayons de fléchir Amaryllis. Mon cher Tityre , veille sur mes chèvres , guide-les vers ces sources limpides , dans ces riants pâturages ; prends garde surtout à ce belier libyen dont la couleur tire sur le fauve , évite ses cornes.

(*) Grammairiens , auteurs de scolies , c'est-à-dire , de remarques ou de notes critiques sur les auteurs classiques.

Charmante Amaryllis ! du fond de cette grotte où tu te tiens renfermée, je ne t'entends point m'appeler, me nommer ton amant. Suis-je l'objet de ta haine ? Mon nez camus, ma barbe touffue, sont-ils si effrayants que tu crains de me voir près de toi ? tes rigueurs me désespèrent. Reçois ces dix pommes que ma main te présente ; demain je t'en apporterai d'autres. Sois sensible à mes ennuis.

Puissé-je, semblable à l'abeille, m'insinuer à travers ce lierre, à travers cette épaisse fougère qui te dérobent à ma vue. Maintenant je connois l'Amour : ce dieu suçà les mamelles d'une lionne ; sa mère l'éleva dans les forêts ; ses feux ont pénétré mes os, ses traits m'ont fait une blessure profonde. Rien n'égale ta beauté, ô Amaryllis ; mais ton cœur est de pierre. Daigne étendre tes bras vers moi ; permets que le gardien des chèvres cueille un baiser sur tes joues : les plus simples baisers ont des charmes. Si tu me refuses, cette couronne de fleurs odorantes que noue un lierre flexible, cette couronne qui te fut destinée, ô ma chère Amaryllis ! je la mettrai en pièces. Infortuné, que vais-je devenir ? cruelle ! tu ne m'écoutes pas. Du sommet de cette roche,

où le pêcheur Olpis se tient en embuscade pour épier les thons, je me précipiterai dans les flots : que je meure ou que je survive, tu auras joui de mon désespoir. L'autre jour, dans le dessein de découvrir si tu m'aimois, je rompis des tiges de pavots ; elles se flétrirent sous mes doigts sans éclater : je consultai Agrée, cette glaneuse à gages que les mouvements de son crible instruisent des plus secrètes pensées des cœurs. Amaryllis, me dit-elle, est l'objet de tes vœux ; mais tes paroles ne font point impression sur son ame. Je te destinois cette chèvre blanche, mère de deux chevreaux : la fille de Memnon, Érytacie, au teint rembruni, me la demande ; je la lui donnerai puisque tu ris de mes tourments. Dieux ! ma paupière droite s'agite.... verrai-je Amaryllis ? Couché sous ce pin, essayons de faire répéter aux échos nos douces chansonnettes : elle n'y sera point insensible ; son cœur n'est pas de diamant.

« Épris des charmes d'Atalante, Hippomène
« souhaite de l'avoir pour épouse. Les pommes
« d'or qu'il lui jette ralentissent la course de la
« nymphe. Atalante voit ces fruits, elle les de-

« sire avec ardeur ; l'amour s'insinue dans son
« ame.

« Le devin Mélampus enlève , dans les
« champs d'Othrys , les bœufs d'Éphiclus. Il
« les emmène à Pylos , et obtient , pour prix
« de ses exploits , que son frère Bias jouisse
« des embrassements de la sage Alphésibée.

« Adonis guide ses troupeaux sur les monta-
« gnes. Il inspire à Cythérée une telle passion,
« que , même après sa mort , la déesse le presse
« contre son sein.

« Endymion, que j'envie ton sort ! puissé-je,
« comme toi , dormir d'un sommeil éternel !

« Jasion, quelle fut ta félicité ! profanes , elle
« vous est inconnue ! Puissé-je comme lui par-
« venir au comble du bonheur ! »

Ma tête est fatiguée ; je souffre de cruelles
douleurs. Cessons , puisque mes chants ne
peuvent t'émouvoir , ô Amaryllis ! Je tombe de
lassitude et d'ennui , destiné à devenir la proie
des loups. Mon trépas sera plus doux pour toi
que le miel qui parfume ta bouche.

LE CYCLOPE.

ARGUMENT.

Théocrite adresse cette idylle à Nicias de Milet, poète et médecin, disciple, ainsi que lui, d'Érasistrate. Le poète y prouve, par l'exemple du cyclope Polyphème, que les chants de la muse sont le seul antidote de l'amour. Polyphème, épris d'une violente passion pour la nymphe Galathee, exprime ses tourments. Il finit par la menacer d'offrir son cœur à des nymphes moins cruelles.

O NICIAS, de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est pas de plus difficile à guérir que l'amour. Les secours de la médecine sont impuissants : les muses possèdent le seul antidote de ce poison subtil. Mais, Nicias, chéri des neuf sœurs autant que savant médecin, tu n'ignores pas combien cet antidote, si léger et si doux, qui naît parmi les hommes, est difficile à trouver. Ce charme

puissant soulagea les ennemis de Polyphème, cet antique cyclope qui vécut parmi nous.

Un tendre duvet couvrait à peine son menton : des poils légers voltigeoient autour de ses tempes, quand il conçut une violente passion pour Galatée. Il ne se bornoit pas à lui offrir des roses, des fruits parfumés, ou les tresses de sa longue chevelure. Furieux, insensé, il néglige ses travaux, abandonne ses troupeaux, souffre qu'ils reviennent sans guide du pâturage. Tandis que, percé du trait que le fils de Cypris a enfoncé profondément dans son cœur, il dessèche sur la rive couverte d'algue (*) marine, ses chants harmonieux seuls dissipent ses ennuis. Assis sur une roche escarpée, portant sur la plaine liquide de tristes regards, il chante ainsi :

O Galatée ! plus blanche que le lait que ma main exprime des mamelles de mes brebis, plus douce que mes agneaux, mais plus fière que la génisse, plus aigre que le verjus, pourquoi refuses-tu de m'entendre ? quand mes sens sont assoupis par le sommeil, tu parcours

(*) Herbe qui croît dans la mer, et qu'elle jette quelquefois sur ses bords.

le rivage, et fuis à mon réveil comme la brebis à l'aspect du loup. Je t'aimai depuis le jour qu'accompagnant ma mère, tu arrivas sur cette rive pour y cueillir la tendre hyacinthe. Je guidois sur ces monts sourcilleux tes pas chancelants, et ne pouvois me lasser de t'admirer. Depuis ce temps, je n'ai point de repos, et tu dédaignes de prendre pitié de mes maux.

Aimable enfant, je connois la cause de ta fuite précipitée. Ce vaste sourcil qui voile mon visage, et s'étend d'une oreille à l'autre, mon œil unique, ce nez épaté, qui domine mes lèvres, portent l'effroi dans ton ame. Mais, tel que je suis, j'ai mille brebis qui errent sur ces montagnes ; je les traie tous les jours : elles me fournissent un lait abondant ; les fromages ne me manquent ni en été, ni en automne, ni même en hiver ; en toutes saisons mes clayons son chargés de lait caillé ; aucun ne m'égale dans l'art de faire raisonner les pipeaux rustiques. O Galatée ! plus douce que les fruits parfumés, pour chanter tes appas et mes tourments, j'affronte l'horreur des nuits les plus orageuses.

Onze faons à superbes colliers, quatre our

sins que j'ai élevés, te sont destinés; viens, je te les donnerai. Laisse les flots tumultueux couvrir ces rives de leur blanche écume. Viens dans mon antre à l'approche de la nuit, un doux repos t'y attend. Des lauriers, de hauts cyprès l'ombragent; le noir lierre, la vigne aux grappes parfumées le tapissent. Un ruisseau l'arrose d'une onde limpide, breuvage céleste que me fournissent les neiges de l'Etna couvert de chênes. Qui ne préféreroit une telle vie à l'éternelle agitation de l'onde tumultueuse? Si tu ne peux surmonter la répugnance que t'inspirent ces poils épais qui couvrent mon sein, j'ai dans mon antre une immense provision de chênes entassés; un feu éternel y est conservé sous la cendre: que ce bucher, allumé par tes mains, consume ma dépouille mortelle, qu'il brûle cet œil unique que je chéris par-dessus tous les biens. Je ressentirai quelque plaisir en tombant sous tes coups.

Que j'en veux à ma mère de ne m'avoir pas donné des nageoires pour fendre le sein de l'humide élément! je baiserois ta main délicate. Si tu daignois le permettre, j'appliquerois sur tes lèvres un tendre baiser. Je t'apporterois

des tiges de lis, des pavots somniférés dont les larges feuilles, d'un rouge foncé, craquent sous les doigts. Je ne pourrois te faire à-la-fois ce double présent ; car les lis fleurissent en été, les pavots en hiver. J'en jure par Jupiter ! si quelque navire est jeté sur ces côtes par la tempête, je contraindrai mes hôtes de m'apprendre à nager, afin de connoître par moi-même quel plaisir on trouve à habiter sous les eaux.

O Galatée ! abandonne l'humide élément : oublie à jamais ses grottes profondes. Assise à mes côtés sur ces rives fleuries, aide-moi à garder mes troupeaux, à exprimer le lait de mes brebis, à y mêler la pressure, à presser mes fromages.

Ma mère est la cause de tous mes maux ; elle me voit dessécher de jour en jour, et ne te parle jamais de moi ; elle n'essaie point d'adoucir tes rigueurs. Je lui rendrai tourment pour tourment. Je lui dirai que ma tête est pesante, que mes jarrets ne peuvent me soutenir.

Cyclope, Cyclope, oublie ta Galatée, tresse ces joncs, cueille l'herbe de ces prairies, apporte-la à tes agneaux, exprime le lait de

cette brebis que tu possèdes, et cesse de poursuivre celle qui te fuit. Ces soins domestiques dissiperont tes ennuis. Il te sera facile de trouver une autre Galatée, égale ou plus belle que celle-ci. Plusieurs nymphes t'invitent à folâtrer avec elles sous le voile de la nuit. Elles sourient à tes agaceries. Tu ne leur parois donc pas si méprisable.

Polyphème employoit ainsi le secours des muses pour amortir les feux de l'amour qui le consumoient, remède plus doux que ceux qu'on se procure au poids de l'or.

LES AMIS.

ARGUMENT.

Le poëte adresse cette idylle à un ami , qu'il revoit après trois jours d'absence. Elle présente les louanges de l'amitié , et , à cette occasion , le récit des honneurs rendus par les Athéniens à Dioclès.

TE voilà de retour , enfant chéri ; après une absence de trois jours et de trois nuits , tu es enfin arrivé. Une seule journée d'attente imprime sur le front les rides de la vieillesse. Autant le printemps est plus agréable que l'hiver , les pommes que les prunes sauvages ; autant la toison des brebis est plus épaisse que celle des agneaux ; autant une jeune nymphe est préférable à une veuve de trois époux ; autant les sauts légers du chevreau l'emportent sur la marche pesante de la génisse , et

les sons mélodieux du rossignol sur le ramagé des autres habitants de l'air : aussi grande est la joie que je ressens à ta vue. Je voloïs à ta rencontre aussi empressé que le voyageur, fatigué de la chaleur du jour, recherche l'ombre épaisse du hêtre.

Puisse la concorde qui règne entre nous durer éternellement ! puisse notre tendre amitié être chantée par la postérité la plus reculée ! Ces deux hommes, diront-ils, aussi unis que deux coursiers soumis au même joug, furent liés de l'amitié la plus tendre. On les nommoit les amis des hommes du siècle d'or, de ces temps fortunés où l'amour trouvoit sa récompense dans les tendres soupirs de l'objet aimé.

O Jupiter, fils de Saturne ! et vous tous heureux immortels, inaccessibles à la vieillesse ! qu'après deux cents générations une ombre traverse les courants de l'Achéron, ce fleuve qu'on passe sans retour, pour m'apporter cette agréable nouvelle que le souvenir de notre tendre amitié est dans toutes les bouches, qu'il est le sujet des entretiens de tous les jeunes hommes.

Ces choses sont au pouvoir des habitants de la voûte éthérée. Mais en chantant tes

louanges, ô mon ami ! je ne crains point la peine imposée aux menteurs. Car, si tu m'as blessé, la réparation a été double de l'offense. Tu m'as comblé outre mesure.

Habitants de Mégare, excellents rameurs, soyez heureux pour avoir honoré l'Attique Dioclès par-dessus tous les étrangers qui arrivoient dans votre fertile contrée. Tous les ans, aux premiers jours du printemps, les jeunes hommes s'assemblent près du monument élevé à la cendre de Dioclès. Une lutte touchante de mutuelles caresses s'engage entre eux. Celui qui emporte la victoire retourne triomphant, montrer à sa mère les couronnes entassées sur sa tête. Heureux celui qui a mérité d'être constitué le juge de tels combats ! ses vœux fréquents demandent à Ganymède, à l'œil serein, de rendre ses lèvres semblables à la pierre lydienne, dont les orfèvres se servent pour distinguer le faux clinquant de l'or le plus pur.

NOTICE SUR BION.

BION naquit à Smyrne, et passa une partie de ses jours en Sicile. Son génie, quoique doux, tendre et facile, excita l'envie. Bion fut persécuté constamment, et mourut empoisonné.

Les anciens disent qu'il para l'églogue de graces nouvelles, que ses images sont remplies de délicatesse, et ses vers d'harmonie; mais ils lui reprochent d'être un peu maniéré.

BION.

IDYLLES.

L'ÉCOLIER MAÎTRE.

TRADUCTION DE POINSINET DE SIVRY.

JE dormais d'un sommeil léger;
Vénus me prodiguait les charmes
D'un rêve aimable et mensonger,
Elle m'offrait son fils, sans carquois et sans armes.
Apprends, lui dit-elle, à chanter.
Seul avec mon élève, et cherchant à l'instruire,
Je célébrai Pallas, Pan, Neptune, Apollon,
Et les Arts enfantés dans le sacré vallon.
Le dieu paya mes sons d'un dédaigneux sourire,
Et chanta sur son luth les plaisirs d'un amant....
Pour l'écouter, je fis taire ma lyre;
Et j'appris de l'Amour à chanter tendrement

L'AMITIÉ.

HEUREUX, cent fois heureux le cœur noble et sensible
Qui connaît la douceur d'aimer et d'être aimé !
Heureux Thésée, heureux le héros invincible ,
Avec Pyrithoüs au Ténare enfermé !
Oreste , sans regret , au sein de la Scythie ,
S'offrit avec Pilade au plus affreux danger.
Tant qu'un ami fidèle a partagé ta vie ,
Achille , tes destins furent dignes d'envie ;
Heureux , en expirant , d'avoir pu le venger !

LES MUSES.

LES Muses de l'Amour ne sont point ennemies ,
Et toujours des talents les Graces sont suivies.
Si quelque humain farouche et rebelle aux amours

Prend en main la flute ou la lyre ,
Pour lui refuser son secours
Soudain avec ses sœurs Érato se retire.

Mais si quelque amant malheureux
Veut chanter sur son luth sa maîtresse et ses feux ,
A ses vœux aussitôt chaque Muse facile ,
Pour l'inspirer quitte le docte asile.

J'en suis garant moi-même , et l'éprouvai cent fois :
Quand j'ai voulu chanter les héros et les rois ,
Mes faibles chants se soutenaient à peine ;
Mais Pan même enviait la douceur de ma voix ,
Si je chantais Chloris, Amynthe, ou mon Ismène.

LE REPOS.

SI mes écrits sont dignes de renom,
Ce faible essai suffira pour ma gloire.
Si je n'ai pu toucher l'oreille d'Apollon,
C'en est fait, renonçons au temple de mémoire.
O sort ! que n'as-tu fait deux parts
A la trame de notre vie ;
L'une pour la tendre folie ,
L'autre pour l'étude et les arts ?
Mais, sûr qu'il n'en est qu'une , et de peu de durée ,
Irai-je consumer à des travaux sans fin
Ce peu d'instant comptés par l'avare Destin ?
A quels mensonges vains notre ame s'est livrée !
Jusques à quand veiller, s'agiter et gémir ?
Quand songerons-nous à jouir ?
Oublions-nous , insensés que nous sommes ,
Que la mort peut nous prévenir,
Et qu'un moment y conduit tous les hommes ?

L'OARISTYS,
OU
DIALOGUE AMOUREUX.

DAPHNIS.

HÉLÈNE sur les flots suivit l'heureux Pâris ;
Mais Pâris , comme moi , n'embrassa point Chloris.

CHLORIS.

Ce qui te rend si fier doit causer peu d'envie.

DAPHNIS.

Pour un second baiser je donnerais ma vie.

CHLORIS.

J'en vais laver l'injure au plus prochain ruisseau.

DAPHNIS.

Va , mais compte au retour sur un baiser nouveau.

CHLORIS.

Caresse tes moutons , laisse en paix les bergères.

DAPHNIS.

Tes dédains sont le prix de mes ardeurs sincères !
Songe que la beauté passe comme une fleur.

CHLORIS.

La rose en se fanant conserve son odeur.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces vergers ; ... Chloris, tu me refuses !

CHLORIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais tes ruses.

DAPHNIS.

Viens à l'ombre des bois entendre mes doux sons.

CHLORIS.

Chante pour toi, berger : moi, je pleure aux chansons.

DAPHNIS.

Crains Vénus, crains son fils.

CHLORIS.

Crains toi-même, profane.

J'ai contre moi Vénus, mais j'ai pour moi Diane.

DAPHNIS.

Dans les filets d'amour nous te verrons tomber.

CHLORIS.

Diane à ces périls saura me dérober.

Redoute enfin ma haine, ou cesse ta poursuite.

DAPHNIS.

Je te suivrai par-tout ; cesse une vaine fuite.

CHLORIS.

J'échapperai ; mais toi, ton amour te suivra.

DAPHNIS.

A quelque indigne amant l'hymen te soumettra.

CHLORIS.

Mille ont brûlé pour moi ; j'ai ri de leur faiblesse.

DAPHNIS.

Du plus ardent de tous couronne la tendresse.

CHLORIS.

Non, non. Je fuis l'hymen et ses tristes soupirs.

DAPHNIS.

L'hymen, qu'on t'a fait triste, est semé de plaisirs.

CHLORIS.

L'épouse prend un maître ; elle vit dans la crainte.

DAPHNIS.

Pour une épouse aimable il n'est point de contrainte

CHLORIS.

Mais Lucine est à craindre, et je fuis ses rigueurs.

DAPHNIS.

Tu verras ton époux partager tes douleurs.

CHLORIS.

A mes faibles attrait l'hymen nuira peut-être.

DAPHNIS.

Dans un fils adoré tu les verras renaître.

CHLORIS.

Et si je me rendais, quels présents . . . ?

DAPHNIS.

Tout mon bien.

Prends mon champ, mon troupeau, ma houlette et mon chi

CHLORIS.

Jure donc à Chloris de lui rester fidèle.

DAPHNIS.

Je le serai toujours, et fût-ce en dépit d'elle.

CHLORIS.

Tu me donneras donc tes troupeaux et ton champ?

DAPHNIS.

Tous mes biens sont à toi ; mon cœur en est garant.

CHLORIS.

De retour au hameau, que dirai-je à mon père?

DAPHNIS.

Nomme-moi ; c'est assez pour fléchir sa colère.

CHLORIS.

Répète-moi, berger, ce nom que je chéris.

DAPHNIS.

Je suis Daphnis, l'amant de la belle Chloris.

CHLORIS.

Satyre ! que fais-tu ? modère ces tendresses.

DAPHNIS.

Reçois de ton époux les premières caresses.

Chloris ! le cœur te bat. . . !

CHLORIS.

Pourquoi presser mon sein ?

Daphnis, je suis confuse. . . ah ! retire ta main.

Tu m'ôtes ma ceinture !

DAPHNIS.

O trop précieux gage !

Vénus, Amour, Hymen, acceptez-en l'hommage.

L'AMOUR.

TRADUCTION DE LA HARPE.

« UN enfant s'amusait dans un bois à prendre
« des oiseaux ; il vit l'Amour qui s'échappait
« et s'allait reposer sur les branches d'un ar-
« buste ; il s'en réjouit comme d'une meilleure
« proie. Il rassemble tous ses gluaux et guette
« l'Amour, qui, toujours sautillant, lui échappe
« sans cesse. L'enfant dans son dépit jette à
« terre ses pièges, et court vers le vieux labou-
« reur qui l'avait instruit dans cet art amu-
« sant. Il lui conte sa peine, et lui montre l'A-
« mour caché dans le feuillage. Le vieillard
« sourit en secouant la tête, et lui dit : Enfant,
« renonce à cette proie, ne chasse plus un tel
« oiseau ; c'est un monstre que tu dois crain-
« dre de connaître. Dès que tu sortiras de l'en-
« fance, l'oiseau qui sautille et t'échappe de
« lui-même fondra sur toi. »

VÉNUS.

« CYPRIIS m'est apparue en songe. Elle con-
« duisait par la main le petit Amour qui bais-
« sait les yeux et regardait la terre. Chantre
« des vergers, m'a-t-elle dit, prends avec toi
« l'Amour, et enseigne-lui tes chansons. Elle
« dit et s'éloigne. Insensé, je crus l'amour cu-
« rieux de mes leçons. Je lui enseigne de
« quelle manière Pan inventa la flûte oblique ;
« Minerve, la flûte droite ; Mercure, la lyre ;
« Apollon, la cithare. Le petit dieu écoutait
« peu mes discours. Il se mit à chanter des
« vers tendres ; il m'apprit les amours des
« dieux et des hommes, divin ouvrage de sa
« mère. Soudain j'oubliai ce que je venais d'en-
« seigner à l'Amour, et ne me souvins que
« de ce qu'il venait de m'apprendre. »

NOTICE SUR MOSCHUS.

MOSCHUS, contemporain de Théocrite et élève de Bion, était de Sicile. Les anciens l'ont placé au-dessus de son maître. Ils admirent la simplicité, la pureté, la délicatesse, la naïveté et le coloris doux et brillant des poésies pastorales de Moschus. Ils trouvent dans son *Enlèvement d'Europe* et dans son idylle sur les *Funérailles de Bion*, des vers pleins d'élégance et de sentiment. Son idylle de l'*Amour fugitif* est regardée comme une des fictions les plus ingénieuses de l'antiquité.

MOSCHUS.

IDYLLES.

TRADUCTION DE POINSINET DE SIVRY.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS avait perdu son fils.
Triste, plaintive, et vagabonde,
Elle remplissait de ses cris
Cythère et le reste du monde,
A-t-il paru sur ces coteaux,
Ce dieu plus inconstant que l'onde ?
Aurait-il fui dans ces roseaux,
Ou dans cette grotte profonde ?
Vous, habitants de ce vallon,
Parlez, si mon chagrin vous touche ;
Quiconque aura vu Cupidon
Aura deux baisers de ma bouche ;

Qui pourra le rendre à Vénus
Aura quelque chose de plus.
Divers signes le font connaître :
Son teint est de pur incarnat,
Son œil rempli d'un vif éclat,
Son parler doux, mais son cœur traître.
Ne croyez point cet enchanteur.
Il vous bercera d'un vain songe,
Tout ce qu'il vous dit n'est qu'erreur ;
Ce qu'il vous promet, que mensonge.
Sa chevelure va flottant,
Son front est pétri d'imprudence,
Ses mains sont celles d'un enfant ;
Mais qui soutiendra leur puissance ?
Ces mêmes mains ont mis aux fers
Le ciel, la terre, et les enfers.
Il est nu, mais couvert de feinte,
Tel que l'abeille au sein des fleurs,
Amour vole dans tous les cœurs ;
Mais il y laisse son atteinte.
Il porte sans cesse en sa main
Un arc, appui de son empire ;
Un arc, hélas, qui toujours tire,
Et qui jamais ne tire en vain.
Caché sous l'ombre de ses ailes,
De son dos descend un carquois,
Dont le ciel même craint les droits ;
Et dont les flèches trop cruelles

M'ont mille fois mise aux abois.
Tous ses traits sont teints d'amertume ;
Tout ce qu'il touche est enflammé.
D'une étincelle qu'il allume ,
L'astre du jour est consumé.
Si vous tombez à sa rencontre ,
Assurez-vous-en sans pitié ;
Et quelque amitié qu'il vous montre ,
Amenez-le-moi bien lié.
Qu'il se lamente , ou qu'il soupire ,
Gardez-vous de le relâcher ;
Le vissiez-vous même sourire ,
Ne vous en laissez point toucher ;
Toujours sa plus tendre caresse
Sert de voile au plus noir dessein ;
Ses larmes ne sont qu'une adresse ,
Son plus doux baiser qu'un venin.
S'il vous dit : Prends ceci pour gage ,
Défiez-vous de ce langage ,
C'est encore un piège d'Amour ;
Il ne sortirait d'esclavage
Que pour vous y mettre à son tour.

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE (*).

LE voile de la nuit couvrait encor les airs,
Le silence et la paix régnaient dans l'univers :
Le sommeil, à leur suite enchaînant les alarmes,
Versait sur tous les yeux ses pavots et ses charmes.
Europe était livrée à des songes trompeurs,
Des destins des mortels interprètes flatteurs.
Une nymphe l'embrasse, et, se disant sa mère,
L'entraîne sur les bords d'une terre étrangère.
Déjà même elle y touche.... Europe en ce moment
S'éveille de surprise et de saisissement.

(*) Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, était si belle, qu'on disait qu'une des compagnes de Junon avait dérobé un petit pot de fard sur la toilette de cette déesse pour le donner à Europe. Jupiter aimait avec passion cette princesse, et prit la figure d'un taureau pour l'enlever. Il traversa la mer en la portant sur son dos, et la conduisit dans cette partie du monde qui porte son nom.

Elle tremble.... et soudain , d'une voix étouffée ,
« Ciel ! où vais-je ? dit-elle , où m'entraîne Morphée ?
« Qu'ai-je vu ? quel est donc ce fantôme inconnu ?
« Comment suis-je sa fille ? et qu'est-il devenu ? »
Les ombres cependant cédaient à la lumière ,
L'Aurore , aux doigts de rose , entrait dans la carrière :
On la prendrait déjà pour le Jour qui la suit ,
Tant elle efface au loin les astres de la Nuit.
La princesse appela ses fidèles compagnes ;
Car, soit qu'elle courût à travers les campagnes ,
Soit qu'aux rives d'Anaure elle portât ses pas ,
Elles suivaient Europe , et ne la quittaient pas.
Soudain leur troupe accourt , et porte des corbeilles
Où l'art ingénieux prodigue ses merveilles ;
Celle que tient Europe , ouvrage de Vulcain ,
Semble encor s'embellir dans sa charmante main.

On y voyait Io (*) transformée en génisse ,
Paissant aux bords du Nil , de son malheur complice ;

(*) Fille d'Inachus et d'Ismène. Jupiter la métamorphosa en vache pour la soustraire à la vigilance de Junon ; mais cette déesse demanda Io , et la donna à Argus , qui avait cent yeux ; Mercure endormit Argus aux sons de sa flûte , et le tua par ordre de Jupiter. Junon envoya un taon (sorte de grosse mouche) , qui piquait continuellement Io , et qui la fit errer çà et là. On dit qu'en passant auprès de son père , Io écrivit son nom sur le sable avec son pied ,

Et les flots argentés de ce fleuve puissant,
De sept bouches sortis , s'accroître en bondissant.
Argus n'est plus ; les yeux de ce gardien peu sage
Ornent déjà du paon le superbe plumage ,
Qui , tel qu'un riche voile , étalant ses trésors ,
Embrasse la corbeille , et couronne ses bords.
La princesse , au milieu de cent nymphes chéries ,
Descend d'un pied léger dans les plaines fleuries ;
Son exemple animait leur diligent essaim
A cueillir à l'envi la rose et le jasmin.
Telle brille Vénus au milieu des trois Graces ,
Et foule aux pieds les fleurs qui naissent sous leurs traces ;
Mais , tandis que ces jeux occupent ses loisirs ,
Et qu'elle ignore , hélas , s'il est d'autres plaisirs ,
L'Amour, dont cette belle a bravé la puissance ,
L'Amour presse l'instant marqué pour sa vengeance.
Le roi même des dieux doit aussi l'éprouver ;
Il voit Europe ; il l'aime ; il cherche à l'enlever.

et qu'elle se fit reconnaître ; mais , dans le moment qu'Inachus allait se saisir d'elle , le taon la piqua si fort , qu'elle se jeta dans la mer. Elle passa à la nage toute la Méditerranée , et arriva en Égypte , où Jupiter lui rendit sa première forme , et eut d'elle Épaphus. Les Égyptiens dressèrent des autels à Io , et lui faisaient des sacrifices sous le nom d'Isis. Jupiter lui donna l'immortalité , et lui fit épouser Osiris.

Mais n'osant exposer une tête si chère ,
Et craignant de Junon l'implacable colère ,
En superbe taureau tout-à-coup transformé ,
Jupiter va s'offrir aux yeux qui l'ont charmé :
Il est aisé de voir, à sa démarche fière ,
Que le joug n'a jamais fléchi sa tête altière.
Ses cornes avec grace ornent son front puissant ;
Telle Hécate à nos yeux fait briller son croissant.
Il paraît ; son aspect n'inspire point la crainte ,
Il foule , en bondissant , le lis et l'hyacinthe ;
Les nymphes à leur gré le flattent tour-à-tour ,
Le feu de ses regards n'annonce que l'amour.
Il approche , il hésite , il cède à la tendresse ,
Timide , il vient tomber aux pieds de la princesse.
Europe le caresse , et , prompte à tout oser ,
Imprime sur son front un indiscret baiser....
Quels doux mugissements alors se font entendre !
Ta flûte , dieu des bois , soupire un son moins tendre.
D'une nouvelle ardeur ses yeux étincelants
Décèlent son ivresse et ses desirs brûlants.

« Accourez , dit Europe à ses nymphes fidèles ,
« Abandonnez des champs les dépouilles nouvelles.
« Approchez. Ce taureau , le plus beau des taureaux ,
« Nous portera sans peine aux plus prochains coteaux ;
« Il n'a rien de terrible , il n'a rien de sauvage ;
« Sa blancheur éblouit , et sa douceur engage.

Elle dit , et bientôt l'imprudente beauté
Sur le taureau s'élance avec légèreté.

Le ravisseur alors fait éclater sa joie,
Et, fier de son fardeau, s'échappe sous sa proie;
Europe, mais en vain, appelle à son secours.
Nymphes, qui la perdez, pleurez-la pour toujours.
Europe va vous perdre, et l'amant qui l'entraîne,
Nouveau monstre marin, franchit l'humide plaine.
La conque des tritons fait retentir les airs,
Mille divinités sortent du sein des mers;
Et Neptune, lui-même, empressé de lui plaire,
Vient sur son nouveau choix féliciter son frère.
Europe d'une main presse encor le taureau,
Tient sa robe de l'autre, et craint de toucher l'eau.
Mille zéphyrs légers réunis sous son voile,
De leurs souffles rivaux en soutiennent la toile.
La fille d'Agénor portant par-tout les yeux,
Et ne voyant plus rien que la mer et les cieux:
« O bords que j'ai perdus, où fuyez-vous ? dit-elle.
« Divin taureau, quelle est cette audace nouvelle ?
« Un taureau traverser le liquide élément !
« Ciel ! quelle est ma terreur et mon égarement !
« Qu'ai-je fait ? J'ai quitté mes tranquilles prairies ;
« Je ne vous verrai plus, mes compagnes chéries ;
« Votre troupe à mes yeux ne viendra plus s'offrir.
« Divinités des eaux, daignez me secourir.
« O dieux ! prenez pitié de ma peine cruelle ;
« Est-ce à vous de tromper une faible mortelle ? »
« Cessez, cessez ces pleurs et ces cris superflus,
« Dit alors le taureau qui ne l'est déjà plus.

« Connaissez Jupiter à son amour extrême ;
« Oui, ce dieu, ce taureau, c'est Jupiter lui-même. »
La Crète cependant se présente à leurs yeux ,
Europe et son amant voguèrent vers ces lieux ;
Déjà le jour tombait dans le sein d'Amphitrite ,
La Pudeur résistait , l'Amour la mit en fuite.
L'heure chère à Vénus les attendait au bord ;
Et le charmant hymen les reçut dans le port.

NOTICE SUR FLORIAN.

JEAN-PIERRE Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les Basses Cévennes. Il eut le malheur de perdre sa mère quand il entra à peine dans son adolescence ; mais il conservait si fidèlement son souvenir, qu'il parvint à se procurer un portrait ressemblant d'elle, en retraçant par écrit son image à un peintre.

Jamais Florian ne composait un ouvrage sans penser à sa mère, et chacun des succès qu'il obtenait renouvelait la douleur qu'il avait eue de la perdre.

Florian passa son enfance dans le château où il était né, auprès de son grand-père, et son premier emploi comme son premier sentiment fut de chercher à distraire son aïeul du chagrin que lui causaient des dettes considérables, que trop de luxe lui avait fait contracter.

Florian entraît dans sa neuvième année quand son aïeul mourut. Son père essaya inutilement d'améliorer son héritage. Le jeune Florian, mis en pension à Sainte-Hippolyte, n'y trouva que des professeurs qui connaissaient peu le génie des anciens, et il ne fit que des études imparfaites.

« Le marquis de Florian, frère aîné de son
« père, dit M. Charles Lacretelle, avoit épou-
« sé une des nièces de Voltaire, et le visitait
« souvent. Il lui parla un jour de son neveu
« avec le vif intérêt qu'éprouvait pour lui sa
« famille. Voltaire voulut le voir.

« Florian fut conduit à Ferney; quel sup-
« plément à des études superficielles? Il vit
« Voltaire à un âge où il ne pouvait encore
« être ébloui par sa gloire, ni intimidé par son
« génie. Il jouait auprès de l'auteur de *Mérope*,
« qui souriait aux saillies d'un enfant spirituel.
« Aimé de chacun dans cet asile, il recevait
« les leçons, ou égayait les soirées des deux
« nièces de Voltaire, et de la nièce du grand
« Corneille. C'était à une telle école qu'il ap-
« prenait les vers de *Zaïre* et du *Cid*. Il assis-
« tait au cercle de famille où l'auteur de *Zadig*

« contait ; tout lui fut facile dès qu'il voulut
« conter (*). »

Florian quitta Ferney pour aller habiter le château d'Anet avec M. le duc de Penthièvre, qui l'admit au rang de ses pages. La société du duc de Penthièvre, homme d'une vertu sévère, n'offrait pas les mêmes agréments que celle du patriarche de Ferney ; mais le duc passait une partie de sa vie dans l'exercice de la bienfaisance, et Florian, né bon et tendre, s'attacha sincèrement au duc, dont il était aimé. Il faisait quelquefois par sa conversation naître le sourire sur les lèvres du sage et rigide vieillard.

Le duc de Penthièvre donna une compagnie de dragons à Florian. A la vie studieuse qu'il menait au château d'Anet succéda la vie dissipée d'une garnison ; toutefois le jeune capitaine n'abandonna point l'étude ; il se meubla sur-tout l'esprit des ouvrages qui lui présentaient les aimables fictions de l'amour chevaleresque, et de l'amour pastoral. Le duc de Penthièvre lui fit offrir une place de gentil-

(*) Éloge académique de Florian.

homme auprès de sa personne. Florian désirait s'illustrer à-la-fois dans les armes et dans les lettres ; il fallait renoncer à la gloire des guerriers, la plus chère de toutes les gloires aux yeux de Florian, s'il acceptait la place de gentilhomme : cependant la reconnaissance l'emporta sur l'ambition, il ne voulut pas répondre par un refus aux bontés du duc de Penthièvre.

Bientôt après sa réunion avec le duc, Florian publia le roman pastoral de *Galatée*. Cet ouvrage, emprunté de Cervantes, auteur espagnol, obtint un grand succès. Florian composa, dans l'espace de neuf ans, un second roman pastoral intitulé : *Estelle*, cinq petites comédies ; *les Deux Billets*, *le Bon Ménage*, *la Bonne Mère*, *les Jumeaux de Bergame*, et *le Bon Père*, représentées avec acclamation sur le Théâtre Italien ; le poëme en prose de *Numa Pompilius*, le roman historique de *Gonzalve de Cordoue*, et il remporta deux prix à l'académie française. L'activité de Florian tenait à un sentiment du cœur, le plus honorable, et le plus touchant ; il brûlait d'acquitter les dettes de son père. Le ciel bénit ses

travaux, jamais aucun auteur n'eut un débit aussi prodigieux de ses ouvrages.

Florian fut nommé à l'académie française en 1788. Cet honneur, auquel il attachait le plus grand prix, parut doubler ses forces et son talent. Il traduisit le *Don Quichotte* de Cervantes, publia, à la tête de son roman de Gonzalve, un *Précis Historique des Maures*, que nos meilleurs critiques ont beaucoup loué, et il composa un *Recueil de Fables* qui lui fit assigner, par les gens de lettres ses contemporains, la place de second fabuliste français.

Les malheurs publics l'arrachèrent à ses travaux, ainsi qu'aux rêves brillants de la gloire. Jeté en prison lors du règne de la terreur, il recouvra sa liberté quand la France se vit délivrée de ses tyrans populaires; mais plusieurs de ses amis étaient tombés sous le fer des bourreaux, et le chagrin l'avait plongé dans un état de langueur. Sa santé néanmoins ne présentait rien d'alarmant, quand il fut surpris par une fièvre maligne qui l'emporta en trois jours.

« Les sujets de deuil, dit M. de Lacretelle,

« étaient tellement répandus sur la France ,
« qu'on s'aperçut à peine de la perte du poëte
« aimable , dont le caractère et les productions
« étaient si généralement chéris. Cependant
« quelques gens de lettres rendirent à sa mé-
« moire de touchants hommages. La Harpe
« attendrit sur le sort de son ami les nom-
« breux auditeurs de son Cours de Littéra-
« ture ; l'auteur d'Œdipe chez Admète dédia
« la tragédie d'Abutar aux mânes de Flo-
« rian (*).

(*) Éloge académique de Florian.


~~~~~

# CLAUDINE,

## NOUVELLE SAVOYARDE,

PAR M. DE FLORIAN.

---

Au mois de juillet 1788 me retrouvant dans ce Ferney qui, depuis la mort de Voltaire, ressemble à ces châteaux déserts qu'ont habités jadis les génies, je résolus d'aller visiter les fameux glaciers de Savoie. Un Genevois de mes amis eut la bonté de m'accompagner. Je ne décrirai point ce voyage ; il faudroit, pour le rendre intéressant, imiter ce style exalté, sublime, inintelligible aux profanes, dont un voyageur ne peut guère se passer à présent, pour peu qu'il ait fait deux lieues et qu'il ait une ame sensible ; il faudroit ne parler que d'extases, d'étreintes, de tressaillements ; et j'avoue que ces mots, devenus si simples, ne me sont pas encore assez familiers : j'ai vu *le Mont-Blanc et la mer de glace, et la source*

de l'Aveyron. J'ai contemplé long-temps en silence ces rochers terribles, couverts de frimas, ces pointes de glace qui percent les nues, ce large fleuve qu'on appelle *une mer*, suspendu tout-à-coup dans son cours, et dont les flots immobiles paroissent encore en fureur ; cette voûte immense, formée par la neige de tant de siècles, d'où s'élance un torrent blanchâtre qui roule des blocs de glaçons à travers des débris de rocs ; tout cela m'a frappé de terreur et pénétré de tristesse : j'ai cru voir l'effrayante image de la nature sans soleil, abandonnée au dieu des tempêtes. En regardant ces belles horreurs, j'ai remercié l'Être tout-puissant de les avoir rendues si rares ; j'ai désiré mon départ pour repasser dans la vallée, la délicieuse vallée de Maglan. C'est là que je me promettois de consoler mes yeux attristés en voyageant lentement dans ce riant paysage, en contemplant sur les rives de l'Arve ces riches tapis de verdure, ces bois tranquilles, ces prés émaillés, ces chaumières, ces maisons éparses, où mon imagination m'offroit un vieillard entouré de sa famille, une mère allaitant son fils, deux jeunes amants venant de l'autel. Voilà le spectacle qui plaît

à mes yeux ; voilà les aspects qui touchent mon cœur, qui lui donnent des souvenirs doux ou des desirs agréables.

O mon bon ami Gesner ! vous pensiez bien comme moi, vous qui, né dans le pays le plus varié, le plus pittoresque de la terre, le plus propre à vous fournir des descriptions toujours différentes, n'avez jamais, comme tant d'autres, abusé de l'art de décrire, n'avez jamais cru qu'un tableau, quelque brillant que fût son coloris, pût se passer de personnages ! Vous chantez les bocages sombres, les prés verdoyants, les ruisseaux limpides ; mais des bergères, des pasteurs, y donnent des leçons d'amour, de piété, de bienfaisance. En vous lisant, les yeux satisfaits parcourent le site que vous avez peint ; l'ame, plus satisfaite encore, se nourrit d'utiles préceptes, et jouit d'une émotion douce.

Telles étoient les idées qui m'occupoient à Chamouny lorsque je descendois le Montanverd, en revenant de la mer de glace. Après deux heures d'une marche pénible, j'arrivai près de la fontaine où je m'étois reposé le matin. Je voulus m'y reposer encore ; car, en aimant peu les torrents, je fais grand cas des

fontaines : d'ailleurs j'étois excédé, quoique bien satisfait de mes fatigues. Je priai mon brave et honnête guide, qui s'appeloit François Paccard, de s'asseoir à côté de moi ; et nous commençâmes alors une fort bonne conversation sur les mœurs, sur le caractère, sur la manière de vivre des habitants de Chamouny. Le bon Paccard m'intéressoit par le récit de ces mœurs si simples dont on aime à s'entretenir, quand ce ne seroit que pour les regretter, lorsqu'une jolie petite fille vint m'offrir un panier de cerises : je le pris et le lui payai. Dès qu'elle fut éloignée, Paccard me dit en riant : Il y a dix ans qu'à la place où nous sommes il en coûta cher à l'une de nos jeunes paysannes pour être ainsi venue présenter des fruits à un voyageur. Aussitôt je priai Paccard de me raconter cette histoire. Elle est un peu longue, me répondit-il ; j'en ai su jusqu'aux moindres détails par M. le curé de Salenches, qui joua lui-même un grand rôle dans cette aventure. Je pressai Paccard de me répéter ce qu'il avoit appris du curé de Salenches ; et, tous deux assis contre deux sapins, mangeant ensemble nos cerises, Paccard commença son récit :

Il faut que vous sachiez, monsieur, que

notre vallée de Chamouny n'étoit pas, il y a dix ans, aussi célèbre qu'elle l'est aujourd'hui. Les voyageurs ne venoient point nous apporter leurs louis d'or pour voir notre neige glacée et pour ramasser nos petits cailloux. Nous étions pauvres, ignorants du mal, et nos femmes, comme nos filles, occupées des soins du ménage, étoient encore plus ignorantes que nous. Je vous dis ceci d'avance pour que vous excusiez un peu la faute que fit Claudine : la pauvre enfant étoit si simple qu'il étoit bien facile de la tromper.

Claudine étoit fille du vieux Simon, laboureur au Prieuré. Ce Simon, que j'ai bien connu, puisqu'il n'est mort que depuis deux ans, étoit le syndic de notre paroisse. Tout le pays le respectoit à cause de sa probité ; mais son caractère étoit naturellement sévère ; il ne se passoit rien à lui-même, et ne passoit pas grand'chose aux autres : on le craignoit autant qu'on l'estimoit. Celui de nos habitants qui auroit eu dispute avec sa femme, ou bu quelques coups de trop le dimanche, n'auroit pas osé parler à Simon de toute la semaine. Nos petits enfants ne faisoient plus de bruit quand il passoit ; ils lui ôtoient bien vite leurs

chapeaux, et ne recommençoient leurs jeux que lorsque M. Simon étoit loin.

Simon étoit demeuré veuf de Madeleine sa femme, qui lui avoit laissé deux filles. Nanette, l'aînée, étoit assez bien de figure; mais Claudine, la cadette, étoit un ange pour la beauté. Son joli visage rond, ses beaux yeux noirs remplis d'esprit, ses grands sourcils, sa petite bouche qui ressembloit à cette cerise, son air d'innocence et de gaieté, lui faisoient des amoureux de tous les jeunes garçons de notre village; et, quand elle venoit danser le dimanche avec son juste de drap bleu, serré sur sa taille fine, son chapeau de paille garni de rubans, et son petit bonnet rond, qui pouvoit à peine contenir ses longs cheveux, c'étoit à qui retiendrait son tour pour danser avec Claudine.

Claudine n'avoit que quatorze ans; sa sœur Nanette en avoit dix-neuf, et demeuroit toujours à la maison pour prendre soin du ménage. Claudine, comme la plus jeune, alloit garder le troupeau sur le Montanverd; elle portoit son dîner, sa quenouille, et passoit sa journée à filer, à chanter, ou à jaser avec les

autres bergères ; le soir elle revenoit chez Simon, qui, après le souper, lisoit à ses filles quelque histoire de la Bible, leur donnoit sa bénédiction ; et tout le monde alloit dormir.

Dans ce temps-là les étrangers commencèrent à venir voir nos glaciers. Un jeune Anglois, nommé M. Belton, fils d'un riche négociant de Londres, en passant à Genève pour aller en Italie, eut la curiosité de faire le voyage de Chamouny. Il vint descendre chez madame Couteran ; et le lendemain, à quatre heures du matin, il monta le Montanverd pour aller voir la mer de glace, conduit par mon frère Michel, qui maintenant est le doyen des guides. Il en revenoit vers les onze heures, et se reposoit comme nous à cette fontaine, quand Claudine, qui gardoit par-là ses moutons, le voyant fort échauffé, vint lui offrir des fruits et du lait qu'elle avoit pour son diner. L'Anglois la remercia, la regarda beaucoup, causa quelque temps avec elle, et voulut lui donner cinq ou six guinées, que Claudine refusa ; mais la pauvre Claudine ne refusa point de mener M. Belton voir son troupeau, qu'elle avoit laissé parmi ces grands arbres. L'Anglois pria son guide de l'attendre, et s'en fut avec Clau-

dine : il y demeura deux bonnes heures. Vous dire la suite de leur conversation, c'est ce que je ne pourrois pas, puisque personne ne les entendit. Il suffit que vous sachiez que M. Belton partit le même soir, et que Claudine, en revenant chez son père, étoit pensive, rêveuse, assez triste, et portoit au doigt un beau diamant vert, que l'Anglois lui avoit donné. Sa sœur lui demanda d'où venoit ce diamant. Claudine répondit qu'elle l'avoit trouvé. Simon, d'un air mécontent, prit aussitôt la bague, et la porta lui-même chez madame Couteran, afin que l'on découvrit la personne qui l'avoit perdue. Aucun voyageur ne la réclama. M. Belton étoit déjà bien loin ; et Claudine, à qui l'on rendit le diamant, devint chaque jour plus triste.

Cinq ou six mois se passèrent. Claudine, qui tous les soirs rentroit avec les yeux rouges, prit enfin le parti de se confier à sa sœur Nanette. Elle lui avoua que, le jour où elle avoit rencontré M. Belton sur le Montanverd, M. Belton lui avoit dit qu'il étoit amoureux d'elle, qu'il vouloit s'établir à Chamouny pour ne plus la quitter et pour l'épouser. Moi je l'ai cru, ajouta Claudine ; il me l'a juré plus de



cent fois. Il m'a dit que ses affaires le forçoient de retourner à Genève ; mais qu'avant quinze jours il seroit ici, qu'il y achèteroit une maison, que notre mariage se feroit tout de suite. Il s'est assis près de moi, m'a embrassée en m'appelant sa femme, et m'a donné cette belle bague, comme l'anneau des mariés. Je n'ose pas vous en raconter davantage, ma sœur ; mais j'ai de grandes inquiétudes, je suis malade, je pleure toute la journée ; et j'ai beau regarder le chemin de Genève, M. Belton ne revient point.

Nanette, qui venoit de se marier, pressa de questions la pauvre Claudine. Elle apprit enfin, après bien des larmes, que l'Anglois avoit indignement trompé cette simple et malheureuse fille, et que Claudine étoit grosse.

Comment faire ? Comment annoncer ce malheur au terrible M. Simon ? Le lui cacher étoit impossible. La bonne Nanette n'augmenta point le désespoir de sa sœur par des reproches inutiles ; elle chercha même à la consoler, en lui faisant espérer un pardon qu'elle savoit bien qu'on n'obtiendrait pas. Après avoir réfléchi long-temps avec elle, Nanette, d'après son consentement, alla trouver notre

bon curé, lui confia tout sous le secret, et le supplia d'instruire son père, de l'adoucir, de lui faire voir que la faute de Claudine étoit le crime du méchant Anglois, de prendre enfin tous les moyens de sauver l'honneur, ou du moins la vie à la pauvre malheureuse. Notre curé, fort triste de cette nouvelle, se chargea pourtant de l'annoncer, et se rendit chez Simon à l'heure où il étoit sûr que Claudine étoit sur le Montanverd.

Simon, selon sa coutume, lisoit l'ancien Testament. Notre bon curé s'assit près de lui, parla des belles histoires qui se trouvent dans ce divin livre, admira sur-tout celle de Joseph lorsqu'il pardonne à ses frères, celle du grand roi David lorsqu'il pardonne à son fils Absalon, et d'autres que je ne sais point, mais que M. le curé sait. Simon étoit de son avis. M. le curé lui disoit que Dieu nous a voulu donner ces exemples de miséricorde, afin qu'en étant doux et miséricordieux envers nos frères, comme Joseph; envers nos enfants, comme David, nous méritions de trouver aussi la même compassion dans notre père commun. Tout cela étoit arrangé bien mieux que je ne l'arrange; mais vous comprenez que notre curé

préparoit petit à petit le vieillard à la mauvaise nouvelle. Simon fut long-temps à l'entendre : il l'entendit à la fin , et , se levant aussitôt , pâle , tremblant de colère , il sauta sur le fusil avec lequel il tuoit des chamois , pour aller tuer sa fille. Le curé se jeta sur lui , le désarma , le retint ; et tantôt lui parlant avec force de ses devoirs de chrétien , tantôt l'embrassant , le plaignant , le serrant contre sa poitrine , il fit tant que le vieux Simon , qui jusque alors avoit eu les yeux secs , les lèvres blanches , tout le corps tremblant , retomba dans son fauteuil avec ses deux mains sur son front , et se mit à fondre en larmes.

La curé le laissa pleurer quelque temps sans lui rien dire ; ensuite il voulut raisonner avec lui des mesures que l'on pouvoit prendre pour sauver l'honneur de Claudine ; mais Simon l'interrompit : M. le curé , lui dit-il , on ne sauve point ce qui est perdu ; chaque moyen que nous prendrions nous rendroit coupables nous-mêmes par les mensonges qu'il faudroit faire. Cette malheureuse ne doit plus rester ici ; elle y seroit le scandale de tous , et le supplice de son père : qu'elle s'en aille , M. le curé ; qu'elle vive , puisque l'infame peut vivre ; mais que

moi je meure loin d'elle ; qu'elle parte aujourd'hui même ; qu'elle sorte de notre pays , et que jamais elle ne se présente devant mes cheveux blancs qu'elle a déshonorés.

M. le curé voulut essayer de fléchir Simon ; ses efforts furent inutiles. Simon répéta l'ordre positif de faire partir Claudine. Notre bon curé s'en alloit tristement, lorsque le vieillard courut après lui, le ramena dans sa chambre, ferma la porte, et, lui remettant une vieille bourse de peau remplie d'une cinquantaine d'écus : M. le curé, lui dit-il, cette malheureuse va manquer de tout : donnez-lui ces cinquante écus, non de ma part, gardez-vous-en bien, mais comme une charité de vous : dites-lui que c'est le bien des pauvres que la compassion vous fait donner au crime ; sur-tout ne parlez pas de moi. Et si vous pouviez écrire à quelqu'un pour lui adresser, lui recommander.... Je connois votre humanité, je ne veux ni rien vous dire, ni rien savoir.

Le curé ne lui répondit qu'en serrant sa main. Il courut rejoindre Nanette qui l'attendoit dans la rue, plus morte que vive. Rentrez, lui dit-il, rentrez dans la chambre de votre sœur ; faites un paquet de toutes ses

hardes ; prenez tout généralement, et venez l'apporter chez moi : je ne puis vous parler que là. Nanette obéit en pleurant : elle se douta bien de ce qui arrivoit, et mit dans le paquet de Claudine ses propres habits, son linge, avec le peu d'argent qu'elle possédoit. Elle revint ensuite chez notre curé, qui lui raconta son entretien avec Simon, lui remit une longue lettre pour le curé de Salenches, et lui dit :

Ma chère enfant, aujourd'hui même il faut conduire votre sœur à Salenches : vous lui direz ce qui s'est passé. Il est inutile que je la voie ; mon ministère m'obligeroit à lui faire des reproches qui seroient trop cruels dans ce moment. Vous lui remettrez cette bourse, à laquelle je vais joindre quelques écus de mes épargnes ; vous lui donnerez cette lettre pour mon confrère le curé de Salenches ; vous la mènerez jusqu'à son presbytère, où il n'est pas nécessaire que vous entriez ; vous reviendrez ensuite auprès de votre père, qui a besoin de vous, mon enfant, de vous, dont la sagesse et la vertu adouciront, je l'espère, les chagrins que lui donne votre sœur. Allez, ma

fille, partez tout-à-l'heure ; nous nous reverrons demain.

Nanette, en soupirant, prit le paquet, la lettre, la bourse, et s'en alla sur le Montanverd. Elle trouva Claudine couchée par terre, pleurant et se désolant. Nanette lui ménagea tant qu'elle put les ordres qu'elle apportoit ; mais, quand Claudine fut instruite qu'il falloit s'en aller sur-le-champ, elle poussa des cris horribles, s'arracha les cheveux, se meurtrit le visage, en répétant toujours : Je suis chassée ; mon père me donne sa malédiction : tuez-moi, ou je me jette dans ce précipice.

Nanette l'embrassoit et la contenoit. Elle fut plusieurs heures à la calmer, en lui donnant l'espérance que Simon s'apaiserait un jour, en lui promettant de l'aller voir souvent, de ne jamais l'abandonner. Enfin elle décida Claudine à partir ; et toutes deux, à la nuit tombante, prirent le chemin de Salenches, en évitant de passer par notre village, où, malgré l'obscurité, la pauvre Claudine auroit cru que tout le monde lisoit sa faute sur son front.

La route fut triste, comme vous pensez ;

elles n'arrivèrent qu'au point du jour. Nanette ne put se résoudre à paroître avec sa sœur devant M. le curé de Salenches : elle fit ses adieux à Claudine avant d'entrer dans la ville, la tint long-temps serrée contre son sein, lui remit tout ce qu'elle avoit pour elle, et la quitta presque aussi désolée que sa malheureuse sœur.

Dès que Claudine se vit seule, tout son courage l'abandonna. Elle alla se cacher dans la montagne, et y passa la journée sans prendre aucune nourriture, résolue de se laisser mourir.

Cependant, quand la nuit fut venue, elle eut peur, et s'achemina vers la ville, où elle demandoit à voix basse la maison de M. le curé. On la lui indiqua. Elle frappa doucement : une vieille gouvernante vint ouvrir.

Claudine s'annonça de la part de M. le curé du Prieuré. La gouvernante la conduisit aussitôt vers son maître, qui soupait dans ce moment, tout seul au coin de son feu. Claudine, sans oser lever les yeux, sans oser dire une parole, lui remit sa lettre en tremblant ; et, tandis que le curé lisoit en se rapprochant de sa lumière, la pauvre fille couvrit son visage

de ses deux mains, et se mit à genoux près de la porte.

M. le curé de Salenches est un brave et digne homme : toute sa paroisse le chérit et le respecte comme un père. Quand il eut fini la lettre, et qu'en retournant la tête il vit cette jeune fille à genoux, toute baignée de larmes, il se mit à pleurer aussi. Il la releva, loua son repentir, lui fit espérer le pardon d'une faute qui lui causoit tant de douleur, la força de manger malgré ses refus ; et, rappelant sa gouvernante qui étoit sortie, il la chargea de préparer un lit pour Claudine.

Claudine, tout étonnée de voir quelqu'un qui ne la méprisoit pas, lui baisoit les mains sans répondre, et baisoit celles de la gouvernante, qui s'empressoit de la faire souper. Le curé, assis près d'elle, lui parloit avec amitié, et ne disoit pas le moindre mot qui pût lui rappeler son malheur : il demandoit des nouvelles du bon curé son confrère ; il racontoit les bonnes actions que ce digne pasteur avoit faites, et se plaisoit à répéter que la plus belle comme la plus douce fonction de leur ministère étoit de consoler les malheureux et de ramener les cœurs égarés. Claudine l'écoutoit



avec un respect, avec une reconnoissance qui l'empêchoient de manger ; elle le regardoit avec des yeux pleins de larmes : il lui sembloit voir un ange du ciel que Dieu lui envoyoit pour la relever. Quand son souper fut fini, la gouvernante vint l'avertir que sa chambre étoit prête. Claudine alla se coucher bien plus calme : elle ne dormit pas, mais du moins elle reposa.

Dès le lendemain au matin, le bon curé couroit Salenches, pour trouver un petit logement où Claudine pût accoucher. Une vieille femme, qui vivoit seule, et qui s'appeloit madame Félix, offrit une chambre en promettant le secret. Claudine y vint à la nuit. Le curé voulut payer de son argent trois mois de la pension d'avance ; et madame Félix convint avec lui de faire passer Claudine pour une de ses nièces mariée à Chambéry. Tout fut arrangé. Il étoit grand temps ; car la fatigue du chemin, les peines, les agitations qu'avoit éprouvées Claudine, lui donnèrent des douleurs dès le même soir. Quoiqu'elle ne fût grosse que de sept mois, elle accoucha d'un garçon beau comme le jour, que madame Fé-

lix tint sur les fonts de baptême, et qu'elle nomma Benjamin.

Le curé vouloit tout de suite envoyer cet enfant en nourrice; mais Claudine le pria tant, lui dit avec tant de pleurs qu'elle aimoit mieux mourir que d'être séparée de son petit Benjamin, qu'il fallut le lui laisser du moins pour les premiers jours; et, quand ces premiers jours furent passés, la tendresse de la mère pour son fils se trouva plus forte. Le curé parla raison, lui représenta qu'elle rendoit impossible son retour à Chamouny, sa réconciliation avec son père. Claudine l'écouloit en baissant les yeux, et ne répondoit à tout cela qu'en embrassant Benjamin.

Le temps s'écoula. Claudine achevoit sa nourriture, et demeuroit toujours chez madame Félix, qui l'aimoit de tout son cœur. Les cinquante écus de son père, ceux que Nanette avoit mis dans le paquet, suffisoient pour payer sa pension. Cette bonne Nanette n'osoit point venir voir sa sœur à Salenches; mais elle portoit tout ce qu'elle pouvoit économiser chez notre curé, qui le faisoit passer à son confrère. Ainsi Claudine ne manquoit

de rien : il lui falloit si peu de chose ! Elle ne sortoit jamais que les dimanches pour aller à la première messe. Le reste du temps elle le passoit avec son fils et la vieille, qui, ayant été autrefois maîtresse d'école à la Bonne-Ville, apprit à Claudine à bien lire, à bien écrire, et lui donna une sorte d'éducation. Claudine enfin n'étoit pas malheureuse ; le petit Benjamin étoit charmant ; mais ce bonheur ne pouvoit pas durer.

Dix-huit mois se passèrent. Benjamin marchoit déjà tout seul. Claudine avoit si bien profité des instructions de la bonne madame Félix, qu'elle se trouvoit en état d'instruire un jour elle-même son fils. Ce fils devenoit de plus en plus aimable. Claudine ne pouvoit se lasser de l'admirer ; elle n'étoit occupée que de lui ; elle ne songeoit qu'à l'aimer, quand le curé de Salenches vint la trouver un matin.

Ma chère fille, lui dit-il, lorsque je vous ai recueillie, lorsque j'ai couvert votre faute du manteau de la charité, mon projet étoit de mettre votre enfant en nourrice, de le faire élever dans un village, et de lui donner ensuite les moyens de gagner sa vie. J'espérois, pendant ce temps, apaiser la colère de votre

père, l'engager à vous reprendre dans sa maison, où votre repentir, votre modestie, votre amour pour la sagesse et le travail, lui auroient fait oublier les chagrins que vous lui causâtes. Cette conduite étoit la seule raisonnable, la seule qui pût vous rendre l'amitié de votre père et l'estime de vos amis. Vous seule vous y opposez : votre tendresse passionnée pour votre fils, votre résolution de ne jamais le quitter, vous exilent à jamais de la maison paternelle. Comment voudriez-vous que Simon vît cet enfant ? Que pourroit-il être à ses yeux, à ceux de tout votre village, qu'un sujet éternel de honte et de douleur ? Vous avez assez de raison, assez de cœur, assez d'esprit, pour sentir qu'il faut renoncer à votre enfant, ou à votre père, à votre famille, à votre pays. Je lis dans vos yeux que votre choix est fait ; mais je dois vous représenter que vous ne pouvez pas rester ici toute la vie chez une pauvre et bonne femme, qui vous est tendrement attachée, je le sais, qui vous demandera peut-être de ne jamais vous séparer d'elle, mais à qui son indigence ne permet pas de vous garder pour rien. Je ne puis moi-même vous continuer les foibles secours que je vous

ai donnés, parcequ'ils sont le bien de tous les malheureux; et qu'après avoir rempli vis-à-vis de vous les devoirs que me prescrivait votre situation, je serois coupable d'abandonner les autres infortunés pour satisfaire un amour que j'excuse, qui m'attendrit, mais que je ne dois pas encourager. Vous me répondrez que vous pouvez vivre avec l'argent que votre sœur vous fait passer. Mais cet argent est pris sur sa subsistance, sur celle de sa famille et de son mari. Nanette travaille à la terre, tandis que vous caressez Benjamin; Nanette vous envoie le fruit de sa peine, et Nanette n'a point fait de faute. Je le demande à votre cœur, ma chère fille, devez-vous recevoir long-temps ces bienfaits? Il ne vous resteroit qu'une ressource : ce seroit de vous mettre en service, soit à Genève, soit à Chambéry. A votre âge, avec votre figure, entourée peut-être de mauvais exemples, ce parti vous exposeroit à bien des périls. D'ailleurs, je doute qu'avec un enfant que vous ne voulez pas quitter, vous trouviez des maîtres qui vous reçoivent. Pensez à toutes ces considérations; réfléchissez-y mûrement : je vous donne deux jours. Vous me direz à quoi vous êtes déterminée ;

et je vous promets de faire encore pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

Après ce discours, le curé sortit, laissant Claudine dans une grande incertitude et dans une affliction plus grande. Elle sentoit la vérité de tout ce que le sage curé venoit de lui dire : elle sentoit encore mieux qu'il lui seroit impossible de vivre sans Benjamin. Elle passa toute la journée et toute la nuit à chercher, à rouler dans sa tête les moyens de ne plus être à charge à sa sœur, et de ne pas quitter son fils. Enfin elle prit un parti qui pouvoit avoir ses dangers, mais qui du moins accordoit tout ; et, décidée à le suivre, elle se leva dès le point du jour pour écrire ce billet au curé :

MON CHER BIENFAITEUR,

« J'ai bien du chagrin de ne pouvoir m'ac-  
« quitter de tout ce que je vous dois par une  
« soumission égale à ma reconnoissance pour  
« vous. Le bon Dieu sait que, s'il ne falloit  
« que donner ma vie pour que vous fussiez  
« content, je ne serois pas si malheureuse.  
« Mais quelle différence de mourir ou de quit-  
« ter Benjamin ! Je ne le peux pas, monsieur

« le Curé ; j'ai essayé tout ce que j'ai de forces :  
« ne me haïssez point ; je ne le peux pas. Je  
« ne veux plus être à charge à ma pauvre  
« sœur, ni à la bonne madame Félix, ni à vous  
« qui avez tant fait pour moi. Quand cette  
« lettre vous arrivera, je serai déjà loin de  
« Salenches, et je n'y reviendrai plus. J'ai  
« trouvé des moyens de vivre sans être au ser-  
« vice de personne, sans risquer d'abandon-  
« ner jamais la vertu, que vous m'avez tant  
« fait aimer. Soyez tranquille sur ce point,  
« mon cher bienfaiteur. Je m'en vais sans en  
« instruire la bonne madame Félix : elle vou-  
« droit me retenir, je n'aurois pas le courage  
« de la refuser. Je laisse dans le tiroir de ma  
« petite table de noyer quarante-cinq livres  
« que je lui dois pour le quartier qui va finir :  
« je vous prie de les lui donner, en lui disant  
« bien que je la regretterai et la bénirai tou-  
« jours. Quant à vous, mon cher bienfaiteur,  
« c'est le bon Dieu qui vous bénira : car vous  
« êtes son image sur la terre ; et, après lui,  
« c'est vous que j'honore, que je respecte, et  
« que je chéris le plus. »

CLAUDINE.

Après avoir cacheté cette lettre, elle la laissa sur la table, fit son paquet, mit dans un mouchoir une vingtaine d'écus qui lui restoient, et portant Benjamin dans ses bras, elle sortit de Salenches.

Elle prit le chemin de Genève, alla coucher à la Bonne-Ville, parceque le petit Benjamin ne lui permettoit pas d'aller vite : le second jour, elle vint à Genève. Son premier soin fut d'y vendre tout ce qu'elle avoit de hardes, de linge, et d'acheter, avec ce qu'elle en put tirer, trois chemises d'hommes, des souliers plats, des culottes, un gilet, une veste de drap brun, un mouchoir de soie, et un bonnet rouge. Elle coupa ses beaux cheveux noirs, qu'elle vendit à un perruquier, se fit un havresac de peau de veau, dans lequel elle mit son bagage. Elle ôta de son doigt le beau diamant vert qu'elle n'avoit jamais quitté, le passa dans un cordon qu'elle suspendit à son cou, et le cacha sous sa chemise. Ainsi vêtue en petit savoyard, un gros bâton à la main, le havresac sur les épaules, et Benjamin assis par-dessus le havresac, joignant ses petites mains sous le menton de Claudine, elle sor-



tit de Genève en demandant la route de Turin.

Elle mit douze jours à traverser les montagnes, sans qu'il lui arrivât aucun accident : au contraire, dans les auberges où elle dînoit et couchoit, l'âge, la figure du joli savoyard, cet enfant qu'il portoit sur le dos et qu'il appeloit son frère, intéressoient tout le monde. Par-tout on traitoit bien les petits voyageurs, et, quand Claudine payoit le matin, on lui demandoit moitié moins qu'aux autres : quelquefois même on n'exigeoit d'elle que de chanter la fameuse chanson des vieilles de son pays. Claudine alors, sans se faire prier, d'une voix douce et sensible, commençoit ainsi cet air si connu dont elle avoit un peu changé les paroles :

Pauvre Jeannette,  
Qui chantois si bien,  
Larirette,  
Triste et seulette,  
Tu ne dis plus rien.  
Las ! je soupire  
Loin de mon ami :  
Ne sais rien dire  
A d'autres qu'à lui.

Jeune et fillette ,  
Ne peux-tu changer !  
Larirette :  
Crois-moi, Jeannette ,  
Choisis un berger.  
Le roi lui-même  
Auroit un refus ;  
Du jour qu'on aime  
On ne choisit plus.

Le voyage de Claudine ne fut pas cher. Lorsqu'elle fut arrivée à Turin, il lui restoit encore de l'argent : elle loua une petite chambre sous les toits, dans un cabaret ; elle acheta le peu de meubles qu'il lui falloit, une sellette, des brosses, une bouteille d'huile, et, suivie de Benjamin qui ne la quittoit jamais, elle alla, sous le nom de Claude, s'établir dans la place du Palais-Royal, pour décrotter les passants.

Les premiers jours ne lui valurent pas grand' chose, parcequ'elle s'y prenoit assez mal, et qu'elle mettoit beaucoup de temps à gagner un sou : mais bientôt elle devint habile, et l'ouvrage alla beaucoup mieux. Claude, intelligent, alerte, dispos, faisoit les commissions du

quartier. Benjamin, pendant ses absences, s'asseyoit sur la sellette et la gardoit. S'il y avoit une lettre, un paquet à porter, une caisse à monter dans une chambre, des bouteilles à descendre à la cave, on appeloit Claude de préférence. Tous les domestiques, tous les portiers, toutes les cuisinières paresseuses, l'avoient pris pour leur homme de confiance ; et le soir, Claude rapportoit souvent plus d'un écu qu'il avoit gagné. Ce gain suffisoit de reste à son entretien, à celui de Benjamin, qui grandissoit à vue d'œil, devenoit tous les jours plus beau, et se faisoit caresser de tout le monde.

Cette vie assez heureuse duroit depuis plus de deux ans, lorsqu'un jour Claudine et son fils, étant sur la place du Palais-Royal, et baissés à terre tous deux pour arranger leur sellette, virent un pied se poser dessus. Claudine aussitôt prend sa brosse, et sans regarder le maître du soulier, elle commence promptement son ouvrage. Quand le plus difficile est fait, elle lève la tête.... sa brosse lui tombe des mains ; elle demeure saisie : c'est M. Belton qu'elle a reconnu. Le petit Benjamin, qui n'avoit point de distraction et qui ne recon.

noissoit personne, relève aussitôt la brosse tombée, et, d'une main faible encore, veut continuer à la place de Claudine, qui restoit toujours immobile, les yeux attaches sur le jeune Anglois. M. Belton, étonné, demande à Claudine ce qui l'arrête, et rit des efforts de l'enfant dont la figure lui plaît. Claudine reprend alors ses esprits, s'excuse auprès de M. Belton avec une voix si douce, avec des paroles si bien dites, que l'Anglois, plus surpris encore, fait des questions à Claudine sur son pays, et sur son sort. Claudine répond d'un air calme que son frère et lui sont deux orphelins, occupés de gagner leur vie au métier qu'il leur voit faire, et qu'il sont nés tous les deux dans la vallée de Chamouny. Ce nom frappa vivement M. Belton : il regarda fixement Claudine, et, croyant reconnoître des traits qu'il n'avoit pas oubliés, il lui demanda son nom. Je m'appelle Claude, dit-elle. — Et vous êtes de Chamouny? — Oui, Monsieur, du village même du Prieuré. — N'avez-vous point d'autre frère? — Non, Monsieur, je n'ai que Benjamin. — Et de sœur, point? — Pardonnez-moi. — Comment s'appelle votre sœur? — Elle se nomme Claudine. — Claudine? —

Oui, c'est son nom. — Où est-elle? — Oh! je n'en sais rien. — Comment pouvez-vous ignorer cela? — Pour beaucoup de raisons, Monsieur, qui ne vous intéresseroient guère, et qui me feroient pleurer: elle avoit en effet les larmes aux yeux. M. Belton se tut en la considérant. Claudine l'avertit que son ouvrage étoit achevé. M. Belton, qui n'en alloit point, tire de sa poche une guinée, et la lui donne d'un air attendri. Je ne puis vous rendre, lui dit Claudine; gardez tout, répliqua l'Anglois, et répondez-moi: seriez-vous fâché de quitter le métier que vous faites pour entrer dans une bonne condition? — Cela ne se peut pas, Monsieur. — Pourquoi donc? — Parce que rien dans le monde ne me feroit quitter mon frère. — Mais si on le prenoit avec vous? — Cela deviendrait différent. — Eh bien! Claude, vous êtes à moi; je vous prends à mon service: vous serez fort heureux dans ma maison, et votre frère y demeurera. — Monsieur, lui répondit Claudine fort troublée, ayez la bonté de me donner votre adresse, j'irai vous parler demain au matin. M. Belton déchira le dessus d'une lettre, lui fit promettre de ne point manquer, et continua son

chemin en retournant plusieurs fois la tête.

Claudine avoit grand besoin que cette conversation finît : ses larmes la suffoquoient. Elle se hâta de gagner sa chambre, et s'y enferma pour réfléchir à ce qu'elle devoit faire. Il lui paroissoit dangereux d'entrer au service du jeune Anglois ; son cœur l'y appeloit pourtant, et le desir de rendre un père à Benjamin étoit un puissant motif. D'un autre côté, la manière dont M. Belton l'avoit trompée, la promesse qu'elle avoit faite au curé de Salenches, et à elle-même de fuir toutes les occasions qui pouvoient menacer sa vertu, la faisoient beaucoup hésiter : mais l'intérêt de Benjamin fut le plus fort. Claudine, après avoir bien réfléchi, résolut d'aller chez M. Belton, de le servir avec zèle, de lui faire chérir son fils, mais de lui cacher soigneusement qu'elle étoit cette Claudine qu'il avoit semblé reconnoître. Elle se repentit alors d'en avoir peut-être trop dit, et se promit bien de ne plus ajouter un seul mot qui pût instruire tout-à-fait l'Anglois.

Ce parti pris, dès le lendemain au matin elle se rendit chez M. Belton : elle en fut fort bien reçue ; l'Anglois convint de lui donner

de très bons gages, la fit loger elle et Benjamin, et donna des ordres pour qu'ils fussent habillés sur-le-champ. M. Belton voulut reprendre la conversation de la veille, et questionna son nouveau domestique sur cette sœur dont il avoit parlé. Mais Claudine l'interrompit : Monsieur, dit-elle, ma sœur n'existe plus, elle doit être morte de misère, de chagrin, de repentir ; toute notre famille a pleuré son malheur, et ceux qui ne sont pas de nos parents n'ont peut-être pas le droit de nous rappeler un souvenir si triste. Belton, plus surpris que jamais du ton, de l'esprit de Claude, cessa dès le moment ses questions ; mais il conçut beaucoup d'estime, et prit une véritable amitié pour ce singulier jeune homme.

Claude devint dans peu de temps le favori de son maître. Le petit Benjamin, vers lequel M. Belton se sentoit attiré par un charme involontaire, étoit sans cesse dans sa chambre, et l'Anglois le combloit de présents. L'aimable enfant, qui sembloit deviner qu'il devoit le jour à M. Belton, l'aimoit presque autant qu'il aimoit Claudine, et le lui disoit avec une grace, avec des caresses si naïves, que l'Anglois ne pouvoit plus se passer de Benjamin. Claudine

en pleuroit de joie ; mais elle cachoit ses larmes , elle redoubloit de soin pour n'être pas reconnue. La dissipation de M. Belton, ses liaisons, ses amours avec plusieurs femmes de Turin, affligeoient le cœur de Claudine, et lui faisoient craindre que le moment de se découvrir n'arrivât peut-être jamais.

En effet, M. Belton, que la mort de ses parents laissoit maître à dix-neuf ans d'une très grande fortune, l'avoit employée jusqu'alors à parcourir l'Italie, s'arrêtant par-tout où il s'amusoit, c'est-à-dire par-tout où il trouvoit des femmes qui lui plaisoient, le trompoient et le ruinoient. Une dame de la cour de Turin, assez âgée, mais encore belle, étoit alors sa maîtresse. Cette femme, vive, emportée, étoit fort jalouse de M. Belton. Elle exigeoit que tous les soirs il vînt souper avec elle, et qu'il lui écrivît tous les matins. L'Anglois n'osoit pas y manquer : encore y avoit-il souvent des querelles, des brouilleries : pour la moindre chose, la dame vouloit se tuer, prenoit un couteau, pleuroit, s'arrachoit les cheveux, et jouoit des comédies qui commençoient à ennuyer M. Belton. Claude voyoit tout cela, car les soirs il accompagnoit son maître, il le ser-



voit à table, et les matins c'étoit lui qui portoit ses lettres à la dame. Son pauvre cœur en souffroit assez ; mais il souffroit sans rien dire, il obéissoit à M. Belton, qui lui marquoit tous les jours plus de confiance, et se plaignoit souvent à lui de la triste et fatigante vie qu'il menoit. Claudine risquoit alors quelques petits conseils, moitié gais, moitié sérieux, que son maître écoutoit en les approuvant, en promettant d'en profiter le lendemain ; le lendemain arrivoit, M. Belton retournoit chez sa dame, plus par habitude que par amour ; et Claude, qui pleuroit en secret, faisoit semblant de sourire en accompagnant son maître.

Quelques mois se passèrent ainsi : enfin il vint une querelle si forte entre l'Anglois et la marquise, que celui-ci, résolu de ne plus retourner chez elle, se lia, pour s'en empêcher, avec une autre dame de la ville, qui ne valoit guère mieux que celle qu'il abandonnoit. Claudine ne trouva dans ce changement qu'un nouveau sujet d'affliction. Tout ce qu'elle avoit dit, tout ce qu'elle avoit fait étoit à recommencer. Elle s'y résigna sans se plaindre, et, toujours aussi soumise, aussi douce, aussi attachée à son maître, elle écouta ses nou-

velles confidences, et le servit avec la même fidélité.

Mais la marquise n'étoit pas d'humeur à céder ainsi le cœur de son Anglois. Elle le fit épier, découvrit bientôt sa rivale, et, résolue de tout employer pour ramener ou pour punir M. Belton, elle épuisa d'abord toutes les ressources de la finesse, de l'intrigue, pour le faire revenir chez elle. Ses efforts furent inutiles. L'Anglois ne répondit point à ses lettres, refusa ses rendez-vous, se moqua de ses menaces. La marquise, désespérée, ne s'occupa plus que de se venger.

Un jour que, selon sa coutume, M. Belton, suivi de Claudine, sortoit à deux heures du matin de chez sa nouvelle maîtresse, et que, déjà mécontent d'elle, il disoit à son fidèle Claude qu'il avoit grande envie de retourner à Londres, tout-à-coup quatre scélérats cachés au détour d'une rue tombent avec un poignard sur M. Belton, qui n'eut que le temps de se jeter contre le mur en mettant l'épée à la main. Claudine, à la vue des assassins, s'étoit précipitée devant son maître, et avoit reçu dans la poitrine le coup de poignard qui devoit frapper M. Belton : elle étoit tombée aus-

sitôt. L'Anglois, poussant des cris de fureur, court sur celui qui l'a blessée, le jette sur le carreau, et attaque les trois autres avec tant de vivacité, qu'ils prennent la fuite. M. Belton ne les poursuit point ; il revient à son domestique, le relève, l'embrasse, l'appelle en pleurant : mais Claudine ne répond point, Claudine est évanouie. M. Belton la prend dans ses bras, la porte à son hôtel qui n'étoit pas loin, va la déposer sur son propre lit, et, tandis que tous ses gens courent, par son ordre, chercher un chirurgien, M. Belton, impatient de voir si la blessure est considérable, déboutonne la veste de Claudine, écarte la chemise pleine de sang, regarde, et demeure stupéfait en voyant le sein d'une femme.

Dans ce même instant le chirurgien arrive. Il visite la plaie : elle n'est pas mortelle ; le poignard avoit glissé sur l'os. Mais Claudine ne revient point : on la panse, on lui fait respirer des eaux fortes. M. Belton, qui lui soutenoit la tête, aperçoit un cordon qui lui pend au cou ; il tire ce cordon, voit une bague.... c'est la sienne ; c'est la même qu'il avoit laissée sur le Montanverd à cette jolie bergère qu'il abandonna si cruellement. Tout est re-

connu, tout est éclairci ; mais M. Belton se contient : il fait venir une garde qui déshabille Claudine, qui la porte dans son lit ; et la pauvre fille, en reprenant enfin connoissance, promène des yeux étonnés sur la garde, sur le chirurgien, sur son maître et sur Benjamin, qui, réveillé par tout ce bruit, s'étoit levé demi-nu pour courir auprès de son frère, qu'il embrassoit en poussant des cris.

Le premier mouvement de Claudine fut de consoler Benjamin. Ensuite, se rappelant ce qui lui étoit arrivé, se voyant dans un lit, et réfléchissant avec inquiétude qu'on l'avoit déshabillée, elle porta vivement sa main au cordon qui tenoit sa bague. M. Belton, qui l'examinait, lut dans ses regards le plaisir qu'elle sentit en le retrouvant. Il fit aussitôt sortir tout le monde ; et se mettant à genoux auprès du lit, en prenant la main de Claudine :

« Calmez-vous, lui dit-il, calmez-vous : je sais tout, ma chère amie ; et c'est pour notre bonheur à tous deux. Vous êtes Claudine, et je fus un monstre. Je n'ai qu'un moyen de cesser de l'être : vous seule pouvez me le procurer. Je vous dois déjà la vie, je veux vous devoir encore l'honneur ; oui, l'honneur, car

c'est moi qui l'ai perdu, et non pas vous. Votre blessure n'est pas dangereuse ; vous serez dans peu rétablie. Aussitôt que vous pourrez sortir, vous viendrez à l'autel me donner le nom d'époux, me pardonner un crime affreux que je suis loin de me pardonner moi-même. Ce mariage, que je demande, que je sollicite à genoux, doit m'honorer, doit m'ennoblir aux yeux de ceux qui connoissent la vertu. Je l'oubliai long-temps, Claudine, cette vertu si aimable ; mais elle m'en devient plus chère quand c'est vous qui lui rendez mon cœur.

Jugez de l'étonnement, de la joie, des transports de Claudine. Elle vouloit parler, ses pleurs l'en empêchoient. Elle aperçut alors le petit Benjamin, qu'on avoit fait sortir avec les autres, et qui, inquiet de son frère, entr'ouvroit tout doucement la porte, et avançoit son joli visage pour voir ce qui se passoit dans la chambre. Claudine le montre à M. Belton, en lui disant : Voilà votre fils ; il vous répondra mieux que moi. L'Anglois se précipite vers Benjamin, le prend dans ses bras, le couvre de baisers, et, le portant à sa mère, il passa le reste de la nuit entre sa femme et son en-

fant, dans un contentement de cœur qu'il n'avoit pas encore connu.

Au bout de quinze jours Claudine fut rétablie. Elle avoit instruit M. Belton de tout ce qui lui étoit arrivé. Ce récit ne l'avoit rendue que plus chère au jeune Anglois, qui en étoit bien plus amoureux que la première fois qu'il l'avoit vue. Dès qu'elle put soutenir le voyage, Claudine, habillée en femme, mais vêtue fort modestement, monta dans la voiture de l'Anglois avec le petit Benjamin ; et tous trois, selon leur nouveau projet, allèrent droit à Salenches descendre chez M. le curé. Ce bon pasteur ne reconnut point Claudine : l'Anglois s'amusa quelque temps de son embarras. Enfin Claudine, en l'embrassant, lui rappela tous ses bienfaits, et l'instruisit du motif de leur voyage. Le bon curé bénit le ciel ; il courut chercher la vieille madame Félix, qui vivoit encore, et qui pensa mourir de joie en revoyant Claudine et Benjamin. Dès le lendemain ils partirent tous pour se rendre à Chamonny, où M. Belton, qui étoit catholique, voulut que le mariage se fit publiquement dans la paroisse du Prieuré.

Dès le soir de leur arrivée, le jeune Anglois

envoya M. le curé de Salenches chez le redoutable M. Simon pour lui demander la main de sa fille. Le vieillard le reçut avec gravité, l'écouta sans témoigner beaucoup de joie, et ne répondit que deux ou trois mots en donnant son consentement. Claudine vint se jeter à ses pieds : le vieillard l'y laissa quelques instants, la releva sans sourire, l'embrassa sans la serrer, et salua froidement M. Belton. La bonne Nanette, qu'on avoit appelée au moment de l'arrivée de Claudine, pleuroit et rioit toujours. Quand on se mit en chemin pour aller à l'église, elle portoit sur un bras Benjamin, de l'autre elle tenoit sa sœur ; les deux curés marchaient devant, la vieille madame Felix derrière avec M. Simon qu'elle grondoit ; et tous les enfants du village suivoient en chantant des chansons.

On se rendit ainsi à la paroisse, où M. le curé de Chamouny laissa dire la messe au curé de Salenches. La noce fut belle : tout le village dansa pendant huit jours. M. Belton avoit fait dresser des tables dans la prairie, au bord de l'Arve, où venoit s'asseoir qui vouloit. Il acheta de bonnes terres pour le vieux M. Simon ; mais celui-ci refusa de les accep-

ter, et se fâcha même contre notre curé qui lui reprochoit ce refus. Nanette ne fut pas si dure ; elle prit ces terres et une jolie maison que M. Belton lui donna : elle est à présent la plus riche et la plus heureuse de notre village. M. et madame Belton s'en retournèrent au bout d'un mois, emportant avec eux les bénédictions de tout le monde : ils sont à Londres, où M. Benjamin a déjà cinq ou six frères ou sœurs.

Voilà leur histoire, que je n'ai pu rendre plus courte, parceque j'ai tâché de vous la raconter comme la raconte M. le curé, à qui souvent je l'ai entendu dire. Vous m'excuserez si elle ne vous a pas intéressé.

Je remerciai beaucoup François Paccard en l'assurant que son récit m'avoit fort touché. Je descendis ensuite le Montanverd, tout occupé de Claudine ; et de retour à Genève j'écrivis cette histoire, telle que Paccard me l'avoit dite, sans chercher même à corriger les fautes de goût et de style que les connoisseurs doivent y trouver.

---



# DE LA POÉSIE LYRIQUE

## CHEZ LES ANCIENS.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

---

### DES LYRIQUES GRECS.

On convient que l'ode était chantée chez les anciens. Le mot d'ode lui-même signifie chant. Je ne prétends point m'enfoncer dans des discussions profondes sur la lyre des Grecs et celle des Latins, sur l'accord de la musique, de la danse, et de la poésie chez ces peuples ; sur la strophe, l'antistrophe, et la péristrophe, qui marquaient les mouvements faits pour accompagner celui qui maniait l'instrument ; sur la mesure des vers lyriques, sur cette liberté d'enjambrer d'une strophe à l'autre, de manière qu'un sens commencé dans la première ne finissait que dans la seconde ; sur la possibilité d'accorder ces suspensions de sens avec les phrases musicales, et les pas des danseurs :

toutes ces difficultés ont souvent exercé les savants, et plusieurs ne sont pas encore éclaircies. On peut se représenter l'histoire des arts chez les anciens comme un pays immense, semé de monuments et de ruines, de chefs-d'œuvre et de débris. Nous avons mis notre gloire à imiter les uns, et à étudier les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, et il est plus sûr que l'Iphigénie de Racine est au-dessus de celle d'Euripide, qu'il n'est sûr que nous ayons bien compris la combinaison et les procédés de tous les arts qui concouraient chez les Grecs à la représentation d'Iphigénie.

D'ailleurs, les anciens n'ont rien fait pour nous conserver une tradition exacte de leurs connaissances et de leurs progrès. Ils n'ont point pris de précaution contre le temps et la barbarie. Il semblait qu'ils ne redoutassent ni l'un ni l'autre, et peut-être doit-on pardonner à ces peuples, qui jouèrent long-temps dans le monde un rôle si brillant, d'avoir été trompés par le sentiment de leur gloire et de leur immortalité.

Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans le gouvernement, dans la langue, ont dû nécessairement en amener aussi dans

les arts que nous avons imités, et qui ont pris sous nos mains de nouvelles formes. Ainsi les mêmes mots n'ont plus signifié les mêmes choses. Nous avons continué d'appeler une action héroïque, dialoguée sur la scène, du nom de tragédie (qui signifie chanson du bouc, parceque autrefois un bouc en étoit le prix), quoique nos tragédies ne soient plus chantées, et que l'auteur du Siège de Calais ait reçu, au lieu d'un bouc, une médaille d'or. Ainsi nous avons des odes, quoique nos odes ne soient point des chants, et ces odes ont des strophes, des *conversions*, quoiqu'on n'ait encore jamais imaginé de mettre l'Ode à la Fortune en ballet.

Tout ce que je me propose ici, c'est de rendre compte des différences les plus essentielles que j'ai cru remarquer entre les odes, les chants des anciens, et les vers qu'on nomme parmi nous odes, qui ne sont point chantés, et qui souvent même ne sont pas lus.

Un chant m'offre en général l'idée d'une inspiration soudaine, d'un mouvement qui ébranle notre ame, d'un sentiment qui a besoin de se produire au dehors. Il semble que rien de ce qui est étudié, réfléchi, rien de

ce qui suppose l'opération tranquille de l'entendement, n'appartienne au chant conçu de cette manière. *Le chanteur* m'offrira donc beaucoup plus de sentiments et d'images que de raisonnements, et parlera bien plus à mes organes qu'à ma raison. Si le son de l'instrument qui résonne sous ses doigts, si l'impression irrésistible de l'harmonie, si le plaisir qu'il éprouve et qu'il donne vient à remuer plus fortement son ame, et ajoute de moment en moment à la première impulsion qu'il ressentait, alors il s'élève jusqu'à l'enthousiasme ; les objets passent rapidement devant lui, et se multiplient sous ses yeux, comme les accords se pressent sous son archet. Ses chants portent dans les ames le trouble qui paraît être dans la sienne ; c'est un oracle, un prophète, un poète ; il transporte et il est transporté ; il semble maîtrisé par une puissance étrangère qui le fatigue et l'accable ; il halète sous le dieu qui le remplit, et, semblable à un homme emporté par une course rapide, il ne s'arrête qu'au moment où il est délivré du génie qui l'obsédait.

C'est précisément sous ces traits que les anciens devaient se représenter le poète lyrique,

si l'on veut se souvenir que leur poésie, qui par elle-même était une espèce de musique vocale, ne se séparait point de la musique d'accompagnement, et que l'harmonie produit un enthousiasme réel dans tous les hommes qui ont des organes sensibles, soit qu'ils composent, soit qu'ils écoutent. Tel était Pindare, du moins s'il en faut croire Horace.

Veut-on remonter jusqu'à la naissance de la poésie lyrique, on se perd dans le pays des fables et dans les ténèbres de l'antiquité : toutes les origines sont plus ou moins fabuleuses. Qui peut savoir au juste quand s'établirent les lois de l'harmonie, dont le goût est si naturel à l'homme ? Ce qui est certain, c'est qu'elle a été nécessairement la mère de toute poésie, et qu'il n'y a qu'un pas du chant à la mesure des paroles. Il est probable que les noms les plus anciennement consacrés en ce genre sont ceux des hommes qui s'y distinguèrent les premiers, ou qui donnèrent aux autres les premières leçons. Les merveilles qu'on en raconte ne sont que l'image allégorique de leur succès et de leur pouvoir. On croit que Linus fut le premier inventeur du rythme et de la mélodie, c'est-à-dire qu'il sut

le premier combiner ensemble la mesure des sons et celle des vers ; c'est le plus ancien favori des Muses. Virgile , dans sa sixième églogue , le place auprès d'elles sur le Parnasse , le front couronné de fleurs , et le représente comme leur interprète. Il fut le maître d'Orphée , qui eut encore plus de réputation que lui , parcequ'il fit servir la musique et la poésie à l'établissement des cérémonies religieuses qu'il emprunta des Égyptiens pour les porter dans la Grèce. Ce fut lui qui institua les mystères de Bacchus et de Cérès-Éleusine , à l'imitation de ceux d'Isis et d'Osiris , et qui , de son nom , furent appelés orphiques. Nous avons encore quelques fragments des hymnes que l'on y chantait , et dont très certainement il fut l'auteur. Ils sont remarquables sur-tout en ce qu'ils contiennent les idées les plus hautes et les plus pures sur l'unité d'un dieu , et sur tous les attributs de l'essence divine , sans nul mélange de polythéisme. En voici un que Suidas nous a conservé : « Dieu seul existe par lui-même , et tout existe par lui seul. Il est dans tout : nul mortel ne peut le voir , et il les voit tous. Seul il distribue dans sa justice les maux qui affligent les hommes , la guerre et

« les douleurs. Il gouverne les vents qui agi-  
« tent l'air et les flots, et allume les feux du  
« tonnerre. Il est assis au haut des cieux sur  
« un trône d'or, et la terre est sous ses pieds.  
« Il étend sa main jusqu'aux bornes de l'Océan,  
« et les montagnes tremblent jusque dans leurs  
« fondements. C'est lui qui fait tout dans l'u-  
« nivers, et qui est à-la-fois le commencement,  
« le milieu et la fin. »

Suidas, en citant ce fragment, assure qu'Orphée avait lu les livres de Moïse, et en avait tiré tout ce qu'il enseignait sur la nature divine. On a contesté cette assertion : il est clair pourtant que l'on retrouve dans ce morceau, non seulement les idées, mais les expressions des livres saints, très antérieurs aux écrits d'Orphée, et il est difficile de ne pas croire que le second a copié le premier. Observons encore que le grand secret des anciens mystères était par-tout l'unité d'un dieu. C'était la croyance des sages ; mais eux-mêmes la regardaient avec raison comme insuffisante pour les peuples, et voyaient dans la religion et le culte public la sanction la plus sûre et la plus nécessaire de l'ordre social.

Morace nous dit qu'Orphée, révééré comme

l'interprète des dieux, adoucit les mœurs des hommes, leur apprend à détester le meurtre et à ne point se nourrir de la chair des animaux, dogme renouvelé depuis par Pythagore. Nous voyons, par plusieurs passages authentiques, que ceux qui menaient une vie chaste et frugale étaient appelés des disciples d'Orphée. Thésée, dans la *Phèdre* d'Euripide, donne ce nom à son fils Hippolyte, en lui reprochant d'affecter des mœurs sévères. Orphée est donc le plus ancien des sages dont le nom soit venu jusqu'à nous, et pendant long-temps ce nom de sage fut joint à celui de poète, parceque la poésie était alors essentiellement morale et religieuse.

Orphée n'eut point de disciple plus célèbre que Musée, qui marcha sur les traces de son maître, et présida aux mystères d'Éleusine chez les Athéniens. Virgile, dans le sixième livre de l'*Énéide*, le met dans l'Élysée à la tête des poètes pieux, dont les chants ont été dignes d'Apollon, et qui ont consacré leur vie à la culture des beaux-arts.

Alcée, Stésichore, Simonide et quantité d'autres ne nous ont laissé que leurs noms et quelques fragments qui ne sont connus que



des critiques de profession. Nous n'avons qu'une douzaine de vers de cette fameuse Sapho, dont Horace a dit :

Le feu de son amour brûle encor dans ses vers.

Ils sont assez passionnés pour faire croire tout ce qu'on raconte d'elle, et pour regretter ce qu'on en a perdu. Boileau en a donné une imitation très élégante, quoique peut-être elle ne soit pas animée de toute la chaleur de l'original.

Arrêtons-nous du moins un moment sur Anacréon, qui s'est immortalisé par ses plaisirs, lorsque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux : ce chansonnier voluptueux, qui ne connut d'autre ambition que celle d'aimer et de jouir, ni d'autre gloire que celle de chanter ses amours et ses jouissances, ou plutôt qui, dans ces mêmes chansons qui ont fait sa gloire, ne vit jamais qu'un amusement de plus. Ses poésies, dont heureusement le temps a épargné une partie, respirent la mollesse et l'enjouement, la délicatesse et la grace. Il n'est point auteur : il n'écrit point. Il est à table avec de belles filles grecques, la

tête couronnée de roses, buvant d'excellents vins de Scio ou de Lesbos, et tandis que Mnaès et Aglaé entrelacent des fleurs dans ses cheveux, il prend sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, et chante un hymne à la rose, sur le mode lydien. S'il parle de la vieillesse et de la mort, ce n'est pas pour les braver avec la morgue stoïque : c'est pour s'exhorter lui-même à ne rien perdre de tout ce qu'il peut leur dérober. Remarquons en passant que les auteurs anciens les plus voluptueux mêlaient assez volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs. Ils l'appeloient à leurs fêtes, et la plaçaient pour ainsi dire à table comme un convive qui, loin de les attrister, les avertissait de jouir.

---

## NOTICE SUR PINDARE.

---

PINDARE, reconnu de l'antiquité pour le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, capitale de la Béotie. Il eut pour contemporains Périclès, Themistocle, Eschyle, Sophocle et Phidias.

On raconte que lors de sa naissance, arrivée le jour même de la solennité des jeux pythiques, on vit danser les nymphes, le dieu Pan, les faunes et les sylvains. On ajoute que, dans son enfance, des abeilles vinrent pendant son sommeil se reposer sur ses lèvres, et qu'elles le nourrirent de leur miel. La famille de Pindare n'avait point assez de fortune pour l'envoyer aux écoles publiques. Il reçut des leçons de poésie de Lasus, d'Ermonne, et de Myrtis, femme grecque, célèbre par ses vers. Mais le véritable guide de Pindare, ce fut son génie. Il disait « qu'il y  
« avait autant de différence entre lui et ses la-

« borieux rivaux, qu'entre le vil corbeau et le  
« divin oiseau de Jupiter. »

Pindare devint bientôt illustre dans toute la Grèce. On rendit à ce poète des honneurs divins : il avait part aux offrandes qu'on faisait aux immortels. La Pythie recommanda aux habitants de Delphes de donner, chaque année, à Pindare une portion des présents déposés sur les autels d'Apollon ; et on construisit dans le temple de ce dieu un marche-pied pour Pindare, sur lequel il montait pour chanter ses vers dans les fêtes solennelles.

Les Thébains, ennemis des Athéniens, et jaloux des éloges que Pindare leur adressait, profitèrent d'une légère offense qu'il commit envers l'état pour le condamner à une amende considérable. Les Athéniens, indignés de l'injustice que ce grand poète recevait de ses concitoyens, lui remirent une somme beaucoup plus forte que celle qu'il avait payée, et lui élevèrent une statue.

Les rois de son siècle montrèrent la plus grande admiration pour lui. Hiéron, roi de Syracuse, le combla de ses faveurs. Pindare célébra les victoires de ce prince dans les

jeux de la Grèce, et il jouit à sa cour d'une vie douce et tranquille.

On raconte que Pindare ayant prié les dieux de lui accorder le plus grand bonheur que l'homme puisse goûter, il mourut subitement, appuyé sur les genoux d'un enfant qu'il aimait. Il entraît alors dans sa cinquante-sixième année. Dix jours avant la mort de Pindare, Pausanias prétend que Proserpine lui apparut en songe, et se plaignit d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers, ajoutant qu'il faudrait bien qu'elle eût son tour quand il serait en sa puissance.

Les Lacédémoniens, ayant mis le feu à Thèbes, épargnèrent la maison de Pindare, qu'ils reconnurent à l'inscription suivante : *C'est ici la maison de Pindare, ne la brûlez pas*. Plus de cent ans après, Alexandre, ravageant Thèbes, ordonna à ses soldats de respecter la demeure que Pindare avait occupée.

Ce poëte composa des élégies, des dithyrambes, des tragédies, etc. De tous ces ouvrages, il ne nous est resté que quatre livres d'odes ou hymnes à la louange des Athéniens couronnés dans les jeux Olympiques, Pythiques, Néméens et Isthmiques.

Voici comme Horace parle de Pindare :  
« Quiconque voudra l'imiter, porté sur des  
« ailes de cire, ouvrage de Dédale, donnera  
« bientôt son nom à quelque mer. Tel qu'un  
« fleuve que les orages ont grossi, fondant du  
« haut des montagnes, Pindare bouillonne  
« dans son cours immense, et précipite les  
« flots de son éloquence profonde. Toujours  
« digne du laurier d'Apollon, soit que dans  
« des dithyrambes audacieux il prodigue de  
« nouveaux mots, emporté par des cadences  
« affranchies de toute loi ; soit qu'il chante les  
« dieux, et ces rois issus de leur sang, par  
« qui les centaures reçurent une juste mort,  
« et par qui périt la flamme de l'effroyable  
« Chimère ; soit qu'il célèbre le retour de ces  
« vainqueurs que la palme de l'Élide élève  
« jusqu'aux cieux, qu'il dise leur course, leur  
« pugilat, et leur dresse un monument mille  
« fois plus durable que les statues ; soit enfin  
« qu'il gémissé, avec une tendre épouse,  
« du trépas prématuré de son jeune époux,  
« dont il consacre à l'immortalité la force, le  
« courage, ces mœurs de l'âge d'or, et qu'il  
« l'arrache à l'enfer envieux : un grand vent

« soutient le cygne de la fontaine de Dyrce ,  
« aussitôt qu'il prend l'essor, et se perd dans  
« le vide des nues. »

Ce n'est point l'esprit qui l'anime ;  
C'est un dieu caché dans son sein.

Pope, dans son Temple de la Renommée ,  
s'exprime ainsi sur le prince des poètes ly-  
riques :

« Semblable à un prophète inspiré, Pindare  
« était monté sur un char, et semblait fatigué  
« par un dieu qui l'agitait. Sans autre règle  
« que l'impétuosité de son génie, il promenait  
« rapidement sa main sur sa lyre, pénétré  
« d'un divin enthousiasme, et étonnait par  
« ses sons sublimes. Les jeux de la Grèce  
« étaient représentés sur la colonne du tem-  
« ple. Neptune et Jupiter sont attentifs ; ils  
« considèrent les chars s'élançant dans la car-  
« rière olympique ; leurs jeunes conducteurs  
« se penchent sur le timon ; les coursiers vo-  
« lent avec rapidité ; ils blanchissent le mors  
« de leur écume. Nos jeunes champions pren-  
« nent mille attitudes différentes ; la crainte et  
« l'espoir les animent tour-à-tour. »

« Pindare, dit Gravina, pousse son vaisseau  
« sur le sein de la mer ; il déploie toutes les  
« voiles, il affronte la tempête et les écueils ;  
« les flots se soulèvent, et sont prêts à l'en-  
« gloutir : déjà il a disparu à la vue du spec-  
« tateur, lorsque tout-à-coup il s'élance du mi-  
« lieu des eaux, et arrive heureusement au  
« rivage. »

---



~~~~~

PINDARE.

PYTHIQUES.

A HIÉRON,
ROI DE SYRACUSE ET D'ETNA,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

TRADUCTION DE CHABANON.

—

ARGUMENT.

Cette ode est adressée à Hiéron, roi de Syracuse. Le père et le fils de ce prince se nommoient Dinomène ; il est à propos de se le rappeler pour ne point confondre ce qui les concerne l'un et l'autre. Hiéron, déjà vieux, comme on le voit par un passage de cette ode, étoit tourmenté habituellement d'une maladie dont Pindare, en plusieurs endroits de ses ouvrages, cherche à le consoler. Cette infirmité sembloit devoir l'éloi-

gner des combats : Hiéron , cependant , tout infirme qu'il étoit , se fit porter sur le champ de bataille , et sa présence détermina le succès. Pindare , en rappelant cette circonstance , la compare à celle où Philoctète , affoibli par sa blessure , parut au camp des Grecs , et fut la cause de la ruine de Troie. Hiéron , devenu roi de Syracuse par la mort de Gélon son frère , qu'il avoit aidé à s'emparer du trône , rebâtit la ville de Catane , située près du fleuve Amène ; il la nomma Etna , du nom de la montagne voisine , et en fit souverain Dinomène son fils. Il la peupla d'habitants de Géla , de Mégare et de Syracuse , peuples doriens d'origine , auxquels il laissa l'usage des lois doriennes. Ces lois étoient celles de Sparte , dont le poète se rappelle toute la gloire ; il souhaite que celle d'Etna puisse un jour l'égaliser. Pindare termine cet écart en décrivant la transmigration des Doriens dans la Laconie. Ils sont partis de la montagne du Pinde , et sont arrivés dans Amyclès , ville du Péloponèse ; ils ont passé par la Doride , l'Œta et le Permesse : de la ville d'Amyclès , ils se sont rendus à Lacédémone avec les héraclides. Entre les hauts faits d'Hiéron , Pindare n'a point omis son triomphe sur les Etruriens et sur les Carthaginois , lorsque ces peuples réunis menacèrent Cumes et la liberté des Grecs. Cette victoire est rapportée par Diodore. Notre poète la compare aux victoires de Salamine et de Platée ,

éloge le plus grand qu'il pût en faire. Tel est le sujet de cette ode : voyons de quelles couleurs Pindare l'a embellie.

TRESOR d'Apollon et des Muses, compagne de leurs chants, lyre dorée, tu règles la marche qui ouvre nos fêtes ! le concert des voix t'obéit, lorsque, ébranlée une fois, tu fais retentir le prélude des hymnes qui conduisent le chœur ; tu éteins les traits de la foudre que des feux éternels embrasent. Le souverain des oiseaux, l'aigle, s'endort sous le sceptre de Jupiter : son aile rapide des deux côtés s'abaisse. Un nuage sombre, répandu sur son bec recourbé est le sceau dont tu fermes doucement sa paupière : dominé par tes sons, il dort ; et son dos humide se soulève. Le dieu de la guerre quitte ses armes, et se laisse aller aux charmes d'une volupté tranquille. Tes doux enchantements, ouvrage des Muses et du fils de Latone, réjouissent l'intelligence des dieux.

Tout ce que Jupiter n'a point aimé sur la terre et dans l'immensité des flots redoute le chant des Piérides : tel est cet ennemi des

dieux, Typhée aux cent têtes, couché au fond du Tartare. La Cicilie l'a nourri dans un antre fameux : aujourd'hui le rivage de Cumes (bornes des mers) et la Sicile oppressent sa poitrine hérissée ; l'Etna l'écrase, le blanc Etna, colonne du ciel, éternel nourricier des neiges et des frimas, dont l'abyme vomit des sources sacrées d'un feu inaccessible. Ces fleuves brûlants ne semblent, dans l'éclat du jour, que des torrents de fumée, rougis par la flamme ; dans l'obscurité, c'est la flamme elle-même roulant des rochers qu'elle fait tomber avec fracas sur la profonde étendue des mers. Typhée, ce reptile énorme, vomit ces sources embrasées. O prodige ! dont le spectacle et le récit étonnent.

Il est attaché au pied et au sommet ombragé de l'Etna. Le roc sur lequel il est étendu pénètre son dos et le déchire. O Jupiter ! puissé-je te plaire, toi qui règnes sur cette montagne, front sourcilleux de la féconde Sicile. Une ville voisine de l'Etna, et qui en porte le nom, partage la gloire du mortel illustre qui l'a fondée. Le héraut l'a proclamée dans le stade pythique, en annonçant la victoire de Hiéron à la course des chars.

Le navigateur éprouve le plaisir le plus doux si, au moment qu'il se met en mer, le vent favorise sa route; il en conçoit l'augure du plus heureux retour: de même, par les premiers succès de la ville d'Etna, je prévois tout ce qu'elle doit être, illustre par ses coursiers, par ses couronnes, et célébrée dans les festins qu'anime l'harmonie. Roi de Lycie et de Délos, Phœbus, toi qui chéris le Parnasse et la fontaine Castalie, accomplis ce présage, et rends cette ville fertile en grands hommes.

Car les vertus nous viennent des dieux: sage, fort ou éloquent, on naît ce qu'on doit être. Je veux louer Hiéron, et le trait revêtu d'airain que ma main s'apprête à lancer n'ira point se perdre hors des limites; il va percer au loin, et passer tous ceux de mes rivaux. Ainsi puisse le temps accorder toujours à mon héros les richesses et le bonheur, et lui porter l'oubli de ses maux!

Puisse le temps rappeler sans cesse les combats qu'il a soutenus avec une constance inébranlable, lorsque, favorisés des dieux, Gélon et lui obtinrent la plus brillante cou-

ronne de la Grèce, prix splendide de l'opulence ! Tel que Philoctète, Hiéron combat aujourd'hui un héros qui l'aime, l'a flatté, en lui montrant le destin de la guerre attaché à sa présence : les demi-dieux de la Grèce vinrent, dit-on, dans Lemnos, chercher le fils de Pœan, célèbre par ses flèches et tourmenté par sa blessure. Quoique infirme et marchant d'un pas languissant, Troie tomba devant lui, et les travaux des Grecs cessèrent : tel étoit l'ordre du destin. Ainsi puisse un dieu réparateur assister désormais Hiéron, et lui dispenser les biens qu'il desire ! Muse, obéis ; tandis que tu chantes les coursiers vainqueurs, fais entendre le nom de Dinomène ; la gloire de Hiéron son père ne lui est point étrangère. Enfant, pour le souverain d'Etna, un hymne qui lui soit agréable.

Hiéron fonda (*) pour lui cette ville ; il y plaça la liberté, dont l'origine est céleste, et la balance d'Hyllus (**) pour règle de tous les

(*) Dinomène.

(**) Hyllus, Dorien célèbre, régna sur les Doriens qui habitoient les confins de l'Italie. Plusieurs

droits. Les descendants de Pamphyle et des Héraclides (*), Doriens d'origine, habitants des vallons du Taygète, veulent conserver la législation d'Ægimius. Partis du Pinde, ces peuples fortunés sont venus habiter Amyclée, illustres voisins des Tyndarides, dont la gloire a fleuri par les armes.

O Jupiter ! accorde à jamais un sort pareil aux rois et aux citoyens de la ville (**) située près du fleuve Amène ; que leur bonheur justifie tout ce que la voix des hommes en publie. Aidé de toi, que leur chef vieillissant gouverne la jeunesse de son fils, et procure à ce peuple le calme heureux que produit l'harmonie des états. Fils de Saturne ! mes vœux t'en pressent : contiens dans leurs pays les bruyantes armées du Tyrrhénien et du Phénicien, frappés du désastre de leur flotte devant Cumes, et des

anciens ont pensé que les lois d'Hyllus étoient les mêmes que celles de Lycurgue, onzième descendant d'Hercule. Hyllus, selon Suidas, étoit fils d'Hercule et de Métite ; selon Euripide, Déjanire fut sa mère.

(*) Les Lacedémoniens.

(**) Etna.

affronts qu'ils ont soufferts, quand le maître de Syracuse les dompta sur leurs vaisseaux légers : il précipita dans les flots leur jeunesse brillante, et déroba la Grèce à une servitude onéreuse. Dans Salamine, je chanterois Athènes, et la paierois de ses travaux; dans Sparte, je chanterois ce combat donné près du Cithéron (*), où l'on vit tomber le Mède armé de ses traits; sur les bords rians de l'Himère, j'adresse un hymne aux enfants de Dinomène : leur vertu le mérite, leurs ennemis ont succombé.

Parler à propos, en peu de mots rassembler beaucoup d'idées, c'est prêter le moins qu'il se peut à la censure. L'esprit est prompt, la satiété l'émousse et l'appesantit : la louange d'autrui oppresse en secret celui qui l'écoute. Quoi qu'il en soit, Hiéron, fais de grandes choses ; il vaut mieux exciter l'envie que la pitié ; gouverne avec sagesse le timon de l'état, et que ta langue, travaillée sur l'enclume de la vérité, en soit l'instrument fidèle.

{ *} La bataille de Platée.

S'il t'échappe une erreur, venant de toi c'est un mal important. Tu fais le sort d'un peuple, et mille témoins irréprochables déposent de tes vertus ou de tes vices. Veux-tu jouir toujours d'un renom qui te flatte ; conserve les nobles mouvements de ton ame, sois libéral et magnifique. Pilote, le vent t'appelle, déploie tes voiles ; mais sur-tout, ô prince chéri, échappe aux amorces de tout profit honteux. L'homme meurt, et sa gloire lui survit.

Elle est l'ouvrage des orateurs et des poètes ; et quand le héros n'est plus, leur témoignage seul nous apprend ce qu'il fut pendant sa vie : la vertu bienfaisante de Crésus ne périt point. Phalaris (*), ce monstre cruel, qui embrasoit

(*) Tyran d'Agrigente. Pour seconder la cruauté de Phalaris, un artisan fameux, nommé Pérille, inventa un taureau d'airain, dans lequel les hommes qu'on y renfermoit, atteints par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, mouroient dans les plus horribles douleurs. Les cris de ces infortunés, en sortant de cette affreuse machine, ressembloient au mugissement des bœufs. Pérille fut le premier sur qui Phalaris fit l'essai de ce supplice.

le taureau d'airain , porte le fardeau d'une odieuse renommée ; et jamais , dans les doux entretiens de la jeunesse rassemblée , on n'entend son nom marié aux accents des lyres. Le premier des biens est la vertu , la gloire est le second ; les réunir , c'est porter la plus belle couronne.

A HIÉRON,
ROI DE SYRACUSE,

VAINQUEUR A LA COURSE DES CHEVAUX.

ARGUMENT.

Le poëte , dans cette ode , console Hiéron , affligé d'une maladie douloureuse ; il le félicite en même temps sur sa victoire.

FILS de Saturne et de Phillyre, Chiron, si ma voix osoit énoncer les vœux publics, je souhaiterois que tu vécusses encore. Centaure sauvage, mais ami des humains, que ne régnes-tu dans les vallées du Pélion, tel qu'autrefois tu y nourrissois l'enfance d'Esculape, de ce héros que tu instruisois à calmer nos douleurs et à repousser tous nos maux!

La fille de Phlégyas, avant d'invoquer Lu-

cine (*), qui préside aux enfantements, fut atteinte au fond de son palais par les traits dorés de Diane, qui servoit le courroux d'Apollon ; elle fut précipitée aux enfers. On n'irrite point en vain les enfants de Jupiter. Coronis, unie par l'amour au blond Phébus, suivit l'égarement de son cœur ; elle négligea ce dieu, et trompant les regards de son père, elle soupira pour d'autres nœuds.

Ses flancs portoient un fils de l'immortel qui l'avoit aimée : elle n'attendit pas le moment qui devoit la conduire au banquet nuptial parmi les chants modestes de l'hymen, tels qu'aux approches du soir, les vierges, compagnes de la jeune épouse, les font entendre : elle desira ce qui étoit loin d'elle ; erreur trop commune aux mortels. Combien d'entre eux conçoivent un mépris insensé pour les biens dont ils peuvent jouir, et n'envisagent que ceux dont ils sont éloignés, attachant à des avantages chimériques un espoir qui ne peut s'accomplir !

Telle Coronis, par un coupable égarement,

(*) Avant de mettre au jour Esculape.

reçut dans son lit un héros étranger, que l'Arcadie avoit vu naître. Apollon connut son crime. Dans le temple de Delphes où il règne, où les victimes lui sont offertes, son intelligence le lui découvrit : il en crut ce témoin irréprochable à qui rien n'est caché, que le mensonge n'approche point, et que ne peuvent tromper les actions ni les pensées des hommes et des dieux.

Instruit de la fourbe criminelle et du bonheur d'Ischys, fils d'Élatus, il envoya, dans Lacérie (*), sa sœur, enflammée d'un courroux indomptable. Coronis habitoit les bords escarpés du marais de Boëbiade : un autre dieu, maître de ses sens, l'avoit entraînée à sa perte : ses concitoyens y furent enveloppés ; ils périrent ; et le feu né d'une étincelle, parcourant les montagnes, embrasa de vastes forêts.

Cependant, lorsque les parents de la jeune

(*) Cette ville est la même que Larisse en Béotie, voisine du lac Boëbiade, situé entre les monts Olympe, Ossa, et Pélion.

nymphes l'eurent portée sur le bûcher, lorsque la flamme impétueuse s'étendoit de tous côtés, Apollon dit : « Je ne souffrirai point qu'associé aux malheurs de sa mère, le fruit de mon amour subisse une mort déplorable. » Il dit, et d'un seul pas il arrive ; la flamme du bûcher se divise ; Coronis n'étoit plus. Il retire de ses flancs son fils vivant encore ; il le porte au Centaure, qui habitoit les plaines de Magnésie, et lui confie le soin d'apprendre à cet enfant l'art de traiter les maux infinis dont les hommes sont tourmentés.

Esculape soulagea tous les malheureux qui recoururent à lui ; il guérit les ulcères qu'un sang corrompu produit de lui-même, et les blessures faites par la pierre lancée, par l'acier blanchi, et les suites funestes de l'intempérie des saisons ; il rétablit les mortels languissants ; il guérit tous les maux, tantôt par des chants harmonieux (*), tantôt par des

(*) La musique étoit un remède employé par les anciens pour les souffrances du corps et pour les vapeurs noires. La sciatique se guérissoit par le son de la flûte. On approchoit cet instrument de la par-

brevages adoucissans, quelquefois par l'unction d'un baume répandu sur la plaie, quelquefois par la violence de l'incision.

Mais l'appât du gain est un écueil pour le sage même. Séduit par une riche récompense, par l'attrait de l'or offert devant ses yeux, Esculape ressuscita Hippolyte : soudain Jupiter lança sur eux ses traits enflammés ; tous deux furent percés, et la foudre brulante leur apporta la mort. Mortel, apprends à te connoître : que tes desirs soient d'un homme, qu'ils soient conformes à tes destins.

N'ambitionnons point une durée éternelle, et que nos entreprises soient égales à nos forces. Oh ! si le sage Chiron habitoit encore son antre, si le doux son de mes hymnes pouvoit s'insinuer dans son cœur comme un philtre séduisant, j'obtiendrois pour un héros infirme

tie malade, cette partie frémissait et palpitoit tant que la flûte rendoit des sons, et cette palpitation adoucissoit la douleur. Cette façon de guérir se nommoit *decantare loca dolentia*, enchanter le siège de la douleur.

l'assistance de son art, ou celle d'Esculape, ou d'Apollon lui-même, fendant les mers de l'Ionie, j'irois aux sources d'Aréthuse vers cet habitant d'Etna à qui Syracuse obéit ; monarque doux à ses sujets, qui voit sans envie les hommes vertueux, et se rend recommandable aux étrangers en les accueillant comme un père. Oh ! si je descendois vers lui, portant par un double tribut le trésor de la santé et cet hymne pythique qui illustre la victoire remportée près de Cirrha par Phérénice son coursier, en quittant les mers traversées pour lui, je lui apparôitrois brillant d'une lumière plus vive que l'astre par lequel les cieux s'embellissent.

Du moins j'adresserai mes prières à la mère des dieux, divinité respectable, que souvent les vierges thébaines invoquent avec Pan, durant la nuit, près de la demeure que j'habite (*). Pour toi, Hiéron, si tu sais mettre à

(*) Aristodémus, joueur de flûte, disciple de Pindare, étant sur une montagne où ils exerceoient ensemble leur talent, entendit un bruit considérable, et vit une flamme s'élever ; Pindare, au

profit les discours, rappelle-toi cette maxime ancienne : *Pour un bien que les dieux nous dispensent , ils nous font éprouver deux maux.* L'ame foible ne peut supporter avec dignité l'infortune ; mais le sage , dans son malheur , ne laisse voir qu'un extérieur honnête.

La prospérité suit tes pas : les rois sont distingués d'entre tous les hommes , et le destin les regarde avec complaisance ; mais Pélée , fils d'Æaque , ni Cadmus le demi-dieu , n'ont point coulé des jours exempts de trouble : leur bonheur , dit-on , fut infini ; ils entendirent le chant des Muses dans Thèbes aux sept portes , et sur la docte montagne , lorsqu'ils épousèrent , l'un la jeune Harmonie , l'autre l'illustre fille du sage Nérée.

Tous deux reçurent les dieux à leur table , et virent les enfants de Saturne , maîtres cha-

même instant , crut apercevoir la mère des dieux qui marchoit ; cet événement le détermina à placer auprès de sa maison une statue de cette déesse : on bâtit un temple en ce lieu ; et les jeunes filles de Thèbes y venoient la nuit célébrer des mystères.

l'un d'un empire, assis auprès d'eux sur des trônes d'or. Les immortels leur apportèrent des présents ; et la faveur de Jupiter, dissipant leur infortune passée , releva leur courage : mais bientôt les trois filles de Cadmus, par de tragiques aventures, éloignèrent de leur père le sentiment du bonheur : Thyone, l'une d'entre elles, périt consumée des feux de Jupiter, qu'elle avoit admis à sa couche.

Et le fils de Pélée, unique fruit des amours de Thétis, atteint d'une flèche, perdit la vie dans les combats : les Grecs en pleurs environnèrent son bûcher. Jouissons du présent lorsque le ciel nous favorise, c'est le conseil de la sagesse. Les vents soufflent d'en haut et changent sans cesse : le bonheur ici-bas n'est jamais durable : est-il extrême, c'est un poids qui nous suit et nous oppresse.

Je me conforme à mon état ; mon cœur avec lui s'élève et s'abaisse. J'honore le génie qui me favorise (*), et le cultive de tout mon pouvoir. Que si un dieu m'accordoit les ri-

(*) Hiéron.

chesses, j'espère qu'un jour sa gloire seroit infinie. Nestor et Sarpédon, roi de Lycie, doivent leur renommée aux vers harmonieux que les poètes ont enfantés pour eux. La voix de chantres habiles illustre la vertu et lui dispense l'immortalité; mais la vertu trouve rarement de tels hommes qui la célèbrent.

A MIDAS D'AGRIGENTE, JOUEUR DE FLUTE (*).

ARGUMENT.

Le sujet de cette ode est la victoire de Midas d'Aggrigente aux combats de la flûte. La digression dans laquelle le poète se jette est simple et naturelle ; il recherche quel fut l'inventeur de la flûte , et dans quelles circonstances cet instrument fut imaginé. Après le triomphe de Persée sur Méduse , Minerve , pour en immortaliser le souvenir , construisit un instrument propre à imiter les gémissements des Gorgones , et le sifflement des serpents sur leur tête : d'où l'on doit conclure que la flûte , chez les anciens , avoit un son fort lamentable à-la-fois et terrible.

Nous apprenons du scoliaste que , tandis que Midas

(*) Le concours le plus ancien aux jeux pythiques étoit celui en l'honneur d'Apollon , hymnes qu'on accompagnoit avec des cythares et des flûtes.

d'Agrigente concouroit pour le prix , la *languette* ou l'*anche* de son instrument se rompit dans sa bouche , sans qu'il interrompît pour cela son exécution. Les assistants s'aperçurent de la différence du son , qui n'étoit plus modifié par l'airain , et qui ne passoit plus que par les roseaux : ils applaudirent à l'adresse de l'exécutant , et lui décernèrent le prix.

O toi , la plus belle des villes qu'ait construites la main des hommes , demeure riante de Proserpine (*), toi qui , peuplant de tes beaux édifices la colline voisine du fleuve Agragas , domines sur ses rives fécondes en paturages , ô souveraine ! avec la bienveillance des dieux et des hommes , reçois favorablement cette couronne que je t'offre pour Midas , célèbre par les jeux pythiques. Il s'est montré le premier de la Grèce dans cet art que Pallas inventa , lorsque attachant ensemble des roseaux elle y fit passer les plaintes effroyables des audacieuses Gorgones (**).

(*) Agrigente et toute la Sicile étoient consacrées à Proserpine.

(**) Filles de Phorcus et de Cété. Elles étoient trois ; Méduse , Euryale , et Sthénée. On leur attri-

La déesse avoit entendu, sur la tête de ces filles inaccessibles, les serpents pousser de lugubres sifflements, expression des peines qu'elles souffroient tandis que Persée combattoit l'une d'entre elles, afin de porter dans l'île de Sériphe la mort destinée à tous ses habitants. Persée vainquit; il détruisit la race céleste de Phorcus, et rendit funeste à Polydecte (*) le don qu'il lui faisoit, et la longue servitude de Danaé, et l'hymen où l'on vouloit

buoit le pouvoir de changer en pierre ceux qui les regardoient; et l'on croyoit qu'elles n'avoient qu'un seul œil, dont elles se servoient tour à tour; qu'elles étoient coiffées de couleuvres; qu'elles avoient de grandes ailes; pour dents, des défenses de sanglier; et des griffes de lion aux pieds et aux mains. Comme elles désoloient les campagnes, et qu'elles exerçoient leurs cruautés sur tous les passants, Persée les tua, et coupa la tête à Méduse, qui fut attachée à l'égide de Jupiter pour la rendre plus terrible.

(*) Petit-fils de Neptune, roi de l'île de Sériphe, une des Cyclades. Il reçut chez lui Danaé, qu'on avoit exposée sur la mer, et fit élever Persée, fils de cette princesse et de Jupiter. Persée devint suspect à Polydecte, qui l'engagea à aller combattre Mé-

la contraindre. Tels furent les effets de la tête de Méduse, jadis si belle, entre les mains du fils de Danaé, qui fut conçu de l'or fluide et prompt à s'échapper du nuage. Cependant, quand Pallas eut affranchi de ces travaux le héros qu'elle aimoit, elle construisit la flûte, habile à rendre tous les sons, afin d'imiter, à l'aide de cet instrument, les plaintes, les cris effroyables, retentissant dans la bouche d'Euryale. Pallas inventa la flûte; bientôt elle en fit don aux mortels, et l'appela le guide de leurs marches, l'organe qui meut les états, en donnant le signal de la guerre.

Le souffle qui anime cet instrument se rétrécit dans des conduits d'airain; il passe en des roseaux cueillis près de la ville des Graces (*), dans les bois consacrés au Céphise,

duse, dans l'espoir qu'il périroit; mais Persée sortit victorieux de cette entreprise, et pétrifia Polydecte en lui montrant la tête de la Gorgone.

(*) Orchomène, ville voisine du fleuve Céphise. Cette ville étoit spécialement consacrée aux Graces. Étéocle, fils de ce fleuve, fut le premier qui sacrifia à ces divinités dans Orchomène.

témoignages certains que les peuples de ces belles contrées font usage des chœurs dans leurs fêtes. Si quelque félicité est permise aux humains, nul ne peut l'obtenir sans peine. Ce que le ciel un jour nous refuse, l'autre jour il nous l'accorde : on ne fuit point sa destinée ; mais il arrive un temps où le sort, nous ayant précipités dans le désespoir, trompe tout-à-coup notre attente, et par les biens qu'il nous dispense, et par ceux même qu'il nous refuse encore.

NOTICE SUR TYRTÉE.

TYRTÉE vit le jour dans Athènes, environ six cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. La nature avoit été avare de ses dons envers ce poëte : il étoit borgne, boiteux, bossu, et né dans la pauvreté. Ses difformités et son indigence le faisoient regarder avec une sorte de mépris. Il se consacra, pour vivre, à remplir l'emploi de maître d'école. Son enthousiasme poétique parut de la folie jusqu'au jour où il fit triompher Lacédémone.

Les Messéniens, après avoir été vaincus par les Lacédémoniens, se voyant tenus sous un joug humiliant, résolurent de recouvrer leur indépendance, et reprirent les armes sous la conduite d'un chef nommé Aristomène, homme plein de valeur, et très habile dans l'art de la guerre. Aristomène engagea secrètement dans sa cause plusieurs villes du Péloponèse, et marcha contre les Lacédémoniens, sur lesquels il remporta une victoire complète. La confédéra-

tion des villes du Péloponèse porta l'effroi dans l'ame des Spartiates, qui envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les moyens à prendre pour réparer leur désastre. L'oracle leur ordonna de demander un chef aux Athéniens. Cette démarche coûtait beaucoup à la fierté des Spartiates, mais ils n'osèrent désobéir au dieu.

Les Athéniens, jaloux de la puissance des Spartiates, craignaient de la voir s'augmenter; néanmoins, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de refuser leur demande, ils leur envoyèrent par dérision Tyrtée. Les Spartiates le conduisirent sur-le-champ devant Messène, ville du Péloponèse, qu'ils bloquaient inutilement depuis quelques années, convaincus que Tyrtée était destiné à en terminer le siège.

Les Messéniens ne furent point intimidés par l'oracle, et se hâtèrent, à l'arrivée du nouveau général au camp, de faire une sortie dans laquelle ils tuèrent à l'ennemi un grand nombre de soldats. Ce succès, enflammant leur courage, ils firent une seconde sortie, chargèrent les Lacédémoniens avec encore plus de vigueur que dans la première, et remportèrent un avantage encore plus considérable. Les Spartiates alors tombent dans l'abattement et

songent à la retraite. Les Messéniens allaient jouir de leur triomphe ; mais Tyrtée, persuadé que les dieux ne l'avaient pas en vain attiré devant Messène, et qu'il ne devait retourner dans Athènes que couvert d'une gloire immortelle, rallie aux mâles accents de sa lyre les Lacédémoniens dispersés, et les entraîne de nouveau au siège de Messène. On combattit des deux côtes avec fureur, et la victoire demeura long-temps incertaine. Tyrtée remporta enfin le prix dû à son intrépidité et à son génie. Messène tomba au pouvoir des Spartiates.

Lacédémone, pénétrée de reconnaissance, accorda à Tyrtée le droit de bourgeoisie, et ses chants de guerre servirent à l'éducation de la jeunesse : chaque Spartiate allait les écouter dans la tente des rois avant de marcher à l'ennemi. « Quand nous appelons la jeunesse
« au combat, disaient les vieillards lacédé-
« moniens couronnés de lauriers, Tyrtée sonne
« la charge, il est à-la-fois la trompette et le
« héros. Les jeunes cœurs brûlent pour la gloire
« et marchent avec transport sur les pas de
« l'honneur. »

Tyrtée, objet de dédain à Athènes, fut regardé comme un dieu à Lacédémone. Il com-

posa un traité sur le gouvernement de cette république, des préceptes en vers, des élégies, et cinq livres de chants guerriers. Le temps n'a respecté qu'une portion de ces dernières poésies : elles respirent l'amour de la patrie et le mépris de la mort.

On ne sait pas l'époque à laquelle ce poète termina sa carrière. Horace a célébré Tyrtée, qu'il place au premier rang après Homère. Platon lui donne le nom de sage, et Lycurgue l'orateur avoue que Sparte lui doit une partie de sa gloire.

TYRTÉE.

CHANTS GUERRIERS.

TRADUCTION DE POINSINET DE SIVRY.

PREMIER CHANT.

LA gloire des héros n'est point dans leur beauté ;
J'estime peu la grace et la légèreté ;
Que nous importe , amis , ce frivole avantage ?
Que sont tous ces trésors sans celui du courage ?
Sans lui que seriez-vous ? fussiez-vous , à ce prix ,
Plus riches que Crésus , et plus beaux qu'Adonis.
Du dieu même du Pinde eussiez-vous l'éloquence ,
Et tous les dons ensemble , excepté la vaillance ,
Vous ne moissonnerez que de frêles lauriers ,
Stérile prix du faible , et jeux des vrais guerriers.
Aux seuls champs de Bellone un grand cœur se signale ;
Qu'il est beau qu'un mortel aux dieux mêmes s'égale !
Qu'il est beau de le voir , par un sublime effort ,
Se faire une vertu de mépriser la mort !

C'est au sein du péril qu'il cherche la victoire ,
C'est par-là qu'il remporte une immortelle gloire ,
Sa mémoire craint peu l'ombre du monument.
Défenseur de l'état , il en est l'ornement.
Son bras est invincible , et son cœur sans reproche.
Ses plus fiers ennemis tremblent à son approche.
Les plus audacieux expirent sous ses coups ,
De ses nobles succès Mars lui-même est jaloux.
Il paraît , il triomphe , il met seul tout en fuite ,
Les siens sont sûrs de vaincre en marchant à sa suite .
Le bras de cet Alcide est leur plus sûr rempart.
Et souvent au milieu du plus affreux hasard ,
Sa voix , qui du succès est l'assuré présage ,
Sait aux moins généreux inspirer le courage.
Qui pourra soutenir son choc impétueux ?
C'est un foudre vengeur envoyé par les dieux.
Lui-même d'un grand peuple est le dieu tutélaire ;
Il combat pour ses dieux , sa patrie , et son père.
Et s'il faut que du sort les rigoureuses lois ,
En terminant ses jours , terminent ses exploits ;
S'il faut qu'au coup fatal sa grande âme succombe ,
Sa gloire et nos regrets le suivent sous la tombe.

SECOND CHANT.

LANGUIREZ-VOUS toujours dans les bras du repos ?
Guerriers , Mars vous appelle au temple des héros.
Quand tout frémit au loin du bruit affreux des armes,
La paix semble pour vous avoir encor des charmes !
Armez-vous. Qui de vous , guidé par son grand cœur,
Ou mourra le premier, ou reviendra vainqueur ?
Ce n'est point aux mortels que le péril étonne
A cueillir des lauriers que la foudre environne.
Mais je lis dans vos yeux des succès assurés ;
Compagnons , osez vaincre , et vous triompherez.
Il est doux d'affronter un trépas honorable.
Mourir pour la patrie est un sort desirable ,
L'inévitable mort sans cesse nous attend ,
Les dieux dans l'avenir en ont caché l'instant ;
Mais qu'importe la vie à qui voit la victoire !
Oublions les dangers dans les bras de la gloire.
Aux armes , compagnons. Faites briller dans l'air
L'appareil éclatant de la flamme et du fer ;
N'attendez point du ciel une lente assistance ,
La valeur est le bras qui prend notre défense.

C'est à notre bras seul à conserver nos jours.
Le lâche dans la fuite espère un vain secours;
Esclave des terreurs que le brave surmonte,
Un vil trépas l'attend dans le lit de la honte :
Mais celui qui , rempli d'une héroïque ardeur,
Combat pour la patrie , et retourne vainqueur,
Effroi de ses rivaux , il voit à son courage
Les peuples empressés rendre un sincère hommage ;
Et rival des dieux même , admis à leurs autels ,
Il emporte avec lui les regrets des mortels.

TROISIÈME CHANT.

AMIS, n'êtes-vous pas les successeurs d'Alcide ?
Il est temps de montrer cette audace intrépide ;
Tous les dieux contre nous ne sont point courroucés,
Celui de la valeur nous reste ; c'est assez.
Portez à l'ennemi ce courage indomptable ;
Ne vous étonnez point de leur foule innombrable ,
Mais que chacun de vous , excitant son grand cœur,
Au milieu des dangers ne voye que l'honneur.
Le péril atteint moins un guerrier téméraire ,
Et qui combat le mieux , peut le mieux s'y soustraire.
Oui , croyez qu'en dépit des outrages du sort ,
L'art de vaincre est celui de mépriser la mort.

Triompher, ou céder ; voilà la loi commune.
Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune :
Mais convenez , amis , qu'en ce triste hasard ,
Le dédain de la vie est le plus sûr rempart.
Celui qui se dévoue aux fureurs de Bellone ,
Et affrontant la mort , le plus souvent la donne ;
Et sauve sa patrie en prodiguant des jours
Dont le sort des combats sait respecter le cours.

NOTICE SUR SAPHO.

UN des poètes les plus illustres de l'antiquité est Sapho, que Mytilène vit naître environ six cents ans avant l'ère chrétienne. Sapho n'avait eu aucun modèle parmi les femmes, et n'a point encore d'égale. Socrate, Aristote, Strabon, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Longin, l'empereur Julien, parlent avec admiration de son génie, et la Grèce entière lui décerna le titre de dixième Muse. La mère de Sapho se nommait Cléis. Les écrivains ne s'accordent pas sur le nom de son père. Toutefois l'opinion la plus commune est qu'il se nommait Scamandronyme. Elle eut trois frères, Larichus, Eurigius, et Charaxus. Sapho loua le premier dans ses vers ; mais elle y critiqua Charaxus, célèbre par son violent amour pour une courtisane nommée Rhodope, qui fit bâtir une des pyramides d'Égypte avec les dons qu'elle avait reçus de ses amants.

D'après quelques médailles qui nous restent de Sapho, et d'après les récits de ses contemporains, la beauté n'était pas son partage : elle avait le teint brun et la taille médiocre ; mais l'expression de ses traits et le feu de ses regards révélaient d'abord son génie. Elle épousa Cercola, un des plus riches habitants de l'île d'Andros, dont elle eut une fille nommée Cléïs. Restée veuve très jeune, Sapho renonça pour toujours à l'hymen et se consacra au culte des Muses.

« Elle entreprit, dit l'abbé Barthélemy (*),
« d'inspirer le goût des lettres aux femmes de
« Lesbos. Plusieurs d'entre elles se mirent sous
« sa conduite : des étrangères grossirent le
« nombre de ses disciples ; elle les aima avec
« excès, parcequ'elle ne pouvait rien aimer
« autrement ; elle leur exprimait sa tendresse
« avec la violence de la passion. Vous n'en
« serez pas surpris quand vous connaîtrez l'ex-
« trême sensibilité des Grecs, quand vous sau-
« rez que parmi eux les liaisons les plus in-
« nocentes empruntent souvent le langage de
« l'amour. Lisez les dialogues de Platon ;

(*) Voyage du Jeune Anacharsis.

« voyez en quels termes Socrate y parle de la
« beauté de ses élèves (*). Cependant Platon
« sait mieux que personne combien les inten-
« tions de son maître étaient pures. Celles de
« Sapho ne l'étaient pas moins peut-être ; mais
« une certaine facilité de mœurs et la chaleur
« de ses expressions n'étaient que trop propres
« à servir la haine de quelques femmes puis-
« santes qui étaient humiliées de sa supériori-
« té, et de quelques unes de ses disciples qui
« n'étaient pas l'objet de ses préférences ; cette
« haine éclata. Elle y répondit par des vérités
« et des ironies qui achevèrent de les irriter.
« Elle se plaignit ensuite de leurs persécutions,
« et ce fut un nouveau crime. Contrainte
« de prendre la fuite, elle se réfugia en Sicile,
« où, quelques années après, on lui éleva une
« statue. »

L'admiration ne produit pas l'amour, et la gloire ne donne pas le bonheur. Sapho, l'idole de la Grèce, aima éperdument Phaon, le plus beau des Lesbiens ; mais elle ne put

(*) Tout ce qu'on raconte des mœurs corrompues de Sapho ne se trouve que dans des écrivains fort postérieurs au temps où elle vivait.

fixer son cœur. Phaon s'éloigna de Lesbos pour se dérober à Sapho, dont la tendresse, les pleurs et les prières, l'importunaient. Cette amante infortunée ayant en vain employé tous les moyens de ramener Phaon, et l'absence et le temps demeurant sans pouvoir contre sa passion, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade, situé en Arcanie. On croyait alors en Grèce qu'on ne pouvait guérir d'un amour malheureux que par le saut de Leucade. Sapho y trouva la fin de ses chagrins, puisqu'elle y perdit le jour.

Elle avait composé neuf livres d'odes, des élégies, des épigrammes, des vers iambes, des épithalames, et beaucoup d'autres poésies. Elle inventa deux sortes de vers, le saphique, et l'éolique. Les Mytiléniens firent graver son image sur leur monnaie.

« Sapho, dit encore l'abbé Barthélemy (*), a
« peint tout ce que la nature a de plus riant. Elle
« la peint avec les couleurs les mieux assorties,
« et ces couleurs, elle sait tellement les nuan-
« cer, qu'il en résulte toujours un heureux mé-
« lange d'ombres et de lumières. Son gout

(*) Voyage du Jeune Anacharsis.

« brille jusque dans le mécanisme de son style.
« Là, par un artifice qui ne sent jamais le tra-
« vail, point de heurtements pénibles, point
« de chocs violents entre les éléments du lan-
« gage. L'oreille la plus délicate trouverait
« à peine dans une pièce entière quelques
« sons qu'elle voulût supprimer. Cette har-
« monie ravissante fait que, dans la plupart
« de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus
« de grace et de mollesse que ceux d'Ana-
« créon et de Simonide.

« Mais avec quelle force de génie nous en-
« traîne-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes,
« les transports et l'ivresse de l'amour. Quels
« tableaux ! quelle chaleur ! dominée comme
« la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette
« sur le papier des expressions enflammées.
« Ses sentiments y tombent comme une grêle
« de feu qui va tout consumer. Tous les symp-
« tômes de cette passion s'animent et se per-
« sonnifient pour exciter les plus fortes émo-
« tions dans nos âmes. »

SAPHO.

HYMNE A VÉBUS.

TRADUCTION DE POINSINET DE SIVRY.

REDOUTABLE Vénus , qui , dans Cypre adorée ,
Te plais à tromper les mortels ;
Quitte Paphos et tes autels ,
Et viens calmer le trouble où mon ame est livrée.
O Déesse ! ô Vénus ! tu sais combien de fois
Tu daignas de ton trône accourir à ma voix.
Un jour, à mes regards , traversant l'empyrée ,
Tes rapides oiseaux , plus prompts que les zéphyrs ,
Descendirent ton char de la voûte azurée ;
Tu voulus même alors , aimable Cythérée ,
Interroger ma peine , et flatter mes desirs.
« Sapho , me disais-tu d'une bouche riante ,
« Ma Sapho , quelle injure irrite tes douleurs ?
« De quelque jeune ingrat veux-tu , nouvelle amante ,
« Captiver les ardeurs ?

« Va , qui fuyait tes pas , bientôt suivra leur tra e ;
« Qui rejeta tes dons viendra t'en accabler ;
« Et, cherchant dans tes yeux ou sa perte , ou sa grace ,
« Ton superbe ennemi devant toi va trembler.

Déesse ! il en est temps , accomplis ta promesse :
Prends pitié des tourments que tu me vois souffrir,

Venge-moi du trait qui me blesse ;

Et que l'ingrat que j'aime apprenne à s'attendrir !

ODE
A UNE LESBIENNE.

TRADUCTION DE DESPRÉAUX.

HEUREUX qui près de toi , pour toi seule soupire ,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux dans son bonheur pourroient-ils l'égalér ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois ;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame ,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue ;
Je n'entends plus , je tombe en de douces langueurs ;
Et , pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,
Un frisson me saisit , je tombe , je me meurs !

FRAGMENT D'UNE ODE

A UNE LESBIENNE.

TRADUCTION DE POINSINET DE SIVRY.

AMOUR, à tes transports je veux livrer mon ame.
Autrefois mon Athys eut pour moi des rigueurs ;
Andromède autrefois m'avait ravi sa flamme,
Mais Athys aujourd'hui couronne mes ardeurs :
Amour, à tes transports je veux livrer mon ame.

AUTRE FRAGMENT.

MA mère, pardonnez à mon trouble confus.
Je poursuis un travail que vos lois me commandent ;
Mais d'autres lois me le défendent.
O Vénus !... ô Cydno !... je ne me connais plus !

FRAGMENT D'UNE ODE

A LA ROSE.

PRÉS fleuris, si les dieux vous donnaient une reine,
Ils choisiraient la rose entre toutes les fleurs.
La rose de Vénus respire les faveurs,
La rose est l'œil des champs et l'amour de nos plaines.
Elle efface l'éclat des plus vives couleurs,
Et des tendres zéphyrs embaume les haleines.

NOTICE SUR CALLIMAQUE.

CALLIMAQUE, connu dans l'antiquité comme le plus grand poète élégiaque, vit le jour à Syrenne, ville de l'Afrique, et vécut sous les règnes de Ptolémée-Philadelphie, et de Ptolémée-Évergètes, qui le comblèrent de faveurs. Les anciens disent que ses vers brillaient par l'élégance et par la passion, et que l'amour constant et tendre qu'il porta à la belle Lydé fut à-la-fois la source de son bonheur et de sa gloire. Selon l'antiquité, il obtint la palme sur tous ses rivaux, parcequ'il sut mieux aimer qu'eux. L'amour est le premier de tous les maîtres pour les poètes qui se livrent à l'élégie.

Elle peint des amants la joie et la tristesse ,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse ;
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Catulle et Propertius ont pris Callimaque pour

modèle. Le premier lui a emprunté son poème de la *Chevelure de Bérénice*. On attribue à Callimaque plus de huit cents poèmes ; mais il fuyait les longs ouvrages : sa maxime était : *qu'un grand volume est souvent un grand mal*.

Il nous reste de lui quelques épigrammes, quelques vers d'une élégie sur la mort du poète Héraclite, et des hymnes, monuments fidèles de la religion populaire des Grecs. Ses hymnes adressées à Jupiter, à Apollon, à Délos, à Diane, passent pour des chefs-d'œuvre. On a fait l'observation que si l'on ôtait des chants de Callimaque les noms des divinités du paganisme, ils seraient dignes du vrai dieu.

Apollon, dit ce grand poète, ne se manifeste pas à tous : le voir, jouir de sa présence, est le privilège de la vertu.

Callimaque, à la fin de son hymne à Jupiter, répond à ses ennemis, qui lui reprochaient de n'avoir pas donné de grands ouvrages, par la comparaison suivante :

« *L'Euphrate est un fleuve immense ; mais*
« *je préfère ces fontaines limpides et pures dont*
« *chaque goutte est précieuse à toute la fange*
« *et le limon de ce grand fleuve.*

CALLIMAQUE.

HYMNE A DÉLOS.

TRADUCTION LIBRE DE M. L. D. F.

JE te consacre aujourd'hui mes vers, ô la plus fortunée des îles, Délos, nourrice d'Apollon ! c'est dans ton sein que ce dieu a pris naissance ; c'est à la piété de Délos qu'il doit les premiers temples où les mortels l'ont adoré. Malheur au poëte qui ne chante pas les sources sacrées de l'Hélicon ! les Muses le méprisent, et refusent de l'inspirer. Apollon punit de même celui qui oublie que Délos a des droits sur sa lyre. Je te consacre donc mes vers, ô Délos, nourrice d'Apollon ! Ce dieu récompensera mon zèle.

A la vérité Délos est exposée aux vents et aux flots qui battent continuellement ses rivages. Ses bords escarpés semblent plus accessibles aux oiseaux qu'aux hommes. Ses

premiers habitants n'étoient que de misérables pêcheurs ; mais Délos a reçu Apollon naissant, Délos est la plus fortunée des îles.

Que d'autres contrées se glorifient d'être couvertes d'invincibles forteresses, de se voir défendues par d'orgueilleux remparts. Apollon protège Délos ! Quel ennemi l'attaquera impunément ? Les vents et les eaux minent et détruisent insensiblement les plus fortes murailles ; mais rien ne détruira jamais la puissance du dieu qui combat pour elle. Délos est chérie d'Apollon ; Délos est la plus fortunée des îles.

De tous les poètes qui m'ont précédé, quel est celui dont les chants ont célébré plus dignement tes autels ? Que dirai-je après eux à ta louange ? Dirai-je comment Jupiter irrité, frappant les montagnes de son foudre redoutable, les enleva de leur sol étonné, et les précipita dans l'abyme des mers ? Dirai-je comment ce dieu, pour leur faire oublier le continent dont sa main les a séparées, fixe les unes au fond des eaux, et laisse errer les autres au gré des flots et des vagues ? Oui, je chanterai l'origine des îles, je chanterai ton origine, ô Délos !

Délos est assise dans la mer Égée sur des fondements inébranlables. Mais ce n'est point à la volonté aveugle du destin qu'elle doit cette situation heureuse, c'est à la reconnaissance de Jupiter. Son affermissement est le prix de l'hospitalité qu'elle osa donner à Latone (*), malgré les menaces de l'altière Junon. Jusque-là, connue sous le nom d'Astérie, Délos erroit tristement sur les mers, sans autre guide que la fureur des courants qui l'entraînoient tour-à-tour. Souvent un voyageur, venant de Trézène à Corinthe, l'avoit aperçue sur sa route. A son retour ses yeux cherchoient en vain la malheureuse Astérie. Elle avoit fui à l'extrémité de l'univers.

Qui peut ignorer la haine de Junon pour toutes les mortelles dont les charmes ont su captiver le cœur de Jupiter? Cette déesse ja-

(*) Latone, fille de Cœus et de Phœbé, accorda ses faveurs à Jupiter. Junon, dans sa jalousie, fit poursuivre Latone par le serpent Phytton. Pendant toute sa grossesse, Latone fut obligée d'errer de côté et d'autre, jusqu'au moment où Neptune, par pitié, eut fait paroître au milieu des eaux l'île de Délos. Latone y accoucha d'Apollon et de Diane.

louse persécute Latone avec d'autant plus d'acharnement qu'elle porte dans ses flancs un fils qui doit être plus cher à son époux. Élevée sur un nuage d'azur, elle repaît ses yeux des tourments horribles de son infortunée rivale, déjà travaillée par les douleurs de l'enfantement. Deux divinités servent sa haine : Mars et Iris précèdent les pas de Latone. « Oserez-vous, crient-ils d'une voix de tonnerre dans toutes les villes où la mère d'Apollon demande l'hospitalité ; oserez-vous, mortels audacieux, recevoir dans vos murs l'ennemie de Junon ? Craignez la colère de la reine des dieux. Si vous donnez un asile à Latone, songez que la foudre la suit pour vous écraser à l'instant sous les débris de vos cités impies. » O femme ! ô mère ! ô déesse malheureuse ! où déposeras-tu ton fruit sacré ?

Rejetée par toute la Grèce, Latone retourne sur ses pas, et aborde en Thessalie. Ses ennemis l'y suivent encore. Larisse lui refuse ses portes ; aucune contrée n'ose la recevoir : par-tout on craint le courroux de Junon.

Junon , inflexible déesse , que tu es redoutable dans ta colère ! Quoi ! ton cœur d'airain ne fut pas attendri lorsque, sur les bords du

fleuve Pénée, tu l'entendis proférer en pleurant ces tristes plaintes : « Nymphes de Thes-
« salie, souffrez que Latone dépose dans vos
« ondes le dieu qu'elle porte dans son sein.
« Filles heureuses de Pénée, conjurez-le par
« ce qu'il a de plus cher de recevoir dans ses
« grottes paisibles un fils de Jupiter. O Pénée !
« tes flots courent-ils toujours avec la vitesse
« des vents, ou prends-tu plaisir à les précipiter aujourd'hui pour m'oter tout espoir?...
« Il ne m'entend pas !... O mon fils ! ô mon
« sang ! ô fardeau cruel et chéri !... Les forces
« manquent à ta malheureuse mère ! Et toi,
« Pélion, abaisse ta cime superbe ! tant de
« lionnes féroces ont un repaire dans tes sombres forêts !... Latone ne te demande qu'une
« caverne pour ses couches ! »

Pénée, élevant sa tête au-dessus des eaux, lui répond : « Je ne rejette point vos prières,
« ô déesse ! Jupiter m'est témoin que j'ai plu-
« sieurs fois rendu le même service aux rivales
« de Junon. Je sais que, pour m'en punir, elle
« me rendra le plus vil des fleuves. Mars, qui
« vous poursuit, nous observe, prêt à boule-
« verser mes flots. N'importe, quoi qu'il m'en
« coûte, je cède à vos malheurs : il m'est doux

« de périr pour vous. » Il dit, et suspend ses eaux.

Aussitôt on entend un bruit pareil au mugissement de l'Etna, lorsque l'affreux Briarée (*), dont la bouche odieuse exhale des feux terribles, cherche à soulever le poids immense dont il est accablé. C'est Mars qui a frappé de sa lance la montagne sur laquelle il est assis. Il veut la précipiter dans les eaux de Pénée, et tarir ce fleuve jusqu'à sa source. Toutes les enclumes de Vulcain battues à-la-fois, tous les feux de Lemnos allumés en même temps, ne pourroient égaler ce bruit redoutable. L'Ossa est ébranlé, le Pinde tremble, la Thessalie entière est émue.

Pénée ne fut point effrayé. Dévoué en entier à Latone, déjà il lui avoit ouvert un chemin jusqu'à ses plus profondes cavernes, lorsqu'elle lui cria : « Arrêtez, arrêtez, ô Pénée (**)! Je ne souffrirai point que vous vous

(*) Dieu marin, fils de Titan et de la Terre. Briarée étoit d'une force extraordinaire ; il avoit cent bras et cinquante têtes.

(**) Fleuve de la Thessalie sur les bords duquel Daphné fut changée en laurier.

« perdiez pour moi. J'ai connu combien vous
« m'aimiez ; j'ai vu votre piété pour Jupiter :
« Comptez sur ma reconnoissance , comptez
« sur celle du père des dieux. »

Alors la malheureuse Latone, pour se dérober aux regards du dieu qui la poursuit, fuit vers les bords de la mer. Toutes les îles la rejettent successivement. Elle te trouve enfin, ô Délos ! descendant la mer Eubée, et voguant autour des Cyclades. Dès que tu aperçois la mère d'Apollon, tu cours au-devant d'elle : « Latone, Latone, je t'offre un asile
« que tu cherches en vain depuis si long-
« temps ! L'implacable Junon peut ordonner
« de moi ce qu'il lui plaira : je ne crains point
« ses menaces. Délos périra contente, si Apol-
« lon naît dans son sein. » Latone étoit sur les bords du Nil. Vaincue par la douleur, elle avoit délié sa brillante ceinture pour prendre quelque repos à l'ombre d'un palmier. Une sueur mortelle couloit sur son corps épuisé. Quelle est sa surprise lorsqu'elle voit une île flottante s'avancer pour la recevoir : « En
« croirai-je mes yeux ? dit Latone. O prodige !
« ô bienfait des dieux ! Sors maintenant, ô

« mon fils ! sors du sein de ta mère. Une île
« vient t'offrir un berceau.... Tu auras donc
« en naissant de quoi reposer ta tête céleste ! »

A ces tendres accents, les cygnes quittent le Pactole, et viennent en foule célébrer la naissance du dieu des vers. En un moment l'île en est remplie, le ciel en est couvert. Ils chantent : leurs airs mélodieux charment les angoisses de l'enfantement.

Cependant les nymphes de Délos, réunies en chœur, invoquent Lucine à haute voix. Junon l'entend ; mais elle est vaincue : le destin d'Apollon l'emporte, et les dieux applaudissent.

Que tu es belle, que tu es riche, ô Délos ! tes fleuves roulent l'or avec leurs eaux ; on cueille l'or sur tes arbres ; l'or germe dans tes sillons.

Fière de porter dans tes bras le fils de Latone, saisie du dieu dont les oracles vont te rendre à jamais célèbre, tu t'écries dans l'ivresse de ta joie :

« Continent superbe, et vous, îles qui m'entourez, jetez les yeux sur moi. La voilà cette
« île inculte et déserte, cette ville de Délos !

* objet de vos mépris ! Un dieu l'habite, un dieu
« se fera gloire de porter le nom de Délos !
« Elle regarde sans envie, cités orgueilleuses ,
« vos vastes campagnes, vos riches moissons.
« Délos est inculte ; mais voyez dans ses mains
« le berceau d'Apollon. »

O la plus sainte des îles ! ton bonheur a
surpassé tes vœux. Tes habitants fortunés
coulent dans une paix éternelle des jours cal-
mes et sereins. Apollon, toujours présent à
Délos, écarte loin d'elle les ravages de Bel-
lone et les fureurs de Mars. Le bruit de son
char redoutable n'a jamais effrayé tes nym-
phes timides ; jamais ses coursiers belliqueux
n'ont foulé de leurs pieds ensanglantés tes fer-
tiles guérets.

O nourrice d'Apollon ! toutes les nations
de l'univers viennent consulter en tremblant
tes oracles infailibles , tes trépieds divins.
Quel vaisseau mouille auprès de tes bords
sans s'arrêter à tes cérémonies sacrées ? quel
mortel s'embarque sur la mer Égée sans
visiter les autels d'Apollon ? De l'orient au
couchant , tu reçois chaque jour les pré-
mices des animaux et des fruits. Chaque

jour le dieu de Délos est honoré par de nouveaux sacrifices , chaque jour on célèbre ta gloire par des hymnes nouveaux.

Délos ! ô Délos ! ô la plus fortunée des îles ! reçois l'hommage de mes vers. O Apollon ! ô Latone ! daignez agréer mes chants.

NOTICE SUR ANACRÉON.

ANACRÉON, né à Théos, ville d'Ionie, florissait sous le règne de Polycrate, tyran de Samos. Les savants ne s'accordent ni sur l'époque de sa naissance ni sur sa famille : les uns rapportent que son père se nommait Scitinus ou Eumélus, et les autres, Parthénien ou Aristocrite. Les penchants d'Anacréon l'éloignaient des travaux sérieux ; la volupté semblait être son génie. Il sacrifiait tour-à-tour à Bacchus, à Cypris, aux Graces, et n'accordait à la poésie, source pour lui de tant de gloire, que les moments qu'il ne pouvait consacrer aux plaisirs.

Ses mœurs ne sont pas aussi dignes d'éloge que ses vers. On ne saurait lui pardonner tous ses amours. Il ne se contenta pas de chercher le plaisir de maîtresse en maîtresse ; il eut des passions que la nature ne réprouve pas moins que la pudeur. Toutefois il possédait tant de charmes dans l'esprit et dans le caractère, et

les Grecs étaient tellement épris des arts, et si peu scrupuleux sur un goût que les nations modernes, épurées par la religion chrétienne, regardent comme un crime, qu'ils ont en quelque sorte déifié ses égarements. Platon lui-même, le divin Platon, honora Anacréon du titre de sage, et, parmi les modernes, l'ingénieux Fontenelle a représenté Anacréon disputant le prix de la sagesse avec Aristote, et il donne la palme au poète de Théos.

Athènes lui éleva une statue où il paraissait en état d'ivresse et la lyre à la main Polycrate l'admit à son conseil et le combla de faveurs. Anacréon, ami de la paresse et des voluptés, méprisait la fortune. Le tyran lui ayant fait don de cinq talents (*), le poète, plus embarrassé que satisfait de ce présent, ne goûtait plus un instant de sommeil. Incapable de résister long-temps au trouble qu'il éprouvait, il remit les cinq talents à Polycrate, et lui dit : « Prince, votre don est flatteur, mais il ne « vaut pas les peines que j'aurais à le con-
« server. »

Sa tendresse excessive pour un jeune Samien,

(*) Près de neuf mille livres.

favori de Polycrate, excita la jalousie du tyran, qui craignit que les beaux vers du poète ne le fissent préférer à lui, et dans un moment de dépit il ordonna qu'on coupât la chevelure du jeune Samien. Anacréon, blessé de l'injure que son ami avait reçue, mais n'osant laisser éclater son courroux, composa des vers qui, tout en reprochant à Polycrate ce qu'il appelait une cruauté, charmèrent néanmoins ce prince.

Hipparchus, fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon pour l'engager de venir à Athènes. Le poète se rendit aux instances d'Hipparchus, et trouva à sa cour beaucoup d'admirateurs et d'amis. On ignore quelle fut sa destinée après son voyage à Athènes, on sait seulement qu'il vécut jusqu'à l'âge de 85 ans. Les ouvrages qui nous restent de ce poète ont presque tous été composés dans sa vieillesse, et prouvent qu'il conserva toujours la fraîcheur et l'abandon de son génie. Sur ses derniers jours Anacréon se nourrissait de raisins secs, et fut étranglé par un pépin qui s'arrêta dans sa gorge.

Ainsi finirent ses beaux jours ,
Évanouis dans la mollesse ;
Et son nom , qui vivra sans cesse ,
Fut déposé par la Paresse
Dans les annales des amours.

Il mourut cinq cents ans avant l'ère chrétienne, toute l'antiquité a retenti de ses éloges. Horace a dit du poète de Théos :

Non si quid olim lusi Anacreon delevit ætas.
Le Temps, qui détruit tout, a respecté ses jeux.

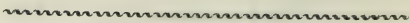
Les poètes modernes les plus célèbres et les plus gracieux ont loué Anacréon. Chaulieu, La Fare et Voltaire lui-même, le prirent quelquefois pour modèle. Les leçons d'Anacréon le délassaient agréablement des leçons de Sophocle, et lui préparaient une nouvelle couronne, tandis que Chaulieu et La Fare y trouvèrent leur premier titre à la renommée.

« Le style d'Anacréon, dit Gravina, est simple, sans faste, et fait pour son génie : telles
« sont ses odes, dont la négligence est plus
« admirable et plus difficile à saisir que les
« plus beaux ornements. Il semble que tout ce
« qu'il dit ne peut et ne doit se dire autre-

« ment. Il n'a nulle pompe, et l'on ne s'aperçoit
« pas qu'il en manque ; tout semble sortir de
« sa plume sans effort ; mais, quelque effort
« qu'on fasse, on ne saurait l'égalér. Il est vif
« et aimable sans art, plein de savoir sans as-
« saisonnement ; sage , mais sans apparence
« de doctrine. Dans ses jeux, dans ses badi-
« nages et ses petits contes, il mêle plus de
« morale que ne ferait un autre en se piquant
« de philosophie.

« Anacréon était savant dans l'art de plaire,
« il n'ignorait pas combien il est important de
« mêler l'utile à l'agréable. Les autres poètes
« jettent des roses sur leurs préceptes pour en
« cacher la dureté, lui, par un raffinement de
« délicatesse, mettait des leçons au milieu de
« ses roses. Il savait que les plus belles images,
« quand elles ne nous apprennent rien, ont
« une certaine fadeur qui laisse après elles le
« dégoût, et que si la sagesse a besoin d'être
« égayée par un peu de folie, la folie à son
« tour doit être assaisonnée d'un peu de sa-
« gesse. (*) »

(*) L'abbé Le Batteux



ANACRÉON.

ODES.

TRADUCTION DE POINSINET DE SIVRY.

SUR LUI-MÊME.

ENIVRÉ d'un charmant délire ,
Sur ce lit de myrtes jonché ,
Je veux , nonchalamment couché ,
Boire , aimer , folâtrer et rire.
Amour , enfant tendre et badin !
Viens , la chevelure tressée ,
Et l'écharpe en nœud retroussée ,
Me verser de ce jus divin.
Les ris ne seront plus d'usage
Dans le séjour du monument.
La vie , hélas ! n'est qu'un moment ;
Ce char qui fuit en est l'image.

A quoi bon ces dons superflus
Dont on prétend charger ma tombe ?
Amis , quand je ne serai plus ,
Qu'aurai-je besoin d'hécatombe ?
Cependant , couronnés de fleurs ,
Goûtons ces parfums enchanteurs.
Et toi qui m'as fait voir Sylvie ,
Amour, conduis-la sur ces bords !
Je veux , avant de voir les morts ,
Jouer des plaisirs de la vie.

L'AMOUR

PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

AMOUR , seul en un bosquet ,
Vit une rose vermeille :
Une abeille y reposait ,
Il ne vit point cette abeille.
Il y touche , elle s'éveille ;
Pousse son dard ; et soudain
Le punit de son larcin.
Cupidon se désespère ,
Et court en pleurs à sa mère
Lui raconter ses malheurs :

« Je suis perdu ; je me meurs !
« D'un petit serpent qui vole
« La piqure me désole ;
« Je succombe à mes douleurs.
« Vénus ainsi le console :
« Mon fils , si de tels regrets
« Sont l'effet d'une piqure ,
« Quels maux penses-tu qu'endure
« Un cœur percé de tes traits ? »

SUR LES RICHESSES.

Aux richesses de Crésus
Je ne porte point envie ;
Ces trésors sont superflus.
Eh ! qu'ajoute , ma Sylvie ,
L'or au bonheur de la vie ?
Quand le riant dieu Bacchus ,
Près de toi , dans une fête ,
De fleurs couronne ma tête ,
Qu'ai-je à désirer de plus ?
Insensé qui s'embarrasse
D'un avenir incertain.
Saisissons l'instant qui passe ;

Qui sait s'il vivra demain ?
Vous à qui la Parque encore
Daigne filer de beaux jours ,
Consacrez-les aux amours ;
Trop tôt l'heure qu'on ignore
En viendra troubler le cours.

SUR BACCHUS.

LES soins respectent l'empire
Du puissant dieu des buveurs :
Quand j'ai goûté ses douceurs ,
Je ne songe plus qu'à rire.
Aux ris , aux plaisirs , aux jeux ,
Je veux consacrer mes veilles ;
Et danser même avec eux
Au bruit charmant des bouteilles.

SUR L'OR.

Si l'or prolongeait nos ans ,
J'en amasserais sans cesse.
Quand la Mort viendrait céans :
Prends tout , dirais-je , et me laisse.
Mais que sert le plus grand bien ?
L'or au trépas ne peut rien.
Si la Parque est intraitable ,
Et la mort inévitable ,
Qu'ai-je besoin de tant d'or ?
Le plaisir qu'on goûte à table ,
Près d'une maîtresse aimable ,
N'est-il pas le vrai trésor ?

SUR SA LYRE.

TRADUCTION DE M. DE SAINT-VICTOR.

JE voulais chanter Atride,
Thèbes et ses superbes tours;
Mais ma lyre, trop timide,
Ne chantait que les Amours.

D'abord des cordes nouvelles
Ont résonné sous mes doigts :
Mes doigts, les trouvant rebelles,
D'une autre lyre ont fait choix.

Alors des travaux d'Alcide
J'essaie à chanter le cours.....
Eh bien ! la lyre perfide
Chantait encor les Amours.

Grands héros ! foudre de guerre !
Adieu donc , et pour toujours !
Ma lyre , tendre et légère ,
Ne chante que les Amours.

ÉLOGE DE LA ROSE.

TRADUCTION DE M. DE SAINT-VICTOR.

QUE la rose , amis , nous couronne ,
Au nectar que Bacchus nous donne
Mélons les roses des Amours.
Le front ceint de roses nouvelles ,
Buvons ; et des joyeux discours
Faisons jaillir les étincelles.
Du printemps la rose est l'honneur ;
La rose est des fleurs la plus belle ;
Et des cieux la troupe immortelle
S'enivre de sa douce odeur.
Lorsque les Graces , demi-nues ,
Formant leurs danses ingénues ,
Appellent l'Amour à leurs jeux ,
De la pourpre qui la colore
L'aimable fleur anime encore
Le front du plus charmant des dieux.
Vers ton temple , au son de ma lyre ,
Je veux , Bacchus , dans mon délire ,
Marcher , de roses tout couvert ,
Et d'une belle , au sein d'albâtre ,
La danse naïve et folâtre
Viendra s'unir à mon concert.

DE LA FABLE

CHEZ LES ANCIENS.

COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

« L'HOMME a un penchant naturel à entendre
« raconter. La fable pique sa curiosité et amuse
« son imagination : elle est de la plus haute an-
« tiquité. On trouve des paraboles dans les plus
« anciens monuments de tous les peuples. Il
« semble que de tout temps la vérité ait eu peur
« des hommes, et que les hommes aient eu
« peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur
« de l'apologue, soit que la raison timide, dans
« la bouche d'un esclave, ait emprunté ce lan-
« gage détourné pour se faire entendre d'un
« maître, soit qu'un sage, voulant la réconcilier
« avec l'amour-propre, le plus superbe de tous
« les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette
« forme agréable et riante, cette invention est
« du nombre de celles qui font le plus d'hon-

« neur à l'esprit humain. Par cet heureux arti-
« fice, la vérité, avant de se présenter aux
« hommes, compose avec leur orgueil et s'em-
« pare de leur imagination : elle leur offre le
« plaisir d'une découverte, leur épargne l'af-
« front d'un reproche et l'ennui d'une leçon.
« Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit
« n'a pas le temps de se révolter contre le pré-
« cepte, et quand la raison se montre à la fin,
« elle nous trouve désarmés. Nous avons déjà
« prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que
« nous ne voudrions pas entendre d'un autre ;
« car nous voulons bien quelquefois nous cor-
« riger ; mais nous ne voulons jamais qu'on
« nous condamne. »

NOTICE SUR STÉSICHORE.

STÉSICHORE, un des plus fameux et des plus anciens poètes de la Grèce, naquit à Himère, ville de Sicile, six cents ans avant Jésus-Christ. Il fut l'inventeur de l'apologue et de la palinodie. On raconte que dans son enfance un rossignol vint chanter sur ses lèvres. Les concitoyens de Stésichore admiraient autant sa sagesse que la beauté de son génie.

Les habitants d'Himère, ayant été attaqués par leurs voisins, implorèrent le secours de Phalaris, tyran d'Agrigente, et lui donnèrent le commandement général des troupes. Stésichore blâma vivement les Himériens, et leur annonça que Phalaris détruirait leur liberté. Ses avis leur faisant peu d'impression, il composa son premier apologue pour leur tracer le tableau du danger auquel ils s'exposaient, et les amena ainsi à retirer leur confiance à Phalaris. Le tyran se révolta. Stésichore, à la tête des citoyens amis de la liberté, combattit avec

vaillance ; mais la fortune trahit son courage. Dans la suite il se réconcilia avec Phalaris, qui devint un de ses plus ardents admirateurs.

On prétend que Stésichore, en punition d'une satire qu'il avait composée contre la belle Hélène, fut frappé de cécité ; mais qu'ayant, dans un autre poëme, exalté les charmes de cette même Hélène, il recouvra la vue.

Les anciens placent Stésichore au second rang parmi les poètes lyriques : ils vantent la noblesse et la dignité de son style, l'élévation de son ame, et l'art qu'il eut de chanter dignement les exploits éclatants des guerriers et les vertus paisibles des sages. Il composa vingt-six livres de poésies lyriques, une idylle sur l'amour, et fit des changements heureux dans les chœurs de musique et de danse. « Sa lyre, » dit Quintilien, soutenait le poids de l'épopée. » Horace loue son style plein et majestueux.

STÉSICHORE.

LE CHEVAL ET LE CERF.

APOLOGUE.

UN cheval eut un différent

Avec un cerf plein de vitesse ,

Et , ne pouvant l'attraper en courant ,

Il eut recours à l'homme , implora son adresse.

L'homme lui mit un frein , lui sauta sur le dos ,

Ne lui donna point de repos

Que le cerf ne fût pris , et n'y laissât la vie.

Et cela fait , le cheval remercie

L'homme son bienfaiteur , disant : je suis à vous.

Adieu : je m'en retourne en mon pays sauvage.

Non pas cela , dit l'homme , il fait meilleur chez nous.

Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc , vous serez bien traité ,

Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère ,

Quand on n'a pas la liberté !

Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps : déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien ;
Sage , s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

NOTICE SUR ÉSOPE.

LES anciens ne sont pas d'accord sur l'époque où vécut Ésope, mais si l'on en croit Plutarque, Pausanias et Suidas, l'immortel fabuliste florissait du temps de Crésus, roi de Lydie, vers l'an 594 de Jésus-Christ, et fut contemporain de Solon.

On ne connaît pas plus la patrie d'Ésope que celle d'Homère ; les opinions des savants diffèrent à cet égard ; néanmoins, l'opinion généralement adoptée le fait naître en Phrygie.

Ésope vint difforme au monde ; toutefois, les défauts de sa taille, et la laideur de sa figure, étaient tellement rachetés par l'élévation de son ame, par la sagacité, et par l'originalité de son esprit, que la fameuse Rhodope, cette riche courtisane qui fit élever une des pyramides qu'on met au nombre des merveilles de l'univers, éprouva une grande passion pour le fabuliste.

Ésope vécut dans l'esclavage, mais la no-

blesse de son caractère et son génie triomphèrent de l'injustice du sort. Le premier maître qu'il servit, lui ayant reconnu d'excellentes qualités, le fit instruire. Ce maître, nommé Démarchus, était citoyen d'Athènes. Ésope acquit dans cette ville la pureté de la langue grecque, et il s'adonna à la philosophie morale. Les sages de son siècle débitaient hautement de grandes maximes ; la condition d'Ésope ne lui permettant pas de s'exprimer avec autant de liberté qu'eux, il suivit l'exemple de Stésichore, et sous des apologues ingénieux il cacha la morale la plus sévère, et parvint ainsi à faire aimer ce que les autres faisaient craindre.

Jdmon ou Jadmon, qui avait dans le même temps Rhodope pour esclave, fut le dernier maître que servit Ésope. Jdmon l'affranchit, soit qu'il voulût le récompenser de ses services, soit qu'il rougît de tenir dans l'esclavage un homme si supérieur.

A peine Ésope eut-il recouvré la liberté, que son nom devint célèbre chez les Grecs, et que la renommée de sa sagesse parvint jusqu'à Crésus, qui l'appela à sa cour. Ésope, honoré de l'estime du roi de Lydie, comblé de ses

bienfaits, heureux de son amitié, publia les fables qu'il avoit composées pendant son esclavage, et les dédia à son bienfaiteur.

Les apologues d'Ésope out dû presque tous leur naissance à l'occasion, et leur auteur eut le même destin que la plupart des hommes célèbres ; ses malheurs devinrent la source de sa gloire.

La cour de Crésus était le rendez-vous de tous les savants. Solon s'y trouva à la même époque qu'Ésope ; mais la franchise du sage législateur déplut au roi, qui le renvoya sans lui donner aucune marque d'estime. Ésope, affligé de la disgrâce du philosophe, lui dit :
ô Solon ! il ne faut pas s'approcher des rois, ou il ne faut leur dire que des choses agréables. Au contraire, répondit Solon, c'est la vérité qu'il faut leur dire, ou bien il faut se taire.

« On aurait tort de conclure de l'avis d'Ésope à Solon que l'on dût flatter les souverains. Il parlait en fabuliste, et croyait que, pour rendre aux rois la vérité gracieuse, il fallait jeter sur elle un voile transparent, qui pût tout à-la-fois et couvrir sa nudité, qui alarmerait une ame trop susceptible, et conserver néanmoins ses belles formes qui doivent

« la faire aimer : enfin , il voulait qu'une leçon
« ne fût pas seulement utile ; il savait trop bien
« que , quelque utile qu'elle fût , elle rebutait
« souvent par cela même qu'elle était leçon ;
« et il exigeait que cette leçon utile eût une
« enveloppe agréable (*).

Chilon ayant demandé quelle était l'occupation de Jupiter , Ésope lui fit cette réponse justement admirée ; *il abaisse ce qui s'élève , il élève ce qui s'abaisse*. Ésope , pour peindre d'un trait toutes les douleurs qui accompagnent un seul plaisir , disait que *Prométhée ayant pris de la boue pour en former et pétrir l'homme , l'avait détremmée , non avec de l'eau , mais avec des larmes*.

« Ésope trouva la mort à Delphes , et voici
« ce qui l'occasiona. Il y avait à Delphes un
« temple d'Apollon. Crésus , qui consultait
« souvent les devins , voulut consulter aussi
« les oracles de ce dieu. Il y envoya donc Ésope
« avec des sommes d'or et d'argent considé-
« rables , et lui ordonna de faire de magnifi-
« ques sacrifices , et de distribuer à chaque

(*) M. Gail , discours préliminaire sur les fables d'Ésope.

« citoyen quatre mines d'argent ; mais il s'é-
« leva une dispute entre les Delphiens et l'en-
« voyé du prince ; celui-ci reprocha vivement
« aux premiers leur indolence, leur montra
« leurs terres incultes, et leur prouva qu'ils
« vivraient dans la misère sans les fréquents
« sacrifices qui se faisaient dans leur temple,
« et sans l'or que les oracles de leur dieu fai-
« saient verser chez eux. Ces reproches furent
« sensibles aux Delphiens ; mais ils virent avec
« plus de peine encore Ésope se contenter de
« faire les sacrifices ordonnés par Crésus, et
« renvoyer les libéralités du prince et le reste
« de ses présents à Sardes. Alors ils résolurent
« de se venger de lui. Bientôt ils inventèrent
« un stratagème : ils l'accusèrent de retenir un
« argent sacré, et, pour mieux réussir, ces per-
« fides cachèrent dans ses paquets une coupe
« d'or consacrée à Apollon. Ésope partit sans
« se méfier de cette noire perfidie, et comme
« il prenait le chemin de la Phocide, on courut
« après lui, l'on visita tout ce qu'il emportait,
« et au milieu de ses vêtements se trouva la
« coupe que l'on y avait cachée. Le malheu-
« reux Ésope fut arrêté, traîné en prison, et
« condamné comme sacrilège : en vain se ré

« fugia-t-il dans le temple même d'Apollon :
« rien n'est sacré pour la vengeance ; on l'en
« tira cruellement pour le mener à la mort.
« Comme on l'y conduisait, il se mit à raconter
« à ses ennemis la fable du lièvre et de l'es-
« carbot. *O Delphiens*, leur dit-il en la termi-
« nant, *il en sera de même de vous ; Apollon*
« *se vengera de ce que vous avez violé son tem-*
« *ple : les dieux punissent les méchants.* Cet
« apologue ne fit aucune impression sur ce
« peuple vindicatif, et du haut de la roche
« Hyampie l'infortuné fabuliste fut précipité
« dans la mer.

« Peu de temps après la mort de ce grand
« homme, Delphes éprouva deux horribles
« fléaux, la peste et la famine : ses habitants
« durent attribuer ces maux à la colère des
« dieux irrités, et les remords de leur con-
« science, qui leur reprochait leur injustice à
« l'égard d'Ésope, semblaient leur indiquer
« que sa mort attirait sur eux cette vengeance
« céleste : aussi firent-ils élever un monument
« à sa mémoire, et publier que si quelqu'un
« venait demander, pour l'honneur de ce sage,
« la vengeance de sa mort, ils lui donneraient
« satisfaction. Enfin, un des petits enfants

« d'Idmon se présenta. Les Delphiens rem-
« plirent leur engagement, et les fléaux cessè-
« rent (*).

Tous les savants pleurèrent Ésope. Ses fables acquirent encore plus de réputation qu'elles n'en avaient eu pendant sa vie : elles étaient si généralement lues, et tellement à la portée des esprits les plus simples que pour reprocher à quelqu'un son ignorance, on lui disait : *Tu ne connais seulement pas ton Ésope.*

Les Athéniens érigèrent une statue à l'immortel fabuliste. Cette statue était l'ouvrage du célèbre Lysippe.

(*) M. Gail, discours préliminaire sur les fables d'Ésope.

ÉSOPE.

FABLES.

LE RENARD ET LE BOUC.

TRADUCTION DE M. GAIL.

LE Renard et le bouc descendirent dans un puits pour se désaltérer. Quand ils eurent bu, le bouc avisant au moyen de remonter, le renard lui dit : Courage, ami ; je viens d'imaginer un bon expédient pour nous sauver tous deux. Si tu veux te tenir debout, appuyer tes pieds de devant contre le mur, baisser la tête, incliner tes cornes, je monterai sur tes reins, je m'élèverai sur ton dos ; je sauterai hors du puits et te retirerai. Bouc aussitôt de se mettre en posture, et renard de grimper, de sortir, puis de sauter de joie autour de la bouche du puits. C'était violer le traité : le bouc le lui reprochait. Ah ! reprit le renard, si tu avais autant de sens dans la tête que de barbe au men-

ton, tu ne serais pas descendu dans ce puits sans être assuré des moyens de remonter.

SENS MORAL.

Cette fable enseigne qu'avant de rien entreprendre l'homme prudent doit considérer la fin.

LE VIEILLARD ET LA MORT.

UN vieillard ayant un jour coupé du bois sur une montagne le chargea sur ses épaules. Il chemine long-temps courbé sous le faix ; enfin il succombe, il met bas le fagot, il prie la Mort de venir. Soudain la Mort paraît : Pourquoi m'appelles-tu ? C'est, dit le vieillard, pour que tu m'aides à recharger mon fardeau.

SENS MORAL.

Tout homme chérit la vie, lors même qu'assiégé de mille maux il semble desirer la mort ; il préfère de beaucoup la vie à la mort.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

A	VERTISSEMENT de l'éditeur.	PAG.	I
	De l'Élégie.		3
	Des Poètes élégiaques grecs.		14
	Cantique de David sur la mort de Jonathas et de Saul. Traduction de Sacy.		24
	Andromaque aux pieds de la statue de Thétis.		26
	Callinus aux Éphésiens.		27
	Archiloque. Sur un désastre public.		29
	Élégie de Xénophane.		30
	Histoire tirée des élégies d'Hermésianax.		31
	Notice sur Montesquieu.		32
	Les Troglodites, hist ^{re} extraite des lett ^{es} persanes.		40
	De la Poésie pastorale chez les anciens. Cours de littérature de La Harpe.		55
	De l'Eglogue, et de son origine ; par l'abbé Bar- thélemy. Voyage du Jeune Anacharsis.		58
	Notice sur Théocrite.		62
	Idylles de Théocrite. Les Pêcheurs.		65
—————	L'Amant malheureux.		70
—————	Les Amours.		75
—————	La Magicienne.		77
—————	Le Chevrier et Amaryllis.		88
—————	Le Cyclope.		92
—————	Les Amis.		98

Notice sur Bion.	101
Idylles de Bion. L'Écolier maître.	102
———— L'Amitié.	103
———— Les Muses.	104
———— Le Repos.	105
———— L'Oaristys, dialogue amoureux.	106
———— L'Amour.	110
———— Vénus.	111
Notice sur Moschus.	112
Idylles de Moschus. L'Amour fugitif.	113
———— L'Enlèvement d'Europe.	116
Notice sur Florian.	122
Claudine, nouvelle savoyarde; par Florian.	128
Des Lyriques grecs. Cours de litt. de La Harpe.	168
Notice sur Pindare.	178
Pythiques de Pindare. A Hiéron, roi de Syracuse.	184
———— A Hiéron, roi de Syracuse.	194
———— A Midas d'Agrigente.	203
Notice sur Tyrtéc.	208
Chants guerriers de Tyrtée. Premier Chant.	212
———— Second Chant	214
———— Troisième Chant.	216
Notice sur Sapho.	217
Sapho. Hymne à Vénus. Tr. de Poinsinet de Sivry.	222
———— Ode à une Lesbienne. Tr. de Despréaux.	224
———— — Fragment. A une Lesbienne. Trad. de Poinsinet de Sivry.	225
———— — Autre Fragment.	ibid.
———— — Fragment. A la Rose.	226
Notice sur Callimaque.	227

Callimaque. Hymne à Délos. Tr. de M ^r L. D. F.	229
Notice sur Anacréon.	239
Odes d'Anacréon. Sur lui-même. Tr. de P. de S.	244
————— L'Amour piqué par une abeille.	245
————— Sur les Richesses.	246
————— Sur Bacchus.	247
————— Sur l'Or.	248
————— Asa Lyre. Tr. de M. de St-Victor	249
————— Éloge de la Rose.	250
De la Fable chez les anciens.	251
Notice sur Stésichore.	253
Stésichore. Le Cheval et le Cerf, apologue.	255
Notice sur Ésope.	257
Fables d'Ésope. Le Renard et le Bouc.	264
————— Le Vieillard et la Mort.	265

FIN DE LA TABLE,
 ET DU SIXIÈME VOLUME
 DE LA 1^{re} SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES ,

RÉDIGÉE

PAR MADAME DUFRENOY.

PREMIÈRE SÉRIE.

Tome VI.

A PARIS,

CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,

Rue Serpente, n° 13.

OUVRAGES

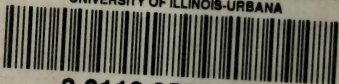
Qui se vendent chez le même Libraire.

DICTIONNAIRE (nouveau) UNIVERSEL DES
SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE , contenant
les Synonymes de Girard, Beauzée, Roubaud,
d'Alembert, etc. et généralement tout l'ancien
Dictionnaire, mis en meilleur ordre , corrigé ,
augmenté d'un grand nombre de nouveaux
Synonymes , et précédé d'une introduction ;
par M. F. GUIZOT. Deuxième édition revue ,
augmentée et corrigée avec soin , 2 vol. in-8°,
imprimés en caractère petit-romain , grande
justification. Paris, 1822, prix broché , 12 fr.

Le même ouvrage relié. 14 fr. 50 c.

ÉLÉMENTS DE PERSPECTIVE PRATIQUE , à l'usage
des artistes , suivis de réflexions et conseils à
un élève sur la peinture, et particulièrement
sur le genre du paysage; par P. H. VALENCIENNES,
peintre, professeur de perspective aux écoles
de peinture et sculpture, chevalier de la Légion
d'honneur, de la Société philotechnique, etc. etc.
Deuxième édition , revue , corrigée et aug-
mentée par l'auteur , 1 vol. in-4°, imprimé
par Cellot , 1820 , et orné de 36 planches en
taille-douce , 20 fr.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 057763671